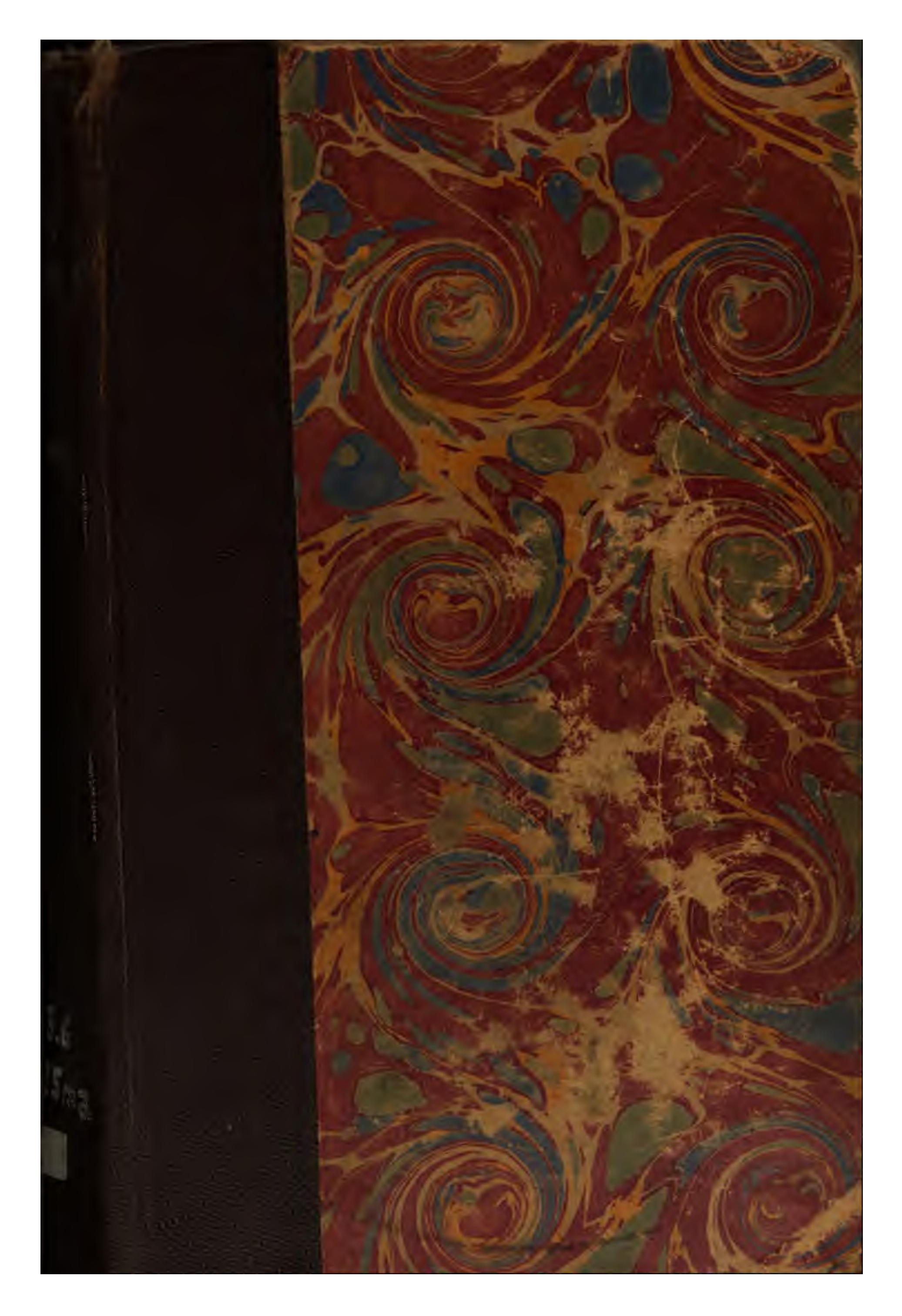
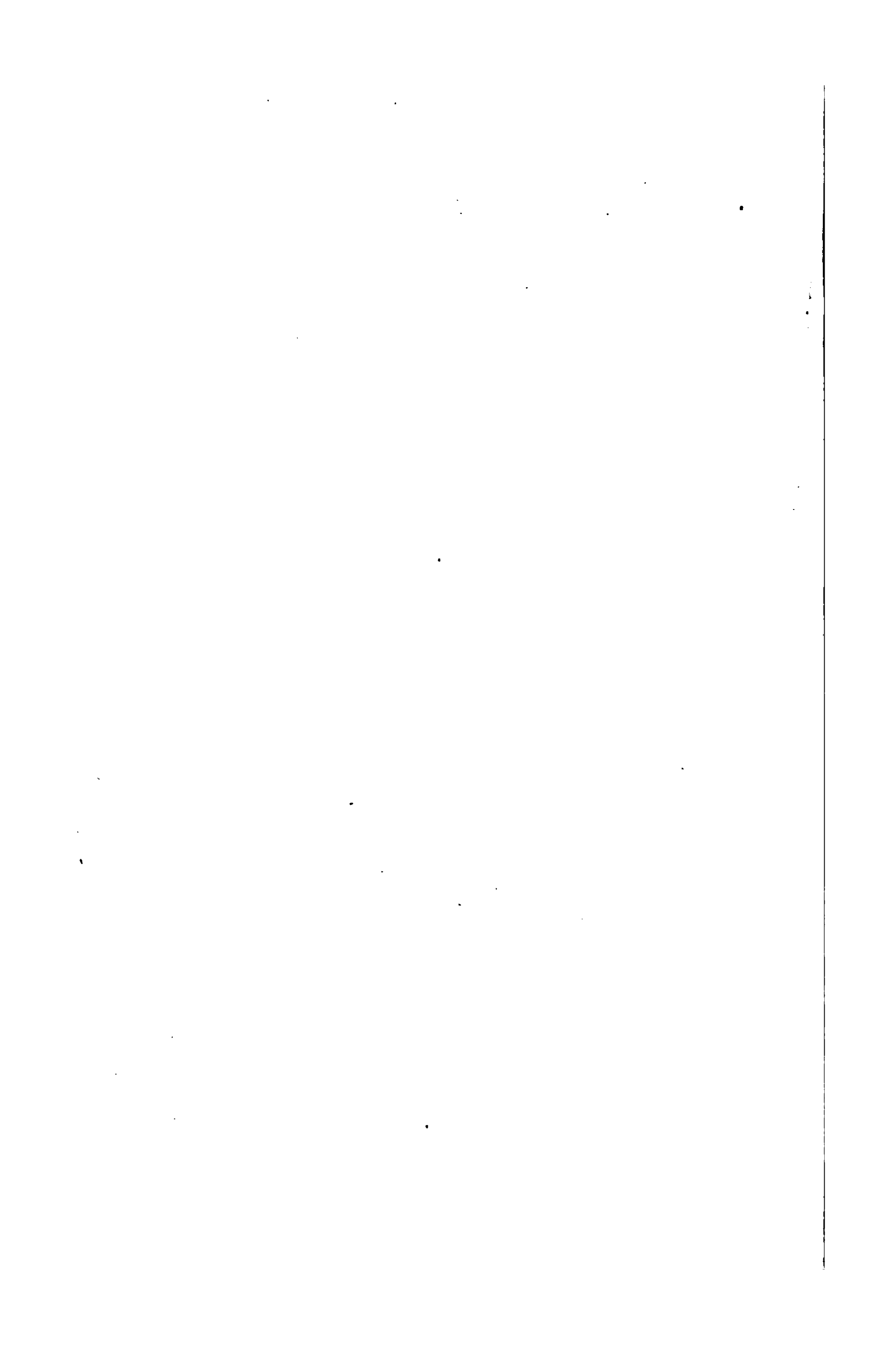





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY





MANETTE SALOMON

MANETTE SALOMON

I

On était au commencement de novembre. La dernière sérénité de l'automne, le rayonnement blanc et diffus d'un soleil voilé de vapeurs de pluie et de neige, flottait, en pâle éclaircie, dans un jour d'hiver.

Du monde allait dans le Jardin des Plantes, montait au labyrinthe, un monde particulier, mêlé, cosmopolite, composé de toutes les sortes de gens de Paris, de la province et de l'étranger, que rassemble ce rendez-vous populaire.

C'était d'abord un groupe classique d'Anglais et d'Anglaises à voiles bruns, à lunettes bleues.

Derrière les Anglais, marchait une famille en deuil.

Puis suivait, en traînant la jambe, un malade, un voisin du jardin, de quelque rue d'à côté, les pieds dans des pantoufles.

Venaient ensuite : un sapeur, avec, sur sa manche, ses deux haches en sautoir surmontées d'une grenade ; — un prince jaune, tout frais habillé de Dusautoy, accompagné d'une espèce d'heiduque à figure de Turc, à dolman d'Albanais ; — un apprenti maçon, un petit gâcheur débarqué du Limousin, portant le feutre mou et la chemise bise.

Un peu plus loin, grimpait un interne de la Pitié, en

casquette, avec un livre et un cahier de notes sous le bras. Et presque à côté de lui, sur la même ligne, un ouvrier en redingote, revenant d'enterrer un camarade au Montparnasse, avait encore, de l'enterrement, trois fleurs d'immortelle à la boutonnière.

Un père, à rudes moustaches grises, regardait courir devant lui un bel enfant, en robe russe de velours bleu, à boutons d'argent, à manches de toile blanche, au cou duquel battait un collier d'ambre.

Au-dessous, un ménage de vieilles amours laissait voir sur sa figure la joie promise du dîner du soir en cabinet, sur le quai, à la *Tour d'argent.*

Et, fermant la marche, une femme de chambre tirait et traînait par la main un petit négrillon, embarrassé dans sa culotte, et qui semblait tout triste d'avoir vu des singes en cage.

Toute cette procession cheminait dans l'allée qui s'enfonce à travers la verdure des arbres verts, entre le bois froid d'ombre humide, aux troncs végétants de moisissure, à l'herbe couleur de mousse mouillée, au lierre foncé et presque noir. Arrivé au cèdre, l'Anglais le montrait, sans le regarder, aux miss, dans le Guide; et la colonne, un moment arrêtée, reprenait sa marche, gravissant le chemin ardu du labyrinthe d'où roulaient des cerceaux de gamins fabriqués de cercles de tonneaux, et des descentes folles de petites filles faisant sauter à leur dos des cornets à bouquin peints en bleu.

Les gens avançaient lentement, s'arrêtant à la boutique d'ouvrages en perles sur le chemin, se frôlant et par moments s'appuyant à la rampe de fer contre la charmille d'ifs taillés, s'amusant, au dernier tournant, des micas qu'allume la lumière de trois heures sur les bois pétrifiés qui portent le belvédère, clignant des yeux pour lire le vers latin qui tourne autour de son bandeau de bronze :

Horas non numero nisi serenas.

Puis, tous entrèrent un à un sous la petite coupole à jour.

Paris était sous eux, à droite, à gauche, partout.

Entre les pointes des arbres verts, là où s'ouvrait un peu le rideau des pins, des morceaux de la grande ville s'étendaient à perte de vue. Devant eux, c'étaient d'abord des toits pressés, aux tuiles brunes, faisant des masses d'un ton de tan et de marc de raisin, d'où se détachait le rose des poteries des cheminées. Ces larges teintes étalées, d'un ton brûlé, s'assombrissaient et s'enfonçaient dans du noir-roux en allant vers le quai. Sur le quai, les carrés de maisons blanches, avec les petites raies noires de leurs milliers de fenêtres, formaient et développaient comme un front de caserne d'une blancheur effacée et jaunâtre, sur laquelle reculait, de loin en loin, dans le rouillé de la pierre, une construction plus vieille. Au delà de cette ligne nette et claire, on ne voyait plus qu'une espèce de chaos perdu dans une nuit d'ardoise, un fouillis de toits, des milliers de toits d'où des tuyaux noirs se dressaient avec une finesse d'aiguille une mêlée de faîtes et de têtes de maisons enveloppées par l'obscurité grise de l'éloignement, brouillées dans le fond du jour baissant; un fourmillement de demeures, un gâchis de lignes et d'architectures, un amas de pierres pareil à l'ébauche et à l'encombrement d'une carrière, sur lequel dominaient et planaient le chevet et le dôme d'une église, dont la nuageuse solidité ressemblait à une vapeur condensée. Plus loin, à la dernière ligne de l'horizon, une colline, où l'œil devinait une sorte d'enfouissement de maisons, figurait vaguement les étages d'une falaise dans un brouillard de mer. Là-dessus pesait un grand nuage, amassé sur tout le bout de Paris qu'il couvrait, une nuée lourde, d'un violet sombre, une nuée de Septentrion, dans laquelle la respiration de fournaise de la grande ville et la vaste bataille de la vie de millions d'hommes semblaient mettre comme des poussières de combat et des fumées d'incendie. Ce nuage s'élevait et finissait en déchirures ai-

gués sur une clarté où s'éteignait, dans du rose, un peu de vert pâle. Puis revenait un ciel dépoli et couleur d'étain, balayé de lambeaux d'autres nuages gris.

En regardant vers la droite, on voyait un Génie d'or sur une colonne, entre la tête d'un arbre vert se colorant dans ce ciel d'hiver d'une chaleur olive, et les plus hautes branches du cèdre, planes, étalées, gazonnées, sur lesquels les oiseaux marchaient en sautillant comme sur une pelouse. Au delà de la cime des sapins, un peu balancés, sous lesquels s'apercevait nue, dépouillée, rougie, presque carminée, la grande allée du jardin, plus haut que les immenses toits de tuile verdâtres de la Pitié et que ses lucarnes à chaperon de crépi blanc, l'œil embrassait tout l'espace entre le dôme de la Salpêtrière et la masse de l'Observatoire : d'abord, un grand plan d'ombre ressemblant à un lavi, d'encre de Chine sur un dessous de sanguine, une zone de tons ardents et bitumineux, brûlés de ces roussissures de gelée et de ces chaleurs d'hiver qu'on retrouve sur la palette d'aquarelle des Anglais; puis, dans la finesse infinie d'une teinte dégradée, il se levait un rayon blanchâtre, une vapeur laiteuse et nacrée, trouée du clair des bâtisses neuves, et où s'effaçaient, se mêlaient, se fondaient, en s'opalisant, une fin de capitale, des extrémités de faubourgs, des bouts de rues perdues. L'ardoise des toits pâlissait sous cette lueur suspendue qui faisait devenir noires, en les touchant, les fumées blanches dans l'ombre. Tout au loin, l'Observatoire apparaissait, vaguement noyé dans un éblouissement, dans la splendeur féerique d'un coup de soleil d'argent. Et à l'extrémité de droite, se dressait la borne de l'horizon, le pâté du Panthéon, presque transparent dans le ciel, et comme lavé d'un bleu limpide.

Anglais, étrangers, Parisiens, regardaient de là-haut de tous côtés; les enfants étaient montés, pour mieux voir, sur le banc de bronze, quand quatre jeunes gens entrèrent dans le belvédère.

— Tiens! l'homme de la lorgnette n'y est pas, — fit

l'un en s'approchant de la lunette d'approche fixée par une ficelle à la balustrade. Il chercha le point, braqua la lunette : — Ça y est! attention! — se retourna vers le groupe d'Anglais qu'il avait derrière lui, dit à une des Anglaises : — Milady, voilà! confiez-moi votre œil... Je n'en abuserai pas! Approchez, mesdames et messieurs! Je vais vous faire voir ce que vous allez voir! et un peu mieux que ce préposé aux horizons du Jardin des Plantes qui a deux colonnes torses en guise de jambes... Silence! et je commence!...

L'Anglaise, dominée par l'assurance du démonstrateur, avait mis l'œil à la lorgnette.

— Messieurs! c'est sans rien payer d'avance, et selon les moyens des personnes!... *Spoken here! Time is money! Rule Britannia! All right!* Je vous dis ça, parcequ'il est toujours doux de retrouver sa langue dans la bouche d'un étranger... Paris! messieurs les Anglais, voilà Paris! C'est ça!... c'est tout ça... une crâne ville!... j'en suis, et je m'en flatte! Une ville qui fait du bruit, de la boue, du chiffon, de la fumée, de la gloire... et de tout! du marbre en carton-papier, des grains de café avec de la terre glaise, des couronnes de cimetière avec de vieilles affiches de spectacle, de l'immortalité en pain d'épice, des idées pour la province, et des femmes pour l'exportation! Une ville qui remplit le monde... et l'Odéon, quelquefois! Une ville où il y a des dieux au cinquième, des éleveurs d'asticots en chambre, et des professeurs de thibétain en liberté! La capitale du Chic, quoi! Saluez!... Et maintenant ne bougeons plus! Ça? milady, c'est le cèdre, le vrai du Liban, rapporté d'un chœur d'Athalie, par M. de Jussieu, dans son chapeau!... Le fort de Vincennes! On compte deux lieues, mes gentlemen! On a abattu le chêne sous lequel Saint Louis rendait la justice, pour en faire les bancs de la cour de Cassation... Le château a été démoli, mais on l'a reconstruit en liége sous Charles X : c'est parfaitement imité, comme vous voyez... On y voit les mânes de Mirabeau, tous les jours de midi à deux heures, avec des

protections et un passe-port... Le Père-Lachaise! le faubourg Saint-Germain des morts : c'est plein d'hôtels... Regardez à droite, à gauche... Vous avez devant vous le monument à Casimir Périer, ancien ministre, le père de M. Guizot... La colonne de Juillet, suivez! bâtie par les prisonniers de la Bastille pour en faire une surprise à leur gouverneur... On avait d'abord mis dessus le portrait de Louis-Philippe, Henri IV avec un parapluie; on l'a remplacé par cette machine dorée : la Liberté qui s'envole; c'est d'après nature... On a dit qu'on la muselait dans les chaleurs, à l'anniversaire des Glorieuses: j'ai demandé au gardien, ce n'est pas vrai... Regardez bien, mylady, il y a un militaire auprès de la Liberté: c'est toujours comme ça en France... Ça? c'est rien, c'est une église... Les buttes Chaumont... Distinguez le monde... On reconnaîtrait ses enfants naturels!... Maintenant, mylady, je vais vous la placer à Montmartre... La tour du télégraphe... Montmartre, *mons martyrum*... d'où vient la rue des Martyrs, ainsi nommée parce qu'elle est remplie de peintres qui s'exposent volontairement aux bêtes chaque année, à l'époque de l'Exposition... Là-dessous, les toits rouges? ce sont les Catacombes pour la soif, l'Entrepôt des vins, rien que cela, mademoiselle!... Ce que vous ne voyez pas après, c'est simplement la Seine, un fleuve connu et pas fier, qui lave l'Hôtel-Dieu, la Préfecture de Police, et l'Institut!... On dit que dans le temps il baignait la Tour de Nesle... Maintenant, demi-tour à droite, droite alignement! Voilà Sainte Geneviève... A côté, la tour Clovis... c'est fréquenté par des revenants qui y jouent du cor de chasse chaque fois qu'il meurt un professeur de Droit comparé... Ici, c'est le Panthéon... le Panthéon, milady, bâti par Soufflot, pâtissier... C'est, de l'aveu de tous ceux qui le voient, un des plus grands gâteaux de Savoie du monde... Il y avait autrefois dessus une rose : on l'a mise dans les cheveux de Marat quand on l'y a enterré... L'arbre des Sourds-et-Muets... un arbre qui a grandi dans le silence... le plus élevé de Paris. . On dit que quand il fait

beau, on voit de tout en haut la solution de la question d'Orient... Mais il n'y a que le ministre des affaires étrangères qui ait le droit d'y monter!... Ce monument égyptien? Sainte-Pélagie, milady... une maison de campagne, élevée par les créanciers en faveur de leurs débiteurs... Le bâtiment n'a rien de remarquable que le cachot où M. de Jouy, surnommé « l'Homme au masque de coton », apprivoisait des hexamètres avec un flageolet... Il y a encore un mur teint de sa prose!... La Pitié... un omnibus pour les pékins malades, avec correspondance pour le Montparnasse, sans augmentation de prix, les dimanches et fêtes... Le Val-de-Grâce, pour MM. les militaires... Examinez le dôme, c'est d'un nommé Mansard, qui prenait des casques dans les tableaux de Lebrun pour en coiffer ses monuments... Dans la cour, il y a une statue élevée par Louis XIV au baron Larrey... L'Observatoire... Vous voyez, c'est une lanterne magique... il y a des Savoyards attachés à l'établissement pour vous montrer le Soleil et la Lune... C'est là qu'est enterré Mathieu Laensberg, dans une lorgnette... en long... Et ça... la Salpêtrière, milady, où l'on enferme les femmes plus folles que les autres! Voilà!.. Et maintenant, à la générosité de la société! — lança le démonstrateur de Paris.

Il ôta son chapeau, fit le tour de l'auditoire, dit merci à tout ce qui tombait au fond de sa vieille coiffe, aux gros sous comme aux pièces blanches, salua et se sauva à toutes jambes, suivi de ses trois compagnons qui étouffaient de rire en disant : — Cet animal d'Anatole!

Au cèdre, devant un vieux curé qui lisait son bréviaire, assis sur le banc contre l'arbre, il s'arrêta, renversa ce qu'il y avait dans son chapeau sur les genoux du prêtre, lui jeta : — Monsieur le curé, pour vos pauvres!

Et le curé, tout étonné de cet argent, le regardait encore dans le creux de sa pauvre soutane, que le donneur était déjà loin.

II

A la porte du Jardin des Plantes, les quatre jeunes gens s'arrêtèrent.

— Où dîne-t-on? — dit Anatole.

— Où tu voudras, — répondirent en chœur les trois voix.

— Qu'est-ce qui *en* a? — reprit Anatole.

— Moi, je n'ai pas grand'chose, — dit l'un.

— Moi, rien, — dit l'autre.

— Alors ce sera Coriolis... — fit Anatole en s'adressant au plus grand, dont la mise élégante contrastait avec le débraillé des autres.

— Ah! mon cher, c'est bête... mais j'ai déjà mangé mon mois... je suis à sec... Il me reste à peine de quoi donner à la portière de Boissard pour la cotisation du punch...

— Quelle diable d'idée tu as eue de donner tout cet argent à ce curé! — dit Anatole un garçon aux longs cheveux,

— Garnotelle, mon ami, — répondit Anatole, — vous avez de l'élévation dans le dessin... mais pas dans l'âme!... Messieurs, je vous offre à dîner chez Gourganson... J'ai l'*œil*... Par exemple, Coriolis, il ne faut pas t'attendre à y manger des pâtés de harengs de Calais truffés comme à ta société du vendredi...

Et se tournant vers celui qui avait dit n'avoir rien :

— Monsieur Chassagnol, j'espère que vous me ferez l'honneur...

On se mit en marche. Comme Garnotelle et Chassagnol étaient en avant, Coriolis dit à Anatole, en lui désignant le dos de Chassagnol :

— Qu'est-ce que c'est, ce monsieur-là, hein? qui a l'air d'un vieux fœtus...

— Connais pas... mais pas du tout... Je l'ai vu un fois avec des élèves de Gleyre, une autre fois avec de élèves de Rude... Il dit des choses sur l'art, au dessert, il m'a semblé... Très-collant... Il s'est accroché à nous depuis deux ou trois jours... Il va où nous mangeons... Très-fort pour reconduire, par exemple... Il vous lâche à votre porte à des heures indues... Peut-être qu'il demeure quelque part, je ne sais pas où... Voilà!

Arrivés à la rue d'Enfer, les quatre jeunes gens entrèrent par une petite allée dans une arrière-salle de crêmerie. Dans un coin, un gros gaillard noir et barbu, coiffé d'un grand chapeau gris, mangeait sur une petite table.

— Ah! l'homme aux bouillons... — fit Anatole en l'apercevant.

— Ceci, monsieur, — dit-il à Chassagnol, — vous représente... le dernier des amoureux!... un homme dans la force de l'âge, qui a poussé la timidité, l'intelligence, le dévouement et le manque d'argent jusqu'à fractionner son dîner en un tas de cachets de consommé... ce qui lui permet de considérer une masse de fois dans la journée l'objet de son culte, mademoiselle ici présente...

Et d'un geste, Anatole montra mademoiselle Gourganson qui entrait, apportant des serviettes.

— Ah! tu étais né pour vivre au temps de la chevalerie, toi! Laisse donc, je connais les femmes... j'avance joliment tes affaires, va, farceur! — et il donna un amical renfoncement au jeune homme barbu qui voulut parler, bredouilla, devint pourpre, et sortit.

Le crêmier apparut sur le seuil :

— Monsieur Gourganson! monsieur Gourganson! — cria Anatole, — votre vin le plus extraordinaire... à 12 sous!... et des bifteacks... des vrais!... pour monsieur... — il indiqua Coriolis — qui est le fils naturel de Chevet... Allez!

. . . .
. . . .

- Dis donc, Coriolis, — fit Garnotelle, — ta dernière académie... j'ai trouvé ça bien... mais très-bien...

— Vrai?... vois-tu, je cherche... mais la nature!... faire de la lumière avec des couleurs...

— Qui ne la font jamais... — jeta Chassagnol. — C'est bien simple, faites l'expérience... Sur un miroir posé horizontalement, entre la lumière qui le frappe et l'œil qui le regarde, posez un pain de blanc d'argent : le pain de blanc, savez-vous de quelle couleur vous le verrez? D'un gris intense, presque noir, au milieu de la clarté lumineuse...

Coriolis et Garnotelle regardèrent après cette phrase, l'homme qui l'avait dite.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — Anatole, en cherchant dans sa poche du papier à cigarette, venait de retrouver une lettre. — Ah! l'invitation des élèves de Chose... une soirée où l'on doit brûler toutes les critiques du Salon dans la chaudière des sorcières de Macbeth... Il est bon, le post-scriptum : « Chaque invité est tenu d'apporter une bougie... »

Et coupant une conversation sur l'École allemande qui s'engageait entre Chassagnol et Garnotelle : — Est-ce que vous allez nous embêter avec Cornélius?... Les Allemands! la peinture allemande!... Mais on sait comment ils peignent les Allemands... Quand ils ont fini leur tableau, ils réunissent toute leur famille, leurs enfants, leurs petits enfants... ils lèvent religieusement la serge verte qui recouvre toujours leur toile... Tout le monde s'agenouille... Prière sur toute la ligne... et alors ils posent le point visuel... C'est comme ça! C'est vrai comme... l'histoire!

— Es-tu bête! — dit Coriolis à Anatole. — Ah ça! dis donc, tes bifteacks, pour des bifteacks soignés...

— Oui, ils sont immangeables... Attendez... Donnez-moi-les tous... — et il les réunit dans une assiette qu'il cacha sous la table. Puis, profitant d'une sortie de la fille de Gourganson, il disparut par une petite porte vitrée au fond de la salle.

— Ça y est, — dit-il en revenant au bout d'un instant. — Ah! tu ne connais pas la tradition de la maison... Ici, quand les bifteacks ne sont pas tendres, on va les fourrer dans le lit de Gourganson... C'est sa punition... Après ça, c'est peut-être aussi sa santé.. J'ai connu un Russe qui en avait toujours un... cru... dans le dos.

— Qu'est-ce qu'on fait à l'hôtel Pimodan? — demanda Garnotelle à Coriolis.

— Mais c'est très-amusant, dit Coriolis. D'abord, Boissard est très-bon garçon... Beaucoup de gens connus et amusants... Théophile Gautier... la bande de Meissonier... On fait de la musique dans un salon... dans l'autre, on cause peinture, littérature... de tout... Et une antichambre avec des statues... grand genre et pas cher... Un dîner tous les mois... nous avons déboursé chacun six francs pour un couvert en Ruolz... Ça se termine généralement par un punch... Nous avons Monnier qui est superbe! Il a eu la dernière fois une charge belge, les *prenkirs*... étourdissante!... Et puis Feuchères, qui fait des imitations de soldat, des histoires de Bridet à se tordre,.. Un monde bon enfant et pas trop canaille... On bavarde, on rit, on se monte... Tout le monde dit des mots drôles... L'autre jour, en sortant, je reconduisais Magimel le lithographe... Il me dit: « Ah! comme j'ai vieilli!..... Autrefois, les rues étaient trop étroites... je battais les deux murs. Maintenant c'est à peine si j'accroche un volet!... »

— Quel homme du monde ça fait, ce Coriolis! Il va chez Boissard, excusez! — fit Anatole. — Mais tu t'es trompé d'atelier, mon vieux... tu aurais dû entrer chez Ingres... Vous savez, ils sont bons, les Ingres! ils se demandent de leurs nouvelles! Plus que ça de genre!

Pour réponse, le grand Coriolis prit avec sa main forte et nerveuse la tête d'Anatole, et fit, en jouant, la menace de la lui coucher dans son assiette.

— Qui est-ce qui a vu le *Premier baiser de Chloé*, de Brinchard, qui est exposé chez Durand Ruel? — de manda Garnotelle.

— Moi... C'est d'un réussi... — dit Anatole..... — Ça ma rappelé le baiser d'Houdon...

— Oh! un baiser!... — lança Chassagnol. — Ça, un baiser! cette machine en bois! Un baiser, ça? Un baiser de ces poupées antiques qu'on voit dans une armoire au Vatican, je ne dis pas... Mais un baiser vivant, cela? Jamais! non, jamais! Rien de frémissant... rien qui montre ce courant électrique sur les grands et les petits foyers sensibles... rien qui annonce la répercussion de l'embrassement dans tout l'être... Non, il faut que le malheureux qui a fait cela ne se doute pas seulement de ce que c'est que les lèvres... Mais les lèvres, c'est revêtu d'une cuticule si fine qu'un anatomiste a pu dire que leurs papilles nerveuses n'étaient pas recouvertes, mais seulement gazées, *gazées*, c'est son mot, par cet épiderme... Eh bien! ces papilles nerveuses, ces centres de sensibilité fournis par les rameaux des nerfs tri-jumeaux ou de la cinquième paire, communiquent par des anastomoses avec tous les nerfs profonds et superficiels de la tête... Ils s'unissent, de proche en proche, aux paires cervicales, qui ont des rapports avec le nerf intercostal ou le *grand sympathique*, le grand charrieur des émotions humaines au plus profond, au plus intime de l'organisme... le *grand sympathique* qui communique avec la paire vague ou nerfs de la huitième paire, qui embrasse tous les viscères de la poitrine, qui touche au cœur, qui touche au cœur!...

— Neuf heures et demie... Je me sauve, — dit Coriolis.

— Je m'en vais avec toi, — fit Anatole; et, sur la porte, son geste appela Garnotelle, comme s'il lui disait: Viens donc!...

Garnotelle voulut se lever, mais Chassagnol le fit rasseoir, en le prenant par un bouton de sa redingote, et il continua à lui exposer la circulation de la sensation du baiser d'une extrémité à l'autre du corps humain

III

En ce temps, le temps où ces trois jeunes gens entraient dans l'art, vers l'année 1840, le grand mouvement révolutionnaire du Romantisme qu'avaient vu se lever les dernières années de la Restauration, finissait dans une sorte d'épuisement et de défaillance. On eût cru voir tomber, s'affaisser le vent nouveau et superbe, le souffle d'avenir qui avait remué l'art. De hautes espérances avaient sombré avec le peintre de la *Naissance d'Henri IV*, Eugène Deveria, arrêté sur son éclatant début. Des tempéraments brillants, ardents, pleins de promesses, annonçant le dégagement futur d'une personnalité, allaient, comme Chassériau, de l'ombre d'un maître à l'ombre d'un autre, ramassant sous les chefs d'école, dont ils essayaient de fusionner les qualités, un éclectisme bâtard et un style inquiet.

Des talents qui s'étaient affirmés, qui avaient eu leur jour d'inspiration et d'originalité, désertaient l'art pour devenir les ouvriers de ce grand musée de Versailles, si fatal à la peinture par l'officiel de ses sujets et de ses commandes, la hâte exigée de l'exécution, tous ces travaux à la toise et à la tâche, qui devaient faire de la Galerie de nos gloires l'école et le Panthéon de la pacotille.

En dehors de ces causes extérieures, les faillites d'avenir, les désertions, les séductions par les commandes et l'argent du budget, en dehors même de l'action, appuyée par la grande critique, des œuvres et des hommes en lutte avec le Romantisme, il y avait pour l'affaiblissement de la nouvelle école des causes intérieures, spéciales, et tenant aux habitudes, à la vie, aux fréquentations des artistes de 1830. Il était arrivé peu à à peu que le Romantisme, cette révolution de la peinture,

bornée presque à ses débuts à un affranchissement de palette, s'était laissé entraîner, enfiévrer par une intime mêlée avec les lettres, par la société avec le livre ou le faiseur de livres, par une espèce de saturation littéraire, un abreuvement trop large à la poésie, l'enivrement d'une atmosphère de lyrisme.

De là, de ce frottement aux idées, aux esthétiques, il était sorti des peintres de cerveau, des peintres poëtes. Quelques-uns ne concevaient un tableau que dans le cadre d'un vague symbolisme dantesque. D'autres, d'instinct germain, séduits par les *lieds* d'outre-Rhin, se perdaient dans des brumes de rêverie, noyaient le soleil des mythologies dans la mélancolie du fantastique, cherchaient les Muses au Walpurgis. Un homme d'un talent distingué, Ary Scheffer, marchait en tête de ce petit groupe. Il peignait des âmes, les âmes blanches et lumineuses créées par les poëmes. Il modelait les anges de l'imagination humaine. Les larmes des chefs-d'œuvre, le souffle de Gœthe, la prière de saint Augustin, le Cantique des souffrances morales, le chant de la Passion de la chapelle Sixtine, il tentait de mettre cela dans sa toile, avec la matérialité du dessin et des couleurs. Le *sentimentalisme*, c'était par là que le larmoyeur des tendresses de la femme essayait de rajeunir, de renouveler et de passionner le spiritualisme de l'art.

La désastreuse influence de la littérature sur la peinture se retrouvait à l'autre bout du monde artiste, dans un autre homme, un peintre de prose, Paul Delaroche, l'habile arrangeur théâtral, le très-adroit metteur en scène des cinquièmes actes de chronique, l'élève de Walter Scott et de Casimir Delavigne, figeant le passé dans le trompe-l'œil d'une couleur locale à laquelle manquaient la vie, le mouvement, la résurrection de l'émotion.

De tels hommes, malgré la mode du moment et la gloire viagère du succès, n'étaient, au fond, que des personnalités stériles. Ils pouvaient monter un atelier, faire des élèves; mais la nature de leur tempérament, le principe d'infécondité de leurs œuvres, les condamnaient

à ne pas créer d'école. Leur action, restreinte fatalement à un petit cercle de disciples, ne devait jamais s'élever à cette large influence des maîtres qui décident les courants, déterminent la vocation d'avenir d'une génération, font lever le lendemain de l'art des talents d'une jeunesse.

Au-dessous de la grande peinture, parmi les genres créés ou renouvelés par le mouvement romantique, le paysage se débattait, encore à demi méconnu, presque suspect, contre les sévérités du jury et les préjugés du public. Malgré les noms de Dupré, de Cabat, de Huet, de Rousseau qui ne pouvaient forcer les portes du Salon, le paysage n'avait point alors l'autorité, la considération, la place dans l'art qu'il devait finir par conquérir à coups de chefs-d'œuvre. Et ce genre, réputé inférieur et bas, contre lequel s'élevaient les idées du passé, les défiances du présent, n'avait guère de tentation pour le jeune talent indécis dans sa voie et cherchant sa carrière. L'orientalisme, né avec Decamps et Marilhat, paraissait épuisé avec eux. Ce qu'avait essayé de remuer Géricault dans la peinture française semblait mort. On ne voyait nulle tentative, nul effort, nulle audace qui tentât la vérité, s'attaquât à la vie moderne, révélât aux jeunes ambitions en marche ce grand côté dédaigné de l'art : la contemporanéité. Couture ne faisait qu'exposer son premier tableau, l'*Enfant prodigue*. Et depuis quelques années, il n'y avait guère eu qu'un coloriste sorti des talents nouveaux : un petit peintre de génie naturel, de tempérament et de caprice, jouant avec les féeries du soleil, doué du sentiment de la chair, et né, semblait-il, pour retrouver le Corrége dans une Orientale d'Hugo : Diaz avait apporté, à l'art de 1830 à 1840, sa franche et éblouissante originalité. Mais sa peinture était un peinture indifférente. Elle ne cherchait et ne donnait rien que la sensation de la lumière d'une femme ou d'une fleur. Elle ne parlait à la passion de personne. Toute âme lui manquait pour toucher et retenir à elle autre chose que les yeux.

Dans cette situation de l'art, rejetée, rattachée à la grande peinture par cette lassitude ou ce mépris des autres genres, la génération qui se levait, l'armée des jeunes gens nourris dans la pratique de la peinture historique ou religieuse, allait fatalement aux deux personnalités supérieures et dominantes, aux deux tempéraments extrêmes et absolus qui commandaient dans l'Ecole d'alors aux passions et aux esprits. Ceux-ci demandaient l'inspiration au grand lutteur du Romantisme, à son dernier héros, au maître passionnant et aventureux, marchant dans le feu des contestations et des colères, au peintre de flamme qui exposait en 1839, *Cléopâtre*, *Hamlet* et les *Fossoyeurs*; en 1840, la *Justice de Trajan*; en 1841, l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, un *Naufrage*, une *Noce juive*. Mais ce n'était qu'une minorité, cette petite troupe de révolutionnaires qui s'attachaient et se vouaient à Delacroix, attirés par la révélation d'un Beau qu'on pourrait appeler le Beau expressif. La grande majorité de la jeunesse, embrassant la religion des traditions et voyant la voie sacrée sur la route de Rome, fêtaient rue Montorgueil le retour de M. Ingres comme le retour du sauveur du Beau de Raphaël. Et c'est ainsi qu'avenirs, vocations, toute la jeune peinture, à ce moment, se tournaient vers ces deux hommes dont les deux noms étaient les deux cris de guerre de l'art : — Ingres et Delacroix.

IV

Anatole Bazoche était le fils d'une femme restée veuve sans fortune, qui avait eu l'intelligence de se faire une position dans une spécialité de la mode presque créée par elle. Entrepreneuse de broderie pour la haute confection, elle avait eu l'imagination de ces nouveautés bizarres qui charmèrent le goût de la Restauration et des

premières années du règne de Louis-Philippe : les ridicules à pendants d'acier, les manchons en velours noir avec broderie en soie jaune représentant des kiosques, les boas pour l'exportation, roses, brodés d'argent et recouverts de tulle noir. Au milieu de cela, elle avait eu aussi l'invention des toilettes de féerie : c'était elle qui avait introduit la *lame* dans les robes de bal, édité les premières robes à *étincelles*, étonné les bals citoyens des Tuileries avec ces jupes et ces corsages où scintillaient des élytres d'insectes des Antilles. A ce métier de trouveuse d'idées et de dessins, elle gagnait de huit à dix mille francs par an.

Elle mit Anatole au collége Henri IV

Au collége, Anatole dessina des bonshommes en marge de ses cahiers. Le professeur Villemereux qui s'y reconnut, en le mettant aux arrêts pour cela, lui prédit la potence, — une prédiction qui commença à mettre autour d'Anatole le respect contagieux dans les foules pour les grands criminels et les caractères extraordinaires. Puis, plus tard, en le voyant exécuter à la plume, trait pour trait, taille pour taille, les bois de Tony Johannot du *Paul et Virginie* publié par Curmer, ses camarades prirent pour lui une espèce d'admiration. Penchés sur son épaule, ils suivaient sa main, retenaient leur souffle, pleins de l'attention religieuse des enfants devant ce mystère de l'art : le miracle du trompe-œil. Autour de lui on murmurait tout bas : « Oh ! lui, il sera peintre ! » Il sentait la classe le regarder avec des yeux moitié fiers et moitié envieux, comme si elle le voyait déjà destiné à une carrière de génie.

Son idée d'être peintre lui vint peu à peu de là : de la menace de ses professeurs, de l'encouragement de ses camarades, de ce murmure du collége qui dicte un peu l'avenir à chacun. Sa vocation se dégagea d'une certaine facilité naturelle, de la paresse de l'enfant adroit de ses mains, qui dessine à côté de ses devoirs, sans le coup de foudre, sans l'illumination soudaine qui fait jaillir un talent du choc d'un morceau d'art ou d'une scène de na-

ture. Au fond, Anatole était bien moins appelé par l'art qu'il n'était attiré par la vie d'artiste. Il rêvait l'atelier. Il y aspirait avec les imaginations du collége et les appétits de sa nature. Ce qu'il y voyait, c'était ces horizons de la Bohême qui enchantent, vus de loin : le roman de la Misère, le débarras du lien et de la règle, la liberté, l'indiscipline, le débraillé de la vie, le hasard, l'aventure, l'imprévu de tous les jours, l'échappée de la maison rangée et ordonnée, le sauve qui peut de la famille et de l'ennui de ses dimanches, la blague du bourgeois, tout l'inconnu de volupté du modèle de femme, le travail qui ne donne pas de mal, le droit de se déguiser toute l'année, une sorte de carnaval éternel; voilà les images et les tentations qui se levaient pour lui de la carrière rigoureuse et sévère de l'art.

Mais, comme presque toutes les mères de ce temps-là, la mère d'Anatole avait pour son fils un idéal d'avenir : l'Ecole polytechnique. Le soir, en tisonnant son feu, elle voyait son Anatole coiffé d'un tricorne, l'habit serré aux hanches, l'épée au côté, avec l'auréole de la Révolution de 1830 sur son costume; et elle se regardait d'avance passer dans les rues, lui donnant le bras. Ce fut un grand coup quand Anatole lui parla de se faire artiste : il lui sembla qu'elle avait devant elle un officier qui déchirait son uniforme, et tout l'orgueil de son âge mûr s'écroula.

De la troisième jusqu'à la rhétorique, le collégien eut à chaque sortie à batailler avec elle. A la fin, comme il s'arrangeait toujours pour être le dernier en mathématiques, la mère, faible comme une veuve qui n'a qu'un fils, céda et se résigna en gémissant. Seulement, pour préserver autant que possible l'innocence d'Anatole, dans une carrière qui la faisait trembler d'avance par ses périls de toutes sortes, elle demanda à un vieil ami de chercher dans ses connaissances et de lui indiquer un atelier où les mœurs de son fils seraient respectées.

A quelques jours de là, le vieil ami menait le jeune homme chez un élève de David qui s'appelait d'un nom

fameux en l'an IX, Peyron, et qui consentait à recevoir Anatole sur le bien qu'on lui en disait.

Il y avait bien un embarras : l'atelier de M. Peyron était un atelier de femmes, mais d'âge si vénérable, sans aucune exception, qu'Anatole put y faire son entrée sans intimider personne. Il se trouva même, à la fin du troisième jour, occuper si peu ces respectables demoiselles, qu'il se sentit humilié dans sa qualité d'homme, et déclara péremptoirement le soir à sa mère qu'il ne voulait plus retourner dans une pareille pension de Parques.

Il entrait alors chez le peintre d'histoire Langibout, qui avait rue d'Enfer un atelier de soixante élèves. Il montait d'abord chez un élève nommé Corsenaire, qui travaillait dans le haut de la maison. Il y restait six mois à dessiner d'après la bosse; puis redescendait dans le grand atelier d'en bas, pour dessiner d'après le modèle vivant.

Il trouvait là Coriolis et Garnotelle entrés dans l'atelier depuis deux ou trois ans.

V

L'atelier de Langibout était un immense atelier peint en vert olive. Sur le mur d'un des côtés, sous le jour de la baie ouverte en face, se dressait la table à modèle, avec la barre de fer où s'attache la corde pour la pose des bras levés en l'air, les talonnières pour supporter le talon qui ne pose pas, le T en cuir verni où s'appuie le bras qui repose.

Une boiserie montait tout le long de l'atelier, à une hauteur de sept à huit pieds. Des grattages de palette, des adresses de modèles, des portraits-charges la couvraient presque entièrement. Un faux-col sur un pantalon représentait les longues jambes de l'un; un bilboquet caricaturait la grosse tête de l'autre; un garde national

sortant d'une guérite par une neige qui lui argentait le nez et les épaulettes, moquait les ambitions miliciennes de celui-ci. Un gentilhomme amateur était représenté dans un bocal, sous la figure d'un cornichon, avec la devise au-dessous : *Semper viret*. Et çà et là, à travers les caricatures éparses, semées au hasard, on lisait : *Sarah Levy, la tête, rien que la tête, rue des Barres-Saint-Paul ;* et plus loin : *Armand David, fifre sous Louis XVI, modèle de torse, fait la canne.*

Sur une des parois latérales se levait le Discobole, moulage de Jacquet.

Les sculpteurs et les peintres, au nombre d'environ soixante, les sculpteurs avec leurs sellettes et leurs terrines à terre, les peintres, juchés sur de hauts tabourets, formaient trois rangs devant la table à modèle.

On voyait là ;

Javelas, « l'homme aux bouillons », le patito de mademoiselle Gourganson, le pâtira, le souffre-douleur de l'atelier, un méridional naïf, un *gobeur* avalant tout, et qu'on avait décidé à promener son chapeau gris la nuit, en lui affirmant que le clair de lune était le meilleur blanchisseur des castors ; Javelas, auquel Anatole, en lui rognant un peu sa canne tous les jours, arriva au bout d'une semaine à persuader qu'il grandissait, et qu'il n'avait que le temps de se soigner, la croissance à son âge étant toujours un signe de maladie ; Javelas, qui était sculpteur, et qui avait pour spécialité les sujets de piété.

Lestonnat, aux cheveux en broussaille enflammée, aux yeux clignotants, aux cils d'albinos ; Lestonnat ne voyant des couleurs, que le blond et la tendresse, faisant des esquisses laiteuses et charmantes, peintre-né des mythologies plafonnantes ;

Grandvoinet, un maigre garçon qu'on appelait *Moins-Cinq*, à cause de sa réponse aux arrivants, qui le trouvaient toujours le premier à l'atelier, et lui disaient : — Tiens, il est l'heure ? — Non, messieurs, il est l'heure moins cinq minutes. Grand acheteur de gravures du

Poussin, excellent et doux garçon, n'entrant en colère que lorsque le modèle avait oublié de poser son mouchoir sur le tabouret, et volait ainsi quelques secondes à la pose; le type du fruit sec exemplaire, dont l'application, la vocation ingrate, l'effort désespéré étaient respectés avec une sorte de commisération par la blague de ses camarades;

Le grand Lestringant, derrière le dos duquel Langibout s'arrêtait, étonné et souriant d'un détail exagéré ou forcé dans une académie bien dessinée : — « C'est bien, lui disait-il, vous voyez comme cela, c'est bien, mon ami, vous voyez comique... » Lestringant, qui devait obéir à sa vraie vocation, abandonner bientôt l'histoire pour mettre l'esprit de Paris dans la caricature;

Le petit Deloche, joli gamin, la mine spirituelle et effrontée, arrivant la casquette en casseur, la blouse tapageuse, engueulant les modèles, faisant le crâne : il n'y avait pas trois mois qu'arrivant de son collége et de sa province dans des habits de première communion rallongés, et tombant dans l'atelier, au milieu d'une séance de modèle de femme, il était resté pétrifié devant « la madame » toute nue, ses yeux de petit garçon démesurément ouverts, les bras ballants, et laissant glisser de stupéfaction son carton par terre, au milieu du rire homérique des élèves;

Rouvillain, un nomade, qui, dès qu'il avait pu réunir vingt francs, donnait rendez-vous à l'atelier pour qu'on lui fît la conduite jusqu'à la barrière Fontainebleau : de là, il s'en allait d'une trotte aux Pyrénées, frappant à la porte du premier curé qu'il trouvait le premier soir, lui faisant une tête de vierge ou une petite restauration, emportant une lettre pour un curé de plus loin; et, de recommandations en recommandations, de curé en curé, gagnant la frontière d'Espagne, d'où il revenait à Paris par les mêmes étapes;

Garbuliez, un Suisse, fils d'un *cabinotier* de Genève; qui avait rapporté de son pays le culte de son compa-

triote Grosclaude, et la charge du peintre Jean Belin chez le Grand-Turc;

Malambic « et son sou de fusain », ainsi nommé par l'atelier, à cause de ses interminables jambes, éternellement enfermées dans un pantalon noir, et si justement comparées aux deux bâtons de charbon que les papetiers donnent pour un sou;

Massiquot, beau d'une beauté antique, le front bas avec les cheveux frisés à la ninivite, des traits d'Antinoüs avec un sourire de Méphistophélès; un garçon qui avait l'étoffe d'un grand sculpteur, mais dont le temps et le talent allaient se perdre dans la gymnastique, les tours de force, les excès d'exercice auxquels l'entraînait l'orgueil du développement de son corps; Massiquot, le massier des élèves;

Lemesureur, le massier de l'atelier, l'intermédiaire entre le maître et les élèves, l'homme de confiance du patron, qui reçoit la contribution mensuelle, écrit aux modèles, surveille le mobilier, et fait payer les tabourets et les carreaux cassés; Lemesureur, ancien huissier de Montargis, marié à une repriseuse de cachemire, et qui faisait, dans l'atelier, un petit commerce, en achetant dix francs les têtes bien dessinées qu'il revendait à des pensionnats comme modèles;

Schulinger, un Alsacien à tournure de caporal prussien, grand bredouilleur de français, qui brossait de temps en temps, entre deux saoûleries de bière, une figure rappelant le gris argentin de Velasquez;

Blondulot, un petit vaurien de Paris, pris en sevrage par un amateur braque très-connu qui, de temps en temps croyait découvrir un Raphaël dans quelque peintriot comme Blondulot, dont il surveillait les mœurs avec une jalousie intéressée de mère d'actrice, et qu'il allait recommander aux critiques, en disant : « Il est pur! c'est un ange!... »

Jacquillat, qui n'avait aucun talent, mais que Langibout soignait : c'était le fils de ce Jacquillat qui avait

donné des leçons de tour à M. de Clarac et qui exécutait l'étoile à huit cercles;

Montariol, le mondain, qui déjeunait souvent dans les crèmeries avec les domestiques des bals dont il sortait, le monsieur bien mis à l'atelier; mais ayant dans ses élégances des solutions de continuité et des accrocs, et regardant l'heure à une montre dont le verre avait été recollé avec de la cire à cacheter;

Lamoize, aux cheveux ras, au blanc de l'œil bleu, au teint indien, toujours serré dans un habit noir râpé; un liseur, un républicain, un musicien, qui faisait de la peinture à idées;

Dagousset, le louche, qui faisait loucher tous les yeux qu'il peignait par cette tendance singulière et fatale qu'ont presque tous les artistes à refléter dans leurs œuvres l'infirmité marquante de leur personne.

Puis c'était « Système », Système, auquel on ne connaissait de nom que ce sobriquet; Système, peignant, à cloche-pied, la main gauche tenant la palette, appuyée sur une tringle de fer; Système posant sur son bras, dont il retroussait la manche, le ton de chair pris sur sa palette, et l'approchant du modèle pour le comparer; Système qui partageait avec Javelas le rôle de martyr de l'atelier.

Et l'atelier Langibout possédait encore les deux types du *cuveur* et du *rêveur* dans le peintre Vivarais et le sculpteur Romanet. Vivarais était l'homme qui passait sa vie à « s'imprégner » sans presque jamais peindre; et c'était Romanet qui disait un jour, sur le pas de sa porte à Anatole : — Vois-tu, mon cher, pour mon buste, il fallait le marbre... — Pourquoi pas en terre? c'est si long, le marbre... — Non... je n'aurais pas eu la ligne rigide, le cassant du trait... Ça aurait été toujours mou, veule... Il me fallait le marbre, absolument le marbre... — Eh bien! laisse-moi le voir... Je t'assure, je n'en parlerai pas... — Mon marbre? mon marbre? Il est là... — lui dit Romanet en se touchant le front.

Pêle-mêle étrange de talents et de nullités, de figures

sérieuses et grotesques, de vocations vraies et d'ambitions de fils de boutiquiers aspirant à une industrie de luxe; de toutes sortes de natures et d'individus, promis à des avenirs si divers, à des fortunes si contraires, destinés à finir aux quatre coins de la société et du monde, là où l'aventure de la vie éparpille les jeunesses et les promesses d'un atelier, dans un fauteuil à l'Institut, dans la gueule d'un crocodile du Nil, dans une gérance de photographie, ou dans une boutique de chocolatier de passage!

VI

Anatole était devenu immédiatement le boute-en-train de l'atelier, le « branle-bas » des farces et des charges.

Il était né avec des malices de singe. Enfant, lorsqu'on le ramenait au collége, il prenait tout à coup sa course à toutes jambes, et se mettait à crier de toutes les forces de sa voix de crapaud : « V'la la révolution qui commence! » La rue s'effarait, les boutiquiers se précipitaient sur leurs portes, les fenêtres s'ouvraient, des têtes bouleversées apparaissaient, et dans le dos des vieilles gens qui se faisaient un cornet de leur main pour entendre le tocsin de Saint-Merry, le frisson du [illegible]ntier passait. Malheureusement, à sa troisième tentative, il fut dégoûté du plaisir que lui donnait tout ce sens dessus dessous par un énorme coup de pied d'épicier philippiste de la rue Saint-Jacques. Au collége, c'était les mêmes niches diaboliques. Un professeur, dont il avait à se plaindre, ayant eu l'imprudence à une distribution de prix, de commencer son discours par : « Jeunes athlètes qui allez entrer dans l'arène... » — *Vive la renie!* se mit à crier Anatole en se tournant vers la reine Marie-Amélie venant voir couronner ses fils. Sur ce calembour, une acclamation trois fois répétée partit des

bancs, et le malheureux professeur fut obligé de remettre son éloquence dans sa poche.

Avec l'âge et la sortie du collége, cette imagination de drôlerie n'avait fait que grandir chez Anatole. Le sens du grotesque l'avait mené au génie de la parodie. Il caricaturait les gens avec un mot. Il appliquait sur les figures une profession, un métier, un ridicule qui leur restait. A des fusées, à des cascades de bêtises, il mêlait des cinglements, des claquements de ripostes pareils à ces coups de fouet avec lesquels les postillons enlèvent un attelage. Il jouait avec la grammaire, le dictionnaire, la double entente des termes : la mémoire de ses études lui permettait de jeter dans ce qu'il disait des lambeaux de classiques, de remuer à travers ses bouffonneries de grands noms, des vers dérangés, du sublime estropié ; et sa verve était un pot-pourri, une macédoine, un mélange de gros sel et de fin esprit, la débauche la plus folle et la plus cocasse.

Dans les parties, le soir, en revenant dans les voitures des environs de Paris, il faisait un personnage de province ; il improvisait des récits de petite ville, il racontait des intérieurs où il y a des oranges sur des timbales, il inventait des sociétés pleines de nez en argent, tout un monde qu'il semblait mener de Monnier à Hoffmann, au grand amusement et dans le rire fou de ses compagnons de voyage. Il avait la vocation de l'acteur et du mystificateur. Sa parole était soutenue par son jeu, une mimique de méridional la succession et la vivacité des expressions, des grimaces, dans un visage souple comme un masque chiffonné, se prêtant à tout, et lui donnant l'air d'une espèce d'homme aux cent figures. A ce tempérament de comique, à tous ces dons de nature, il joignait encore une singulière aptitude d'imitation, d'assimilation de tout ce qu'il entendait, voyait au théâtre, et partout, depuis l'intonation de Numa jusqu'au coup de jupe d'une danseuse espagnole piaffant une cachucha, depuis le bégaiement de Mijonnet, le marchand de *tortillons* de l'atelier, jusqu'au jeu muet du monsieur qui

cherche sa bourse en omnibus. A lui tout seul, il jouait une scène, une pièce : c'était le relai d'une diligence, le piétinement des garçons d'écurie, les questions des voyageurs endormis, l'ébranlement des chevaux, le : hu! du postillon; ou bien une messe militaire, le *Dominus vobiscum* chevrotant du vieux prêtre, les répons criards de l'enfant de chœur, le ronflement du serpent, les nazillements des chantres, le son voilé des tambours, la toux du pair de France sur la tombe du mort. Il singeait un grand air d'opéra, un *ut* de ténor. Il contrefaisait le réveil d'une basse-cour, la fanfare fêlée du coq, les gloussements, les cacardements, les roucoulements, tous les caquetages gazouillants des bêtes qui semblaient s'éveiller sous sa blouse. Des journées qu'il passait au Jardin des Plantes à étudier les animaux, il rapportait leur voix, leur chant. Quand il voulait, son larynx devenait une ménagerie : il faisait sortir, comme d'une gorge de l'Atlas, le rauquement du lion, un rugissement si vrai, que, la nuit, Jules Gérard eût tiré dessus au jugé. Pour les bruits humains, il les possédait tous. Il imitait les accents, les patois, les bruits de la rue, le chantonnement de la marchande de vieux chapeaux, la criée de la marchande de « bonne vitelotte », le cri du vendeur de *canards* s'éteignant dans le lointain d'un faubourg, tous les cris : il n'y avait que le cri de la conscience qu'il disait ne pouvoir imiter.

L'atelier avait en lui son amuseur et son fou, un fou dont il n'aurait pu se passer. Au bout de ces grands silences de travail qui se font là, après un long recueillement de tous ces jeunes gens pliés sur une étude, quand une voix s'élevait : « Allons! qu'est-ce qui va faire un *four?* » Anatole lançait aussitôt quelque mot drôle, faisant courir le rire comme une traînée de poudre, secouant la fatigue de tous, relevant toutes les têtes de dessus les cartons, et sonnant jusqu'au bout de la salle une récréation d'un moment.

Jamais il n'était à court. L'atelier avait-il une vengeance à exercer? Anatole trouvait un tour de son in-

vention, et le plus souvent, à la prière de ses camarades et pour répondre à leur confiance, il l'exécutait lui-même. Devait-on faire la réception d'un *nouveau?* Il s'en chargeait, et c'était son triomphe. Il s'y surpassait en fantaisie, en imagination de mise en scène.

Le reste de crucifiement, la tradition de torture, demeurés d'un autre temps, dans ces farces artistiques, l'attachement à l'échelle, l'estrapade, la brutalité de ces exécutions qui parfois finissaient par un membre brisé, commençaient à passer de mode dans les ateliers. A peine si l'usage des férocités anciennes était encore conservé chez le sculpteur David, dont les élèves promenaient, en ces années, par tout le quartier, un nouveau lié sur une échelle, avec un camarade, à cheval sur l'estomac, qui jouait de la guitare. Les initiations peu à peu s'adoucissaient et se changeaient en innocéntes épreuves de franc-maçonnerie. Anatole les renouvela par le sérieux de la charge et la comédie de la cruauté.

Aussitôt qu'un nouveau arrivait, il commençait par le faire déshabiller, lui injuriait snccessivement tous les membres, lui reprochait ses « abattis canaille », établissait, avec la voix de pituite de Quatremère de Quincy, le peu de rapports existants entre une figure de Phidias et cet « Apollon des chaudronniers ». Puis, il le faisait chanter, en costume de paradis, dans des poses d'un équilibre périlleux, des paroles impossibles sur des airs dont il avait le secret. Quand le nouveau était enroué et enrhumé, Anatole lui annonçait les *supplices*. Soudain, il changeait de voix, d'air, de visage : il avait des gestes d'ogre de contes de fée, une intonation de roi de féerie qui donne des ordres pour une exécution, des ricanements de Schahabaham. Une paillasserie sinistre l'animait : c'était Bobêche et Torquemada, l'Inquisition aux Funambules. S'agissait-il de marquer un récalcitrant? Il était terrible à fourgonner le poêle pour chauffer les fers tout rouge, terrible quand avec les fers, changés habilement dans sa main en chevilles de sculpteur peintes en vermillon, il ap-

prochait; terrible, lorsqu'il essayait ces faux .ers, derrière le dos du patient, quatre ou cinq fois sur des planches, pendant qu'on brûlait de la corne; épouvantable, lorsqu'il les appliquait sur l'épaule du malheureux avec un *pschit!* qui jouait infernalement le cri de la peau grillée. On riait, et il faisait presque peur. — Et puis, venaient des boniments, des discours de réception, des morceaux académiques, du Bossuet tombé dans le *Tintamarre*... Pour chaque nouveau, il inventait un nouveau tour, des plaisanteries inédites, un chef-d'œuvre comme les sangsues, la farce des sangsues qu'il montrait à sa victime dans un verre, et qu'il lui posait au creux de l'estomac : la victime plaisantait d'abord, puis ne plaisantait plus : elle se figurait sentir piquer les sangsues, tant Anatole les avait bien imitées avec des découpures d'oignon brûlé!

A l'atelier, on l'appelait « la Blague ».

VII

La Blague, — cette forme nouvelle de l'esprit français, née dans les ateliers du passé, sortie de la parole imagée de l'artiste, de l'indépendance de son caractère et de sa langue, de ce que mêle et brouille en lui, pour la liberté des idées et la couleur des mots, une nature de peuple et un métier d'idéal; la Blague, jaillie de là, montée de l'atelier, aux lettres, au théâtre, à la société; grandie dans la ruine des religions, des politiques, des systèmes, et dans l'ébranlement de la vieille société, dans l'indifférence des cervelles et des cœurs, devenue le *Credo* farce du scepticisme, la révolte parisienne de la désillusion, la formule légère et gamine du blasphème, la grande forme moderne, impie et charivarique, du doute universel et du pyrrhonisme national; la Blague du XIX[e] siècle, cette grande démolisseuse,

cette grande révolutionnaire, l'empoisonneuse de foi, la tueuse de respect; la Blague, avec son souffle canaille et sa risée salissante, jetée à tout ce qui est honneur, amour, famille, le drapeau ou la religion du cœur de l'homme; la Blague, emboîtant le pas derrière l'Histoire de chaque jour, en lui jetant dans le dos l'ordure de la Courtille; la Blague, qui met les gémonies à Pantin; la Blague, le *vis comica* de nos décadences et de nos cynismes, cette ironie où il y a du *rictus* de Stellion et de la goguette du bagne, ce que Cabrion jette à Pipelet, ce que le voyou vole à Voltaire, ce qui va de *Candide* à Jean Hiroux; la Blague, qui est l'effrayant mot pour rire des révolutions; la Blague, qui allume le lampion d'un lazzi sur une barricade; la Blague, qui demande en riant au 24 Février, à la porte des Tuileries : « Citoyen, votre billet! « la Blague, cette terrible marraine qui baptise tout ce qu'elle touche avec des expressions qui font peur et qui font froid; la Blague, qui assaisonne le pain que les rapins vont manger à la Morgue; la Blague, qui coule des lèvres du môme et lui fait jeter à une femme enceinte : « Elle a un polichinelle dans le tiroir! » la Blague, où il y a le *nil admirari* qui est le sang-froid du bon sens du sauvage et du civilisé, le sublime du ruisseau et la vengeance de la boue, la revanche des petits contre les grands, pareille au trognon de pomme du titi dans la fronde de David; la Blague, cette charge parlée et courante, cette caricature volante qui descend d'Aristophane par le nez de Bouginier; la Blague, qui a créé en un jour de génie Prudhomme et Robert Macaire; la Blague, cette populaire philosophie du : « Je m'en fiche! » le stoïcisme avec lequel la frêle et maladive race d'une capitale moque le ciel, la Providence, la fin du monde, en leur disant tout haut : « Zut! » la Blague, cette railleuse effrontée du sérieux et du triste de la vie avec la grimace et le geste de Pierrot; la Blague, cette insolence de l'héroïsme qui a fait trouver un calembour à un Parisien sur le radeau de *la Méduse*; la Blague, qui défie la

mort; la Blague, qui la profane; la Blague, qui fait mourir comme cet artiste, l'ami de Charlet, jetant, devant Charlet, son dernier soupir dans le *couic* de Guignol; la Blague, ce rire terrible, enragé, fiévreux, mauvais, presque diabolique, d'enfants gâtés, d'enfants pourris de la vieillesse d'une civilisation; ce rire riant de la grandeur, de la terreur, de la pudeur, de la sainteté, de la majesté, de la poésie de toute chose; ce rire qu'on dirait jouir du bas plaisir de ces hommes en blouse, qui, au Jardin des Plantes, s'amusent à cracher sur la beauté des bêtes et la royauté des lions; — la Blague, c'était bien le nom de ce garçon.

VIII

L'atelier ouvrait le matin de six heures à onze heures en été, de huit heures à une heure en hiver. Le mercredi, il y avait une prolongation de travail d'une heure « l'heure du torse », pour finir le torse commencé la veille : heure supplémentaire payée par la cotisation des élèves. Trois semaines de modèle d'homme, une semaine de modèle de femme, faisaient le mois.

Pendant ces cinq heures d'étude quotidienne, pendant ce travail d'après nature se continuant des mois, des années, Anatole vit défiler les plus beaux corps du temps, l'humanité de choix qui sert de leçon à l'artiste, les statues vivantes qui conservent les lois de proportion, le *canon* de l'homme et de la femme, les types qui dessinent le nu viril ou féminin, l'élégance ou la force, la délicatesse ou la puissance, les lignes avec leurs oppositions, les contours avec leur sexe, les formes avec leur style.

Anatole dessina : il fit la longue éducation de son œil et de son fusain; il apprit à bâtir une académie d'après tous ces corps fameux qui ont laissé leur mémoire dans

les tableaux de l'époque : — le corps de Dubosc, ce corps merveilleux de cinquante-cinq ans, qui avait conservé la souplesse et l'harmonieux équilibre de la jeunesse; — le corps de Gilbert, ce corps tout plein des trous d'une sculpture à la Puget, de Gilbert, le modèle pour les satyres, les convulsionnaires, les *ardents*. Il dessina d'après ce corps de Waill, le corps d'un éphèbe florentin, le torse ciselé, les pectoraux accusés sur l'adolescence de la poitrine, les jambes fines et montrant la souple élégance, la longueur filante d'un dessin italien du seizième siècle, des formes de cire sur des muscles d'acier; — le corps de Thomas l'Ours, cet ancien lutteur de Lyon, renvoyé de son régiment à cause de son appétit, le vorace qui prenait son café au lait dans une terrine de sculpteur avec un pain de six livres, et que nourrissaient par commisération les domestiques de Rothschild; un corps de damné de Michel-Ange, les épaules d'Atlas, une musculature de Crotoniate et d'animal dévorateur où les mouvements faisaient courir des houles sous la peau. Anatole eut encore les corps de grâce sauvage, nerveux, ondulants, élastiques, du nègre Saïd, du nègre Joseph de la Martinique, le nègre à la taille de femme, aux bras ronds, qui charmait les fatigues de sa pose par des monologues à demi-voix, gazouillés dans la langue de son pays. Il eut la fin de ces modèles héroïques, à constitution homérique, formés dans l'atelier de David, la poitrine élargie comme à l'air de ces grandes toiles antiques; vieux débris d'un Empire de l'art, auxquels l'atelier ne manquait jamais de faire la charité d'habitude avec les vieux modèles, ce qu'on appelle « un cornet », une feuille de papier tournée par un des nouveaux, qui circule, et où chacun met le fond de sa poche.

La femme, le corps de la femme, les modes diverses et contraires de sa beauté, Anatole les apprit sur ces corps : — les corps des trois Marix, le trio de Juives dont l'une a sa superbe nudité peinte dans la Renommée de l'Hémicycle de Delaroche; — le corps de Julie Waill,

aux formes pleines, à la tête de Junon, à la grande bouche romaine, aux grands beaux yeux énormes de la Tegée de Pompeï; — le corps de madame Legois, le type du modèle pour le dessin classique du ventre et des jambes; — le corps mince, nerveux, distingué dans la maigreur, de Marie Poitou, une nature de sainte, de martyre, de mystique; le corps androgyne de Caroline l'Allemande, qui a posé les bras du Saint-Symphorien de M. Ingres, ennemi des modèles d'hommes, et disant « qu'ils puaient »; — le corps de Georgette, à la taille d'anguille, aux reins serpentins, l'idéal dans un type égyptiaque de la ligne de beauté professée par Hogarth; — le corps à la Rubens, la poitrine exubérante, les jambes magnifiques de Juliette; — le corps de Caroline Alibert, le corps d'une Ourania du Primatice, allongé, effilé, avec des extrémités si souples qu'elle faisait, d'un mouvement, passer tous les doigts d'une de ses mains l'un sous l'autre; — le corps fluet, maigriot, élancé et charmant de Cœlina Cerf, avec ses formes hésitantes de petite fille et de femme, ses lignes d'une ingénue de roman grec, — le plus jeune des modèles, si jeune que les élèves lui payaient, quand elle posait une livre de sucre d'orge.

IX

De loin en loin, une distraction furieuse, une noce enragée rompait cette monotonie de la vie d'atelier. Par un beau jour tout plein de soleil, et promettant l'été, quelqu'un demandait ce qu'il y avait à la masse; et quand les entrées de 25 francs payés par chaque élève et exigés rigoureusement de tous, sans exception, par Langibout, quand ces entrées, appelées les *bienvenues*, montaient à une somme de quelques centaines de francs, on convenait d'aller manger la masse à la cam-

pagne. Alors tout l'atelier partait, suivi du modèle de la semaine, et se lançait aux champs dans les costumes les plus farouches, avec les vareuses les plus rouges, les chapeaux les plus révolutionnaires, des oripeaux hurlants et des mises forcenées. La jeunesse de tous débordait sur le chemin; ils allaient avec des cris, des gestes, des chansons, une gaieté violente qui effarouchait la banlieue et violait la verdure. Tout les grisait, leur nombre, leur tapage, la chaleur; et ils marchaient en casseurs, animés, tumultueux, batailleurs, avec cette insolence de joie qui démange les mains, et cette envie de vaillance qui appelle les coups.

A la porte Fleury, dans un cabaret en plein air, la bande dînait. Et c'était une ripaille, des poulets déchirés, des bouteilles entonnées par le goulot, des paris de goinfrerie et de saoûlerie, une espèce de vanité et d'ostentation d'orgie grasse qui cachait, sous les lilas des environs de Paris, des licences de kermesse et des fonds de tableaux de Teniers.

Puis, la nuit tombée, quand tous étaient ivres, et que les plus doux avaient bu un vin de colère, la troupe, chantant à tue-tête et armée d'échalas pris dans les vignes, se répandait au hasard sur une route où elle espérait trouver l'hostilité, la haine du paysan d'auprès de Paris pour le Parisien. Sur les ciels d'été, les ciels lourds et fumeux, zébrés de noir par des nuages d'orage, les artistes se découpaient en silhouettes agitées et fiévreuses; et la nuit donnant sa terreur à la fantaisie de leurs costumes, à la furie de leurs gestes, à leurs ombres, au point de feu de leurs pipes, il se levait de ce qu'on voyait vaguement d'eux comme une sinistre apparence fantatisque de bandits légendaires : on eût cru voir les truands de l'Idéal sur un horizon de Salvator Rosa.

L'atelier en était un soir à une de ces fins de bienvenue. L'on revenait. Sur la route on trouva une cour ouverte, et dans la cour, des blanchisseuses. Aussitôt, l'on eut l'idée d'un bal, et l'on organisa, en plein vent,

la salle et la danse avec des chandelles achetées chez un épicier, et que tenaient dans leurs mains ceux qui ne dansaient pas. Le modèle avait apporté un violon : ce fut la musique. Mais, au milieu du quadrille, les garçons du village se ruaient sur les messieurs qui dansaient. La bataille s'engageait, une bataille sauvage, au milieu de laquelle Coriolis se jetant, les manches retroussées, couchait avec son échalas deux des paysans par terre. A la fin, les garçons battus se sauvaient pour aller chercher du renfort dans le pays. Il n'y avait plus qu'à partir.

Mais Coriolis s'entêtait à rester. Il traita ses camarades de lâches. Il ramassa des pierres qu'il jeta dans le cabaret dont il venait de sortir. Il voulait se battre. Il fallut que ses camarades l'entraînassent de force. Tous étaient étonnés de sa rage, de ce besoin fou qu'il avait des coups.

— Comment! tu n'es pas content? — lui dit Anatole, — tu n'as rien reçu et tu en as descendu deux!... Ah! tu y allais bien... Moi, j'ai donné un joli coup de pied à hauteur d'estomac dans un grand serin qui m'ennuyait... Mais deux, c'est très-gentil...

— Non, non, — répéta Coriolis, — des lâches, les amis! Nous aurions dû leur donner une tripotée à ne pas leur donner envie de revenir... Des lâches, je te dis, les amis!

Et sur tout le chemin jusqu'à Paris, son grand corps donna tous les signes d'une colère de créole qui ne veut rien entendre.

Naz de Coriolis était le dernier enfant d'une famille de Provence, originaire d'Italie, qui, à la Révolution de 89, s'était réfugiée à l'île Bourbon. Un oncle, qui était son tuteur, lui faisait une pension de six mille francs, et devait lui laisser à sa mort une quinzaine de mille livres de rentes. Ce nom aristocratique, cette pension, cet avenir, qui était une fortune à côté de la pauvreté de ses camarades, l'élégance de tenue de Coriolis, le monde où l'on se disait qu'il allait, les maîtresses avec lesquelles

il avait été rencontré, les restaurants où on l'avait entrevu, mettaient entre lui et l'atelier le froid d'une certaine réserve. Langibout lui-même éprouvait une sorte de gêne avec le « gentilhomme », comme il l'appelait; et il y avait un peu de brusquerie amère dans la façon dont il laissait tomber sur ses esquisses si vives et si colorées : — « C'est très-bien, très-bien... mais c'est fermé pour moi... vous savez, je ne comprends pas... » On plaisantait un peu Coriolis, mais doucement, prudemment, avec des malices qui ne s'aventuraient pas trop. On savait que les charges trop fortes ne réussiraient pas avec lui. On se rappelait son duel avec Marpon, lors de son entrée à l'atelier, le duel pour rire, avec des balles de liége, traditionnel dans les ateliers, et qui faillit ce jour-là devenir tragique : Coriolis, frappant sur la main du témoin qui allait charger les pistolets, avait fait tomber les deux balles inoffensives, et, tirant de sa poche deux vraies balles de plomb, avait exigé un nouveau et sérieux chargement. Il était donc respecté; mais c'était tout. Quoiqu'il ne montrât aucune hauteur dans sa personne, ni dans ses manières, quoiqu'il fût reconnu bon garçon, qu'il jouât sa partie dans toute les gamineries, qu'il fût des jeux, des griseries et des batailles de l'atelier, c'était un camarade avec lequel les autres élèves ne se sentaient pas à l'aise et n'avaient que les rapports de l'atelier. Et dans ce monde le seul intime de Coriolis était Anatole, un ami de collége de deux ans de grande cour à Henri IV. Amusé par sa gaieté, il lui permettait, lui pardonnait tout, avec cette espèce d'indulgence qu'a un gros chien pour un roquet.

— Reconduis-moi, — lui dit-il, quand ils furent sur le pavé de Paris.

Arrivé chez lui : — Tu déménages? — fit Anatole en regardant le sens dessus dessous de l'appartement et des commencements d'emballage.

— Non, je pars, — dit Coriolis d'un ton de voix dégrisé.

— Tu t'en retournes à Bourbon?

— Non, je vais me promener en Orient.

— Bah!

— Oui, j'ai besoin de changer d'air... Ici, je sens que je ne peux rien faire... J'aime trop Paris, vois-tu... Ce gueux de Paris, c'est si charmant, si prenant, si tentant! Je me connais et je me fais peur : Paris finirait par me manger... Il me faut quelque chose qui me change... du mouvement... Je suis ennuyé de moi, de ma peinture, de l'atelier, de ce qu'on nous serine ici... Il me semble que je suis fait pour autre chose... Après ça, on croit toujours ça... Enfin, là-bas, je me figure... je verrai bien si Decamps et Marilhat ont tout pris, n'ont rien laissé aux autres. Il y a peut-être encore à voir après eux... Et puis, je serai seul... c'est bon pour se reconnaître et se trouver... Les distractions, absence totale... Plus de dîners de Boissard, plus de soupers, plus de nuits au champagne... Rien! je serai bien forcé de travailler... Mon brave homme d'oncle fait les choses très proprement... Il est enchanté, tu comprends, de me voir quitter le boulevard... Et dire que toutes ces idées raisonnables-là, c'est une femme qui me les a données!... mon Dieu, oui... en me flanquant à la porte! Ah ça! tu m'écriras, hein? parce qu'une fois là... j'y resterai quelque temps... Je voudrais revenir avec de quoi étaler, devenir quelqu'un quand je remettrai les pieds à Paris... Tu sais, quand on voit son talent quelque part... On m'a dit souvent que j'avais un tempérament de coloriste... Nous verrons bien!

Et devant l'avenir, la séparation, les deux amis, revenant au passé, se mirent à causer de leur liaison, du collége, retrouvant dans leurs souvenirs l'enfance de leur amitié. Il était trois heures du matin quand Coriolis dit à Anatole :

— Ainsi, c'est convenu, tu m'embarques mercredi...

— Oui, je viendrai avec Garnotelle.

X

On était à la fin du déjeuner d'adieu donné par Coriolis à Anatole et à Garnotelle. Le repas avait été triste et gai, cordial et ému. On y avait bu ce coup de l'étrier qui remue le cœur de celui qui part et de ceux qui restent. Dans le petit atelier, de grandes malles noires, pareilles aux malles d'Anglais qui vont au bout du monde, des caisses, des sacs de nuit, des couvertures serrées dans des courroies, même une petite tente de campagne, dont la grosse toile faisait rêver, ainsi qu'une voile au repos, de nuits lointaines et d'autres cieux : toutes sortes de choses de voyage attendaient, prêtes à être chargées sur le fiacre avancé et arrêté déjà devant la porte de la maison.

A ce moment la porte s'ouvrit, et il parut sur le seuil une femme poussant devant elle une petite fille : l'enfant, timide, ne voulait pas entrer; n'osant regarder ni se laisser voir, elle s'enfonçait dans la robe de sa mère, et de ses deux petites mains, lui prenant deux bouts de sa jupe, elle essayait de s'en cacher à demi, avec une sauvagerie d'oiseau, comme de deux ailes qu'elle s'efforçait de croiser.

— Personne de ces messieurs n'aurait besoin d'un petit Jésus? — demanda la femme avec un sourire humble, et, dégageant la tête de l'enfant, elle montra une petite fille aux yeux bleus.

— Oh! charmante... — dit Coriolis; et faisant signe à l'enfant :

— Viens un peu, petite...

Un peu poussée par sa mère, un peu attirée par le monsieur, et marchant vers son regard, moitié peureuse et moitié confiante, elle arriva à lui. Coriolis, la mettant sur ses genoux, lui fit prendre des gâteaux dans

des assiettes, sur la table. Puis lui passant la main dans ses petits cheveux, des cheveux d'enfant blonde qui sera brune, et s'amusant les doigts de ce chatouillement de soie, il resta un instant à regarder ce grand et profond bonheur d'enfant que la petite avait dans les yeux.

— Ah ça! la mère je ne sais plus qui... — fit Anatole, — vous prendrez bien une tasse de café avec nous? Dites donc, on ne vous voit plus poser, pourquoi donc ça? Vous n'êtes pas trop vieille...

— Ah! monsieur, j'ai un malheur... Les médecins disent comme ça que j'ai un commencement d'ankylose de la colonne vertébrale... Ce n'est pas que ça me gêne autrement pour n'importe quoi... Mais voilà deux ans au moins que je ne puis plus hancher...

— Une petite tête qui m'aurait été..., — fit Coriolis qui continuait à examiner la petite fille. — C'est dommage... Mais vous voyez, la mère, je pars... A propos, quelle heure est-il?

Il regarda sa montre.

— Diable! nous n'avons que le temps...

Et, se levant, il éleva, par-dessous les bras, l'enfant au-dessus de sa tête, l'embrassa et la posa à terre. Mais dans ce mouvement, l'enfant glissant contre lui, accrocha la chaîne de sa montre, et en fit sauter les breloques qui roulèrent en sonnant, sur le parquet.

— Ne la grondez pas, la mère... Ce n'est pas sa faute à cette enfant, — fit Coriolis en ramassant les breloques : — C'est bête, ces petites bêtises-là, on s'accroche toujours avec... Mais, au fait, j'y pense... Quand on va là-bas, on ne sait trop si on en reviendra... Tiens! Anatole, voilà mon petit poisson d'or, tu en auras toujours bien vingt francs au Mont-de-Piété... Et toi, — dit-il à Garnotelle, — qui vas attraper le prix de Rome un de ces jours, voilà une paire de cornes en corail pour te défendre du mauvais œil en Italie... Ah! et ma roupie?...

Il regarda par terre.

— Tu sais, j'avais essayé dessus mon gros couteau cata-

lan... Oh! ne cherchez pas, la mère... Si elle était tombée on la verrait... Je l'aurai sans doute perdue.

Le portier entra : — Allons, monsieur Antoine, chargeons tout ça un peu vite... Et en route!

XI

— Petit cochon, vous ne travaillez pas, — répétait Langibout à Anatole quand il passait derrière lui dans sa visite à l'atelier.

On aurait pu appeler Langibout le dernier des Romains.

Il était le survivant et le type dur de l'ancienne école. Il finissait la race où l'indépendance bourgeoise des artistes du XVIIIe siècle se mêlait au culte de 89 et des idées de liberté. Élève de David, il vivait dans la religion de son souvenir. Les antichambres ministérielles ne l'avaient jamais vu ni mendier ni attendre; et sa vie roide dans sa dignité, affectait une certaine austérité républicaine, comme une sainteté rude, aujourd'hui perdue dans le monde des arts. Il tenait du vieux grognard et du militaire à la Charlet, avec son libéralisme bougon, ses mécontentements boudeurs et refoulés, son air, sa grosse voix mâchonnant les mots, sa dure et forte moustache, ses cheveux ras. Quand il entrait dans l'atelier, le respect et le salut du silence se faisaient devant sa tête robuste et penchée de côté, ses tempes grises sous son bonnet grec, ses yeux aux paupières lourdes, ses traits carrés, taillés largement dans des traits d'ouvrier, et où se voyait, sous l'air grognon, une bonté de peuple. Un souffle de recueillement passait sur toute cette jeunesse, et les plus gamins se sentaient une petite peur d'émotion quand le maître leur parlait. On l'estimait, on le craignait, et on le vénérait. Dans la gronderie de ses avertissements, il y avait une chaleur

de cœur, une brusquerie de vive affection qui n'échappait point à ses élèves. On lui savait gré de ces colères impuissantes, de ces rages qu'il répandait en gros mots, quand son peu d'influence dans les jugements des concours de prix de Rome avait fait manquer à un de ses élèves un prix enlevé par l'intrigue et la partialité de ses confrères tenant atelier comme lui. On lui était encore reconnaissant de sa tolérance pour les vieux usages transmis par les ateliers de la Révolution aux ateliers de Louis-Philippe. Langibout était indulgent pour les farces, et même pour les charges un peu féroces. Il trouvait que cela essayait et trempait la virilité des gens, disant que les hommes n'étaient pas « des demoiselles » ; que de son temps, c'était bien autre chose, et que personne n'en mourait; que, dans l'art, il fallait se faire un peu la peau et le cœur à tout. Et il rappelait la sauvage école des artistes sous la république une et indivisible, les misères mâles et farouches où, n'ayant pas de quoi dîner, il se couchait, prenait une chique dans sa bouche, versait dessus un verre d'eau-de-vie, et mangeait la fièvre que cela lui donnait.

Enfin, dans tout l'atelier, Langibout était aimé pour la simplicité de sa vie, une vie de petit bourgeois, en manches de chemise, quotidiennement promenée sur ce trottoir de la rue d'Enfer, entre un *regard* des eaux d'Arcueil et la boutique d'un chaudronnier; une vie de famille, égayée de temps en temps d'un petit vin de Nuits qui arrosait les modestes et cordiaux dîners d'amis du dimanche.

Langibout s'était laissé prendre au charme d'Anatole, à la séduction qu'exerçait sur tous ce gai garçon qui semblait né pour plaire et arriver, ce jeune homme si brillant, si sympathique, dont les mères des autres élèves se parlaient entre elles, dans leurs petites soirées, avec une sorte d'envie. Son intérêt, son affection avaient été gagnés par l'entrain de ce farceur, et aussi par de certaines promesses de talent que ses études semblaient montrer. Tant qu'Anatole avait dessiné et peint d'après

l'académie, rien n'avait attiré sur ce qu'il faisait l'attention de Langibout. Mais quand il arriva à ces concours d'esquisses de tous les quinze jours, où le premier recevait en prix de Langibout un exemplaire des Loges de Raphaël ou des Sacrements du Poussin, il se dégagea, montra des aptitudes personnelles, obtint presque toutes les fois la première place. Il avait un certain sens de la composition, de l'arrangement, de l'ordonnance. De beaucoup de lectures, il avait retenu comme des morceaux de reconstitution archaïque, des signes symboliques, des emblêmes, la mémoire d'animaux hiératiques et désignateurs, le hibou de la Minerve athénienne, l'épervier d'Egypte. Il avait attrapé par-ci par-là, à travers les livres feuilletés, un petit bout d'antiquité, un détail de mœurs, un de ces riens, qui mettent du caractère et l'apparence du passé dans un coin de toile. Il connaissait le *modius*, emblême d'abondance, et le *strophium*, couronne des dieux et des athlètes vainqueurs. A ce qu'il savait de raccroc, il ajoutait ce qu'il inventait au petit bonheur, et ce qu'il défendait auprès de Langibout avec des citations imaginées, des arguments tirés d'un Homère inédit ou d'une Bible invraisemblable. « Il cherche celui-là », — disait naïvement aux autres élèves Langibout, confondu dans sa courte science d'érudition.

Par là-dessus, Anatole avait un certain instinct du groupement, l'intelligence du moment précis de la scène indiqué et souligné sur le programme du concours, une entente un peu banale, mais agréablement littéraire, du drame agité dans son sujet. A côté des autres esquisses, plus colorées, plus ressenties de dessin, son esquisse avait la clarté : ses bonshommes étaient en situation, son décor montrait une espèce de couleur locale, son ébauche de tableau faisait tableau. Et Langibout jugeait que, si jamais il pouvait parvenir à travailler, il était capable de faire aussi bien qu'un autre son trou et son chemin dans l'art. Aussi était-il toujours à le pousser, à le tourmenter, se plantant derrière lui et restant là à lui grommeler dans le dos : — « Le garçon voit bien... Il interprète

bien, très-bien... Ça va bien... Bonne couleur... fin, solide, lumineux... La tête... la tête y est... le torse, bien construit, le torse... Et puis... Ah ! voilà... quelque chose manque... Oui, la volonté... ne jamais aller jusqu'au bout... Faiblesse, paresse... plus de jambes... Tout qui fiche le camp... Plus personne!... En bas, rien... Des jambes ? ça, des jambes! Rien... Est-ce que ça porte, ces jambes-là, voyons?... Non, plus rien... Le bas, bonsoir... »

Et la semonce finissait toujours par le refrain : « Petit cochon, vous ne travaillez pas », qu'il jetait dans l'oreille d'Anatole en lui tirant assez rudement les cheveux.

XII

Monsieur,
Monsieur Anatole Bazoche,
peintre,
31, *rue du Faubourg-Poissonnière.*
Paris
France

Adramiti, près et par Troie (*Iliade*).
Affranchir.

« Mon vieux,

« Figure-toi que ton ami habite une ville où tout est rose, bleu clair, cendre verte, lilas tendre... Rien que des couleurs gaies qui font : pif! paf! dans les yeux dès qu'il y a un peu de soleil. Et ce n'est pas comme chez nous, ici, le soleil : on voit bien qu'il ne coûte rien, il y en a tous les jours. Enfin, c'est éblouissant! Et je me fais l'effet d'être logé dans la vitrine des pierres précieuses

au musée de minéralogie. Il faut te dire par là-dessus que les rues, dans ce pays-ci, servent de lits aux torrents qui viennent de la montagne, ce qui fait qu'il y a toujours de l'eau, — quand ce n'est pas une boue infecte, — et que les femmes sont obligées de marcher sur des patins, et qu'il y a de grosses pierres jetées pour traverser... Tu permets? je lâche ma phrase : elle s'embourbe dans le paysage. Donc, il y a toujours de l'eau, et dans cette eau, tu comprends, tout ce carnaval se reflète, et toutes les couleurs tremblent, dansent : c'est absolument comme un feu d'artifice tiré sur la Seine que tu verrais dans le ciel et dans la rivière... Et des baraques! des auvents! des boutiques! un remuement de kaléïdoscope, sans compter ce qui grouille là-dedans, le personnel du pays, des gens qui sont turquoise ou vermillon, des femmes turques, de vrais fantômes avec des bottes jaunes, des femmes grecques avec de larges pantalons, des chemises flottantes, un voile foncé qui leur cache la moitié de la figure, des mendiants... ah! mon cher, des mendiants à leur donner tout ce qu'on a pour les regarder!... et puis des bonshommes farces, bardés, bossués, chargés, hérissés de pistolets, de poignards, de yatagans, avec des fusils trois fois grands comme les nôtres (ça me fait penser à la ceinture de l'Albanais qui me sert d'escorte, écoute l'inventaire : deux cartouchières, une machine à enfoncer les balles, un couteau, plus une blague et un mouchoir), un coup de jour là-dessus, et crac! ils prennent feu : ils font la traînée de poudre, ils éclairent, avec leur batterie de cuisine, comme un feu de Bengale!

» C'est mon vieux rêve, tu sais, tout cela. L'envie m'en avait mordu en voyant la *Patrouille turque* de Decamps. Diable de patrouille! elle m'avait tapé au cœur... Enfin, m'y voilà, dans la patrie de cette couleur-là... Seulement, il y a un embêtement, — ne le dis pas à ces animaux de critiques, c'est que c'est si beau, si brillant, si éclatant, si au-dessus de ce que nous avons dans nos boîtes à couleur, qu'il vous prend par moments un dé-

couragement qui coupe le travail en deux. On se demande si ce n'est pas un pays fait tout bonnement pour être heureux, sans peindre, avec un goût de confiture de roses dans la bouche, au pied d'un petit kiosque vert et groseille, avec le bleu du Bosphore dans le lointain, un narguilhé à côté de soi, des pensées de fumée, de soleil, de parfum, des choses dans la tête qui ne seraient plus qu'à moitié des idées, une toute douce évaporation de son être dans un bonheur de nuage... Et puis cet imbécile d'Européen revient dans la grande bête que tu as connue; je me sens prendre au collet par l'autre moitié de moi-même, le monsieur actif, le producteur, l'homme qui éprouve le besoin de mettre son nom sur de petites ordures qui l'ont fait suer...

» Enfin, tout de même, mon vieux, c'est bien dommage de faire des tableaux quand on en voit continuellement de tout faits comme celui-ci. Tu vas voir.

» L'autre soir j'étais assis à la porte d'un café. J'avais devant moi un auvent de boucher. Le boucher, gravement, chassait avec une branche d'arbre les mouches des quartiers de viande saignante qui pendaient. Autour de lui, un voltigement de friperie, de vieux tapis multicolores; à côté des enfants aux cheveux en petites nattes, des chiens maigres, une douzaine de chèvres et de moutons pressés et se serrant dans une vague peur commune; une pierre ensanglantée avec du sang dégoulinant, des traces que les chiens léchaient en grognant. Je regardais cela et un petit chevreau noir et blanc, avec ses grosses pattes, qui se tenait presque collé sous une chèvre. Je vis mon boucher quitter sa branche, aller au pauvre petit chevreau qui voulut se débattre, poussa deux ou trois petits cris malheureux, étouffés par les chants et la guitare des musiciens de mon café. Le boucher avait couché le chevreau sur la pierre; il tira un petit yatagan de sa ceinture et lui coupa la gorge : un flot de sang jaillit qui rougit la pierre et s'en alla faire de grands ronds dans l'eau que lappaient les chiens. Alors un enfant qui était là, un bel enfant, au teint de

fleur, aux yeux de velours, prit la bête par les cornes, attendant son dernier tressaillement; et de temps en temps il se penchait un peu pour mordre dans une pomme qu'il tenait dans une main avec la corne du petit chevreau... Non, je n'ai jamais rien vu de plus affreusement joli que ce petit sacrificateur avec son amour de tête, ses petits bras nus qui tenaient de toutes leurs forces, mordillant sa pomme au-dessus de cette fontaine de sang, sur cette agonie d'un autre petit...

» Ma maison est tout à fait au bout de la ville, presque dans la campagne, sur une route conduisant à la plaine et descendant à la mer que domine le mont Ida avec le blanc éternel de sa neige. Je m'assieds dehors, et, à la nuit tombante, dans la demi-obscurité qui met les choses un peu plus loin des yeux et un peu plus près de l'âme, j'assiste à la rentrée des troupeaux. C'est le plaisir doux et triste, — tu connais cela, — qu'on prend chez nous, dans un village, sur un banc de pierre, à la porte d'une auberge. Ici, c'est pour moi le moment le plus heureux de la journée, un moment de solennité pénétrante. Je me crois au soir d'un des premiers jours du monde. Ce sont d'abord des dromadaires, toujours précédés d'un petit bonhomme monté sur un âne, la file des chameaux qui avancent lentement, le dernier portant la clochette, les petits courant en liberté et cherchant à téter les mères dès qu'elles s'arrêtent; puis les innombrables troupeaux de vaches; puis les buffles conduits par des bergers au chantonnement mélancolique, à la petite flûte aigrelette; enfin vient l'armée des chèvres et des moutons. Et à mesure que tout cela passe, les chants, les clochettes, les piétinements, les marches traînant la fatigue de la journée, les bruits, les formes qui vont s'endormant dans la majesté de la nuit, eh bien! que veux-tu que je te dise? il me vient une émotion si bonne, si bonne... que c'est stupide de t'en parler.

» Après cela, il faut bien avouer que je suis venu ici le cœur un peu ouvert à tout : avant de partir, il y avait une dame qui m'y avait fait un petit trou pour voir ce

qu'il y avait dedans... Ah! en fait d'amour, veux-tu mes impressions *femmes* ici? Voici. En allant en caïque à Thérapia, je suis passé sous les fenêtres d'un harem. C'était éclairé à *gigorno*, comme nous disions pour les vins chauds de Langibout; et, sur les raies de lumière des persiennes, on voyait se mouvoir des ombres, des ombres très-empaquetées, les houris de la maison, rien que cela! qui dansaient et sautaient sur de la musique qu'elles se faisaient avec une épinette et un trombone... Une houri jouant du trombone! Ah! mon ami, j'ai cru voir l'Orient de l'avenir! Et je te laisse sur cette image.

» Tu vois que je pense à toi. Serre la main à tous ceux qui ne m'auront pas oublié. Ecris-moi n'importe quoi de Paris, de toi, des amis, — des bêtises, surtout: ça sent si bon à l'étranger!

» A toi,

» N. DE CORIOLIS. »

XIII

Langibout avait raison : Anatole ne travaillait pas, ou du moins il n'avait pas cette persistance, cette volonté et ce long courage du travail qui tire le talent de l'effort continu d'un accouchement laborieux. Il n'avait que l'entrain de la première heure et le premier feu de la chose commencée. Sa nature se refusait à une application soutenue et prolongée.

En tout ce qu'il essayait, il se satisfaisait lui-même par l'à peu près, l'escamotage spirituel, une sorte de rendu superficiel, l'effleurement de son sujet. Pousser l'art jusqu'au sérieux, creuser, fouiller une étude, une composition, était impossible à ce garçon dont la cervelle légère était toujours pleine d'idées volantes. Son imagination enfantine et rieuse, une pensée grotesque qui le

traversait, toutes sortes de riens pareils au chatouillement d'une mouche sur le front d'un homme occupé, une perpétuelle inspiration de drôleries, l'enlevaient sans cesse à l'attention, à la concentration de l'étude; et à tout moment l'atelier le voyait quitter son académie pour aller crayonner quelque charge lui jaillissant des doigts, la silhouette d'un camarade allongeant le Panthéon drôlatique qui couvrait le mur.

Au Louvre, dans l'après-midi, il ne travaillait guère plus. Son esprit, ses yeux se lassaient vite d'interroger la couleur, le dessin des vieilles toiles qu'il copiait; et son observation quittait bientôt les tableaux pour aller au monde baroque des copistes mâles et femelles qui peuplaient les galeries. Il régalait ses malices de toutes ces ironies vivantes jetées au bas des chefs-d'œuvre par la faim, la misère, le besoin, l'acharnement de la fausse vocation; peuple de pauvres, d'un comique à pleurer, qui ramasse l'aumône de l'Art sous le pied de ses Dieux! Les vieilles femmes, aux anglaises grises, penchées sur des copies de Boucher roses et nues, avec un air d'Alecto enluminant Anacréon, les dames au teint orange, à la robe sans manchettes, au bavolet gris sur la poitrine, perchées, les lunettes en arrêt, au haut de l'échelle garnie de serge verte pour la pudeur de leurs maigres jambes, les malheureuses porcelainières, les yeux tirés, grimaçantes de copier à la loupe la *Mise au tombeau* du Titien, les petits vieillards qui, dans leur petite blouse noire, les cheveux longs séparés au milieu de la tête, ressemblent à des enfants Jésus de cinquante ans conservés dans de l'esprit-de-vin, — tout ce monde, avec sa lamentable cocasserie, amusait Anatole et le faisait délicieusement rire en dedans. Au fond de lui passaient des crayonnages en idée, des méditations de caricatures, des figurations bouffonnes, des morceaux d'aperçus impossibles sur le passé, l'intérieur, les plaisirs, les passions de ces êtres déclassés qu'il étudiait avec sa pénétrante curiosité du comique humain, avec son œil toujours occupé, allant d'un vieux chapeau noir, noué à la

barre avec ses rubans roses, aux innocentes déclarations d'amour de l'endroit : deux pêches posées par une main inconnue sur une boîte à couleurs. Avait-il tout observé et n'avait-il plus rien à voir? il travaillait à peu près une petite heure, puis il allait causer avec une vieille copiste portant en toute saison la même robe de barège noire, tachée de couleurs, et une palatine en plumes d'oiseaux; bonne vieille sentimentale, adorant les discussions métaphysiques, et qui, tout en parlant de son cœur, parlait toujours du nez.

Le plaisir quotidien d'Anatole était de la scandaliser par des paradoxes terribles, des professions de foi d'insensibilité, toutes sortes de paroles troublantes, au bout desquels la pauvre vieille femme s'écriait avec un accent de désespoir presque maternel :

— Mon Dieu! il est sceptique en tout, sceptique en divinité, sceptique en amour! — Et elle se mettait à pleurer, à pleurer sérieusement de vraies larmes sur le manque d'idéal de son jeune ami, et toutes les illusions qu'il avait déjà perdues.

Telle était, dans l'apprentissage de l'art, sa vie et toute sa pensée, une obsession de la farce, le travail de tête de l'observation comique, un perpétuel rêve de rapin qui cherche et pioche une invention de charges. Et parfois il en trouvait d'admirables et de suprêmement drôles comme celle-ci qui avait fait la joie de tout l'atelier et le bruit du quartier.

C'était à propos de Mongin, un élève qui peignait la figure le matin chez Langibout, et travaillait dans la journée chez l'architecte Lemeubre. Mongin, un matin, arriva chez Langibout furieux contre une actrice qui leur avait fait donner un « suif général » par Lemeubre pour avoir manqué de respect à sa femme de chambre, laquelle femme de chambre, disait Mongin, s'obstinait à secouer les tapis au-dessus des fenêtres ouvertes où séchaient les lavis et les épures des élèves; et Mongin parlait de se venger. Anatole le fit causer sur les habitudes, les dispositions de la maison, l'étage et le train de l'actrice;

puis il lui dit de le prévenir du jour où elle ne sortirait pas le soir et où le cocher serait absent. Ce soir-là venu, il se glissa avec Mongin dans l'écurie, emmaillotta avec du linge les sabots des deux chevaux de l'actrice, puis, marche par marche, ils les firent monter, chacun en tirant un avec les doigts par les naseaux, jusqu'au troisième, jusqu'à l'appartement. Là-dessus, un grand coup de sonnette, et la femme de chambre, accourant ouvrir, se trouva devant ces deux grands quadrupèdes plantés sur le palier. Le plus terrible, ce fut de les ôter de là : un cheval qu'on hisse par le procédé d'Anatole peut monter un escalier, mais quant à le faire redescendre, il n'y a pas même à essayer. On fut obligé de passer la nuit à couvrir l'escalier de coulisseaux, à bâtir un vrai praticable pour faire ramener l'attelage à l'écurie. L'actrice eut si peur d'ébruiter l'histoire qu'elle ne se plaignit pas, et la femme de chambre ne secoua plus jamais de tapis.

XIV

Surexcité, mis en verve par son succès, sa popularité de mystificateur, Anatole imaginait, à peu de temps de là, une autre vengeance contre une autre femme qui avait fait tomber sur ses camarades et sur lui une terrible semonce de Langibout.

Il se trouvait, par un malencontreux hasard, que dans le fond de la cour où était l'atelier de Langibout, il y avait un établissement de bains. Cela obligeait les malheureuses jeunes femmes du quartier, qui allaient au bain le matin, à traverser une haie de grands diables garnissant, à l'heure du déjeûner, les deux côtés de la cour, campés contre le mur, en vareuses rouges et la pipe à la bouche. Quand elles sortaient de l'établissement, charmantes, frissonnantes, caressées sous leurs robes

du souvenir de l'eau et comme d'un souffle de fraîcheur, elles avaient à déranger des lazzarones couchés en travers de leur chemin. Elles passaient vite, en se serrant; mais elles sentaient tous ces regards d'hommes les fouiller, les tâter, les suivre; leurs oreilles accrochaient au passage des fragments d'histoires effarouchantes, des mots dans des récits, des cris d'animaux, qui leur faisaient peur. Les jours de gaieté de l'atelier, on les faisait s'arrêter dans l'angoisse d'une détonation imminente devant un petit canon vide de poudre auquel un élève menaçait de mettre le feu avec une grande feuille de papier allumé. Voyant sa clientèle s'éloigner, les femmes enceintes, les jeunes filles avec leurs mères, et jusqu'aux mères elles-mêmes ne plus revenir, la maîtresse des bains avait été faire ses plaintes à Langibout, qui, prenant feu sur la justice et l'honnêteté de ses récriminations, s'était livré contre tout l'atelier à un éclat de colère.

Sur cela, Anatole résolut de punir la dénonciatrice en frappant son commerce au cœur. Un matin, huit bains, qu'il avait été retenir dans un grand établissement de la rue Taranne, stationnaient devant la maison, avec leur adresse sur les planchettes de derrière des huit tonneaux, étonnant, occupant les voisins, la maison, la rue, le quartier, tout un monde qui se demandait s'il n'y avait plus d'eau, plus de bains, dans l'établissement de la maison Langibout. Tout l'atelier écoutait avec délices cette rumeur qui ruinait les robinets d'à côté, quand la porte s'entr'ouvrit.

— Salut, messieurs... — fit une voix d'homme, une voix qui nasillait et bredouillait.

— Salut, messieurs... — répétèrent aussitôt, aux quatre coins de l'atelier, quatre ou cinq voix de jeunes gens répercutant l'accent de l'homme avec une fidélité d'écho.

L'homme se décida à entrer, en souriant humblement. C'était un grand homme gauche, aux traits purs, réguliers, à la lèvre un peu tombante, à l'air ingénu et natu-

rellement ahuri. Une blonde perruque d'amoureux de théâtre lui couvrait le crâne. Il respirait la douceur et le ridicule, appelait, comme certaines bonnes natures grotesques, la sympathie et le rire.

— Salut, messieurs... — reprit-il avec sa même voix embrouillée. — Qu'est-ce que vous voulez? Voilà des boîtes de fusain que je vends cinquante centimes... j'ai des tortillons... j'ai des estompes... de très-belles estompes en peau... j'en ai aussi en linge... — Et se baissant, il regardait, avec des yeux clignotants et le bout de son nez, les objets qu'il tirait de sa boîte. — C'est-il des canifs à deux lames qu'il vous faut? Maintenant, messieurs, j'ai de petites maquettes en fil de fer... messieurs, que j'ai inventées... Messieurs, c'est exact... C'est M. Cavelier qui m'a donné les mesures avec M. Gigoux... Ils ont compté... tenez, messieurs, regardez... depuis la rotule jusqu'à la malléole, c'est la même distance que de la rotule au bassin... Vous mettez un peu de cire là-dessus... Voyez-vous : ça hanche... Vous avez votre bonhomme, vous avez votre ensemble, vous avez tout... C'est-il des tortillons qu'il vous faut, monsieur Anatole?

— Oui, père Mijonnet... Mettez-m'en là pour deux sous... Mais, dites-moi donc, qu'est-ce que c'est que cette perruque que vous avez là?

— Je vais vous dire, monsieur Anatole... Je vais vous dire...

Et une rougeur d'enfant colora les joues du marchand de tortillons.

— Ce n'est pas pour faire le jeune... Oh! non, vous me connaissez... On me disait toujours que j'avais une tête de bénédictin... Alors, je m'ai fait couper tous les cheveux, là-dessus, sur la tête... et je m'ai fait mouler presque jusque-là...

Et il montra le milieu de sa poitrine.

— Mais, depuis ça, je ne désenrhumais pas... je ne désenrhumais pas, figurez-vous... Alors, ce bon monsieur Barnet, de chez M. Delaroche, a eu pitié de moi :

il m'a donné cette perruque-là... Je ne m'enrhume plus... Elle est bien un peu blonde, c'est vrai... dans le jour surtout... mais comme on sait bien que ce n'est pas pour faire des femmes que je la mets...

— Satané farceur de Mijonnet! — fit Anatole — Et le Théâtre-Français, qu'est-ce que nous en faisons?

— Le Théâtre-Français, monsieur Anatole? Eh bien! voilà.. On avait été gentil pour moi... M. Barnet m'avait fait mon costume... Il m'avait prêté une toge, il m'avait appris à me draper. Il m'avait même fait des sandales, vous savez, avec des lanières rouges... Voilà ces messieurs du théâtre, quand ils m'ont vu, ils ont été enchantés... Ils m'ont mis tout de suite au premier rang des comparses, sur le devant... même que je disais: «Mort à César!... » Tenez! messieurs, je me posais comme ça, — il se drapa dans son paletot, — et je criais...

— Des tortillons!... — cria Anatole avec la voix même de Mijonnet. — Oui, je sais, on m'a dit cela, mon pauvre Mijonnet. Ça vous a fait renvoyer du théatre

— Ah! monsieur Anatole, vous êtes toujours le même. Il faut que vous vous moquiez... Vous êtes toujours à taquiner le pauvre monde, — bredouilla doucement et plaintivement le père Mijonnet. — Mais c'est des histoires... J'ai toujours été très-convenable aux Français... Tenez, je criais très-bien, comme ça : « Mort à César! » — Et il s'arracha une note prodigieuse : le cri de Jocrisse dans une conspiration de Brutus!

— Sérieusement, père Mijonnet, votre place était là... Vous aurez eu des jaloux, voyez-vous... Vous étiez né pour la déclamation... Non, vrai, je ne vous fais pas de blague... Je suis sûr qu'il y en a beaucoup d'entre vous, messieurs, qui n'ont jamais entendu M. Mijonnet réciter la *Chute des feuilles*, de Millevoye... Priez M. Mijonnet.

— Ah! monsieur Anatole, c'est encore une plaisanterie que vous me faites là, — dit sans se fâcher le bonhomme, habitué à cette *scie* d'Anatole

— La *Chute des feuilles!* la *Chute des feuilles*, Mijonnet!... ou pas de tortillons! — cria l'atelier.

— Vous le voulez, messieurs?

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre...
. . . .
— De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre...

Mijonnet crut que c'était lui qui répétait le vers : c'était Anatole.

— Taisez-vous donc, monsieur Anatole... C'est bête : je ne sais plus si c'est moi ou vous qui parlez...

Mais Anatole continua, toujours avec la voix de Mijonnet :

Le rossignol était en bois,
Bocage était au ministère..

— Oh! vous changez, — dit Mijonnet. — Ce n'est pas comme ça dans le livre... Je ne dis plus rien... Ah! merci, mon Dieu, comme voilà des bains! — fit-il en se retournant et en apercevant dans l'atelier les huit bains apportés de la rue Taranne.

— C'est pour vous, monsieur Mijonnet, — se hâta de répondre Anatole, éclairé et traversé par une inspiration subite, — un bain d'honneur qu'on vous offre... une gracieuseté de l'atelier... Vous avez le choix des baignoires...

— Tout de même, je veux bien... si ça vous fait plaisir, messieurs, — dit Mijonnet, charmé de l'idée de prendre un bain gratis.

Il se déshabilla et entra dans l'eau. Au bout de quelques minutes. il fut pris dans la baignoire de l'ennui des personnes qui n'ont pas l'habitude du bain. Il se remua, agita les mains, chercha une position, regarda timidement les baignoires à côté, et finit par se hasarder à dire timidement :

— Ça ne vous ferait rien, messieurs, que j'aille dans une autre, n'est-ce pas?

— C'est pour vous les huit! — hurla l'atelier a l'ensemble et le sérieux d'un chœur antique.

Cinq minutes après, comme Mijonnet se promenait d'un bain à l'autre, cherchant de l'eau qui ne l'ennuyât pas, Langibout entra brusquement et violemment dans l'atelier, avec un teint d'apoplectique, les moustaches hérissées. Se jetant sur Mijonnet, qui posait pour l'indécision à cheval entre deux baignoires, et l'attrapant par le bras :

— Comment, grand imbécile! un vieillard comme vous!... vous prêter à des farces d'enfant!... Habillez-vous de suite... et si jamais vous remettez les pieds ici...

Mijonnet, tremblant, courut à ses habits et se mit à les passer vivement, sans s'essuyer.

Langibout se promenait à grands pas. L'atelier était silencieux, consterné, écrasé sous la colère muette du maître. Anatole, enfoncé dans le collet de sa redingote, ratatiné, les coudes au corps, le nez sur son esquisse, n'osait pas souffler : il espérait pourtant que tout l'orage tomberait sur Mijonnet.

Mijonnet rhabillé, Langibout le poussa dehors; et, en fermant la porte sur lui, il jeta, sans se retourner, par-dessus son épaule :

— Monsieur Bazoche, faites-moi le plaisir de venir me trouver...

XV

Il fallut que la mère d'Anatole mît sa robe de velours pour venir désarmer Langibout et le décider à reprendre son garçon. Le « poil » qu'il eut à subir à sa rentrée, la menace d'une expulsion à la première peccadille refroidirent pour quelque temps la folle gaieté d'Anatole et ses facétieuses imaginations. Il devint presque raisonnable et se mit à piocher. On le vit arriver à six heures et tra-

vailler consciencieusement ses cinq heures de séance presque silencieux, à demi grave. Il ne perdit plus de journées à courir à la recherche des modèles dans ces excursions en fiacre, à trois ou quatre, qui fouillaient toute la rue Jean-de-Beauvais. Il s'appliquait, poussait ses études, soignait ses esquisses plus qu'il ne les avait jamais soignées, ne bougeant plus de son tabouret, toujours présent quand venait la leçon de Langibout, sur la mine rébarbative duquel il cherchait à voir, avec un regard craintif et un sourire humble, s'il était tout à fait pardonné. Les progrès qu'il se sentait faire, et dont il percevait la reconnaissance autour de lui dans le contentement mal dissimulé de Langibout et les regards curieux et étonnés de ses camarades, soutinrent l'effort de son travail pendant plusieurs mois, au bout desquels il se leva en lui, d'une bouffée de vanité, une petite espérance, un grand désir, une ambition.

Anatole était le vivant exemple du singulier contraste, de la curieuse contradiction qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le monde des artistes. Il se trouvait que ce farceur, ce paradoxeur, ce moqueur enragé du bourgeois, avait, pour les choses de l'art, les idées les plus bourgeoises, les religions d'un fils de Prudhomme. En peinture, il ne voyait qu'une peinture digne de ce nom, sérieuse et honorable : la peinture continuant les sujets de concours, la peinture grecque et romaine de l'Institut. Il avait le tempérament non point classique, mais académique, comme la France. Le Beau, il le voyait entre David et M. Drolling. Le collége, l'écho imposant des langues mortes et des noms sombres de l'histoire ancienne, l'écrasement des *pensums* et de la grandeur des héros, lui avait plié l'esprit à une sorte de culte instinctif, plat et servile, non de l'antiquité, mais de l'Homère de Bitaubé. Le poncif héroïque lui inspirait un peu du respect qu'imprime au peuple, dans un parterre, la noblesse et la solennité de la représentation d'un temps enfoncé dans les siècles. Il avait à la bouche toutes les admirations reçues, tous les enthousiasmes traditionnels

pour les grands stylistes, les grands coloristes; mais, au fond, sans oser se l'avouer, il sentait plus et goûtait mieux un Picot qu'un Raphaël. Ces dispositions faisaient qu'il méprisait à peu prés toute la peinture des talents vivants, s'en détournait avec des regards de mépris ou des compliments de protection, et ne regardait guère, avec des yeux furieux d'attention et lui sortant de la tête, que les petites toiles néo-grecques menant Aristophane à Guignol.

Pour un homme de ce tempérament et de ces idées, il y avait un grand rêve : le prix de Rome. Et c'est là qu'allaient bientôt toutes les aspirations de ses heures de travail. Ce que représentait le prix de Rome dans la pensée d'Anatole, ce n'était pas le séjour de cinq ans dans un musée de chefs-d'œuvre; ce n'était pas l'éducation supérieure de son métier et la fécondation de sa tête; ce n'était pas Rome elle-même : c'était l'honneur d'y aller, de passer par ce chemin suivi par tous ceux auxquels il trouvait du talent. C'était pour lui, comme pour le jugement bourgeois et l'opinion des familles, la reconnaissance, le couronnement d'une vocation d'artiste. Dans le prix de Rome, il voyait cette consécration officielle, dont malgré tous leurs dehors d'indépendance, les natures bohêmes sont plus jalouses et plus avides que toutes les autres. Dans Rome, il voyait la capitale de la considération de l'Art, un lieu ennoblissant et supérieurement distingué, qui était un peu pour lui comme le faubourg Saint-Germain pour un voyou.

Il devenait assidu aux cours du soir de l'Ecole des beaux-arts. Il attrapait même une seconde médaille, en ajoutant, avec une touche spirituelle, à sa figure terminée, les habits, la pipe et le cornet de tabac du modèle jetés sur un tabouret. Et tout à coup, pris d'une résolution subite, effrontée, se fiant a un coup de chance, au hasard qui aime les hasardeux, il alla, sans prévenir Langibout, se présenter au premier des trois concours pour le prix de Rome. C'était au mois d'avril 1844.

Par une froide matinée de la fin de ce mois, Anatole, son chevalet à la main, un cervelas dans une poche, arrivait bravement à l'Ecole, sur les cinq heures et demie, avec l'émotion d'une mauvaise nuit. A six heures, l'appel des inscrits était fait. Les premiers médaillés, usant du droit de leur médaille, prenaient possession des vingt cellules; les autres se partageaient à deux les cellules qui restaient. Le professeur du mois apparaissait au fond du corridor, et dictait le sujet de l'esquisse, en appuyant sur les mots soulignés indiquant le moment de la scène, et que ramassaient en sourdine, avec des *queues de mots*, les élèves sur le pas de leurs cellules. Là-dessus, on entrait en loge. Dans les cellules à deux, les défiants se dépêchaient de clouer une couverture entre leur toile et le camarade pour n'être pas *chipés*. Anatole, lui, ne cloua rien, se jeta au travail, mangea son cervelas sans lâcher son esquisse, travailla jusqu'à la dernière minute de la dernière heure. Au dernier quart d'heure de clarté déjà nébuleuse, il mettait encore des points lumineux dans sa toile à la lueur du jour des lieux.

XVI

— Ah! mon cher, quelle chance! — s'écria Anatole en rencontrant, à un coin de rue, Chassagnol qu'il n'avait pas vu depuis le jour du Jardin des Plantes.

Et il se jeta dans ses bras, avec une folie de joie qui le tutoya.

— Tu ne sais pas? Je suis le neuvième au concours d'esquisse pour le prix de Rome!

— Le neuvième? répéta froidement Chassagnol; et lui prenant le bras, il l'emmena du côté d'un café qui répandait sur le pavé le feu de son gaz. Arrivé à la porte, il fit passer Anatole devant lui avec ce geste d'in-

vitation qui offre la consommation, et se jetant sur la première banquette sans rien voir, sans s'occuper des garçons plantés devant lui, des bourgeois qui regardaient, de l'argent qui pouvait bien n'être pas dans la poche d'Anatole, il partit : — Le prix de Rome... ah! ah! ah! le prix de Rome! Voilà! C'est bien cela! Le prix de Rome, n'est-ce pas, hein? Le rêve de six cents niais... tous les ans, six cents niais!

Il jetait des cris, des interjections, des exclamations, des monosyllabes, des morceaux de phrases pénibles, douloureux. Sa voix se pressait, ses mots s'étranglaient. Ce qu'il voulait dire grimaçait sur ses traits crispés. De ses mains tressaillantes de violoniste, agitées au-dessus de sa tête, il relevait fiévreusement les ficelles tombantes de ses cheveux plats. Ses doigts épileptiques se tourmentaient, faisaient le geste d'accrocher et de saisir, battaient l'air devant ses idées, remuaient autour de son front le magnétisme de leurs nerfs. Coup sur coup, renfonçait dans sa poitrine la corne de son habit boutonné. Un rire mécanique et fou mettait une espèce de hoquet dans sa parole coupée, hachée; et l'on eût cru voir de l'eau qui remplissait d'une lueur trouble ces yeux d'un visage halluciné montrant les misères d'un estomac qui ne mange pas tous les jours, et les débauches de l'opium.

La crise dura quelques instants; puis avec l'élancement d'une source qui a rejeté ce qui l'étouffe et lui pèse, vomi son sable et ses pierres, il jaillit de Chassagnol un flot libre et courant d'idées et de mots, qui roula autour de lui sur l'hébétement des buveurs de bière.

— Insensée!... là! insensée!... l'idée d'une fournée d'avenirs!... d'avenirs! Ah! ah!... Comment!... ce qu'il y a de plus divers et de plus opposé, natures, tempéraments, aptitudes, vocations, toutes les manières personnelles de sentir, de voir, de rendre, les divergences, les contrastes, ce qu'une Providence sème d'originalité dans l'artiste pour sauver l'art humain de la monotonie, de l'ennui; les contraires absolus qui doivent faire la con-

trariété des admirations, ces germes ennemis et disparates d'un Rembrandt et d'un Vinci à venir... tout cela! vous enfermez tout cela, dans un pensionnat, sous la discipline et la férule d'un pion du Beau! Et de quel Beau! du Beau patenté par l'Institut! Hein! comprends-tu? Du talent, mais si tu avais la chance d'en avoir pour deux sous, tu ne le rapporterais pas de là-bas... Car le talent, enfin le talent, qu'est-ce que c'est, hein, le talent? C'est tout bêtement, et ça dans tous les arts, pas plus dans la peinture que dans autre chose..., c'est la faculté petite ou grande de nouveauté, tu entends? de nouveauté, qu'un individu porte en lui... Tiens! par exemple, dans le grand, ce qui différencie Rubens de Rembrandt, ou, si tu veux, de haut en bas, Rubens de Jordaëns, là, hein?... eh bien, cette faculté, cette tendance de la personnalité à ne pas toujours recommencer un Pérugin, un Raphaël, un Dominiquin, et cela avec une sorte de piété chinoise, dans le ton qu'ils ont aujourd'hui... cette faculté de mettre dans ce que tu fais quelque chose du dessin que tu surprends et perçois toi-même, et toi seul, dans les lignes présentes de la vie, la force et je dirai le courage d'oser un peu la couleur que tu vois avec ta vision d'occidental, de Parisien du XIX[e] siècle, avec tes yeux... je ne sais pas, moi... de presbyte ou de myope, bruns ou bleus... un problème, cette question-là, dont les oculistes devraient bien s'occuper, et qui donnerait peut-être une loi des coloristes... Bref, ce que tu peux avoir de dispositions à être *toi*, c'est-à-dire beaucoup, ou un peu différent des autres... Eh bien! mon cher, tu verras ce qu'on t'en laissera, avec les prêcheries, les petits tourments, les persécutions! Mais on te montrera au doigt! Tu auras contre toi le directeur, tes camarades, les étrangers, l'air de la Villa-Medici, les souvenirs, les exemples, les vieux calques de vingt ans que les générations se repassent à l'Ecole, le Vatican, les pierres du passé, la conspiration des individus, des choses, de ce qui parle, de ce qui conseille, de ce qui réprimande, de ce qui opprime avec

le souvenir, la tradition, la vénération, les préjugés... tout Rome, et l'atmosphère d'asphyxie de ses chefs-d'œuvre! Un jour ou l'autre, tu seras empoigné par quelque chose de mou, de décoloré et d'envahissant, comme un nageur par un poulpe... le pastiche te mettra la main dessus, et bonsoir! Tu n'aimeras plus que cela, tu ne sentiras plus que cela : aujourd'hui, demain, toujours, tu ne feras plus que cela... pastiches! pastiches! pastiches! Et puis la vie, là!... Gardez donc de la flamme dans la tête, de l'énergie, du ressort, les muscles et les nerfs de l'artiste, dans cette vie d'employé peintre, dans cette existence qui tient de la communauté, du collége et du bureau, dans cette claustration et cette régularité monacales, dans cette pension! « Une cuisine bourgeoise », comme l'a appelée Géricault... Rudement juste, le mot! C'est là qu'il s'éteint bien le *sursum corda* de l'ambition poignante... Toi? mais dans ce douceâtre et endormant bien-être, dans la fadeur des routines, devant la platitude des perspectives tranquilles, l'avenir assuré, le droit aux commandes, les travaux qui vous attendent... toi? Mais la bourgoisie la plus basse finira par te couler dans les moelles!... Tu n'oseras plus rien trouver, rien risquer... Tu marcheras dans les souliers éculés de quelque vieille gloire bien sage, et tu feras de l'art pour faire ton chemin! Ah! tu ne sais pas ce qu'il a fallu de résistance, d'héroïsme, de solidité à deux ou trois qui ont passé par là... quatre, si tu veux, mais pas plus... pour résister au casernement, à l'énervement de ces cinq ans, à l'embourgeoisement et l'aplatissement de ce milieu! Non, vois-tu, mon cher, qu'on fasse toutes les tartines du monde là-dessus, ce n'est pas là l'école qu'il faut au talent : la vraie école, c'est l'étude en pleine liberté, selon son goût et son choix. Il faut que la jeunesse tente, cherche, lutte, qu'elle se débatte avec tout, avec la vie, la misère même, avec un idéal ardu, plus fier, plus large, plus dur et douloureux à conquérir, que celui qu'on affiche dans un programme d'école, et qui se laisse attraper par les forts en thème...

Et pourquoi une école de Rome, hein? Dis-moi un peu pourquoi? Comme si l'on ne devrait pas laisser le peintre qui se forme aller où il lui semble qu'il y a des aïeux, des pères de son talent, des espèces d'inspirations de famille qui l'appellent... Pourquoi pas une école à Amsterdam pour ceux qui sentent des liens de race, une filiation avec Rembrandt? Pourquoi pas une école de Madrid pour ceux qui croient avoir du Vélasquez dans les veines? Pourquoi pas une école de Venise pour les autres? Et puis, au fond, pourquoi des écoles? Veux-tu que je te dise ce qu'il y a à faire, et ce qu'on fera peut-être un jour? Plus de concours, d'émulation d'école, de vieilles machines usées et d'engrenages de tradition : à l'œuvre libre, convaincue, personnelle, témoignant d'une pensée et d'une inspiration, à l'artiste jeune, débutant, inconnu, qui aura exposé une toile remarquable, que l'Etat donne une somme d'argent, qu'avec cet argent l'artiste aille ou il voudra, en Grèce... c'est aussi classique que Rome, à ce que je crois... en Égypte, en Orient, en Amérique, en Russie, dans du soleil, dans du brouillard, n'importe où, au diable s'il veut! partout où le poussera son instinct de voir et de trouver... Qu'il voyage, si c'est son humeur; qu'il reste, si c'est son goût; qu'il regarde, qu'il étudie sur place, qu'il travaille à Paris et sur Paris... Pourquoi pas? Pincio pour Pincio, quand il prendrait Montmartre? Si c'est là qu'il croit trouver son talent, le caractère caché dans toute chose qui se révèle à l'homme unique né pour le voir... Eh bien! celui qu'on encouragera ainsi, en le laissant tout à lui-même, en lui jetant la bride de son originalité sur le cou, s'il est le moins du monde doué, je puis bien t'assurer que ce qu'il fera, ce ne sera ni du beau Blondel, ni du beau Picot, ni du beau Abel de Pujol, ni du beau Hesse, ni du beau Drolling... pas du beau si noble, mais quelque chose qui aura des entrailles, du tressaillement, de l'émotion, de la couleur, de la vie!... ah! oui, qui vivra plus que toutes ces resucées de mythologies-là!... Allons donc! Il y aurait eu des Instituts

partout avec des couronnes, que nous n'aurions peut-être pas vu se produire les excessifs, les déréglés, les géants, un Rubens ou un Rembrandt! On nous arrête le soleil à Raphaël! Ah! le prix de Rome!... Tu verras ce que je te dis : une honorable médiocrité, voilà tout ce qu'il fera de toi... comme des autres. Pardieu! tu arriveras à sacrifier « aux doctrines saines et élevées de l'art »... Doctrines saines et élevées! C'est amusant! Mais, nom d'un petit bonhomme! qu'est-ce qu'elle a donc fait ton école de Rome? Est-ce ton école de Rome qui a fait Géricault? Est-ce ton école de Rome qui a fait ton fameux Léopold Robert? Est-ce ton école de Rome qui a fait Delacroix? qui a fait Scheffer? qui a fait Delaroche? qui a fait Eugène Deveria? qui a fait Granet? Est-ce ton école de Rome qui a fait Decamps? Rome! Rome! toujours leur Rome! Rome? Eh bien, moi je le dis, et tant pis! Rome? c'est la Mecque du *poncif!*... oui, la Mecque du *poncif*... Et voilà! Hein? n'est-ce pas? ça va, le baptême y est...

Chassagnol parlait toujours. Et de son éloquence enfiévrée, morbide, qui grandissait en s'exaltant, se levait l'orateur nocturne, le parleur dont les théories, les paradoxes, l'esthétique semblent se griser à la nuit de l'excitation de la veille et de la lumière du gaz, un type de ce génie de la parole parisienne, qui s'éveille, à l'heure du sommeil des autres, sur un bout de table de café, les coudes sur les journaux salis et les mensonges fripés du jour, dans un coin de salle, à la lueur des bougies éclairant vaguement, au fond de l'ombre, les matelas roulés sur les billards par les garçons en manches de chemise.

A une heure, le maître du café fut obligé de mettre à la porte les deux amis. Chassagnol s'égosillait toujours.

Arrivé à sa porte, Anatole monta : Chassagnol monta derrière lui, en homme accoutumé à monter l'escalier de tout ami avec lequel il avait dîné une fois, ôta son habit qui le gênait pour parler, n'entendit pas sonner l'heure au coucou de la chambre, se mit à fumer une

pipe sans cesse éteinte, regarda Anatole se déshabiller, et resta, toujours parlant, jusqu'à ce qu'Anatole lui eût offert la moitié de son lit pour obtenir le silence. Encore Anatole eut-il la fin de la tirade Chassagnol dans un de ses rêves.

Deux jours et deux nuits, Chassagnol ne quitta pas Anatole, emboîtant son pas, l'accompagnant au restaurant, au café, vivant sur ce qu'il mangeait, partageant ses nuits et son lit, continuant à parler, à théoriser, à paradoxer, intarissable sur l'art, sans que jamais un mot lui échappât sur lui-même, ses affaires, la famille qu'il pouvait avoir, ce qui le faisait vivre, sans qu'il lui vînt jamais à la bouche le nom d'un père, d'une mère, d'une maîtresse, de n'importe quel être à qui il tînt, d'un pays même qui fût le sien. Mystère que tout cela dans cet homme bizarre et secret, dont la science même venait on ne savait d'où.

La troisième nuit, Chassagnol abandonna Anatole pour s'en aller avec un autre ami quelconque, qui était venu s'asseoir à leur table de café. C'était son habitude, une habitude qu'on lui avait toujours connue de passer ainsi d'un individu, d'une société, d'un camarade, d'un café à un autre café, à un autre camarade, pour se raccrocher aux gens, quand il les retrouvait, comme s'il les avait quittés la veille, les quitter de nouveau quelques jours après, et s'en aller nouer avec le premier venu une nouvelle intimité d'une moitié de semaine.

XVII

Le lendemain de cette séparation, Anatole entrait dans l'atelier à l'heure où Langibout faisait sa leçon. Il avait le petit air modestement fier qui s'attend à des félicitations.

— Vous voilà, petit misérable! — lui cria Langibout

d'une voix terrible dès qu'il l'aperçut. — Comment! avec ce que vous savez, vous avez eu le front de concourir? Et vous êtes reçu le neuvième! C'est dégoûtant... Mais est-ce que vous avez jamais eu l'idée que vous seriez capable de peindre une académie, petit animal? Vous serez refusé au second concours, et vous aurez pris pour rien du tout la place d'un autre qui avait la chance d'avoir le prix... Quand je pense que vous auriez pu le faire manquer à Garnotelle! un garçon qui sait, lui, et qui est à sa dernière année... Ah! si c'était arrivé par exemple, je vous aurais flanqué à la porte! Je vous aurais flanqué à la porte!... — répéta plus vivement Langibout, et il s'avança sur Anatole qui baissa la tête sur son carton, comme devant la menace d'une calotte. Ce furent là toutes les félicitations de Langibout. Du reste, il ne s'était pas trompé : la semaine suivante, au concours de l'académie peinte, Anatole fut refusé. Garnotelle passait le troisième dans les dix admis à entrer en loge.

Garnotelle montrait l'exemple de ce que peut, en art, la volonté sans le don, l'effort ingrat, ce courage de la médiocrité : la patience. A force d'application, de persévérance, il était devenu un dessinateur presque savant, le meilleur de tout l'atelier. Mais il n'avait que le dessin exact et pauvre, la ligne sèche, un contour copié, peiné et servile, où rien ne vibrait de la liberté, de la personnalité des grands traducteurs de la forme, de ce qui, dans un beau dessin d'Italie, ravit par l'attribution du caractère, l'exagération magistrale, la faute même dans la force ou dans la grâce. Son trait consciencieux, sans grandeur, sans largeur, sans audace, sans émotion, était pour ainsi dire impersonnel. Dans ce dessinateur, le coloriste n'existait pas, l'arrangeur était médiocre, et n'avait que des imaginations de seconde main, empruntées à une douzaine de tableaux connus. Garnotelle était, en un mot, l'homme des qualités négatives, l'élève sans vice d'originalité, auquel une sagesse native de coloris, le respect de la tradition de l'école, un précoce

archaïsme académique, une maturité vieillote, semblaient assurer et promettre le prix de Rome.

Malgré trois échecs successifs, Langibout gardait l'espérance opiniâtre du succès pour cet élève persistant et méritant, auquel un double lien l'attachait : une similitude et une parité d'origine, une ressemblance de son vieux talent avec ce jeune talent classique. L'avenir lui semblait ne pouvoir échapper; tout ce qu'il estimait dans ce compatriote de Flandrin à son caractère, à cette ténacité que Garnotelle mettait en tout, apportant à la plaisanterie même comme l'entêtement d'un canut.

Né de pauvres ouvriers, Garnotelle avait eu la chance de ne pas naître à Paris, et de trouver, autour de sa misérable vocation, toutes les protections qui soutiennent et caressent en province une future gloire de clocher.

Le conseil municipal l'avait envoyé à Paris avec douze cents francs de pension, et, dans sa sollicitude maternelle, l'avait logé dans un hôtel vertueux, où les mœurs des pensionnaires étaient surveillées par un hôtelier tenu à un rapport sur leurs rentrées. Il avait été augmenté de deux cents francs, lors de sa réception à l'École des Beaux-Arts. Au bout de deux médailles, il avait été porté à dix-neuf cent francs. Une pension de deux mille quatre cents francs l'attendait quand il serait envoyé à Rome. Déjà venaient à lui, sans qu'il se fût produit, des commandes, des restaurations de chapelle, des portraits de gens de son endroit. Il sentait derrière lui tous ces bras d'une province qui poussent un fils dont elle attend de l'honneur, du bruit, toutes ces mains qui jettent au commencement de la carrière de quelqu'un du pays, les recommandations de l'évêque, l'influence toute-puissante du député, le tapage d'éloges de la presse locale.

Malgré cette place de troisième, le maître et l'élève n'étaient pas rassurés. C'était le va-tout de l'avenir de Garnotelle, sa dernière année de concours; et Langibout avait beau se répéter toutes les chances de ce talent

honnête et courageux, ses titres à la justice charitable du jury de l'école, il gardait un fond d'inquiétude. Il lui semblait qu'il y avait de mauvais courants et des menaces dans l'air. Des bruits d'ateliers, un commencement de bourdonnement d'opinion, jetaient en avant les noms de deux ou trois jeunes gens, dont le talent nouveau, hardi, sympathique, pouvaient s'imposer au jury et triompher de ses répugnances.

Le programme du concours de cette année-là était un de ces sujets tirés du *Selectæ*, que semblent régulièrement tous les ans dicter à l'Institut, dans un songe, les ombres de Caylus et d'André Bardon : « Brennus assiégeant Rome, les vieillards, les femmes et les enfants assistent au départ des jeunes hommes qui montent au Capitole pour le défendre. *Les Flamines descendent du temple de Janus, portant les vases et les statues sacrés, et distribuent des armes aux guerriers qu'ils bénissent.* »

Garnotelle passa soixante-dix jours en loge à faire son tableau, travaillant jusqu'à la nuit, sans perdre une heure, avec l'acharnement de toute sa volonté, une rage d'application, le suprême effort de toutes les ambitions et de toutes les espérances de sa médiocrité.

Arrivait l'Exposition : son tableau était déjà jugé; car à ce concours, les élèves ne s'étaient pas contentés, selon l'habitude ordinaire, de *saloper*, c'est-à-dire de faire des trous dans la cloison pour regarder l'esquisse du voisin : profitant de l'inexpérience d'un gardien nouveau qu'on avait fait poser, le dos tourné aux portes des cellules, sous prétexte de faire son portrait, les concurrents s'étaient rendus visite les uns aux autres, et avec la justice loyale et spontanée des jugements de rivaux, le prix avait été décerné d'un commun accord à un tout jeune homme nommé Lamblin. A l'Exposition, ce jugement était confirmé par le public et la critique, qui restaient froids devant la sage ordonnance des Flamines de Garnotelle, la pauvre symétrie des troupes, la banale rouerie des draperies, le mouvement mort et mannequiné de la scène, la déclamation des gestes. Deux

toiles de ses concurrents lui étaient opposées comme supérieures par le sentiment de la scène, l'entente de la grandeur et du pathétique historiques, des parties enlevées de verve. Et pour la première place, elle était donnée sans conteste à la toile de Lamblin, à laquelle les plus sévères accordaient une rare solidité de couleur, et le plus grand goût d'austérité tragique.

Mais Lamblin avait eu l'imprudence d'exposer au dernier Salon un tableau dont on avait parlé, et autour duquel s'était fait un de ces bruits que les professeurs n'aiment pas à entendre autour du nom d'un élève. Puis, il n'avait que vingt-deux ans, l'avenir était devant lui, il pouvait attendre. Lui donner le prix, c'était l'enlever à un honnête travailleur, consciencieux, régulier, modeste, à un concurrent de la dernière année, auquel les échecs mêmes avaient un peu promis le prix de Rome : à ces considérations se joignait un intérêt naturel pour un pauvre diable méritant, et venu de bas, qui s'était élevé par l'étude. Des recommandations puissantes de Lyonnais haut placés firent encore pencher la balance du jury : Garnotelle eut le premier prix. On écarta Lamblin, pour que le rapprochement de son nom, le souvenir de sa toile n'écrasât pas trop le couronné : il n'eut pas même une mention ; et pour sauver le jugement, des articles furent envoyés aux journaux amis, où l'on appuyait sur le caractère d'élévation et de pureté de sentiment du tableau vainqueur. Mais ceci ne trompa personne : c'était un fait trop flagrant que le prix de Rome venait d'être encore une fois donné, non au talent et à la promesse de l'avenir, mais à l'application, à l'assiduité, aux bonnes mœurs du travail, au bon élève rangé et borné. Et la victoire de Garnotelle tomba dans le mépris de l'École, dans le soulèvement qu'inspire à la jeunesse une iniquité de juges et de maîtres.

Anatole était une de ces heureuses natures trop légères pour nourrir la moindre amertume. Il n'eut aucune jalousie de cette victoire qu'il avait tant rêvée. Il trouva que Garnotelle avait de la chance ; ce fut tout. Et lors de

la grande partie de campagne d'octobre à Saint-Germain, à cette fête des prix de Rome, où les cinquante-cinq logistes de l'année mêlés à des anciens, à des amis, courent la forêt, sur des rosses louées, avec des pantalons de clercs d'huissier remontés aux genoux et l'air d'un état-major de bizets dans une révolution, Anatole fut toujours en tête de la grotesque cavalcade. Au dîner traditionnel du pavillon Henri IV, dans la casse de toute la table et le bruit de deux pianos apportés par les prix de musique, il domina le bruit, le tapage et les deux pianos. Et quand on revint, il étourdit jusqu'à Paris, la nuit et le sommeil de la banlieue avec la chanson nouvelle, improvisée par un architecte, ce soir-là, au dessert du dîner, et populaire le lendemain :

« Gn'y en a,
Gn'y en a,
Que c'est de la fameuse canaille!... »

XVIII

Cet insuccès suffit à guérir Anatole de son ambition. Il se tourna vers d'autres idées, vers un désir plus modeste et de réalisation plus facile : il voulut avoir un atelier qui lui donnerait le chez lui de l'artiste, la possibilité de faire des portraits, de gagner de l'argent; en un mot, *s'établir* peintre.

Malheureusement sa mère n'était pas disposée à lui payer le luxe d'un atelier. A la fin, elle se décida à aller consulter Langibout, qui l'assura « que les belles choses pouvaient se faire dans une cave ». Armée de cette réponse, elle se refusa décidément à la fantaisie d'Anatole. Cela finit par une scène vive, à la suite de laquelle Anatole remonta fièrement dans sa chambre au sixième, en déclarant qu'il ne prendrait plus ses repas à la maison, et qu'il allait vivre de son talent.

Il vécut à peu près un mois de dessins de têtes d'Espagnoles pastellées, les cheveux fleuris de fleurs de grenadier, qu'il vendait à un petit marchand de la rue Notre-Dame-de-Recouvrance. Tout ce mois, il passa et repassa devant un numéro de la rue Lafayette, devant l'écriteau d'un petit atelier à louer, le seul atelier du quartier où Hillemacher n'avait pas encore fait bâtir ces huit grands ateliers qui firent plus tard de la rue un des camps de la peinture de la rive droite.

L'embarras était qu'il fallait une apparence de meubles pour entrer là-dedans ; et Anatole gagnait à peine de quoi dîner tous les jours. Le plus souvent, il était nourri par un camarade de l'atelier, avec lequel il compagnonnait ; un brave garçon pris par la conscription, et qu'une recommandation d'Horace Vernet avait fait mettre dans la réserve, et placer parmi les infirmiers du Val-de-Grâce, « les canonniers de la seringue. » De la caserne, il apportait à Anatole la moitié de sa ration dans son shako. Cela n'entamait en rien la fermeté de résolution d'Anatole, qui continuait à passer tous les jours par l'escalier de service devant la porte de la cuisine entr'ouverte de sa mère, sans y entrer, avec l'air de mépriser, du haut d'un estomac plein, l'odeur du déjeuner.

Là-dessus, il entendit parler d'un monsieur de province qui cherchait quelqu'un pour lui faire des personnages dans une lithographie. Il demanda l'adresse, et courut à un petit hôtel de la rue du Helder.

— Entrez ! — lui cria une voix formidable quand il eut frappé à la porte indiquée. Il se trouva en face d'un Hercule, énormément nu, et tout occupé à faire des ablutions froides.

L'homme ne se dérangea pas ; il continua à faire jouer ses membres de lutteur, des muscles féroces, en roulant de gros yeux dans sa grosse tête à barbe dure.

— Proférez des sons, — dit-il à Anatole interdit. Et quand Anatole eut expliqué le motif de sa visite : — Ah ! vous savez faire la lithographie, vous ?

— Parfaitement, — dit intrépidement Anatole, qui

n'avait jamais touché de sa vie un crayon lithographique.

— Où demeurez-vous?

— Rue du Faubourg-Poissonnière, n° 31.

— Garçon! — cria l'homme en se rhabillant à un domestique de l'hôtel, qu'on entendait remuer dans la chambre à côté, — fermez ma malle, et un commissionnaire...

Anatole ne comprenait pas; mais il sentait une vague terreur brouillée lui monter dans les idées, devant cet homme inquiétant par sa force et ses espèces de manières de fou.

— Partons! — dit brusquement l'homme tout à fait rhabillé.

Anatole descendit l'escalier, suivi par le commissionnaire, par la malle, et par l'homme portant sous le bras une immense pierre, concentré, sinistre, muet et caverneux, avec l'air de rouler sous ses épais sourcils froncés des méditations farouches. Il avait l'impression d'un cauchemar, d'une aventure menaçante, et, par-dessus tout, un poignant sentiment de honte. L'idée était horrible pour lui d'introduire cet étranger dans son taudis. S'il ne lui avait pas donné son adresse, il se serait sauvé à un tournant de rue.

Quand le commissionnaire eut enfourné avec peine la grande malle dans la petite chambre, et que la pierre fut posée sur la table qu'elle couvrit, l'homme, après avoir mesuré de l'œil la hauteur et la largeur de la mansarde, posa sa large main sur la couverture, et dit ces simples mots : — C'est votre lit, n'est-ce pas? Bon, je vais me coucher.

Anatole était tout à fait ahuri. Cependant, il commençait à préparer dans sa tête une timide demande d'explication, quand l'homme tira de sa poche quatre ou cinq cents francs qu'il posa sur la table de nuit.

Anatole vit dans cet or un éblouissement : son futur atelier! Il ne dit pas un mot.

L'homme s'était couché; tout à coup, sortant à moitié

du lit, et se dressant sur son séant : — Au fait, vous ne mangeriez pas quelque chose, vous n'avez pas faim?

— Si, — dit Anatole, — j'ai oublié de déjeuner ce matin.

— Eh bien! faites monter quelque chose du restaurant.

Après le déjeuner, où l'homme ne parla pas à Anatole, et où Anatole n'osa pas lui parler :

— Vous me réveillerez à dix heures, — dit l'homme en se recouchant. — Vous entendez, à dix heures!

Il était une heure. Anatole alla se promener. Toutes sortes d'imaginations lui tournoyaient dans la cervelle. Des histoires de fous dangereux qu'il avait lues lui revenaient. Il ne savait que penser, que croire de ce prodigieux garnisaire installé chez lui, tombé de la lune dans ses draps.

A dix heures, il réveilla le dormeur qui s'habilla et se mit à découvrir, avec toutes sortes de précautions, la pierre sur laquelle on ne voyait que l'indication d'un arc de triomphe, de ce caractère alhambresque qui est le style spécial de la pâtisserie : là-dessous devait être représentée la réception du duc d'Orléans par la garde nationale de Saint-Omer, avec les portraits exacts de tous les gardes nationaux, exécutés d'après de mauvais daguerréotypes contenus dans la malle de leur compatriote.

— Hein? nous allons nous y mettre? — fit l'homme après avoir donné à Anatole toutes les explications du sujet.

— Nous y mettre? Mais je n'ai pas l'habitude de travailler la nuit.

— Tiens?... Ah! bien, très-bien... Vous coucherez dans le lit, la nuit... moi le jour... Nous nous relayerons.

Au bout de douze jours de ce singulier travail, la pierre était finie. L'artiste-amateur de Saint-Omer repartit pour son pays, laissant à Anatole cent vingt-cinq francs, l'estomac refait et réélargi, et le souvenir d'un

original très brave homme qui n'avait trouvé que ce bizarre moyen pour obtenir vite d'un collaborateur ce qu'il voulait, comme il le voulait.

La malle du Saint-Omérois n'était pas au bout de la rue, qu'Anatole sautait rue Lafayette; il retenait le petit atelier. De là il courait chez un brocanteur qui, pour soixante-dix francs, lui vendait un chiffonnier et quatre fauteuils en velours d'Utrecht. A ce superflu, Anatole ajoutait le lit et la table de sa chambre. C'était de quoi répondre d'un terme pour un loyer de cent soixante francs. Et il entrait dans son premier atelier avec cinquante francs d'avance, de quoi vivre tout un mois, trente jours à n'avoir pas besoin de la Providence.

XIX

Atelier de misère et de jeunesse, vrai grenier d'espérance, que cet atelier de la rue Lafayette, cette mansarde de travail avec sa bonne odeur de tabac et de paresse! La clef était sur la porte, entrait qui voulait. Un éventail de pipes à un sou dans un plat de faïence de Rouen, accompagné, les jours d'argent, d'un cornet de *caporal*, attendait les visiteurs, qui trouvaient toujours pour s'asseoir une place quelconque, un bras de fauteuil, une couverture par terre, un coin sur le lit transformé en divan, et où, en se tassant, on tenait une demi-douzaine. Là venaient et revenaient toutes sortes d'amis, d'hôtes d'une heure ou d'une nuit, les vagues connaissances intimes de l'artiste, des gens qu'Anatole tutoyait sans savoir leur nom, tous les passants que ce seul mot d'atelier attire comme l'annonce d'un lieu pittoresque, comique et cynique : c'étaient des camarades de chez Langibout qui, ce jour-là, avaient pris la rue Lafayette pour aller au Louvre, quelque garçon sans atelier venant exécuter chez Anatole un *esgargot* pour

un marchand de vin, un camarade de collége chatouillé par l'idée de voir un modèle de femme, un garçon plongé dans une étude d'avoué et en course dans le quartier, montant jeter ses dossiers dans le creux d'un plâtre de Psyché, ou bien encore quelque surnuméraire évadé de son ministère sur le coup de deux heures avec l'envie de flâner. On y voyait encore de jeunes architectes, des élèves de l'École centrale, des débutants de tout métier, des stagiaires de tout art, rencontrés, raccolés par Anatole ici et là, dans le voisinage, au café, n'importe où : Anatole n'y regardait pas. Il prenait toutes les connaissances qui lui venaient, et rien ne lui semblait plus naturel que d'offrir la moitié de son domicile à un monsieur qui, dans la rue, avait allumé sa cigarette avec la sienne. Cette extrême facilité dans les relations ne tardait pas à lui amener un camarade de lit permanent, sans qu'il sût trop d'où lui venait ce camarade. Il s'appelait M. Alexandre, et il était engagé au Cirque. Son emploi ordinaire était de jouer « le malheureux » général Mélas. C'eût été, du reste, un acteur assez ordinaire sans ses pieds; mais par là, il sortait de la ligne : on avait retourné tous les magasins du Cirque, sans pouvoir trouver de chaussure où il pût entrer.

Ainsi animé et hanté, l'atelier d'Anatole était encore visité, généralement sur le tard et vers les heures où commencent les exigences de l'estomac, par quelques femmes sans profession, qui faisaient le tour des hommes qui étaient là, et cherchaient si l'un d'eux avait l'idée de ne pas dîner seul. Le plus souvent, à six heures, elles se rabattaient sur une cotisation qui permettait de faire remonter du café d'à côté des absinthes et des anisettes panachées.

Le mouvement, le tapage ne cessaient pas dans la petite pièce. Il s'en échappait des gaîtés, des rires, des refrains de chansons, des lambeaux d'opéra, des hurlements de doctrines artistiques. L'honnête maison croyait avoir sur sa tête un cabanon plein de fous. Puis venaient des jeux qui faisaient trembler le parquet sur

la tête des locataires du dessous : deux pauvres diables de dramaturges, malheureux comme des gens qu'on aurait enfermés sous une cage de singes pour trouver des situations. L'atelier piétinait, se poussait dansait, se battait, faisait la roue. Il y avait des pantalonnades enragées, des chocs, des chutes, des tombées de corps qu'on eût dit s'assommer en tombant, des luttes à main plate, des bondissements d'acrobate, des tours de force. A tout moment éclatait cet athlétisme auquel invite la vue des statues et l'étude du nu, cette gymnastique folle, enragée, avec laquelle l'atelier continue les récréations du collége, prolonge les batailles, les jeux, les activités et les élasticités de l'enfance chez les artistes à barbe.

Les billets que M. Alexandre avait pour le Cirque semés dans l'atelier, apportèrent bientôt à cette furie d'exercices une terrible surexcitation. Anatole et ses amis conçurent une grande idée qui, à peine réalisée amena le congé des deux dramaturges. Ils pensèrent à répéter dans l'atelier les grandes épopées militaires du Cirque. A douze, ils jouèrent l'Empire tous les soirs. Chacun représentait à son tour une puissance coalisée, et quelquefois deux. La table à modèle était la capitale où l'on entrait, et une planche jetée du poêle sur la table figurait le praticable imité du fameux tableau des neiges du Frioul. Pour la campagne de Russie, le décor était simple : on ouvrait la fenêtre. Une femme de la société, qui raffolait du talent de Léontine, fut chargée du rôle de cantinière, à la condition qu'elle fournirait le costume : elle s'habilla avec un pantalon, une paire de bottes, une blouse fendue jusqu'au haut, et le dessus d'une boîte de sardines appliqué sur le chapeau de cuir d'un capitaine au long cours, naufragé à Terre-Neuve, et recueilli dans un coin de l'atelier. Il y eut des revues de la grande armée admirablement passées par Anatole à cheval sur une chaise. Il excellait à dire, d'après les plus pures traditions de Gobert : « Toi? je t'ai vu à Austerlitz... A cheval, messieurs, à cheval! » On vit

aussi là des marches d'armées pleines d'ensemble, où le roulement des tambours était fait avec un bruit de lèvres, et la sonnerie des clairons imitée dans le creux du bras replié. Mais ce qu'il y eut de plus beau, ce furent les batailles acharnées, héroïques, traversées de furieuses charges à la baïonnette avec des lattes d'emballeur, couronnées de la lutte suprême : le combat du drapeau! Triomphe d'Anatole, où serrant contre son cœur la flèche de son lit, il luttait, se tordait, se disloquait, et finissait par faire passer au-dessus du manche à balai vainqueur tous les ennemis de la France!

XX

Deux lettres tombaient le même jour dans cet atelier et cette vie d'Anatole :

« Punaisiana, route de Magnésie
Septembre 1845

« Gredin! me laisser, depuis le temps que je suis ici, sans un bout de lettre, sans un mot! et je suis sûr que tu n'es pas même mort, ce qui serait au moins une excuse. Du reste, si je t'écris, ce n'est pas que je te pardonne, au contraire. Je t'écris parce que je ne puis pas dormir. Sache que je gîte, pour l'instant, chez le Grec Dosiclès, lequel, pour m'honorer, m'a mis dans un lit où les draps sont brodés de fleurs en or d'un relief désespérant. J'étais si éreinté ce soir, que je commençais à dormir là-dessus, je me gauffrais, je me modelais en creux, mais je dormais... quand tout à coup, je me suis aperçu que chacune de ces fleurs d'or était un calice... un vrai calice de punaises! Et voilà pourquoi je t'honore de ma prose, sans compter que j'ai eu ces temps-ci des journées qui me démangent à raconter, et qu'il faut je fasse avaler à quelqu'un.

» Sur ce, suis-moi. En selle, à trois heures du matin, une escorte d'une douzaine d'Albanais et de Turcs, et bien entendu mon fidèle Omar. D'abord des sentiers, des chemins bordés de lauriers-roses et de grenadiers sauvages, au milieu desquels je voyais passer le tout jeune museau d'un petit chameau né dans la nuit et gros comme une chèvre, qui venait nous dire bonjour. A huit heures, nous commencions à monter la montagne : alors des précipices, des chutes d'eau à tout emporter, des pins gigantesques, admirables de formes, des arbres du temps de la création, des arbres pleins de vie et pleins de siècles, de vrais morceaux d'immortalité de la terre, qui font le respect avec l'ombre autour d'eux. Je ne te parle pas de tout ce que nous faisions fuir dans les broussailles et les feuilles, serpents, oiseaux, écureuils, qui se sauvaient et se retournaient pour nous voir, comme s'ils n'avaient jamais vu de bêtes d'une espèce comme nous. En haut, malgré un froid de chien qui nous fait grelotter sous nos manteaux et nos couvertures, nous restons une heure à regarder ce qu'on voit de là : le Bosphore, les îles, la côte de Troie, blanche, avec des éclats de carrière de marbre, étincelante dans ce bleu, le bleu du ciel et de la mer mêlés, un bleu pour lequel il n'y a ni mots ni couleur, un bleu qui serait une turquoise translucide, vois-tu cela?

» De là, dégringolade dans la plaine. Des villages dominés par de grands cyprès, de la bonne bête de grosse verdure, comme en Normandie; des vergers avec de l'eau sourcillante sous le pied de nos chevaux, des arbres qui s'embrassent de leurs branches du haut; des pêches jaunes, des prunes, des grenades, des raisins de toute couleur glissant des vignes emmêlées aux arbres; partout sur le chemin, des fruits suspendus, tentants, tombant à la portée de la main; entre les éclaircies des arbres, des champs de pastèques et de melons que mon escorte sabre à grands coups de yatagan et dont elle m'offre le cœur. Enfin, il me semblait être sur la grande route du paradis, animé par un peuple de paradis qui semblait enchanté

de nous voir manger ce qui lui appartenait. Nous croisons des zebecks aux étendards rouges. Nous passons de petites rivières sur des ponts en ogive, un vrai décor de croisade. Il défile des hommes, des femmes, de tout, et jusqu'à un déménagement du pays : cela se compose d'un petit âne blanc sur lequel est un grand diable de nègre, le cafetier, et sur le cafetier, juché, un coq; puis un gros Turc écrasant une maigre monture; puis la femme n° 1, montée à califourchon, et flanquée devant et derrière d'un enfant; puis la femme n° 2; puis un ânon et un mouton en liberté, qui suivent la famille à peu près comme ils veulent. Le soleil se met à baisser : nous tombons dans un groupe de pasteurs, à la grande immobilité découpée sur le ciel, au chant grave, les yeux tournés vers une mosquée : je t'assure qu'ils dessinaient une crâne silhouette de la *Prière orientale*. C'est seulement à la nuit, à la pleine nuit, que nous atteignons Ailvatissa, où un gros dégoûtant de Turc, qui a voulu absolument nous héberger, nous fourre dans la bouche, avec toutes sortes de politesses, les boulettes qu'il se donne la peine de faire avec ses doigts sales : c'était comme mon lit de fleurs !

» Voilà une journée pas mal pittoresque, n'est-ce pas? Eh bien ! elle ne vaut pas ce que nous avons vu aujourd'hui. Imagine-toi une immense oasis, un bois d'arbres énormes et si pressés qu'ils donnent l'ombre d'une forêt, des platanes géants qui ont quelquefois, autour de leur tronc mort de vieillesse, quarante rejetons enracinés et rejaillissants du sol; imagine là-dessous de l'eau, un bruit de sources chantantes, un serpentement de jolis ruisseaux clairs, et là-dedans, dans cette ombre, cette fraîcheur, ce murmure, pense à l'effet d'une centaine de bohémiens ayant accroché aux branches leur vie errante, campant là avec leurs tentes, leurs bestiaux, les hommes, le torse nu, fabriquant des armes, forgeant des instruments de jardinage sur une petite enclume enfoncée en terre, et charmant le battement du fer avec le rhythme d'une chanson étrange, de belles et sauvages jeunes filles dan-

sant en brandissant sur leur tête des tambours de basque qui leur font de l'ombre sur la figure, des femmes près de flammes et de foyers vifs, faisant cuire des agneaux entiers qu'elles apportent sur des brassées de plantes odoriférantes, d'autres occupées à donner à de petites bouches leurs seins bronzés, des petits enfants tout nus avec un tarbourch couvert de pièces de monnaie, ou bien n'ayant sur la peau que l'amulette du pays contre le mauvais œil : une gousse d'ail dans un petit morceau d'étoffe dorée; tous, barbotant, s'éclaboussant, dans le bois d'eau et de soleil, courant après des oies effarouchées... Et aux arbres, des berceaux d'enfants, nids de loques aux mille couleurs, ramassés brin à brin dans les trouvailles des routes...

» Mais en voilà quatre pages. Et je dors. Bonsoir!

» Ecris-moi chez le consul de France, à Smyrne.

» A toi, vieux.

» N. DE CORIOLIS. »

XXI

« Rome, 26 décembre 1844, deux heures du matin.

« Je suis à Rome, Je suis à l'École de Rome!... Ah! mon ami, si je l'osais, je pleurerais. Mais pas de phrases. Tu vas voir ce que c'est!

» Nous sommes arrivés ce soir; tu sais, Charagut a dû t'écrire cela, nous avions pris, il y a près de trois mois, un voiturin à Marseille. Nous étions les cinq prix : Jouvency, Salaville, Froment, Gouverneur et Charmond, le musicien. Nous avons passé par la Corniche et pas mal flâné en Toscane : ç'a été charmant. Enfin aujourd'hui, c'était le grand jour. A trois heures, nous étions dans un endroit appelé Ponte Molle. Nous savions que les camarades viendraient à notre rencontre : il y en avait quatre

Mais quel drôle de changement ! des garçons avec qui nous étions à Paris à tu et à toi, des amis ! tu ne t'imagines pas ! un froid... et pas seulement du froid, un air tout gêné, tout inquiet, tout absorbé. Avec ça, ils étaient mis comme des brigands, fagotés à faire peur. J'ai demandé à Guérinau pourquoi Férussac, tu sais, Férussac qui a été chez nous, n'était pas venu. Il m'a répondu, comme mystérieusement, qu'il n'avait pas pu venir ; que j'allais le trouver bien changé, qu'il avait une espèce de maladie noire ; qu'on craignait un peu pour sa tête, et qu'il m'avertissait de ne pas le contrarier dans ses idées. Et comme ça toute la route, ç'a été un tas de mauvaises nouvelles des uns et des autres, et des histoires qui nous ont mis tout sens dessus dessous. J'oublie de te dire qu'à Ponte Molle, ils nous ont montré des statues de Michel-Ange : je t'avouerai que ni moi ni Jouvency n'y avons rien compris. Ils trouvent, eux, que c'est ce qu'il a fait de plus beau. Il faut que je te dise quelque chose, mais cela tout à fait entre nous, je te demande le secret : ils sont ici très-malheureux d'une aventure arrivée à Filassier, le prix du *Joseph*, tu te rappelles. A ce qu'il paraît, il est entretenu par une princesse italienne, et publiquement. Il ne s'en cache pas, il se donne en spectacle. Tu comprends la déconsidération que cela jette sur l'Académie, et la position fausse où cela nous met tous à Rome.

» Nous sommes entrés par une grande porte où il y a des obélisques de chaque côté, et ils nous ont de suite conduit dans le Corso voir Saint-Pierre. Mon Dieu ! que cela ressemble peu à l'idée qu'on s'en fait ! Je me figurais une place circulaire avec des colonnes devant : il paraît que c'a été démoli par le gouvernement pour faire des rues. Et puis, nous avons monté, et nous sommes arrivés, comme la nuit venait à la villa Médici. On nous a menés à nos chambres : tu ne te figures pas des chambres comme ça : j'en ai une... ignoble ! Et nous en avons pour un an, à ce qu'il paraît, à être là ! Là-dessus l'*Ave Maria* a sonné : cela sonne le dîner ici, l'*Ave Maria*.

Nous sommes descendus à la salle à manger. C'était lugubre ; rien que de mauvaises chandelles, pas de nappes ; au lieu de serviettes, des torchons, des couverts en étain. Il y avait, pour servir, deux domestiques, mais si sales, qu'ils vous ôtaient d'avance l'appétit. J'ai aperçu que c'était peint en rouge, et qu'il y avait au fond le Faune appuyé, tu sais, avec sa flûte, et puis en haut les portraits des pensionnaires. Fleurieu me montrait tous ceux qui étaient morts : il y en avait des files de sept d'emportés! On était séparé : chaque année avait sa petite table. Les vieux prix, les restants à l'école, les *professeurs*, comme on les appelle ici, en avaient une un peu exhaussée. Ceux que j'ai connus dans le temps m'ont paru terriblement vieillis ; et puis, ils ont un teint d'un vert affreux. Tu as bien connu Grimel? Il a les cheveux tout blancs, à présent. On a passé la soupe, et comme les nouveaux sont ici les derniers servis, la soupière nous est arrivée à peu près vide. Personne ne se parlait. Il y avait toujours un silence de glace. Ils ont l'air de se détester tous. Les vieux, autour de Grimel, avaient des regards perdus comme s'ils avaient été dans la lune. Quelques-uns avaient de petits manteaux de laine, et paraissaient avoir froid dessous comme des pauvres. Enfin, il y eut une voix à la table des professeurs : « — Ah ! voilà les nouveaux... — Il est bien laid, celui-là... — Lequel ? — On dit que le concours était bien faible... » Nous avions le nez dans notre assiette. Il nous arriva une boîte de sardines où il n'y avait plus rien au fond que des arêtes et de l'huile qui sentait l'huile grasse. Il y avait dans la salle un grand brasier plein de braise : voilà que je vois un de ceux qui grelottaient y aller, poser les pieds sur le tour de bois du brasier, et rester là à trembler. Cela faisait mal. Il en vint un autre, puis un autre. Alors il partit des tables : « Sont-ils embêtants, avec leur fièvre, ceux-là ! C'est agréable pendant qu'on mange, d'avoir l'hôpital à côté de soi ! » Il faut te dire que les domestiques ne parlent qu'italien, ce qui est commode. Nous avions attrapé quelques tirans du bouilli, de l'*alesso*, comme ils disent,

quand Filassier a fait son entrée, en bottes, en culotte blanche, en veste de velours, des éperons, une cravache, et un air! Faisant des effets de cuisse, repoussant ce qu'on passait comme un homme qui veut dire qu'il mange mieux ailleurs... C'est révoltant! Je ne comprends pas qu'il en soit arrivé à cette impudeur-là. Là-dessus, j'ai entendu des cris : Michel-Ange! Raphaël!... Je n'ai entendu que cela, et j'ai vu toute une table qui se levait pour en manger une autre... Il y avait même Chatelain qui avait son couteau... Et personne n'essayait de les séparer! On devient de vraies bêtes féroces ici. Notre graveur, qui est nerveux, a pris le trac : il s'est sauvé dans la cuisine. Heureusement qu'on a fait apporter du vin cacheté, qui m'a semblé par parenthèse plus mauvais que l'ordinaire, et Grimel a proposé gentiment de boire à la santé des nouveaux, en nous disant qu'il « espérait que nous ferions honneur à l'Académie, et que nous reconnaîtrions la généreuse hospitalité que nous y recevions. » Aucun de nous n'a eu le courage de répondre. On est passé au salon. Qu'est-ce qui m'avait donc dit qu'il y avait des aquarelles de carnaval au salon? C'est une petite chambre nue, très-petite. Nous avons été obligés de nous asseoir par terre, tandis que Charmond jouait son prix, et on m'a conduit à ma chambre : les quatre murs, mon ami. Mon lit et ma malle, rien de plus. Je t'écris, assis sur ma malle. Je te dirai encore que... »

« **Du même endroit. Octobre 1845.**

« Ah! mon cher, je retrouve ce vieux torchon de lettre oublié dans un coin, et je ris bien! Mais il faut d'abord que je te finisse ma nuit.

» Je t'écrivais donc sur ma malle lorsque, crac! ma bougie s'éteint. Je la tâte : froide comme un mort! Je cherche des allumettes : pas une. J'ouvre ma porte : pas de lumière. Je me risque dans de grands diables d'escaliers et des corridors qui n'en finissent pas. La

peur me prend de me casser le cou, je retrouve ma chambre et mon lit à tâtons. Je prends mon meuble de nuit sous mon lit : c'est un arrosoir! Enfin je me couche, je vais fermer l'œil... voilà de la lumière qui se met à serpenter par terre entre les jointures des carreaux, et il part sous mon lit quelque chose comme une mine qui saute! Au même instant la porte s'ouvre, et on me jette dans ma chambre une avalanche de meubles.

» Une farce que tout cela, tu comprends; une farce depuis le commencement jusqu'à la fin! Les soi-disant statues de Michel-Ange, à Ponte Molle, sont de n'importe qui. Le Saint-Pierre qu'on m'a montré, c'est l'église San-Carlo. Férussac ne songe pas plus que moi à aller à Charenton. Il y a deux bonnes lampes dans la salle à manger, et des nappes. Les cheveux blancs de Grimel étaient faits avec de la farine. Filassier, l'honnête garçon, n'est entretenu que par l'École de Rome. Les fiévreux étaient de faux fiévreux. Le vrai salon a bien des aquarelles de carnaval. La dispute à table était en imitation. Ma chambre n'était pas ma chambre. Le meuble de dessous mon lit était percé, et ma bougie était un bout de bougie sur un navet ratissé! Voilà! Ah! les scélérats! les ai-je assez amusés! Car on vous donne, pour ces occasions, une chambre sans volets, sans rideaux, et où on peut vous voir du balcon de la Loggia. Et ils m'ont vu! je leur ai donné la comédie de l'homme qui rentre désespéré dans sa chambre, ferme la porte, regarde, fait deux ou trois tours, met la main dans son gousset pour y trouver un équilibre dans son malheur, tire lentement une manche de sa redingote, cherche un meuble où la poser, et finit par s'asseoir sur sa malle comme un condamné à cinq ans de Rome! Ils m'ont vu ouvrir ma malle, en tirer un pot de pommade, et me frotter le nez pour le coup de soleil qu'on attrape ordinairement dans le voyage, avec le geste imbécile qu'on a à se frotter le nez quand on n'a pas de glace! Ils m'ont vu, me graissant bêtement d'une main, tenir et retourner de l'autre, avec agitation, une lettre! Car, je n'avais pas

osé tout te dire. J'avais eu la naïveté de leur parler en chemin d'une Italienne très-gentille que j'avais rencontrée dans le nord de l'Italie, et qui m'avait dit qu'elle allait à Rome; et j'avais trouvé en arrivant à l'Académie une lettre, une lettre à cachet, à devise, une lettre sentant la femme : mais le diable, c'est que ce gueux de poulet était en italien, en un polisson d'italien de cuisine qui me faisait venir l'eau à la bouche, et où j'accrochais un mot par-ci par-là sans pouvoir saisir une phrase... Oh! non, moi, en pan de chemise, avec la caricature de mon ombre au mur, piochant ma lettre, en m'approchant toujours plus près de la bougie, et en m'enduisant plus fiévreusement le nez... ça devait être trop drôle!

» Le lendemain, ils n'ont pas manqué de me présenter à la dame de la garde-robe de l'École, comme à la femme de M. Schnetz, et j'ai été très-flatté qu'elle me parlât de mon concours!

» Oui, c'est moi, mon cher, qui ai été attrapé comme ça! Ça doit te donner une assez jolie idée de la manière dont on vous met dedans. Vrai, c'est très-bien fait, cette scie en crescendo. Ça monte, ça monte; ça vous pince tout à fait à la fin, et ça pince tout le monde. Et puis, tu comprends, on arrive; il y a le voyage qui vous a remué, la fatigue, l'éreintement. On a l'émotion de l'arrivée, de tout ce qu'on va voir, de Rome. On ne sait pas, on se sent loin. Il y a de l'inconnu dans l'air, un tas de choses qui vous font bête. Bref, ça arrive aux plus forts; on est prêt à tout avaler.

» Je te dirai qu'il y a ici un Beau auquel on sent qu'on ne peut atteindre tout de suite et qui vous écrase. C'est l'impression générale, à ce qu'on me dit, ce qui me console un peu. Il me semble que je n'ai pas encore les yeux ouverts. Je suis dans le demi-jour de la première année. Il paraît qu'ici on est illuminé subitement. Un beau jour on voit. Grimel m'a expliqué cela : il arrive un moment où tout d'un coup ce qu'on a partout sous les yeux vous est révélé. A lui, ça est arrivé du balcon

de la Loggia. En regardant de là toute la vieille Rome, la colonne Antonine, la colonne Trajane, les murs de Rome, la campagne, les monts de la Sabine, le bord de la mer à l'horizon, il a vu, il a compris, il a senti : tout s'est éclairé pour lui.

» En attendant, je travaille dur.

» Qu'est-ce qu'on devient à Paris?

» Ton bon camarade,

» GARNOTELLE. »

XXII

Des mois, un an se passaient. Anatole continuait cette existence au jour le jour, nourrie des gains du hasard, riche une semaine, sans le sou l'autre, lorsqu'il lui arrivait une fortune. Un éditeur belge qui avait entrepris une contrefaçon des modèles de têtes de Julien à l'usage des pensions et des écoles, s'adressait à lui. Le modèle décalqué sur la pierre, la pierre passée au gras, Anatole n'avait guère qu'à repiquer les valeurs qui n'étaient pas venues. Il en expédia près d'une centaine dans son hiver. Chacune de ces reproductions lui étant payée quatre-vingts francs, il se fit ainsi près de huit mille francs. C'était pour lui une somme fabuleuse, l'extravagance de la prospérité : il avait l'impression d'un homme sans souliers qui marcherait dans l'or. Tout coula, tout roula dans le petit atelier qui devint une espèce d'auberge ouverte, de café gratuit, à grands soupers de charcuterie, où les cruchons de bière vidés faisaient à la fin le tour des quatre murs, et sortaient sur le palier.

Puis ce furent des fantaisies. Anatole se livra à des acquisitions de luxe, longtemps rêvées. Il acheta successivement diverses choses étranges.

Il acheta une tête de mort dans le nez de laquelle il piqua, sur un bouchon, un papillon.

Il acheta un *Traité des vertus et des vices*, de l'abbé de Marolles, dont il fit le signet avec une chaussette.

Il acheta un cadre pour une étude de Garnotelle, peinte un jour de misère avec l'huile d'une boîte à sardines.

Il acheta un clavecin hors d'usage, où il essaya vainement de s'apprendre à jouer : *J'ai du bon tabac*... Après le clavecin, il acheta un grand morceau de guipure historique; après la guipure un canot qu'on vendait pour rien, sur saisie, un jour de janvier, et qu'il fit enlever, sous la neige, de la cour des Commissaires-priseurs.

Après le canot, il n'acheta plus rien; mais il prit un abonnement à une édition par livraisons des œuvres de Fourier, et se commanda un habit noir doublé en satin blanc, — un habit qui devait, dans l'atelier, remplacer la musique : pour l'empêcher de prendre la poussière, Anatole finit par le serrer dans le clavecin dont il enleva l'intérieur.

XXIII

— Garçon!... des huîtres... des grandes... comme votre berceau! Allez!

C'était Anatole qui lançait sa commande, installé dans la grande salle du restaurant Philippe, à une table en face la porte d'entrée.

Ce jour-là — le jour de la mi-carême, — l'idée d'aller au bal de l'Opéra s'était emparée de lui. Il avait réuni un gilet de flanelle, une paire d'ailes, un maillot, un carquois, et avec cela il s'était déguisé en Amour. Une seule chose l'embarrassait : sa barbe noire. Ne voulant pas la couper, il se résolut à lui donner un accompagnement qui ôtât le manque d'harmonie à son costume : il attacha sur son gilet de flanelle, au creux de l'estomac,

un peu de crin qu'il prit dans son matelas. Ainsi habillé, des besicles noires peintes autour des yeux, un ruban bleu de ciel dans les cheveux, des pantoufles de broderie aux pieds, il était parti, allant devant lui, flânant. Malgré la gelée qu'il faisait, il n'avait froid qu'au bout des doigts, et rien ne le gênait que l'ennui de ne pouvoir mettre ses mains dans ses poches absentes. Il s'arrêtait devant les costumiers, regardait les oripeaux de carnaval dans le flamboiement du gaz, marchait tranquillement dans l'escorte d'honneur des gamins : il n'était pas pressé. Au fond, il trouvait le bal de l'Opéra un divertissement d'une distinction un peu bourgeoise, un plaisir d'homme du monde; et il se demandait s'il ne devait pas aller dans un bal moins bon genre, comme Valentino, Montesquieu. Il arriva à l'Opéra. N'étant pas encore bien décidé, il entra dans un petit café du voisinage, et trouva, dans ce qui se passait là, dans le caractère des habitués, dans les allées et venues des dominos qui leur apportaient des sucres de pomme et des oranges, assez d'intérêt pour y rester près d'une heure. Arrivé à l'entrée de l'Opéra, et salué par l'engueulement des cireurs de bottes que les nuits de bal improvisent, il fit l'honneur à deux ou trois de ces peintres en vernis, auxquels il reconnut une jolie *platine*, de leur répondre, aux applaudissements des groupes du passage. D'un de ces groupes, il sortit à la fin un monsieur qui avait l'air de le connaître, et qui n'eut aucune peine à l'emmener faire une partie de billard au Grand-Balcon. A peine si le monsieur joua : Anatole avait ce soir-là un jeu étourdissant; il fit des séries de carambolages interminables, en ne se lassant pas d'admirer combien le costume d'Amour, avec la liberté de ses entournures, était favorable aux effets de recul. Il joua ainsi pendant deux grandes heures, dans le café troublé de voir, à travers son demi-sommeil, les fantastiques académies dessinées par les poses de cet Amour à barbe, que le regard des derniers consommateurs enfilait si étrangement, lors des raccourcis du jeu, depuis le talon jusqu'à la nuque.

Il sortit de là, avec la ferme intention d'aller décidément au bal de l'Opéra; mais au boulevard, sa curiosité se laissait accrocher, arrêter au spectacle du mouvement entourant le bal, à ces figures qui sortent de ces nuits du plaisir, à toutes ces industries de bricole qui ramassent des gros sous et des bouts de cigare derrière le Carnaval.

Et il était en train de suivre et d'escorter une femme qui portait dans un seau du bouillon à la file des cochers de fiacre, quand il vit au cadran de la station : quatre heures moins cinq... — Tiens ! dit-il, c'est l'heure d'avoir faim, — et renonçant au bal, il s'était dirigé vers Philippe.

Les masques arrivaient. Anatole criait :

— Oh ! c'te tête !... Bonjour, Chose !... Et tu fais toujours des affaires avec le clergé ? « A la renommée pour l'encens des rois mages !... » T'es l'épicier du bon Dieu ! Tais-toi donc !... Et tu te costumes en Turc ! c'est indécent !...

. . . .

. . . .

Et à chaque arrivant, il jetait un pareil passe-port, un signalement grotesque en pleine figure. La salle jubilait. Les soupeurs se poussaient pour entendre de plus près cette pluie de bêtises, apostrophes cocasses, baptêmes saugrenus, l'Almanach Bottin tombant du Catéchisme poissard ! On faisait cercle, on entourait Anatole. Les tables peu à peu marchaient vers lui, se soudaient l'une à l'autre; et tous les soupers, en se pressant, ne faisaient plus qu'un souper où les folies, débitées par Anatole, couraient à la ronde avec les bouteilles de Champagne passant de mains en mains comme des seaux d'incendie. On mangeait, on pouffait. Les nappes buvaient de la mousse, des hommes pleuraient de rire, des femmes se tenaient le ventre, des pierrots se tordaient.

Anatole, exalté, jaillit sur la table, et de là, dominant son public, il se mit à danser la danse des œufs entre les plats, essaya des poses d'équilibre sur des goulots de

bouteille, toujours parlant, débagoulant, levant pour des toasts inouïs un verre vide au pied cassé, piquant un morceau dans une assiette quelconque, chipant sur une épaule de femme un baiser au hasard, criant : — Ah ! ça me donne vingt ans de moins... et trois cheveux de plus !

Le tout petit jour pointait, ce jour qui se lève comme la pâleur d'une orgie sur les nuits blanches de Paris. Le noir s'en allait des carreaux de la salle. Dans la rue s'éveillaient les premiers bruits de la grande ville. Le travail allait à l'ouvrage, les passants commençaient. Anatole sauta de la table, ouvrit la fenêtre : il y avait dessous des ombres de misère et de sommeil, des gens des halles, des ouvriers de cinq heures, des silhouettes sans sexe qui balayaient, tout ce peuple du matin qui passe, au pied du plaisir encore allumé, avec la soif de ce qui se boit, la faim de ce qui se mange, l'envie de ce qui flambe là-haut !

— Une... deux... trois... ouvrez le bec, mes enfants ! — cria Anatole; et saisissant deux bouteilles de champagne, il les vida sans voir dans des gosiers vagues qui buvaient comme des trous. Chaque table se mit à l'imiter, et des trois fenêtres du restaurant, le champagne ruissela quelque temps sans relâche, ainsi qu'un ruisseau d'orage perdu, à mesure, dans une bouche d'égout. La foule s'amassait, se bousculait, il en sortait des hourras, des cris, des têtes qui se disputaient une gorgée. La rue ivre se ruait à boire; le jour montait.

— Gare là-dessous ! — fit Anatole; et tout à coup, lâchant ses bouteilles, il parut avec deux têtes encadrées dans l'anse de ses deux bras : l'une de ces têtes était la tête d'un monsieur en habit noir, l'autre la tête d'une débardeuse; et, avançant tout le corps sur l'appui de la fenêtre, se penchant en dehors avec les élasticités d'un pitre sur un balcon de parade, il se mit à débiter, de la voix exclamatrice des *boniments :*

— Le Parisien, messieurs ! — et il désignait le monsieur en habit se débattant sous son bras, en étouffant

de rire. — Vivant, messieurs ! En personne naturelle !!... Grand comme un homme ! surnommé le *Roi des Français !!!* Cet animal !... vient de province ! son pelage ! est un habit noir ! Il n'a qu'un œil ! comme vous pouvez voir ! son autre œil !... est un lorgnon ! Cet animal, messieurs, habite un pays ! borné par l'Académie !... Sauf l'amour ! platonique ! on ne lui connaît pas ! de maladies particulières !... C'est l'animal du monde ! du monde ! le plus facile à nourrir ! Il mange ! et boit de tout ! du lait filtré ! du vin colorié ! du bouillon économique ! du chevreuil de restaurant !!! Il y en a même des espèces ! qui digèrent ! un dîner à quarante sous !!! Cet animal ! messieurs ! est très-répandu ! Il s'acclimate partout ! sauf à la campagne ! D'humeur douce ! il est facile à élever. On peut le dresser, quand on le prend jeune, à retenir un air d'orgue et à comprendre un vaudeville !... Inutile, messieurs, de vous citer des traits de son intelligence : il a inventé la *savate* et les faux-cols !!! Sa cervelle ! messieurs ! la dissection nous l'a fait connaître ! On y trouve ! on y trouve ! messieurs ! le gaz d'une demi-bouteille de champagne ! un morceau de journal ! le refrain de la *Marseillaise !!!* et la nicotine de trois mille paquets de cigares !!!... Pour les mœurs, il tient du coucou ! il aime à faire ses petits dans le nid des autres !!!... Et v'la cet animal !!!... A sa dame, à présent !

Et Anatole montra à la rue la femme qu'il tenait, en la faisant tourner comme une poupée.

—... La Madame à ce monsieur-là ! saluez !... Une bête ! inconnue ! une bête !!! qui enfonce les naturalistes !... La Parisienne ! mesdames ! sauf le respect que je vous dois !... Des pieds et des mains d'enfant ! des dents de souris ! une patte de velours ! et des ongles de chat !!! Elle a été rapportée du Paradis terrestre ! à ce qu'on dit ! Quoique très-délicate ! elle résiste aux plus gros ouvrages ! Elle peut frotter dix heures de suite ! quand c'est pour danser !!!... Cette petite bête ! messieurs ! se nourrit généralement ! de tout ce qui est nuisible à sa santé ! Elle mange de la salade ! et des ro-

mans!!!... Sensible aux bons traitements! messieurs! et surtout aux mauvais!!!... Beaucoup de personnes! un grand nombre de personnes!!! messieurs! sont arrivées à la domestiquer! en lui donnant la nourriture! le logement! le chauffage! l'éclairage! le blanchissage! leur confiance! et quelques diamants!!!... Très-facile à apprivoiser! Généralement caressante! susceptible de jalousie! et même de fidélité!... Enfin! messieurs! cette charmante petite bête! qui marche sans se crotter! est vivipare! pare!!! pare!!!... Et v'la ce que c'est! Allez! la musique!!!

XXIV

— Hein? quoi? — fit Anatole, le dimanche qui suivit ce jeudi-là, en se sentant rudement secoué dans son lit. Il ouvrit la moitié d'un œil, et aperçut Alexandre, dit Mélas, revenu d'Etampes, où il était allé jouer.

— Tiens! le général! c'est toi? Fait-il jour?

Et il sortit à demi des couvertures une figure méconnaissable, qui ressemblait à un masque déteint du carnaval. La sueur avait pleuré sur ses grandes lunettes noires, et le blanc de céruse, coulé sur sa peau, lui donnait des luisants de poisson raclé.

— D'abord, lave-toi, — lui dit Alexandre, — çà te débarbouillera les idées. Tu as l'air d'un spectre qui s'est promené sans parapluie... Sais-tu que tu as fait venir des cheveux blancs à ton portier?

— Moi? Eh bien, je les lui repeindrai, voilà tout...

— Figure-toi qu'hier il a fait monter un médecin...

— Tiens!

— Qui ne t'a pas trouvé de fièvre, et qui a dit qu'on te laisse dormir...

— Ah ça! quel jour sommes-nous?

— Dimanche.

— Dimanche? Mais alors... sapristi! C'est bien vendredi matin que j'étais raide...

Et il répéta : Dimanche! en se perdant dans ses réflexions.

— Il y a donc des trous dans l'almanach. L'année a des fuites... Ah! bien, voilà deux jours dans ma vie qu'on m'a joliment volés... Le bon Dieu me les doit, oh! il me les doit...

— Mais qu'est-ce que tu as pu faire?... Car tu n'es rentré que dans la nuit du vendredi, à je ne sais quelle heure... Le portier ne t'a pas vu...

— Je crois bien... moi non plus... Si tu crois que je me voyais!

- Voyons! tu dois te rappeler quelque chose?

- Rien... non, là, vrai, rien... Je me rappelle Philippe, le balcon... des messieurs qui m'ont mené au café... et puis, à partir de là, psit! plus rien..

— Mais, où as-tu été?

— Pas devant moi, bien sûr. Attends... Il me semble qu'on m'a fait galoper sur un cheval, dans une allée où il y avait de grands arbres... comme une allée de parc. Et puis, voilà... là, là.

Et il voulut se remettre du côté du mur.

— Est-ce que tu vas te rendormir, dis donc?

— Ma foi, oui, pour me rappeler, c'est le seul moyen... Ah! attends, çà me revient... Oui, une chambre... très-grande... où il y avait des portraits de famille... des portraits de famille d'un effrayant! Il y en avait en noir... des magistrats, avec des sourcils et des nez!... Et puis, il y avait surtout une dame, toujours avec le même nez, en robe jaune, et les joues d'un rouge!... Et c'était peint, mon cher! Imagine la famille de Barbe-Bleue, sous Louis XV, peinte par un vitrier de village... des Chardin byzantins, vois-tu çà? Çà me faisait peur, d'autant plus que c'était si drôlement éclairé par le feu d'une grande cheminée... Si j'avais des parents comme çà, par exemple, c'est moi qui les enverrais à une loterie de bienfaisance! Et puis je crois que j'ai rêvé que le portrait

de la dame en jaune avait la colique, et que ça me la donnait... Et puis, et puis tout à coup j'ai cru qu'on roulait la chambre dans une voiture...

— C'est ça, on t'aura emmené dans quelque château près de Paris. Et puis, tu étais trop saoûl, on t'aura couché et on t'aura ramené...

— Possible. . Ça ne fait rien, c'est embêtant de ne pas savoir tout de même... Il m'est peut-être arrivé des choses très-amusantes... Il y avait peut-être des grandes dames!... Et puis, dis donc... Ah ça! j'espère que ce n'était pas des filous, ces gens-là... Pourvu qu'ils ne m'aient pas fait signer des billets, les imbéciles!... Avec tout ça, je vais avoir l'air d'un muffle : je ne pourrai pas leur envoyer de cartes au jour de l'an... Heureusement qu'il y a le dernier jugement pour se retrouver! Bonsoir! Oh! laisse-moi dormir encore un peu... Je dors en gros, moi... Sais-tu que j'ai passé ces jours-ci, huit jours de suite sans me coucher?

XXV

Dans cette année 1846, au milieu du « coulage » de son existence, Anatole eut une velléité de travail; l'idée de faire un tableau, d'exposer, lui vint comme il sortait du Louvre, le dernier jour de l'exposition, échauffé et monté par ce qu'il avait vu, la foule, le public, les tableaux, l'admiration et la presse devant deux ou trois toiles de ses camarades d'atelier.

Il lui restait encore quelque argent sur l'affaire des Julien. L'occasion était bonne pour se payer une œuvre. En revenant il entra chez Desforges, commanda une toile de 100, choisit des brosses, se remonta de couleurs. Puis il dîna vite, et, sa lampe allumée, il se mit à chercher son idée dans le tâtonnement et la bavochure d'un trait au fusain. Le lendemain, un peu mordu

fièvre, du matin, du commencement du jour à sa tombée, il couvrit des feuilles de papier de crayonnages d'esquisse. On frappa à sa porte, il n'ouvrit pas.

Le soir, au lieu d'aller au café, il alla faire une petite promenade sur la place de la Bastille, et, rentré chez lui, il donna vivement quelques indications dernières à un grand dessin choisi parmi les autres, et qu'il avait fixé au mur avec un clou.

Le lendemain, aussitôt qu'il eut sa toile, il reporta dessus sa composition à la craie. Les amis qu'il laissa entrer ce jour-là riaient, assez étonnés de le voir piocher, et l'appelaient « l'homme qui a un chef-d'œuvre dans le ventre ». Anatole les laissa dire avec la majesté de quelqu'un qui se sentait au-dessus des plaisanteries; et il passa quelques jours à assurer consciencieusement toutes ses places.

Ses places bien assurées, il fuma beaucoup de cigarettes devant sa toile, avec une sorte de recueillement, tourna autour de sa boîte à couleurs, l'ouvrit, la ferma, et à la fin se mit à jeter précipitamment les premiers dessous sur la toile.

— Ça me démange, vois-tu, — dit-il au camarade qui était là, — je reprendrai cela avec le modèle.

Au bout de quatre ou cinq jours, la toile était couverte, et le sujet du tableau d'Anatole apparaissait clairement.

Ce tableau, où l'élève de Langibout avait mis toute son inspiration, n'était pas précisément une peinture : il était avant tout une pensée. Il sortait bien plus des entrailles de l'artiste que de sa main. Ce n'était pas le peintre qui avait voulu s'y affirmer, mais l'homme; et le dessin y cédait visiblement le pas à l'utopie. Ce tableau était en un mot la lanterne magique des opinions d'Anatole, la traduction figurative et colorée de ses tendances, de ses aspirations, de ses illusions; le portrait allégorique et la transfiguration de toutes les généreuses bêtises de son cœur. Cette sorte de *veulerie* tendre, qui faisait sa bienveillance universelle, le vague embrasse-

ment dont il serrait toute l'humanité dans ses bras, sa mollesse de cervelle à ce qu'il lisait, le socialisme brouillé qu'il avait puisé çà et là dans un Fourier décomplété et dans des lambeaux de papiers déclamatoires, de confuses idées de fraternité mêlées à des effusions d'après boire, des apitoiements de seconde main sur les peuples, les opprimés, les déshérités, un certain catholicisme libéral et révolutionnaire, le « Rêve de bonheur » de Papety entrevu à travers le Phalanstère, voilà ce qui avait fait le tableau d'Anatole, le tableau qui devait s'appeler au Salon prochain de ce grand titre : *le Christ humanitaire.*

Étrange toile qui avait les horizons consolants et nuageux des principes d'Anatole! Imaginez une Salente du progrès, une Thélème de la solidarité dans une Icarie de feux de Bengale. La composition semblait commencer par l'abbé de Saint-Pierre et finir par Eugène Sue. Tout en haut du tableau, les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance, la Charité, devenaient dans le ciel, où l'écharpe d'Iris se plissait en façon de drapeau tricolore, les trois vertus républicaines : la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. De leurs robes elles touchaient une sorte de temple posé sur les nuages et portant au fronton le mot: *Harmonia*, qui abritait les poëtes et des écoles mutuelles, la Pensée et l'Éducation. Au-dessous de ce nuage, qui planait à la façon du nuage de la Dispute du Saint-Sacrement, on apercevait à gauche un forgeron avec les instruments de la forge passés autour de sa ceinture de cuir, et dans le fond la Maturité, l'Abondance, la Moisson : de ce côté, un soleil se levant derrière une ruche éclairait la silhouette d'une charrue. A droite, une sœur de Bon-Secours était en prières, et derrière elle se voyaient des hospices, des crèches, des enfants, des vieillards. Au bas, sur le premier plan, des hommes arrachaient d'une colonne des mandements d'évêque, un frère ignorantin montrait son dos fuyant; un cardinal se sauvait, tout courbé, avec une cassette sous le bras; et d'un tombeau qui portait sur son marbre les armes papales, un grand Christ se dressait, dont la main droite était

transpercée d'un triangle de feu où se lisait en lettres d'or : *Pax!*

Ce Christ était naturellement la lumière et la grande figure du tableau. Anatole l'avait fait beau de toute la beauté qu'il imaginait. Il l'avait flatté de toutes ses forces. Il avait essayé d'y incarner son type de Dieu dans une espèce de figure de bel ouvrier et de jeune premier du Golgotha. Il y avait encore mêlé un peu de ressouvenirs de lithographies d'après Raphaël, et un reste de mémoire d'une lorette qu'il avait aimée ; et battant le tout, il avait créé un fils de Dieu ayant comme un air de cabot idéal : son Christ ressemblait à la fois à un Arthur du paradis et à un Mélingue du ciel.

La toile couverte, Anatole flâna quelques jours : il « tenait » son tableau. Puis il arrêta un modèle. Le modèle vint : Anatole travailla mal ; la séance terminée il ne lui dit pas de revenir.

Anatole n'avait jamais été pris par l'étude d'après nature. Il ne connaissait pas ce ravissement d'attention par la vie qui pose là devant le regard, l'effort presque enivrant de la serrer de près, la lutte acharnée, passionnée, de la main de l'artiste contre la réalité visible. Il ne ressentait point ces satisfactions qui renversent un peu le dessinateur en arrière, et lui font contempler un instant, dans un mouvement de recul, ce qu'il croit avoir senti, rendu, conquis, de son modèle.

D'ailleurs, il n'éprouvait pas le besoin d'interroger, de vérifier la nature : il avait ce déplorable aplomb de la main qui sait de routine la superficie de l'anatomie humaine, la silhouette ordinaire des choses. Et depuis longtemps il avait pris l'habitude de ne plus travailler que de *chic*, de peindre au jugé avec l'acquis des souvenirs d'école, une habitude de certaines couleurs, un flux courant de figures, la tradition de vieux croquis. Malheureusement il était adroit, doué de cette élégance banale qui empêche le progrès, la transformation, et noue l'homme à un semblant de talent, à un à peu près de style canaille. Anatole, pas plus qu'un autre, ne

devait guérir de cette triste facilité, de cette menteuse et décevante vocation qui met au bout des doigts d'un artiste la production d'une mécanique.

Il remplaçait le modèle par une maquette en terre sur laquelle il ajustait, pour les plis, son mouchoir mouillé, et, se trouvant plus à l'aise d'après cela, il se mettait à économiser les extrémités de ses personnages : il se rappelait le magnifique exemple d'un de ses camarades qui, dans un tableau de la Pentecôte, avait eu le génie de ne faire qu'une paire de mains pour les douze apôtres.

Pourtant sa première fougue était un peu passée, et il commençait à trouver que la tentative était pénible, de vouloir faire tenir le monde de l'avenir et la religion du vingtième siècle dans une toile de 100. Il commença un petit panneau, revint de temps en temps à sa grande toile, y fit toutes sortes de changements au gré de son caprice du moment. Puis il la laissa des jours, des semaines, n'y touchant plus que de loin en loin, et s'en dégoutant un peu plus à mesure qu'il y travaillait.

L'idée de son « Christ humanitaire » pâlissait d'ailleurs depuis quelque temps dans son imagination et faisait place au souvenir, à l'image présente de Debureau qu'il allait voir presque tous les soirs aux Funambules. Il était poursuivi par la figure de Pierrot. Il revoyait sa spirituelle tête, ses grimaces blanches sous le serre-tête noir, son costume de clair de lune, ses bras flottants dans ses manches; et il songeait qu'il y avait là une mine charmante de dessins. Déjà il avait exécuté sous le titre des « Cinq sens », une série de cinq Pierrots à l'aquarelle, dont la chromolithographie s'était assez bien vendue chez un marchand d'imagerie de la rue Saint-Jacques. Le succès l'avait poussé dans cette veine. Il pensait à de nouvelles suites de dessins, à de petits tableaux; et tout au fond de lui il caressait l'idée de se tailler une spécialité, de s'y faire un nom, d'être un jour le Maître aux Pierrots. Et chez lui ce n'était pas seulement le peintre, c'était l'homme aussi

qui se sentait entraîné par une pente de sympathie vers le personnage légendaire incarné dans la peau de Debureau : entre Pierrot et lui, il reconnaissait des liens, une parenté, une communauté, une ressemblance de famille. Il l'aimait pour ses tours de force, pour son agilité, pour la façon dont il donnait un soufflet avec son pied. Il l'aimait pour ses vices d'enfant, ses gourmandises de brioches et de femmes, les traverses de sa vie, ses aventures, sa philosophie dans le malheur et ses farces dans les larmes. Il l'aimait comme quelqu'un qui lui ressemblait, un peu comme un frère, et beaucoup comme son portrait.

Aussi il lâcha bientôt tout à fait son Christ pour ce nouvel ami, le Pierrot qu'il tourna et retourna dans toutes sortes de scènes et de situations comiques fort drôlement imaginées. Et il avait presque oublié son tableau sérieux, lorsqu'un architecte de ses amis vint lui demander, de la part d'un curé, un Christ pour une chapelle de couvent « dans les prix doux ». Anatole reprit aussitôt sa grande toile, enleva tous les accessoires humanitaires, troua la tunique de son Christ pour lui mettre un cœur rayonnant : quoi qu'il fît, le curé ne trouva jamais son Bon Pasteur assez évangélique pour le prix qu'il voulait y mettre.

Quand le malheureux tableau lui revint : — Seigneur, — fit Anatole en allant à la toile, — on dit que Judas vous a vendu : ce n'est pas comme moi. Et maintenant, excusez la lessive !

Disant cela, il effaça et barbouilla toute la toile furieusement, jusqu'à ce qu'il eût fait sortir du corps divin un grand Pierrot, l'échine pliée, l'œil émérillonné.

Quelques jours après, dans les caves du bazar Bonne-Nouvelle, le public faisait foule à la porte d'un nouveau spectacle de pantomime devant ce Pierrot signé : *A. B.*, — et qui avait un Christ comme dessous !

XXVI

Venait l'été : Anatole passait de la peinture aux plaisirs, aux joies de l'eau, à la passion parisienne du canotoge.

Amarré à Asnières, le canot qu'il avait acheté dans sa veine de richesse s'emplit, tous les jeudis et tous les dimanches, de cette société d'amis et d'inconnus familiers qui se groupent autour du bateau d'un bon enfant et l'enfoncent dans l'eau jusqu'au bordage. Il tombait dedans des passants, des passantes, des camarades des deux sexes, des à peu près de peintres, des espèces d'artistes, des femmes vagues dont on ne savait que le petit nom, des jeunes premières de Grenelle, des lorettes sans ouvrage, prises de la tentation d'une journée de campagne et du petit *bleu* du cabaret. Cela sautait d'une troisième classe de chemin de fer, surprenait Anatole et son équipe dans leur café d'habitude ; et s'ils étaient partis, les ombrelles en s'agitant, arrêtaient du bord le canot en vue. Tout le jour on riait, on chantait, les manches se retroussaient jusqu'aux aisselles, et de jolis bras remuants, maladroits à ce travail d'homme, brillaient de rose entre les éclairs de feu des avirons relevés.

On goûtait la journée, la fatigue, la vitesse, le plein air libre et vibrant, la réverbération de l'eau, le soleil dardant sur la tête, la flamme miroitante de tout ce qui étourdit et éblouit dans ces promenades coulantes, cette ivresse presque animale de vivre que fait un grand fleuve fumant, aveuglé de lumière et de beau temps.

Des paresses, par instants, prenaient le canot qui s'abandonnait au fil du courant. Et lentement, ainsi que ces écrans où tournent les tableaux sous les doigts d'enfants, se déroulaient les deux rives, les verdures trouées



d'ombre, les petits bois margés d'une bande d'herbe usée par la marche des dimanches; les barques aux couleurs vives noyées dans l'eau tremblante, les moires remuées par les yoles attachées, les berges étincelantes, les bords animés de bateaux de laveuses, de chargements de sable, de charrettes aux chevaux blancs. Sur les coteaux, le jour splendide laissait tomber des douceurs de bleu velouté dans le creux des ombres et le vert des arbres; une brume de soleil effaçait le Mont-Valérien; un rayonnement de midi semblait mettre un peu de Sorrente au Bas-Meudon. De petites îles aux maisons rouges, à volets verts, allongeaient leurs vergers pleins de linges étincelants. Le blanc des villas brillait sur les hauteurs penchées et le long jardin montant de Bellevue.

Dans les tonnelles des cabarets, sur le chemin de halage, le jour jouait sur les nappes, sur les verres, sur la gaieté des robes d'été. Des poteaux peints, indiquant l'endroit du bain froid, brûlaient de clarté sur de petites langues de sable; et dans l'eau, des gamins d'enfants, de petits corps grêles et gracieux, avançaient, souriants et frissonnants, penchant devant eux un reflet de chair sur les rides du courant.

Souvent aux petites anses herbues, aux places de fraîcheur sous les saules, dans le pré dru d'un bord de l'eau, l'équipage se débandait; la troupe s'éparpillait et laissait passer la lourdeur du chaud dans une de ces siestes débraillées, étendues sur la verdure, allongées sous des ombres de branches, et ne montrant d'une société qu'un morceau de chapeau de paille, un bout de vareuse rouge, un volant de jupon, ce qui flotte et surnage d'un naufrage en Seine. Arrivait le réveil, à l'heure où, dans le ciel pâlissant, le blanc doré et lointain des maisons de Paris faisait monter une lumière d'éclairage. Et puis c'était le dîner, les grands dîners du canot, les barbillons au beurre et les matelotes dans les chambres de pêcheurs et les salles de bal abandonnées, les faims dévorant les pains de huit livres, les soifs des cinq heures de *nage*, les desserts débordants de bruit, de ten-

dresses, de cris, des fraternités, des expansions, des chansons et des bonheurs du mauvais vin...

XXVII

— Hé! là-bas, mon petit ange, toi... — dit un soir, à un de ces dîners, Anatole à une femme, — tu vas bien sur la matelote. Un peu de discrétion, mon enfant... Je te ferai observer que nous sommes encore trois à servir, et qu'il doit venir un quatrième... Hé! Malambic?... tu l'as connu, toi, Chassagnol?

— Parbleu! Chassagnol... Tu connais ses histoires, dis donc?

— Du tout. Je l'ai rencontré hier. Il y avait bien trois ans que je ne l'avais vu, on aurait dit qu'il m'avait quitté la veille. Il me demande : Qu'est-ce que tu fais demain? Je lui dis que nous dînons ici. J'irai vous retrouver; et il file... Avec Chassagnol, on ne sait jamais... Il ne se lâche pas sur ses affaires de famille, celui-là...

— Eh bien! il lui en est arrivé, figure-toi! D'abord un héritage de trente mille francs qui lui est tombé.

— Vrai? Tiens, il n'avait pas une tête à ça, — fit Anatole, et se tournant vers une voisine : — Julie, vous allez avoir à côté de vous un monsieur qui a trente mille francs... ne le tutoyez pas la première...

— Mais il ne les a plus... Voilà l'histoire, — reprit Malambic. — Il palpe l'argent d'un oncle, un curé, je ne sais plus... Il le met dans sa malle, ce n'est pas une blague, et il part voir du Rembrandt dans le pays, du vrai, du pur, du Rembrandt conservé sur place, du Rembrandt dans des cadres noirs. Il fait la Hollande, il fait l'Allemagne. Il flâne des mois dans des villes à tableaux...Il se paye des râfles de bric-à-brac chez les juifs... Des musées d'Allemagne, il tombe sur les musées d'Italie, et là, une flâne, tu penses!... dans les ghettos, les ta-

bleaux, la rococoterie, des enthousiasmes! des enthousiasmes de six heures devant une toile! Avec ça, tu sais qu'il a l'habitude d'aider ses admirations en se donnant une petite touche d'opium; il prétend qu'il est comme les gens qui vont entendre des opéras après avoir pris du hatchisch : eux, c'est les oreilles; lui, c'est les yeux qu'il faut qu'il se grise... La fin de tout cela, c'est qu'après s'être flanqué une bosse d'objets d'art, tout battu les palais, les collections, les chefs-d'œuvre, les villes, les villages, tous les trous de l'Italie, éreinté, rafalé, à sec d'argent, vendant pour vivre, sur la route, ce qu'il traînait après lui, il est allé tomber dans la maison de Rouvillain, Rouvillain de chez nous, tu te rappelles? qui était là-bas pour une copie du Giotto, que sa ville lui avait commandée. C'est lui, Rouvillain, qui m'a raconté ça... Mais c'est la fin qui est superbe, tu vas voir... Voilà donc Chassagnol à Padoue. Un jour, lui, l'homme des musées, qui avait des œillères dans la rue, qui n'aurait pas pu dire si les femmes portaient des chapeaux de paille ou des bonnets de coton... enfin Chassagnol, en traversant le marché, voit une jeune fille qui vendait des volailles, mais une jeune fille... tu ne connais pas ça, toi... la beauté du nord de l'Italie, mignonne, maladive... une vierge de primitif, enfin merveilleuse! J'ai vu l'esquisse que Rouvillain en a faite, comme cela, avec ces volailles, cet éventaire de crêtes rouges... ça a un caractère! Chassagnol ne fait ni une ni deux : il offre sa main. La vendeuse de poulets, qui était l'*innamorata* d'un très-beau garçon beaucoup mieux que Chassagnol le refuse net. Alors, devine ce que fait Chassagnol! Il y avait dans la maison une sœur très-laide, une vraie caricature de la beauté de l'autre... De désespoir, mon cher, et pour se rattraper à la ressemblance, il l'épouse! il l'a épousée! Et, là-dessus, il est revenu sans un sou, avec une paysanne et des chambranles de cheminée en marbre provenant de la démolition d'un palais de Gênes, marié, pas changé, et... parbleu comme le voilà! — fit Malambic en coupant sa phrase.

Chassagnol entrait, boutonné dans cet éternel habit noir que ses plus vieux amis lui avaient toujours vu, et qui semblait sa seconde peau.

— Ma foi, — lui dit Anatole en lui serrant la main, — on n'était pas sûr que tu viendrais, et tu vois, on ne t'a pas attendu.

— Oui, oui... je n'ai quitté le Louvre qu'à quatre heures... Je sais, je suis en retard, — fit Chassagnol, et il s'assit.

Le dîner continua; mais le froid de ce monsieur noir qui ne parlait pas, tombait sur sa gaieté.

— Ah çà! dis donc, — fit Anatole, — tu as donc été en Italie?

— Moi?. . oui, oui, en Italie... En Italie certainement...

Et Chassagnol s'arrêta, s'enfonçant dans un de ces silences qui repoussent les questions. Penché sur son assiette, il avait l'air d'être à cent lieues des gens et des paroles de là, d'être ramassé en lui-même et tout seul, absent du dîner, ignorant de la présence des autres. Ses sens mêmes paraissaient concentrés et retirés à l'intérieur, sans contact avec un voisinage humain de semblables et de vivants.

La folie du dîner ne tardait pas à revenir, passant par-dessus la tête de ce convive qui faisait le mort, et que les femmes ne regardaient même plus. Le café venait d'être apporté sur la table, quand Chassagnol appelant à lui, d'un brusque coup de coude, l'attention d'Anatole :

— Mon voyage d'Italie, hein, n'est-ce pas? Qu'est-ce que tu me disais? L'Italie? Ah! mon cher! Les primitifs... vois-tu, les primitfs! les *Uffizi!* Florence! Ah! les primitifs!

— Malambic! Malambic! — cria une voix de femme interrompant la tirade, — la ronde du Bas-Meudon!... Et tout le monde à l'accompagnement!... Le monsieur qui parle, là-bas... de la musique! Voyons! un peu de couteau sur votre verre!

Quand la ronde fut finie : — Tiens! les voilà qui vont être embêtants, à parler de leurs machines, — fit une femme qui se leva, et entraîna les autres femmes au dehors, à l'air, au crépuscule, sur le chemin barré de bancs, devant le cabaret.

Chassagnol était resté penché sur Anatole avec une phrase commencée, arrêtée sur les lèvres. Il reprit, dans le silence fait par la fuite des femmes et le recueillement des hommes fumant leurs pipes :

— Ah! les primitifs!... Cimabué! Des tableaux comme des prières... La peinture avant la science, avant tout, avant l'art! Ricco de Candie... Les Byzantins... les mains de Vierge comme des eustaches... l'Ingénu barbare...

Il s'arrêta, et revenant à son habitude de parler en manches de chemise, il ôta son habit, et s'asseyant sur la table, ne s'adressant plus trop à Anatole, mais parlant à tous ceux qui étaient là, à un vague public, aux murs, aux têtes coloriées de tirs à macarons accrochés de travers sur la chaux vive de la pièce, il continua : — Oui, la mosaïque byzantine, la cathèdre, la Mère de Dieu en impératrice, le petit Jésus porphyrophore... adorable! Des ciels d'or, des nimbes... *Ave gratia!* une parole d'or qui s'envole d'un tableau de Memmi... des anges d'orfévrerie, de reliquaire, les ailes arrosées de rubis, Memmi!... des rêves... des rêves qu'on dirait faits sous le grand rosier de Damas du couvent florentin de Saint-Marc... Et Gaddi! magnifique... des casques de rois à barbe pointue, où des oiseaux battent des ailes... Gaddi! la terreur du décor de la Bible, l'Orient de la Bible... un dessinateur de Babylones... des femmes aux mentonnières de gaze près de grands fleuves verts, des paysages comme celui du premier meurtre, des firmaments où il y a le sang d'Abel sous le sang du Christ!... Et Gentile de Fabriano! La chevalerie... des lances, des chameaux, des singes, tout le moyen âge de Delacroix... Fiesole, la *transfiguration* prêchée par Savonarole, l'ange de la peinture à l'œuf... le miniaturiste du para-

dis... Des saintes comme des hosties... des hosties, des pains à cacheter célestes, hein, c'est ça?... Botticelli... il vous prend comme Alfred Durer, celui-là... des plis cassés d'un style! des chairs souffrantes... des lumières boréales... Et Lippi, l'amoureux des blondes... Masaccio... un grand bonhomme! le trait d'union entre Giotto et Raphaël... C'est la Foi qui va à l'Académie... l'Art s'incarnant dans l'humanité... *Et homo factus est*... voilà, hein?... Et ses fonds! des rangées de crânes de sénats marchands... des profils vulturins penchés sur la délibération des intérêts... Et une variété dans tous ces gens-là! Il y a les virgiliens... Cosimo Roselli... Des tableaux qui vous font chanter: *En nova progenies!*... Baldovinetti... la Fête-Dieu dans une toile... Et puis, des embryons de Michel-Ange, Pollaiolo qui vous casse les reins d'Antée dans le cadre d'une carte de visite... toute la gestation de la Renaissance, ces hommes-là!... Et Ghirlandaio! le saint Jean-Baptiste, le Précurseur... Il renoue les deux Romes, il mène Dieu au Panthéon, il met des frises d'amour dans le gynécée de la Nativité... Il pose le toit de la crèche sur les colonnes d'un temple, il berce le petit Jésus dans le sarcophage d'un augure... Ghirlandaio... positivement, n'est-ce pas, hein?

A ce « hein? » de Chassagnol, la porte s'ouvrit violemment. On entendit les femmes crier: « En barque! en barque! » Et presque aussitôt une irruption folle, prenant les hommes par les bras, les soulevant de leurs tabourets, les traîna, avec Chassagnol, jusqu'au canot.

— La Grande! au gouvernail! — commanda Anatole à une femme; et il passa un aviron à Chassagnol pour qu'il ne parlât plus.

Et le canot partit, fou et bruyant de la gaieté du café et des glorias, dans le tralala d'un refrain déchirant un couplet populaire.

Il était neuf heures, le soir tombait. Le ciel, pâlissant d'un côté, s'éclairait de l'autre du rose du soleil couché. Il ne semblait plus passer que des voix sur les

ves; et sous les arbres du bord murmuraient des causeries basses de gens, de l'amour qu'on ne voyait pas. Tout s'estompait et grandissait dans l'inconnu et le doute de l'ombre. Les gros bateaux amarrés prenaient des profils bizarres, menaçants; de grands noirs d'huile s'étendaient sur l'eau dormante; les peupliers se massaient avec l'épaisse densité de cyprès, et soudain à la cime de l'un, la lune apparut, ronde, pareille à une lanterne jaune accrochée tout en haut d'un arbre. Lentement le repos de la nuit descendit en s'épandant sur le sommeil du paysage où les sonorités s'éteignaient. L'haleine des industries haletantes se tut aux fabriques. Le bruit du passant expira sur le chemin de halage. Rien ne s'entendit plus qu'un frissonnement de courant, un tintement, l'heure qui tombe d'un clocher de banlieue, l'agaçante crécelle d'une grenouille, le roulement lointain de tonnerre d'un train de chemin de fer sur un pont. La lune montait, marchait avec le canot, comme si elle le suivait, jouait à cache-cache derrière les arbres, surgissant à leur bord et découpant leurs feuilles, puis passant derrière leur masse, et brillant à travers en perçant leur noir de piqûres d'or. En allant, elle éclaboussait de gouttes d'éclairs et d'argent un jonc, le fer de lance d'une plante d'eau, un petit bras de la rivière, une petite anse mystérieuse, une racine, un tronc mort; et souvent les rames, en entrant dans l'eau, frappaient dans sa lumière tombée et coupaient sa face en deux. Le ciel était toujours bleu, du bleu d'une robe de bal voilée de dentelle noire; les étoiles de l'été y faisaient comme un fourmillement de fleurs de feu. La terre et sa rumeur finissante mouraient dans le dernier écho de la retraite de Courbevoie. Le canot glissait, balancé, bercé par le clapotement continu de l'eau et par l'égouttement scandé de chaque coup d'aviron, comme par une mélancolique musique de plainte où tomberaient des larmes une à une. Une fraîcheur se levait dans le soir comme un souffle venant d'un autre monde et caressait les visages chauffés de soleil sous la peau.

Des branches pendantes et balayantes de saules mettaient parfois contre les joues des chatouillements de chevelure...

Peu à peu l'obscurité, la vide et muette grandeur dans laquelle les canotiers glissaient, la douceur solennelle de l'heure, la majesté de sommeil de ce beau silence, glaçaient sur les lèvres la chanson, le rire, la parole. La Nuit, au fond de cette barque de Bohême, embrassait au front et dégrisait l'ivresse du vin bleu. Les yeux, involontairement, se levaient vers cette attirante sérénité d'en haut, regardaient au ciel... Et la bêtise même des femmes rêvait.

XXVIII

L'hiver arrivé, les commandes, les portraits manquant, Anatole fut obligé de descendre aux bas métiers qui nourrissent l'homme d'un pain qui fait d'abord rougir l'artiste, et finissent par tuer chez tant de peintres, sous le labeur ouvrier, le premier orgueil et la haute aspiration de leur carrière. Il accepta, chercha, ramassa les affaires d'industrie, les travaux de rebut et d'avilissement : les panneaux, dont on déjeune, les paysages de Suisse qui donnent l'argent d'une paire de souliers. Il fit, dans cette misérable partie, tout ce qui concernait son état : des portraits de morts, d'après des photographies; des dessins décolletés, pour la Russie; des dessus de cartons de modes pour Rio-Janeiro. Il accrocha des entreprises de Chemins-de-Croix au rabais, qu'il peignait à la diable, aidé de deux ou trois camarades de l'atelier, avec le procédé des tableaux de nature morte exposés sur le boulevard : chacun était chargé d'une couleur, préposé au rouge, au bleu ou au vert. La Passion marchait ainsi d'un train de poste, et l'on enlevait les *stations* pour la province au milieu de parodies effroyables

et de charges du crucifiement qui mettaient dans la bouche de l'agonie du Sauveur la pratique de Polichinelle!

Pourtant, malgré tout, souvent la pièce de cent sous manquait. Mais il finissait toujours par venir un hasard, une chance, quelque occasion; et, dans les moments les plus désespérés, un petit manteau-bleu apparaissait dans l'atelier, un homme providentiel, singulièrement informé des *noces* et des *dèches* d'artistes, surgissant le matin devant le lit où ils dormaient encore, et pour le moins d'argent possible, leur achetant deux ou trois esquisses qu'il marquait par derrière d'une pointe à son nom. L'homme *à la fabrique*, c'est ainsi qu'on l'appelait, était un petit homme, habillé de couleurs sobres, portant des guêtres blanches, les souliers vernis d'un faiseur d'affaires qui a toujours une voiture pour ses courses. Il avait du militaire en bourgeois, un ton net, un air coupant, le teint bilieux, les yeux bridés, le nez d'un garçon de place napolitain, une bouche sans dessin dans une barbe noire. Il faisait son principal commerce de l'exportation des tableaux pour les pays du nouveau monde qui boivent du champagne confectionné à Montmorency. Ses plus gros prix étaient soixante francs; mais il ne les donnait qu'aux talents qui lui étaient sympathiques et aux peintres de style; et de soixante francs il descendait à quatre francs juste pour les petites compositions. Pour peu qu'il crût à l'avenir d'un artiste, il lui faisait faire toutes sortes de choses; il apportait des esquisses pour qu'on les lui finît, qu'on y mît du piquant, qu'on les amenât au joli : il payait cela cinq francs. Il faisait peindre des gravures d'Overbeck sur des toiles de six. Il venait encore souvent avec des panneaux sur lesquels étaient lithographiés des sujets de bergerie, des Boucher de paravent, qu'on n'avait plus que la peine de couvrir. Il traitait vite, ne riait jamais, avait des opinions, s'asseyait devant une copie, critiquait, disait des mots d'art : « C'est creux... ça fait lanterne..., » demandait plus de plis aux robes de vierges, des lumières dans les

yeux, du modelé partout, un tas de petites touches « tic, comme ça » au bout des doigts et de la conscience, et de l'outremer dans les ciels.

Bref, il demandait tant de choses pour si peu d'argent, qu'Anatole, à la fin, préféra travailler pour M. Bernardin.

XXIX

M. Bernardin, un embaumeur, le rival de Gannal, se trouvait occupé à faire des préparations anatomiques pour le musée Orfila. C'était un préparateur d'un grand mérite, auquel n'avait guère manqué jusque-là, pour devenir célèbre que la chance d'embaumer des hommes connus. Il était parvenu à conserver le poids et le volume de la nature à ses préparations; seulement il ne pouvait les empêcher de prendre, avec le temps, une couleur de momification qui détruisait toute illusion. Il proposa à Anatole de les peindre d'après les modèles qu'il lui fournirait. Et ce fut alors qu'Anatole alla tous les jours à une belle et grande maison dans la rue du Faubourg-du-Temple. Il montait au cinquième, à une petite chambre de domestique, trouvait là le membre préparé, et, à côté, le membre, écorché frais par Bernardin, et qui devait lui servir de modèle pour les tons.

Quelquefois, en travaillant, il hasardait un regard dans la cour; et il n'était pas trop rassuré en voyant toutes les têtes des locataires et l'horreur de tous les étages tournées vers sa mansarde.

Un jour, s'étant mis un peu de sang aux doigts en changeant de place son modèle, il voulut se laver dans une grande terrine, dont il n'avait pas vu dans l'ombre la teinte sanguinolente. Comme il retirait ses mains, lui vint aux doigts quelque chose comme une peau qui ne finissait pas

— Ah! celle-là, c'est d'une jeune fille... — dit négligemment M. Bernardin, en train de préparer de l'ouvrage pour le lendemain. — Oui, c'est le moment... après le carnaval... le passage des femmes dans les hôpitaux...

Il prit un tel frisson à Anatole, qu'il ne revint plus. Cela étonna M. Bernardin qui le payait bien.

A quelques semaines de là, il n'était bruit à Paris que d'un meurtre mystérieux, d'une femme coupée en morceaux, dont on avait trouvé la tête dans la fontaine du quai aux Fleurs. On frappa chez Anatole : c'était M. Bernardin. Il avait été chargé d'embaumer cette femme, que la police voulait faire exposer et reconnaître. Mais comme elle avait séjourné sous l'eau et qu'elle avait des taches, M. Bernardin, qui voulait faire un chef-d'œuvre, frapper un coup de maître, avait pensé à faire *raccorder* la malheureuse; il venait demander à Anatole de passer des glacis dessus.

— Mon cher, c'est mon avenir, — dit-il à Anatole. Et il lui offrit un gros prix.

Anatole, que la Morgue avait toujours attiré, et qui était naturellement curieux des grands crimes, se laissa décider. Et une demi-heure après, derrière le rideau tiré de la salle, il travaillait à couvrir, en couleur chair, les taches de la morte, à laquelle le coiffeur de la rue de la Barillerie, plus blanc qu'un linge, faisait la raie, tandis que M. Bernardin, retirant l'un après l'autre de la tête ses yeux en émail, essuyait dessus, soigneusement, la buée avec son foulard!

XXX

Au bout de tous ces travaux de raccroc tombait dans l'atelier la misère que l'artiste appelle de son petit nom la *panne*.

L'hiver revint cette année-là au commencement du printemps. Tous les fournisseurs du quartier étaient usés, « brûlés ». Anatole condamna au feu un vieux fauteuil qui boitait. Du fauteuil, il passa aux tiroirs du chiffonnier, et arriva à ne laisser de ses meubles que les deux côtés qui ne touchaient pas au mur. Les amis avaient fui devant le froid et l'absence de tabac. Alexandre était parti pour Lille, où l'appelait un engagement. Et il ne restait plus à Anatole qu'un camarade, qui avait pris dans son existence la place d'Alexandre.

Il est en Russie un plat national et religieux, l'*Agneau de beurre*, un agneau à la toison faite avec du beurre pressé dans un torchon, aux yeux piqués de petits points de truffe, à la bouche portant un rameau vert. Les Russes attachent une grande importance à la confection artistique de cet agneau qu'on sert dans la nuit de Pâques. Un cuisinier français, maître de cuisine chez le prince Pojarski, pendant un séjour du prince à Paris, s'était mis à étudier chez un sculpteur d'animaux pour se faire un talent de modeleur de pareilles pièces en beurre et en suif. Au milieu de ses études, saisi par l'amour de l'art, il avait donné sa démission de cuisinier pour se faire artiste. Et ses économies mangées, par ce hasard des rencontres qui accroche les malheureux, par cet instinct du ménage à deux qui associe presque toujours par paires les pauvres diables pour faire front aux duretés de la vie, il était devenu le compagnon de lit d'Anatole.

La panne continuait pendant l'été et l'automne. Tout manquait, jusqu'à l'homme à la fabrique. Bardoulat — c'était le nom du camarade d'Anatole — commençait à donner des signes de démoralisation.

— C'est drôle! décidément, c'est drôle! — répétait-il — nous voilà à ramasser des bouts de cigarettes pour fumer, à présent. Ah! c'est drôle, l'art! très-drôle! maintenant, quand je sors dehors, je marche au milieu de la rue : tu comprends, si j'avais le malheur de casser un carreau!. . Oh! très-drôle, tout çà! très-drôle, très-drôle!

— Mon cher — lui disait Anatole pour le remonter —

tu cultives un genre qui a eu du succès à Jérusalem, mais qui est mort avec Jérémie... Que diable! nous n'en sommes pas encore à la misère de Ducharmel... Ducharmel, tu sais bien? auquel on a fait, depuis qu'il est mort, un si beau tombeau par souscription... Lui, la Providence l'avait affligé d'un enfant... Sais-tu ce qu'un jour, que son moutard avait faim, il a trouvé à lui donner à manger?... Une boîte de pains à cacheter blancs!

XXXI

Le soir, ils s'en allaient tous les deux à la barrière, au *Désespoir*, chez Tisserand le Danseur, où l'on dînait pour neuf sous. Et l'estomac à demi rempli, sans un liard pour une consommation, regardant à travers les rideaux les gens assis dans les cafés, ils s'en revenaient tristement.

Alors commençait la veillée, la causerie, et presque toujours l'ironie d'une conversation succulente. Curieux de tout ce qui avait un caractère étranger, enclin d'ailleurs à cette gourmandise d'imagination qui lui faisait demander sur les cartes des restaurants les mets inconnus et de noms chatouillants, Anatole mettait l'ancien chef du prince Pojarski sur son passé; et le cuisinier, s'animant au souvenir du feu de ses fourneaux, et comme repris par sa première profession, lui parlait cuisine, et cuisine russe. Les yeux brillants, il énumérait les cailles des gouvernements de Toul et de Koursk, les gélinottes de Wologda, Arkhangel, Kazan; les coqs de bruyères, les bécasses de bois, les sangliers des gouvernements de Grodno et de Minsk; les jambons, les pattes d'ours, tout le gibier conservé gelé toute l'année dans les glacières de Pétersbourg. Il dissertait sur la délicatesse des poissons vivant dans ces fleuves de glace: les sterlets du Volga, l'esturgeon du lac Ladoga, les saumons de la Newa, les lavarets, le soudac, dont le

meilleur apprêt est celui dit du *Cabaret rouge*; et les truites de Gatschina, les *carassins* des environs de Saint-Pétersbourg, les éperlans de Ladoga, les goujons perchés, les goujons délicieux de Moscou, les riapouschka, les chabots de Pskoff, dont on se sert dans le carême pour le *stschi* maigre, et dans la semaine du carnaval pour les *blinis*. Et de l'énumération, Bardoulat passait impitoyablement aux détails de son ancien art, avec des termes techniques, des explications, des gestes qui semblaient remuer les choses dans la casserole, des mots qui sentaient bon et qui fumaient. C'était le potage Rossolnick, le potage aux concombres liés, au moment de servir, avec de la crème double et des jaunes d'œuf, dans lequel on met les membres de deux jeunes poulets cuits dans le velouté du potage.

— Le velouté du potage! — répétait Anatole, comme pour se faire passer sur la langue la friandise de l'expression.

Mais Bardoulat ne l'écoutait pas : il était lancé dans l'extravagance des soupes : le potage de sterlet aux foies de lotte, mouillé de vin de Champagne, les bortsch, les stschi à la paresseuse, le bouillon de gribouis, fait de ces exquis champignons qui ne viennent que sous les sapins, les potages au gruau de sarrazin, au cochon de lait, aux morilles, aux orties, et les potages à la purée de fraises, pour les grandes chaleurs...

Anatole écoutait tout cela, aspirant l'exquisité des plats que l'autre évoquait toujours, les petits pâtés de vesiga, les coulibiac de feuilletage aux choux, les varenikis lithuaniens, les vatrouschkis au fromage blanc, les sausselis farcis des pellmènes sibériens, les ciernikis et nalesnikis polonais : il lui semblait être au soupirail d'une cuisine où Carême travaillerait pour Attila, et il lui entrait des rêves dans l'estomac.

— Mais vois-tu ce qu'il faut manger, — lui dit une fois l'ancien chef, — au premier argent qui nous aurons, j'en fais un, tu verras! Un faisan à la Géorgienne!... C'est qu'il faut du raisin.

— Oh! — dit négligemment Anatole, — j'en ai vu chez Chevet... vingt francs la boîte, mon Dieu..

— Écoute! — fit le chef, et se mettant à parler comme un livre de cuisine, — tu vides, tu flambes, tu trousses ton faisan... tu le bardes, tu le mets dans une casserole... ovale, la casserole... tu enlèves avec précaution les pellicules d'une trentaine de noix fraîches, et tu les mets dans la casserole.

— Bon!

— Tu écrases dans un tamis deux livres de raisin et la chair de quatre oranges... tu verses cela sur ton faisan, tu ajoutes un verre de Malvoisie, autant d'infusion de thé vert... Tout cela sur le feu, une heure avant de servir, et lorsque c'est cuit... tu as ajouté, bien entendu, gros comme un œuf de beurre fin... Tu passes les trois quarts de la cuisson à la serviette pour la réduire avec une bonne espagnole... Tu sers... Et ce que c'est bon! Ah! mon ami!

— Assez! — dit d'un ton impératif Anatole.

— Oui, assez, — dit mélancoliquement l'ancien chef de cuisine du prince Pojarski.

Tous deux commençaient à trop souffrir de ce supplice abominablement irritant, torture de tentation pareille à celle qu'auraient des naufragés si, dans le ciel au-dessus d'eux, le *Parfait Cuisinier* s'ouvrait avec des recettes écrites en lettres de feu.

XXXII

Par une journée de froid noir, en décembre, où ils étaient restés au lit, couchés avec leurs vareuses, à jouer au piquet, il leur prit l'idée d'aller se chauffer gratis dans un endroit public.

Ils étaient sur le boulevard, ne sachant trop où ils entreraient, hésitant entre le Louvre et un bureau d'omnibus, lorsque Anatole dit:

— Tiens! si nous allions aux commissaires-priseurs? Il y a longtemps que j'ai envie d'acheter un mobilier en bois de rose...

Bardoulat ne fit pas d'objection. Ils arrivèrent au long corridor de la rue des Jeûneurs, entrèrent dans une première salle et s'assirent sur deux chaises, les pieds posés sur la bouche d'un calorifère, le corps ramassé dans la chaleur qu'il faisait. Au bout de quelques instants seulement ils regardèrent.

— Ah! — fit Anatole, — une esquisse de Lestonat... Tiens!... une autre... C'est encore de lui, ça... Et ça aussi... Une crânement bonne chose, cette esquisse-là... Langibout, je me rappelle, quand il la lui a montrée, était joliment content... Que c'est drôle, qu'il *lave* tout ça!... Il est donc connu à présent, qu'il se paye une vente... Ah! voilà Grandvoinet... là-bas, dans le coin, ce grand... C'était son intime... Il va nous dire... Eh! Grandvoinet...

Grandvoinet arriva à Anatole.

— Tiens! c'est toi? Bonjour...

— Ça se vend-il?

Grandvoinet ne répondit que par un signe de tête triste.

— Ah ça! pourquoi vend-il?

— Pourquoi?... Tu n'as donc pas lu l'affiche?

— Non.

— Eh bien! il est mort... simplement...

— Mort! bah?... Comment, lui!... Sapristi! Lestonat... un garçon auquel, à l'atelier, le père Langibout et tout le monde croyaient tant d'avenir...

— Tiens! le voilà, à présent, son avenir!

Et Grandvoinet montra de l'œil à Anatole, au bas du bureau du commissaire-priseur, une pauvre maigre jeune femme, vêtue du deuil propre et pauvre de la misère, en chapeau, les épaules serrées dans un châle reteint. Elle était là, droite, ne bougeant pas, les mains dans le creux de sa jupe, avec une figure d'une pâleur jaune, et son chagrin à peine séché dans les yeux. A

côté d'elle, et de fatigue se penchant par moments contre son bras, un enfant de deux ou trois ans, juché sur la chaise trop haute pour lui, laissait pendre ses deux jambes qu'il remuait, et dont les pieds, en se tortillant, se tournaient l'un sur l'autre; et puis il regardait vaguement, d'un air étonné et distrait, de l'air des enfants trop petits pour voir la mort, et qui sont amusés d'être en noir.

— De quoi est-il mort? — demanda Anatole.

— De quoi?... De la peinture, mon cher... de ce joli métier de galère-là! — fit Grandvoinet d'un ton d'amertume sourde. — Les bourgeois croient que c'est tout rose, notre vie, et qu'on ne crève pas à ce chien de travail-là! Tu la connais, toi: l'atelier, depuis le matin six heures jusqu'à midi; à déjeuner, deux sous de pain et deux sous de pommes de terre frites; après ça, le Louvre, où l'on peint toute la journée... Et puis, le soir, encore l'école, le modèle de six à huit heures, et ce qu'on fait en rentrant chez soi... Trouvez le temps de dîner seulement là-dedans! Ah! elle est jolie, l'hygiène, avec la gargotte, les embêtements, les échignements pour les concours, les éreintements d'estomac, de tête, de piochade, de volonté et de tout... Va, il faut en avoir une santé et un coffre pour y résister!... Soixante-quinze francs! Mais c'est son plafond pour la Tanucci, l'esquisse, qu'on vend... Quatre-vingts! Est-ce fin de ton, hein?... Quatre-vingt-cinq! Je suis capable de ne rien avoir... Enfin, j'ai tout de même eu une bonne idée de mettre au clou ma montre et ma chaîne... Si je n'avais pas poussé, ce gueux de Lapaque aurait tout eu pour rien... Quatre-vingt-quinze!... On n'a pas idée de ça: il n'y a que lui de marchand ici...

La vente se traînait péniblement avec l'horrible ennui d'une vacation qui ne va pas. Les enchères misérables anguissaient. Rien n'avait amené le public à cette dernière exposition d'un peintre à peu près inconnu des amateurs, qui n'avait de talent que pour ses camarades, et dont les autres peintres achetaient les esquisses pour

« se monter le coup ». D'ailleurs, la mode n'existait pas encore des ventes d'artistes; et il pesait sur le marché de l'art les préoccupations politiques de la fin de cette année 1847.

Des gens qui étaient là, des vingt personnes espacées autour des tables, la moitié était venue, comme Anatole et son ami, pour se chauffer. A peine si trois ou quatre faisaient un petit mouvement d'avance, quand une toile passait devant eux; et, dans un coin, un homme au chapeau roux dormait tout haut. De temps en temps, un passant regardait, de la porte de la salle, les cadres, les panneaux, le chevalet Bonhomme, les cartons, le mannequin; et voyant si peu de monde, il n'avait pas le courage d'entrer. Le gros commissaire-priseur, renversé sur son fauteuil et se grattant le dessous du menton avec son marteau d'ivoire, se laissait aller à bâiller; le crieur ne donnait plus que la moitié de sa voix; et jusqu'au dos des lourds Auvergnats emportant les numéros adjugés, tout et tous semblaient mépriser cette peinture qui se vendait si mal, ce talent que la réclame de la mort n'avait pas fait monter.

Enfin, on arrivait à la fin de la vente.

La pauvre femme était toujours là, plus douloureuse, plus humiliée à chaque nouvelle adjudication, comme si, devant les morceaux de la vie de son mari vendus si bon marché, pleurait et saignait l'orgueil qu'elle avait placé sur son talent. Le commissaire-priseur se ranimait; et, paraissant sourire à l'idée de son dîner et de son plaisir du soir, il regardait en dessous cette douleur de jeune veuve avec de gros yeux sensuels de célibataire sceptique. Il criait, pressait les enchères, disait :

— Messieurs, il y a un cadre! — ou bien : — Une belle femme nue, messieurs!... Pas d'erreur?... Vu?... On y renonce? — Il jetait sur les toiles, à mesure qu'elles passaient, ces lourdes et cyniques plaisanteries de son métier, qui enterrent l'œuvre d'un mort dans une profanation de risée.

— Le misérable! — fit Grandvoinet indigné, — il

égaye la vente!... Ah! si sa femme, avec les frais, a seulement de quoi payer les dettes!

Anatole et Bardoulat restèrent sous l'impression de cette triste scène. Dans la rue :

— Merci! — dit Bardoulat, — ayez donc du talent!

Le soir après dîner, comme Anatole croyait que Bardoulat, sa vareuse ôtée, allait se coucher, il le vit prendre la redingote commune.

— Tu prends notre redingote? — lui dit-il.

— Oui, je sors un moment...

— A cette heure-ci?... Coquin!

Dans la nuit, tout en dormant, il sembla à Anatole que le thermomètre baissait : le lendemain, il fut étonné de se trouver seul dans son lit. La journée se passa sans nouvelles de Bardoulat. Le soir, il ne revint pas. Le matin qui suivit, Anatole inquiet commençait à se demander s'il ne ferait pas bien d'aller voir à la Morgue, quand il reçut un petit billet de Bardoulat. Bardoulat s'avouait dégoûté de l'art, et il demandait pardon à Anatole de l'avoir quitté si brusquement, mais il n'osait plus le revoir; il n'en était plus digne : il s'était replacé comme cuisinier chez un Russe qui le faisait partir en courrier pour la Russie.

— Cet animal-là! — fit Anatole, — il aurait bien dû mettre la redingote dans sa lettre, d'autant plus qu'il est parti avec les derniers quarante sous de la maison!... Enfin, tant mieux qu'il soit parti : avec ses histoires de cuisine, c'était le *supplice de Cancale!...*

XXXIII

Cependant arrivait cette année dure à l'art : 1848, la Révolution, la crise de l'argent.

Anatole n'en souffrait pas trop d'abord. Il trouvait à s'employer dans une série de portraits des députés de la

Constituante. Mais après cela, des semaines, des mois se passaient sans qu'il trouvât autre chose à faire que l'en-tête d'une romance légitimiste : *Où est-il?* qu'il exécuta en faisant violence à ses opinions républicaines. Puis, la gêne des temps croissant, il arriva à se laisser embaucher par un individu qui avait eu l'idée de placer en province des livres invendables, des *rossignols* de librairie, avec la prime d'une pendule ou d'un portrait au choix. Chaque portrait, y compris les mains, devait être payé 20 francs à Anatole, et l'on commençait la tournée par Poissy. Anatole et son meneur se glissaient dans les maisons, furtivement, sans rien dire du pourquoi de leur visite, qui les eût fait jeter à la porte; et tout à coup, Anatole ouvrant une boîte qui contenait son portrait, se mettait à côté dans la pose, tandis que son compagnon, levant un mouchoir démasquait la pendule de la prime. Cette pantomime n'eut aucun succès auprès des bouchers de l'endroit. Elle ne réussit guère mieux dans les autres villes du département. Et, peu de jours avant les journées de Juin, Anatole retomba sur le pavé de Paris, aussi pauvre qu'avant de partir. Les journées de Juin lui donnaient l'idée de faire d'imagination un faux croquis d'après nature de l'épisode de la barrière de Fontainebleau : l'assassinat du général Bréa. Un journal illustré lui payait assez bien ce dessin d'actualité. Anatole en tirait une seconde moûture en lithographiant un portrait du général, dont il vendait pour une trentaine de francs.

Mais c'était son dernier gain, toute affaire s'arrêtait. Il eut beau chercher, courir, solliciter : un moment, il n'y eut plus que la faim à l'horizon désespéré de son lendemain.

Il regarda autour de lui. Ses effets, sa chambre ellemême avait presque toute déménagé au mont-de-piété. Il fouilla machinalement la poche de son gilet : le poisson d'or de Coriolis, qui lui avait si souvent avancé un peu d'argent, était parti pour la dernière fois, et n'était pas revenu. Il chercha dans la pauvreté de ses nippes et le

vide de ses meubles : rien, il ne restait plus rien dont le *clou* eût voulu.

Alors il eut une idée : ses matelas avaient encore le luxe de leurs toiles; il se mit à les découdre, trouva dessous la laine assez tassée en galette pour y pouvoir coucher, et courant les engager au premier bureau de commissionnaire, il en tira quelques sous. Et il se mit à manger un pain de seigle pour son déjeuner, un autre pour son dîner. En se rationnant ainsi, il calculait qu'il avait de quoi vivre une huitaine de jours. Et il dormit sans mauvais rêve sur la laine de ses matelas.

Il ne trouvait pas qu'il était temps de s'inquiéter. C'était simplement une situation tendue, une faillite momentanée de chance. Puis, il y avait, dans ce qui lui arrivait, une sorte de caractère, un côté pittoresque, comme une nouveauté d'aventure, qui amusait son imagination. Cette misère absolue lui paraissait une extrémité extravagante, presque drôle. D'ailleurs, il avait toujours adoré le pain de seigle : quand il en achetait un au Jardin des Plantes pour le donner aux animaux, il le mangeait.

Aussi n'eût-il point de tristesse. Le second jour, il fut tout heureux d'avoir failli dîner avec un camarade enlevé par « une ancienne » après l'absinthe, et presque sur le pas de la gargotte où ils allaient entrer. Les lendemains se succédèrent pareils, nourris des mêmes deux pains de seigle, également déçus par des rencontres d'amis qui le menaient jusqu'au bord d'un dîner. Anatole supporta cet allongement de déveine et cette conjuration de contre-temps sans se laisser abattre. Il se roidissait dans sa philosophie, se disait que rien n'est éternel, trouvait en lui de quoi se plaisanter lui-même, et n'avait pas même la pensée d'injurier le ciel ou d'en vouloir aux hommes. Il espérait toujours avec une confiance vague, avec un ressouvenir instinctif du système des compensations d'Azaïs qu'il avait autrefois feuilleté à un étalage sur le quai. Deux ou trois fois il trouva en rentrant, sur sa porte, écrit avec le morceau de craie posé à côté dans

une petite poche de cuir, le nom d'amis aisés venus pour le voir : il n'alla point chez eux, par une pudeur de timidité, et aussi de belle dignité, qui l'avait toujours empêché d'emprunter.

Comme à la longue il se sentait une espèce d'ennui dans les entrailles, il songea à aller chez sa mère, avec laquelle il était complétement brouillé, et qu'il ne voyait plus que le premier jour de l'an. Mais pensant au sermon que lui coûterait là une pièce de cent sous, il prit le parti de patienter encore. Il attrapa ainsi la fin de ses pains de seigle; mais, à une dernière digestion, des crampes si atroces le prirent qu'il fut forcé de se coucher.

La nuit commençait à tomber; et avec la nuit, la douleur ne s'apaisant pas, ses réflexions s'assombrissaient un peu, quand la clef tourna dans la porte. Il entendit un frou-frou de soie et de femme : c'était une vieille connaissance de ses parties de canot, qui venait lui demander dix sous pour aller manger une portion à un bouillon. Mais quand elle eût vu l'atelier, elle s'arrêta comme honteuse de demander à plus pauvre qu'elle, le regarda, le vit jaune d'une jaunisse, lui dit de se faire de la limonade, et s'en alla.

Anatole resta seul, souffrant toujours, et laissant aller ses idées à des lâchetés, à des tentations de s'adresser à sa mère.

Sur les dix heures, la femme d'avant le dîner rentra, ôta ses gants, fouilla dans ses poches, et en retira ce qu'elle avait rapporté du restaurant où quelqu'un l'avait emmenée : le citron des huîtres et le sucre du café. La limonade faite, elle voulut la faire chauffer, demanda où était le bois : Anatole se mit à rire. Elle réfléchit un instant, puis tout à coup sortit, et reparut l'air triomphant avec tous les paillassons de la maison qu'elle était allée ramasser sur les paliers. Elle alluma cela, mit la limonade sur le feu, en apporta un verre à Anatole, lui dit : — *Il* m'attend en bas, — et se sauva.

Le lendemain, la crise qui jette la bile dans le sang était passée. Anatole se sentait soulagé, et il se laissait

aller à la somnolence de bien-être qui suit les grandes souffrances, quand Chassagnol entra chez lui

— Tiens ! tu es malade?

— Oui, j'ai la jaunisse.

— Ah ! la jaunisse, — reprit Chassagnol en répétant machinalement le mot d'Anatole, sans paraître y attacher la moindre idée d'importance ou d'intérêt.

C'était assez son habitude d'être ainsi indifférent et sourd au dedans à ce que ses amis lui apprenaient d'eux, de leurs ennuis, de leurs affaires, de leurs maux. Généralement, il paraissait ne pas écouter, être loin de ce qu'on lui disait, et pressé de changer de sujet, non qu'il eût mauvais cœur, mais il était de ces individus qui ont tous leurs sentiments dans la tête. L'ami, dans ce grand affolé d'art, était toujours parti, envolé, perdu dans les espaces et les rêves de l'esthétique, planant dans des tableaux. Cet homme se promenait dans la vie comme dans une rue grise qui mène à un musée, et où l'on rencontre des gens auxquels on donne, avant d'entrer, de distraites poignées de main. D'ailleurs la réalité des choses passait à côté de lui sans le pénétrer ni l'atteindre. Il n'y avait pas de misère au monde capable de le toucher autant qu'une *Famille malheureuse* bien peinte.

— La jaunisse, ce n'est rien, — reprit-il tranquillement. — Seulement, il ne faut pas te faire d'embêtement... Je voulais toujours venir te voir... mais j'ai été pris tous ces temps-ci par Gillain qui est devenu *salonnier* dans un journal sérieux... Et comme il ne sait pas un mot de peinture... Si on publiait dans le *Charivari* un Albert Durer, sans prévenir, il croirait que c'est de Daumier... Enfin, il fait un salon, le voilà maintenant critique artistique... C'est absolument comme un homme qui ne saurait pas lire qui se ferait critique littéraire... Alors il prend séance avec moi... Il me fait causer, il m'extirpe mes bonnes expressions, il me suce tout mon technique... C'est si drôle, un homme d'esprit! c'est si bête en art!... Enfin, je lui ai enfoncé un tas de mots :

frottis, glacis, clair-obscur... Il commence à s'en servir pas trop mal... Il est capable de finir par les comprendre!... Eh bien, vrai, c'est amusant! Par exemple, je l'ai seriné à la sévérité, raide... Ça sera une cascade d'éreintements... Je lui ai dit qu'il s'agissait de nettoyer le Temple, de tomber sur le dos aux fausses vocations, à ces milliers de tableaux qui ne disent rien et qui encombrent... Oh! la fausse peinture!... Du talent ou la mort! il n'y a que cela... Il faut décourager trois mille peintres par an... sans cela, dans dix ans, tout le monde sera peintre, et il n'y aura plus de peinture... Dans toute ville un peu propre, et qui tient à son hygiène, il devrait y avoir un barathre, où l'on jetterait toutes les croûtes mal venues, pas viables, pour l'exemple!... Mais, nom d'un chien! l'art, ça doit être comme le saut périlleux : quand on le rate, c'est bien le moins qu'on se casse les reins!... On me dira : Ils mourront de faim... Ils ne meurent pas assez de faim! Comment! vous avez tous les encouragements, toutes les récompenses, tous les secours... j'en ai lu l'autre jour la statistique, c'est effrayant... les croix, les commandes, les copies, les portraits officiels, les achats de l'Etat, des ministères, du souverain quand il y en a un, des villes, des *Sociétés des amis des arts*... plus d'un million au budget!... Et vous vous plaignez! Tenez! vous êtes des enfants gâtés... Ni tutelle, ni protection, ni encouragements, ni secours... voilà le vrai régime de l'art... On ne cultive pas plus les talents que les truffes... L'art n'est pas un bureau de bienfaisance... Pas de sensiblerie là-dessus : les meurt-de-faim en art, ça ne me touche pas... Tous ces gens qui font un tas de saloperies, de bêtises, de platitudes, et qui viennent dire au public : Il faut bien que je vive... Je suis comme d'Argenson, moi, je n'en vois pas la nécessité! Pas de larmes pour les martyrs ridicules et les vaincus imbéciles! Qu'est-ce qui resterait aux autres, alors? Et puis, est-ce que l'art est chargé de vous faire manger? Est-ce que vous avez pris ça pour un état? Je vous demande un peu les secours qu'on donne à un épi-

cier lorsqu'il a fait faillite!... Mourez de faim, sapristi! c'est le seul bon exemple que vous ayiez à donner... Ça servira au moins d'avertissement aux autres!... Comment! vous ne vous êtes pas affirmé, vous êtes anonyme, vous le serez toujours!... Vous n'avez rien trouvé, rien inventé, rien créé... et parce que vous êtes un artiste, tout le monde s'intéressera à vous, et la société sera déshonorée si elle ne vous met, tous les matins, un pain de quatre livres chez votre concierge! Non, c'est trop fort!...

Ces sévères paroles, cruelles sans le vouloir, sans le savoir, tombaient une à une comme des coups de poing sur la tête d'Anatole, Il lui semblait entendre le jugement de sa vie. Cette condamnation, que Chassagnol jetait en l'air sur d'autres vaguement, c'était la sienne. Pour la première fois, il se sentit l'amertume des misères méritées; il vit le rien qu'il était dans l'art; sa conscience lui montra tout à coup, pendant un instant, son parasitisme sur la terre.

— Si tu me laissais un peu dormir, hein? — fit-il en coupant brusquement la tirade de Chassagnol.

— Ah! — fit Chassagnol qui prit son chapeau, en poursuivant son idée et en monologuant avec lui-même.

A quelques jours de là, Anatole était sur pied. Il devait la vie à sa jeunesse et à une vieille bonne de la maison, sa voisine sur le carré; brave femme, adorant les deux petits enfants de maître qu'elle élevait, et dont Anatole avait pris les têtes pour les mettre dans des tableaux de sainteté. La brave femme avait cru voir ses deux petits chéris dans le ciel; et elle fut trop heureuse d'apporter au malade ses soins et le bouillon qui lui rendirent les forces.

Comme il était convalescent, une rentrée inespérée, le payement d'un transparent qu'il avait fait pour un bal Willis des environs de Paris, quatre-vingts francs arriéré le sortaient de la faim.

XXXIV

Un matin, Anatole fut fort étonné de voir entrer la petite bonne de sa mère lui apportant une lettre. Sa mère le priait de venir passer la soirée chez elle avec un de ses oncles, un frère de son père, qu'il n'avait jamais vu, et qui désirait le connaître.

Le soir, Anatole trouva chez sa mère un baba, du thé, les deux lampes Carcel allumées, et un monsieur à collier de barbe noire qui l'invita à déjeuner avec lui le lendemain.

Le lendemain, sur les deux heures, dans un cabinet du Petit-Véfour, au Palais-Royal, les deux coudes sur une table où trois bouteilles de Pomard étaient vides, l'oncle, le gilet déboutonné, contait, avec l'expansion du Bourgogne, ses affaires à son neveu, la part qu'il avait à Marseille dans une fabrique de produits chimiques pour la savonnerie, ses déplacements pour la commission, le charmant voyage fait par lui, l'année précédente, en Espagne, moitié pour sa maison, moitié pour son plaisir. Et disant cela, il laissait tomber sur ses souvenirs, qu'il semblait revoir, de gros sourires scélérats. Maintenant, il avait envie d'aller à Constantinople. Il aimait le mouvement, et cela lui ferait voir du pays. Puis un homme comme lui devait toujours trouver à brasser quelque chose là-bas. D'ailleurs, comme actionnaire des paquebots, il comptait bien avoir le passage gratuit pour lui, et peut-être pour un compagnon, s'il en trouvait un.

Ce dernier mot, jeté en l'air, tombait dans une demi-ivresse d'Anatole, soudainement réconcilié avec les idées de famille, et qui sentait toutes sortes de tendresses fumeuses aller à son oncle. Il fit : — A Constantinople ! — Et il regarda devant lui, fasciné.

Il avait toujours eu un désir flottant, une sourde démangeaison, une espèce d'envie de bureaucrate d'aller

à du merveilleux lointain. Il caressait depuis longtemps la pensée vague, confuse, la tentation instinctive de faire quelque grand voyage, de partir flâner quelque part, dans des endroits bizarres, dans des lieux à caractère, à travers des paysages dont il avait respiré l'étrangeté dans des récits et des dessins de voyageurs. Ce qui aspirait en lui à l'exotique, à ces horizons attirants déroulés dans les descriptions qu'il avait lues, c'était le Parisien musard et curieux, le badaud avec ses imaginations d'enfant bercées par *Robinson* et les *Mille et une Nuits.* Constantinople! ce seul mot éveillait en lui des rêves de poésie et de parfumerie où se mêlaient, avec les lettres de Coriolis, toutes ses idées d'Eau des Sultanes, de pastilles du sérail, et de soleil dans le dos des Turcs.

— Eh bien! si tu m'emmenais, moi? — fit-il à brûle-pourpoint.

L'oncle et le neveu se tutoyaient depuis le café.

— Mon Dieu, tout de même, — répondit l'oncle en homme désarçonné par la brusquerie de la demande. — Mais tu ne seras jamais prêt, — reprit-il.

— Quand pars-tu?

— Mais... demain, à cinq heures.

— Oh! j'ai un jour de trop.

Anatole fut exact au chemin de fer. Il avait arraché trois cents francs à sa mère, dont la vanité de bourgeoise était humiliée des costumes dans lesquels on rencontrait son fils à Paris. Il paya sa place, et partit avec son oncle pour Marseille.

A Lyon, la glace était tout à fait rompue entre les deux voyageurs : l'oncle et le neveu s'étaient confié réciproquement les malheurs de leurs bonnes fortunes.

Arrivés à Marseille, à cinq heures, ils descendirent à l'hôtel des Ambassadeurs. On dîna à table d'hôte. Anatole but un peu trop de vin de Lamalgue, un vin généralement fatal aux nouveaux venus, et monta se coucher. Il dormait, lorsqu'une voix de stentor l'éveilla : Anatole! Anatole! — lui criait son oncle de la rue — nous sommes chez Conception! le pisteur de l'hôtel t'y mènera...

Anatole sauta en bas de son lit, s'habilla; et le pisteur le mena au troisième étage d'une maison de la rue de Suffren, où se trouvaient, autour d'un bol de punch, son oncle, quatre amis de son oncle et la maîtresse de son oncle, mademoiselle Conception, une petite Maltaise, brune de naissance, et danseuse de profession au Grand-Théâtre.

Les trois ou quatre jours qui suivirent parurent délicieux à Anatole. Des promenades sur le Prado, aux Peupliers, des déjeuners à la Réserve, des dîners avec Conception et les amis de son oncle, des soirées au spectacle, au café de l'Univers, c'était sa vie. Son oncle se montrait charmant pour lui; seulement, Anatole trouvait assez singulier qu'il ne parût point s'occuper du tout de la façon dont il allait vivre : il ne parlait pas de l'aider, et n'ouvrait plus la bouche sur le voyage de Constantinople.

Au bout d'une semaine, Anatole commencait à s'inquiéter assez sérieusement, lorsque le maître de l'hôtel vint lui dire qu'une dame, qui venait de descendre chez lui, demandait un peintre. Cette brave dame avait pour fils un maire d'un village des environs qui, dans un accès de fièvre chaude, s'était tailladé à coups de rasoir la gorge et le ventre. La gangrène étant venue, les médecins désespérant du malade, elle avait fait un vœu à Notre-Dame de la Garde, et son fils ayant été sauvé, elle venait à Marseille faire faire l'*ex-voto*. Anatole se hâta de brosser l'apparition de la bonne Notre-Dame à la mère près de son fils couché. Il eut pour cela une centaine de francs.

Cet *ex-voto* lui amena la commande d'un épisode d'émeute dans les rues de Marseille, commande faite par un monsieur qui s'y fit représenter en Horatius Coclès de la propriété, pour obtenir la croix. Ce tableau, où il fallut inventer une insurrection, lui fut très-bien payé. Un portrait qu'il fit d'un agent maritime lui amena toute la série des agents maritimes. Des figures d'odalisques avec des sequins, qu'il exposa à la devanture de

Réveste, et qu'on acheta, le firent connaître. L'ouvrage lui vint de tous les côtés. Il gagna de l'argent, mena large et joyeuse vie pendant plusieurs mois.

voyait toujours son oncle, il allait souvent chez Conception. Mais l'oncle paraissait fort refroidi à son égard. Il était intérieurement offusqué des succès de son neveu, de la façon dont, avec sa gaieté, son esprit, sa familiarité, Anatole avait réussi dans sa société, au cercle, au café, partout où il l'avait présenté. Il se sentait éclipsé, relégué, au second plan, par cette place faite au Parisien, à l'artiste; les histoires marseillaises qu'il essayait de raconter, après les histoires d'Anatole, ne faisaient plus rire : il ne brillait plus. Outre cela, il était blessé d'une certaine légèreté de ton que son neveu prenait avec lui, le traitant par-dessous la jambe avec des plaisanteries d'égalité et de camaraderie inconvenantes, l'appelant, à cause d'un vert caisse d'oranger usuel dans son commerce, « mon oncle *Schwanfurt* ». Il trouvait enfin que mademoiselle Conception s'amusait trop avec « ce crapaud-là », qu'elle riait trop quand il venait, et qu'elle avait l'air de le regarder comme le plaisir de la maison. Tout cela fit qu'il commença par ne plus inviter Anatole, et qu'il finit par lui remettre un beau jour la note de tous les dîners qu'il lui avait payés, en lui faisant remarquer qu'il avait la discrétion de ne les lui compter que trois francs pièce. Cette réclamation arrivait au moment où la vogue de l'artiste de Paris commençait à baisser. Tous les agents maritimes s'étaient fait peindre; et tous les Marseillais qui désiraient une odalisque en avaient acheté une chez Réveste. La gêne venait. Et c'était alors que se déclarait à Marseille le choléra qui faisait fuir à Lyon la moitié des habitants, et l'oncle d'Anatole un des premiers.

Anatole, lui, était forcé de rester : il n'avait pas de quoi se sauver. Il se trouva heureusement avoir affaire à un hôtelier qui avait encore plus peur que lui. Cet homme avait voulu lui donner son compte quelques jours avant le choléra : Anatole le vit venir à lui avec

une contrition piteuse, le soir du jour où l'on avait enterré le pisteur de l'hôtel. Il y avait déjà plusieurs mois que, forcé de faire des économies, Anatole allait dîner à l'hôtel de la Poste, pour vingt-cinq sous, avec l'état-major des paquebots. Son hôtelier venait le supplier de dîner chez lui, avec lui, au même prix; il lui offrait même de payer ce qu'il devait à la Poste. Anatole accepta, et pour ses vingt-cinq sous, il eut un dîner à trois services, dans la grande salle à manger de cent couverts, désolée et désertée, au bout de la grande table, où ne s'asseyaient plus que cinq convives, son maître d'hôtel, lui, et trois autres personnes dans sa situation : le pâtre calculateur Mondeux, dont les représentations étaient arrêtées net, et qui ne faisait plus d'argent, même dans les séminaires; le démonstrateur du pâtre, un nommé Regnault, et madame Regnault.

On se serrait pour s'empêcher de trembler, on se ramassait les uns les autres : tout ce petit monde était fort épouvanté, à l'exception du petit pâtre, qui n'avait pas l'idée du choléra et qui planait dans le septième ciel des nombres. Chaque nuit, un des quatre appelait les autres.

Le thé, le rhum, à toute heure, courait l'escalier : l'hôte était si bouleversé qu'il n'y regardait plus. A la fin, Anatole eut un héroïsme à la Gribouille : pour échapper à ces terreurs, il résolut de plonger dedans à fond; et il alla tout droit se faire inscrire au bureau des cholériques, pour visiter les malades et porter des secours.

Il passa alors des jours, des nuits, à aller où on l'appelait, chez des pauvres diables, enragés de quitter leur vie de misère, chez des poissonniers et des poissonnières qui s'éteignaient le visage éclairé par les bougies d'une petite chapelle, au-dessus de leur lit, enguirlandée de chapelets de coquillages. Il les touchait, les frictionnait, leur parlait, les plaisantait, quelquefois les sauvait : souvent il fit rire la Mort, et lui reprit les gens. Peu à peu, s'aguerrissant dans ce métier où il usait ses peurs, il finit par lui trouver comme un sinistre côté comique;

et avec sa nature comédienne, sa pente à l'imitation, son sens de la charge, il faisait, aussitôt qu'il lui revenait un moment de courage, des simulations caricaturales et terribles de ce qu'il avait vu, des convulsions qu'il avait soignées, des morts auxquels il avait fermé les yeux : cela ressemblait à l'agonie se regardant dans une cuiller à potage, et au choléra se tirant la langue dans une glace!

L'épidémie finie, Anatole revint au rêve de Constantinople, qui ne l'avait jamais quitté. Il avait dîné une fois chez son oncle avec un écuyer de Paris, le fameux Lalanne, qui dirigeait un cirque à Marseille. Toutes les affinités de sa nature de clown l'avaient aussitôt porté vers l'écuyer et le personnel de sa troupe : le petit Bach, l'inventeur du célèbre exercice de la boule; Emilie Bach, qui faisait valser son cheval, en le forçant à poser de deux tours en deux tours les pieds de devant sur la barrière des premières; Solié, qui courait debout, dans l'hippodrome de Marseille, la poste à trente-deux chevaux. Toute cette troupe était engagée pour aller donner des représentations à Constantinople, dans le cirque où madame Bach avait gagné presque une fortune, en laissant le prix d'entrée à la générosité des Turcs, et en faisant la recette à la porte dans un turban.

Anatole vit là une providence : il n'avait qu'à monter en croupe derrière le cirque pour aller là-bas. L'affaire s'arrangeait : il était convenu qu'on le prenait pour contrôleur; mais le contrôleur dans la troupe devait, en cas de besoin, figurer dans le quadrille, et même, s'il le fallait, doubler un écuyer. Anatole n'était pas homme à reculer pour si peu. D'ailleurs, ce qu'on lui demandait rentrait dans sa vocation. Il était naturellement un peu acrobate. Chez Langibout, il aimait à se pendre par les pieds à la barre du modèle. Dans tous les jeux, il était d'une élasticité, d'une souplesse merveilleuse. Il faisait très-bien le saut périlleux du haut de son poêle d'atelier. Il avait à la fois le tempérament et l'enthousiasme des tours de force. Avec ces dispositions, il parvint en quel-

ques semaines à faire le manège debout et à se tenir sur un pied : il aurait bien voulu aller plus loin, quitter le cheval des deux pieds, sauter les banderoles; mais au bout de six mois, il n'en avait pas encore trouvé le courage, lorsqu'on apprit la mort de madame Bach. Constantinople lui échappait encore une fois!

Accablé de la nouvelle, il arpentait tristement le quai du port, — quand tout à coup un homme lui tomba dans les bras en même temps qu'un singe sur la tête.

L'homme était Coriolis.

XXXV

C'était un atelier de neuf mètres de long sur sept de large.

Ses quatre murs ressemblaient à un musée et à un pandémonium. L'étalage et le fouillis d'un luxe baroque, un entassement d'objets bizarres, exotiques, hétéroclites, des souvenirs, des morceaux d'art, l'amas et le contraste de choses de tous les temps, de tous les styles, de toutes les couleurs, le pêle-mêle de ce que ramasse un artiste, un voyageur, un collectionneur, y mettaient le désordre et le sabbat du bric-à-brac. Partout d'étonnants voisinages, la promiscuité confuse des curiosités et des reliques : un éventail chinois sortait de la terre cuite d'une lampe de Pompéi; entre une épée à trois trèfles qui portait sur la lame : *Penetrabit*, et un bouclier d'hippopotame pour la chasse au tigre, on pouvait voir un chapeau de cardinal à la pourpre historique tout usée; et un personnage d'ombre chinoise de Java découpé dans du cuir était accroché auprès d'un vieux gril en fer forgé pour la cuisson des hosties.

Sur l'un des panneaux de la porte, encadrée dans des arabesques d'Alhambra, une tête de mort couronnait une panoplie qui dessinait vaguement, dessous, l'ostéologie

d'un corps. Des sabres à pommeaux, arrangés en fémurs, des lames à manches d'ivoire et d'acier niellé, des poignards courbes ébauchant des côtes, des yatagans, des khandjars albanais, des flissats kabyles, des cimeterres japonais, des cama circassiens, des khoussar indous, des kris malais, se levait une espèce de squelette sinistre de la guerre, le spectre de l'arme blanche. Au-dessus de la porte, deux bottes marocaines en cuir rouge pendaient, comme à califourchon, des deux côtés d'un grand masque de sarcophage, la face noire et les yeux blancs : posés sur le front du large et effrayant visage, des gants persans en laine frisée lui faisaient une sorte d'étrange perruque de cheveux blancs.

A côté de la porte, auprès d'une horloge Louis XIII à cadran de cuivre et à poids, une crédence moyen âge portait un moulage d'Hygie : devant elle, un ânon de plâtre semblait boire dans un gobelet de fer-blanc plein de vermillon. Entre les jambes d'un écorché, on apercevait comme un coin du Cirque : un petit modèle d'éléphant et un lutteur antique lancé en avant. La Léda de Feuchères, les jambes furieusement croisées autour du cygne, ses genoux lui relevant les ailes, était devant le Mercure de Pigalle, dont l'épaule coupait la gorge d'une nymphe de Clodion. Au-dessus de la crédence, une pochette en ébène enrichie d'incrustations de nacre, représentant des fleurs de lys et des dauphins, masquait à demi un albâtre de Lagny, du XVIe siècle, ou était figuré le songe de Jacob.

De l'aute côté de la porte, contre une autre crédence, des toiles sur châssis empilées et retournées portaient en lettres noires : 1, *rue Childebert, Paris, Hardy Alan, fabricant de couleurs fines.*

Le milieu du panneau de gauche était décoré d'un faisceau d'oriflammes et de drapeaux d'or, rouges et bleus, ayant servi à quelque représentation de théâtre, et qui, avec la fulgurance de leurs plis, avec leurs éclairs de lame de cuivre, avaient des lueurs de voûte des Invalides et de coupole de Saint-Marc. Ce faisceau, splen-

dide et triomphal, sortait de casques, de masses d'armes, de boucliers, de rondaches. Là-dessus, une tête de lion empaillée, la gueule ouverte, les crocs blancs, sortait du mur. Elle dominait et semblait garder un fauve chef-d'œuvre, une petite copie du temps du *Martyre de Saint-Marc*, de Tintoret, dont le riche cadre doré se détachait d'une boiserie noire reliée à un coffre en bois de chêne sculpté, orné de petites armoiries peintes et dorées. Sur un coin du coffre qui portait cela, une boîte à couleurs ouverte faisait briller, du brillant perlé de l'ablette, de petits tubes de fer-blanc, tachés et baveux de couleur, au milieu desquels de vieux tubes vides et dégorgés avaient le chiffonnage d'un papier d'argent. Il y avait encore sur le coffre, un grand plat hispano-arabe, à reflets mordorés, où s'éparpillait un paquet de gravures, un serre-papier fait d'un pied momifié couleur de bronze florentin, des petites fioles, une cruche à huile en grès à dessins bleus, et une grande statue en bois de sainte Barbe, à la main de laquelle était suspendu, par un cordonnet, un petit médaillon en cire, le portrait d'une vieille parente de Coriolis, guillotinée en 93.

Le reste du mur, de chaque côté, était couvert de plâtres peints, de grands écussons bariolés et coloriés. Un profil de Diane de Poitiers, la chair rosée, les cheveux blondissants, sous un clocheton gothique et flamboyant, à choux frisés, la Poésie légère de Pradier sur un socle à pivot, des pipes accrochées et serrées à la gorge par deux clous, un fragment du Parthénon, un relief du vase Borghèse, un sceptre de la Mère folle de Dijon en bois sculpté et peint, garni de grelots; une étagère chargée de bouteilles turques zébrées d'or et d'azur, un houka, enlacé du serpent poussiéreux de son tuyau, un tas de petits bouts d'ambre, une planche de coquilles, mettaient là une polychromie étourdissante, traversée d'éclairs d'irisations.

Par-dessus une haie de tableaux commencés, posés les uns devant les autres, le premier sur un chevalet Bonhomme, le second sur la peluche rouge de deux

chaises, le dernier appuyé contre le mur, l'œil allait, sur le panneau de droite, à un masque de Géricault, sur lequel était jeté de travers un feutre de pitre à plumes de coq. Après le masque, c'était une petite Vierge de retable qui avait, passée derrière le dos, une branche de buis bénit tout jauni, apportée à l'atelier par un modèle de femme, un dimanche des Rameaux. A côté de la Vierge, une mince colonnette, à enroulements or, argent, bleu et rouge, semée de croissants de lune argentés et de fleurs de lis d'or, portait en haut une boule couverte de dessins astrologiques.

Après la colonnette, s'étalait une grande toile orientale abandonnée, sur le bas de laquelle étaient écrits, à la craie, des adresses d'amis, des noms de modèles, des dates de rendez-vous, des mementos de la vie parisienne, qui entraient dans des jupes d'almées. Au dessus de la toile était pendue l'ossature d'une tête de chameau, avec tout son harnachement de brides mosaïquées de pierres bleues, tout un entourage de sellerie orientale, d'étriers de mameluck, au milieu desquels tombait un manteau de peau d'un grand chef des *Pieds noirs*, troué d'un trou de balle, et qui avait été échangé, dans le pays, contre vingt-deux poneys.

En bas, une petite armoire vitrée laissait voir, pressées et mêlées, des étoffes d'où s'échappaient des fils d'or, des soieries à couleurs de fleurs, des vestes turques dont chaque bouton d'or enserrait une perle fine. Un peu plus loin, par terre, les cassures métalliques d'un monceau de charbon de terre étincelaient contre le poêle qui allait enfoncer le coude de son tuyau dans le mur, au-dessus d'un bas-relief de saint Michel terrassant le diable, à côté de l'inscription philosophique, gravée en creux dans la pierre par un prédécesseur de Coriolis :

Quare
Nec time
Hic aut illic mors
Veniet.

Puis, entre le moulage de la tête d'un chauffeur d'Orgères et un médaillon bronzé d'une tournure furieuse à la Préault, pendaient une paire de castagnettes et deux souliers de danseuse espagnole, qui avaient comme une ombre de chair au talon. La décoratiou continuait par un bas-relief de camarade, un sujet de prix de Rome, portant le cachet en creux, au haut, à gauche : *École royale des Beaux-Arts*. Et le mur finissait par un moulage de la Vénus de Milo.

Un mannequin, couvert d'un sale costume d'arlequin loué, était debout devant la déesse, et il en écornait un grand morceau avec sa pose de bois qui faisait la cour à Colombine.

Le fond de l'atelier était entièrement rempli par un grand divan-lit qui ne laissait de place, dans un coin, qu'à une psyché en acajou, à pieds à griffes. Sous le jour de la baie, une sorte d'alcôve s'enfonçait là entre deux grandes cantonnières de tapisserie à verdure, sous un large *tendo* de toile grise, qui rappelait le ton et le grand pli lâche d'une voile sur une dunette de navire. Ce *tendo* pendait à des cordes que paraissaient tenir, de chaque côté de la baie, deux grands anges de style byzantin, peints et nimbés d'or. Le divan était recouvert de peaux de panthères et de tigres, aux têtes desséchées. Aux deux encoignures du fond, deux moulages de femme de grandeur naturelle, les deux moulages admirables du corps de Julie Geoffroy et de ses deux faces, par Rivière et Vittoz, se dressaient en espèces de cariatides. C'était la vie, c'était la présence réelle de la chair, que ces empreintes, celle surtout qu'éclairait à gauche une filtrée de jour, ce dos que fouettait, sur tous ses reliefs et sur le plein de ses orbes, une lumière chatouillante allant se perdre le long de la jambe sur le bout du talon. Une ombre flottante dormait tout le jour dans ce réduit de mystère et de paresse, dans ce petit sanctuaire de l'atelier, qui, avec ses odeurs de dépouilles sauvages et sa couleur de désert, semblait abriter le recueillement et la rêverie de la tente.

Là-dedans, dans cet atelier, il y avait le grand Coriolis qui peignait debout; — Anatole, qui faisait sur un album, en fumant une cigarette, un croquis d'après un corps dormant et perdu dans l'ombre du divan; — et le singe de Coriolis, grimpé et juché sur le dossier de la chaise d'Anatole, fort occupé à faire comme lui, se dépêchant de regarder quand il regardait, crayonnant quand il crayonnait, appuyant avec rage son porte-crayon sur la page blanche d'un petit carnet. A tout moment, il avait des étonnements, des désespoirs; il jetait de petits cris de colère, il tapait sur le papier : son crayon était rentré et ne marquait plus. Il voulait le faire ressortir, s'acharnait, flairait le porte-crayon avec précaution, comme un instrument de magie, et finissait par le tendre à Anatole.

Le jour insensiblement baissait. Le bleuâtre du soir commençait à se mêler à la fumée des cigarettes. Une vapeur vague où les objets se perdaient et se noyaient tout doucement, se répandait peu à peu. Sur les murs salis de traînée de fumée, culottés d'un ton d'estaminet, dans les angles, aux quatre coins, il s'amassait un voile de brouillard. La gaieté de la lumière mourante allait en s'éteignant. De l'ombre tombait avec du silence : on eût dit qu'un recueillement venait aux choses.

Coriolis s'assit sur un tabouret devant sa toile, et se perdit dans les rêveries que l'heure douteuse fait passer dans les yeux d'un peintre devant son œuvre. Anatole alla s'étendre à la place que les pieds du dormeur laissaient libre sur le divan. Le singe disparut quelque part.

Les tableaux semblaient défaillir; ils étaient pris de ce sommeil du crépuscule qui paraît faire descendre dans les ciels peints le ciel du dehors, et retirer lentement des couleurs le soleil qui s'en va de la journée. La mélancolique métamorphose se faisait, changeant sur les toiles l'azur matinal des paysages en pâleurs émeraudées du soir; la nuit s'abaissait visiblement dans les cadres. Bientôt les tableaux, vus sur le côté, firent les

taches brouillées, mêlées, d'un cachemire ou d'un tapis de Smyrne. La tournure d'un rêve vint aux silhouettes des compositions qui prirent, dans la masse de leurs ombres un caractère confus, étrange, presque fantastique. Les petites colonnes encastrées dans le mur, les consoles et les portoirs des statuettes, arrêtaient encore un peu de jour qui se rétrécissait en une filée toujours plus mince sur leurs nervures. Au-dessus de la copie du Saint-Marc, du noir était entré dans la gueule ouverte du lion qui paraissait bâiller à la nuit.

Un nuage d'effacement se nouait du plancher au plafond. Les plâtres devenaient frustes à l'œil, et des apparences de formes à demi perdues ne laissaient plus voir que des mouvements de corps lignés par un dernier trait de clarté. Le parquet perdait le reflet des châssis de bois blancs qui se miraient dans son luisant. Il continuait à pleuvoir ce gris de la nuit qui ressemble à une poussière. La fin de la lumière agonisait dans les tableaux : ils s'évanouissaient sur place, décroissaient sans bouger, mystérieusement, dans la lenteur d'un travail de mort, et dans l'espèce de solennité d'une silencieuse décomposition du jour. Comme lassée et retombant sur l'épaule, la tête de mort sembla se pencher davantage et se baisser sur un manche de yatagan.

Puis ce fut ce moment entre le jour et la nuit où ne se voit plus que ce qui est de l'or : l'ombre avait mangé tout le bas de l'atelier. Il n'y restait plus de lumière qu'aux deux godets de la palette de Coriolis, posée sur une chaise. Les choses étaient incertaines et ne se laissaient plus retrouver qu'à tâtons par la mémoire des yeux. Puis des taches noires couvrirent les tableaux. L'ombre s'acrocha de tous les côtés aux murs. Une paillette, sur le côté des cadres, monta, se rapetissa, disparut à l'angle d'en haut; et il ne resta plus dans l'atelier qu'une lueur d'un blanc vague sur un œuf d'autruche pendu au plafond, et dont on ne voyait déjà plus ni la corde ni la houppe de soie rouge.

A ce moment, le domestique apporta la lampe.

Le dormeur du divan, réveillé par la lumière, s'étira, se leva : c'était Chassagnol.

Quelque temps, il se promena dans l'atelier avec les mouvements, l'espèce de frisson d'un homme agitant et secouant la dernière lâcheté de sa somnolence. Et tout à coup : Ingres! Delacroix! — il jeta ces deux grands noms comme s'il revenait d'un rêve à l'écho de la causerie sur laquelle il s'était endormi.

— Ingres! Ah! oui, Ingres! Le dessin d'Ingres! Allons donc! Ingres!... Il y a trois dessins : d'abord l'absolu du beau : le Phidias; puis le dessin italien de la Renaissance : les Raphaël, les Léonard de Vinci; puis le dessin *rengaine*... encore beau, mais avec des indications, des appuiements, des soulignements de choses qui doivent être perdues dans la ligne, fondues dans la coulée, le jet de tout le dessin... Tenez! par exemple, un modèle, mettez-le là : Léonard de Vinci le dessinera avec ingénuité... tout auprès... poil par poil, comme un enfant... Raphaël y mettra, dans l'après-nature de son dessin, le ressouvenir de formes, l'instinct d'un noble à lui... Eh bien! dans le Vinci comme dans le Raphaël, dans celui qui n'a fait que copier comme dans celui qui a interprété, il y aura plus que le modèle, quelque chose qu'ils seront seuls à y voir... Tenez! voilà une tête de cheval de Phidias... Eh bien! ça a l'air de n'être que la nature : moulez une tête de cheval et voyez-la à côté!... C'est le mystère de toutes les belles choses de l'antiquité : elles ont l'air moulées; cela semble le vrai et la réalité même, mais c'est de la réalité vue par de la personnalité de génie... Chez Ingres? Rien de cela... Ce qu'il est, je vais vous le dire : l'inventeur au dix-neuvième siècle de la photographie en couleur pour la reproduction des Pérugin et des Raphaël, voilà tout!... Delacroix, lui, c'est l'autre pôle... Un autre homme!... L'image de la décadence de ce temps-ci, le gâchis, la confusion, la littérature dans la peinture, la peinture dans la littérature, la prose dans les vers, les vers dans la prose, les passions, les nerfs, les faiblesses de notre

temps, le tourment moderne... Des éclairs de sublime dans tout cela... Au fond, le plus grand des ratés... Un homme de génie venu avant terme... Il a tout promis, tout annoncé... L'ébauche d'un maître... Ses tableaux? des fœtus de chefs-d'œuvre!... l'homme qui, après tout, fera le plus de passionnés comme tout grand incomplet... Du mouvement, une vie de fièvre dans ce qu'il fait, une agitation de tumulte, mais un dessin fou, en avance sur le mouvement, débordant sur le muscle, se perdant à chercher la boulette du sculpteur, le modelage de triangles et de losanges, qui n'est plus le contour de la ligne d'un corps, mais l'expression, l'épaisseur du relief de sa forme... Le coloriste? Un harmoniste désaccordé... pas de généralité d'harmonie... des colorations dures, impitoyables, cruelles à l'œil, qui ont besoin de s'enlever sur des tonalités tragiques, des fonds tempêtueux de crucifiement, des vapeurs d'enfer comme dans son Dante... Une bonne toile, ça!... Pas de chaleur, avec toute cette violence de tons, cette rage de palette... Il n'a pas le soleil... La chair, il n'exprime pas la chair... Point de transparence... des crépis rosâtres, des rouges d'onglée, il fait de cela la vie, l'animation de la peau... Toujours vineux... des demi-teintes boueuses... Jamais la belle pâte coulante, la grande traînée délavée des maîtres de la chair... Avec cela un insupportable procédé d'éclairage des corps et des objets, des lumières faites avec des hachures ou des traînées de pur blanc, des lumières qui ne sont jamais prises dans le ton lumineux de la chose peinte, et qui détonnent comme des repeints... Regardez dans le *Dante* ce brillant de bord d'assiette posé sur la fesse de l'homme repoussant du pied le ventre de la femme... Delacroix! Delacroix! Un grand maître? oui, pour notre temps... Mais au fond, ce grand maître, quoi? C'est la lie de Rubens!...

— Merci! — fit Anatole. — Eh bien? alors, qu'est-ce qui nous restera comme grands peintres?

— Les paysagistes, — répondit Chassagnol, — les paysagistes...

[illegible]

— [illegible] — [illegible]

l'a[illegible]

p[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

qu'il [illegible].

— [illegible] — [illegible]

Le [illegible],

et au [illegible] corre-

tion, il [illegible] sauvé par [illegible].

XXXVI

Anatole était revenu à Paris, rapatrié par Coriolis qui avait voulu absolument lui payer ses dettes à Marseille et son voyage. Aux résistances, aux susceptibilités, aux délicatesses fières d'Anatole, Coriolis avait répondu par des mots d'une brutalité cordiale, lui disant que « c'était trop bête » et qu'il l'emmenait.

Pendant que Coriolis était en Orient, son oncle était mort; et il revenait, après avoir été à Bourbon prendre possession de la succession. Il était riche, il avait maintenant une quinzaine de mille livres de rentes. Il comptait prendre un grand atelier. Anatole logerait avec lui; et il resterait tant qu'il voudrait, tant qu'il se trouverait bien, jusqu'à ce qu'il y eût dans sa vie une chance, une embellie. La chaleur des offres de Coriolis, leur simple et rude amitié avaient triomphé des scrupules d'Anatole, qui, se laissant faire, était devenu l'hôte de Coriolis, dans son grand atelier de la rue de Vaugirard.

Sans être tendre, Coriolis était de ces hommes qui ne se suffisent pas et qui ont besoin de la présence, de l'habitude de quelqu'un à côté d'eux. Il avait peine à

passer une heure dans une chambre où n'était pas un être humain. Il était presque effrayé à l'idée de retrouver la vie enfermée de l'Occident dans un grand appartement où il serait tout seul, seul à vivre, seul à travailler, seul à dîner, toujours en tête-à-tête avec lui-même Il se rappelait sa jeunesse, où pour échapper à la solitude, il avait toujours mis une femme dans son intérieur et fini ses liaisons en accoquinements. Dans le compagnonnage d'Anatole, il voyait une gaie et amusante société de tous les instants, qui le sauverait de l'enlacement d'une maîtresse, et aussi de la tentation d'une fin qu'il s'était défendue : le mariage.

Coriolis s'était promis de ne pas se marier, non qu'il eût de la répugnance contre le mariage ; mais le mariage lui semblait un bonheur refusé à l'artiste. Le travail de l'art, la poursuite de l'invention, l'incubation silencieuse de l'œuvre, la concentration de l'effort lui paraissaient impossibles avec la vie conjugale, aux côtés d'une jeune femme caressante et distrayante, ayant contre l'art la jalousie d'une chose plus aimée qu'elle, faisant autour du travailleur le bruit d'un enfant, brisant ses idées, lui prenant son temps, le rappelant au *fonctionarisme* du mariage, à ses devoirs, à ses plaisirs, à la famille, au monde, essayant de reprendre à tout moment l'époux et l'homme dans cette espèce de sauvage et de monstre social qu'est un vrai artiste.

Selon lui, le célibat était le seul état qui laissât à l'artiste sa liberté, ses forces, son cerveau, sa conscience. Il avait encore sur la femme, l'épouse, l'idée que c'était par elle que se glissaient, chez tant d'artistes, les faiblesses, les complaisances pour la mode, les accommodements avec le gain et le commerce, les reniements d'aspirations, le triste courage de déserter le désintéressement de leur vocation pour descendre à la production industrielle hâtée et bâclée, à l'argent que tant de mères de famille font gagner à la honte et à la sueur d'un talent. Et au bout du mariage, il y avait encore la paternité qui, pour lui, nuisait à l'artiste, le détournait

de la production spirituelle, l'enlevait à une création d'ordre inférieur, l'abaissait à l'orgueil bourgeois d'une propriété charnelle. Enfin, il voyait toutes sortes de servitudes, d'abdications et de ramollissements pour l'artiste, dans cette félicité bourgeoise du ménage, cet état doux, lénitif, cette atmosphère émolliente où se détend la fibre nerveuse et où s'éteint la fièvre qui fait créer. Au mariage, il eût presque préféré, pour un tempérament d'artiste, une de ces passions violentes, tourmentées, qui fouettent le talent et lui font quelquefois saigner des chefs-d'œuvre.

En somme, il estimait que la sagesse et la raison étaient de ne demander que des satisfactions sensuelles à la femme, dans des liaisons sans attachement, à part du sérieux de la vie, des affections et des pensées profondes, pour garder, réserver, et donner tout le dévouement intime de sa tête, toute l'immatérialité de son cœur, le fond d'idéal de tout son être, à l'Art, à l'Art seul.

XXXVII

Assis le derrière par terre, sur le parquet, Anatole passait des journées à observer le singe qu'on appelait Vermillon, à cause du goût qu'il avait pour les vessies de *minium*. Le singe s'épouillait attentivement, allongeant une de ses jambes, tenant dans une de ses mains son pied tordu comme une racine; ayant fini de se gratter, il se recueillait sur son séant, dans des immobilités de vieux bonze : le nez dans le mur, il semblait méditer une philosophie religieuse, rêver au Nirvanâ des macaques. Puis c'était une pensée infiniment sérieuse et soucieuse, une préoccupation d'affaire couvée, creusée, comme un plan de filou, qui lui plissait le front, lui joignait les mains, le pouce de l'une sur le

pouce de l'autre. Anatole suivait tous ces jeux de sa physionomie, les impressions fugaces et multiples traversant ces petits animaux, l'air inquiétant de pensée qu'ils ont, ce ténébreux travail de malice qu'ils semblent faire, leurs gestes, leurs airs volés à l'ombre de l'homme, leur manière grave de regarder avec une main posée sur la tête, tout l'indéchiffrable des choses prêtes à parler qui passent dans leur grimace et leur mâchonnement continuel. Ces petites volontés courtes et frénétiques des petits singes, ces envies coléreuses d'un objet qu'ils abandonnent, aussitôt qu'ils le tiennent, pour se gratter le dos, ces tremblements tout palpitants de désir et d'avidité empoignante, ces appétences d'une petite langue qui bat, puis tout à coup ces oublis, ces bouderies en poses ennuyées, de côté, les yeux dans le vide, les mains entre les deux cuisses; le caprice des sensations, la mobilité de l'humeur, les prurigos subits, les passages de la gravité à la folie, les variations, les sautes d'idées qui, dans ces bêtes, semblent mettre en une heure le caractère de tous les âges, mêler des dégoûts de vieillard à des envies d'enfant, la convoitise enragée à la suprême indifférence, — tout cela faisait la joie, l'amusement, l'étude et l'occupation d'Anatole.

Bientôt avec son goût et son talent d'imitation, il arriva à singer le singe, à lui prendre toutes ses grimaces, son claquement de lèvres, ses petits cris, sa façon de cligner des yeux et de battre des paupières. Il s'épouillait comme lui, avec des grattements sur les pectoraux ou sous le jarret d'une jambe levée en l'air. Le singe, d'abord étonné, avait fini par voir un camarade dans Anatole. Et ils faisaient tous deux des parties de jeu de gamins. Tout à coup, dans l'atelier, des bonds, des élancements, une espèce de course volante entre l'homme et la bête, un bousculement, un culbutis, un tapage, des cris, des rires, des sauts, une lutte furieuse d'agilité et d'escalade, mettaient dans l'atelier le bruit, le vertige, le vent, l'étourdissement, le tourbillon de

deux singes qui se donnent la chasse. Les meubles, les plâtres, les murs en tremblaient. Et tous deux, au bout de la course, se trouvant nez à nez, il arrivait presque toujours ceci : excité par le plaisir nerveux de l'exercice, l'irritation du jeu, l'enivrement du mouvement, Vermillon, piété sur ses quatre pattes, la queue roide, sa raie de vieille femme dessinée sur son front qui se fronçait, les oreilles aplaties, le museau tendu et plissé, ouvrait sa gueule avec la lenteur d'un ressort à crans, et montrait des crocs prêts à mordre. Mais à ce moment, il trouvait en face de lui une tête qui ressemblait tellement à la sienne, une répétition si parfaite de sa colère de singe, que tout décontenancé, comme s'il se voyait dans une glace, il sautait après sa corde et s'en allait réfléchir tout en haut de l'atelier à ce singulier animal qui lui ressemblait tant.

C'était une vraie paire d'amis. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Quand par hasard Anatole n'était pas là, Vermillon restait à bouder solitairement dans un coin, refusait de jouer avec des mouvements grognons qui tournaient le dos aux personnes; et si les personnes insistaient, il leur imprimait la marque de ses dents sur la peau, sans mordre tout à fait, avec une douceur d'avertissement. Quoiqu'il eût la longue mémoire rancunière de sa race, des patiences de vengeance qui attendaient des mois, il pardonnait à Anatole ses mauvaises farces, ses cadeaux de noisettes creuses. Quand il voulait quelque chose, c'était à lui qu'il faisait son petit cri de demande. C'était à lui qu'il se plaignait quand il était un peu malade, auprès de lui qu'il se réfugiait pour demander une intercession, quand il avait fait quelque mauvais coup et qu'il sentait une correction dans l'air. Quelquefois, au soleil couchant, il lui venait de petits gestes de câlinerie qui demandaient pour s'endormir les bras d'Anatole. Et il adorait lui éplucher la tête.

Il semblait que le singe se sentait comme rapproché par un voisinage de nature de ce garçon si souple, si élastique, à la physionomie si mobile; il retrouvait en

lui un peu de sa race : c'était bien un homme, mais presque un homme de sa famille ; et rien n'était plus curieux que de le voir, souvent, quand Anatole lui parlait, essayer avec ses petites mains de lui toucher la langue, comme s'il avait eu l'idée de chercher à se rendre compte de ce mécanisme étonnant que ce grand singe avait, et que lui n'avait pas.

A la longue, les deux amis avaient déteint l'un sur l'autre. Si Vermillon avait donné du singe à Anatole, Anatole avait donné de l'artiste à Vermillon. Vermillon avait contracté, à côté de lui, le goût de la peinture, un goût qui l'avait d'abord mené à manger des vessies de couleur ; puis saisi par une rage de gribouiller du papier, il s'était mis à arracher des plumes aux malheureuses poules du portier, à les tremper dans le ruisseau, et à les promener sur ce qu'il trouvait d'à peu près blanc. Malgré tout ce qu'Anatole avait fait pour encourager ces évidentes dispositions à l'art, Vermillon s'était arrêté à peu près là. Il n'avait pu encore tracer, en dessinant d'après nature, que des ronds, toujours des ronds, et il était à craindre que ce genre de dessin monotone ne fût le dernier mot de son talent.

XXXVIII

Tel était l'heureux ménage d'artistes vivant dans cet atelier de la rue de Vaugirard, excellent ménage de deux hommes et d'un singe, de ces trois inséparables : Vermillon, Anatole, Coriolis, — les trois êtres que voici.

Vermillon était un macaque *Rhésus*, le macaque appelé *Memnon* par Buffon. Sur sa fourrure brune, aux épaules, à la poitrine, il avait des bleuissements de poils rappelant des bleus d'aponévroses. Une tache blanche lui faisait une marque sous le menton. Il portait sur la tête des espèces de cheveux plantés très-bas avec une

raie qui s'allongeait sur le front. Dans ses grands yeux bruns, à prunelles noires, brillait une transparence d'un ton marron doré. La pinçure de son petit nez aplati montrait comme l'indication d'un trait d'ébauchoir dans une cire. Son museau était piqué du grenu d'un poulet plumé. Des tons fins de teint de vieillard jouaient sur le rose jaunâtre et bleuâtre de sa peau de visage. A travers ses oreilles tendres, chiffonnées, des oreilles de papier, traversées de fibrilles, le jour en passant devenait orange. Ses miniatures de mains, du violet d'une figue du Midi, avaient des bijoux d'ongles. Et quand il voulait parler, il poussait de petits cris d'oiseau ou de petites plaintes d'enfant.

Anatole avait une tête de gamin dans laquelle la misère, les privations, les excès, commençaient à dessiner le masque et la calvitie d'une tête de philosophe cynique.

Coriolis était un grand garçon très-grand et très-maigr la tête petite, les jointures noueuses, les mains longu un garçon se cognant aux linteaux des portes basses, plafond des coupés, aux lustres des appartements Paris ; un garçon embarrassé de ses jambes, qui ne po vaient tenir dans aucune stalle d'orchestre, et que, dans ses siestes d'homme du Midi, il jetait plus haut que sa tête sur les tablettes des cheminées et les rebords des poêles, à moins qu'il ne les nouât, en sarments de vigne, l'une autour de l'autre : alors on lui voyait sous son pantalon remonté, un tout petit pied de femme, au cou-de-pied busqué d'Espagnole. Cette grandeur, cette maigreur flottant dans des vêtements amples, donnaient à sa personne, à sa tournure, un dégingandement qui n'était pas sans grâce, une sorte de dandinement souple et fatigué, qui ressemblait à une distinction de nonchalance. Des cheveux bruns, de petits yeux noirs brillants, pétillants, qui éclairaient à la moindre impression ; un grand nez, le signe de race de sa famille et de son nom patronymique, Naz, *naso;* une moustache dure, des lèvres pleines, un peu saillantes, et rouges dans la pâleur lé-

gèrement boucanée de son visage, mettaient dans sa figure une chaleur, une vivacité, une énergie sympathiques, une espèce de tendre et mâle séduction, la douceur amoureuse qu'on sent dans quelques portraits italiens du seizième siècle. A ce charme, Coriolis mêlait le caressant de ce joli accent mouillé de son pays, qui lui revenait quand il parlait à une femme.

Dans ce grand corps, il y avait un fond de tempérament féminin, une nature de paresse, de volupté, portée à une vie sans travail et de jouissances sensuelles, une vocation de goûts qui, si elle n'eût pas été contrariée par une grande aptitude picturale, se fût laissée couler à une de ces carrières d'observation, de mondanité, de plaisir, à un de ces postes de salon et de diplomatie parisienne que les ministres savaient créer, sous Louis-Philippe, pour tel séduisant créole. Même à l'heure présente, engagé comme il l'était dans la lutte de ses ambitions, dans le travail de cet art qui remplissait sa vie, tout soutenu qu'il se sentait par la conscience d'un vrai talent, il lui fallait de grands efforts pour toujours vouloir. La continuité lui manquait dans le courage et le labeur de la production. Il éprouvait à tout moment des défaillances, des fatigues, des découragements. Des journées venaient où l'homme des colonies reparaissait dans le piocheur parisien, des journées qu'il usait, étourdissait, perdait à faire de la fumée et à boire des douzaines de tasses de café. Dans la dure et longue violence qu'il venait d'imposer à ses goûts en Orient, il avait eu, pour se soutenir, l'enchantement du pays, le bonheur enivrant du climat, et aussi le far-niente bienheureux d'une contemplation plus occupée encore à regarder des visions qu'à peindre des tableaux. Travailleur, son tempérament faisait de lui un travailleur sans suite, par boutades, par fougues, ayant besoin de se monter, de s'entraîner, de se lier au travail par la force maîtresse d'une habitude; perdu, sans cela, tombant, de l'œuvre désertée, dans des inactions désespérées d'un mois.

XXXIX

Coriolis était revenu d'Asie Mineure avec un talent dont l'originalité, alors toute neuve, faisait sensation parmi le petit cercle d'amis qui fréquentaient l'atelier de la rue de Vaugirard.

Il rapportait un Orient tout différent de celui que Decamps avait montré aux yeux de Paris, un Orient de lumière aux ombres blondes, tout pétillant de couleurs tendres. Aux objections de première surprise et d'étonnement, il se contentait de répondre : — Si, c'est bien cela; et souriait des yeux à ce que sa toile lui faisait revoir. Il n'ajoutait rien de plus. Parfois pourtant, quand on le poussait : — Voyez-vous — se mettait-il à dire — cela, je le sais... et je suis sûr que je le sais Je suis une mémoire... Je ne suis peut-être pas autre chose, mais j'ai cela du peintre : la mémoire... Je puis poser sur la toile le ton juste, rigoureux, qu'a tel mur là-bas dans telle saison.. Tenez! ce blanc qui est là dans ce coin de l'atelier, eh bien! je vais vous étonner : c'est précisément la valeur du ton de l'ombre à Magnésie, au mois de juillet... C'est mathématique, voyez-vous... absolu comme deux et deux font quatre... — Une seule fois, un jour où la discussion s'était animée, et où, dans l'entraînement des paroles, l'éloge du talent de Decamps avait fini par être, dans la bouche de Chassagnol, la condamnation de l'Orient de Coriolis, Coriolis assis à la turque sur le divan, le doigt, dans un quartier de sa pantoufle qu'il tourmentait, laissa tomber une à une ses idées sur un grand rival, ainsi :

— Decamps!... Decamps n'est pas un naïf... Il n'est pas arrivé tout neuf devant la lumière orientale... Il n'a pas appris le soleil, là... Il n'est pas tombé en Orient avec son éducation de peintre à faire, avec des yeux

tout à fait à lui... Il était formé, il savait... Il a vu avec un parti pris. Il a emporté avec lui des souvenirs, des habitudes, des procédés... Il s'était trop rendu compte comment les anciens peintres font la lumière dans les tableaux... Il avait trop vécu avec les Vénitiens, l'école anglaise, Rembrandt... Il a toujours voulu faire le coup de soleil du Rembrandt du Salon carré... Enfin, pour moi, quand il a été là, il ne s'est pas assez livré, oublié, abandonné... Il n'a pas assez voulu voir comment la lumière qu'il avait devant les yeux se faisait, et alors, pour avoir sa lumière plus vive, il a forcé, exagéré ses ombres... Des coups de pistolet, ses tableaux... Pas de sincérité : il n'a pas eu l'émotion de la nature... Toujours trop de lui dans ce qu'il faisait... Il n'a jamais su, tenez, comme Rousseau, être un refléteur en restant personnel... Puis, Decamps, il a fait très-peu de chose en pleine lumière... Dans ses tableaux, il n'y a jamais de lumière diffuse... Il ne connaît pas ça, les bains de jour, les pleins soleils aveuglant, mangeant tout... Ce qu'il fait toujours, ce sont des rues, des culs-de-sac, des compartiments de lumière dans des corridors d'ombre... Decamps? Jamais une finesse de ton... Des gris? cherchez ses gris!... Ses rouges? c'est toujours un rouge de cire à cacheter... Coloriste? non, il n'est pas coloriste... Criez tant que vous voudrez, non, pas coloriste... On est coloriste, n'est-ce pas, avec du noir et du blanc?... Gavarni est un coloriste dans une lithographie... Partons de là... Qu'est-ce qui fait maintenant qu'une chose peinte avec des couleurs est d'un coloriste, paraît d'un coloriste dans une reproduction gravée ou lithographiée? Qu'est-ce qui fait ça? Une seule chose, absolument, la même chose que pour le noir et le blanc : le rapport des valeurs... Par exemple, voici un Velasquez...

Et Coriolis prit un morceau de fusain, dont il sabra une feuille d'album.

— Il combinera d'abord ses valeurs d'ombre et de lumière, de noir et de blanc... Il les combinera dans une

tête, un pourpoint, une écharpe, une culotte, un cheval, — et le fusain marchait avec sa parole. — Puis, de quelque couleur qu'il peigne ces différentes choses, orangé, ou jaune, ou rose, ou gris, vous pouvez être sûr qu'il s'arrangera toujours pour garder les valeurs d'ombre et de lumière de son noir et de son blanc... Decamps ne s'est jamais douté de ça... Ce qui l'a sauvé, c'est que presque tous ses tableaux sont des monochromies bitumineuses avec des réveillons, des espèces de crayons noirs relevés de touches de pastel... Ça peut rendre l'Orient de l'Afrique, l'Orient de l'Egypte, je ne sais pas, je n'ai pas étudié ce pays-là; mais pour l'Asie Mineure... l'Asie Mineure! Si vous voyiez ce que c'est! Un pays de montagnes et de plaines inondées une partie de l'année... C'est une vaporisation continuelle... Tenez! une évaporation d'eau de perles... tout brille et tout est doux... la lumière, c'est un brouillard opalisé... avec des couleurs. comme un scintillement de morceaux de verre coloré...

XL

Lors de son retour en France, vers la fin de l'année 1850, Coriolis s'était trouvé à court de temps pour exposer au Salon qui ouvrait, cette année-là, le 30 décembre. Anatole avait vainement essayé de le décider à envoyer au Palais-National quelques-unes de ses belles esquisses. Coriolis sentait qu'à son âge, n'ayant jamais étalé, il lui fallait un début qui fût un coup d'éclat. Il ne voulait arriver devant le public qu'avec des morceaux faits, où il aurait mis tout son effort, l'achèvement du temps.

L'année 1851 n'ayant pas d'Exposition, il eut tout le loisir de travailler à trois toiles. Il les remania, les caressa, les retoucha, les retournant pour les laisser dormir, y revenant avec des yeux plus froids et détachés

de la griserie du ton tout frais, y mettant à tous les coins cette conscience de l'artiste qui veut se satisfaire lui-même.

Le premier de ces trois tableaux, peints d'après ses souvenirs et ses croquis, était le campement de Bohémiens dont il avait envoyé à Anatole l'ébauche écrite. Une lumière pareille à la horde qu'elle éclairait, errante et folle, des rayons perdus, l'éparpillement du soleil dans les bois, des zigzags de ruisseau, des oripeaux de sorcière et de fée, un mélange de basse-cour, de dortoir et de forge, des berceaux multicolores, comme de petits lits d'Arlequin accrochés aux arbres, un troupeau d'enfants, de vieilles, de jeunes filles, le camp de misère et d'aventure, sous son dôme de feuilles, avec son tapage et son fouillis, revivait dans la peinture claire, cristallisée, pétillante de Coriolis, pleine de retroussis de pinceau, d'accentuations qui, dans les masses, relevaient un détail, jetaient de l'esprit sur une figure, sur une silhouette.

Sa seconde toile faisait voir une vue d'Adramiti. D'une touche fraîche et légère, avec des tons de fleurs, la palette d'un vrai bouquet, Coriolis avait jeté sur la toile le riant éblouissement de ce morceau de ciel tout bleu, de ces baroques maisons blanches, de ces galeries vertes, rouges, de ces costumes éclatants, de ces flaques d'eau où semble croupir de l'azur noyé. Il y avait là un rayonnement d'un bout à l'autre, sans ombre, sans noir, un décor de chaleur, de soleil, de vapeur, l'Orient fin, tendre, brillant, mouillé de poussière d'eau de pierres précieuses, l'Orient de l'Asie Mineure, comme l'avait vu et comme l'aimait Coriolis.

Le troisième de ses tableaux représentait une caravane sur la route de Troie. C'était l'heure frémissante et douce où le soleil va se lever; les premiers feux, blancs et roses, répandant le matin dans le ciel, semblaient jeter les changeantes couleurs tendres de la nacre sur le lever du jour vers lequel, le cou tendu, les chameaux respiraient.

La veille de son envoi, Coriolis donnait encore ce dernier coup de pinceau que les peintres donnent à leurs tableaux dans leur cadre de l'Exposition.

XLI

Le jury du Salon fonctionnait depuis quelque temps, quand Coriolis se sentit inquiet, pris de l'impatience de savoir son sort. L'absence de toute lettre de refus, les promesses de réception faites à ses tableaux par ceux qui les avaient vus, ne le rassuraient pas. Anatole avait vaguement entendu dire dans une brasserie que son ami était refusé, au moins pour une de ses toiles. La tête de Coriolis se mit à travailler là-dessus. Il était embarrassé pour sortir de cette incertitude qui lui taquinait l'imagination et les nerfs. Anatole lui conseilla d'aller voir leur ancien camarade Garnotelle, qu'il n'avait pas revu depuis son retour de Rome, et qui était devenu un artiste posé, lancé, « pourri de relations ». Coriolis se décidait à aller voir Garnotelle.

Il arrivait à la cité Frochot, à ce joli phalanstère de peinture posé sur les hauteurs du quartier Saint-Georges; gaie villa d'ateliers riches, de l'art heureux, du succès, dont le petit trottoir montant n'est guère foulé que par des artistes décorés. Vers le milieu de la cité, à une porte en treillage, garnie de lierre, il sonna. Un domestique à l'accent italien prit sa carte et l'introduisit dans un atelier à la claire peinture lilas.

Sur les murs se détachaient des cadres dorés, des gravures de Marc-Antoine, des dessins à la mine de plomb grise, portant sur leur bordure le nom de M. Ingres. Les meubles étaient couverts d'un reps gris qui s'harmonisait doucement et discrètement avec la peinture de l'atelier. Deux vases de pharmacie italienne, à anses de serpents tordus, posaient sur un grand meuble à glaces de vitrine, laissant voir la collection, reliée en volume dorés sur tranche, des études et des croquis de Garnotelle. Dans un coin, un *ficus* montrait ses grandes

feuilles vernies; dans l'autre, un bananier se levait d'une espèce de grand coquetier de cuivre, à côté d'un piano droit ouvert. Tout était net, rangé, essuyé, jusqu'aux plantes qui paraissaient brossées. Rien ne traînait, ni une esquisse, ni un plâtre, ni une copie, ni une brosse. C'était le cabinet d'art élégant, froid, sérieux, aimablement classique et artistiquement bourgeois d'un prix de Rome, qui se consacre spécialement aux portraits de dames du monde.

Au milieu de l'atelier, au plus beau jour, sur un chevalet d'acajou à col de cygne, reposait un portrait de femme entièrement terminé et verni. Devant ce portrait était un tapis, et devant le tapis, trois fauteuils en place, fatigués d'un passage de personnes, formaient un hémicycle. Ces fauteuils, le tapis, le chevalet, mettaient là un air d'exhibition religieuse, et comme un petit coin de chapelle. Coriolis reconnut le portrait : c'était le portrait de la femme d'un riche financier, un portrait que les journaux avaient annoncé comme devant être le seul envoi de Garnotelle au Salon.

Garnotelle, en vareuse de velours noir, entra.

— Comment! c'est toi? — dit-il en laissant voir le malaise d'équilibre d'un homme qui retrouve un ami oublié. — Tu as été longtemps là-bas, sais-tu? Je suis enchanté... Ah! tu regardes mon exposition...

— Comment, ton exposition?

— Ah! c'est vrai... tu reviens de si loin! tu as l'innocence de ces choses-là... Eh bien! j'ai tout bonnement écrit à la Direction que j'avais besoin d'un délai pour finir... et voilà... Je n'envoie pas comme les autres... et je fais ici ma petite exposition particulière, comme tu vois... Votre tableau ne passe pas comme cela avec le commun des martyrs... Vous êtes distingué par l'administration... cela fait très-bien... Je l'enverrai au dernier jour, et tu verras, il ne sera pas le plus mal placé... Ah ça! et toi? Est-ce qu'on ne m'a pas dit que tu avais quelque chose?

— Oui, trois tableaux de là-bas, et c'est justement

pour ça... Je ne sais pas si je suis malade... Et je voudrais [illegible]...

— Oh! [illegible]... C'est très-facile... Je te saurai cela ce soir... Où demeures-tu?

— Rue de Vaugirard, 23.

— Comment! tu habites-là? C'est loin de tout. Pour peu qu'on aille un peu dans le monde... les ponts à traverser... Et ça te va-t-il, mon portrait?

— Très-bien... très-bien... Le collier de perles... Oh! il est étonnant... — dit Coriolis sans enthousiasme.

— Mon Dieu! c'est un portrait sérieux, sans tapage... Si j'avais voulu, ces temps-ci... La Tanucci m'a fait demander... Il était deux, trois heures... enfin une heure honnête pour se présenter chez une femme qui ne l'est pas... Elle était au lit... Une chambre de satin, feu et or... éblouissante... Elle s'amusait à faire ruisseler dans une grande cassette Louis XIII, tu sais, avec du cuivre aux angles, des bijoux, des diamants, de l'or... Elle était à demi sortie du lit, les épaules nues, des cheveux superbes, une chemise... tu sais de ces chemises qu'elles ont!... elle m'a demandé son portrait comme une chatte... J'ai été héroïque, j'ai refusé... Vois-tu, mon cher, au fond, ces portraits-là, quand on voit du monde, quand on connaît des femmes bien, c'est toujours une mauvaise affaire... ça jette de la déconsidération sur un talent... il faut laisser cela aux autres... Tu dis... ton adresse?

— 23, rue de Vaugirard.

— Je t'écris, vois-tu, pour plus de sûreté... parce que j'ai tant de choses... Et puis, je veux aller te voir... Tu me montreras tout ce que tu as rapporté... Je serais très-curieux... Veux-tu que nous descendions ensemble jusqu'aux boulevards? Je suis invité à déjeuner ce matin...

Il sonna son domestique, passa un habit, et quand ils furent dehors : — Pourquoi, — dit-il à Coriolis, — n'habites-tu pas par ici?

— Pourquoi? — répondit Coriolis. — Tiens, regarde...

— et il désigna une croisée. — Vois-tu ces bougies roses à cette toilette, des bougies couleur de chair qui font penser à la jambe d'une danseuse dans un bas de soie? Vois-tu cette bonne sur le trottoir qui promène ce petit chien de la Havane? La bonne a du blanc, et le petit chien a du rouge... Sens-tu cette odeur de poudre de riz qui descend les escaliers et sort par la porte comme l'haleine de la maison?... Eh bien! mon cher, voilà ce qui me fait sauver... J'en ai peur... Il flotte trop de plaisir pour moi par ici... La femme est dans l'air... on ne respire que cela! Je me connais, il me faut ma rue de Vaugirard, mon quartier, un quartier d'étudiants qui ressemble à l'hôtel Cicéron de la vache enragée... Ici, je redeviendrais un créole... et je veux faire quelque chose...

— Ah! moi pour travailler, il n'y a que Rome... ma belle Rome! Quand avec l'école nous allions acheter, je me rappelle, aux *Quattro Fontane,* des oranges et des pommes de pin pour les manger dans les thermes de Caracalla...

Et disant cela, Garnotelle quitta Coriolis avec une poignée de main, sur la porte du café Anglais.

Le lendemain matin, Coriolis reçut une carte de Garnotelle, qui portait écrit au crayon : « Les trois *reçus.* »

XLII

Un grand jour que le jour d'ouverture d'un Salon!

Trois mille peintres, sculpteurs, graveurs, architectes l'ont attendu sans dormir, dans l'anxiété de savoir où l'on a placé leurs œuvres, et l'impatience d'écouter ce que ce public de première représentation va en dire. Médailles, décorations, succès, commandes, achats du gouvernement, gloire bruyante du feuilleton, leur avenir, tout est là, derrière ces portes encore fermées de

l'Exposition. Et les portes à peine ouvertes, tous se précipitent.

C'est une foule, une mêlée. Ce sont des [illegible] en bande, en famille, en [illegible] le bras à des épouses [illegible] des artistes avec des [illegible] à [illegible] des chevelus arriérés, des [illegible] de [illegible] feutre pointu; puis des hommes de [illegible] qui veulent « se tenir au courant »; des [illegible] de la Société [illegible]tées à des connaissances [illegible] peu dans leur vie effleuré le passé [illegible] des bourgeois venant se voir dans leurs portraits et [illegible] ce que les passants jettent à leur figure; de vieux messieurs qui regardent les nudités avec une lorgnette de spectacle en ivoire; des vieilles [illegible] de [illegible] à la robe tragique, et qu'on dirait taillée dans la mise-[illegible] de mademoiselle Duchesnois, s'arrêtant, le pince-nez au nez, à passer la revue des torses d'hommes qu'elles critiquent avec des mots d'anatomie. Du monde de tous les mondes : des mères d'artistes, attendries devant le tableau filial avec des larmoiements de portières; des actrices fringantes, curieuses de voir des marquises en peintures; des refusés hérissés, allumés, sabrant tout ce qu'ils voient avec le verbe bref et des jugements féroces; des frères de la Doctrine chrétienne, venus pour admirer les paysages d'un gamin auquel ils ont appris à lire; et çà et là, au milieu de tous, coupant le flot, la marche familière et l'air d'être chez elles, des modèles allant aux tableaux, aux statues où elles retrouvent leur corps, et disant tout haut : « Tiens! me voilà! » à l'oreille d'une amie, pour que tout le monde entende... On ne voit que des nez en l'air, des gens qui regardent avec toutes les façons ordinaires et extraordinaires de regarder l'art. Il y a des admirations stupéfiées, religieuses, et qui semblent prêtes à se signer. Il y a des coups d'œil de joie que jette un concurrent à un tableau raté de camarade. Il y a des attentions qui ont les mains sur le ventre, d'autres qui restent en arrêt,

les bras croisés et le livret sous un bras, serré sous l'aisselle. Il y a des bouches béantes, ouvertes en *o*, devant la dorure des cadres; il y a sur des figures l'hébétement désolé, et le navrement éreinté qui vient aux visages des malheureux obligés par les convenances sociales d'avoir vu toutes ces couleurs. Il y a les silencieux qui se promènent avec les mains à la Napoléon derrière le dos; il y a les professants qui pérorent, les noteurs qui écrivent au crayon sur les marges du livret, les toucheurs qui expliquent un tableau en passant leur gant sale sur le vernis à peine séché, les agités qui dessinent dans le vide toutes les lignes d'un paysage, et reculent du doigt un horizon. Il y a des dilettantes qui parlent tout seuls et se murmurent à eux-mêmes des mots comme *smorfia*. Il y a des hommes qui traînent des troupeaux de femmes aux sujets historiques. Il y a des ateliers en peloton, compactes et paraissant se tenir par le pan de leurs doctrines. Il y a de grands diables à cravates de foulard, les longs cheveux rejetés derrière les oreilles, qui serpentent à travers les foules et crachent, en courant, à chaque toile, un lazzi qui la baptise. Il y a, devant d'affreux vilains tableaux convaincus et de grandes choses insolemment mal peintes, comme de petites églises de pénétrés, des groupes de catéchumènes en redingotes, chacun le bras sur l'épaule d'un frère, immobiles; changeant seulement de pied de cinq en cinq minutes, le geste dévotieux, la parole basse, et tout perdus dans l'extatisme d'une vision d'apôtres crétins...

Spectacle varié, brouillé, sur lequel planent les passions, les émotions, les espérances volantes, tourbillonnantes, tout le long de ces murs qui portent le travail, l'effort et la fortune d'une année!

Coriolis voulut ce jour-là faire « l'homme fort ». Il n'avança pas l'heure du déjeuner, par une espèce de déférence pour la blague d'Anatole. Mais au dessert l'impatience commença à le prendre. Il trouvait qu'Anatole mettait des éternités à prendre son café. Et le

voyant [illegible] —
N[illegible] — [illegible]
de [illegible]
dans les [illegible]
l'a[illegible]
lui [illegible].

Il arriva à ses [illegible]
dans la [illegible]
œuvre exposée. [illegible]
il eut ce [illegible]
chacun [illegible] en grosses [illegible] : [illegible]

Puis il regarda [illegible]
bout d'un [illegible] sa place, [illegible]
qu'elle fût, avait des [illegible] les voisinages qui
lui nuisaient. La lumière ne [illegible] pas juste sur la
Halte de Bohémiens : le jour [illegible] un peu à faux.
Sa Vue d'A[illegible] avait [illegible] grand Sa[illegible] :
mais le portrait gris et [illegible]
placé à côté, le faisait paraître un peu trop « [illegible]
de carafe ». Du reste, ses trois tableaux étaient sur la
cimaise. Sans doute, ce n'était pas tout ce qu'il aurait
voulu : Coriolis était peintre, et, comme tout peintre,
il ne se serait estimé tout à fait bien placé que s'il avait
été exposé absolument seul dans le Salon d'honneur.
Mais enfin c'était satisfaisant, il n'avait pas à se plaindre; et tout heureux d'être débarrassé d'Anatole accroché par d'anciens amis d'atelier, il se mit à se promener dans le voisinage de ses tableaux en faisant semblant de regarder ceux qui étaient à côté, l'oreille aux aguets, essayant d'attraper des mots de ce qu'on disait de lui, et laissant tomber des regards d'affection sur les gens qui stationnaient devant sa signature.

Bientôt lui arriva une joie que donne le succès direct, tout vif et présent, la joie chaude de l'homme qui se voit et se sent applaudi par un public qu'il touche des yeux et du coude. Il lui passa un chatouillement d'orgueil au bruit de son nom qui marchait dans la foule. Il était remué par des bouts de phrases, des exclama-

tions, des chaleurs de sympathie, des riens, des gestes, des approbations de tête, qui saluaient et félicitaient ses toiles. Une bande de rapins en passant lança des hourras. Un critique s'arrêta devant, et demeura le temps de penser un feuilleton sans idées. Peu à peu, l'heure s'avançant, les passants s'amassèrent; aux regardeurs isolés, aux petits groupes succéda un rassemblement grossissant, trois rangées de spectateurs tassés, serrés, emboîtés l'un dans l'autre, montrant trois lignes de dos, froissant entre leurs épaules deux ou trois robes de femmes, et renversant une soixantaine de fonds ronds de chapeaux noirs où le jour tombé d'en haut lustrait la soie.

Coriolis serait resté là toujours si Anatole n'était venu le prendre par le bras en lui disant :

— Est-ce que tu ne consommerais pas quelque chose?

Et il l'emmena dans un café des boulevards où Coriolis, en fumant son cigare et en regardant devant lui, revoyait tous ces dos devant ses tableaux.

XLIII

A ce triomphe du premier jour succéda bien vite une réaction.

On ne trouble point impunément les habitudes du public, ses idées reçues, les préjugés avec lesquels il juge les choses de l'art. On ne contrarie pas sans le blesser le rêve que ses yeux se sont faits d'une forme, d'une couleur, d'un pays. Le public avait accepté et adopté l'Orient brutal, fauve et recuit de Decamps. L'Orient fin, nuancé, vaporeux, volatilisé, subtil de Coriolis le déroutait, le déconcertait. Cette interprétation imprévue dérangeait la manière de voir de tout le monde, elle embarrassait la critique, gênait ses tirades toutes faites de couleur orientale.

Puis cette peinture avait contre elle le nom de son auteur, ce qu'un nom noble ou d'apparence nobiliaire inspire contre une œuvre de préventions trop souvent justifiées. La signature *Naz de Coriolis*, mise au bas de ces tableaux, faisait imaginer un gentilhomme, un homme du monde et de salon, occupant ses loisirs et ses lendemains de bal avec le passe-temps d'un art. A beaucoup de juges de goût peu fixé, allant pour rencontrer sûrement le talent là où ils croient être assurés de rencontrer le travail, l'application, la peine de tout un homme et l'ambition de toute une carrière d'artiste, ce nom donnait toutes sortes d'idées de méfiance, une prédisposition instinctive à ne voir là qu'une œuvre d'amateur, d'homme riche qui fait cela pour s'amuser.

Toutes ces mauvaises dispositions, la petite presse, qui a ses embranchements sur les brasseries de la peinture, les ramassa et les envenima. Elle fut impitoyable, féroce pour Coriolis, pour cet homme ayant des rentes, qu'on ne voyait point boire de chopes, et qui, inconnu hier, accaparait, à la première tentative, l'intérêt d'une exposition. Le petit peuple du bas des arts ne pouvait pardonner à une pareille chance. Aussi pendant deux mois Coriolis eut-il les attaques de tous ces arrière-fonds de café, où se baptisent les gloires embryonnaires et les grands hommes sans nom, où chauffent ces succès de la Bohême, auxquels chacun apporte l'abnégation de son dévouement, comme s'il se couronnait lui-même en couronnant quelqu'un de la bande. On le déchira spécialement à l'estaminet du *Vert-de-gris*, le rendez-vous des *amers*. Les *amers*, les amers spéciaux que fait la peinture, ceux-là qu'enrage et qu'exaspère cette carrière qui n'a que ces deux extrêmes : la misère anonyme, le néant de celui qui n'arrive pas, ou une fortune soudaine, énorme, tous les bonheurs de gloire de celui qui arrive, les amers, tout ce monde d'avenirs aigris, de jeunes talents grisés de compliments d'amis et ne gagnant pas un sou, furieux contre le monde, exaspéré contre la société, la veine et le succès des

autres, haineux, ulcérés, misanthropes qui s'humaniseront à leur première paire de gants gris-perle, — les amers se mirent à *exécuter* tous les soirs la personne et le talent de Coriolis jusqu'à l'entière extinction du gaz, soufflant la technique de l'éreintement à deux ou trois criticules qui venaient prendre là le mauvais air de l'art.

Coriolis trouvait enfin une dernière opposition dans la réaction commençant à se faire contre l'Orient, dans le retour des amateurs sévères, posés, au style du grand paysage encanaillé à leurs yeux par un trop long carnaval de turquerie.

En face de cette hostilité presque universelle, Coriolis était à peu près désarmé. Il lui manquait les amitiés, les camaraderies, ce qu'une chaîne de relations organise pour la défense d'un talent discuté. Les huit ans passés par lui en Orient, la sauvagerie paresseuse qu'il en avait rapportée, son enfoncement dans le travail avaient fait l'isolement autour de lui. Cependant, comme il arrive presque toujours, des sympathies sortirent des haines. Ce qui se lève sous le contre-coup de l'injustice et de l'unanimité des hostilités, le sens de combattivité et de générosité qui se révolte dans un public, mettaient la dispute et la violence d'une bataille dans la discussion du nouvel Orient de Coriolis. Devant la partialité de la négation, les éloges s'emportaient jusqu'à l'hyperbole; et Coriolis sortait des jalousies, des passions et de la critique, maltraité et connu, avec un nom lapidé et une notoriété arrachée à une sorte de scandale.

Au milieu de toutes ces sévérités, des attaques des journaux, de la dureté des feuilletons, Coriolis tombait presque journellement sur l'éloge de Garnotelle. Il y avait pour son ancien camarade un concert de louanges, un effort d'admiration, une conspiration de bienveillance, d'aménités, de phrases agréables, de douces épithètes, de restrictions respectueuses, d'observations envelopppées. Presque toute la critique, avec un ensemble qui étonnait Coriolis, célébrait ce talent honnête de Garnotelle. On le louait avec des mots qui rendent justice à

un caractère. On semblait vouloir reconnaître dans sa façon de peindre la beauté de son âme. Le blanc d'argent et le bitume dont il se servait étaient le blanc d'argent et le bitume d'un noble cœur. On inventait la flatterie des épithètes morales pour sa peinture : on disait qu'elle était « loyale et véridique », qu'elle avait la « sérénité des intentions et du faire ». Son gris devenait la sobriété. La misère de coloris du pénible peintre, du pauvre prix de Rome, faisait trouver et imprimer qu'il avait des « couleurs gravement chastes ». On rappelait, à propos de cette belle sagesse, l'austérité du pinceau bolonais; un critique même, entraîné par l'enthousiasme, alla, à propos de lui, jusqu'à traiter la couleur de basse, matérielle et vicieuse satisfaction du regard; et faisant allusion aux toiles de Coriolis qu'il désignait comme attirant la foule par le sensualisme, il déclarait ne plus voir de salut pour l'Art contemporain que dans le dessin de Garnotelle, le seul artiste de l'Exposition digne de s'adresser, capable de parler « aux esprits et aux intelligences d'élite ».

XLIV

L'étonnement de Coriolis était naïf. Cette vive et presque unanime sympathie de la critique pour Garnotelle s'expliquait naturellement.

Garnotelle était l'homme derrière le talent duquel la critique de ces critiques qui ne sont que des littérateurs pouvait satisfaire sa haine d'instinct contre le *morceau peint*, contre le bout de toile ou le panneau de couleur éclatante, contre la page de soleil et de vie rappelant quelque grand coloriste ancien, sans avoir l'excuse de la signature de son grand nom. Il était soutenu, poussé, acclamé par tout ce qu'il y a d'imperception et d'hostilité inavouée, dans les purs phraseurs d'esthétique,

pour l'harmonie de pourpre du Titien, le courant de pâte d'un Rubens, le gâchis d'un Rembrandt, la touche carrée d'un Velasquez, le tripotage de génie de la couleur, le travail de la main des chefs-d'œuvre. Le peintre satisfaisait le goût de ces doctrines, aimées de la France, sympathiques à son tempérament, qui mènent l'admiration de l'estime publique et des gens distingués à une certaine manière de peindre unie, sage, lisse, blaireautée, sans pâte, sans touche, à une peinture impersonnelle et inanimée, terne et polie, reflétant la vie dans un miroir dont le tain serait malade, fixant et desséchant le trait qui joue et trempe dans la lumière de la nature, arrêtant le visage humain avec des lignes graphiques rigides comme le tracé d'une épure, réduisant le coloris de la chair aux teintes mortes d'un vieux daguerréotype colorié, dans le temps, pour dix francs.

Garnotelle servait de drapeau et de ralliement à la critique purement lettrée, et au public qui juge un peintre avec des théories, des idées, des systèmes, un certain idéal fait de lectures et de mauvais souvenirs de quelques lignes anciennes, l'estime d'une certaine propreté délicate, une compétence bornée à un mépris acquis et convenu pour les tons roses de Dubuffe. L'école sérieuse, puissante et considérée, descendue des professeurs et des hommes d'Etat critiques d'art, l'école doctrinaire et philosophique du Beau, l'armée d'écrivains penseurs qui n'ont jamais vu un tableau même en le regardant, qui n'ont jamais goûté devant un ton cette jouissance poignante, cette sensation absolue que Chevreul dit aussi forte pour l'œil que les sensations des saveurs agréables pour le palais; ces juges d'art qui n'apprécient jamais l'art par cette impression spontanée, la sensation, mais par la réflexion, par une opération de cerveau, par une application et un jugement d'idées; tous ces théoriciens ennemis de la couleur par rancune, affectant pour elle le mépris, répétant que cela, cette chose divine que rien n'apprend, la couleur, peut s'apprendre en huit jours, que la peinture doit être simple-

ment en dessin lavé à l'huile; que la pensée, l'élévation de l'Idée doivent faire et réaliser cette chose plastique et d'une chimie si matérielle : la Peinture, — tels étaient les gens, les théories, les sympathies, les courants d'opinion qui constituaient le grand parti de Garnotelle.

De là le succès des portraits de Garnotelle. Leur absence de vie, leur décoration passait pour du style; leur platitude était saluée comme une idéalisation. On voulait trouver dans leur air de papier peint je ne sais quoi d'humble, de modeste, de religieux, l'agenouillement d'une peinture, pâle d'émotion, aux pieds de Raphaël. Il y avait une entente pour ne pas voir toute la misère de ce dessin mesquin, tiraillé entre la nature et l'exemple, timide et appliqué, cherchant aux personnages de basses enjolivures bêtes; car Garnotelle ne savait pas même tirer de ses modèles la forte matérialité trapue, l'épaisse grandeur de la Bourgeoisie : il arrangeait les bourgeois qu'il peignait en portiers songeurs, travaillait à les poétiser, tâchait de mettre une lueur de rêverie dans un ancien député du juste-milieu et d'alanguir un ventru avec de l'élégance. Il maniérait le commun, et jetait ainsi sur la grosse race positive, dont il était le peintre presque mystique, le plus divertissant des ridicules.

Mais les portraits les plus applaudis de Garnotelle étaient ses portraits de femmes : minutieuses et laborieuses copies de traits et de plis de robes, images patientes de dames sérieuses et roides, dans des intérieurs maigres. Réunis, ils auraient fait douter de la grâce, de l'animation, de l'esprit qu'a toute la personne de la Parisienne du XIXe siècle. C'étaient des mains étalées gauchement sur les genoux avec les doigts forcés comme des pincettes, des physionomies ayant un air de calme dormant et de placidité figée, auquel s'ajoutait une sorte de mortification morne, provenant des longues et nombreuses séances exigées par le consciencieux portraitiste. Il semblait y avoir un travail pénible, très-mal éclair

un travail de prison, dans ce douloureux dessin, dans ces ostéologies s'enlevant sur des fonds olive, dans ces femmes décolletées qu'on eût dit posées par le peintre sous un jour de souffrance. Vaguement, devant ces portraits, l'idée vous venait de bourgeoises en pénitence dans les Limbes. Ce que Garnotelle leur mettait pour pensée et pour ombre sur le front avait l'air d'une préoccupation de ménage, d'un souci d'addition, ou plutôt de ces réflexions de femme qui marchande une chose trop chère. Malgré tout, c'étaient les portraits à la mode. Les femmes, en dépit de toute la coquetterie qu'elles ont d'elles-même et de cette immortalité de leur beauté, les femmes s'étaient laissé persuader que cette façon rigoureuse de les peindre avait de la sévérité et de la noblesse. Ce qu'elles perdaient avec Garnotelle en jeunesse et en piquant, elles pensaient qu'il le leur rendait en autorité de grâce et en transfiguration sérieuse. Et parmi les plus élégantes, les plus riches et les plus jolies, les portraits de ce peintre, à propos duquel elles avaient entendu nommer si souvent Raphaël, devenaient un objet de jalousie, d'envie, une exigence imposée à la bourse du mari.

XLV

Il y avait encore, pour le succès de Garnotelle, d'autres raisons.

Garnotelle n'était plus l'espèce de sauvage timide, marchant dans les pas d'Anatole, attaché et collé à lui, vivant de sa société et à son ombre. Il n'était plus ce pauvre garçon, ce rustre gêné, mal appris, honteux de lui-même, qui demandé, par hasard, dans un château pour une décoration, avait passé quinze jours sans se laisser arracher une parole, avec des larmes d'embarras lui venant presque aux yeux, quand l'attention des femmes

s'occupait de lui, et qu'il avait peur comme un petit paysan que veut embrasser une belle dame. L'École de Rome a un mérite qu'il faut reconnaître : si elle ne fait rien pour le talent des gens, elle fait beaucoup pour leur éducation ; si elle n'inspire pas le peintre, elle forme et dégrossit l'homme. Par la vie en commun, l'espèce de frottement d'un club académique, le façonnement des natures abruptes au contact des natures civilisées, ce que les gens bien nés enseignent et font gagner aux autres, ce que les lettrés donnent et communiquent d'instruction aux illettrés, par son salon, ses réceptions, la villa Médici fabrique, dans des tempéraments de peuple, des espèces de gens du monde que cinq ans élèvent, en apparence de manières, en superficie de savoir, en politesse acquise, au niveau du commun des martyrs et des exigences de la société actuelle. Là avait commencé la métamorphose de Garnotelle, encouragée par la bienveillance de deux ou trois salons français et étrangers, où les gâteries des femmes l'enhardissaient à prendre peu à peu l'aplomb du monde. Sa tête lui servait et aidait à ses succès : il plaisait par une beauté brune, un peu commune et marquée, mais de ce genre qu'aiment les femmes, une beauté vulgairement souffrante, où de la pâleur, presque de la maladie, un reste de vieux malheurs de sang, devenu une espèce de teint fatal, mettaient ce caractère, qui l'avait fait surnommer par ses camarades « l'ouvrier malsain ». Dans ce physique, le monde ne voulait voir que le tourment de la pensée, les stigmates du travail, l'émaciement de la spiritualité. Et pour les yeux des femmes, Garnotelle était la figure rêvée, une poétique incarnation du pittoresque et romanesque personnage qui peint avec son cœur et sa santé, il était ce malheureux céleste : — l'*artiste!*

A Paris, par des liaisons nouées à Rome dans une famille française, il était entré dans un monde de femmes du haut commerce et de la haute banque, un monde orléaniste de femmes sérieuses, intelligentes, cultivées, mêlées aux lettres, à l'art, tenant le haut bout de l'opi-

nion publique par leurs salons et leurs amis du journalisme. Il trouva là de puissantes protectrices, supérieures à la banalité, ardentes et remuantes dans l'amitié, mettant leur activité et leur dévouement d'esprit au service des intimes habitués de leur maison, faisant d'eux, de leur nom, de leur célébrité, de leur carrière, l'intérêt, l'occupation, l'orgueil de leur vie de femme et la petite gloire de leur cercle. Il eut toutes les bonnes fortunes et tout le profit de ces liaisons pures, de ces attachements, de ces adoptions qui finissent par laisser tomber sur la tête d'un peintre le sentimentalisme ému d'une bourgeoise éclairée, passionnent ses démarches, ses prières, ses intrigues, tout ce que peut une femme à l'époque du Salon pour le lancement d'un succès.

En dehors de ce monde, Garnotelle allait encore dans quelques salons de la haute aristocratie étrangère, où il rencontrait de grands noms avec lesquels il pouvait peser sur le ministère, des femmes au désir despotique, habituées à tout vouloir dans leur pays, et qui n'avaient perdu qu'un peu de cette habitude en France. C'était pour Garnotelle une récréation et un délassement, que ce monde aimant le plaisir, la liberté, les artistes. Il s'y sentait entouré de la naïve admiration des étrangers pour un talent de Paris : il était le peintre, le Français, l'homme célèbre que les femmes, les jeunes filles courtisaient avec la vivacité de l'ingénuité ravissante des coquetteries russes. On le choyait, on l'enguirlandait. Il était le cornac des plaisirs, la fête des soirées, l'invité annoncé et promis. Les sociétés se le disputaient, se l'arrachaient, avec des jalousies féminines et des querelles gracieuses qui chatouillaient et réjouissaient sa vanité jusqu'au fond. Il était là comme dans une délicieuse atmosphère d'enchantement amoureux. On ne le voyait dans ces salons que masqué par une jupe, la tête à demi levée derrière un fauteuil de femme, mêlé aux robes, toujours dans une intimité d'aparté, dans une pose d'enfant gâté, discret, étouffant de petits rires, des demi-paroles, des chuchotements, ce qui bruit tout bas

autour d'un secret, d'une confidence, avec de petites mines, des silences, des contemplations, des yeux d'admiration, tout un jeu d'adoration d'une épaule, d'un bras, d'un pied, qui touchait les femmes comme le platonisme et le soupir d'un amour qui leur aurait fait la cour à toutes. Aux hommes aussi il trouvait moyen de plaire et de paraître amusant avec un rien de cet esprit que tout peintre ramasse dans la vie d'atelier. Et s'agissait-il de l'achat d'un de ses tableaux par quelques gros banquier? Une conspiration de sympathies s'organisait dans l'ombre, et il avait non-seulement la femme, mais les experts, les familiers, le médecin même pour lui, travaillant à forcer la main au Million.

Appuyé sur ces relations et ces protections, persuadé que tout ce qu'il pouvait avoir à demander au gouvernement serait emporté par des exigences de jolies femmes, ou des transactions de femmes influentes, Garnotelle qui, sous sa peau de mondain, avait gardé de la finesse et de la malice du paysan, estimait qu'il était inutile, presque dangereux, de passer pour un ami du gouvernement. Il ne se montrait pas aux soirées officielles, boudait les avances, jouant la réserve et la froideur d'un homme appartenant à l'Institut et attaché à ses doctrines.

Près du maître des maîtres, il avait une humilité parfaite. Avec son nom et sa position, il sollicitait de l'aider dans ses travaux; il s'offrait à lui peindre des fonds, des *à-plats*, à lui couvrir des ciels, des terrains, à lui poncer des draperies « pour se dévouer et apprendre », disait-il. Il s'informait, comme d'une cérémonie sacrée du jour où il y avait exposition chez lui. Et devant le tableau, dont il semblait ne pas oser s'approcher de trop près, il restait à distance respectueuse, plongé dans une muette contemplation. Dans ce genre d'admiration accablée, écrasée, la seule à laquelle pût encore se prendre la vanité du maître blasé sur la pantomime enthousiaste, les spasmes, les lèvements d'yeux extatiques, les monosyllabes entrecoupés, il avait imaginé une invention sublime, et qui avait attaché à son avenir la protection

du grand homme. A une exposition intime, il avait gardé devant « l'œuvre » un silence morne; puis, rentré chez lui, il avait écrit au maître une lettre où il laissait naïvement échapper son découragement, se disait désespéré par cette perfection, cette grandeur, cette pureté, qui lui ôtaient l'espérance de jamais rien faire, presque la force de travailler encore; et faisant répandre par ses amis le bruit de son découragement, il avait attendu, cloîtré dans son atelier. jusqu'à ce qu'une lettre du maître relevât son courage avec des éloges, l'encourageât à vivre et à peindre.

De plus, Garnotelle était un des habitués les plus assidus de cette société de l'*Oignon*, réunissant et reliant les anciens prix de Rome avec deux grands dîners annuels et quelques petits dîners subsidiaires, dans cette espèce de franc-maçonnerie de la courte-échelle, où l'on se passait les travaux, les commandes, les voix à l'Institut, entre la poire et le fromage, entre les pièces de vers en l'honneur des gloires académiques et des satires contre les autres gloires.

Avec la presse, il était froidement poli. Il ne gâtait pas les critiques de lettres ni d'esquisses, ne les recherchait pas et tenait à distance ceux qu'il rencontrait dans les salons avec une poignée de main qui leur tendait seulement le bout d'un doigt ou de deux. Cette attitude de réserve lui avait valu le respect avec lequel la plupart des feuilletons parlaient de son talent.

Ainsi adulé, respecté, protégé, appuyé, renté par l'argent de ses portraits, renté par l'argent de son atelier, un atelier aristocratique de jeunes et riches étrangers payant cent francs par mois, et s'engageant pour six mois; riche et parvenu à tous les bonheurs, comblé dans ses désirs et ses ambitions, le Garnotelle du succès, le Garnotelle des chemises brodées et des parfums à base de musc, n'ayant plus rien de son passé que ses longs cheveux, qu'il gardait comme une auréole d'artiste, Garnotelle se montrait parfois enveloppé d'une vague tristesse. Il paraissait avoir le noble et solennel fond de

souffrance d'un homme éloigné « de l'objet de son culte ». Il se plaignait à demi-mot de n'être plus là où étaient ses regrets et son amour; et de temps en temps, il laissait échapper, avec une voix attendrie et un regard d'aspiration religieuse, une : — « Chère Rome, où es-tu? » — qui apitoyait autour de lui un public d'imbéciles sur cette pauvre âme sombre d'exilé.

XLVI

Le talent, l'ambition, l'énergie de Coriolis sortaient de ces contradictions, de la contestation, fouettés et aiguillonnés. La bataille autour de ses tableaux, de son nom, de son Orient, ce soulèvement de colères soudaines et d'ennemis inconnus lui donnaient la surexcitation de la lutte, le poussaient à la volonté d'une grande chose, d'une de ces œuvres qui arrachent au public la pleine reconnaissance d'un homme.

On ne le connaissait que par les côtés de coloriste pittoresque. Il voulait se révéler avec les puissantes qualités du peintre; montrer la force et la science du dessinateur, amassées en lui par des études patientes et acharnées de nature, qui mettaient à ses moindres croquis l'accent et la signature de sa personnalité.

Abandonnant le tableau de chevalet, il attaquait le nu dans un cadre où il pouvait faire mouvoir la grandeur du corps humain. Le décor de sa scène était un *Bain turc.* Sur la pierre moite de l'étuve, sur le granit suant, il plia une femme, sortant comme de l'arrosement d'un nuage, de la mousse de savon blanc jetée sur elle par une négresse presque nue, les reins sanglés d'une *foutah* à couleurs vives. La baigneuse, sur son séant, se présentait de face. Elle était gracieusement ramassée et rondissante dans la ligne d'un disque : on l'eût dite assise dans le C d'un croissant de lune. Ses deux mains

se croisaient dans ses cheveux, au bout de ses bras relevés qui dessinaient une anse et une couronne. Sa tête, penchée, se baissait mollement, avec un chatouillement d'ombre, sur sa gorge remontée. Son torse avait les deux contours charmants et contraires de cette attitude penchée : pressé d'un côté, serré entre le sein et la hanche, il se tendait de l'autre, déroulait le dessin de son élégance; et jusqu'au bout des deux jambes de la baigneuse, l'une un peu repliée, l'autre longuement allongée, l'opposition des lignes se continuait dans l'ondulation d'un balancement. Derrière ce corps ébauché, sorti de la toile avec du pastel, Coriolis avait massé au fond des groupes de femmes qu'on entrevoyait dans une buée de vapeur, dans une aérienne perspective d'étuve rayée de traits de soleil qui faisaient des barres.

Au commencement de l'hiver, Coriolis avait fini ce tableau. Anatole, qui n'était pas complimenteur et qui n'avait guère de sympathie pour les sujets orientaux, ne put retenir, devant la toile achevée :

— Très-bien, ton corps de femme... c'est ça!

Coriolis avait l'horreur de certains peintres pour le compliment qui porte à faux, qui loue une qualité qu'ils n'ont pas, ou un coin d'une œuvre qu'ils sentent n'être pas le bon de cettre œuvre. Un éloge à côté avait beau être sincère et de bonne foi : il jetait Coriolis dans des colères d'enfant.

— « C'est ça! » dit-il en se retournant avec un geste violent. — Ah! tu trouves que c'est ça, toi?... Ça! mais c'est d'un commun!... ce n'est pas plus le corps que je veux... Voilà six semaines que je m'échine dessus... Tu as bien fait de me dire que c'était bien... Allons! je te dis, c'est bête... bête comme une académie de parisienne... et tortillé... Tiens! Il traîne sur les quais une Vénus de Goltzius... qui a des perles aux oreilles, avec des colombes qui volent autour... voilà!... Je sentais bien que c'était mauvais. Mais, attends!

Et Coriolis commença à effacer sa figure, Anatole essaya de l'arrêter, l'injuria, l'appela « imbécile et

chercheur de petite bête ». Coriolis continuait à démolir sa baigneuse en disant :

— Après cela, c'est le diable, un torse qui vous donne la note... C'est dégoûtant maintenant... Il n'y a plus un corps à Paris... Voyons! voilà six mois que nous n'avons pu avoir un modèle propre... Une femme qui ait pour un liard de race, de distinction, un ensemble pas trop canaille... où ça se trouve-t-il? sais-tu, toi? Oh! les modèles? une espèce finie... Rachel a commencé à les perdre avec le Conservatoire... Il n'y a plus de modèles! Ça vous donne deux séances... et puis, à la troisième, vous rencontrez votre étude, dans un petit coupé, coiffée en chien, qui vous dit : « Bonjour!... » Une femme lancée, plus de pose! Et celles qu'on a encore la chance d'attraper, sont-ce des modèles? Ça ne tient pas la pose... ça n'a pas de tendons... ça ne *crispe* pas!... ça ne *crisve* pas!...

XLVII

L'hiver de Paris a des jours gris, d'un gris morne, infini, désespéré. Le gris remplit le ciel, bas et plat, sans une lueur, sans une trouée de bleu. Une tristesse grise flotte dans l'air. Ce qu'il y a de jour est comme le cadavre du jour. Une froide lumière, qu'on dirait filtrée à travers de vieux rideaux de tulle, met sa clarté jaune et sale sur les choses et les formes indécises. Les couleurs s'endorment comme dans l'ombre du passé et le voile du fané. Dans l'atelier, un mélancolique effacement ôte le rayon à la toile, promène entre les grands murs, une sorte d'ennui glacé, polaire, glisse du plâtre qui perd ses lignes à la palette qui perd ses tons, et finit par remplacer, dans la main du peintre, les pinceaux par la pipe.

Ces jours-là, on voyait à Vermillon des attitudes

paresseuses, engourdies, inquiètes et souffrantes. Travaillé par le malaise de ce vilain temps, ayant comme le froid de la neige au fond de lui, il se postait près du poêle, et passait des demi-heures, immobile, en équilibre sur son derrière, et se chauffant ses deux pattes dans ses deux mains. Toute son attention paraissait concentrée sur le rouge du poêle, La demi-heure passée, il tournait sa tête sur son épaule, regardait de côté, avec méfiance, cette plaque de faux jour blanchissant dans le cadre de la baie, se grattait le dessous d'une cuisse, poussait un petit cri, regardait encore un peu le ciel, et ne le reconnaissant pas, il paraissait y chercher une seconde le souvenir de quelque chose de disparu. Puis il revenait à la chaleur du poêle, et s'enfonçait dans une espèce de nostalgie profonde et de méditation concentrée, avec un air confondu, cette espèce de peur de voir le soleil mort, qu'ont observée les naturalistes chez les singes en hiver.

Tout à côté, Anatole faisait comme le singe, se chauffait les pieds, en se pelotonnant près du poêle, se regardait fumer, entre deux cigarettes essayait de taquiner la plante du pied de Vermillon. Mais Vermillon, grave et préoccupé, repoussait ses agaceries.

Pour Coriolis, après quelques essais de travail lâche, quelque coups de brosse, il prenait dans une crédence une poignée d'albums aux couvertures bariolées, gaufrées, pointillées ou piquées d'or, brochées d'un fil de soie, et jetant cela par terre, s'étendant dessus, couché sur le ventre, dressé sur les deux coudes, les deux mains dans les cheveux, il regardait, en feuilletant, ces pages pareilles à des palettes d'ivoire chargées des couleurs de l'Orient, tachées et diaprées, étincelantes de pourpre, d'outremer, de vert d'émeraude. Et un jour de pays féerique, un jour sans ombre et qui n'était que lumière, se levait pour lui de ces albums de dessins japonais. Son regard entrait dans la profondeur de ces firmaments paille, baignant d'un fluide d'or la silhouette des êtres et des campagnes; il se perdait dans cet azur où se

noyaient les floraisons roses des arbres, dans cet émail bleu sertissant les fleurs de neige des pêchers et des amandiers, dans ces grands couchers de soleil cramoisis et d'où partent les rayons d'une roue de sang, dans la splendeur de ces astres écornés par le vol des grues voyageuses. L'hiver, le gris du jour, le pauvre ciel frissonnant de Paris, il les fuyait et les oubliait au bord de ces mers limpides comme le ciel, balançant des danses sur des radeaux de buveurs de thé; il les oubliait dans ces champs aux rochers de lapis, dans ce verdoiement de plantes aux pieds mouillés, près de ces bambous, de ces haies efflorescentes qui font un mur avec de grands bouquets. Devant lui, se déroulait ce pays des maisons rouges, aux murs de paravent, aux chambres peintes, à l'art de nature si naïf et si vif, aux intérieurs miroitants, éclaboussés, amusés de tous les reflets que font les vernis des bois, l'émail des porcelaines, les ors des laques, le fauve luisant des bronzes tonkin. Et tout à coup, dans ce qu'il regardait, une page fleurissante semblait un herbier du mois de mai, une poignée du printemps, toute fraîche arrachée, aquarellée dans le bourgeonnement et la jeune tendresse de sa couleur. C'étaient des zigzags de branches, ou bien des gouttes de couleur pleurant en larmes sur le papier, ou des pluies de caractères jouant et descendant comme des essaims d'insectes dans l'arc-en-ciel du dessin nué. Çà et là, des rivages montraient des plages éblouissantes de blancheur et fourmillantes de crabes; une porte jaune, un treillage de bambou, des palissades de clochettes bleues laissaient deviner le jardin d'une maison de thé; des caprices de paysages jetaient des temples dans le ciel, au bout du piton d'un volcan sacré; toutes les fantaisies de la terre, de la végétation, de l'architecture, de la roche déchiraient l'horizon de leur pittoresque. Du fond des bonzeries partaient et s'évasaient des rayons, des éclairs, des gloires jaunes palpitantes de vols d'abeilles. Et des divinités apparaissaient, la tête nimbée de la branche d'un saule, et le corps évanoui dans la tombée des rameaux.

Coriolis feuilletait toujours : et devant lui passaient des femmes, les unes dévidant de la soie cerise, les autres peignant des éventails; des femmes buvant à petites gorgées dans des tasses de laque rouge; des femmes interrogeant des baquets magiques; des femmes glissant en barques sur des fleuves, nonchalamment penchées sur la poésie et la fugitivité de l'eau. Elles avaient des robes éblouissantes et douces, dont les couleurs semblaient mourir en bas, des robes glauques à écailles, où flottait comme l'ombre d'un monstre noyé, des robes brodées de pivoines et de griffons, des robes de plumes, de soie, de fleurs et d'oiseaux, des robes étranges, qui s'ouvraient et s'étalaient au dos, en ailes de papillon, tournoyaient en remous de vague autour des pieds, plaquaient au corps, ou bien s'en envolaient en l'habillant de la chimérique fantaisie d'un dessin héraldique. Des antennes d'écaille piquées dans les cheveux, ces femmes montraient leur visage pâle aux paupières fardées, leurs yeux relevés au coin comme un sourire; et accoudées sur des balcons, le menton sur le revers de la main, muettes, rêveuses, de la rêverie sournoise d'un Debureau dans une pantomime, elles semblaient ronger leur vie, en mordillant un bout de leur vêtement.

Et d'autres albums faisaient voir à Coriolis une volière pleine de bouquets, des oiseaux d'or becquetant des fruits de carmin, — quand tombait, dans ces visions du Japon, la lumière de la réalité, le soleil des hivers de Paris, la lampe qu'on apportait dans l'atelier.

XLVIII

— La Bastille ! l'Odéon ! Montmartre ! Saint-Laurent ! les correspondances !... Personne n'a de correspondance?

— Tiens ! tu fais très-bien la charge, — dit Anatole, étonné d'entendre faire une imitation au grave Coriolis.

—... Et l'omnibus repart... Une suite de malechances ce soir-là... Un mauvais dîner chez Garnotelle... de la pluie, pas de voitures, et l'omnibus!... C'est peut-être l'habitude qui me manque... mais je trouve ça mortel, l'omnibus... cette mécanique qui fait semblant d'aller et qui s'arrête toujours! On voit les gens sur le trottoir qui vont plus vite que la voiture... Et puis rien que l'odeur!... Ça sent toujours le chat mouillé, un omnibus!... Enfin, je m'embêtais... J'avais fini d'épeler les annonces qu'on a sur la tête, la bougie de l'Etoile, la benzine Collas... Je regardais stupidement des maisons, des rues, de grandes machines d'ombre, des choses éclairées, des becs de gaz, des vitrines, un petit soulier rose de femme dans une montre, sur une étagère de glace, des bêtises, rien du tout, ce qui passait... J'en étais arrivé à suivre mécaniquement, sur les volets des boutiques fermées, l'ombre des gens de l'omnibus qui recommence éternellement... une série de silhouettes... Pas un bonhomme curieux... tous, des têtes de gens qui vont en omnibus... Des femmes... des femmes sans sexe, des femmes à paquet... Zing! le cadran du conducteur, un voyageur! Il n'y avait plus qu'une place au fond... Zing! une voyageuse... complet! J'avais en face de moi un monsieur avec des lunettes qui s'obstinait à vouloir lire un journal... Il y avait toujours des reflets dans ses lunettes... Ça me fit tourner les yeux sur la femme qui venait de monter... Elle regardait les chevaux par-dessous la lanterne, le front presque contre la glace de la voiture... une pose de petite fille... l'air d'une femme un peu gênée dans un endroit rempli d'hommes... Voilà tout... Je regardai autre chose... As-tu remarqué, toi, comme les femmes paraissent mystérieusement jolies en voiture, le soir?... De l'ombre, du fantôme, du domino, je ne sais pas quoi, elles ont de tout cela... un air voilé, un empaquetage voluptueux, des choses d'elles qu'on devine et qu'on ne voit pas, un teint vague, un sourire de nuit, avec ces lumières qui leur battent sur les traits, tous ces demi-reflets qui leur flottent sous le chapeau, ces grandes

touches de noir qu'elles ont dans les yeux, leur jupe même remuante d'ombres... — La Madeleine! le boulevard! la Bastille! Pas de correspondance!... — Tiens! elle était comme ça... tournée, regardant, un peu baissée... La lueur de la lanterne lui donnait sur le front... c'était comme un brillant d'ivoire... et mettait une vraie poussière de lumière à la racine de ses cheveux, des cheveux floches comme dans du soleil... trois touches de clarté sur la ligne du nez, sur un bout de la pommette, sur la pointe du menton, et tout le reste, de l'ombre... Tu vois cela?... Très-charmante cette femme... et c'est drôle, pas Parisienne... Des manches courtes, pas de gants, pas de manchettes, la peau des bras... une toilette, on n'y voyait rien dans sa toilette... et je m'y connais... une tenue de grisette et de bourgeoise, avec quelque chose dans toute la personne de déroutant, qui n'était pas de l'une et qui n'était pas de l'autre... — Auteuil! Bercy! Charenton! le Trône! Palais-Royal! Vaugirard! n° 17! n° 18! n° 19!... — Ici, une éclipse... elle a tourné le dos à la lanterne... sa figure en face de moi est une ombre toute noire, un vrai morceau d'obscurité... plus rien, qu'un coup de lumière sur un coin de sa tempe et sur un bout de son oreille où pend un petit bouton de diamant qui jette un feu de diable... L'omnibus va toujours son train... Le Carrousel, le quai, la Seine, un pont où il y a sur le parapet des plâtres de savoyard... puis des rues noires où l'on aperçoit des blanchisseuses qui repassent à la chandelle... Je ne la vois plus que par éclairs... toujours sa pose... son oreille et le petit diamant... Et puis tout à coup, au bout de cette vilaine rue du Vieux-Colombier, elle a fait signe au conducteur... Mon cher, elle a passé devant moi avec une marche, des gestes de statue, paroles d'honneur... Et ce n'est pas facile d'avoir du style, une femme, en omnibus... Je ne l'ai un peu vue qu'à ce moment-là... elle m'a paru avoir un type, un type... Elle est entrée dans un sale magasin où il y a en montre des lorgnettes en ivoire et du plaqué.

— Des lorgnettes? Au 27 ou au 29 alors?

— Ah! le numéro, je n'en sais rien.

— Un magasin de vieux neuf, enfin!... Brune et des yeux bleus bizarres, ta femme, n'est-ce pas?...

— Je crois...

— Oh! elle est bonne! C'est la Salomon...

— Salomon? Mais il y avait une vieille femme, il me semble, je me souviens, dans le temps, qui nous apportait de la parfumerie...

— Ça, c'est la mère... qui a fait des enfants, des bottes... tous qui posent... la mère au magasin, à la brocante... Elle, c'est la fille, c'est sa dernière... une dixhuitaine d'années... Ton affaire, au fait... Serin que je suis! je n'y avais pas pensé... Manette... Manette Salomon...

— Si tu lui écrivais de ma part, de venir, hein? de venir lundi, tiens... Je verrai si elle me va...

— Parfaitement... Ah! plus de papier... Voilà la lettre de mort de Paillardin... Je prends la page blanche... Oui c'est au 27 ou au 29... La mère lui remettra... Je crois qu'elle ne demeure plus avec elle...

XLIX

Le lundi, Manette Salomon ne vint pas, Coriolis l'attendit le lendemain et les autres jours de la semaine : elle ne parut pas, n'écrivit pas, ne fit rien dire. Coriolis se décida à chercher un autre modèle.

Il passa en revue les corps connus. Il fit poser tout ce qui se présentait à son atelier, les poseuses d'occasion et de misère, jusqu'à une pauvre femme qui monta sur la table en costume d'Ève, avec son chapeau, son voile et un oiseau de paradis sur la tête. Aucun de ces galbes de femme n'avait le caractère de lignes qu'il cherchait; et, découragé, s'en remettant au temps, à quelque heureuse rencontre pour trouver l'inspiration de nature qu'il

voulait, il lâcha sa figure principale et se mit à retravailler le reste de son tableau.

Un soir qu'Anatole et lui battaient les boulevards, avec une soirée vide devant eux, Anatole tomba en arrêt devant l'affiche d'un grand bal à la salle Barthélemy.

— Tiens! — dit-il, — c'est le Carnaval des juifs... si nous y allions?

Ils entrèrent rue du Château-d'Eau dans la salle où la fête de la *Pourime*, — le vieil anniversaire de la chute d'Aman et de la délivrance des Juifs par Esther, — était célébrée par un bal public.

Quelques pauvres costumes, les oripeaux du « décrochez-moi ça », de vieilles vestes de débardeur couleur de raisin de Corinthe usé, sautaient au milieu des paletots et des redingotes. La famille et l'honnêteté apparaissaient çà et là par places, sur les côtés de la danse, dans des coins où s'élevaient comme un mâchonnement de mauvais allemand, un patois demi-français sonnant de consonnes tudesques, dans les files de vieilles femmes branlant de la tête à la mesure de la musique, les mains posées à plat sur les genoux avec la rigidité de statues d'Égypte, dans des groupes d'enfants parsemés sur le gradin de la banquette, souriant et dansant des yeux, en remuant à demi les bras. C'était un bal qui ressemblait, au premier aspect, à tous les autres bals parisiens, où le cancan fait le plaisir. Cependant, au bout de deux ou trois tours, Coriolis commença à y démêler un caractère. Cette foule, pareille de surface et d'ensemble à toutes les foules, ces hommes, ces femmes sans particularité frappante, habillés des costumes, des airs de Paris, et tout Parisiens d'apparence, laissèrent voir bientôt à son œil de peintre et d'ethnographe le type effacé, mais encore visible, les traits d'origine, la fatalité de signes où survit la race. Il remarqua des visages brouillés, sur lesquels se mêlait la coupe fière de profil des peuples de désert à des humilités louches de commerces douteux de grande ville, des teints plombés tout à la fois par un ancien soleil et par une réverbération de vieil argent,

des jeunes gens aux cheveux laineux, à la tête de bélier, des figures à cheveux papillotés, à gros diamant faux sur la chemise, étalant ce luxe de velours gras qu'aiment les marchands de choses suspectes, les petits yeux allumés de la fièvre du lucre, et des sourires d'Arabes dans des barbes de crin. Il reconnut, sous les capuchons et les palatines, ces femmes qu'il avait vues au plein air du Temple et dans les boutiques de la rue Dupetit-Thouars. C'étaient des blondes d'Alsace, à la blondeur dorée du blé mûr, des chevelures noires et crépées, des nez busqués, des ovales fuyant dans des pâleurs ambrées de joue et de cou où se détachait la coquille rose de l'oreille, des coins de lèvres ombrées de poil follet, des bouches poussées en avant comme par un souffle : des épaules décolletées avaient une ombre de duvet dans le creux du dos. A toutes, il voyait ces yeux tout rapprochés du nez et tout cernés de bistre, ces yeux allumés comme de femmes poudrées, ces yeux vifs de bête aux cils sans douceur, laissant à nu le noir d'un regard étonné, parfois vague.

— Tiens! la Manette... — fit tout à coup Anatole, et il montra à Coriolis une femme qui regardait de la galerie d'en haut danser dans la salle. Coriolis aperçut un bras enveloppé dans un châle dénoué, un coude appuyé sur la balustrade, une main soutenant une tête, un bout de profil, un ruban feu nouant des cheveux pris dans une résille à perles d'acier. Immobile, Manette laissait le bal venir à ses yeux, avec un air de contentement paresseux et de distraction indifférente.

— Eh bien! — dit Coriolis à Anatole — monte lui demander pourquoi elle n'est pas venue.

Anatole redescendit de la galerie au bout de quelques instants.

— Mon cher, elle est furieuse... Il paraît que notre lettre n'était pas signée... Elle m'a dit qu'il n'y a qu'aux chiens qu'on écrit sans mettre son nom... Et puis, elle s'est encore vexée que nous ne lui ayons pas fait l'honneur d'une feuille de papier à lettre toute neuve... Je

lui ai tout dit pour la radoucir... Enfin, si tu y tiens, montons là-haut... Tu n'as qu'à lui faire des excuses.. Mets ça sur moi, dis que c'est moi, appelle-moi pignouf... tout ce que tu voudras!... Au fond, je crois qu'elle a envie de venir... Il n'y a que sa dignité... tu comprends? La dignité de mademoiselle!...A la fin, elle m'a demandé si c'était bien de toi que les journaux avaient parlé... — Et comme ils montaient le petit escalier qui allait à la galerie : — Ah! tu vas en voir, par exemple, deux sibylles avec elle... de vrais enfants de Moïse et de Polichinelle!

Manette était assise à une table où posaient trois verres de bière à moitié vidés, à côté de deux vieilles femmes. L'une, les yeux troubles et louches, le visage rempli et gêné par un nez énorme et crochu, avait l'air d'une terrible caricature encadrée dans la ruche noire d'un immense bonnet noué sous son menton de galoche; un fichu de soie, aux ramages de madras, d'un jaune d'œillet d'Inde, croisait sur son cou décharné. Les yeux, la bouche, les narines remplis du noir qu'ont les têtes desséchées, la figure charbonnée comme par le poilu horrible d'une singesse, l'autre portait, rejeté en arrière sur des cheveux de négresse, un chapeau blanc de marchande à la toilette, orné d'une rose blanche; et des effilés de poils de chèvre pendaient des épaulettes de sa robe.

Anatole fit la présentation, et s'attabla avec son ami à la table des trois femmes qui se serrèrent pour leur faire place. Coriolis parla à Manette, s'excusa. Manette le laissa parler sans l'interrompre, sans paraître l'entendre; puis quand il eut fini, tournant vers lui un de ces regards « grande dame » qu'ont tous les yeux de femme quand ils le veulent, elle le toisa du bout des bottes jusqu'à la racine des cheveux, détourna la tête, et, après un silence, elle se décida à lui dire qu'elle voulait bien, et qu'elle viendrait « prendre la pose » le lundi suivant. Et presque aussitôt, tirant de sa ceinture sa petite montre pendue à la chaîne d'or qui battait sur sa robe de soie noire, elle se leva, salua Coriolis, et disparut suivie de ses deux monstres gardiens.

L

Le lundi, Manette fut exacte. Après quelques mots, elle commença à se déshabiller lentement, rangeant avec ordre sur le divan les vêtements qu'elle quittait. Puis elle monta sur la table à modèle avec sa chemise remontée contre sa poitrine, et dont elle tenait entre ses dents le festonnage d'en haut, dans le mouvement ramassé, pudique, d'une femme honnête qui change de linge.

Car, malgré leur métier et leur habitude, ces femmes ont de ces hontes. La créature bientôt publique qui va se livrer toute aux regards des hommes, a les rougeurs de l'instinct, tant que son talon ne mord pas le piédestal de bois qui fait de la femme, dès qu'elle s'y dresse, une statue de nature, immobile et froide, dont le sexe n'est plus rien qu'une forme. Jusque-là, jusqu'à ce moment où la chemise tombée fait lever de la nudité absolue de la femme la pureté rigide d'un marbre, il reste toujours un peu de pudicité dans le modèle. Le déshabillé, le glissement de ses vêtements sur elle, l'idée des morceaux de sa peau devenant nus un à un, la curiosité de ces yeux d'hommes qui l'attendent, l'atelier où n'est pas encore descendue la sévérité de l'étude, tout donne à la poseuse une vague et involontaire timidité féminine qui la fait se voiler dans ses gestes et s'envelopper dans ses poses. Puis, la séance finie, la femme revient encore, et se retrouve à mesure qu'elle se rhabille. On dirait qu'elle remet sa pudeur en remettant sa chemise. Et celle-là qui donnait à tous, il n'y a qu'un instant, toute la vue de sa jambe, se retournera pour qu'on ne la voie pas attacher sa jarretière.

C'est dans la pose seulement que la femme n'est plus femme, et que pour elle les hommes ne sont plus des hommes. La représentation de sa personne la laisse sans

gêne et sans honte. Elle se voit regardée par des yeux d'artistes; elle se voit nue devant le crayon, la palette, l'ébauchoir, nue pour l'art de cette nudité presque sacrée qui fait taire les sens. Ce qui erre sur elle et sur les plus intimes secrets de sa chair, c'est la contemplation sereine et désintéressée, c'est l'attention passionnée et absorbée du peintre, du dessinateur, du sculpteur, devant ce morceau du Vrai qu'est son corps : elle se sent être pour eux ce qu'ils cherchent et ce qu'ils travaillent en elle, la vie de la ligne qui fait rêver le dessin.

De là aussi, chez les modèles, ces répugnances, cette défense contre la curiosité des amis, des connaissances venant visiter un peintre, ces peurs, ces alarmes devant tous les gens qui ne sont pas du métier, ce trouble sous ces regards embarrassants d'intrus qui regardent pour regarder, et qui font que tout à coup, au milieu d'une séance, un corps de femme s'aperçoit qu'il est nu et se trouve tout déshabillé. — Un jour, dans l'atelier de M. Ingres, une femme posait devant trente élèves, trente paires d'yeux; tout à coup, on la vit se précipiter de la table à modèle, effarée, frissonnante, honteuse de toute la peau, et courant à ses vêtements se couvrir bien vite tant bien que mal du premier qu'elle trouva : qu'avait-elle vu? Un couvreur qui la regardait d'un toit voisin, par la baie au-dessus de sa tête.

Cette honte de femme dura une seconde chez Manette. Soudain, elle laissa tomber de ses dents desserrées la fine toile qui glissa le long de son corps, fila de ses reins, s'affaissa d'un seul coup au bas d'elle, tomba sur ses pieds comme une écume. Elle repoussa cela d'un petit coup de pied, le chassa par derrière ainsi qu'une queue de robe; puis, après avoir abaissé sur elle-même un regard d'un moment, un regard où il y avait de l'amour, de la caresse, de la victoire, nouant ses deux bras au-dessus de sa tête, portant son corps sur une hanche, elle apparut à Coriolis dans la pose de ce marbre du Louvre qu'on appelle le *Génie du repos éternel.*

La Nature est une grande artiste inégale. Il y a des

milliers, des millions de corps qu'elle semble à peine dégrossir, qu'elle jette à la vie à demi façonnés, et qui paraissent porter la marque de la vulgarité, de la hâte, de la négligence d'une création productive et d'une fabrication banale. De la pâte humaine, on dirait qu'elle tire, comme un ouvrier écrasé de travail, des peuples de laideur, des multitudes de vivants ébauchés, manqués, des espèces d'images à la grosse de l'homme et de la femme. Puis de temps en temps, au milieu de toute cette pacotille d'humanité, elle choisit un être au hasard, comme pour empêcher de mourir l'exemple du Beau. Elle prend un corps qu'elle polit et finit avec amour, avec orgueil. Et c'est alors un véritable et divin être d'art qui sort des mains artistes de la Nature.

Le corps de Manette était un de ces corps-là : dans l'atelier, sa nudité avait mis tout à coup le rayonnement d'un chef-d'œuvre.

Sa main droite, posée sur sa tête à demi tournée et un peu penchée, retombait en grappe sur ses cheveux; sa main gauche, repliée sur son bras droit, un peu au-dessus du poignet, laissait glisser contre lui trois de ses doigts fléchis. Une de ses jambes, croisée par devant, ne posait que sur le bout d'un pied à demi levé, le talon en l'air; l'autre jambe, droite et le pied à plat, portait l'équilibre de toute l'attitude. Ainsi dressée et appuyée sur elle-même, elle montrait ces belles lignes étirées et remontantes de la femme qui se couronne de ses bras. Et l'on eût cru voir de la lumière la caresser de la tête aux pieds : l'invisible vibration de la vie des contours semblait faire frémir tout le dessin de la femme, répandre, tout autour d'elle, un peu du bord et du jour de son corps.

Coriolis n'avait pas encore vu des formes si jeunes et si pleines, une pareille élégance élancée et serpentine, une si fine délicatesse de race gardant aux attaches de la femme, à ses poignets, à ses chevilles, la fragilité et la minceur des attaches de l'enfant. Un moment, il s'oublia à s'éblouir de cette femme, de cette chair, une

chair de brune, mate et absorbant la clarté, blanche de cette chaude blancheur du Midi qui efface les blancheurs nacrées de l'Occident, une de ces chairs de soleil, dont la lumière meurt dans des demi-teintes de rose thé et des ombres d'ambre.

Ses yeux se perdaient sur cette coloration si riche et si fine, ces passages de ton si doux, si variés, si nuancés, que tant de peintres expriment et croient idéaliser avec un rose banal et plat; ils embrassaient ces fugitives transparences, ces tendresses et ces tiédeurs de couleurs qui ne sont plus qu'à peine des couleurs, ces imperceptibles apparences d'un bleu, d'un vert presque insensible, ombrant d'une adorable pâleur les diaphanéités laiteuses de la chair, tout ce délicieux je ne sais quoi de l'épiderme de la femme, qu'on dirait fait avec le dessous de l'aile des colombes, l'intérieur des roses blanches, la glauque transparence de l'eau baignant un corps. Lentement, l'artiste étudiait ces bras ronds, aux coudes rougissants, qui, levés, blanchissaient sur ces cheveux bruns, ces bras au bas desquels la lumière, entrant dans l'ombre de l'aisselle, montrait des fils d'or frisant dans du jour; puis, le plan ferme de la poitrine blanche et azurée de veinules; puis cette gorge plus rosée que la gorge des blondes, et où le bout du sein était de la nuance naissante de l'hortensia.

Il suivait l'indication presque tremblée des côtes, la ligne à peine éclose d'un torse de jeune fille, encore contenu et comprimé dans sa grâce, à demi mûr, serré dans sa jeunesse comme dans l'enveloppe d'un bouton. Une taille à demi épanouie, libre, roulante, heureuse, comme la taille des femmes qui n'ont jamais porté de corset, lui montrait cette jolie indication molle et sans coupure, la ceinture naturelle marquée d'un sinus d'amour dans le bronze et le marbre des statues antiques. De cette taille, son regard allait au douillet modelage, aux inflexions, aux méplats, à la rondeur enveloppée, à la douce et voluptueuse ondulation d'un ventre de vierge, d'un ventre innocent, presque enfantin, sculpté dans sa

mollesse et délicatement dessiné dans le *flou* de sa chair : une petite lumière, à demi coulée au bord du nombril, semblait une goutte de rosée glissant dans l'ombre et le cœur d'une fleur. Il allait à ce bas du ventre, où il y avait de la convexité d'une coquille et du rentrant d'une vague, à l'arc des hanches, à ces cuisses charnues, caressées, sur le doux grain de leur peau, de blancheurs tranquilles et de lueurs dormantes, à ces genoux moelleux, délicats et noyés, cachant si coquettement sous leurs demi-fossettes l'agrafe des muscles et le nœud des os, à ces jambes polies et lustrées, qui semblaient garder chez Manette, comme chez certaines femmes, le luisant d'un bas de soie, à ce fuseau de la cheville, à ces malléoles de petite fille, où s'attachait un tout petit pied, maigre et long, l'orteil en avant, les doigts un peu rosés au bout...

Sous cette attention qui semblait ne pas travailler, Manette à la fin éprouva une sorte d'embarras. Laissant retomber ses bras et décroisant ses jambes, elle parut demander à Coriolis de lui indiquer la pose.

— Nom d'un petit bonhomme! — s'écria Anatole dans un élan d'admiration, et mettant sur ses genoux un carton, il commença à tailler un fusain.

— Tu vas faire une étude, *toi?* — lui dit Coriolis avec un « toi » assez durement accentué.

— Un peu... Je ne t'ai pas dit... un fabricant de papier à cigarettes... Il m'a demandé une Renommée grandeur nature... Quatre cents balles! s'il vous plaît.

Coriolis, sans répondre, alla à Manette, la mit dans la pose de sa baigneuse, revint à sa place et se mit à travailler. De temps en temps, il s'arrêtait, tirait et froissait sa moustache, regardait de côté Anatole, auquel il finit par dire :

— Tu es assommant avec ton tic!... Tu ne sais pas comme c'est nerveux...

Anatole avait pris la bizarre habitude, toutes les fois qu'il peignait ou dessinait, de se mordiller perpétuellement un bout de la langue qu'il avançait à un coin de

la bouche, comme la langue d'un chien de chasse.

— Je vais te tourner le dos, voilà tout...

— Non, tiens, laisse-moi... va-t'en, veux-tu? Aujourd'hui... je ne sais ce que j'ai... j'ai besoin d'être seul pour faire quelque chose...

Le lendemain et pendant tout le mois, Anatole alla se promener pendant la séance de Manette : il avait pris son parti de faire sa Renommée « de chic ».

LI

— Qu'est-ce que tu as fait hier? — disait un matin à la fin du déjeuner Coriolis à Anatole.

— Hier, j'ai été au Père-Lachaise.

— Et aujourd'hui?

— Ma foi, je pourrais bien y retourner... je trouve ça très-amusant comme promenade...

— Ça ne te fait pas penser à la mort?

— Oh! à celle des autres... pas à la mienne... — fit Anatole avec un mot dans lequel il était tout entier.

Il y eut un silence. Les idées de Coriolis semblèrent se perdre dans la fumée de sa pipe; puis il lui échappa, comme s'il pensait tout haut :

— Un drôle d'être! En voilà pas mal que je vois... Je n'en ai pas encore vu une comme ça...

Et se tournant vers Anatole :

— Figure-toi une femme qui travaille avec vous jusqu'à ce qu'elle soit tombée dans votre pose... Et une fois qu'elle y est, c'est superbe!... on bûcherait deux heures, qu'elle ne bougerait pas... C'est qu'elle a l'air de porter un intérêt à ce que vous faites... Oh! mon cher, c'est étonnant... Tu sais, ça se voit quand ça ne va pas... Il y a des riens... un mouvement de lèvres, un geste... On est nerveux... il vous passe des inquiétudes dans le corps... Enfin, ça se voit... Eh bien! cette mâtine-là,

quand elle voyait que ça ne marchait pas, elle avait l'air aussi ennuyé que ma peinture... Et puis quand j'ai commencé à m'échauffer, quand ça s'est mis à venir, voilà qu'elle a eu un air content! Il me semblait qu'elle s'épanouissait... Tiens! je vais te dire quelque chose de stupide : on aurait dit que sa peau était heureuse! ... Vrai! je voyais le reflet de ma toile sur son corps, et il me semblait qu'elle était chatouillée là où je donnais un coup de pinceau... Une bêtise, je te dis... quelque chose de bizarre comme le magnétisme, le courant de caresse d'un portrait à une figure... Et puis, à chaque repos, si tu avais vu sa comédie!... Tiens, comme ça... son jupon à demi passé, la chemise serrée à deux mains sur sa poitrine, en tas, comme un mouchoir de poche.. elle venait regarder avec une petite moue, en se penchant.. Elle ne disait rien... elle se regardait... une femme qui se voit dans une glace, absolument... Et quand c'était fini, elle s'en allait avec un mouvement d'épaules content... Elle venait toujours les pieds dans ses petits souliers, sans mettre les quartiers... C'est très-gentil les femmes qui boitent, qui clochent, comme ça... Une drôle de femme tout de même!... Quand je la fais déjeuner, elle me parle tout le temps des tableaux où elle est, de ce qu'elle a posé... Oh! d'abord, elle n'aurait donné qu'une séance, il y aurait eu dix autres femmes après elle, ça ne fait rien, c'est elle, et pas les autres... Là-dessus, il ne faut pas la contrarier : elle vous grifferait! Elle est d'une jalousie sur ces questions-là... et éreinteuse! Je t'assure que c'est amusant de l'entendre abîmer ses petites camarades... Elle en fait des portraits! Jusqu'à des noms de muscles qu'elle a retenus pour les échigner!... c'est très-malin ça... Oh! une vraie vanité... C'en est comique... D'abord, c'est toujours elle qui a trouvé le mouvement... Elle est persuadée que c'est son corps qui fait les tableaux... Il y a des femmes qui se voient une immortalité n'importe où, dans le ciel, dans le paradis, dans des enfants, dans le souvenir de quelqu'un... elle, c'est sur la toile! pas d'autre idée que ça...

L'autre jour, sais-tu ce qu'elle m'a fait? Il me fallait un dessin de draperie... Je l'arrange sur elle... je la vois qui fait une tête... une tête! Figure-toi une reine qu'on insulte!... Moi, je ne comprenais pas d'abord... Et puis c'est devenu si visible! Elle avait si bien l'air de me dire : Pour qui me prenez-vous? Est-ce que je suis un mannequin, moi? Vous n'avez droit qu'à ma nudité pour vos cinq francs... Et avec cela elle posait si mal, et une figure si maussade... j'ai été obligé d'y renoncer... Il faudra que j'en prenne une autre pour les draperies... Depuis, elle m'a dit qu'elle ne posait jamais pour ça, qu'elle n'avait pas osé me le dire... Et si tu savais de quel ton elle m'a dit : *pour ça!*... Elle trouvait que je lui avais manqué, positivement... J'étais pour elle un homme qui ferait un porte-manteau de la Vénus de Milo!

LII

Ce jour-là, Coriolis avait dit à Anatole de ne pas l'attendre. Il devait dîner dehors et ne rentrer que fort tard, s'il rentrait.

Anatole, se trouvant seul, alla passer sa soirée au café de Fleurus.

Le café de Fleurus, dans la rue de ce nom, au coin du jardin du Luxembourg, était alors une espèce de cercle artistique fondé par Français, Achard, Nazon, Schulzenberger, Lambert, et quelques autres paysagistes, auxquels s'étaient joints des peintres de genre et d'histoire, Toulmouche, Hamon, Gérôme. Dans la salle, décorée de peintures par les habitués et ornée d'une figure de la grande Victoire entourée de l'allégorie de ses amours, un dîner des vendredis s'était organisé sous le nom de *Dîner des grands hommes*. Le dîner, restreint d'abord à un petit nombre de peintres, puis ouvert à des

médecins, à des internes d'hôpitaux, avait bientôt été égayé par la surprise d'une loterie, tirée à chaque dessert, et imposant au gagnant l'obligation de fournir un lot pour le dîner suivant. De là, une succession de lots d'artistes, d'objets d'art, de meubles ridicules, de dessins et de pots de chambre à œil, de bronzes et de clysopompes, de tableaux et de bonnets grecs, une tombola de souvenirs et mystifications qui faisaient éclater chaque fois de gros rires. Peu à peu la table s'agrandissait : elle arrivait à compter une cinquantaine de convives, lors du retour de la colonie pompéienne, après la fermeture de la *Boîte à thé*, cet essai de phalanstère d'art, sur les terrains de la rue Notre-Dame-des-Champs, licencié, dispersé par le mariage, l'envolée des uns et des autres. Ce dîner, l'habitude de chaque soir, avait fait du café une sorte de club gai, spirituel, où la cordialité se respirait dans une réunion de camarades et de gens de talent. Anatole y venait souvent; Coriolis y apparaissait quelquefois.

— Imaginez-vous — disait un des habitués — imaginez-vous!... il m'est tombé une fois un bourgeois qui m'a dit : « Monsieur, je voudrais être peint sous l'inspiration du Dieu... — Comment, sous l'inspiration du Dieu? — Oui... après avoir entendu Rubini... J'aime beaucoup la musique... Pourriez-vous rendre cela?... » Vous croyez que c'est tout? Quand je l'ai eu peint, sous l'inspiration du Dieu, il m'a amené son tailleur... Oui, il m'a amené Staub, pour vérifier sur son portrait la piqûre de son gilet!... Non, on ne saura jamais combien ils sont bêtes les bourgeois!

Après cette histoire, ce fut une autre. Chacun jetait son anecdote, son mot, son trait; et chaque nouveau récit était salué par des hourras, des risées, des grognements, des rires enragés, une sauvagerie de joie qui avait l'air de vouloir manger de la Bourgeoisie. On eût cru entendre toutes les haines instinctives de l'art, tous les mépris, toutes les rancunes, toutes les révoltes de sang et de race du peuple des ateliers, toutes ses antipathies

foncières et nationales se lever dans un *tolle* furieux contre ce monstre comique, le bourgeois, tombé dans cette Fosse aux artistes qui se déchiraient ses ridicules! — Et toujours revenait le refrain : — Non, non, ils sont trop bêtes, les bourgeois!

— Tiens! — fit Anatole en voyant entrer Coriolis qui laissait voir un air mal dissimulé de mauvaise humeur.

— C'est toi? — lui dit-il. — Qu'est-ce que tu prends?

— Rien...

Et Coriolis resta muet, battant, avec les ongles, une mesure de colère sur le marbre de la table, à côté d'Anatole.

— Qu'est-ce que tu as? — lui demanda Anatole au bout de quelques instants.

— Ce que j'ai?... J'étais avec une femme à la porte Saint-Martin... Elle m'a quitté à dix heures... pour être rentrée à dix heures et demie... parce qu'elle tient à la considération de son portier! Comprends-tu? Voilà!

— Elle est drôle!... Qui ça donc? — fit Anatole.

Coriolis ne répondit pas, et se lançant dans une discussion engagée à la table à côté, il étonna le café par une défense passionnée de la *momie*, des éclats de voix terribles, une argumentation agressive et violente, un accent de contradiction vibrant, agaçant, blessant. Il abîma le *bitume* comme un ennemi personnel, comme quelqu'un sur lequel il aurait voulu se venger; et il laissa son défenseur, l'inoffensif et placide Buchelet, étourdi, aplati, ne sachant ce qui avait pris à Coriolis, d'où venait cette subite animosité, cassante et fiévreuse, montée tout à coup dans la parole de son contradicteur.

LIII

Quelques semaines après cette scène, Coriolis et Anatole, revenant de chez le marchand de couleurs Des-

forges, et surpris, dans le Palais-Royal, par une ondée de printemps, se promenaient sous les galeries, en attendant la fin de l'averse. Ils firent un tour, deux tours; puis Coriolis, s'appuyant contre une grille du jardin, se mit à regarder devant lui, d'un air distrait et absorbé.

La pluie tombait toujours, une pluie douce, tendre, pénétrante, fécondante. L'air, rayé d'eau, avait une lavure de ce bleu violet avec lequel la peinture imite la transparence du gros verre. Dans ce jour de neutre atteinte liquide, le jet d'eau semblait un bouquet de lumière blanche, et le blanc qui habillait des enfants avait la douceur diffuse d'un rayonnement. La soie des parapluies tournant dans les mains jetait çà et là un éclair. Le premier sourire vif du vert commençait sur les branches noires des arbres, où l'on croyait voir, comme des coups de pinceau, des touches printanières semant des frottis légers de cendre verte. Et dans le fond, le jardin, les passants, le bronze rouillé de la Chasseresse, la pierre et les sculptures du palais, apparaissaient, s'estompant dans un lointain mouillé, trempant dans un brouillard de cristal, avec des apparences molles d'images noyées.

Anatole, qui commençait à s'ennuyer de voir son compagnon planté là et ne bougeant pas, essaya de jeter quelques mots dans sa contemplation : Coriolis ne parut pas l'entendre. Anatole, à la fin, le prenant par le bras, l'entraîna vers une voiture d'où descendait du monde, à un passage de la rue de Valois. Coriolis monta machinalement, et laissa encore tomber dans le silence les paroles d'Anatole.

— Ah ça! mon cher, — lui dit au bout de quelque temps Anatole impatienté, — sais-tu que tu me fais l'effet d'un homme qu'on met dedans?

— Moi? — dit Coriolis.

— Toi-même... avec cette petite... Mais Buchelet lui a plu à la quatrième séance! Buchelet! juge!

— Il n'y a pas que Buchelet, — fit Coriolis.

— Ah! — fit Anatole en le regardant. Alors quoi?

—Alors... alors...—dit Coriolis d'un ton sourd, et s'arrêtant avec l'effort d'un homme habitué à garder ses pensées, à refouler ses émotions, à se renfoncer le cœur dans la poitrine, — alors... tiens, laisse-moi tranquille, hein, veux-tu? et parlons d'autre chose.

Ainsi qu'il venait de le dire à Anatole, Coriolis avait été aussi vite et aussi facilement heureux que le petit Buchelet. Mais ce caprice, qu'il croyait user en le satisfaisant, s'était enflammé, une fois satisfait. Il s'était changé en une sorte d'appétit ardent, irrité, passionné, de cette femme; et dès le lendemain, Coriolis se sentait devenir jaloux de ce modèle, du passé et du présent de ce corps public qui s'offrait à l'art, et sur lequel il voyait en ne voulant pas les voir, les yeux des autres. Des colères auxquelles ses amis ne comprenaient rien, l'animaient contre ceux qui avaient fait poser cette femme avant lui. Il niait leur talent, les discutait, parlait d'eux avec une injustice rancunière, comme des gens qui, en lui prenant d'avance pour leurs figures un peu de la beauté de cette femme, l'avaient trompé dans leurs tableaux.

Pour l'enlever aux autres, il avait pensé à la prendre tous les jours, à la tenir dans son atelier, sans en avoir besoin, et, en travaillant à peine d'après elle : il lui payait des séances où il ne donnait que quelques coups de crayon ou de pinceau. Mais Manette s'était vite aperçue de ce jeu où elle trouvait une sorte d'humiliation; elle avait inventé des prétextes, manqué des rendez-vous de Coriolis, pour aller chez d'autres artistes qu'elle voyait travailler vraiment et s'inspirer d'après elle. Et c'est alors qu'avait commencé pour Coriolis ce supplice dont le monde des ateliers a plus d'une fois pu étudier le tourment ce supplice d'un homme tenant à une femme possédée par les regards du premier venu.

—Oui, voilà, — fit Coriolis, quand il fut arrivé, dans le roulement de la voiture, au bout de toutes ses pensées, et comme s'il les avait confiées à Anatole,— voilà... — et il se retourna nerveusement vers lui sur le cous-

sin du fiacre. — Un mari qui voudrait empêcher sa femme de se décolleter pour aller dans le monde, eh bien! ça lui serait encore plus facile qu'à moi d'empêcher Manette d'ôter sa chemise pour se faire voir...

LIV

Coriolis aurait voulu avoir Manette toute à lui, la faire habiter avec lui. Elle avait résisté à ses prières, à ses promesses. Devant les propositions qu'il lui avait faites, le bonheur de femme qu'il lui avait offert, un large entretien, une vie choyée, la haute main sur l'intérieur, le gouvernement de son ménage de garçon, il avait été étonné de la trouver si peu tentée. Elle resterait sa maîtresse tant qu'il voudrait; mais elle tenait à ne pas quitter son « petit chez elle », le petit chez elle qu'elle s'était arrangé avec l'argent de son travail. En tout, elle avait l'idée de s'appartenir, de garder son coin de liberté. Elle ne comprenait la vie qu'avec l'indépendance, le droit de pouvoir faire tout ce qui plaît, la permission même des choses dont on n'a pas envie. C'était une de ces petites natures ombrageuses qui gardent un caractère de jolie sauvagerie têtue, et ne veulent point de main qui se pose sur elles : il semblait à Coriolis la voir reculer devant ses offres, ainsi qu'un fin et nerveux animal, d'instincts libres et courants, qui ne voudrait pas entrer dans une belle cage.

Cette volonté qu'avait Manette de garder sa liberté, Coriolis ne voyait aucun moyen de la vaincre. Il se trouvait n'avoir aucune prise sur ce singulier caractère de femme. Elle ne semblait pas avide. Pour la lier à lui, il n'avait pas la ressource dont use à Paris l'amant riche auprès de la fille, la ressource de la griser de luxe, de plaisir, et de tout ce qui asservit à un homme les coquetteries et les sensualités d'une maîtresse. Manette

n'avait point les petits sens friands de la femme. De sa race, de cette race sans ivrognes, elle montrait la sobriété, une espèce d'indifférence pour le boire et le manger. De coquetterie, elle ne connaissait que la coquetterie de son corps. L'autre lui manquait absolument. Par une étrange exception, elle était insensible aux bijoux, à la soie, au velours, à ce qui met du luxe sur la femme. Maîtresse de Coriolis, elle avait gardé sa mise modeste de petite ouvrière honnête, de grisette. Elle portait des robes de laine, de petits châles malheureux en imitation de cachemire, une de ces toilettes proprettes aux couleurs sombres et de coupe pauvre qui enveloppent d'ordinaire la maigreur des trotteuses de magasin. La toilette d'ailleurs lui allait mal : la mode faisait sur son admirable corps de faux plis comme sur un marbre. Parfois Coriolis lui achetait à un étalage, en passant, une robe de soie : Manette le remerciait, emportait la robe chez elle, et la serrait en pièce dans une armoire.

Presque tous les goûts de la femme lui faisaient pareillement défaut. Elle était paresseuse à désirer les distractions. Elle n'aimait ni le plaisir, ni le spectacle, ni le bal. L'étourdissement, le mouvement, la vie fouettée dont a besoin la nervosité de la Parisienne lui paraissaient une fatigue. Il fallait qu'une autre volonté que la sienne l'entraînât à s'amuser; et s'agissait-il d'une partie, elle était toujours prête à dire : « Au fait, si nous n'y allions pas? » Sa nature apathique et sans fantaisie se contentait de goûter une espèce de tranquille bonheur stagnant. Il semblait qu'il y eût en elle un peu de l'humeur casanière et ruminante de ces femmes du Midi qui se nourrissent et se bercent avec un ciel, un climat de paresse. Vivre sur place, sans remuer, dans une sérénité de bien-être physique, dans l'harmonieux équilibre d'une pose à demi sommeillante, avec du linge fin et blanc sur la peau, c'était toute sa félicité, — une félicité qu'elle pouvait se payer avec l'argent de sa pose, et sans avoir besoin de Coriolis.

LV

Créole, Coriolis avait le cœur et les sens du créole.

Dans ces hommes des colonies, de nature subtile, délicate, raffinée, mettant dans les soins de leur corps, leurs parfums, l'huile de leurs cheveux, leur toilette, une recherche qui dépasse les coquetteries viriles et les sort presque de leur sexe, dans ces hommes aux appétits de caprice et d'épices, n'aimant pas la viande, se nourrissant d'excitants et de choses sucrées, il y a, en dehors des mâles énergies et des colères un peu sauvages, une si grande analogie avec la femme, de si intimes affinités avec le tempérament féminin, que l'amour chez eux ressemble presque à de l'amour de femme. Ces hommes aiment, plus que les autres hommes, avec des instincts d'attachement et d'habitude tendre, avec le goût de s'abandonner et de se sentir possédés, une espèce de besoin d'être caressés, enveloppés continûment par l'amour, de s'enrouler autour de lui, de se tremper dans ses lâches douceurs, de s'y perdre, de s'y fondre dans une sorte de paresse d'adoration et de molle servitude heureuse.

De là les prédispositions naturelles, fatales, du créole à la vie qui mêle l'amant à la maîtresse, à la vie du concubinage. Coriolis n'y avait pas échappé. Presque toutes les liaisons de sa jeunesse étaient devenues des chaînes. Et il retrouvait ses anciennes faiblesses devant cette vulgaire et facile aventure, cette femme d'une espèce qu'il connaissait tant : un modèle!

Et cette fois, il était lié par une attache toute nouvelle, et qu'il n'avait point connue avec ses autres maîtresses. A son amour se mêlait l'amour de sa vie, l'amour de son art. L'artiste aimait avec l'homme. Il aimait cette femme pour son corps, pour des lignes qu'elle faisait,

pour un ton qu'elle avait à une place de la peau. Il aimait comme s'il entrevoyait en elle une de ces divines maîtresses du dessin et de la couleur d'un peintre dont la rencontre providentielle met dans les tableaux des maîtres un type nouveau de l'*éternel féminin*. Il l'aimait pour sentir devant elle une inspiration et une révélation de son talent. Il l'aimait pour lui mettre sous les yeux cet Idéal de nature, cette matière à chefs-d'œuvre, cette présence réelle et toute vive du Beau que lui montrait sa beauté.

LVI

A force d'obstination, de prières, d'ardente insistance, Coriolis finissait par obtenir de Manette qu'elle vînt habiter avec lui. Il fut heureux de cette victoire comme d'une conquête de sa maîtresse. Il tenait maintenant sa vie. Tout ce qu'elle ferait serait sous sa main, sous ses yeux. Elle lui appartiendrait mieux et de plus près à toute heure. Elle serait la femme à demeure, qui partage avec le domicile l'existence de son amant.

Cependant, Manette, tout en venant et en s'installant chez lui, ne voulut pas donner congé de son petit logement de la rue du Figuier-Saint-Paul. Coriolis voyait là, de sa part, une idée de méfiance, une réserve de sa liberté, la garde d'un pied-à-terre, la menace de ne pas rester toujours. Puis ce logement lui déplaisait encore pour être la cause des absences de Manette : sous le prétexte de le nettoyer et d'y être le jour du blanchisseur, elle allait y passer une journée chaque semaine. Mais quoi qu'il fît, il ne put la décider à l'abandon de ce caprice.

Elle était donc à peu près tout à fait à lui. Il l'avait détachée de ses habitudes, de son intérieur. Il l'avait rapprochée de lui par une intime communauté de vie; mais toujours quelque chose de cette femme qu'il serrait

contre lui lui semblait appartenir aux autres : elle posait. Son corps était prêt pour le tableau d'un grand nom de l'art. Quand il avait essayé d'obtenir d'elle le sacrifice de ne plus se montrer, le renoncement à l'orgueil d'être nue et belle devant des hommes qui peignent, elle lui avait simplement dit que cela était impossible; et son regard, en disant cela, lui avait lancé un peu du dédain d'un artiste à qui l'on proposerait de se faire épicier. Il avait voulu exiger, menacer : elle s'était redressée comme une femme prête à un coup de tête; et devant le mouvement de révolte qu'elle avait fait, en ébouriffant méchamment ses cheveux sur ses tempes avec une passe rapide des mains, Coriolis avait reculé. Alors l'hypocrisie de sa jalousie s'était rejetée sur de misérables petits moyens de mauvaise foi, des exclusions de tel ou tel peintre, des camarades qu'il connaissait et chez lesquels il ne voulait pas que Manette allât. Et de défenses en défenses, d'exclusions en exclusions, il arrivait au ridicule de ne plus lui permettre que quelques vieillards de l'Institut. Puis, las de ces ruses indignes de lui, il éclatait, s'ouvrait à Manette, lui avouait ses fausses hontes, ses tortures, les mensonges sous lesquels son cœur saignait; et l'enveloppant de supplications, de paroles brûlantes, de baisers où passait la rage de ses colères et de ses souffrances, il lui demandait que ce fût fini.

Manette, à la longue, avait l'air de le prendre en pitié. Tout en continuant obstinément à poser, et à poser où il lui plaisait, elle montrait une espèce d'apparente condescendance pour ses exigences, paraissait leur céder, lui faisant des promesses, comme à ce que demande un enfant gâté qui pleure. Mais cette compassion exaspérait les jalousies de Coriolis au lieu de les apaiser.

Quand Manette était sortie, une inquiétude qui devenait une obsession le prenait tout à coup. Il arrivait tout courant dans l'atelier d'une connaissance où il supposait qu'elle était, et refermant sur son dos la porte comme un agent de police venant saisir la cagnotte d'une lorette,

il passait l'inspection de tous les recoins de l'atelier, furetait, cherchait, et quand il avait tout vu sans rien trouver, il se sauvait, pour aller faire sa visite chez un autre peintre. Sa manie était connue, et l'on n'en riait même plus. De basses envies de savoir le prenaient : il pensait à des hommes de la rue de Jérusalem, dont on lui avait parlé, qui suivent une femme pour cinq francs donnés par un mari qui soupçonne. Dans des ateliers de camarades, il s'arrêtait à des dessins, à des esquisses qui lui mettaient brusquement le froncement d'un pli au milieu du front, et devant lesquels il restait dans une absorption rageuse. L'un d'eux avait eu la délicate pitié de le comprendre; et il avait retiré une étude que Coriolis, chaque fois qu'il venait, regardait douloureusement, avec des yeux amers. Mais il y avait à d'autres murs d'autres études que cette étude, pour tourmenter le regard de Coriolis et lui jeter à la face la publicité de sa maîtresse. Il la retrouvait partout, toujours, et même où elle n'était pas; car peu à peu c'était devenu chez lui une idée fixe, une folie, une hallucination, de vouloir la voir dans des toiles, dans des lignes, pour lesquelles elle n'avait pas posé : tous les corps, d'après les autres modèles, finissaient par ne lui montrer que ce corps, et toutes les nudités peintes des autres femmes le blessaient, comme si elles étaient la nudité de cette seule femme.

Son sang se retournait à la pensée qu'elle posait toujours. Il ne l'avait pas surprise, personne ne le lui avait dit. Tous ses amis, autour de lui, gardaient le secret de sa maîtresse. Mais quand il lui disait à elle : « Tu as posé chez un tel ? » elle lui disait un « Non », qui lui donnait envie de la tuer, — et qu'il aimait encore mieux qu'un oui.

LVII

Ils dînaient. Il sembla à Coriolis que Manette se pressait de dîner. Aussitôt le dessert servi, elle se leva de table, alla dans sa chambre, revint avec son châle et son chapeau. Coriolis crut voir je ne sais quelle recherche dans sa toilette. Il remarqua que son chapeau était neuf.

Il eut envie de lui demander où elle allait; puis il se dit : « Elle va me le dire ».

Manette, à la glace, arrangeait les brides de son chapeau, chiffonnait son nœud de rubans, lissait d'un coup de doigt ses cheveux sur une tempe, faisait ce joli mouvement de corps des femmes qui regardent, en se retournant, si leur châle, dont elles rebroussent la pointe du talon de leurs bottines, tombe bien.

Coriolis la regardait, interrogeait son dos, son châle, et toutes sortes de pensées lui traversaient la cervelle.

Il avait dans la tête comme le bourdonnement de cette idée : « Où va-t-elle? »

Il attendait que Manette eût fini. — Où vas-tu? — il avait sa phrase toute prête sur les lèvres.

Manette donna un petit coup sur un pli de sa robe : — Je sors, — fit-elle simplement.

Coriolis n'eut pas le courage de lui dire un mot. Il l'écouta faire dans l'antichambre le bruit de la femme qui s'en va, parler aux domestiques, tourner une dernière fois, fermer la porte... Elle était partie.

Il posa sa pipe sur la table, devant Anatole qui le regardait étonné, la reprit, tira deux bouffées, la reposa sur une assiette, et brusquement saisissant un chapeau, il se jeta dans l'escalier.

Manette était à une quinzaine de pas de la maison. Elle marchait d'un petit pas pressé, d'un air à la fois distrait et recueilli, ne regardant rien. Elle prit la rue

Hautefeuille : elle n'allait pas chez sa mère. Elle passa devant une station de voitures sur la place Saint-André-des-Arts : elle ne s'arrêta pas. Elle prit le pont Saint-Michel, le pont au Change. Coriolis la suivait toujours. Elle ne se retournait pas, ne semblait pas voir. Il y eut un moment un homme qui se mit à marcher derrière elle en lui parlant dans le cou : elle n'eut pas l'air de l'entendre. Coriolis aurait voulu qu'elle parût se sentir plus insultée. Au coin de la rue Rambuteau, elle acheta un bouquet de violettes. Coriolis eut l'idée qu'elle portait cela à un amant; il vit le bouquet chez un homme, sur une cheminée, dans un verre d'eau. Manette prit la rue Saint-Martin, la rue des Gravilliers, la rue Vaucanson, la rue Volta. Des figures d'hommes et de femmes passaient que Coriolis reconnut pour des juifs, et auxquels Manette faisait en passant un petit salut. Tout à coup, passé la rue du Vertbois, elle tourna une grande rue en pressant le pas. Dans une porte, au-dessus de laquelle il y avait un drapeau tricolore, que Coriolis ne vit pas, elle disparut. Coriolis se lança derrière elle, et, au bout de quelques pas, il se trouva dans un petit préau bizarre, un *patio* de maison d'Orient, une espèce de cloître alhambresque : Manette n'était plus là.

Il eut le sentiment d'un cauchemar, d'une hallucination en plein Paris, à quelques pas du boulevard. Il lui sembla apercevoir une porte avec des points de lumière dans un fond. Il alla à cette porte, entra : dans une salle d'ombre, il aperçut un grand chandelier autour duquel des têtes d'hommes en toques noires, en rabats de dentelle, psalmodiaient sur de grands livres, avec des voix de nuit, des chants de ténèbres.

Il était dans la synagogue de la rue Notre-Dame de Nazareth.

Une lueur éclairait une tribune ouverte : la première femme qu'il aperçut là fut Manette.

Il respira, et tout plein de la joie de ne plus soupçonner, le cœur léger dans la poitrine, soudainement heureux du bonheur d'un homme dont une mauvaise pen-

sée s'envole, il laissa tout ce qu'il y avait de détendu et de délivré en lui s'enfoncer mollement dans cette demi-nuit, ce bourdonnement murmurant d'un peuple qui prie, le mystère voltigeant et caressant de ces demi-bruits et de ces demi-lumières qui, s'accordant, se mariant, se pénétrant, semblaient chanter à voix basse dans la synagogue comme une soupirante et religieuse mélodie de clair-obscur.

Ses yeux s'abandonnaient à cette obscurité crépusculaire venant d'en haut, et teinte du bleu des vitraux que le soir traversait; ils allaient devant eux aux lueurs de la mourante polychromie effacée des murs assombris et noyés, aux reflets rose de feu des bobèches de bougies scintillant çà et là dans le roux des ténèbres, aux petites touches de blanc, qui éclataient, de banc en banc, sur la laine d'un *taleth*. Et son regard s'oubliait dans quelque chose de pareil à la vision d'un tableau de Rembrandt qui se mettrait à vivre, et dont la fauve nuit dorée s'animerait. Il revenait à la tribune, aux figures de femmes, à ces têtes qui, sous les grands noirs que leur jetait l'ombre, n'avaient plus l'air de têtes de Parisiennes, et paraissaient reculer dans l'Ancien Testament. Et par instants, dans le marmottement des prières, il entendait se lever des roulements de syllabes gutturales qui lui rapportaient à l'oreille des sons de pays lointains...

Puis, peu à peu, parmi les sensations éveillées en lui par ce culte, cette langue, qui n'étaient ni son culte ni sa langue, ces prières, ces chants, ces visages, ce milieu d'un peuple étranger et si loin de Paris dans Paris même, il se glissa dans Coriolis le sentiment, d'abord indéterminé et confus, d'une chose sur laquelle sa réflexion ne s'était jamais arrêtée, d'une chose qui avait toujours été jusque-là pour lui comme si elle n'était pas, et comme s'il ignorait qu'elle fût. C'était la première fois que cette perception lui venait de voir une juive dans Manette, qu'il avait sue pourtant être juive dès le premier jour. Et avec cette pensée, il remontait à des souvenirs dont il n'avait pas conscience, à des petits riens de Manette

— Tu iras?

— Oui... sa lettre est très-chaude... Je ne peux pas ne pas y aller... Ça aurait l'air...

— Très-malin, sa chapelle... Il a senti, à son dernier envoi de Rome, qu'il n'avait pas assez de reins pour la grande peinture... celle qu'on risque en pleine exposition à côté des petits camarades... Comme ça, il a son petit salon... Et puis, c'est commode... on dit que le jour est mauvais, que la disposition architectonique vous a empêché d'être sublime, qu'on a fait plat pour l'édification des fidèles, et gris pour ne pas faire de tapage dans le monument. Et puis, pas de public... des amis, rien que des invités, c'est superbe!... Très-malin, Garnotelle!

A une heure, le lendemain, Coriolis arrivait à la porte de la petite église, dans le vieux quartier pauvre étonné, ébranlé par les voitures bourgeoises et les fiacres versant près de la grille, au bas des marches, des hommes bien mis et des femmes en toilette. Dans l'église, sur un des bas-côtés, la petite chapelle était encombrée de monde. On y voyait des marguilliers, des ecclésiastiques, des personnages de la Fabrique, des vieillards en cravate blanche, leurs lorgnettes en arrêt sur les pendentifs, des femmes académiques à cheveux gris, à physique professoral, et des femmes littéraires, maigres, blondes et plates, qui semblaient n'être qu'une âme et des cheveux.

Garnotelle, qui était en habit, alla au-devant de Coriolis, lui prit le bras, lui fit voir tous les compartiments de sa composition, lui demanda son avis, sollicita sa sévérité sur tout ce qu'il sentait lui-même d'incomplet dans son œuvre. Coriolis lui fit deux ou trois critiques: Garnotelle les accepta. Des dames arrivaient, il pria Coriolis de l'attendre, cicérona les dames, revint à Coriolis. Ils sortirent ensemble. Et, en marchant, Garnotelle devint cordial, presque affectueux. Il se plaignit de l'éloignement que fait la vie, du refroidissement de leur vieille amitié d'atelier, de la rareté de leurs rencontres. Il fit à Coriolis de ces compliments bon enfant,

un peu brutaux, et comme involontaires, qui entrent au cœur d'un talent. Il lui indiqua un article élogieux que Coriolis n'avait pas lu. Il joua l'homme simple, ouvert, abandonné, alla jusqu'à féliciter Coriolis d'avoir à demeure, auprès de lui, la gaieté de ce brave garçon d'Anatole, rappela les légendes de chez Langibout, les farces, les rires, les souvenirs. Et, en se refaisant l'ancien Garnotelle qu'il avait été, il le redevint tout à coup.

Coriolis venait de prendre des londrès chez un marchand de tabac, et allait les payer. Garnotelle en saisit un dans la boîte en lui disant :

— Tu sais, moi, je suis un cochon.

Coriolis ne put s'empêcher de sourire. Il retrouvait l'homme qui avait l'habitude de sauver ses petites avarices en les tournant en plaisanterie, de devancer et de parer par une blague la blague des autres, de sauver sa ladrerie avec du cynisme ; le Garnotelle qui, devenu riche et gagneur d'argent, disait toujours : — « Moi, tu sais, je suis un cochon », — et continuait, en se proclamant un pingre, à faire bravement dans la vie toutes les petites économies de la pingrerie.

LIX

Manette ressemblait aux juives de Paris. Chez elle, la juive était presque effacée; elle s'était à peu près oubliée, perdue, usée au frottement de la vie d'Occident, des milieux européens, au contact de tout ce qui fusionne une race dépaysée dans un peuple absorbant, avant de toucher aux traits et d'altérer tout à fait le type de cette race.

Par-dessus l'Orientale, il y avait, dans sa personne, une Parisienne. De ses langueurs indolentes, elle se réveillait quelquefois avec des gamineries. Sa belle tête brune, par instants, s'animait de l'ironie d'un enfant du

faubourg; et dans le mépris, la colère, la raillerie, il passait tout à coup, sur la pure et tranquille sculpture de sa figure, des airs de crânerie et de petite résolution rageuse, le mauvais sourire des méchantes petites têtes dans les quartiers pauvres : on eût dit, à de certaines minutes, que la rue montait et menaçait dans son visage.

C'est avec cette expression qu'elle était peinte dans un portrait qu'elle avait voulu apporter chez Coriolis; singulier portrait, où, dans un caprice d'artiste, son premier amant l'avait représentée en gamin, une petite casquette sur la tête, le bourgeron aux épaules, le doigt sur la gachette d'un fusil de chasse, regardant par-dessus une barricade, avec un regard effronté et homicide, le regard d'un moutard de quinze ans, enragé et froid, qui cherche un officier pour le *descendre*. La peinture était saisissante : on gardait dans les yeux, dans la tête, cette femme en blouse, jetée sur les pavés, et qui semblait le Génie de l'émeute en Titi.

Coriolis détestait ce portrait. Il n'y trouvait pas seulement le souvenir blessant d'un autre; il y reconnaissait encore malgré lui, et tout en voulant se le nier, une ressemblance mauvaise, une expression de quelque chose qu'il n'aimait pas à voir, et qui semblait se mettre entre lui et Manette, quand il regardait Manette après avoir regardé la toile. Il avait essayé vainement de décider Manette à s'en séparer, à le renvoyer chez sa mère Manette disait y tenir. Alors il avait tenté de faire un portrait d'elle pour oublier celui-là; mais toujours s'arrêtant tout à coup, il avait laissé les toiles ébauchées. Il lui arrivait de temps en temps encore de les reprendre. Il s'arrêtait dans l'entrain et la chaleur d'un travail, allait à une des ébauches, la posait sur la traverse du chevalet, et la palette à la main, la tête un peu penchée de côté sur son appui-main, il regardait Manette.

Des cheveux châtains voltigeaient en boucles sur le front de Manette, un petit front qui fuyait un peu en haut. Sous des sourcils très-arqués, dessinés avec la netteté d'un trait et d'un coup de pinceau, elle avait les

yeux fendus et allongés de côté, des yeux dans le coin desquels coulait le regard, des yeux bleus mystérieux qui, dans la fixité, dardaient, de leur pupille contractée et rapetissée comme la tête d'une épingle noire, on ne savait quoi de profond, de transperçant, de clair et d'aigu. Sous la pâleur chaude de son teint, transparaissait ce rose du sang qui paraît fleurir et pasteller de carmin la joue des juives, cette lueur de rouge en haut des pommettes pareil au reste essuyé de fard qu'une actrice s'est posé sous l'œil. Tout ce visage, le front creusant à la racine du nez, le nez délicatement busqué, les narines découpées et un peu remontantes, montrait un modelage ciselé de traits. La bouche, froncée et chiffonnée, légèrement retombante aux coins et dédaigneuse, à demi détendue, rappelait la bouche respirante, rêveuse, presque douloureuse, des jeunes garçons dans les beaux portraits italiens.

Coriolis voulait peindre cette tête, cette physionomie, avec ce qu'il y voyait d'un autre pays, d'une autre nature, le charme paresseux, bizarre et fascinant, de cette sensualité animale que le baptême semble tuer chez la femme. Il voulait peindre Manette dans une de ces attitudes à elle, lorsque, le menton appuyé au revers de sa main posée sur le dos d'une chaise, le cou allongé et tout tendu, le regard vague devant elle, elle montrait des coquetteries de chèvre et de serpent, comme les autres femmes montrent des coquetteries de chatte et de colombe.

— Ah! toi, — finissait-il par lui dire en reposant sa palette, — tu es comme la fleur que les faiseurs d'aquarelles appellent le « désespoir des peintres! »

Et il souriait. Mais son sourire était ennuyé.

LX

Rentrant un soir, Coriolis trouva Manette couchée. Elle ne dormait pas encore, mais elle était dans ce premier engourdissement où la pensée commence à rêver. Les yeux encore un peu ouverts et immobiles, elle le regarda, sans bouger, sans parler. Coriolis ne lui dit pas un mot; et lui tournant le dos, il se mit au coin de la cheminée à fumer avec cet air qu'a par derrière la mauvaise humeur d'un homme en colère contre une femme.

Puis tout à coup, d'un mouvement brusque, jetant son cigare au feu, il se leva, s'approcha du lit, empoigna le bâton d'une petite chaise dorée sur laquelle avaient coulé la robe et les jupons de Manette. Manette ne remua pas. Elle avait toujours ce même regard qui regardait et rêvait, ces yeux tranquilles et fixes, nageant à demi dans le bonheur et la paix du sommeil. Sa tête, un peu renversée sur l'oreiller, montrait la ligne de son visage fuyant. La lueur d'une lampe à abat-jour posée sur la cheminée se mourait sur la douceur de son profil perdu; ses traits expiraient sous une caresse d'ombre où rien ne se dessinait que deux petites touches de lumière pareilles à la trace humide d'un baiser : le dessous de la paupière se reflétant dans le haut de la prunelle, le dessous rose de la lèvre d'en haut mouillant les dents d'un reflet de perles; et sous les draps, son corps se devinait, obscur et charmant ainsi que son visage, rond, voilé et doux, tout ramassé et pelotonné dans sa grâce de nuit, comme s'il posait encore pour dormir...

Devant ce lit, cette femme, Coriolis resta sans parole; puis sa main lâcha la chaise, et le bâton qu'il avait tenu tomba cassé sur le tapis.

Le lendemain, en dérangeant les habits de Coriolis qui n'était pas encore levé, Manette y trouva une photo-

graphie de femme nue — qui était elle, — une carte qu'elle avait laissé faire, croyant que Coriolis n'en saurait jamais rien. Elle comprit la rage de son amant, remit la carte, et attendit, préparée à tout. Elle commença, pour être toute prête à partir, à ranger en cachette son linge, ses affaires.

Mais Coriolis paraissait avoir oublié qu'elle était là, et ne plus la voir. Au déjeuner, il ne lui adressa pas la parole. Au dîner, il mit le journal devant son verre et lut en mangeant. Manette attendait, muette, impatiente, froissée et humiliée de ce silence, avec des mordillements de lèvres, avec ce regard qui chez elle, à la moindre contrariété, se chargeait d'implacabilité, avec tout ce mauvais d'une femme dont elle savait s'envelopper et qu'elle dégageait autour d'elle pour faire jaillir le choc et l'étincelle d'une explication.

— Qu'est-ce qui t'a donné cela? — lui dit tout à coup Coriolis : il rentrait de sa chambre où il avait été chercher quelque chose, et il lui montrait une petite pièce d'or qu'il avait ramassée dans le désordre de ses affaires tirées hors des tiroirs.

— Je ne sais plus... — répondit Manette. — J'étais toute petite... Maman me menait dans les ateliers pour poser les Enfants Jésus... J'étais blonde, à ce qu'il paraît, dans ce temps-là... Ah! oui... j'ai accroché la chaîne d'un monsieur, sa chaîne de montre... Alors...

— C'était moi, ce monsieur-là, — dit Coriolis.

— Toi? vrai, toi?

Et les yeux de Manette retombèrent à terre. Elle resta un instant sérieuse, sans un mot. Des pensées lui passaient. On eût dit qu'elle voyait, avec ses idées d'Orientale, comme la volonté divine d'une fatalité dans ce lien de leur passé et ces fiançailles si lointaines de leur liaison.

Elle se répéta à elle-même : Lui... Et ses yeux allaient presque religieusement de la pièce d'or à Coriolis, et de Coriolis à la pièce d'or, grands ouverts, étonnés et vaincus.

Puis elle se leva lentement, gravement; et marchant avec une espèce de solennité vers Coriolis, elle lui passa par derrière les deux bras autour du cou, et lui soulevant un peu la tête, tout doucement, elle lui mit le baiser de soie de ses lèvres contre l'oreille pour lui dire :

— Plus jamais!... C'est promis... plus jamais! pour personne.

LXI

Le tableau du *Bain turc* était complétement terminé. Les amis, les connaissances, des critiques vinrent le voir, et tous admiraient, s'exclamaient. La toile arrachait des cris aux uns, des lambeaux de feuilleton aux autres. — « C'était réussi, c'était superbe!... Il faisait chaud dans le tableau... De la vraie chair... admirable! C'était dessiné avec du jour... Le fameux coloriste un tel était enfoncé... » — on n'entendait que cela. Quelques-uns regardaient pendant un quart d'heure, et allaient serrer les mains à Coriolis avec une force enragée qui lui faisait mal aux os des doigts.

A tous les compliments, Coriolis répondait : — Vous trouvez? — et ne disait que cela.

Quand il était dehors, s'asseyant dans des endroits de soleil, il restait pendant des quarts d'heure les yeux sur un morceau de cou, un bout de bras de Manette, une place de sa chair où tombait un rayon. Il étudiait de la peau, — les mailles du tissu réticulaire, ce feu vivant et miroitant sur l'épiderme, cet éclaboussement splendide de la lumière, cette joie qui court sur tout le corps qui la boit, cette flamme de blancheur, cette merveilleuse couleur de vie, auprès de laquelle pâlit ce triomphe de chair, l'*Antiope* du Corrége elle-même.

— Dis donc, Chassagnol, — dit-il un jour en se tournant vers le divan où le noctambule Chassagnol se

livrait, quand il venait, à de petites siestes, — qu'est-ce que tu penses, toi, du jour du Nord pour la peinture?

— Hein? hé! quoi?... jour du Nord!... peinture... hein? — grogna en se réveillant Chassagnol... Tu dis!... Qu'est-ce que tu demandes?... Le jour du Nord, qu'est-ce que je pense? Rien... Ah! le jour du Nord?... Eh bien, le jour du Nord... Tous les ateliers, jour du Nord! Tous les artistes, jour du Nord! Tous les tableaux, jour du Nord!... Mes opinions? Mes opinions! quand je les crierais sur les toits... Eh bien, après? Les idées reçues, mon cher, les idées reçues! Comment! vous voilà peintres... c'est-à-dire un tas de pauvres malheureux, d'infirmes, qui avez toutes les peines du monde à attraper la nature dans sa puissance éclairante... Il n'y a pas à dire, vous êtes toujours au-dessous du ton... Eh bien, quand vous avez si besoin de vous monter le coup... Comment! pour faire de la couleur, pour éclairer de la peau, des étoffes, n'importe quoi, pour y voir, enfin, pour peindre... pour peindre!... vous allez prendre une lumière... ce cadavre de lumière-là!... Un jour purifié, clarifié, distillé, où il ne reste plus rien, rien de l'orangé de la lumière du soleil, rien de son or... quelque chose de filtré... C'est pâle, c'est gris, c'est froid, c'est mort!... Et par là-dessus le jour du nord de Paris, le jour de Paris! un crépuscule, une lueur d'éclipse, une réverbération de murs sales... De la lumière, ça? Oui, comme de l'abondance est du vin... Allons donc! les théories, les rengaines, la nécessité d'un jour neutre, d'un jour « abstrait... » Un jour abstrait! Et puis le soleil décompose le dessin... chimiquement, c'est prouvé... Et puis... et puis... Ils disent encore que ça laisse la liberté aux coloristes, qu'un coloriste est toujours coloriste, qu'on peint ce qu'on a vu, et non ce qu'on voit; que la couleur est une impression retrouvée... est-ce que je sais! un tas de raisons... Parbleu! il est clair qu'un monsieur qui n'a pas ça dans le sang, vous lui mettrez devant le nez le Régent dans un feu de Bengale, ça ne lui fera pas trouver des éclairs sur sa palette... Mais je réponds

qu'un grand peintre qui peindra avec un jour vivant, un peintre qui peindra dans du vrai soleil, dans un jour coloré par du soleil, dans la lumière normale enfin, verra et peindra autre chose que s'il peignait dans ce joli petit froid de lumière-là ce nuançage mixte et terne... C'est-peut-être ce qui fait la supériorité des paysagistes... Eux ils peignent, ou du moins ils esquissent au plein jour de la nature... Ah! mon cher, peut-être, si on savait la disposition des ateliers du temps de la Renaissance!... Tiens, les artistes italiens... Malheureusement, il n'y a pas un document là-dessus... Voyons, t'imagines-tu... prenons les grands bonshommes... Véronèse, si tu veux, et le Titien... qu'ils peignissent dans des conditions de gris bête comme ça, et si contre nature?... Sais-tu une chose, toi? une chose que j'ai découverte... Un autre aurait mis ça dans un livre et serait entré à l'Institut!... C'est que Rembrandt... mon maître et le bon dieu de la couleur, — fit Chassagnol en saluant, — c'est que Rembrandt, eh bien, il avait un atelier en plein midi... Ça, c'est comme si je l'avais vu... et avec des jeux de rideaux, il faisait la lumière qu'il voulait .. Mais regarde tous ses tableaux... Il faisait poser le Soleil, cet homme-là, c'est évident!

— Est-ce que l'atelier de Delacroix, rue Furstemberg, n'est pas au Midi?

Chassagnol fit un léger mouvement qui semblait indiquer le peu d'importance qu'il attachait à ce détail.

Le lendemain, Coriolis mettait les maçons dans une grande chambre au midi qu'il avait au haut de la maison. Les maçons changeaient la fenêtre en une baie d'atelier.

Et là, quelques jours après, il reprenait le corps de sa baigneuse, d'après le corps de Manette, dans le jour du soleil.

LXII

Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Coriolis, Manette ne posait plus pour d'autres.

Quand Coriolis sortait, et qu'elle le savait parti pour plusieurs heures, elle restait immobile à regarder la pendule, attendant pendant un certain temps qu'elle comptait. Puis, se levant, elle allait à la porte de l'atelier dont elle ôtait la clef, retirait d'un coffre des petits fagots de bois de genévrier, qu'elle jetait sur le feu du poêle, en regardant autour d'elle comme une petite fille qui est seule et qui fait une chose défendue.

Elle commençait à se déchausser, mais tout doucement, peu à peu, avec une lenteur où elle mettait comme une paresseuse et longue coquetterie, écoutant complaisamment le cri de soie de son bas, qu'elle arrachait mollement de sa jambe. Ses bas ôtés, elle prenait tour à tour dans ses mains chacun de ses pieds, des pieds d'Orientale, qui semblaient d'autres mains entre ses mains; puis les reposant à terre, elle les enfonçait, en se dressant, sur le tapis de Smyrne : le bout de ses ongles rougis blanchissait, et un peu de chair rebroussait par dessus. Relevant alors sa jupe des deux mains, Manette se penchait, et restait quelque temps à regarder au bas d'elle ses pieds nus, et son long pouce, écarté comme le pouce d'un pied de marbre.

Puis elle marchait vers le divan. Elle soulevait son peigne, qui laissait à demi descendre sur son cou le flot de ses cheveux. Elle défaisait son peignoir, elle laissait tomber sa chemise de fine batiste : ce luxe sur la peau, la batiste de sa chemise et la soie de ses bas, était son seul et nouveau luxe.

Elle était nue, n'était plus qu'elle.

Elle allait se glisser sur les peaux fauves garnissant

le divan, s'étendait en se frottant sur leur rudesse un peu râpeuse, et là couchée, elle se caressait d'un regard jusqu'à l'extrémité des pieds, et se poursuivait encore au delà, dans la psyché au bout du divan, qui lui renvoyait en plein la répétition de son allongement radieux. Et quand sur ses doigts, ses yeux rencontraient ses bagues, elle les ôtait d'une main avec le geste de se déganter, et les semait, sans regarder, sur le tapis.

Alors elle commençait à chercher les beautés, les voluptés, la grâce nue de la femme. C'était, sur les zébrures des peaux, un remuement presque invisible, un travail sur place et qui semblait immobile, des avancements et des retraites de muscles à peine perceptibles, d'insensibles inflexions de contours, de lents déroulements, des coulées de membres, des glissements serpentins, des mouvements qu'on eût dit arrondis par d sommeil. Et à la fin, comme sous un long modelag d'une volonté artiste, se levait de la forme ondulante e assouplie, une admirable statue d'un moment...

Une minute, Manette se contemplait et se possédai dans cette victoire de sa pose : elle s'aimait. La tête un peu penchée en avant, la poitrine à peine soulevée par sa respiration, elle restait dans une immobilité d'extase qui semblait avoir peur de déranger quelque chose de divin. Et sur le bord de ses lèvres, des mots de triomphe, les compliments qu'une femme murmure tout bas à sa beauté, paraissaient monter et mourir, expirer sans voix dans le dessin parlant de sa bouche.

Puis brusquement, elle rompait cela avec le caprice d'un enfant qui déchire une image.

Et se laissant retomber sur le divan, elle reprenait son amoureux travail. L'odeur doucement entêtante du bois de genévrier qui brûlait montait dans la chaleur de l'atelier : Manette recommençait cette patiente création d'une attitude, cette lente et graduelle réalisation des lignes qu'elle ébauchait, remaniait, corrigeait, conquérait avec le tâtonnement d'un peintre qui cherche l'ensemble, l'accord et l'eurythmie d'une figure. L'heure

qui passait, le feu qui tombait, rien ne pouvait l'arracher à cet enchantement de faire des transformations de son corps comme un Musée de sa nudité; rien ne pouvait l'arracher à l'adoration de ce spectacle d'elle-même, auquel allaient toujours plus fixement ses deux pupilles pareilles à deux petits points noirs dans le bleu aigu de ses yeux.

Quelquefois, Coriolis rentrant brusquement avec sa clef, la surprenait. Il ne disait rien. Mais Manette se dépêchait de lui dire :

— Bête! puisqu'il n'y a que la glace qui me voit!

LXIII

Arrivait l'Exposition de cette année 1853. Le *Bain Turc* de Coriolis y obtenait un grand et franc succès.

Ceux qui n'avaient voulu voir en lui qu'un joli « faiseur de taches » étaient forcés de reconnaître le peintre, le dessinateur, le coloriste puissant, s'affirmant dans une toile dont les dimensions n'avaient guère été abordées, pour de pareils sujets, que par Delacroix et Chasseriau. Tout le public était frappé de l'ensoleillement de ce corps de femme, d'un certain lumineux que Coriolis avait tiré de son dernier travail dans l'éclat du jour. Les premiers admirateurs du peintre, tout fiers de l'avoir pressenti et prophétisé, se répandaient en enthousiasme. Et la persistance de quelques injustices rancunières passionnait les éloges.

Il fut le nom nouveau, le *lion* du Salon. Le gouvernement lui acheta son tableau pour le Musée du Luxembourg, et les journaux donnèrent la nouvelle presque officielle de sa décoration.

LXIV

Ce succès de Coriolis fit un grand changement dans les idées et les sentiments de Manette.

Elle avait accepté Coriolis pour amant sans l'aimer. Elle l'avait rencontré dans un moment où elle n'avait personne. Abandonnée par Buchelet, elle l'avait pris comme une femme qui a l'habitude de l'homme prend celui que l'occasion lui offre et que son goût ne repousse pas. Coriolis ne lui avait ni plu ni déplu : elle n'avait vu en lui qu'une chose, c'est qu'il était artiste, c'est-à-dire un homme de son monde, et qu'il était naturel de connaître. Elle pensait là-dessus ainsi que beaucoup de femmes de sa profession, qui se regardent comme exclusivement vouées à la corporation, et qui n'imaginent pas l'amour hors de l'atelier. A ses yeux, l'univers se divisait en deux classes d'hommes : les artistes, — et les autres. Et les autres, à quelque classe qu'ils appartinssent, qu'ils fussent n'importe quoi de grand et d'officiel dans la société, ministre, ambassadeur, maréchal de France, n'étaient rien pour elle : ils n'existaient pas. La femme chez elle n'était sensible qu'à un nom d'art, à un talent, à une réputation d'artiste.

Élevée à Paris, dans un milieu où les leçons d'innocence lui avaient un peu manqué, elle n'avait eu ni l'idée de la vertu ni l'instinct de ses remords; la conscience qu'il y eût le moindre mal à faire ce qu'elle faisait lui manquait absolument. Avoir un amant, pourvu qu'il fût peintre ou sculpteur, lui semblait aussi convenable et aussi honnête que d'être mariée. Et pour elle, il faut le dire, la liaison était une sorte d'engagement et de contrat. Manette était de l'espèce de ces maîtresses qui mettent l'honnêteté du mariage dans le concubinage. Elle était de ces femmes qui se font un honneur d'être,

fidèles jusqu'au jour où elles en aiment un autre. Ce jour-là, elles ne trompent point l'homme avec lequel elles vivent : elles le quittent et s'en vont avec leur nouvel amour. Cette loyauté était un principe chez elle.

Elle avait encore d'autres côtés d'honnêteté relative, de certaines élévations d'âme. Elle se donnait sans calcul, sans arrière-pensée. Elle ne regardait point à l'argent chez un homme.

Les douceurs, les gâteries de Coriolis l'avaient laissee assez froide. Le bonheur qu'il lui voulait, les caresses qu'il mettait dans sa vie de tous les jours, l'agrément des choses autour d'elle ne l'avaient point touchée d'attendrissement et de reconnaissance. Elle se sentait bien lui venir avec l'habitude de l'amitié pour Coriolis, mais rien que de l'amitié. Elle s'y attachait comme à un bon garçon, à un camarade, à quelqu'un de très-gentil. Ce qui lui manquait pour l'aimer, c'était d'y croire, d'avoir foi en lui. Habituée jusqu'alors à vivre avec des hommes brusques, des messieurs assez peu commodes, presque brutaux, elle voyait à Coriolis des habitudes, un ton, des paroles d'homme du monde : elle se demandait s'il était de la même race, et elle se laissait aller à croire qu'il était trop bien élevé pour devenir jamais célèbre comme les gens célèbres qu'elle avait connus. Le succès de Coriolis tomba sur elle comme un coup de lumière.

Lorsqu'elle vit cette unanimité d'éloges, des journaux, des feuilletons, lorsqu'elle toucha cette gloire, grisée du présent, de l'avenir, de ce bruit de popularité qui commençait, l'orgueil d'être la maîtresse d'un artiste connu fit tout à coup lever de son cœur une chaleur, une flamme, presque de l'amour.

LXV

Sans éducation, Manette avait la pure ignorance de l'enfant, de la femme de la rue et du peuple. Mais cette ignorance originelle et vierge d'une maîtresse, si blessante d'ordinaire pour l'amour-propre d'un homme, ne froissait pas Coriolis. A peine si elle l'atteignait : elle glissait et passait sur lui sans lui donner un mouvement d'impatience, sans lui inspirer un de ces retours, un de ces regrets où l'amour humilié se sent rougir de ce qu'il aime.

Coriolis était un artiste, et les hommes comme lui, les artisans d'idéal, les ouvriers d'imagination et d'invention, les enfanteurs de livres, de tableaux, de statues, sont faciles et indulgents à de pareilles créatures. Il ne leur déplaît pas de vivre avec des intelligences de femme incapables d'atteindre à ce qu'ils cherchent, à ce qu'ils tentent. Leur pensée peut vivre seule et se tenir compagnie. Une maîtresse qui ne répond à rien de ce qu'ils ont dans la tête, une maîtresse qui est uniquement une société pour les repos de la journée et les trêves de l'esprit, une maîtresse qui met, autour de ce qu'ils font et de ce qu'ils rêvent, une espèce d'incompréhension soumise et instinctivement respectueuse, cette maîtresse leur suffit. La femme, en général, ne leur paraît pas être au niveau de leur cervelle. Il leur semble qu'elle peut être l'égale, la pareille, et selon le mot expressif et vulgaire, la *moitié* d'un bourgeois : mais ils jugent que, pour eux, il n'y a pas de compagne qui puisse les soutenir, les aider, les relever dans l'effort et le mal de créer; et aux maladresses dont ne manquerait pas de les blesser une femme élevée, ils préfèrent le silence de bêtise d'une femme inculte. Presque tous n'en sont venus là, il est vrai, qu'après des

illusions mondaines, des essais de passion spirituelle; ils ont rêvé la femme associée à leur carrière, mêlée à leurs chefs-d'œuvre, à leur avenir, une espèce de Béatrice, ou bien seulement une madame d'Albany. Et tombés meurtris, blessés, de quelque haute déception, ils sont devenus comme cette actrice encore belle, encore jeune, à laquelle on demandait pourquoi on ne lui voyait que les plus bas amants au théâtre : « Parce qu'ils sont mes inférieurs », — répondit-elle d'un mot profond.

L'amour avec une inférieure, c'est-à-dire l'amour où l'homme met un peu de l'autorité du supérieur, et trouve dans la femme la légère et agréable odeur de servitude d'une espèce de bonne qu'il ferait asseoir à sa table, l'amour qui permet le sans-gêne de la tenue et de la parole, qui dispense des exigences et des dérangements du monde, et ne touche ni au temps, ni aux aises du travailleur, l'amour commode, familier, domestique et sous la main, — c'est l'explication, le secret de ces liaisons d'abaissement. De là, dans l'art, ces ménages de tant d'hommes distingués avec des femmes si fort au-dessous d'eux, mais qui ont pour eux ce charme de ne pas les déranger du perchoir de leur idéal, de les laisser tranquilles et solitaires dans le panier des Nuées où l'Art plane sur le Pot-au-feu.

Coriolis était de ces hommes. Il n'eût pas donné vingt francs pour faire apprendre l'orthographe à Manette. Il prenait sa maîtresse comme elle était, et pour ce qu'elle était, une bête charmante, dont le parlage ne le choquait pas plus que les notes d'un oiseau qu'on n'a pas seriné. Même cette jolie petite nature, sans aucune éducation, lui plaisait par certains côtés de spontanéité drôle et de naïveté personnelle : il trouvait dans sa fraîche niaiserie une originalité d'enfance, une jeune grâce. Et souvent le soir, en s'endormant, il se prenait à rire tout haut, dans son lit, d'un mot bien amusant que Manette avait laissé tomber dans la journée, et qu'il se rappelait.

Manette, d'ailleurs, rachetait auprès de lui son insuffisance spirituelle par une qualité qui, aux yeux de Coriolis, excusait tout chez une femme, et sans laquelle il n'eût pas pu vivre trois jours avec une maîtresse. Elle offrait une séduction qui, après sa beauté, avait attaché Coriolis et le tenait lié à elle. Elle possédait ce qui sauve les créatures d'en bas du commun et du canaille : elle était née avec ce signe de race, le caractère de rareté et d'élégance, la marque d'élection qui met souvent, contre les hasards du rang et de la destinée des fortunes, la première des aristocraties de la femme, l'aristocratie de nature, dans la première venue du peuple : — la distinction.

LXVI

Le nouvel attachement de Manette pour Coriolis eut bientôt l'occasion de se montrer et de se consacrer, comme les passions de femmes, dans le dévouement.

La fatigue surmontée et vaincue par Coriolis pendant son dernier mois de travail, son effort énorme et inquiet pour arriver à temps, avaient amené chez lui un abattement, un vague malaise. Un refroidissement qu'il prenait le rendait tout à fait malade.

Coriolis avait toujours eu de bizarres façons d'être souffrant. Il se couchait, ne parlait plus, regardait les gens sans leur répondre, et quand les gens restaient là, il tournait le dos et se collait le nez dans la ruelle. C'était sa manière de se soigner; et après deux, trois, quatre, quelquefois cinq jours passés ainsi, sans une parole ni un verre de tisane, il se levait comme à l'ordinaire et se remettait à travailler sans parler de rien, ni vouloir qu'on lui parlât de rien.

Mais cette fois il ne put se soigner à sa guise. Au second jour, Anatole le vit si malade qu'il alla chercher

un médecin, le médecin ordinaire du monde de l'art, et que la moitié des hommes de lettres et des artistes traitaient en camarade. Singulier homme, avec sa tête méchante et souriante de bossu, son œil clignotant, ses paupières plissées de lézard : quand il était là, assis au pied du lit d'un malade, il prenait un inquiétant aspect de vieux juge qui regarderait souffrir. Il avait l'air d'être content de tenir un homme de talent, un homme connu, de l'avoir à sa discrétion, de pouvoir lui ausculter le moral, tâter ses peurs, ses lâchetés devant le mal; et sur sa mine paterne et mielleuse passaient de petits éclairs froids où s'apercevaient ensemble la rancune implacable d'une carrière manquée, d'une vie déçue, blessée à la fortune des autres, et la curiosité d'une étude impie et féroce aux prises avec l'instinct de guérir d'une grande science médicale

— Ah! sapristi, mon pauvre enfant, — dit-il à Coriolis, — pas de chance! Dire que ta réputation allait si bien!... Tu marchais, tu marchais... Tu commençais à embêter pas mal de gens... Ah! tu étais lancé...

Il suivait ses paroles sur le visage de Coriolis.

— Je suis fichu, hein? n'est-ce pas? — dit Coriolis en relevant sur lui des yeux braves.

Le médecin ne répondit pas tout de suite. Il paraissait tout occupé à écouter le pouls de Coriolis, à en compter les battements. Et tous deux se regardant face à face, il y eut un instant de silence et de lutte au bout duquel le médecin sentit faiblir son regard sous le regard appuyé sur le sien.

— Qu'est-ce qui te parle de ça? — reprit-il d'un air bonhomme. — Mais il était temps, là, vrai... Tu as ce qu'on fait de mieux en fait de fausse fluxion de poitrine.

Et il se mit à écrire une terrible ordonnance.

Comme Manette le reconduisait, muette, sans oser lui dire : Eh bien? — Ah! le gaillard! — fit-il en prenant sur un tabouret son chapeau de philanthrope à larges bords, et jetant un regard sur les murs de l'atelier garnis d'esquisses: — On ferait une jolie vente ici... oui... oui...

Et sur ce mot il salua Manette avec une ironie habituée à laisser tomber dans les désespoirs de la femme les cupidités de la maîtresse.

Sous l'impression de cette visite, sous les souffrances aiguës de la maladie et l'affaiblissement des saignées, Coriolis se crut perdu. Il se prépara à mourir, et il trouva, pour quitter la vie, des adieux d'une douceur étrange.

Venu tout enfant en France, Coriolis avait toujours eu le sentiment, la passion de l'exotique, la nostalgie, le mal du pays des pays chauds. Il s'était toujours senti l'envie et comme le regret d'un autre ciel, d'une autre terre, d'autres arbres. Sa bouche aimait à mordre à des fruits étrangers; ses mains allaient aux objets peints et teints par le Midi, ses yeux se plaisaient à des feuilles d'Asie. L'Orient l'avait toujours appelé, tenté. Il aimait à le respirer dans les choses venues d'outre-mer, qui en rapportent la couleur, l'odeur, le souffle. Son rêve, son bonheur, l'illumination et la vocation de son talent, la naturalisation de ses goûts, sa patrie de peintre, il avait trouvé tout cela là-bas. Mourant, il voulut charmer son agonie avec ce qui avait charmé son existence, et il n'eut plus que cette pensée d'aspiration suprême : l'Orient! On eût dit que, comme dans les religions de ses peuples de lumière, il tournait sa mort vers le soleil.

Il voulait avoir sur le pied de son lit des morceaux de tissus qu'il avait rapportés, des étoffes lamées d'argent, des soieries safranées où couraient des fils d'or; et, la tête un peu affaissée dans les oreillers, avec les regards longs des mourants, il regardait ces choses aimées. De temps en temps il fermait un instant les yeux pour joui en lui-même comme un buveur qui savoure les délice d'un vin; puis il les rouvrait, et ne pouvant les rassa sier, il suivait ainsi jusqu'au jour baissant les pas du jour sur la splendeur des soies. Et ce qu'il voyait, ces étoffes, ces ors, ces rayons, peu à peu l'enveloppant, l'enlevaient à l'heure, à la chambre, au lit où il était. Sa vie, il ne la sentait plus battre qu'au cœur de ses souve-

nirs. Les couleurs qu'il avait devant lui devenaient ses idées, et l'emportaient à leur pays. Il était là-bas : il revoyait ce ciel, ces paysages, ces villes, ces bazars, ces caravanes, ces fleurs, ces oiseaux roses, ces ruines blanches; et des caquetages de femmes assises dans un caïack qu'il avait entendus à Tichim-Brahé, lui revenaient dans un bourdonnement de faiblesse.

Dans ses mains il se faisait mettre des amulettes, des petits flacons d'essence, des bourses, des bijoux, des grains de collier; et de ses doigts détendus, errant dessus et qui avaient peine à prendre, il les palpait, les retournait, les touchait pendant des heures, lentement, avec des attouchements amoureux et dévots qui semblaient égrener un chapelet et caresser des reliques. Ses yeux se fermaient presque; les lèvres chatouillées d'un demi-sourire heureux, il tâtonnait toujours vaguement. Et quand Manette voulait pour qu'il dormît les lui reprendre, il les serrait de ses faibles mains avec une force d'enfant.

Quelquefois encore il approchait de ses narines le parfum évaporé qui reste à ces objets, et en les sentant, il les effleurait de ses lèvres pâlies comme pour mettre dans une dernière communion le baiser de son agonie sur l'adoration de sa vie!

Cinq jours se passèrent ainsi. Manette ne le quittait plus, ne se couchait pas. Elle le soignait comme une femme qui ne veut pas qu'on meure. Anatole l'aidait admirablement et de tout cœur : il avait, lui aussi, des soins de femme, les merveilleux talents de garde-malade d'un homme à tout faire.

Coriolis fut sauvé.

LXVII

Un soir, Coriolis, qui n'était pas encore recouché, lisait, allongé sur le divan. Manette allant et venant, ran-

geait dans l'atelier, repliait dans la petite armoire le étoffes turques éparpillées sur des meubles; et de temps en temps, se mettant devant la psyché qu'éclairaient deux bougies, elle essayait sur elle, en se souriant, des morceaux de costume d'Orient, — quand Anatole rentra suivi de quelque chose de blanc à quatre pattes, qui avait le collier de faveur rose d'un mouton de bergerie.

— Ah ça! qu'est-ce que vous nous amenez? — fit Manette en poussant un petit cri de peur.

— Oh! mon Dieu! — dit Anatole, — rien... un cochon...

Le goret trottinait déjà dans l'atelier, furetant, le nez en terre, avec de petits grognements, faisant la reconnaissance de tous les recoins et de tous les dessous de meubles de la grande pièce.

— Tu es fou! — fit Coriolis.

— Parce que je rapporte un cochon, un amour de cochon, un cochon qui a des rubans comme une boîte de baptême?... Tu ne méritais pas de le gagner, par exemple... Merci, le gros lot, plains-toi!... Oui, mon cher... On a été si content au café de Fleurus de te savoir remonté sur ta bête, qu'on t'a conservé ton assiette au dîner et qu'on a tiré pour toi à la loterie... Tu as eu la chance... et tu as la bête... C'est doux, c'est gentil, ça aime l'homme... et ça sauve de la tentation : vois saint Antoine!... Et puis ce sera une société pour Vermillon... Il faut que je le lui présente... Hop! Vermillon!

Sur cet appel d'Anatole, Vermillon, qui avait hasardé un bout de son museau hors de sa cage à l'entrée du goret dans l'atelier, le rentra en se renfonçant précipitamment.

— Vermillon! — cria impérieusement Anatole

Vermillon se pencha, se gratta la tête, se lança après sa corde, descendit vite jusqu'au milieu, et s'arrêta là, en liant, comme un clown, son jarret autour du chanvre. Anatole, secoua la corde : le singe lui tomba

sur l'épaule, et de là, sautant à terre, il se mit de loin, baissé et appuyé sur le dos de ses deux mains, à regarder cette bête imprévue qui ne le regardait pas. Il en fit le tour : le cochon se mit à marcher, le singe le suivit avec de petits sauts, se penchant de temps en temps, le regardant en dessous, le considérant avec une attention profonde, méditative, presque scientifique.

— Nous étions une flotte, — reprit Anatole, — au grand complet... Je t'ai excusé... J'ai dit que tu étais encore un peu patraque... Oh! ça été d'un chaud! On a crié à faire venir les sergents de ville!

Le singe peu à peu, suivant le cochon pas à pas, se familiarisait avec lui. Il le flaira, le toucha un peu, aventura sa patte dessus, et goûta le doigt avec lequel il l'avait touché. Puis, tournant derrière lui, il lui prit délicatement la queue, la releva, regarda, et, comme si son instinct de la ligne droite était blessé par cette queue en vrille, il la tira pour la redresser, la lâcha pour voir s'il avait réussi; et voyant qu'elle restait tire-bouchonnée, la retira encore. Le cochon restait immobile, cloué sur ses quatre pattes, effrayé de l'opération, plein d'une sorte de terreur paralysée, ne donnant d'autre signe d'impatience qu'un émoustillement d'oreille.

— Vermillon! à ta niche! — cria Coriolis; et se retournant vers Anatole : — Dis donc, qu'est-ce qu'il faut que je leur donne la prochaine fois... quel lot? Je voudrais faire les choses bien, tu comprends, tout à fait bien... Ça serait bête de leur donner quelque chose de moi...

— Tiens! si tu leur donnais ton vilain singe? — lança Manette.

— Mon fils adoptif! — dit Anatole. — Ah! bien!...

— Un bronze de Barbedienne?... — reprit Coriolis, — ce n'est pas bien neuf, un bronze de Barbedienne... Ma foi! si je leur rendais, comme lot, un dîner à tous ici... pour la fin de ma convalescence?

— Hum! un dîner... — fit Anatole, — ça sent la fête

de famille, un dîner... Donne donc plutôt un souper... c'est toujours plus drôle.

— Oh! mon Dieu, un souper, si tu veux... Mais qu'est-ce qu'on fera avant souper?

— Tout ce qu'on voudra... de la musique religieuse... Une idée!... si on se livrait à un petit tremblement de jambes?

— Moi, d'abord, je mets ça, si on danse... — dit Manette qui venait de passer sur elle une magnifique robe de Smyrniote.

— Mais, ma chère, tu n'y penses pas... ce n'est plus l'époque des bals masqués...

— Bah! si ça l'amuse? — fit Anatole. — Donne-lui cette petite fête-là... Elle ne l'a pas volée... Elle n'a pas eu trop d'agrément ces temps-ci... Garnotelle connaît le préfet de police, il vient de faire son portrait... Il nous aura une permission... Nous aurons un municipal à la porte... C'est ça qui aura de l'œil!... Enfoncés les bourgeois!

Manette, sans rien dire, s'était posée toute costumée devant Coriolis.

— Accordé! — dit Coriolis, — bal et souper! Voilà le programme... Par exemple, c'est toi que ça regarde. Anatole... tu te charges de tout... Ah! canaille de Vermillon!

Et tous les trois partirent d'un grand éclat de rire.

Après s'être acharné à vouloir redresser la queue du cochon, après avoir essayé inutilement de grimper sur son dos, Vermillon avait paru lâcher sa victime. Grimpé sur un coffre, et là se tenant bien tranquille en ayant l'air de ne penser à rien, il avait attendu que le goret rassuré passât dans sa promenade quêtante juste au-dessous de lui. Il avait saisi le moment, calculé son saut, bondi juste sur le pauvre animal qui, de terreur, faisait en cercles éperdus, comme dans le manége d'un cirque, une course qu'aiguillonnaient les ongles de Vermillon cramponné, par la peur de tomber, à la peau du coureur. Le petit cochon, les oreilles rabattues sur les

yeux, lancé et détalant comme s'il avait un diablotin en croupe, le petit singe avec ses inquiétudes nerveuses, avec sa mine de voleur, aplati, rasé, collé sur le dos de cette bête de graisse, se rattrapant et se raccrochant dans des pertes d'équilibre continuelles, — c'était un spectacle du plus prodigieux comique, où un philosophe aurait peut-être vu l'Esprit monté sur la Chair et emporté par elle.

LXVIII

A minuit, le 20 juin. commençait dans l'atelier de Coriolis ce bal qui devait devenir historique et laisser dans les légendes de l'art une mémoire encore vivante.

Entre les quatre murs rayonnant de lumière, on eût cru voir se presser un peu de toutes les nations et de tous les siècles. L'histoire et l'espace semblaient ramassés là. L'univers s'y coudoyait. C'était comme une évocation où le peuple d'un Musée, descendu de ses cadres, se cognait au Carnaval. Les étoffes, les modes, les dessins, les lignes, les souvenirs, les pays, tout se mêlait dans le tohubohu étourdissant des couleurs. Il y avait des échantillons de toutes les civilisations, des morceaux de toute la terre, et des robes volées à des statues. Les costumes allaient d'un pôle à l'autre, et de Jupiter à un garde national de la banlieue. Ceux-ci venaient du Niger; ceux-là avaient été détachés d'une page de Cesare Vecellio. Il passait des cardinaux et des Mohicans. Des couples se parlaient comme de la distance d'une forêt vierge à Trianon. Un portrait historique, un personnage drapé dans un chef-d'œuvre, prenait la taille de la dernière des débardeuses. Des bouts de chlamyde flottaient sur des pointes de mules. Yeddo était dans cette jupe, un barbare de la colonne Trajane dans cette braie. La fustanelle plissée à côté de la jupe écossaise. La toge, comme

la porte la statue de Tibère, voisinait avec la *tebuta* d'Océanie. Une déesse de la Raison, une Diane de Poitiers et une belle écaillère faisaient un groupe des trois Grâces. Un paysagiste figurait une statue antique avec un masque de plâtre et du madapolam amidonné. On voyait un galérien en vareuse rouge, en bonnet vert, avec la chaîne et un boulet fait d'un ballon d'enfant peint en noir. Un fou de Vélasquez serrait la main à un Jean-Jean de l'Empire. Deux Égyptiens, du temps de Rhamsès II, détachés d'une graphie égyptienne, fraternisaient avec un Mezzetin. De la toile à matelas par instant cachait de la pourpre. La tête d'un lion, qui coiffait un Hercule, était coupée par le plumet d'un Chicard. Un premier communiant à barbe, dans un habit et un pantalon de collégien trop courts, avec le brassard blanc, donnait le bras à un page mi-parti qui s'était peint les jambes à la colle, en noir et bleu. Une femme, en Moluquoise, avait un chapeau de six pieds de large, tout garni de nacre et de coquillages. Une autre était la sainte Cécile, en rouge, du Dominiquin.

Et à tous ces costumes, hommes et femmes avaient ajouté, avec la conscience d'artistes qui se déguisent, la tournure, l'air, le teint, la physionomie, la couleur locale du maquillage, la grimace même de chaque latitude. Toute une bande d'atelier, costumée en Peaux-Rouges, avait passé la journée à se peindre religieusement, d'après les planches de Catlin, tous les tatouages rouges, verts et jaunes des Indiens : on les aurait reçus à la danse du buffle. Et une femme qui était en Chinoise s'était donné la migraine en se faisant tirer les cheveux aux tempes pour se remonter le coin des yeux.

Dans ce brouhaha de pittoresque se détachait un coin d'Olympe : la beauté d'un modèle de femme en Amphitrite, vêtue d'une écume de mousseline à travers laquelle paraissaient, à ses chevilles, des *péricelidès* d'or copiés sur la *Venus physica* du Musée de Naples ; la beauté d'un homme dont les muscles jouaient dans un maillot ; la beauté de Massicot, le sculpteur, dans le

costume des fromagiers de Parmesan, la chemise bouillonnée, coupée sur le biceps, le petit tablier bleu sur le ventre, le caleçon arrêté au genou, les jambes nues, basanées, nerveuses et parfaites, dignes de son costume et de ce type de race qui montre le Bacchus indien dans les fermes milanaises.

Puis çà et là, c'étaient des apparitions, des fantaisies de Mardi gras, comme en trouve l'atelier, des caricatures taillées de main d'artiste, des parodies cocasses, unMoyen âge à la Courtille, des défroques de la chevalerie du sire de Franboisy, des valets héraldiques de jeux de cartes, des ombres grotesques de l'Iliade, des héros qui avaient ramassé un casque dans un Daumier, des vengeances de pensum sur le dos d'Achille, une cour de Cucurbitus Ier, des imaginations de travestissements volés dans la cuisine de Grandville, des gens qui avaient l'air d'être tombés dans un pot-au-feu, la tête la première, et d'en avoir été retirés avec une couronne de lauriers et de carottes.

Coriolis avait la grande robe de brocard à pèlerine, à ramages jaunes et verts, du seigneur qui lève une coupe dans les *Noces de Cana*.

Manette portait un des costumes rapportés d'Orient par Coriolis : les jambes dans un large pantalon de soie flottant, de la délicieuse nuance fausse du rose turc, elle avait la taille dessinée par une petite veste de soie marron soutachée d'or, d'où sortaient ses bras nus, battus par les grandes manches d'une chemise de tulle sans agrafes qui laissait voir en jouant la moitié de sa gorge. Sur sa tête, elle avait le charmant *tatikos* de Smyrne, le tarbouch rouge aplati, tout couvert d'agréments et de broderies, dans lesquels elle avait passé, noué, enroulé les tresses de ses cheveux avec l'art et la coquetterie d'une femme de là-bas. Et ravissante ainsi, elle semblait la vraie femme d'Ionie, — la femme de la séduction.

Garnotelle, tout en gardant ses cheveux longs, s'était très-bien arrangé dans le pourpoint de brocard noir, aux

manches violettes, du beau portrait de Calcar du Louvre.

Chassagnol était superbe dans son costume de comique florentin, en Stenterello du théâtre Borgognisanti, avec sa perruque rousse, sa petite queue remontante, ses coups de noir à travers la figure, ses sourcils terribles, sa veste courte à carreaux.

Pour Anatole, il s'était déguisé en saltimbanque, en saltimbanque classique de baraque. Il avait des chaussettes de laine noire, sur lesquelles il avait fait coudre un lacet d'or en triangle et de la fourrure, un maillot blanc, un caleçon de cachemire rouge bordé de velours noir, des bracelets en velours noir et or, une collerette en velours noir et or, un diadème en or sur une grande perruque, et une trompette dans le dos.

LXIX

Ce costume de saltimbanque était le vrai costume de la danse d'Anatole, une danse folle, éblouissante, étourdissante, où le danseur, avec une fièvre de vif argent et des élasticités de clown, bondissait, tombait, se ramassait, faisait nn nimbe à sa danseuse avec le rond d'un coup de pied, s'aplatissait dans un grand écart au solo de la pastourelle, se relevait sur un saut périlleux. On riait, on applaudissait. La danse autour de lui s'arrêtait pour le voir. Son agilité, sa mobilité, le diable au corps qui faisait partir tous ses membres, mettait comme une joie de vertige dans le bal.

Tout à coup, au milieu de son triomphe, des groupes qui se bousculaient et se marchaient sur les pieds, Anatole disparut. On le cherchait, on se demandait ce qu'il était devenu : il reparut en cravate blanche, en habit noir, avec la figure enfarinée d'un Pierrot, et gravement, il recommença à danser.

Ce n'était plus sa danse de tout à l'heure, une danse

de tours de force et de gymnastique : c'était maintenant une danse qui ressemblait à la pantomime sérieuse et sinistre de sa blague, — une danse qui blaguait! — Mouvements, physionomie, les jambes, les bras, la tête, tout son être, le danseur l'agitait dans le jeu d'une indicible gouaillerie cynique. On ne savait quoi de sardonique lui courait le long de l'échine. De toute sa personne, jaillissaient des charges cruelles d'infirmités : il se donnait des tics nerveux qui lui détraquaient la figure, imitait en clopinant le bancal ou la jambe de bois, simulait, au milieu d'un pas, le gigottement de pied d'un vieillard frappé d'apoplexie sur un trottoir. Il avait des gestes qui parlaient, qui murmuraient : « *Mon ange!* » qui disaient : « *Et ta sœur!* » qui semblaient secouer de l'ordure, de l'argot et des dégoûts! Il tombait dans des béatitudes hébétées, des extases idiotes, des ahurissements abrutis, coupés de subites démangeaisons bestiales qui lui faisaient se battre le haut de la poitrine avec des airs d'un naturel de la Terre-de-Feu. Il levait les yeux au plafond comme s'il crachait au ciel. Il avait des regards qui semblaient tomber du paradis à la brasserie; il avait, sur le front de sa danseuse, des bénédictions de mains à la Robert Macaire. Il embrassait la place des pas de la femme qui lui faisait vis-à-vis, il se gracieusait, se déformait, faisait le geste de cueillir de l'idéal au vol, piétinait comme sur une illusion flétrie, rentrait sa poitrine, se bossuait les épaules, jouait don Juan, puis Tortillard. Il imprimait un mouvement de rotation mécanique à une de ses mains, et tournant dans le vide, il paraissait moudre un air qui semblait le chant de l'alouette de Juliette sur l'orgue de Fualdès. Il parodiait la femme, il parodiait l'amour. Les poses, les balancements de couples amoureux, consacrés par les chefs-d'œuvre, les statues et les tableaux, les lignes immortelles et divines de caresse qui vont d'un sexe à l'autre, qui saluent la femme et la désirent, l'enlacement qui lui prend la taille et se noue à son cœur, la prière, l'agenouille-

ment, le baiser, — le baiser! — il caricaturait tout cela dans des charges d'artiste, dans des poses de dessus de pendule et de troubadourisme, dans des attitudes dérisoires d'imploration, de pudeur et de respect, moquant, avec un doigt de Cupidon sur la bouche, toute la tendre sentimentalité de l'homme... Danse impie, où l'on aurait cru voir Satan-Chicard et Méphistophélès-Arsouille! C'était le cancan infernal de Paris, non le cancan de 1830, naïf, brutal, sensuel, mais le cancan corrompu, le cancan ricaneur et ironique, le cancan épileptique qui crache comme le blasphème du plaisir et de la danse dans tous les blasphèmes du temps!

A la fin, tout le bal se groupait autour du quadrille où il dansait; et les femmes qui avaient le bonheur d'être costumées en Turcs et de porter des pantalons, montées sur des épaules de doges, de cardinaux, de sénateurs romains, regardaient de là-haut, criant à force de rire.

LXX

Coriolis avait été assez rudement secoué par sa maladie. Il ne reprenait ses forces que lentement, travaillant mal, manquant de l'entrain de la santé, souffrant de la chaleur de l'été, intolérable cette année-là.

— C'est une drôle de chose, — dit-il un jour à Anatole, — quand on a dix-huit ans on ne s'aperçoit pas du mois de juillet à Paris... On ne sent pas qu'on étouffe et que les ruisseaux puent; du diable si l'on a l'idée de penser à des endroits où il y a de l'air et de l'ombre d'arbres...

— Ah ça!... — fit Anatole, — est-ce que tu aurais le projet d'acheter une maison de campagne avec un jet d'eau?

—Non,—répondit Coriolis,—ça ne va pas jusque-là... mais, mon Dieu, si ça vous convenait à Manette et à toi...

— Quoi? — fit Manette.

— D'aller à la campagne, tout bêtement, comme des boutiquiers de passage, respirer...

— A la campagne? oh! oui... — dit nonchalamment Manette, à laquelle ce mot faisait voir quelque chose au-delà de Saint-Cloud, de vert, d'inconnu, d'attirant, avec de l'herbe où l'on peut s'asseoir.

Elle reprit aussitôt :

— Où ça?

— Ma foi, — reprit Coriolis, — je ne connais pas Fontainebleau... Il paraît, à ce qu'ils disent tous, que c'est une vraie forêt... Nous irions dans un trou... à Barbison, à l'auberge... Une installation, ce serait le diable... nous laisserons nos domestiques ici.

— Oh! c'est ça, en garçons! — fit Manette, à laquelle l'idée d'aller à l'auberge plaisait comme sourit à un enfant l'idée de dîner au restaurant.

Pour Anatole, il faisait de joie la roue d'un bout de l'atelier à l'autre. Tout à coup, il s'arrêta court :

— Et Vermillon.

— Tu vas vouloir qu'on l'emmène, je parie? Tiens, au fait, — dit Coriolis, — on ne le voit plus.

— Mon cher, ce que je vais te dire est tout à fait confidentiel... Il y a l'honneur d'une femme, et tu comprends... Vermillon a une passion, parole d'honneur! malheureuse, je l'espère... Il brûle pour la forte épouse de notre concierge. Oui, il a été séduit par sa grosseur... Il passe maintenant tout son temps à lui savonner son linge dans le ruisseau pour lui prouver son dévouement... C'est touchant!... Et il lui fait une cour dans sa loge, des yeux au ciel, des airs d'adoration... un homme ne serait pas plus bête, quoi!

— Très-bien... Tu le laisseras en pension chez son adorée.

— C'est peut-être très-grave... Je te dirai que je crois qu'ils sont jaloux l'un de l'autre : le mari et lui... Le mari est sombre, de plus, il est tailleur, et les hommes qui travaillent toute la journée les jambes croisées sur

une table sont rangés par les criminalistes dans la classe des gens concentrés, dangereux, capables de perpétrations...

— Imbécile!

— Aux paquets! — cria Anatole.

LXXI

Le lendemain, la calèche de louage que Coriolis avait prise à Fontainebleau débouchait, au bout d'une heure et demie de voyage à travers la forêt, d'une route de sable sur le pavé.

Des vergers touchaient le bois, le village naissait à sa lisière. De petites maisons aux volets gris, aux toits de tuile, élevées d'un étage, avec l'avance d'un auvent sous lequel causaient à l'ombre des femmes sur des siéges rustiques, des murs au chaperon de bruyères sèches, d'où sortaient et se penchaient des verdures de jardin, des façades de fermes avec leurs grandes portes charretières, commençaient la longue rue. Tout à l'entrée, un tout jeune enfant, de l'âge des enfants qui dessinent des maisons de travers avec un tirebouchon de fumée, assis par terre et la curiosité de deux petites filles dans le dos, crayonnait on ne savait quoi d'après nature. Les maisons garnies de vignes, prudemment montées et plaquées hors de la portée de la main, les murailles de moellon des granges continuaient. Çà et là, une grille en bois cachait mal des fleurs; un store chinois apparaissait à un rez-de-chaussée; des fenêtres à moulure étaient encastrées dans une construction paysanne. Une baie, à demi barrée d'une serge verte, laissait voir les poutres d'un atelier. Par une porte ouverte, un chevalet s'apercevait avec une étude sur un buffet. Coriolis reconnaissait des toits de bois sur des portes, des cours, des ruelles de masures donnant sur la campagne, que des eaux fortes lui avaient

déjà montrées. La voiture arrêta devant une longue bâtisse où la vigne repoussait les volets verts : on était arrivé, c'était l'auberge.

Le maître de l'auberge, coiffé d'un feutre d'artiste, mena les voyageurs à un petit pavillon où ils trouvèrent trois chambres assez proprettes, dont l'une ouvrait sur un petit atelier au nord, meublé d'un canapé en noyer, recouvert de velours d'Utrecht rouge, dont les accotoirs avaient des sphinx à mamelles du Directoire et les pieds des griffes en terre cuite.

Coriolis trouva le soir les draps un peu gros, mais pénétrés de la bonne odeur du linge qui a séché sur des haies et sur des arbres à fruit; et il s'endormit au bruit d'un égouttement d'eau qui ressemblait à un chant de caille.

Pittoresque et riante auberge que cette auberge de Barbison, vrai vide-bouteille de l'Art! une maison dans un treillage mangé de lierre, de jasmin, de chèvrefeuille, de plantes qui grimpent avec de grandes feuilles vertes! Des bouts de tuyau de poêle fument dans des touffes de roses, des hirondelles nichent sous la gouttière et frappent aux carreaux; dans le rentrant des fenêtres, des torchis de pinceaux font des palettes folles. La verdure de la maison saute par-dessus les tonnelles, monte les escaliers aux petits toits de bois, garnit les petits ponts tremblants, s'élance aux baies des petits ateliers. Des vignes collées au mur balancent et secouent leurs brindilles et leurs vrilles sur le trou noir de la cuisine et les bras bruns d'une laveuse. Une découpure de treille encadre dans des feuilles, une tête de cerf aux os blancs.

Et ce sont, dans le plein air, des tables où traînent des verres tachés de vin et de vieux livres usés où se déchire le papier qui fait un manche au gigot, des buffets, des fontaines, des garde-mangers remplis de viandes saignantes sous l'abri d'une feuille de zinc; des *moss*, des canettes, des verres vides, encombrant le dessus de la cave ouverte et pleine. La poulie, la corde et le grincement d'un puits se perdent dans les branches d'un abri

cotier. Des poules montent aux échelles pour aller pondre au grenier sans fenêtre ; des corbeaux familiers volent çà et là; de tout petits chats jouent entre des barreaux de tabouret; sur la traverse d'un chevalet cassé, un coq jette son cri.

Il y a dans le fumier des canetons en tas, des chiens qui dorment, des poussins qui courent. Il y a des tonneaux coulés dans des mares ; et çà et là des chaudrons noirs de suie, des seaux de fer-blanc, des terrines, des cages à poulet, des arrosoirs, des écuelles et de petits sacs de graines renflés; des palissades où sont fichés, dans chaque pieu, des goulots de bouteille ; une herse démanchée à côté d'un débris de berceau en osier; un moulin à café, dans un bourdonnement d'abeilles, encore odorant de ce qu'il a brûlé ; des claies de fromages séchant à côté de brosses à peindre et de torchons bis sur des bourrées sèches; des cordes de balançoire pourries pendant d'un sureau; des piles de bois, des amoncellements de solives, des appentis, des toits de branchages, des poulaillers rapiécés, des lapinières improvisées, des hangars où s'enfonce l'établi avec du soleil sur les outils; des portes battantes, dont le poids est une pierre dans un morceau de mouchoir bleu; des sentiers ou traînent des morceaux et des restes de tout; des resserres encombrées de vieilles choses hors de service... Bric-à-brac hybride de café et de ferme, de capharnaüm et de basse-cour, de marchand de vin et d'atelier, qui, avec son fouillis fourmillant, animé, batttu, remué par l'air ventilant du pays, fait penser à la cour d'une hôtellerie bâtie par les pinceaux d'Isabey.

LXXII

Les premières journées passées à Barbison parurent à Coriolis douces et reposantes. Il avait quitté Paris en-

core convalescent, dans un état de fatigue de corps et de tête, à une de ces heures de la vie qui poussent le travailleur à aller se détendre et se retremper dans l'air sain et calmant de la vie végétative. La bête, chez lui, avait besoin de se mettre au vert. Aussi eut-il plaisir à se sentir dans cet endroit si bien mort à tous les bruits d'une capitale, et où la publicité n'était que le *Moniteur des communes*. Sa vue était heureuse de cette grande rue avec des poules sur le pavé, et de ces dernières diligences dételées sur le bord de la chaussée. Il goûtait des jouissances d'oubli à voir le peu qui passe là, le lent travail des bêtes et des gens, cet apaisement particulier que les grandes forêts font auprès de leur lisière, comme les grandes cathédrales répandent l'ombre sur les maisons et les existences de leurs places. Il aimait ces jours qui se succèdent, sans être plutôt un jour qu'un autre, ce temps du village auquel on se laisse aller, ces heures inoccupées qui le menaient au soir, un soir sans gaz où ne restait de lumière, dans le noir de la rue, que le quinquet du billard. La nuit même, dans le demi-sommeil du matin, il éprouvait une certaine satisfaction, lorsque le conducteur de la voiture de Melun criait à l'aubergiste : — Rien de nouveau? — et que l'aubergiste répondait: — Rien — ce *rien* qui disait que rien là n'arrivait.

Pour Manette, la campagne était comme le déballage de la première boîte de joujoux d'où sortent des moutons, une maison qui serait une ferme, et des arbres frisés. Elle avait des curiosités puériles, des questions d'une raison de quatre ans, des : qu'est-ce que c'est que ça? de petite fille au spectacle. Du ciel plein les yeux, de la terre, des arbres partout, un jardin qui n'en finissait pas, des oiseaux, des champs remplis de choses qui poussent, c'était pour elle comme un monde nouveau d'étonnements et d'amusements.

Elle avait la virginité bête et heureuse d'impressions, l'allégresse un peu oisonne de la Parisienne à la campagne. Il lui paraissait charmant de manger à genoux des fraises dans le plant. A tout moment elle se penchait

dans le mouvement de cueillir. Elle prenait des bêtes à bon Dieu, les embrassait sur le dos, les mettait un instant dans son cou. Elle attrapait une branche sur un chemin en passant, volait ce qui pendait, ramassait la Nature dans un fruit comme un enfant la mer dans un coquillage.

On eût dit que la terre avec sa vitalité la sortait de son apathie, de sa nonchalance sérieuse. Elle devenait, dans cet air, d'humeur alerte, dansante, sautante, presque grimpante. Il lui passait des envies de monter à des cerisiers. Avec les femmes de la maison, elle s'en alla faner, et revint radieuse, enchantée, la peau heureuse de soleil, les reins chatouillés de fatigue. Elle allait dans la chambre à four regarder couler la lessive dans le grand cuveau. Elle portait de l'herbe à la vache : elle voulut la traire, essaya ; ses mains eurent peur, elle n'osa pas.

Mais le plus souverainement heureux des trois était Anatole. Il éclatait en gestes, en bouts de chansons, en paroles folles, en apostrophes qui ressemblaient à de la griserie, à cette ivresse que verse à certains hommes de bureau et de théâtre l'air de la campagne. Il passait des demi-journées en tête-à-tête avec les bêtes de la basse-cour, les étudiant, notant leurs cris, se mettant leurs voix dans la bouche, faisant l'écho au chant du fumier, et laissant les chiens lui débarbouiller, comme à un ami, la moitié d'une joue d'un coup de langue.

Dans les champs, dans la forêt, on le voyait étendu, étalé, aplati tout de son long, les yeux demi-clos sous son chapeau de paille qui lui rabattait de l'ombre sur la figure, la tête sur ses bras en manches de chemise. Il restait là, bien heureusement immobile, le bouton de sa ceinture lâché, avec de petits tressaillements d'aise qui lui couraient tout le corps. Et tout enfoncé dans ce lazzaronisme en plein air, à demi extasié dans l'épanouissement d'une jubilation infinie, il cuvait le paysage. Il « vachait », — comme il disait avec l'expression crapuleuse qui peint ces félicités retournant à la brute.

Ils passèrent ainsi plusieurs semaines, pendant lesquelles Coriolis ne se serait pas aperçu des dimanches, sans les boules étamées qu'exposait, ce jour-là, dans un jardin, un employé qui les apportait le samedi soir et les remportait le lundi matin.

LXXIII

Le dîner était la grande récréation de la journée. Ce qui le sonnait, c'était le coucher du soleil, faisant apparaître tout noir, sur son rayonnement de feu rouge, le genévrier mort servant d'enseigne à l'auberge.

Un à un, les peintres rentraient dans cet éblouissement qui pavait de lumière la rue du village. Les premiers arrivés se mettaient à l'ombre sur le banc de pierre en face, à côté d'une charrette, et se tenaient dans des poses lassées, avec des silences affamés, battant de leurs bâtons leurs semelles pleines de sable. La fille de la maison, sortant sur le pavé, la main devant les yeux, regardait au loin, et, sitôt qu'elle voyait arriver les derniers attendus, avec le bout de leurs parasols dépassant leur sac, elle allait tremper la soupe et l'apportait fumante dans la salle à manger.

A peine si l'on se donnait le temps de laver les brosses. On jetait ses chapeaux, on démêlait, au petit bonheur, les grandes serviettes jaunes de toile de ménage, on attachait avec des ficelles les chiens aux pieds des chaises; et un formidable bruit de cuillers sonnait dans les assiettes creuses. Le grand pain posé sur le dessus du piano passait, et chacun s'y coupait un michon. Le petit vin moussait dans les verres, les fourchettes piquaient les plats, les assiettes couraient à la ronde, les couteaux frappant sur la table demandaient des suppléments, la porte battait sans cesse, le tablier de la fille qui servait volait sur les convives, les bou-

teilles vides faisaient la chaîne avec les bouteilles pleines, les serviettes fouettaient les chiens qui mettaient effrontément la tête dans la sauce de leurs maîtres. Des rires tombaient dans les plats. Une grosse joie de jeunesse, une joie de réfectoire de grands enfants, partait de tous ces appétits d'hommes avivés par l'air creusant de toute une journée en forêt. Et le tapage ne se recueillait qu'à la solennelle confection de la salade à la moutarde, pour laquelle, à la fin, la table suppliante obtenait un jaune d'œuf cru.

Et autour de la table égayée, tout riait : le grand buffet avec ses soupières à coq et sa grande tête de dix-cors; la salle à manger avec toutes ses peintures dans des baguettes de bois blanc, où semble encadré l'album de l'École de Fontainebleau. Le jour mourait sur tout ce petit musée, barbouillé par tous les hôtes de Barbison, et qui met à ces murs, derrière les chaises de ceux qui dînent, l'ombre ou le souvenir, le nom de ceux qui ont dîné là, écrit d'un bout de pinceau, un jour de pluie, avec un reste d'étude et la verve de leur premier talent, dans tous ces tableaux qui se cognent . paysages, moutons, dessous de bois, parapluies gris dans la forêt, chevaux, chenils, chasses en habits rouges, natures mortes, crépuscules mythologiques, soleils sur le Rialto, partie de canotage sur la Seine, amours boiteux frappant à la porte de Mercure. Et de derniers rayons allaient à ces panneaux de buffet qui montrent la pochade d'un marché aux chevaux à côté d'une cueillette de pommes sur des échelles; ils allaient à ces guirlandes où le pinceau de Brendel a noué aux pipes du Rhin les verres de Bohême; ils quittaient, comme à regret, des esquisses de Rousseau jetées sur le bois d'une boîte à cigares, et ces panneaux de lumière et de caprice, ces bouquets de fleurs et de femmes écloses sous la brosse de Nanteuil et la baguette magique de Diaz, ces grappes de fées montrant leurs bas de femmes sur des balançoires de roses...

Les bougies apportées dans des chandeliers de cuivre

jaune, le fromage de gruyère dévoré, le café versé dans les demi-tasses opaques, les pipes s'allumaient. Des aparté se faisaient dans des coins où des camarades se parlaient à mi-voix, tandis que des farceurs écrivaient des vers faux sur le livre de souvenir de la maison. La nuit endormait la rue, les charrettes, le village; les paroles devenaient plus rares; le sommeil de la campagne tombait peu à peu dans la pièce. Les paysagistes, dans leurs yeux à demi fermés, sentaient revenir leur étude, leur motif, leur journée, et souriaient vaguement à leurs couleurs du lendemain, avec les rêves de leurs chiens grognants entre leurs jambes. La fatigue se berçait dans une vision de travail. Un coude faisait un accord sur le piano ouvert... Et tous allaient se coucher, dormir un de ces bons sommeils dans lesquels tombait le son lointain de la trompe du *corneur* de Macherin, et qu'éveillait, avec ses bruits du matin, le réveil de la basse-cour.

LXXIV

Coriolis passait ses journées dans la forêt, sans peindre, sans dessiner, laissant se faire en lui ces croquis inconscients, ces espèces d'esquisses flottantes que fixent plus tard la mémoire et la palette du peintre.

Une émotion, une émotion presque religieuse le prenait chaque fois, quand, au bout d'un quart d'heure, il arrivait à l'avenue du Bas-Bréau : il se sentait devant une des grandes majestés de la Nature. Et il demeurait toujours quelques minutes dans une sorte de ravissement respectueux et de silence ému de l'âme, en face de cette entrée d'allée, de cette porte triomphale, où les arbres portaient sur l'arc de leurs colonnes superbes l'immense verdure pleine de la joie du jour. Du bout de l'allée tournante, il regardait ces chênes magnifiques et sévères, ayant un âge de dieux, et une solennité de mo-

numents, beaux de la beauté sacrée des siècles, sortant, comme d une herbe naine, des forêts de fougère écrasées de leur hauteur : le matin jouait sur leur rude écorce, leur peau centenaire, et passait sur leurs veines de bois les blancheurs polies de la pierre. Coriolis se mettait à marcher sous ces voûtes qui éclataient au-dessus de lui, à des élévations de cent pieds, en fusées de branches, en cimes foudroyées, en furies échevelées et tordues, ayant l'air de couronnes de colère sur des têtes de géant. Il marchait sur les ombres couchées barrant le chemin, qui tombaient du fût énorme des troncs; et en haut, le ciel ne lui apparaissait plus que par des piqûres du bleu d'une fleur et de la grandeur d'une étoile, par de petits morceaux de beau temps que la verdeur de la feuillée faisait fuir et presque pâlir dans un infini d'altitude. Des deux côtés du chemin, il avait des dessous de bois, des fonds de ce vert doux et tendre qu'a l'ombre des forêts dans la transparence pénétrante du midi, et que déchire çà et là un zigzag de soleil, un rayon courant, frémissant jusqu'au bout d'une branche, voletant sur les feuilles, en ayant l'air d'y allumer une rampe de feu d'émeraude. Plus près de lui, des petits genévriers en pyramide étincelaient de luisants de givre; et les houx rampants remuaient sur le vernis de leurs feuilles une lumière métallique et liquide, l'éblouissement blanc d'un diamant dans une goutte d'eau.

Le radieux spectacle, le bonheur de la lumière sur les feuilles, cette gloire de l'été dans les arbres, cet air vif qui passe sur les tempes, les senteurs cordiales, l'odeur de santé et la fraîche haleine des bois, ce qui passe de grave et de doux dans la caresse de la solitude, enveloppaient Coriolis qui sentait revenir à son corps l'allégresse d'être jeune. Il passait le long de tous ces arbres aux membres d'athlètes, au dessin héroïque, ceux-ci qui s'inclinaient avec les lignes penchées des grands pins italiens dans les villas, ceux-là qui montaient droits dans un jet de rigide élancement. Il y en avait de solitaires comme des rois; et d'autres qui, réunis, assemblés,

mêlant et nouant leurs bras en dôme de verdure, semblaient dessiner un rond de danse pour des hamadryades. Le sable, derrière Coriolis, enterrait son pas ; et il avançait dans ce silence de la forêt muette et murmurante, où tombe des arbres comme une pluie de petits bruits secs, où bourdonnent incessamment, pour le bercement de la rêverie, tous les infiniment petits de la vie, le battement du rien qui vole, le bruissement du rien qui marche. Et quand il s'étendait sur un tertre de mousse, le coude sur la terre, les yeux à l'éternel balancement des branches auprès du ciel, de petits souffles accouraient à lui, sur l'herbe et les feuilles tombées, avec le pas d'une bête.

L'allée qu'il reprenait avait au bout, sous la flamme du jour, la jeune clarté d'un bourgeonnement de printemps. Aux grands chênes succédaient les futaies, aux les petits bois, où tout à coup, en passant, il fais... sauter, au milieu d'un arbre, un écureuil qui le regardait de là ; où bien, c'était un grand bruit qu'il faisait lever, un grand remuement de branches d'où s'échappait au galop comme un grand cheval rouge, qui était un cerf.

Puis la forêt s'ouvrait : un âpre plein midi brûlait, devant lui, dans le paysage découvert, les gorges sauvages d'Apremont, les rochers qui, sous le bleu africain du ciel et l'implacable intensité de la lumière, se dressaient en masses violettes, avec des cernées sèches. Alors, quittant le grand chemin, il grimpait à l'aventure au hasard de la route serpentante. Il se glissait entre les pierres d'où se dressait l'arbre sans terre et sans ombre, le grêle bouleau. Il s'enfonçait dans les fougères, presque aussi hautes que lui, faisait craquer sous son pied la mousse grillée et grésillante, se glissait entre des écartements de roc, marchait sous des tortils d'arbres étouffés, étranglés entre deux blocs et poussant de côté une branche sans feuille qui courait en l'air comme une mèche de fouet. Il sondait et battait de son bâton, au passage, l'inconnu de ces arbustes pareils à des nœuds

de serpents lapidés, et dont la végétation se tord avec des airs d'animalité blessée, ces genévriers aux brindilles mortes, aux cassures de branchettes semblables à des fœtus de chanvre tillé, à l'emmêlement de chevelure noueuse et fileuse, aux rameaux serrés, excoriés, à travers lesquels se convulsionne le tronc vert-de-grisé avec ces arrachis d'où l'on dirait qu'il s'égoutte du sang.

Il allait par des sables, par de hautes herbes ondulantes de glissements furtifs et de rampements suspects, par des sentiers de chèvre, par des lits de torrents séchés, par des montées où les marches étaient faites de réseaux de racines pareilles à des squelettes de lézards, par des escaliers où de grandes dalles figuraient des affleurements de fossiles mal enterrés; et l'instinct de ses pas le portait presque toujours, au bout de ses courses errantes, dans la vallée étroite et creuse qui va à Franchart. Il prenait le petit chemin d'un blanc de chaux calciné, tout miroitant de micas, dont l'éclatante blancheur n'était rompue, çà et là, que par un morceau de mousse d'un vert humide et une tache de terre de bruyère qui avait le noir de la traînée d'un charroi de charbon. Et alors, à sa gauche et à sa droite ce n'était plus que des roches. De la crête des deux collines, découpant sur le ciel la déchiqueture de leurs arêtes, jusqu'au bas de la pente, il croyait voir l'éboulement, l'avalanche, la cascade de morceaux de montagnes lâchés par une défaite de Titans. Un pan du Chaos semblait avoir croulé et s'être arrêté là; il y avait dans le tumulte immobile du paysage comme une grande tempête de la nature soudainement pétrifiée. Toutes les formes, tous les aspects, toutes les formidables fantaisies et toutes les terribles apparences du rocher, étaient rassemblés dans ce cirque où les grès énormes prenaient des profils d'animaux de rêves, des silhouettes de lions assyriens, des allongements de lamentins sur un promontoire. Ici, les pierres entassées figuraient un soulèvement, un écrasement de tortues monstrueuses, de

carapaces essayant de se chev société une satisfaction
camus serraient la route et barraie t dans la fausse posi-
Les vastes galets d'une première eur, bonne créature
crânes de mammouths troués de leur excellente tenue,
le souvenir et le dessin des grands Madame Coriolis »
vaient sur ce chemin bordé de roches Elle croyait que
remous de siècles, fouillés et battus p était la femme
vague antédiluvienne. amabilités.

Au haut de la montée, Coriolis s'arrêtai les rappro-
de Franchart, qui a, à son seuil, le désordr de la com-
culement de siéges de granit renversés par u qui établit
Lapithes. Il épelait ces pierres qui ont le frus du même
anciennement écrits, ces pierres millénaires gr te
par le temps d'indéchiffrables graphies, et où eau de
l'éternité a creusé l'apparence de sculpture d'une cave d'Elephanta. Il restait devant ces grottes béantes où le Désert semble rentrer chez lui, devant ces antres de bêtes féroces auxquels on s'étonne de voir aller, au lieu de pas de lion, des traces de breacks...

De rares oiseaux traversaient l'air, et Coriolis songeait involontairement à des oiseaux qui porteraient à manger à un Saint dans une grotte de la Thébaïde.

Puis, il longeait la petite mare à côté, enfermant une eau fauve dans sa cuvette de pierre blanche, à la marge mamelonnée, ondulante et rongée. Il s'asseyait quelques minutes au petit café de Franchart, repartait, retrouvait les arbres, retraversait encore une fois le Bas-Bréau.

Il se faisait, à cette heure, une magie dans la forêt. Des brumes de verdure se levaient doucement des massifs où s'éteignait la molle clarté des écorces, où les formes à demi flottantes des arbres paraissaient se déraidir et se pencher avec les paresses nocturnes de la végétation. Dans le haut des cimes, entre les interstices des feuilles, le couchant de soleil en fusion remuait et faisait scintiller les feux de pierreries d'un lustre de cristal de roche. Le bleuissement, l'estompage vaporeux du soir montait insensiblement : des lueurs d'eau mouillaient les fonds ; des raies de lumière d'une pâleur électrique et d'une

légèreté de rayons de lune, jouaient entre les fourrés. Des allées, du sable envolé sous les voitures, il se levait peu à peu un petit brouillard aérien, une fumée de rêve suspendue dans l'air, et que perçait le soleil rond, tout blanc de chaleur, dardant sur les arbres toutes les flammes d'un écrin céleste... La fenêtre de Rembrandt, où il y a un prisme, et où jouerait la Titania de Shakespeare dans une toile d'araignée d'argent, — c'était ce paysage du soir.

LXXV

Depuis quelques années, les hôtelleries campagnardes de l'art ont changé d'aspect, de physionomie, de caractère. Elles ne sont plus hantées seulement par le peintre; elles sont visitées et habitées par le bourgeois, le demi-homme du monde, les affamés de villégiature à bon marché, les curieux désireux d'approcher cette bête curieuse : l'artiste, de le voir prendre sa nourriture, de surprendre sur place ses mœurs, ses habitudes, son débraillé intime et familier, ses charges, un peu de cette vie de déclassés amusants, que les légendes entourent d'une auréole de licence, de gaieté et d'immoralité. Peu à peu, on a vu venir loger dans ces chambrettes, manger à cette gamelle de la jeunesse, de la bonne enfance et de l'étude d'après nature, toutes sortes d'intrus, des professeurs, des officiers en congé, des magistrats, des mères de famille, des touristes, de vieilles demoiselles, des passants, le monde composite d'une table d'hôte.

Ce mélange existait dans l'auberge de Barbison. Autour de la table, à côté de sept ou huit jeunes gens, travaillant et prenant là leurs quartiers d'été et d'automne, à côté de deux paysagistes américains, amenés à Barbison par la réputation de cette forêt de Fontainebleau populaire jusque dans la patrie des forêts vierges, il venait

s'asseoir une vieille demoiselle tenant toujours en laisse un écureuil, et qu'on ne connaissait que sous le nom de « la demoiselle de Versailles »; un professeur de septième d'un collége de Paris, flanqué de son épouse et de deux grandes asperges de fils; un vieillard maniaque passant sa vie à rectifier les cartes de Dennecourt; un jeune sourd, à sourde vocation de peinture, sorti de la grande école des Batignolles.

Cette immixtion de gens avait éteint, effarouché l'entrain de la société : devant l'inconnu des convives, l'imposante présence de la famille et de la virginité bourgeoise, les jeunes peintres avec la timidité de gens sans éducation, craignant de laisser échapper une inconvenance, et se mettant à viser à une sorte de comme il faut, s'étaient congelés dans une de ces tenues de froideur et de bon ton qui glacent dans l'artiste *poseur* le rire naturel de l'art. Ils respectaient le comique du professeur, une espèce de M. Pet-de-Loup, homme sévère, mais juste, qui passait la moitié de son temps à morigéner ses deux fils, et l'autre à sculpter des têtes de cannes. Ils n'abusaient pas de la crédulité sans fond de la demoiselle de Versailles. Ils étaient à peu près polis avec l'infirmité du jeune sourd qui les *sciait* avec ces petits gloussements qu'ont les sourds-muets dans les cours, essayant d'attirer l'attention sur l'écriteau de leur infirmité pendu sur leur poitrine.

Avec Anatole, tout changea. Il déchaîna les charges. Il criait dans l'oreille du sourd des choses qui le faisaient rougir. Il rendait à tout moment des visites au vieux monsieur si peureux de l'invasion de quelqu'un dans sa chambre, d'un dérangement de ses papiers, de ses notes, de ses cartes, qu'il faisait lui-même son lit. Il abondait avec des intonations de Prudhomme dans les anathèmes du professeur contre les débordements de la jeunesse actuelle; et il prenait ses fils à part pour leur inculquer les plus sataniques principes d'insoumission. Quant à la vieille fille de Versailles, il en fit sa victime d'adoption. Il commença par lui persuader très-sérieuse-

ment, avec des textes de livres de médecine à l'appui, que la cohabition avec un écureuil donnait à la longue la danse de saint Guy. Il lui fit mettre des bottes d'hommes contre la morsure des vipères pour aller se promener dans la forêt. Il lui fit croire qu'un des deux Américains de la table était un sauvage défroqué qui avait été élevé à manger de la chair humaine. — N'est-ce pas? — disait-il; et l'Américain, dressé à la charge, répondait, avec des sourires voraces et inquiétants, que c'était bon, que cela avait un goût entre le bœuf et le turbot. Un soir, après une répétition secrète dans la journée, Anatole fit danser au Yankee une danse effroyable d'anthropophagie : les gros yeux bleus écarquillés du danseur, son nez crochu, ses cheveux et ses moustaches jaunes, son air de Polichinelle vampire, la « figure » où il faisait sauter comme un morceau délicat l'œil de sa victime, mirent l'horreur de leur cauchemar dans les nuits de la pauvre demoiselle. Mais la plus belle charge que lui monta Anatole fut la charge de la lionne, qui l'enferma quinze jours chez elle dans sa chambre. Elle avait lu dans un journal qu'une lionne s'était échappée d'une ménagerie de Melun : on lui dit que la lionne s'était sauvée dans la forêt, qu'elle avait mis bas onze lionceaux déjà très-gros; et pour la bien convaincre du péril, Anatole, tous les soirs, faisait son entrée dans la salle à manger avec le fusil de l'aubergiste, comme s'il n'osait s'aventurer dehors qu'avec une arme.

LXXVI

Manette se trouvait parfaitement heureuse entre ces deux vieilles femmes, au milieu de cette réunion d'hommes. Les attentions, les prévenances, les égards allaient à sa jeunesse, à sa beauté. Elle se sentait trôner à cette table : elle y était comme une petite reine.

Elle trouvait encore dans cette société une satisfaction nouvelle pour elle, et qui la flattait dans la fausse position où elle était. L'épouse du professeur, bonne créature ingénue, s'était laissé prendre à son excellente tenue, au nom dont on l'appelait, à des « Madame Coriolis » qu'elle avait entendus dans l'escalier. Elle croyait que le couple était un ménage, que Manette était la femme du peintre. Aussi avait-elle répondu à ses amabilités.

Dans ses rapports avec elle, ses bonjours, les rapprochements du voisinage, les menues relations de la communauté des repas, elle avait mis ce liant qui établit comme une politesse de plain-pied entre femmes du même monde et de pareille situation sociale. De temps en temps, sur le banc de pierre où l'on attendait le dîner, elle honorait Manette de petits bouts de conversation familière.

Manette était excessivement touchée d'être ainsi traitée; et elle s'appliquait à se maintenir dans cette estime, en continuant à la tromper, en jouant avec un art admirable cette comédie de la femme honnête qu'aime tant à jouer la femme qui ne l'est pas, et d'où monte souvent à la tête d'une maîtresse la tentation de devenir ce qu'elle essaye de paraître.

Chaque matin, elle avait un petit moment d'anxiété, de peur d'une découverte, d'une indiscrétion, en interrogeant la figure de l'épouse légitime. Elle se surveillait elle-même dans ses gestes, ses paroles, ses expressions, s'enveloppait de robes simples, de petits fichus modestes, faisait des raccommodages de ménage, travaillait, avec tous les airs de sa personne, au mensonge qui devait entretenir l'illusion et continuer la méprise de la respectable femme du professeur. Et une joie intérieure la remplissait, qui se gonflait et se pavanait en une espèce de petit orgueil exubérant. Cette considération de l'honnêteté qu'elle rencontrait pour la première fois lui procurait l'enivrement, l'étourdissement qu'elle donne aux créatures qui n'y sont pas nées, et qui n'ont pas toujours respiré, naturellement, comme l'air autour d'elle, l'atmosphère de l'estime.

Aussi adorait-elle Barbison, et elle ne tarissait pas de rires et de plaisanteries pour moquer, comme elle disait, ce « *geignard* » de Coriolis qui commençait à se plaindre du séjour.

LXXVII

L'homme du monde, le Parisien gâté par son intérieur, s'était réveillé chez Coriolis. Il était blessé physiquement de riens qui ne semblaient atteindre personne autour de lui, ni Anatole ni même Manette. La rusticité de l'auberge lui devenait dure, presque attristante. Il souffrait du bon fauteuil qui lui manquait, de toutes les petites insuffisances de l'installation, de cette misère d'eau et de linge faite à sa toilette, des serviettes de huit jours, de l'égueulement du pot à l'eau, de la cuvette de faïence si vilainement rosée sur le bord.

La nourriture l'ennuyait par la monotonie des omelettes, les taches de la nappe, la fourchette d'étain qui salit les doigts, les assiettes de Creil avec les mêmes rébus. Le petit *jinglet* du cru lui irritait l'estomac. Il se faisait un peu lui-même l'effet d'un homme ruiné, tombé à la table d'hôte d'une ferme. En vivant dans sa chambre, il y avait découvert tous les dessous de la chambre garnie des champs : le fané des siéges, la pauvreté sale du papier, le rapiéçage du couvre-pied, la couleur mangée des rideaux, la corde de la descente de lit, le déplaquage de la commode d'occasion. Et il lui venait là les instinctives inquiétudes qui prennent les délicats et les souffreteux, jetés hors de chez eux dans ces logis de hasard et de pauvreté, entre ces quatre murs où gondolent de mauvaises lithographies dans des cadres de bois noir.

Il avait usé ce premier moment de contentement qu'a le Parisien à sortir de chez lui, à changer ses aises con-

tre l'imprévu et les privations de l'auberge. Il ne se trouvait plus d'indulgence pour un manque de tous les bien-êtres qu'il eût bien encore supportés en Orient, mais qu'il trouvait dur et exorbitant de subir à dix lieues de Paris : sa patience d'un mauvais lit, d'un dîner sans lampe, du carreau sans tapis, avait fini avec sa distraction, avec le plaisir de la nouveauté. Il ne pouvait s'empêcher, par instant, de s'indigner intérieurement de l'*arriéré* du pays, de ce reste de sauvagerie entêtée et de paysannerie inculte qui reste aux bords des forêts, s'y défend si longtemps contre la civilisation et le confortable moderne, et garde toujours un peu de cette France d'il y a cent ans, voisine des bois, qui couchait les caravanes d'artistes sur des oreillers de coquilles d'œufs.

Puis il avait une habitude d'être servi qui était comme toute dépaysée par le service de l'endroit, une sorte de service bénévole dont on semblait faire la gracieuseté aux gens, et où se trahissait l'indépendance du forestier, mêlée à la supériorité du paysan qui a du bien. On sentait une auberge habituée à des gens de vie presque ouvrière, au ménage à peine soigné par une femme de ménage, tout prêts, au besoin, à remplir l'ordre qu'ils donnaient, à aller chercher une assiette au buffet et l'eau de leur pot à l'eau au puits. Les hôtes, hébergés par la maison, y semblaient reçus comme des amis avec lesquels on ne se gêne pas ; et l'aubergiste, qui leur donnait la main, paraissait les traiter, quoiqu'ils payassent, uniquement pour les obliger, et continuer à mériter le surnom de « *Bienfaiteur des artistes* », inscrit en grandes lettres sur la tombe de son prédécesseur.

LXXVIII

Coriolis en était à ce moment de désenchantement, quand un soir, à l'heure du dîner, il aperçut au bout de

la rue de Barbison une silhouette de sa connaissance la silhouette de Chassagnol ayant pour tout bagage une canne qu'il avait coupée en chemin dans la forêt.

— Bah! c'est toi?... Ah! c'est gentil...

— Oui, j'éprouvais le besoin de repasser mon Primatice... voilà. Je suis parti pour Fontainebleau... deux jours que j'y suis... On m'a dit que vous étiez ici... Et je viens casser une croûte...

— Oh! tu resteras bien quelques jours avec nous... Nous te ferons voir la forêt.

— Moi... Oh! tu sais la forêt... j'ai horreur de ça, moi... A Fontainebleau, tout le temps que je ne pouvais pas étudier mon bonhomme... j'ai été dans un cabinet de lecture pas mal monté pour la province... Ils ont une collection de romantiques de 1830... C'est bête, mais ça exalte... Je n'ai pas même été voir les carpes... Tu sais, moi, je suis un vrai pourri... je n'aime que ce qu'a fait l'homme... Il n'y a que cela qui m'intéresse... les villes, les bibliothèques, les musées... et puis après, le reste... cette grande étendue jaune et verte, cette machine qu'on est convenu d'appeler la nature, c'est un grand rien du tout pour moi... du vide mal colorié qui me rend les yeux tristes... Sais-tu le grand charme de Venise? C'est que c'est le coin du monde où il y a le moins de terre végétale... Ah çà! Manette va bien? Et Anatole?

— Oui, oui, tu vas la voir... Anatole est encore en forêt, il va revenir.

Après le dîner, quand les dîneurs eurent quitté la table, ceux-ci pour aller faire un piquet chez des amis, ceux-là pour se promener, d'autres pour se coucher :

— Mais il me semble que vous n'êtes pas mal ici, — fit Chassagnol qui venait de dire, sans se déranger : C'est bon! à l'aubergiste qui voulait lui montrer sa chambre.

— Pas mal!... Heu! heu!

Et Coriolis raconta à Chassagnol tous ses petits déboires de confortable

— Ah! ah! — jeta tout à coup au milieu de ces doléances Chassagnol, avec l'explosion de son éloquence du soir allumée par l'imprudence des confidences de Coriolis. — Ah! ah!... bien fait!... Grand seigneur! toi, grand seigneur! gentilhomme!... toi seul, par exemple! Et tu viens ici pour être bien? Dans un endroit où il vient des peintres! Les peintres! un tas de rats, vivant mal... Tous des pingres!... Tous, laisse donc!

— Allons, mon cher, — essaya de dire Coriolis, — parce qu'il y a quelques crasseux parmi nous, ce n'est pas une raison pour envelopper toute notre classe...

— Moi, les peintres, je les adore... j'ai passé toute ma vie avec eux... Mais, précisément parce que je les adore, je les vois et je les juge... tous des pingres... sauf toi, avec une douzaine d'autres... — reprit Chassagnol se lançant à fond dans son paradoxe. — Oh! les préjugés! les préjugés du bourgeois! Penses-tu à cela? Tous ces braves gens de bourgeois qui ont, sous la calotte du crâne, l'idée, l'idée enfoncée, solide, indéracinable, chevillée, qu'un artiste est un homme rempli de vices coûteux, un mangeur, un dépensier, un luxueux!... un bourreau d'argent qui le jette comme il le gagne, qui se paye tout ce qu'il y a de meilleur et de plus cher à boire, à manger, à aimer! Mais ils sont ordonnés, rangés, serrés... ce sont des papiers de musique, que les artistes!... Ah! la calomnie, mon ami, la calomnie!... Ils dépensent... ils dépensent quand ils sont jeunes pour faire comme les camarades; ils gaspillent un peu d'argent envoyé par la famille, carotté aux parents, prêté par leur bottier, de l'argent aux autres... Mais quand c'est de l'argent à eux, quand c'est cet argent sacré et solennel, de l'argent gagné, de l'argent de leur talent et de leur travail; quand il leur descend dans la case du cerveau où se font les comptes que des pièces mises sur des pièces ça fait des piles, et que des piles qu'on pose sur des piles, ça fait ces choses vénérées et considérables : des rentes, des maisons, des propriétés, des propriétés!... Oh! alors, il entre dans l'artiste une éco-

nomie... mais une économie!... la magnifique avarice bourgeoise de l'art!... Enfin, dans toutes les autres professions, il y a, n'est-ce pas? un certain degré de fortune, de bénéfices, d'enrichissement, qui pousse l'homme à la largeur, le parvenu à la dépense, le joueur heureux à la profusion... Un boursier, je prends un boursier, un boursier qui fait un coup de bourse, est capable d'envoyer deux douzaines de chemises garnies de Malines à sa maîtresse... Mais dans l'art? Cherche! On dirait une industrie de luxe où les riches restent pauvres diables... L'argent qui leur pleut dessus avec le succès, ça garde dans leurs mains la vilenie et la crasse de ces argents de peine qu'on gagne avec de la sueur... Il y en a beaucoup qui font des années de chirurgiens, des recettes de cent mille francs; il y a donc dans ce monde-là des signatures de cinquante mille francs le mètre carré... Eh bien! sois tranquille, jamais ça ne leur donnera la folie de la dépense, et le mépris d'un homme né riche pour une pièce de cent sous... Une race plate... avec des goûts plats, des sens plats, des appétits plats... Oui, des gens capables de faire des fortunes de ténors, sans avoir un certain jour l'idée de fumer un cigare de trente sous ou de boire une bouteille de bordeaux de dix-huit francs... Au fond, des natures *peuple*, presque tous... Une pauvreté de goûts d'origine, de première éducation qui va très-bien avec leur vie, qui simplifie tout dans leurs arrangements d'existence, l'amour, le ménage, la famille, l'intérieur. Des garçons nés avec le peu de raffinement qui permet le bon marché des deux choses les plus chères de la vie : le Plaisir et le Bonheur... La femme, je prends la femme, parce que c'est l'étiage de la distinction, du luxe et de la dépense de l'homme, est-ce qu'elle est, dans ce monde-là, la grande dépense qu'elle est ailleurs dans d'autres couches sociales? Un peintre, quand il gagne quarante, cinquante mille francs par an, se donne-t-il cet animal de luxe et de paresse, broutant des billets de banque, qui passe chez un jeune homme de vingt-cinq mille livres de rente? Pour l'artiste,

la maîtresse, presque toujours, qu'est-ce que c'est? Hein? qu'est-ce que c'est? Une utilité, une raccommodeuse, une personne de compagnie, une femme entre la gouvernante et la femme de ménage, bonne fille qui porte des bijoux d'argent doré, et qu'on entretient, en se rattrapant sur ses vertus domestiques... de domestique, son ordre, sa couture, son économie... La femme légitime? mon Dieu, c'est ça... avec un vernis... Le ménage? un ménage d'ouvrier... Des enfants habillés de mises bas, qu'on endimanche aux fêtes... morveux, avec des chandelles sous le nez... voilà! Connais-tu un peintre qui ait eu seulement voiture, toi?... Pas un, n'est-ce pas?... Enfin, dans tous les états, dans tous les métiers, dans les corporations de tanneurs comme dans les confréries d'huissiers, jusque dans le monde des lettres où l'on gagne moins d'argent qu'à élever des couchers de soleil, et où l'on paye trois sous, une fois payée, une idée dont un peintre se ferait trois mille francs tous les ans... dans les lettres même, on entend dire quelquefois à des gens : J'ai dîné hier chez Chose... Et il y a eu chez Chose un dîner qui avait tout ce qui constitue un dîner... Chez les peintres, jamais! Je demande quelqu'un qui ait fait un vrai dîner chez un peintre... Qu'il le dise et qu'il le prouve! Mais non, la cuisinière d'un peintre, c'est mythique, c'est une abstraction... Depuis le commencement du monde, on n'a jamais parlé de la cuisinière d'un peintre!... Les peintres, on sait comment ça reçoit : ça vous invite à des soirées où, comme rafraîchissements, c'est Gozlan qui a dénoncé celle-là, on passe des eaux-fortes et des dessins!... Et quand il y a des circonstances impossibles qui les forcent à vous offrir le pot-au-feu, je les connais, leurs phrases sur le « pas de cérémonie », la table avec une toile cirée, le bon petit fricot de portier, et le bon petit vin du pays, si bon pour la santé! le petit vin simple et naturel, qui se boit dans de petits verres ordinaires, sans prétention!... Je les connais, leurs pipes en terre! Je les connais, leurs collections de deux sous, leur bric-à-brac de faïence de

Rouen! Je les connais, leurs habitudes, les bouchons rustiques, les gargots pittoresques, les cuisines d'empoisonnement où ils vous mènent dans les campagnes, et dont vous sortez avec l'idée qu'ils ne se sont jamais assis dans un restaurant, avec des glaces dans le dos et des trois francs devant les plats de la carte! Les peintres?... Les peintres! Ah! oui, les peintres!... Mais si Solimène... Oui, si Solimène revenait...

Et s'interrompant brusquement, en voyant la tête de Coriolis qui s'inclinait :

Tu dors?

Pardon, mon cher... il est deux heures du matin... Et ici, on prend un peu les habitudes des poules... A neuf heures, tout le monde est *en paille* comme on dit dans le pays...

— Deux heures?... — répéta tranquillement Chassagnol, — deux heures... La voiture part à six heures... Ça ne vaut guère la peine de se coucher... Je vais un peu flâner dehors jusque-là... Tiens! au fait, si je réveillais Anatole? Oui, c'est ça, je vais réveiller Anatole... Nous ferons un tour ensemble.

LXXIX

Anatole, las de flâner et tourmenté du remords de son art, avait commencé une étude dans la forêt. Il était parti dans une de ces grandes tenues d'artiste qui donnent aux peintres, sous la feuillée, l'air terrible de bandits du paysage, avec une vareuse bleue, un chapeau de chauffeur, une ceinture rouge, des braies de toile, des jambards de cuir, son parapluie gris en sautoir sur son sac. Et il avait été ainsi bravement *piger le motif*

Cependant, au bout de deux jours, il commença à trouver que ce qu'il faisait ne marchait pas, que la nature l'enfonçait, et que le bon Dieu était décidément plus

fort que la peinture. Il se coucha sur un rocher, regarda le ciel, les lointains, les cimes ondulantes des arbres, les huit lieues de la forêt jusqu'à l'horizon; puis son regard tomba et s'arrêta sur le rocher. Il en étudia les petites mousses vert-de-grisées, le tigré noir de gouttes de pluie, les suintements luisants, les éclaboussures de blanc, les petits creux mouillés où pourrit le roux tombé des pins. Puis il crut voir remuer, épia, chercha de tous ses yeux une vipère, et finit par s'endormir avec du soleil sous les paupières.

Les autres jours, il recommença. Il appelait cela « dormir d'après nature ».

Puis il s'en allait faire quelque protestation en faveur du pittoresque à l'instar du paysagiste Nazon : il s'armait de gros souliers contre les plantations déshonorant la forêt, et piétinait pendant deux heures les petites pousses des pins en ligne. Il passait des journées avec l'homme des vipères, le vieux aux deux bâtons et aux deux boîtes de reptiles. Il allait causer avec le vendeur d'orangine de la Cave aux Brigands. Il était familier dans les huttes de gardeurs de biches. Il jouait aux boules à l'entrée de la forêt avec des gens quelconques qui connaissaient des peintres; il sonnait du cor avec des messieurs qui mettaient le soir au bout de Barbison l'écho des entre-sols de marchands de vin au Mardi-gras.

La nuit, il se glissait, vêtu de sombre, au bout des futaies, et restait sans bouger, sans fumer, sans souffler, attendant un bramement, espérant voir un de ces fantastiques combats de cerfs qui sont la légende du pays.

Jamais il ne s'était trouvé une si douce et si pleine existence. La forêt le nourrissait de spectacles, d'émotions, de distractions. Il se fit un grand plaisir de chercher tout ce qu'on trouve là, ce que la main ramasse par terre, sous le bois, avec une joie étonnée. De la chasse aux vipères, il passa à la récolte des champignons.

Une nuit de pluie en faisait l'herbe pleine, en gonflait d'énormes aux pieds des chênes : Anatole ne revenait plus qu'avec sa vareuse nouée aux quatre coins, toute

pesante et bourrée de ces *giroles* d'or que le pas écrase, tant elles se pressent. Il les accommodait lui-même, à l'huile, à la provençale : car il était assez cuisinier de goût et de vocation, et il n'y avait pas besoin que la table le priât beaucoup pour qu'il se fît un tablier d'une serviette et remuât dans une casserole son fameux gigot à la juive.

Le temps remis au sec, les champignons finis, Anatole revint à son étude, travailla encore un jour ou deux. Puis tout à coup, en plein Bas-Bréau, les chênes qui le regardaient virent l'incorrigible maître aux Pierrots accrocher à l'arbre qu'il avait peint un Pierrot pendu.

Anatole donna cette toile à son nouvel ami, l'aubergiste. Et ce cadeau resserra l'intimité qui le mêlait à toute la famille ; car il était pour la maison un camarade. Il vivait un peu à la cuisine ; il prenait part, le dimanche, aux soirées du ménage et des connaissances en blouse de la ferme, aux parties de cartes à la chandelle des petites bonnes en madras, avec des cartes grasses et des châtaignes sèches pour enjeu.

Quand l'aubergiste allait faire son marché de la semaine, le samedi, à Melun, il emmenait Anatole dans sa carriole, et lui faisait manger dans un cabinet cet extra qui est un rêve pour un estomac de Barbison : un homard. Et tous deux ne revenaient qu'à la nuit, un peu gais, fraternellement liés par le bras de l'un passé sur l'épaule de l'autre.

LXXX

— Dis donc, — fit un matin Anatole, en frappant à la porte de Coriolis, — tu ne viens pas à Marlotte ?... une partie que nous venons d'arrêter devant le beau temps qu'il fait... On va à pied, nous allons nous payer la *Mare aux Fées*, le *Long Rocher*, les *Ventes à la Reine*, l'affaire de deux jours : viens donc, hein ?

— Non... Ce serait trop dur pour Manette... Mais vois un peu ça, si l'on est mieux là-bas qu'ic

. . . .

Anatole revenu :

— Eh bien? — lui dit Coriolis.

— Ah! mon cher, superbe! Le Long Rocher... nous avons été voir ça la nuit, une lune magnifique! Ah! voilà un décor pour la Porte-Saint-Martin, avec un beau crime là-dedans...

— Et les auberges?

— Les auberges, délicieux! un monde!... Pas des bonnets de nuit comme ici... d'un jeune!... et un train! Ah! des vrais, ceux-là... On les entend à une demi-lieue sur la route, jusqu'à deux heures du matin.

— Et la nouriture?

— Oh! la nourriture... Je leur ai pêché un fameux plat de grenouilles, va!... La nourriture? Tu sais, moi, je n'ai pas trop fait attention... Par exemple, le vin est meilleur qu'ici... Un vrai père Lajoie, mon cher, l'aubergiste là-bas... pas de façons... les pieds nus dans ses chaussons... Oh! une bonne tête!... Très-animé, le pays... il tombe des convois du quartier Latin, des baladeuses qui vous arrivent en cheveux, en pantoufles et avec une chemise au dos pour la semaine. Ça met des courants d'air de *Closerie des lilas* dans la forêt... Enfin je te dis, c'est tout ce qu'il y a de plus gai.

— Bon, je suis fixé, — dit Coriolis.

— Pas moyen de s'embêter une minute — continua sans l'entendre Anatole, — des histoires de femmes toute la journée; la maîtresse de Chose qui a accusé la maîtresse de Machin de lui avoir démarqué ses bas... ça a fait une scène à table!... Les lits? je n'y ai rien senti... Ma foi! nous n'y serions pas mal, — dit en finissant Anatole tourmenté du besoin de mouvement qu'ont les enfants, et toujours prêt à changer de place.

— Merci, — fit Coriolis, — que j'emmène Manette là?

— Ah! c'est vrai, oui, Manette... Je n'y pensais pas, —

fit Anatole en homme subitement éclairé par Coriolis, et n'ayant guère des convenances de la vie une perception nette, immédiate et personnelle.

LXXXI

Manette, la vieille demoiselle, le vieux monsieur, le professeur et sa famille s'étaient retirés de la salle à manger. Et Anatole déployait ses talents de brûleur d'eau-de-vie, en promenant la poche de Ruolz pleine de sucre sur la flamme d'un bol de punch parié et perdu par Coriolis.

Les récits, les souvenirs, ce qui dans une société d'hommes, dans l'effusion bavarde de la digestion, se lève de la mémoire de chacun et s'en répand, après la première pipe, des histoires de tous les pays et de toutes les couleurs, se croisaient autour du bol de punch.

Un des Américains, dans un français impossible, racontait que par amour pour une gitana, il s'était engagé dans une troupe de bohémiens courant l'Amérique. Et il entrait dans les plus curieux détails sur cette vie de trois mois, mélangée de vol, d'aventures et de bonne aventure, interrompue par un singulier incident. La femme du chef vint à mourir : la religion de la bande exigeait qu'elle fût enterrée dans du sable, et il n'y avait de sable qu'à quinze jours de marche de là, au Potomac : dans le voyage, son amour pour la gitana diminuant à mesure que l'odeur de la morte augmentait, il avait fini par se sauver à mi-chemin des bohémiens et de son amante.

Un cosmopolite, un observateur spirituel et charmant, un garçon connaissant les coins et recoins des capitales de l'Europe, parlait de deux assassins de grand chemin qu'il avait vu pendre à Florence. Ces industriels assassi-

naient, sans se salir ni se compromettre. Ils avaient chacun une espèce de fourreau de parapluie qu'ils remplissaient de terre tassée, et avec lequel ils frappaient à très-petits coups, tout doucement, sur l'épigastre de leur victime, de manière à ne jamais déterminer d'ecchymose ni d'extravasement de sang. Vingt minutes, en moyenne, suffisaient à leur petite opération. Après quoi, ils rentraient chez eux, comme d'honnêtes paysans, avec leurs gaînes de parapluie vides. Puis venaient des descriptions d'autres pendaisons, merveilleusement observées, contées avec tout le détail impressionnant et scientifique de la chose vue, finissant par un tableau sinistre d'un lancement dans l'éternité à Londres, avec le bourreau splénétique, le paletot de caoutchouc sur le condamné, et l'éternelle petite pluie désolée des exécutions de là-bas.

Un autre exposait les origines de Barbison, remontait au plus lointain des légendes du pays, attribuait l'immigration des peintres à une espèce de précurseur mythique, un peintre d'histoire inconnu du temps de l'empire, un élève de David sans nom, qui vint habiter le pays, dans des époques anté-historiques, et demanda un sabre à un certain père Ordet pour aller dans la forêt. Il avait, d'après la tradition, un petit domestique qu'il faisait poser nu dans les bois et les rochers; et c'était tout ce qu'on savait de son histoire. Ses successeurs avaient été Jacob Petit, le porcelainier, puis un M. Ledieu, puis un M. Dauvin. Puis venaient Rousseau, Brascassat, Corot, Diaz, arrivant vers 1832, deux ans après que l'auberge, fondée en 1823, avait exhaussé son rez-de-chaussée d'une chambre à trois lits, où l'on montait par une échelle, et où l'on accrochait le soir son étude du jour au-dessus de son lit. C'est à cette époque, ajoutait l'historiographe, qu'on peut fixer le commencement de sûreté du pays pour les artistes, non à cause des brigands, mais à cause des gendarmes qui, jusque-là, arrêtaient pour trop de pittoresque « les hommes à pique », que le père de l'aubergiste actuel était obligé de réclamer.

Anatole avait rempli les verres.

— Tiens! sourd, voilà le tien, — dit-il au Batignollais.

— Mais dis donc, farceur! tu as reçu une lettre chargée ce matin... Tu vas payer quelque chose... Viens un peu par ici que nous reprenions notre conversation...

Le sourd des Batignolles avait une corde comique, l'avarice, une avarice qu'on eût dite amassée par plusieurs générations paysannes de la banlieue de Paris. Il avait une défiance terrible de ce monde où il s'était aventuré, et qu'une tante, dont il rabâchait en neveu respectueux et en héritier affectionné, lui avait peint sans doute comme une caverne. Rien n'était plus amusant que sa grossière peur d'être carotté, et la continuelle préoccupation avec laquelle il se défendait d'avoir de l'argent dans sa poche. Il parlait toujours de sa misère, des sept cents pauvres malheureux francs de la pension de sa tante, de ses créanciers des Batignolles. Il montrait, comme des contraintes, des en-têtes de contributions, grommelait, mâchonnait des chiffres, des comptes de pauvre, demandait le prix de tout. Quand on voulait le faire jouer, il demandait à ne jouer que des centimes; et quand il avait perdu cinq sous, il disait qu'il allait mettre en gage sa redingote de velours.

La plaisanterie habituelle d'Anatole consistait à lui persuader qu'il voulait épouser sa tante, une charge qui, malgré sa monstruosité, ne laissait pas que d'inquiéter vaguement, par son retour quotidien et l'air sérieux d'Anatole, les espérances du neveu.

Quand le sourd fut assis à côté de lui, Anatole lui empoignant le cou à lui dévisser la tête, approcha sa bouche de la meilleure de ses deux oreilles, et lui cria dedans de toute sa force :

— Quel âge m'as-tu déjà dit qu'avait ta tante?...

— Trente-cinq.

— Mettons quarante... Est-elle ragoûtante?

— Qui çà?

— Ta tante.

— Ma tante?... Elle est belle femme.

— Aurait-elle des enfants, si je l'épousais?

— Hein?

— Je te demande : aurait-elle des enfants si je l'épousais? Parce que moi, je ne veux me marier qu'avec la certitude d'avoir des enfants...

— Ah! dame... je ne sais pas, moi...

— Ça me suffit... tu es mon ami... il faut que tu me fasses épouser ta tante...

Le sourd remua la tête balourdement, et balança un : — Non, — à demi formulé dans un sourire d'idiot.

Anatole lui ressaisit la tête :

— Tu ne me trouves pas bien?

Le sourd le regarda, et continua à rire d'un rire indéfinissable.

— Où demeures-tu?

— Rue Cardinet... 14.

— Il y a des omnibus?

— Oui.

— J'irai te voir.

Le sourd riait toujours.

Anatole reprit :

— Nous irons tous te voir... Ça fera plaisir à ta tante, à ta brave femme de tante... un cœur d'or... je la vois d'ici... Elle nous fera un petit dîner...

— Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre... — murmura le sourd avec une espèce de finesse malicieuse.

— Ah! très-fort! Est-il roublard! Un proverbe!... La sagesse des nations!... Amour de sourd, va!... Quelle canaille, hein! — ajouta Anatole en se tournant vers les autres qui, arrivant l'un après l'autre, prenaient la tête du Batignollais, et lui criaient dans sa bonne oreille :

— Nous irons tous chez votre bonne tante, tous!

— Tenez, — dit quelqu'un, — voulez-vous que je vous dise? Il n'est pas sourd du tout... Il nous fait poser... c'est un truc que lui a montré sa tante pour qu'on ne lui emprunte pas cent sous.

Anatole l'avait repris par le cou et lui jetait dans le tympan avec une voix caverneuse, fatale et méphistophélique :

— Tu m'as dit que tu voudrais être un homme de génie... Si, tu me l'as dit... C'est une ambition honnête... Il n'y a qu'un moyen... c'est de commencer par manger ta fortune...

— Toucher à mon *tapital!* — s'écria, dans un premier soubresaut d'effroi, le sourd avec une inarticulation d'enfant. Puis, se remettant et reprenant sa sérénité à la fois bête et sournoise, il se mit à dire, comme s'il parlait avec lui-même à ses idées : — Moi... je ne veux pas me marier... J'aime les gens connus, moi... Je les inviterai... un jour... Et puis, je voudrais fonder quelque chose après ma mort...

— C'est cela! — lui beugla Anatole, — une fondation, bravo! Tiens! la fondation d'un punch perpétuel à Barbison! Trois cent soixante-cinq bols par an!... Superbe idée! Tu seras la flamme de ton siècle! Dans nos bras!

Et tous, imitant Anatole, se jetèrent dans les bras du sourd, ahuri et se débattant.

LXXXII

Voyant son monde heureux, Coriolis s'était résigné à patienter. Le trio restait à l'auberge, continuant sa vie de promenade et de paresse, jouissant de l'air, de la forêt, de la campagne, quand un soir il apparut à la table deux nouveaux visages : un gros gaillard épanoui, de large encolure, les mains énormes; et une petite femme, sa femme, une petite brune, toute sèche et nerveuse, aux grands yeux noirs, aux traits fins, découpés, presque pointus, à l'amabilité aigrelette, à l'œil dédaigneux, à la parole coupante, à l'élégance correcte et pincée du haut commerce parisien; un type de cette femme légitime de

l'artiste chez laquelle une sorte de puritanisme grinchu, une dignité hérissée, une susceptibilité agressive, toujours en garde contre un manque de respect, une honnêteté nette, aiguë, reiche, presque amère, dessinent dans la petite bourgeoise une petite madame Roland manquée.

Du premier coup, elle vit ce qu'était Manette; et, pendant le dîner, elle laissa tomber sur elle deux ou trois de ces regards avec lesquels les femmes honnêtes savent jeter leur mépris et leur haine à la figure des autres.

En sortant de table, Manette demanda à la femme de l'aubergiste ce que c'était que ces gens-là, et s'ils resteraient longtemps. Elle apprit qu'ils s'appelaient M. et madame Riberolles; qu'ils venaient passer tous les ans une partie de la saison. Le mari, le gros homme, par un contraste fréquent dans tous les arts entre la tournure de l'individu et le genre de son talent, avait la spécialité de peindre des branches de groseillier et de cerisier sur de petits panneaux, dont il laissait le fond et les veines de bois. Sa femme passait toute la journée avec lui, ne le quittait pas : elle en était très-jalouse.

Le lendemain, à déjeuner, Manette retrouva le dédain de madame Riberolles se reculant de son voisinage, se garant d'elle, affectant de ne pas la voir, de ne pas l'entendre; et elle remarqua la gêne, l'embarras, l'espèce de honte troublée qu'avait vis-à-vis d'elle la femme du professeur, évitant son regard et se levant, la première au dessert, pour ne pas la rencontrer.

A partir de ce jour, Coriolis fut tout étonné de trouver chez Manette un écho, une voix qui se mêla peu à peu à ses plaintes. Les choses en étaient là, quand un soir, un des Américains se mit à dire que dans son pays, le métier de modèle était considéré comme honteux; et, comme exemple du préjugé, il conta qu'un jour où il avait dessiné un modèle de femme dans une académie de New-York, pas une jeune personne, à un petit bal où il était allé le soir, n'avait voulu danser avec lui. L'honnête Américain avait raconté cela fort innocem-

ment, et en toute ignorance du passé de Manette. Son histoire, malgré tout, blessa Manette à fond : elle y trouva un outrage direct; elle voulut absolument y voir une intention d'allusion et d'offense. En dépit de tout ce que Coriolis put lui dire, elle resta attachée à cette idée, avec l'entêtement bête et enragé, enfoncé pour toujours dans la cervelle d'une femme du peuple, et que rien n'en arrache, ni le raisonnement, ni l'évidence. Elle déclara à Coriolis qu'elle ne reparaîtrait plus à une table où on l'outrageait.

Anatole ne disait rien. Au fond, il n'eût pas été trop fâché qu'on quittât l'auberge : l'endroit lui reprochait un crime. En grisant d'eau-de-vie le corbeau favori de la maison, il l'avait foudroyé. Le croyant échappé, on le cherchait partout.

Coriolis promit à Manette qu'elle ne dînerait plus à la table des peintres. Ils se feraient servir à part, tous les trois. Il n'était guère plus content qu'elle de l'auberge; mais, quoi qu'il fût tout prêt à s'en aller, il lui demandait de rester encore quelques jours. On lui avait parlé de Chailly : il irait voir par là s'ils ne pourraient pas s'établir un peu mieux.

Et l'on s'était arrêté à cet arrangement, lorsqu'à la suite d'un pannotage pour la destruction des grands animaux dont se plaignaient les paysans, un peintre de l'endroit, une des popularités du pays, le fameux paysagiste Crescent, ayant reçu un chevreuil du garde général, invita à venir le manger chez lui tous les artistes faisant séjour à Barbison, Coriolis, « sa dame » et Anatole.

LXXXIII

Crescent était un des grands représentants du paysage moderne.

Dans le grand mouvement du retour de l'art et de

l'homme du XIXᵉ siècle à la nature *naturelle*, dans cette étude sympathique des choses à laquelle vont pour se retremper et se rafraîchir les civilisations vieilles, dans cette poursuite passionnée des beautés simples, humbles, ingénues de la terre, qui restera le charme et la gloire de notre école présente, Crescent s'était fait un nom et une place à part. Un des premiers il avait bravement rompu avec le paysage historique, le site composé et traditionnel, le persil héroïque du feuillage, l'arbre monumental, cèdre ou hêtre, trois fois séculaire abritant inévitablement un crime ou un amour mythologique. Il avait été au premier champ, à la première herbe, à la première eau ; et là, toute la nature lui était apparue et lui avait parlé. En regardant naïvement et religieusement en l'air et à ses pieds, à quelques pas d'un faubourg et d'une barrière, il avait trouvé sa vocation et son talent. Dans la campagne commune, vulgaire, méprisée du rayon de la grande ville, il avait découvert la campagne. Le verger mêlé aux champs, les assemblages de toits de chaume dans un bouquet de sureaux, les maigres coteaux de vigne, les ondulations de collines basses, les légers rideaux de peupliers, les minces bois clairs de la grande banlieue lui avaient suffi pour trouver ces chefs-d'œuvre « qu'on peut faire, — disait un de ses grands camarades, — sans quitter les environs de Paris. »

Pour lui, la terre n'avait point de lieux communs : le plus petit coin, le moindre sujet lui donnait l'inspiration. Une ferme, un clos, un ruisseau sous bois clapotant sous le sabot d'un cheval de charrette, une tranche de blé vert plein de coquelicots et de bluets froissée par l'âne d'une paysanne, une lisière de pommiers en fleur blancs et roses comme des arbres de paradis : c'étaient ses tableaux. Une ligne d'horizon, une mare, une silhouette de femme perdue, il ne lui fallait que cela pour faire voir et toucher à l'œil la plaine de Barbison.

Sa peinture faisait respirer le bois, l'herbe mouillée, la terre des champs crevassée à grosses mottes, la chaleur et, comme dit le paysan, le *touffe* d'une belle jour-

née, la fraîcheur d'une rivière, l'ombre d'un chemin creux : elle avait des parfums, des *fragrances*, des haleines. De l'été, de l'automne, du matin, du midi, du soir, Crescent donnait le sentiment, presque l'émotion, en peintre admirable de la sensation. Ce qu'il cherchait, ce qu'il rendait avant tout, c'était l'impression, vive et profonde du lieu, du moment, de la saison, de l'heure. D'un paysage il exprimait la vie latente, l'effet pénétrant, la gaieté, le recueillement, le mystère, l'allégresse ou le soupir. Et de ses souvenirs, de ses études, il semblait emporter dans ses toiles l'espèce d'âme variable, circulant autour de la sèche immobilité du motif, animant l'arbre et le terrain, — l'atmosphère.

L'atmosphère, la possession, le remaniement continu, l'embrassement universel, la pénétration des choses par le ciel, avaient été la grande étude de ces yeux et de cet esprit, toujours occupés à contempler et à saisir les féeries du soleil, de la pluie, du brouillard, de la brume, les métamorphoses et l'infinie variété des tonalités célestes, les vaporisations changeantes, le flottement des rayons, les décompositions des nuages, l'admirable richesse et le divin caprice des colorations prismatiques de nos ciels du Nord. Aussi, le ciel pour lui n'était-il jamais *un fait isolé*, le dessus et le plafond d'un tableau, il était l'enveloppement du paysage, donnant à l'ensemble et aux détails tous les rapports de ton, le bain où tout trempait, de la feuille à l'insecte, le milieu ambiant et diffus d'où se levaient tous les mirages de la nature et toutes les transfigurations de la terre.

Et tantôt, dans ses toiles, qui étaient le poëme rustique des Heures retrouvé au bout de la brosse, il répandait le matin, l'aube poudroyante, les dernières balayures de la nuit, le jour timide dans un brouillard de rosée, la lumière argentée, virginale, comme tramée de fils de la Vierge, sous laquelle la verdure frissonne, l'eau fume, le village s'éveille : on eût dit que sa palette était la palette de l'*Angelus*. Tantôt il peignait le midi ardent et poussiéreux, gris de chaleur orageuse, avec ses tons neutres et

brûlants, ses soleils sourds faisant peser la fadeur écœurante de l'été sur la sieste des moissonneurs. Et toute une série admirable de ses tableaux déroulait le soir, ses incendies, ses roulées de nuages de rubis sur un horizon d'or, les lentes défaillances, les pâlissements de jour, la descente de la mélancolie sereine des heures noires dans la campagne éteinte et presque effacée.

Là-dedans, souvent Crescent jetait une scène, quelque scène champêtre, les semailles, la moisson, la récolte, — un de ces travaux nourriciers de l'homme dont il essayait d'indiquer la grandeur et l'antique sainteté avec l'austère simplicité des poses, avec la rondeur d'une ligne rudimentaire, l'espèce de style fruste d'une humanité primitive, faisant de la paysanne, de la femme de labour, courbée sur la glèbe, de ce corps où le labeur du champ a tué la femme, la silhouette plate et rigide habillée comme de la déteinte des deux éléments où elle vit : — du brun de la terre, du bleu du ciel.

LXXXIV

Le dîner donné par Crescent eut lieu à une heure, l'heure du dîner de la campagne, sous une tente faite avec des draps, dressée dans le jardin.

On mangea gaiement le chevreuil servi à toutes les sauces. Et bientôt, dans l'expansion de ce repas en plein air, Crescent et Coriolis, qui avaient d'avance, sans se connaître, une mutuelle estime de leurs talents, devinrent presque des amis, se parlant dans l'intimité de l'aparté, et l'isolement de la causerie à deux.

Avec son rire, sa gaieté gamine, ce mélange de familiarité bouffonne et de galanterie attentionnée, qui était son charme auprès des femmes, Anatole avait fait tout de suite la conquête de madame Crescent.

Seule, Manette, un peu dépaysée dans ce dîner

d'hommes, où il n'y avait d'autre femme avec elle que madame Crescent, laissait voir une espèce de gêne.

La femme du paysagiste s'en aperçut; et à peine le dessert fut-il sur la table qu'elle lui dit : — Ma belle, venez voir ma poulaille... ça vous amusera plus que de rester avec toutes ces horreurs d'hommes... Et vous? — fit-elle en se tournant vers Anatole, vous, le *bêtier...*

Madame Crescent avait pour la volaille, le goût, la passion, répandus et vulgarisés dans tout Barbison par la *poulomanie* de Jacques, le peintre graveur. Au bout du jardin, dans le champ, elle avait créé un petit parc divisé en quatre compartiments, et dont un émondage de peupliers relié par des perchettes nouées avec de l'osier faisait le palis garni en bas de paille de seigle. Elle mena là Manette et Anatole, tira le gros loquet de la porte, et leur fit voir les poulaillers aux murs de pierrailles, traversés de lattes, couverts de chaume; les petits hangars reliés aux poulaillers par une rallonge de refuge contre la pluie; les juchoirs mobiles, les pondoirs en osier attachés au mur par une tringle de bois, les boîtes à élevage. Elle leur expliquait ceci et cela, leur disait qu'il fallait un terrain ne prenant pas l'eau, ne *gâchant* pas, que les poulaillers étaient exposés au levant, parce que l'exposition au midi faisait de la vermine; que l'hiver, il fallait mettre une bonne couche de fumier sous les hangars, pour empêcher les poules d'avoir froid. Elle les arrêtait à la petite place, au milieu du gazon, où elle déposait du sable fin qui servait aux poules à se poudrer. Elle leur faisait remarquer une augette recouverte qu'elle avait inventée pour mettre le grain à l'abri de la pluie et des piétinements.

Et toute contente des petits étonnements de Manette, enchantée d'Anatole, de son air et de ses assentiments de connaisseur, des cris imitatifs dont il inquiétait la basse-cour, des *cocoricos* avec lesquels il faisait se piéter et se créter batailleusement les coqs, elle montrait et remontrait ses Houdan, ses Crèvecœur, ses Cochinchine, ses Brahma, ses Bentham, ses espèces indigènes,

exotiques, ses petites poules naines : des boules de soie.

Elle appelait toutes ces bêtes, les petites, les grandes, leur parlait, les caressait avec une sorte d'attendrissement grisé mêlé à un sentiment de famille.

LXXXV

Madame Crescent était une petite femme grasse et courte, avec une tournure boulotte où il y avait quelque chose de fallot, de cocasse, de comique. Deux *couëttes* de cheveux en désordre, couleur de chanvre, s'échappaient sur son front de la ruche de son bonnet. Ses yeux bleus tout clairs montraient un grand blanc quand elle les levait. Elle avait un petit nez étonné, un teint tout frais avec des pommettes du rose d'une pomme d'api. Il restait de l'enfant dans ce visage d'une femme de quarante ans, où l'on croyait voir par moments comme la figure et la peau d'une petite fille sous un bonnet de grand'mère.

Paysanne, elle était restée paysanne en tout, de corps, d'habitude, de langue et d'âme. Ses robes, faites à Paris, rappelaient, sur son dos, les paquets et les plis du village. Elle portait des souliers qui faisaient le bruit d'un pas d'homme. Elle racontait que son premier chapeau l'avait rendue sourde, et qu'elle avait manqué deux fois d'être écrasée dans la journée. Ses idées étaient les idées têtues de l'ignorance du peuple; elle en avait d'excentriques sur la médecine, de républicaines sur le gouvernement, sur une façon de gouverner à elle, de françaises contre les étrangers, d'économiques pour empêcher les Anglais d'acheter ce qu'on mange en France. Contre les Anglais particulièrement, elle nourrissait toutes sortes de préjugés : elle était persuadée qu'on faisait de Paris une pension de cent mille francs à la fille de la reine d'Angleterre. Tout cela jaillissait d'elle

pêle-mêle, avec des observations fines de paysan, en saillies drôlatiques, dans une langue colorée des mots de son pays et des expressions faubouriennes de Paris, une langue moitié entendue, moitié créée, moitié inventée, moitié estropiée, une langue de raccroc et de chance brouillée avec la grammaire, et qui avait un fond d'arrière-goût des champs, l'originalité native et brute de cette nature restée champêtre.

Elle riait toujours et bougonnait toujours. C'était un mélange de bonne humeur et d'impatience, de grogneries sans amertume lui montant de la vivacité de son sang, et d'accès d'hilarité pouffante, de vraies cascades de rire, qui faisaient dans son gosier un bruit d'écroulement de piles de cent sous, et l'étranglaient presque.

Mais le plus curieux de cette créature, c'est qu'elle ne pouvait rien retenir de sa pensée. Elle ne pouvait la garder, intime, secrète, enfermée, cachée, comme tout le monde. Une sensation, une impression, était immédiatement chez elle sur ses lèvres. Son cerveau pensait tout haut avec des paroles. Tout ce qui le traversait, les idées les plus baroques, les plus sangrenues, les plus « endiablées », comme elle disait, lui venaient au même moment au bout de la langue. Les mots de choses qui lui passaient dans la tête s'échappaient d'elle par un phénomène étrange, dans l'espèce de bouillonnement d'un pot sans couvercle. Et cela était chez elle aussi involontaire qu'instantané. Souvent, aussitôt après un mauvais compliment lâché à la première vue de quelqu'un, elle devenait rouge comme une cerise, et malheureuse comme les pierres.

Cette singulière organisation faisait qu'elle parlait du matin jusqu'au soir, et qu'elle parlait à tout, aux murs, à la pièce où elle se trouvait. Dans un éternel monologue de confession, elle disait innocemment toute seule ce qu'elle faisait, ce qu'elle allait faire, ce qui l'occupait, ce qu'elle regardait, tous les riens de son imagination, l'annonce de ses moindres intentions. En travaillant, en faisant la cuisine, elle causait avec son travail; elle dia-

loguait avec tout ce que touchaient ses mains : elle prévenait une pomme de terre qu'elle allait la faire cuire Elle interpellait le charbon, la cheminée, les casseroles, grondait toutes sortes d'objets qui la mettaient en colère, et qu'elle appelait sérieusement « *horreurs* », un mot universel qu'elle appliquait à tout.

Un amour, une passion remplissait la vie de madame Crescent : l'adoration des animaux. Les bêtes faisaient son bonheur et comme ses enfants. Il semblait qu'il y eût de la maternité dans sa charité et sa tendresse pour eux.

Elle avait été nourrie par une chèvre, qui ne la quittait pas, qu'elle menait avec elle aux champs, dans les bois. A douze ans, elle avait vu tuer et manger sa nourrice par ses parents. Depuis ce temps, la révolte, l'horreur de son estomac pour la viande avait été telle qu'elle avait passé toute sa jeunesse sans pouvoir toucher à un *creton* de lard; et encore maintenant, elle ne mangeait pas volontiers de ce qui était de la chair, refusant de goûter au gibier, à ce qui lui rappelait un oiseau, vivant de légumes et de verdure, comme de la seule nourriture innocente et sans crime. Son instinct avait naturellement de la religieuse répugnance du brahme pour la bête qui a vécu et qu'on a tuée : pour elle, la boucherie ressemblait à de l'anthropophagie.

Les animaux lui tenaient comme physiquement au cœur. Il y avait d'elle à eux des liens secrets, une espèce de chaîne, des rapports comme d'une autre vie commune. Son allaitement par une chèvre, ce premier sang que fait une nourrice animale, ces mystérieuses attaches naturelles qu'elle met dans un être humain, lui avaient presque donné une solidarité de parenté, une communion de souffrances avec les bêtes. Leurs maux, leurs joies lui remuaient un peu les entrailles. Elle sentait vivre de sa vie en elles. Quand elle en voyait maltraiter une, il se levait de son petit corps, de sa timidité, des audaces, des colères, des apostrophes en pleine rue à se faire assommer Contre les bouchers menant leurs bestiaux à

l'abattoir, contre les charretiers abîmant de coups leurs attelages, elle entrait dans des fureurs qui la faisaient revenir au logis tout en feu, son bonnet de travers, avec des indignations terribles. Elle rêvait la nuit de tous les chevaux battus qu'elle avait vus dans la journée.

Elle ne pensait guère qu'à cela : les animaux. Sa grande joie était de voir un chien, un chat, n'importe quoi de vivant, de volant, de jouant, d'heureux d'un bonheur de bête sur la terre ou dans le ciel. Les oiseaux surtout lui prenaient ses pensées. Elle avait peur pour eux du froid, de l'hiver, de la neige, de la faim, de l'orage qui les éparpille piaillants.

Un oiseau qui chantait sur un toit lui faisait passer une heure, à demi cachée derrière une persienne, distraite, intéressée, absorbée, sans bouger, perdue dans une attention amoureuse, charmée, avec une immobilité de ravissement dans les plis de sa robe. Et quand, par un joli soleil de printemps, gaie de tout le corps, elle trottinait allègrement, il lui sortait, avec une voix qui avait l'air de remercier le beau temps et les premières pousses de verdure comme la charité du bon Dieu pour ces petits pauvres : « Les oiseaux sont riches cette année, il y a du mouron; ils vont se faire de bonnes petites panses. »

LXXXVI

— Ah! on est dans la *boutique*, — dit madame Crescent en se servant du mot dont son mari appelait son atelier, et elle rentra du jardin avec Manette et Anatole.

Ils trouvèrent dans l'atelier Coriolis et Crescent qui causaient familièrement : Coriolis enchanté de trouver enfin un peintre qui parlât un peu de son art; Crescent,

le sauvage, vivant à l'écart des habitants du pays, tout heureux de rencontrer un causeur intelligent qui l'entretenait de sa peinture, lui rappelait des tableaux vus à des vitrines de marchands, les analysait en homme qui les avait étudiés, flairés, sentis. De la peinture, la conversation alla au pays, au manque de confortable des auberges, singulier auprès d'une si belle forêt, à côté d'un si grand rendez-vous de promeneurs et de curieux. Coriolis expliqua à Crescent ses regrets d'avoir fait sa connaissance juste au moment de s'en aller, de retourner à Paris. Le pays lui plaisait; il aurait voulu y passer encore un mois ou deux, mais il s'y trouvait matériellement trop mal, et ne voyait pas un moyen d'y être mieux.

— Un moyen? — dit vivement madame Crescent qui trouvait Manette charmante. — Mais il y en a un... Il faut devenir nos voisins, voilà tout... Si au lieu de rester à l'auberge... La maison, tu sais Crescent, qui est là, de l'autre côté de notre mur?

— Tiens, c'est vrai, — dit Crescent. — Ils m'ont écrit... la famille anglaise qui l'habite tous les ans. Ils ne viennent pas cette année... Je suis chargé de la louer... Ainsi, si ça vous va... Il y a un petit atelier où le mari faisait de l'aquarelle d'amateur... Mais venez la voir, ce sera plus simple.

Et, se levant, il alla leur montrer la maison voisine, une petite maison gaie, construite avec de la pierraille encastrée dans du ciment rouge, aux volets, aux persiennes, peints en acajou, au toit de tuile caché dans l'ombre de deux grands bouleaux, plaisante d'aspect par la confortable rusticité d'une installation anglaise.

— Signons le papier, — dit Coriolis au bout de la visite.

Et, dès le lendemain, il s'établissait dans la maison, où la cuisinière, rappelée de Paris, faisait le dîner.

LXXXVII

Le voisinage porte à porte, les instructions que madame Crescent était obligée de donner pour l'approvisionnement fait à Barbison par des fournisseurs en voiture, les visites à toute minute pour se demander, s'emprunter, se rendre quelque chose, mettaient au bout de quelques jours la plus grande intimité entre les deux femmes.

Manette était enchantée de la connaissance. Au fond, elle éprouvait un certain soulagement à n'avoir plus besoin de « se tenir » comme avec la femme du professeur, à se sentir affranchie de la réserve, de la surveillance sur elle-même, de toute cette manière d'être cérémonieuse qu'elle avait eu tant de peine à soutenir. Elle se trouvait à l'aise avec cette femme toute ronde, ses manières à la bonne franquette, sa langue de peuple. Cette rude, grossière et cordiale compagnie de la campagnarde la remettait dans son milieu, en lui laissant sa supériorité de jeunesse, de beauté, de distinction parisienne.

Puis Manette était encore flattée de trouver dans cette relation l'espèce de chaperonnage d'une femme mariée, d'une femme honnête, estimée, aimée par tout le pays. Car madame Crescent était sans préjugés : elle avait cette singulière indulgence de la femme pour la maîtresse, assez ordinaire dans le monde des arts, et qu'apprend peut-être là aux femmes légitimes l'exemple de toutes les maîtresses qui finissent par y être épousées.

De son côté, la brave femme trouvait un vif agrément dans la société de Manette, dans une espèce d'autorité d'expérience et d'âge sur cette jeune et jolie femme qui aurait pu être sa fille. Son cœur chaud et aimant de

paysanne sans enfant allait, de lui-même, à cette compagne sympathique qui lui faisait une société, un auditoire, prêtait ses deux oreilles au bavardage que n'entendait même pas Crescent.

Aussi avait-elle à la voir un épanouissement. Quand Manette arrivait dans l'après-midi, une sorte de gros bonheur fou la prenait, la mettait sens dessus dessous, lui faisait bousculer tout, et crier comme la plus belle surprise : — Ma belle, nous allons nous faire une bonne salade à la crème!

Et puis, au jardin, au milieu des fleurs, dans l'ombre chaude, les yeux heureux de regarder Manette, de sa voix criarde qui se faisait toute douce, elle laissait échapper cette phrase comme une musique.

— Est-on bien ici!... c'est comme si l'on était sur de la mousse en paradis...

LXXXVIII

Coriolis passait des heures dans l'atelier de Crescent. Il ne pouvait s'empêcher d'envier cette facilité, le don de cet homme né peintre, et qui semblait mis au monde uniquement pour faire cela : de la peinture. Il admirait ce tempérament d'artiste plongé si profondément dans son art, toujours heureux, et réjoui en lui-même chaque jour de poser des tons fins sur la toile, sans que jamais il se glissât dans le bonheur et l'application de son opération matérielle, une idée de réputation, de gloire, d'argent, une préoccupation du public, du succès, de l'opinion. Qu'il y eût toujours des motifs, des effets de soir et de matin dans la campagne et des couleurs chez Desforges, c'était tout ce que Crescent demandait. A le voir travailler sans inquiétude, sans tâtonnement, sans fatigue, sans effort de volonté, on eût dit que le tableau lui coulait de la main. Sa production avait l'abondance et la

régularité d'une fonction. Sa fécondité ressemblait au courant d'un travail ouvrier.

Et véritablement, de la vie ouvrière, de l'ouvrier, l'homme et l'atelier à première vue montraient le caractère.

L'atelier était une grange avec une planche portant à sept ou huit pieds de haut des toiles retournées, trois chevalets en bois blanc, et quelques faïences de village écornées.

L'homme était un homme trapu, à la forte tête encadrée dans une barbe rousse, avec de gros yeux bleus, des yeux *voraces*, comme les avait appelés un de ses amis. Il portait le pantalon de toile et les sabots du paysan.

LXXXIX

Cependant, à bien regarder Crescent, on apercevait dans l'homme inculte et rustique comme un Jean Journet des bois et des champs. Il y avait encore en lui de la figure de ce Martin, le visionnaire laboureur de la Restauration, qui avait entendu des voix et Dieu lui parler dans un pré. Sa tenue, son air, ses lourds gestes, l'espèce de bouillonnement de son front, ses silences, les sourires passant sur ses grosses lèvres, ses regards, dégageaient le vague, le pénétrant, le troublant qu'on sentirait auprès d'un paysan apôtre.

Sans instruction, sans éducation, ne lisant rien, pas même un journal, ignorant de tout et du gouvernement qu'il faisait, replié sur lui, ne se mêlant point aux autres, ne voyant personne, se dérobant aux visites, retiré, muré dans sa « barbisonnière », étranger au monde, n'ayant pas mis le pied depuis une douzaine d'années au Luxembourg, ni dans les Expositions, sourd au bruit de sa femme, Crescent était arrivé, par l'excès de la solitude

et de la contemplation, à l'espèce de mysticisme auquel l'art agreste élève les âmes simples.

Une griserie d'un panthéisme inconscient lui était venue de ces études errantes qu'il faisait hors de son atelier, sans peindre, sans dessiner, plongé dans l'infini des ciels et des horizons, enfoncé du matin au soir dans l'herbe et dans le jour, s'éblouissant de la lumière, buvant des yeux l'aurore, le coucher de soleil, le crépuscule, aspirant les chaudes odeurs du blé mûr, l'âcre volupté des senteurs de forêt, les grands souffles qui ébranlent la tête, le Vent, la Tempête, l'Orage.

Cette absorption, cette communion, cet embrassement des visions, des couleurs, des fantasmagories de la campagne, avaient à la longue développé dans Crescent l'espèce d'illumination d'un voyant de la nature, la religiosité inspirée d'un prêtre de la terre en sabots. Le ruminement des songeries d'un berger, l'exaltation des perceptions d'un artiste, la ténacité paysanne de la méditation, le travail surexcitant de l'isolement, l'immense enivrement sacré de la création, tout cela, mêlé en lui, lui donnait un peu de l'extatisme des anciens Solitaires. Comme chez quelques grands paysagistes à existence sauvage, à idées congestionnées, on eût dit que la séve des choses lui était montée au cerveau.

XC

Les Coriolis et les Crescent prenaient l'habitude de se réunir le soir, en passant alternativement la soirée les uns chez les autres. Les hommes causaient, fumaient; les deux femmes jouaient aux cartes. Au jeu, madame Crescent apportait ses vivacités, la passion la plus comique, montrant des désespoirs d'enfant quand elle perdait, prenant les cartes à partie, les injuriant, leur donnant des coups de poing sur la figure en disant : —

A-t-on idée de ces pierrots-là, de ces Machabées! Voyez-vous ça! une giboulée de piques, le roi de pique! C'est ce monstre-là qui m'a fait perdre! Ah! par exemple, la première fois que j'attraperai un *moricaud*... Eh bien! oui, un chat noir... ça porte chance...

Les hommes riaient, et dans l'hilarité le gros rire de Crescent éclatait, sonore et large, pareil à ce rire de Luther qu'on entend dans les *Propos de table*.

— Voyons, madame Crescent, calmez-vous, — disait Anatole, — nous allons faire une partie ensemble, vous serez plus heureuse.

— Ne jouez pas avec ma femme, — criait Crescent en continuant à rire, — elle triche!

— Je triche. Ah! bon sang! — s'exclamait là-dessus madame Crescent avec l'exclamation barbisonnaise dont elle usait à tout propos : — Si l'on peut dire! — Elle étouffait d'indignation et de colère. — Je triche, moi? Dis donc encore un peu que je triche? Mais tu sais, toi, un jour je te lâcherai de la ficelle, et tu courras après la pelote, tu verras!

Elle remuait, se levait, allait, revenait, s'agitait, ne pouvait se taire ni rester en place. Des trépidations de nerfs la traversaient; elle était tourmentée par des influences atmosphériques, prise et secouée d'inquiétudes animales qui la faisaient se jeter à la fenêtre et regarder avec peur.

— Tenez, voyez-vous, là dans le coin, ce qui est jaune dans le ciel, je suis sûre, vous allez voir, il va encore en avoir un...Ah! oui, riez! il va en faire un, je vous dis... Oh! bon Dieu, que je suis malheureuse! Vous ne me croyez pas, monsieur Anatole? venez donc voir.

— Mais non, madame Crescent, ce n'est rien, il n'y aura pas d'orage... Tenez! la revanche...

— Voyez-vous, je l'ai dans le corps, voilà le chiendent... je suis comme un damné, ça me soulève sous la plante des pieds... et puis dans les bras... J'ai, vous savez... j'ai comme des fourmis dans les ongles... Ah! tant pis! le roi, je le marque.

Elle oubliait l'orage, revenait à sa préoccupation, à la monomanie de ses tendresses. — Figurez-vous, commençait-elle à dire, — les gens d'ici, c'est si canaille, c'est si... je ne sais pas quoi, oh! les rendoublés! s'ils avaient les moyens, ils feraient un carnage de toutes les pauvres bêtes de la forêt. Tenez! il y a Boichu... Il sort tous les soirs à la tombée de la nuit, je ne sais pas ce qu'il va faire, mais Dieu de Dieu, si j'étais le garde! C'est mon choléra, cet homme-là... avec ça qu'il est laid comme la bête. Moi, d'abord, tous les gens qui font du mal aux animaux, je les sens... Dans le temps, à Paris, dans une maison où nous habitions, j'ai dit un jour en rentrant à mon mari : Il y a un garçon boucher emménagé ici... Mais non... Mais si... Et c'était vrai : je le savais bien, je l'avais senti dans l'escalier! Moi! un homme que je saurais faire souffrir une bête, je ne suis pas traître, n'est-ce pas?... eh bien! je lui ferais rouler la tête avec mon pied! Ça ne me ferait pas plus que ça!... Et ici, c'est un malheur. Les enfants, des tout petits qu'on les moucherait, il leur sortirait du lait, ils ne savent que manigancer pour faire du mal : c'est toujours après les fusils, les pistolets... de la mauvaise herbe de braconnier. Et les petites filles, donc! C'est encore plus enragé que les garçons... il y a des chasses... ça les rend mauvaises... Voilà-t-il pas qu'aujourd'hui la petite à Prudent, cette moucheronne, elle était en train de tirer avec du sable dans son petit fusil sur la biche que nous avons! Vous ne l'avez pas vue, ma biche, quand elle me suit si gentiment derrière la carriole? Ah! je lui ai flanqué une *touille*, à cette petite coquine-là... qu'elle n'aura pas *bouffeté* de la journée, je vous en réponds! Monstres d'enfants! vouloir abîmer des bêtes!...

Crescent essayait de l'interrompre. — Allons, laisse-nous un peu Anatole, tu es à l'ennuyer depuis une heure...

— Ah! monsieur Anatole, dites donc, — faisait encore madame Crescent en le retenant par le bras, — je suis sûre que pour cela vous serez de mon avis... Vous

savez, cet orgue dans la journée qui est venu jouer devant chez nous?... Ça vous a-t-il rendu tout crin comme moi?... Eh bien! n'est-ce pas que le gouvernement devrait défendre les orgues?... parce que, voyez-vous, on le voit bien par soi, ça doit avoir une influence sur les chiens enragés, hein, n'est-ce pas?

XCI

— Oh! madame! madame! des peintres avec un groom! — criait à madame Crescent la petite bonne qui l'aidait dans son ménage.

—Un groom, pour *groomer* quoi?—dit madame Crescent, et elle passa par la fenêtre une tête tout ébouriffée : elle vit devant la porte des Coriolis un breack attelé en poste.

C'était Garnotelle qui, emmené par quelques-uns de ses jeunes élèves aux courses de Fontainebleau, et sachant que Coriolis était à Barbison, venait lui dire un petit bonjour.

— Je tombe chez toi pour une heure, — lui dit-il.

Et comme Coriolis voulait qu'ils revinssent dîner, lui et son monde : — Impossible, nous dînons à... — Et Garnotelle jeta le nom d'un des grands châteaux des environs. — Ah çà! fais-tu quelque chose ici?

— Rien du tout... Je pense à faire quelque chose... Et toi?

— Moi, je travaille tout bonnement à m'arranger un petit séjour à Rome pour la fin de l'automne, parce que Rome, vois-tu... c'est le seul endroit au monde pour vous donner le dégoût des choses trop vivantes... du succès facile, du coin de bouche retroussé... Ici on y va, on y glisse, on a beau se roidir... tandis que là-bas, le style, le style... ça vous entre, ça vous pénètre... c'est l'air!... Rien que cette grande ligne horizontale... — et

de la main il dessina la sévérité d'une campagne plane. — La grande ligne horizontale!... Et puis ces fonds d'art, le dessin haut et concis de Michel-Ange!... Raphaël!... Mais, dis donc, ces messieurs et moi, nous serions curieux de voir les peintures de l'auberge d'ici...

— Nous allons vous y mener avec Anatole...

On partit. En chemin, Anatole s'empara des élèves de Garnotelle, qui étaient des Russes de grande famille s'amusant à apprendre l'art; et arrivé dans la grande pièce de l'auberge, il commença :

— Il n'y a pas de catalogue, messieurs... je vais vous en servir... Je vous dirai qu'ici c'est un vrai petit musée du Luxembourg... tous les noms, toutes les tendances, l'école moderne au complet... tous les genres... Ça, la mort d'un hanneton sous Périclès... le néo-grec... Un pifferare italien... la queue de Léopold Robert! une femme Louis XV... chic Schlesinger et compagnie! le Breton qui fume sa pipe... la Bretagne à Leleux!... un café dans la Forêt Noire... école de la bière de Strasbourg!... la Vérité sortant d'un moss... le grand mouvement des brasseries!... Le temple du Réalisme, au fond du jardin, avec une porte où il y a : « *C'est ici...* » l'école de l'allégorie!... Et des noms! Tenez! cette vue de Venise, peinte au *jaune de soleil*... Bonington! Ces moutons... Brascassat! Un Tatar dans la neige... Horace Vernet *fecit en diligence!* Cette danse de nymphe au clair de la lune... Gleyre! Ce duel au moyen âge... Delacroix! Vous voyez qu'il se servait du *vert cadavre* pour les sujets dramatiques... Ces deux gendarmes... Meissonnier! Ce sabot et cette lanterne d'écurie... là... un Decamps!... un pur Decamps!... Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que tous ces farceurs-là ont signé avec des pseudonymes...

Il montra une tête à grand chapeau fusinée sur le mur :

— Le portrait de notre hôte, par Flandrin, *ipse* Flandrin!

Les charges d'Anatole aux inconnus, aux étrangers,

causaient presque toujours un insupportable agacemen de nerfs à Coriolis. Il trouvait cela, selon une expression à lui, horriblement « perruquier », et s'il ne s'était retenu, il aurait cédé à une envie de le battre. Entraînant Garnotelle dans la chambre à côté, il essaya d'appeler son attention sur un panneau encadré dans le mur.

Anatole continuait : — Ça?

Et il montrait devant la cheminée un paravent représentant la fin d'un dîner à Barbison, où l'on voyait des femmes fumant des cigarettes, des baisers de maîtresse, des artistes pâles et rêveurs, et des buveurs sanguins, aux bras nus, au madras rouge.

— C'est de M. Ingres!... Il a fait ça, quand il est venu, huit jours ici, pour sa lune de miel, lorsqu'il a épousé sa seconde femme, l'Idéal... pour remplacer sa première, la Ligne, qui était morte... Une débauche dans son œuvre... très-curieux... Un monsieur en a déjà offert vingt-cinq mille francs et une pipe en écume qui lui venait de sa mère...

En revenant chez Coriolis, Garnotelle prit à part Anatole, et lui dit : — Mon cher... que tu me fasses des charges à moi, c'est très-bien... mais que tu fasses poser ces messieurs, je trouve ça bête...

— Tiens, Garnotelle, tu me fais de la peine... les gens du monde t'ont perdu... tu désertes les grands principes de 89... l'Egalité devant la Blague!

XCII

Des causeries de leur art, des confessions de leur métier, Crescent et Coriolis étaient arrivés à se parler de leur vie, à se raconter leur passé l'un à l'autre.

— Moi, — disait Crescent, — je suis un paysan, fils de paysan. Quand je suis arrivé dans le pays, un jour, dans un champ, des faucheurs se fichaient de moi : ils

m'appelaient « le Parisien ». J'ai été à un de ceux qui m'appelaient comme ça, je lui ai pris sa faux des mains, en faisant la bête, en lui demandant si c'était bien difficile, si ça coupait... Et puis, v'lan! j'ai donné un coup de faux à la volée .. Ah! il a vu que je connaissais son métier mieux que lui, et que je n'avais pas du poil aux mains pour cet ouvrage-là!... Depuis ça, ils me tirent tous des coups de chapeau...

Une histoire simple que la sienne. Il était tombé à la conscription. Enfant, en revenant de la ville, il crayonnait dans son village les images qu'il avait vues aux boutiques de Nancy. Au régiment, il avait continué à dessinailler, et faisant un assez mauvais soldat, il avait eu la chance de tomber sur un capitaine qui se pâmait à ses charges. Presque tous les jours, c'était la même scène : — Eh bien! n... de D... f...! disait le capitaine, qui l'avait fait appeler, — qu'est-ce que c'est, Crescent? Encore un manque de service... Je devrais vous faire fusiller, s... n... de D...! Est-ce que vous vous f... de moi! f...! Tenez! fichez-vous là, et faites-moi la charge de la femme de l'adjudant... — La charge faite : — Étonnant, ce b...-là! C'est n... de D... n... de D... bien l'adjudante... — Et par la fenêtre : — Lieutenant! venez voir la charge de ce b... de Crescent!

En sortant du régiment, Crescent avait épousé sa femme, une *payse*, pauvre comme lui, qu'il avait retrouvée sur le pavé de Paris. Avec l'admirable instinct d'un dévouement de femme du peuple, elle lui avait laissé faire « ses petites machines » auxquelles elle ne comprenait rien, en apportant au ménage tous ses pauvres gains d'ouvrière.

— De la rude misère! — disait Crescent, en parlant de ce temps-là, — et des bricoles!... il n'y avait pas à dire... Ah! je faisais de tout, des petites femmes nues dans le genre Diaz qui me font sauter à présent quand je les revois... une honte! — Et sa voix avait l'indignation d'un rigorisme sincère, le remords d'une nature d'artiste austère et sévère. — De tout! — reprenait-il. — Et puis

de la gravure à l'eau-forte d'ornements... A-t-elle trotté, ma pauvre bonne femme, par tous les temps, la pluie, la neige, à courir les étalagistes, les marchands sous les portes cochères, trempée, crottée, avec un petit carton et son bonnet de linge, pour attraper quelques sous par-ci, par-là!... Non, ma femme, voyez-vous, il n'y a que moi qui sache ce qu'elle vaut!... Enfin, un peu d'argent nous tomba... Il me vint l'idée de devenir propriétaire... oui, propriétaire...

Et il partit d'un de ces gros éclats de rire qui faisaient trembler la baie vitrée de son atelier.

— J'achetai pour trente francs un wagon de marchandise mis à la réforme par le chemin de fer d'Orléans... et avec ça, cinquante mètres de terrain à cinq francs au petit Gentilly... Je mis mon wagon sur mon terrain, une maison comme une autre, très-commode, je vous assure... Quelquefois un gendarme qui voyait là-dedans de la lumière la nuit me criait : Qui est là? Je répondais : Propriétaire!... Tenez! je la loue encore maintenant soixante-dix francs à un marchand de copeaux, et les réparations à sa charge... Eh bien! c'est cette maison-là qui a fait de moi un paysagiste... Elle m'a fait découvrir la Bièvre... Et je sors de là... Moi, un homme de la campagne, je n'avais pas du tout vu la campagne... C'est ma source, je vous dis... Oui, cette salope de petite rivière, c'est elle qui m'a baptisé .. J'ai commencé à pêcher dedans ce que je suis, ce que je sens, ce que je peins... Oui, la Bièvre, c'est ça qui m'a ouvert la grande fenêtre...

Et tirant d'une huche à pain un tas de panneaux d'études qu'il essuya avec sa manche :

- Tenez! voilà...

XCIII

Et l'étrange coin de faubourg et de campagne dans lequel Crescent avait ouvert ses yeux et trouvé son génie, se développa devant Coriolis.

C'étaient les tanneries à côté du théâtre Saint-Marcel : une eau brune, rousse, mousseuse, une eau de purin, encaissée entre des revêtements de pierre, une espèce de quai plein de cuves de bois plâtreuses, salies de blancheurs verdâtres de glaise, à côté desquelles le blanc et le noir de monceaux de toisons étaient triés par des femmes en camisole lilas, coiffées de chapeaux de paille. L'eau lourde et sale, trouble et sans reflet, coulait entre de hautes masures d'industrie, des tanneries aux tons de vieux plâtre, replâtrées de chaux vive criarde ; les fenêtres sans persiennes étaient percées comme des trous ; les couronnements surhaussés de séchoirs découpaient en l'air, au-dessous du toit et des lucarnes, des silhouettes de tonnelles ; des peaux blanches pendaient recroquevillées tout en haut à de grandes perches ; et l'eau allait se perdant dans un fond coupé de barrières de vieux bois noir, dans un encombrement de constructions rapiécées, d'architectures grises, de cheminées droites et noires d'usine, de grandes cages à jours barrant, dans le ciel, le dôme du Val-de-Grâce.

De là, les études de Crescent avaient remonté la Bièvre. Elles avaient été par les boues où marchent les petits garçons pieds nus et les petites filles dans les grandes savates de leur mère, par tout ce quartier Mouffetard, par ces rues où ne s'aperçoivent, à travers la baie des portes, que des montagnes de tan et des étages de maisons blafardes à toits de tuile ; et elles avaient trouvé cette espèce de malheureuse nature, la nature de Paris, la nature qui vient après les rues baptisées *Campa*

gne-Première. Les esquisses de Crescent rendaient le style de misère, la pauvreté, le rachitisme mélancolique de ces prés râpés et jaunis par places, serrés dans de grands murs, arrosés par la Bièvre étroite, sèchement ombragée de peupliers et de petits bouquets de saules. Elles mettaient devant les yeux ces chemins noirs de houille qui vont le long de ces carrés marécageux où pâturent des rosses; ces lignes d'horizon et de collines bossues où éclate un blanc brutal de maison neuve, ces sentiers à côté de champs de blé blanchissant au soleil, où finissent les réverbères à poteaux verts; ces bouts de paysage plâtreux où le rouge d'une cerise sur un cerisier étonne comme un fruit de corail inattendu; ces endroits vagues, verts d'orties, où le bleu d'un bourgeron qui dort, un dos d'homme tapi montre une sieste suspecte de pochard ou d'assassin.

Au-dessus des ciels de banlieue d'un jour aigu, des nuages aux rondeurs solides et concrétionnées, des ciels bas, pesant sur les coteaux, étaient coupés par des bâtons de blanchisserie. Puis on retrouvait encore la Bièvre charriant des morceaux de mousse pareils à des champignons pourris, la Bièvre roulant, comme un ruisseau de mégisserie, une eau ouvrière et la salissure d'une rivière qui travaille. Dans ces peintures de Crescent, elle serpentait et courait, encaissée, sous les saules à demi morts, les sureaux aux bouquets de fleurs frissonnants, entre les usines, les blanchisseries, les cahutes à contre-forts semblables à des bâtiments brûlés, dont la flamme aurait noirci la porte et la fenêtre; contre les tonneaux à laveuses, les grandes pierres plates à battre le linge, le bas des auvents à grands toits moussus et moisis, sous lesquels deux mains d'ouvriers laminent des peaux sur des morceaux de bois rond.

De cette pauvre rivière opprimée, de ce ruisseau infect, de cette nature maigre, malsaine, Crescent avait à dégager l'expression, le sentiment, presque la souffrance.

XCIV

Avec la prompte adaptation de sa nature aux lieux où il se trouvait, sa facilité à entrer dans le moule de la vie environnante et des habitudes d'une localité, Anatole, un peu fatigué de la forêt, était en train de devenir un vrai Barbisonnais, et ses journées s'écoulaient dans des passe-temps de petit bourgeois de village.

Après déjeuner, passant en se baissant sous la porte basse dont l'avarice du paysan avait économisé la hauteur, il entrait chez la rustique débitante de tabac de l'endroit, et y achetait régulièrement ses cinq sous de tabac; puis, se juchant en face de la débitante sur la cheminée peinte en bois noir, il se donnait le plaisir, en fumant des cigarettes, de voir les consommateurs qui venaient, causait champs, céréales, mercuriales de Melun, attrapait au passage les nouvelles du pays, apprenait par cœur l'ameublement de la pièce blanchie à la chaux, le comptoir, l'almanach, le tableau du prix de la vente des tabacs, la balance, les deux pots blancs à bordure bleue, portant : *Tabac*, les verres où était coulée la tête de Louis-Napoléon, président de la république, et d'où sortaient des pipes de terre, l'horloge dans sa gaîne de noyer, avec son heure arrêtée et son cadran immobile orné du cuivre estampé de Jésus et de la Samaritaine. Et son regard trouvait toujours le même amusement sur le mur du fond, à contempler l'image coloriée de la rue Zacharie, représentant le *Catafalque de l'empereur Napoléon aux Invalides*, un catafalque jaune à guirlandes vertes, à renommées roses, éclairé par quatre brûle-parfums, avec, au premier plan, une femme en chapeau vert-pois, un boa au cou, un châle bleu de ciel à franges oranges sur une robe vermillon, donnant la main à un jeune enfant en pantalon collant et en bottes à la hussarde.

De temps en temps, il disait des paroles à la débitante, et la vieille femme au madras, sortant alors d'entre ses épaules sa tête enfoncée, lentement et de côté, avec le mouvement pénible et soupçonneux d'une tortue, lui répondait : — S'il vous plaît?

Après une heure ou deux usées ainsi, quand il avait assez du bureau et de la marchande, il raccrochait un indigène ou un artiste, et l'emmenait près de l'auberge à un petit billard où les coqs sautaient de la cour dans la salle, et où le garçon était un petit paysan en chaussons.

Pour ses soirées, il avait trouvé une distraction. Il existait dans l'endroit un charcutier retiré qui, pour se créer des relations, une popularité, attirer chez lui le monde de Barbison, et s'ouvrir, disait-on, le chemin de la mairie, s'était avisé de donner des séances de lanterne magique. Anatole devint naturellement le démonstrateur des verres du charcutier, un démonstrateur étonnant, le délirant cicérone de lanterne magique, qu'il était fait pour être.

XCV

La grande amitié de madame Crescent pour la maîtresse de Coriolis recevait un coup soudain et mortel d'une révélation du hasard : madame Crescent apprenait que Manette était juive.

Il y avait dans la brave femme toutes les superstitions peuple, et d'un peuple de vieille province.

Au fond d'elle dormaient et revivaient sourdement les crédulités du passé contre les juifs, la tradition de leur hostilité contre les chrétiens, les fables populaires absurdement dérivées de l'article du Talmud qui permet qu'on vole les biens des étrangers, qu'on les regarde comme des brutes, qu'on les tue. Elle avait dans l'imagination

le vague flottement des sacrifices d'enfants, des blessures saignantes aux hosties, des cruautés impies, des histoires de Croquemitaine enfoncées dans le *credo* de barbarie et d'ignorance des légendes de village.

De son pays, il lui était resté les préjugés envenimés, la suspicion, la haine, le mépris contre cette race d'ensorceleurs parasites, ne produisant rien, n'ensemençant pas, ne cultivant pas, et surgissant toujours, sortant toujours du sillon, partout où il y a une vache à vendre, la part d'un marché à prendre. De son enfance, il lui revenait ce qui l'avait bercée, les malédictions de la France de l'Est, des paysans de l'Alsace et de la Lorraine, les deux pays de sa mère et de son père, les deux provinces ou l'usure a livré une partie du sol aux juifs. Et de ces souvenirs, de ces impressions, de ces instincts, il avait fini par se lever en elle l'idée obstinée, irréfléchie, que tout ce qui était juif, homme ou femme, était mauvais et marqué du signe de nuire, apportait aux autres de la fatalité, et faisait inévitablement le malheur et la ruine de tous ceux qui s'en laissaient approcher.

Tout en ne voyant rien dans Manette qui pût justifier ses préventions, tout en cherchant à se raisonner, à revenir de son injustice, à se faire entrer dans la tête, en se répétant, qu'il y a de bonnes gens partout, madame Crescent ne pouvait vaincre ses leçons d'enfance, les antipathies de son vieux sang de Lorraine. Et son observation s'éveillant, dans un sentiment soupçonneux, avec ce sens pénétrant de jugement que donne aux natures de bonnes bêtes la simple comparaison d'elles-mêmes avec les autres, elle commença à découvrir chez Manette une espèce d'arrière-âme, cachée, enveloppée, profonde, suspecte, presque menaçante, pour l'avenir de Coriolis.

Madame Crescent avait une nature trop en dehors, elle était trop peu maîtresse de ses impressions et de sa physionomie pour rester la même personne avec Manette. Manette s'aperçut immédiatement du changement. Sa réserve amenait la contrainte chez madame Crescent;

et, en quelques jours, il se faisait un grand éloignement instinctif entre les deux femmes.

XCVI

Septembre amenait les derniers beaux jours. La forêt, sous les chaleurs de l'été, avait pris des rayonnements plus doux. Des touches de jaune et de roux couraient sur le bout des feuillages, rompant les crudités du vert. Le ciel faisait de grands trous dans les masses plus légères. Autour des [illegible]ches dégagées et d'un dessin plus net, les feuilles [illegible]s rares ne mettaient plus que des nuances. Au-d[illegible] des houx métalliques, des genévriers à verdur[illegible], tout se fondait en montant dans des harmonies [illegible]mes et pâlissantes, qui mêlaient les teintes du Midi aux brumes du Nord. On eût cru voir les adieux de la forêt. L'arcade de ses grands chemins baignait dans une tendresse verte et rose; elle trempait dans des effacements de pastel et des limpidités de brouillard éclairé. Un instant, cela tremblait comme un décor qui va s'éteindre; et les chênes avec leurs grands bras, la route avec son mystère, le bois avec sa mourante lumière, sa transparence d'enchantement, semblait montrer aux pensées de Coriolis le chemin d'un conte de fées, l'avenue d'une Belle au bois dormant. Par moments, à ces heures, la forêt n'avait pour lui presque plus rien de réel; elle enlevait son imagination de terre : un chevalier noir de roman, un paladin de la Table ronde eût débouché à un détour du Bas-Bréau qu'il n'en aurait pas été trop surpris.

Cependant, peu à peu, avec l'automne, la mélancolie qui tombe des grands bois pénétrait Coriolis : il était atteint par cette lente et sourde tristesse qui enlace les habitués, les amoureux de Fontainebleau, et profile des dos d'artistes si désolés dans les allées sans fin

Il commençait à trouver à la forêt le recueillement, la grandeur muette, l'aridité taciturne, l'espèce de sommeil maudit d'une forêt sans eau et sans oiseau, sans joie qui coule, sans joie qui chante; d'une forêt n'ayant que la pluie dans la boue de ses mares, et le croassement du corbeau dans le ciel amoureux. Sous l'arbre sans bonheur et sans cri, la terre lui semblait sans écho; et son pas s'ennuyait de ce sol de sable qui efface le bruit avec la trace du promeneur, et où toutes les sonorités de la vie des bois viennent goutte à goutte tomber, s'enfoncer et se perdre.

Les paysages de rochers lui apparaissaient maintenant avec leur dureté rude et leur rigueur nue. Même les magnificences de la végétation, les arbres énormes, les chênes superbes ne lui donnaient point cette heureuse impression du bonheur des choses qu'on ressent devant l'épanouissement facile et béni de ce qui jaillit sans effort, et de ce qui monte au ciel sans souffrir. A voir la torsion de leurs branches noires sur le ciel, la convulsion de leurs forces, le désespoir de leurs bras, le tourment qui les sillonne du haut en bas, l'air de colère titanesque qui a fait donner à l'un de ces géants furieux du bois le nom qu'ils méritent tous : le *Rageur*, Coriolis éprouvait comme un peu de la fatigue et de l'effort qui avait arraché à la cendre ou à la maigre terre toutes ces douloureuses grandeurs d'arbres. Et bientôt tout, jusqu'au bruit de l'homme, lui devenait poignant dans cette forêt qui parlait tout bas à ses idées solitaires. Si, à quelque horizon, à quelque coin de bois du côté de Belle-Croix ou de la Reine-Blanche, il entendait un coup de pic régulier et résigné sur la pierre, il pensait malgré lui à la courte vie que fait aux carriers cette mortelle poussière de grès filtrant dans les ressorts de leurs montres, filtrant dans leurs poumons.

Arrivaient les jours gris, les temps de pluie, les grands vents frissonnants jetant leurs gémissements qui se lamentent dans le haut des arbres. Sur la lisière du Bornage, déjà les petits peupliers faisaient trembler au bout

de leurs branches de petits paquets de feuilles d'un or maladif. Dans le bois, les feuilles tombaient en tournoyant lentement, et voletaient un instant, balayées, ainsi que des papillons desséchés; toutes rouillées, elles laissaient à peine paraître le velours de la mousse au pied des arbres, et, dans les clairières au loin, amassées en tas, elles faisaient en jaunissant des apparences de grève, pendant que le vent à l'horizon soulevait, dans le creux de la forêt, le mugissement de la mer. Des branches se plaignaient et poussaient, sous des rafales, le cri d'un mât qui fatigue sous la tempête.

Partout c'était le dépouillement et l'ensevelissement de l'automne, le commencement de la saison sombre et du soir de l'année. Il ne faisait plus qu'un jour éteint, comme tamisé par un crêpe, qui dès midi semblait vouloir finir et menaçait de tomber. Une espèce de crépuscule enveloppait toute cette verdure d'une lumière voilée, assoupie et sans flamme. Au lieu d'une porte de soleil, les avenues n'avaient plus à leur bout qu'une éclaircie où défaillait le vert; et les grandes futaies hautes, maintenant abandonnées de tous les rayons qui les éclaboussaient, de tous les feux qu'elles faisaient ricocher à perte de vue, les grandes futaies, endormies avec l'infinie monotonie de leurs grands arbres inexorablement droits, n'ouvraient plus que des profondeurs d'ombre bâtonnées éternellement par des lignes de troncs noirs. Un vague petit brouillard poussiéreux, couleur de toile d'araignée, s'apercevait sous les bois de sapins qui, avec leurs troncs moisis et suintants, leurs dessous de détritus pourris, leurs jaunissements d'immortelles, mettaient des deux côtés du chemin l'apparence de jardins mortuaires abandonnés.

Aux gorges d'Apremont, dans les landes de bruyères aux fleurs en poussière, dans les champs de fougères brûlées et roussies, les routes serpentant à travers les rochers, tout à l'heure étincelantes du blanc du sable, mouillées à présent, avaient les tons de la cendre. Au-dessus pesait le ciel d'un froid ardoisé, pendaient des

nuages arretés, plombés et lourds d'avance des neiges de l'hiver; et sur les rochers, répétant avec leur solidité de pierre le gris cendreux du chemin, le gris ardoisé du ciel, çà et là, le feuillage grêle et décoloré d'un bouleau frissonnait avec la maigreur d'un arbre en cheveux. Morne paysage de froideur sauvage, où l'âpre intensité d'une désolation monochrome montrait tous les deuils de nature du Nord!

Mais la plus grande mort de tout était le silence, un de ces silences que la terre fait pour dormir, un silence plat qui avait enterré tous les bruits des silences de l'été. Il n'y avait plus le bourdonnement, le voltigement, le sifflement, le stridulant murmure d'atomes ailés, la vie invisible et présente qui fait vivre la touffe d'herbe, la feuille, le grain de sable : le froid et l'eau avaient tué l'insecte. Le cœur de la forêt avait cessé de battre; et le vide et la peur d'un désert, d'un sol inanimé et sourd, se levaient de cette grande paix d'anéantissement.

De bonne heure le jour s'en allait; l'ombre déjà guettait et rampait, tapie au bord des chemins, sous les arbres. Le soir s'amassait lentement dans le lointain effacé des fonds. Et puis un moment, comme un agonisant sourire, une dernière lueur de la maussade journée passait dans le bas du ciel et semblait y mettre la nacre d'une perle noire. Une faible sérénité d'argent se levait, dans une bande longue, sur l'horizon : alors une fausse clarté de lune passait sur la route, un poteau détachait sa tache de blancheur du sombre d'une allée, un éclair mordoré courait sur le fouillis rouillé des fougères, un oiseau perdu jetait son bonsoir dans un petit cri frileux au ciel déjà refermé. Et presque aussitôt, derrière les gros chênes, les rochers gris avaient l'air de se répandre et de couler dans un brouillard bleuâtre. Puis les ornières devant Coriolis se brouillaient et s'emmêlaient en s'éloignant.

A la pleine nuit, toutes ces sévérités de l'automne se perdant dans la grandeur du noir, devenaient redou-

tables et d'un mystère sinistre. Quand il avait marché sous ces voûtes, où rien ne guide que la petite fissure du ciel entre les têtes des arbres, quand il avait descendu l'*Allée aux Vaches*, en enfonçant dans le sable, dans le vague et l'inconnu du terrain mou, entre ces murs d'obscurité, à travers ce sommeil de l'avenue, réveillé seulement par le rire du hibou, Coriolis revenait avec un peu de cette nuit de la forêt dans la tête, rêvant, avec une certaine sensation troublée, à cette solennité terrible de l'immense silence et de la vaste immobilité.

XCVII

Au milieu des journées que Coriolis passait à paresser dans l'atelier du paysagiste, regardant pardessus l'épaule du travailleur absorbé ce qui naissait magiquement sur sa toile, — c'était souvent un effet qu'ils avaient vu ensemble la veille, — Crescent, de temps en temps, appuyant sa palette sur sa cuisse, se retournait vers le regardeur, et, lentement, avec l'accent traînant du paysan, il disait : « J'ai toujours les brosses et la palette du tableau que je peins... Changer de palette et de brosses c'est changer d'harmonie... Ma palette, vous le voyez, c'est comme une montagne... J'ai de la peine à la porter... La brosse sèche mord comme un burin, cela devient un outil résistant. »

Il se taisait, revenait au mutisme du travail; puis, au bout d'une heure, il laissait tomber, mot par mot, comme du fond de lui-même et du creux de ses réflexions : « Il faut poser le ton sans le remuer, arriver à modeler sans remuer la couleur... chercher à avoir les veines de la palette. » Il s'arrêtait, repeignait; et après d'autres heures, l'échauffement lui venant de son travail, une espèce de luisant blanc montant à son front

il recommençait à parler comme s'il se parlait à lui-même. Il disait alors : « La palette est la décomposition à l'infini du rayon solaire, l'art est sa recomposition. »

Des secrets de la pratique, des recettes raffinées de l'exécution, des superstitions du procédé, il passait avec un ton de révélation à des axiomes qui lui tombaient des lèvres, heurtés, saccadés, scandés comme des versets d'un évangile à lui. Il répétait : « Il faut faire rentrer la variété dans l'infini. »

De loin en loin, il jetait dans le silence des phrases énigmatiques, enveloppées, mystérieuses, sur le *summum* et la conscience de l'art. Des fragments de théories lui échappaient, qui montaient à une certaine philosophie de la peinture, allaient à l'*au delà* du tableau, au but moral de la conception, à la spiritualité supérieure dominant l'habileté, le talent de la main. Il parlait des vertus de caractère de la peinture, de la sincérité qu'il disait la vraie vocation pour peindre. A des bribes d'esthétique, à un fond de Montaigne, le bréviaire du paysagiste et sa seule lecture, il mêlait toutes sortes de convictions ardemment personnelles, de croyances couvées, fermentées dans le recueillement de son travail et le croupissement de sa vie. Peu à peu, s'entraînant, s'exaltant, mais parlant toujours avec de grands arrêts, de longues suspensions, des phrases coupées, ... èces de longs ruminements muets, il dogmatisait sans suite, s'élevait par de courts jaillissements de paroles à une suspecte et nuageuse formulation d'idéalité d'art; et ce qu'il disait finissait par devenir insaisissable et inquiétant, comme le commencement de l'entraînement et de l'envolée d'une cervelle vers l'absurde, l'irrationnel, le fou.

Coriolis, qui avait l'esprit carré, droit et solide, qui aimait en toutes choses la simplicité, la clarté et la logique, éprouvait une sorte de malaise à côté de ces idées, de ces paroles, de cette esthétique. Les fièvres d'imagination, les griseries de cervelle, les théories qui perdent terre lui avaient toujours inspiré une répulsion native et

insurmontable, presque un premier mouvement physique d'horreur et de recul.

Il avait peur instinctivement de leur contact comme d'une approche dangereuse, de quelque chose de malsain et de contagieux qu'il craignait de laisser toucher à la santé de sa tête, à l'équilibre de sa pensée. Et il arrivait qu'au même moment où madame Crescent se refroidissait pour Manette, Coriolis sentait pour la société du paysagiste, tout en restant l'ami de l'homme et de son talent, une espèce d'involontaire éloignement.

XVCIII

Au milieu d'octobre, Coriolis rentrait d'une longue promenade par une de ces nuits humides qui font apparaître dans un brouillard la lampe des petites salles à manger du village. En l'apercevant, Manette lui cria du coin du feu auprès duquel elle causait avec Anatole.

— Arrive donc; si tu savais les bêtises qu'il me dit! Crois-tu qu'il a l'idée de passer l'hiver ici?

— Bah! L'hiver, comment ça? Veux-tu m'expliquer un peu?

— Parfaitement, — dit Anatole surmontant l'espèce de petite honte d'un enfant surpris dans ces tentations chimériques auxquelles la lecture des voyages entraîne les premières imaginations de l'homme. Et il se mit à raconter d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, comme s'il se moquait de lui-même, un de ces projets qui passaient de temps en temps dans sa cervelle d'oiseau, et lui donnaient deux ou trois bonnes soirées de rêvasserie dans son lit avant de s'endormir. — Tu connais bien la cave des Barbissonnières? Elle a une cheminée naturelle... Il n'y a qu'à boucher quelques petites fissures, l'affaire d'une poignée de bruyère... Avec ça une porte d'occasion... je serai chez moi... Il y a bien un Améri-

cain qui y a déjà demeuré... Je ferai ma cuisine... Qu'est-ce que ça me coûtera? Pas de bois à acheter, tu comprends... L'hiver, on dit que c'est si beau... Il paraît qu'il y a des jours de givre dans la forêt... un vrai décor en cristal! Et puis, après l'hiver, j'attrape le printemps... et c'est là que moi, malin, je me livre à ma petite industrie... Ici, ils n'ont pas d'idées, ils ne ramassent pas les champignons, ils les laissent perdre... J'aurai une petite voiture à bras... Eh bien! quoi? Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça?... C'est que je connais les espèces à présent... et bien... Ce n'est pas à moi qu'on repasserait une fausse oronge... Tu vois l'affaire, une affaire énorme!... Je me mettrai en rapport avec un grand marchand de la halle... je lui fournirai des *ceps*, des *têtes de nègre*, des *ombelles*... je ne te parle pas des girolles... Un vrai commerce... Car enfin à Paris, un petit panier de morilles comme la main, ça vaut deux francs... et c'en est plein ici... Calcule... La forêt... ah! on ne sait pas tout ce qu'elle peut rapporter!...

Et se mettant à faire peu à peu la caricature de ses projets comme pour n'en pas laisser la moquerie aux autres :

— Non, on ne le sait pas... La forêt de Fontainebleau! Mais je parie qu'on peut s'en faire, comme des lapins, cinq mille livres de rente, et plus!... Tiens! une idée... une idée magnifique qui me vient à l'instant... Tu sais bien? ces familles d'étrangers qui ont des petits bras et qui se collent huit contre l'écorce pour mesurer le tour d'un arbre... Eh bien, mon cher, voilà un revenu... Je mets sur un morceau de papier : le *Chêne de l'empereur... Élévation : tant... Circonférence à hauteur d'homme : tant*... Tous les chênes célèbres comme ça... Je fais imprimer à Melun... format d'une carte de visite... et un sou! je leur vends un sou, pas plus... Des gens qui sont avec des femmes, ils n'y regardent pas... ils m'achètent... Il y a des milliards d'étrangers dans le monde... Ce sont les patards qui font les millions... Je gagne un argent à devenir fou... et je fais bâtir un châ-

teau où je t'inviterai à passer quinze jours : on dînera en habit!

— C'est à ce moment-là que tu feras ton grand tableau pour l'exposition, n'est-ce pas? Tu seras donc toujours aussi bête, vieil imbécile?... Eh bien! est-ce qu'on va dîner?... Moi, c'est bizarre, je ne suis pas comme Anatole : à mesure que je me promène dans la forêt, je trouve que ça manque de gaieté...

— As-tu vu ce temps d'aujourd'hui? — dit Manette.

— C'est affreux d'humidité... Et puis, ces maisons en grès, c'est comme une cave...

— Allons! — fit Coriolis, — il me semble que voilà un bien joli moment pour revenir à Paris ?... Le temps d'installer Anatole dans son terrier... — et Coriolis se tourna vers lui en riant, — et nous partons, n'est-ce pas, Manette?

— Ah! flûte! — dit Anatole dégrisé de ses projets en les parlant et tourné tout à coup au vent de Paris, — les champignons n'auraient qu'à avoir la maladie l'année prochaine!... Et puis, mon avenir!... La Postérité remarquerait mon absence... Rentrons dans l'Art!

— Alors, le départ pour après-demain, par la voiture de Melun, à deux heures? Nous serons pour dîner à Paris...

XCIX

Revenu à Paris, le trio eut le plaisir du retour, la joie de retrouver les meubles, les objets de souvenir, les choses qui paraissent nouvelles quand on revient.

En arrivant, Coriolis se mit à retourner, à regarder de vieilles esquisses. Anatole alla à Vermillon qui ne venait pas à lui, et qui, sommeillant dans un coin de l'atelier, sous une couverture, s'était contenté, à l'entrée de son ami, d'ouvrir ses deux grands yeux et de les fixer avec un regard de reconnaissance.

— Eh bien! Vermillon, qu'est-ce que c'est? — fit Anatole. — Voilà tout? Pas plus de fête que ça? Voyons, voyons...

Et il se pencha sur la bête couchée.

Vermillon grimpa après lui avec des gestes engourdis et pénibles, et lui passant les bras autour du cou, il laissa paresseusement aller sa tête sur son épaule, dans un mouvement incliné qui semblait chercher à y dormir.

— Eh bien! quoi? mon pauvre bibi? ça ne va pas?... des chagrins? C'est vrai qu'il y a longtemps que tu n'as eu un camarade... je t'ai joliment manqué, hein? mais attends...

Et, se mettant devant Vermillon qu'il reposa sur sa couverture, Anatole commença à lui faire ses anciennes grimaces. Tout à coup le singe se mit à tousser, et une quinte, coupée de petits cris d'impatience et de colère, secoua d'un tremblement convulsif tout son corps jusqu'au bout de sa queue.

— Ta rosse de portier! — lança Anatole à Coriolis. — Je te l'avais bien dit, avant de partir... Il l'aura laissé avoir froid... Pauvre chou! n'est-ce pas que tu as eu froid?

Et prenant le malheureux animal qui s'était pelotonné et ramassé sur sa souffrance, l'emmaillottant doucement dans la couverture, il l'apporta devant la chaleur du poêle. Le singe était entre ses jambes : Anatole le câlinait, lui adressait des mots, des douceurs de nourrice, et, de temps en temps, lui donnait à boire une cuillerée de l'eau sucrée qu'il avait mise tiédir sur la plaque.

Les jours suivants, Vermillon fut à peu près de même. Il eut des hauts, des bas, de bons moments, suivis de mauvais, des réveils de vie, des heures de gaieté, puis des tousseries, des quintes déchirées et entêtées lui laissant des abattements qu'Anatole essayait vainement de distraire et d'égayer.

Anatole l'avait monté dans sa chambre et lui avait fait un petit lit par terre à côté du sien. Quand il l'entendait tousser la nuit, il sautait pieds nus par terre, et lui

donnait du lait qu'il tenait chaud sur une veilleuse.

Le matin, lorsqu'il se levait, l'œil doux et clair de l'animal suivait le moindre de ses mouvements. Sa tête se soulevait peu à peu, et montait tout doucement pour voir. Au moment où Anatole allait sortir, le singe était presque sur son séant, tout le corps tendu, les yeux attachés sur le dos d'Anatole, sur la porte qu'il fermait, avec l'expression des yeux d'une personne qui regarde la tristesse de voir s'en aller quelqu'un et venir la solitude. Un jour, Anatole eut la curiosité de rouvrir la porte quelques minutes après l'avoir fermée : Vermillon était toujours dans la même position, le regard d'une pensée fixe tournée vers la porte, tetant mélancoliquement un doigt de sa petite main entré dans sa bouche : on eût cru voir un enfant malheureux qu'on a laissé le matin en pénitence.

Anatole trouva horrible de laisser s'ennuyer ainsi cette pauvre bête. Il descendit à l'atelier, établit un petit plancher sur le poêle de fonte, organisa une espèce de matelas avec des couvertures, remonta :

— Viens, Vermillon, — fit-il.

Vermillon le regarda.

— Saute donc, vieux! — lui dit-il en baissant sa poitrine vers lui.

Le pauvre animal s'élança des deux bras, mais ce fut tout ce qu'il put faire : le bas de son corps ne se souleva pas. Quelque chose semblait le clouer par les pattes au lit. Il resta, jeté en avant, poussant des petits cris, essayant vainement de bondir.

— Ah! nom d'un chien! — dit Anatole en le découvrant, — il a le train de derrière paralysé!

C

Coriolis sortait avec Chassagnol d'une exposition de tableaux et de dessins modernes qui avait attiré aux

Commissaires-priseurs, dans une des grandes salles de l'hôtel Drouot, tout le Paris faisant de l'art sa vie, son commerce, son goût ou son genre.

Ils marchaient sur le trottoir à côté l'un de l'autre, Chassagnol absorbé, avec l'air mal éveillé; Coriolis silencieux et laissant échapper des gestes.

Tout à coup Coriolis s'arrêta :

— Oui, une feuille, une tuile sur un toit... deux choses comme ça dans le ciel... — et il dessina du doigt l'accolade d'un vol d'oiseau dans l'air, — c'est signé, c'est de lui... Une personnalité du diable ce mâtin-là!

Et il se remit à marcher auprès de Chassagnol, qui paraissait ne pas l'avoir entendu.

Au bout de vingt pas, il s'arrêta une seconde fois tout net, et faisant faire halte à Chassagnol :

— As-tu remarqué, mon cher, comme tout fiche le camp à côté de lui? Tous les autres, ça paraît ce que c'est : des modernes... Lui, ses tableaux... ça recule, ça s'enfonce, ça se dore, ça se culotte en chef-d'œuvre...

— Ah çà! de qui parles-tu?

— De Decamps, parbleu! — fit sourdement Coriolis.

Chassagnol le regarda, étonné d'entendre sortir de sa bouche ce nom que Coriolis n'aimait pas dans la bouche des autres.

— Eh bien, oui, de lui, — reprit Coriolis. — Je l'ai assez discuté et chicané pour lui rendre justice.

Et son admiration jaillissant de sa rivalité, de sa jalousie vaincue, il se mit à vanter ce grand talent avec cette langue qu'ont les peintres, ces mots qui redoublent l'expression, ces paroles qui ressemblent à une succession de touches, à de petits coups de pinceau avec lesquels ils semblent vouloir se montrer à eux-mêmes les choses dont ils parlent.

Il parlait du tempérament, de l'originalité, de la puissance pittoresque de ce dessinateur s'avouant incapable de « flanquer sur ses pattes » une figure de prix de Rome, et mettant pourtant, à tout ce qu'il touche, cette griffe, cette marque, ce DC qui, sur sa peinture, ses toiles, ses

dessins, ses fusains, font l'effet des lettres du maître imprimées aux flancs brûlés d'une meute. Il parlait du coloriste, qu'il avait nié lui-même autrefois, du coloriste écrasant, tuant tout autour de lui. Il trouvait dans sa peinture la vie, la vie intime et pénétrante des choses, une intensité de vitalité, une étonnante âpreté de sentiment.

— Des ficelles! allons donc! — s'écriait-il. — Est-ce qu'on est Decamps avec des ficelles? Qu'est-ce que ça fait le procédé? Pourquoi alors ne reproche-t-on pas à Delacroix ses pinceaux à l'aquarelle, pour avoir les pleins et les déliés qu'il n'attrape pas à la brosse, et la manière dont il a préparé son char du Soleil dans la galerie d'Apollon? Et puis on vous dit : Verdier! qu'il a volé, Verdier! un faux Lebrun!... Ils me font mal!

Et il remettait sous les yeux de Chassagnol ce paysage vu à la vente, les gardes-chasse, ruisselants d'eau, tout le désolé de la pluie, une trombe dans le buisson de Ruysdaël, la crevée de l'ondée au bout d'un champ, et sur le fond qu'il indiquait devant lui d'un mouvement de main, sur le liséré de blanc blafard, ce tape-cul fantastique, d'un bourgeois presque effrayant, ayant l'air de mener le diable chez un notaire de campagne.

Il disait le paysagiste saisissant qu'est Decamps, comme il fait frissonner la nature, comme il dramatise le bois et l'horizon, quel grand décor mystérieux et sourd il bâtit avec les bois de cyprès autour des lacs, quels arbres sacrés il tire de terre pour y accrocher le carquois de Diane, quels ciels il construit, terribles, puissants, cyclopéens, roulant des colonnades, des architectures, des bases de temple, pareils à des assises, à de grands escaliers, à des gradins de Cirque autour d'une arène d'Histoire, tassés, plissés souvent sur l'horizon comme le bas de la robe des tempêtes, rayés parfois de barres d'or, de sang et de feu comme une échelle de Jacob.

Il disait cette grande et sauvage poésie qu'exhalent ces sentiers perdus, ces routes abandonnées, suspectes, aventureuses, où le peintre de la mélancolie du grand

chemin jette ses silhouettes bohémiennes : le Pâtre, le Mendiant, le Braconnier, les derniers nomades et les derniers sauvages, vus plus grands que nature, élevés par le caractère, l'aspect, la sculpture du haillon à une espèce de style héroïque moderne.

Le style, c'était là la grande supériorité, le signe de force suprême que Coriolis reconnaissait à Decamps. Et toutes les pages de style de Decamps lui repassant dans la tête, il citait, en s'animant, en devenant éloquent sous une espèce d'amertume, ces batailles bitumineuses, fumantes de massacres, ces mêlées furieuses, ces chocs barbares où de petits chevaux blancs galopent entre des peuples qui se broient. Il citait les dessins du Samson; il les proclamait bibliques avec quelque chose de fauve dans l'épique, il criait : « C'est de l'homérique juif ! »

En revenant au souvenir de ce Café turc dont il s'était empli les yeux à l'exposition pendant une demi-heure, il rappela à Chassagnol cette bande de ciel ouaté de blanc, martelé d'azur, sur lequel semblait trembler un tulle rose; ces petits arbres buissonneux, pareils à des massifs de rosiers sauvages, le cône des ifs, des cyprès noirs percés de jours, cette rondeur d'une coupole, la ligne des terrasses, ce rayon vibrant sur des plâtres tachés du velours des mousses, ces murs ayant des tons de peau de serpent séchée et comme des écailles de reptile, ce craquelé de la muraille chatoyant sous les traînées du pinceau, l'égrenage du ton, l'émail de la pâte, les gouttelettes de couleur huileuse, les tons coulant en larmes de bougie, jusqu'à ce petit réduit de fraîcheur, où le coup de soleil pailletait d'or les nattes, allumait le fourneau vermillonné d'une pipe, le blanc ou le rouge d'un turban, une veste couleur d'or vert, une fleur au fond dans un jardin de fleurs. Il évoquait, ressuscitait, semblait repeindre tout le tableau, sa lumière, son ombre, la grande ombre chaude, vaporisée de chaleur, et au bas des colonnes porphyrisées et marbrées de bleu d'étain, la mare sourde et fumante aux eaux de sombre transparence, piquées çà et là d'un feu d'escarboucle, d'un

reflet de ces palets de pierre précieuse avec lesquels jouent les gamins des *Mille et une Nuits*. Au bout de cela, Coriolis dit rêveusement :

— Ah ! mon cher, l'Orient... l'Orient !... Moi je n'ai fait que de la cochonnerie...

— Laisse donc, — fit Chassagnol, — tu as tes qualités à toi... de très-grandes...

— De la cochonnerie, je te dis !... Une turquerie intelligente, spirituelle, coloriée, avec des qualités comme tu dis... oh ! beaucoup de qualités ! Mais jamais la note extrême... Et sans cette note-là, vois-tu en art... Ce qu'il fait, lui, ce n'est peut-être pas si vrai que moi... Mais c'est mieux, c'est... tiens, je ne sais pas quelque chose au-dessus... Vois-tu, c'est un Orient... un Orient...

— L'Orient de la poésie de *Child-Harold* et de *Don Juan*, dans du soleil à Rembrandt, c'est ça, hein ?... Du Child-Harold rembranisé... — répéta deux ou trois fois Chassagnol.

Coriolis ne répondit pas, prit le bras de Chassagnol, et l'emmena, sans lui parler, dîner chez lui.

CI

— Eh bien ! comment est-il aujourd'hui ? — demanda Coriolis à Anatole qui apportait Vermillon pour l'installer sur le poêle.

Anatole, pour toute réponse remua tristement la tête. Et il se mit à arranger la couverture, la bourrant en traversin sous la tête du singe.

— Oh ! qu'il pue ! — dit Manette en regardant Vermillon par-dessus l'épaule de Coriolis qui était venu le caresser, et elle alla se rasseoir, à distance, au fond de l'atelier.

Le triste abattement de la mobilité, de la souplesse, de l'élasticité animale, faisait peine à voir chez Vermil-

lon. La paresse dolente, la peine de ses mouvements, la paralysie de ses gamineries et de sa diablerie, ce qu'il y avait de la douleur d'un visage sur sa mine, en faisaient comme un petit malade approché tout près de l'homme et de sa pitié par cet air de souffrance humaine qu'a la souffrance des animaux. A tout moment, le pauvre petit malheureux soulevait sa tête, se retournait, changeait de pose et de place, donnant le déchirant spectacle de l'agitation continue dans l'incessant malaise et l'angoisse de toujours souffrir. Il se lamentait, se plaignait, poussait en grognant de petits : *hun*, *hun*. Une respiration visible et pénible courait sous la maigreur de ses côtes. Des frémissements nerveux lui fronçaient le front, relevant au-dessus de ses sourcils sa houppe de poils, et des crispations plissaient la chair de poule de son petit mufle aux coins de la bouche. Au haut de leurs orbites caves, ses yeux fermés laissaient voir une tache rouge, une meurtrissure de sang extravasé, qui faisait paraître plus bleu le bleuissement de ses paupières. Il restait longtemps avec un seul œil ouvert et veillant; puis, il s'enfonçait dans ce sommeil des malades, accablé, assommé, qui ne dort pas; il rouvrait soudain ses paupières, jetait de côté ses yeux agrandis de souffrance, où passait du désespoir et de la prière de bête. D'autres fois, il avait des regards circulaires qui faisaient le tour de la pièce, et s'arrêtaient avant de finir sur Anatole, des regards pleins de toutes sortes d'expressions, où se voyait comme la stupéfaction de sa souffrance, de son immobilité, de la corde qui pendait du plafond sans qu'il s'y balançât. On eût cru que par moments, dans la lente douceur de ses yeux orange, aux grandes pupilles noires, il y avait l'étonnement de voir le soleil jouer sans lui à la fenêtre.

De petites secousses de douleur faisaient donner à ses mains des coups nerveux dans l'air. Des frissons lui passaient qui remuaient ses poils et en ouvraient les épis comme un souffle. Ses jambes avaient des allongements de cuisse de lièvre blessé à mort. Sa tête se mettait à

branler d'un horrible tremblement, au milieu d'efforts pour se dresser et se soutenir sur son séant, à l'aide de ses petites mains faibles qui se soulevaient de temps en temps et mettaient leurs deux petits-poings crispés contre ses tempes, — un mouvement que les deux amis avaient vu dire, dans des agonies d'hommes : *Mon Dieu! que je souffre!*

Coriolis qui regardait cela, sa palette à la main, s'en retourna à son chevalet. Anatole resta près de Vermillon, lui relevant de son mieux la tête sous des bourrelets de couverture, le retenant doucement des deux mains dans les crises convulsives qui l'agitaient. Vermillon se jetait en avant comme s'il voulait se précipiter en bas du poêle. Puis, il restait agenouillé et aplati dans la pose d'un animal qui boit, avec son petit bras pendant; ou bien encore, il se tenait, de grands moments, appuyé sur le dos de ses mains rebroussées et montrant leur paume jaunâtre, les coudes élevés de chaque côté de son dos comme les pattes d'une sauterelle prête à sauter, la tête toute en dehors de la plaque du poêle, immobile, en arrêt sur une feuille de parquet.

La vie, comme il arrive chez ces petits êtres délicats, vivaces et nerveux, se débattait cruellement dans ce malheureux petit corps. C'étaient des secousses, des tressautements, des étirements, des tortillements inapaisables, des élancements, tout pareils à ces dernières révoltes qui jettent de travers, brusquement, les membres d'un malade, les pieds hors du lit, la tête dans le mur. Il essayait de s'arc-bouter, de se cramponner tout autour de lui; et sa main, sortie de sa couverture, se nouait à l'anse d'un gobelet de fer-blanc avec l'étreinte d'une griffe d'oiseau serrant une branche.

Avec les heures, presque avec les minutes, une sorte de vieillesse descendait dans le creux de l'amaigrissement de ses petits traits. Des tons malsains de corruption se mêlaient peu à peu sur sa face à un jaunissement de vieille cire. Son petit nez froncé prenait un brun de nèfle. Un peu de mousse bavait à son mufle. Des com-

mencements d'immobilité et de refroidissement faisaient déjà monter de la mort dans le petit corps où la vie n'était plus guère que le mouvement du globe de l'œil sous les paupières toutes bleues, le battement et la fièvre d'un regard fermé. Tout à coup, il roula sur le côté ; sa tête eut un renversement suprême : elle bascula toute en arrière, avec un subit renfoncement dans les épaules, en découvrant le dessous blanc de son menton. Au bout de ses deux bras, allongés et roidis, ses deux mains serrèrent leur pouce sous leurs doigts; des ondulations affreuses coururent, en serpentant, tout le bas de son corps. Un mouvement furieux, semblable à la détente d'un ressort qui casse, agita une de ses jambes qui battit désespérément dans le vide... Puis ce fut une immobilité où rien ne bougea plus qu'un petit tremblement de la plante des pieds.

— Tiens! il pleure!... Anatole qui pleure vraiment! — fit Manette.

Une larme venait de tomber de la joue d'Anatole sur le cadavre du singe, et le jour la faisait briller au bout d'un poil.

— Moi, je pleure?... — fit Anatole honteux, et se dépêchant de sécher sa larme avec du cynisme : — Ah! sacristi, j'ai oublié de lui demander s'il voulait un prêtre...

— Allons, c'est fini, dit Coriolis, en voyant le regard d'Anatole revenir au singe; et il jeta la couverture sur le singe.

— Alors je vais sonner pour qu'on nous débarrasse de ça? — fit Manette.

— Pas la peine, ma petite, — lui dit Anatole en lui arrêtant le bras d'un geste dramatique. — C'est papa que ça regarde!

CII

Anatole attrapa une serge verte jetée sur un plâtre dans un coin de l'atelier. Il coucha dedans, avec des mains presque pieuses, le cadavre de Vermillon, ramena la serge, la noua aux quatre coins, passa un paletot sur sa vareuse, mit son chapeau.

— Où vas-tu? — lui demanda Coriolis.

— Loin. Je vais où les concessions à perpétuité ne coûtent rien.

Quand il fut dans la rue de Rivoli, il monta sur l'impériale d'un de ces grands omnibus qui jettent les Parisiens dans la campagne. Il tenait son paquet sur ses genoux, et regardait dedans, de temps en temps, en écartant un petit peu de la toile.

A la porte Maillot, il descendit, entra dans le bois de Boulogne, prit une allée à droite, marcha, cherchant une place, un petit morceau de solitude où l'on pût faire une fosse en creusant un trou. Il y avait du monde partout, et pas un bout de désert.

Ce n'était pas l'heure. Il sortit du bois, s'en alla dans l'avenue de Neuilly, s'attabla dans un cabaret, et se mit à attendre l'heure du dîner en se faisant verser une absinthe.

Après le premier verre, il en redemanda un; après le second, un autre. Il suffisait d'un chagrin tombant dans un verre de n'importe quoi pour griser Anatole : au troisième verre d'absinthe, il était « raide comme la justice ».

Il mit sa tête contre le mur du cabaret, creusé, dans le plâtre, de trous de queues de billard qui y avaient fouillé du blanc. Il regarda le paquet de serge verte posé sur la paille d'un tabouret à côté de lui, et l'attendrissement de ses pensées lui échappant dans un monologue de pochard : — Mort! toi, mort! Pauvre bibi! hein, c'est vilain?... Penser que tu es là! ratatiné, tout froid... C'est

ça, toi! ça!... plus que ça, rien que ça!... On me prend, vois-tu, pour un garçon bottier qui reporte de l'ouvrage en ville... Des imbéciles, laisse donc... Qu'est-ce que ça me fait? Pauvre vieux, te voilà donc lancé dans l'éternité, dans cette grande canaille d'éternité!... Te laisser ramasser par un chiffonnier, par exemple... comme elle voulait, elle... pour que je te trouve empaillé sur le boulevard Montmartre, chez le naturaliste, dans une scène à personnages!... Ah! bien oui, plus souvent!... C'est moi qui vais te mettre à l'ombre quelque part où tu ne seras pas embêté... dans un joli endroit où tu n'auras pas des bottes de sergent de ville sur la tête... As pas peur!... Petit gredin! tu m'as pourtant mordu une fois... C'est vrai que tu m'as mordu, te rappelles-tu?

Des maçons mangeaient un morceau à une table à côté de la sienne. Il demanda à manger à la fille qui servait. Mais quand il eut devant lui le *rata* du jour, il ne put y goûter. Il avait comme un malheur qui lui barrait l'estomac et lui bouchait l'appétit : il souffrait d'une impression d'avoir perdu quelqu'un, qu'il n'avait jamais eue.

Il demanda un litre, après le litre de l'eau-de vie, et en buvant : — Hein? Vermillon, — fit-il en se penchant, — plus de petits verres, c'est fini... Nous ne mettrons plus notre petite langue rose là-dedans...

Et il se leva, dit à ce qui était dans le paquet : — Viens! — et alla payer au comptoir.

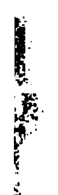
Dehors, c'était la nuit. Sur le ciel violet et froid, roulait et moutonnait le caprice d'un grand nuage blanc, une immense nuée flottante et transparente, traversée, pénétrée, rayonnante de la lumière diffuse de la lune qu'elle voilait.

Anatole se trouvait au milieu de l'avenue de l'Impératrice, quand un morceau de la lune jaillit du nuage déchiré.

— Bravo l'effet! — fit Anatole. — Le tableau de Girodet... l'enterrement d'Atala, gravé par monsieur... monsieur... Tiens, voilà que je ne sais plus le nom de la gravure d'Atala... Mais, regarde donc, Vermillon, vois-

tu? Le soleil avec un crêpe... un enterrement nature, et soigné! Tu as le ciel à ton convoi... la lune, rien que ça! Première classe, franges d'argent, tenture et tout, les nuages dans des voitures...

La lune pleine, rayonnante, victorieuse, s'était tout à fait levée dans le ciel irradié d'une lumière de nacre et de neige, inondé d'une sérénité argentée, irisé, plein de nuages d'écume qui faisaient comme une mer profonde et claire d'eau de perles; et sur cette splendeur laiteuse, suspendue partout, les mille aiguilles des arbres dépouillés mettaient comme des arborisations d'agate sur un fond d'opale.



Les massifs serrés et maigres du bois commençaient à s'étendre. Le ruban blanchissant des allées s'enfonçait très-loin dans des taches de noir. Une voiture qui riait passa; puis un pas.

Anatole prit à gauche, entra dans un fourré, marcha cinq minutes, s'arrêta comme un homme qui a trouvé. il était dans une petite clairière. L'éclaircie était mélancolique, douce, hospitalière. La lune y tombait en plein. Il y avait dans ce coin le jour caressant, enseveli, presque angélique de la nuit. Des écorces de bouleaux pâlissaient çà et là, des clartés molles coulaient par terre; des cimes, des couronnes de ramures fines et poussiéreuses, paraissaient des bouquets de marabouts. Une légèreté vaporeuse, le sommeil sacré de la paix nocturne des arbres, ce qui dort de blanc, ce qui semble passer de la robe d'une ombre sous la lune, entre les branches, un peu de cette âme antique qu'a un bois de Corot, faisaient songer devant cela à des Champs-Élysées d'âmes d'enfants.

Rien ne déchirait le silence qu'un appel de canards, de loin en loin, et le bruissement de la nappe d'eau du lac, frissonnante, à l'horizon.

Une rochée de trois bouleaux se levait sur un côté de la clairière, se détachant du massif; la lune écaillait un peu le bas de leur écorce. Anatole défit, tout auprès, le nœud de son paquet: les paupières entr'ouvertes de Ver-

millon laissaient voir ses yeux, ces yeux horriblement doux de singe mort qui avaient encore un regard; ses dents blanches, serrées, avançaient un peu sur son museau contracté et retiré.

Anatole s'agenouilla, tira son couteau et se mit à creuser. Et tandis qu'il travaillait, un chantonnement nègre lui vint aux lèvres, une espèce de bercement funèbre, comme si, avec le gazouillis des chansons que Saïd chantait à l'atelier, il espérait s'approcher de l'oreille de Vermillon.

Il marmottait : — Dansez, Canada! fougoum, fougoum! Vermillon mouru, moi lui faire petit trou, petit nid, petit, petit... bien gentil! Paradis là-dessous... Bienheureux, Vermillon... paradis! Dansez, Canada! Plus souffrir, Vermillon! bon petit singe s'en aller, s'envoler... dans le bleu! Asie, Afrique, Amérique, à lui! Dansez, Canada! dansez, Cocoli, Bengali, Colibri! Des Mississipi, des forêts vierges à Vermillon... boire aux rivières, boire au soleil, boire aux fruits des arbres! des noix de coco, tout plein! Dansez, Canada! Pays où il n'y a pas d'hommes... Le bon Dieu pour les singes, tous les jours, toute la vie... Vermillon courir, Vermillon avoir bien chaud dans le dos... Vermillon retrouver ses amis... Vermillon là-haut! Vermillon, amour! oiseau! étoile!... petite fleur bleue! pervenche! Psitt!... plus rien! Dansez, Canada!

Le trou était creusé : posant au fond le dos de sa main, Anatole tâta :

— Ah! mon pauvre frileux, — dit-il sérieusement et tristement, avec un son de voix dégrisé, — tu vas trouver la terre bien froide...

Et le prenant dans ses bras, il lui ferma les paupières comme à une personne. Il lui déroidit les membres, plia sa queue sous lui, le mit dans la petite fosse, ramena avec les mains la terre sur le trou. Et, quand il eut marché et piétiné dessus, il se mit, assis à la turque, à fumer une longue cigarette silencieuse.

Il était plein d'idées qui ne pensaient à rien. Cepen-

dant quelque chose de lui lui paraissait mort et fini : il y avait de sa gaminerie sous terre.

Il se leva. Il était ému et barbouillé. Il avait le cœur ivre, étourdi et remué. Il tomba sur le premier banc dans une grande allée, s'allongea tout de son long, un bras, une jambe pendants, et là s'endormit.

Au bout de quelques heures, il se réveilla. Il n'y avait plus de lune, et il pleuvait. Il se tâta : il était trempé.

Il sauta sur ses jambes, courut devant lui, jusqu'à une porte du bois, vit de la lumière à un poste de douaniers, entra là, demanda à se chauffer, envoya chercher une bouteille d'eau-de-vie, but cette bouteille-là et une autre avec les douaniers; et quand il rentra le matin, Coriolis lui demandant ce qu'il était devenu, ne put rien tirer de ses souvenirs abrutis que cette phrase : — Les gabelous, très-gentils!... très-gentils, les gabelous...

CIII

Les amis de Coriolis s'étaient étonnés de ne pas le voir commencer quelque grand morceau, une œuvre importante à son retour de Fontainebleau, après un si long repos. Des mois se passaient : Coriolis continuait à ne rien jeter sur la toile. Il sortait toute la journée, et s'en allait errer dans Paris.

Il battait les quartiers les plus éloignés et les plus opposés; il coudoyait les populations les plus diverses. Il allait, marchant devant lui, fouillant, d'un œil chercheur, dans les multitudes grises, dans les mêlées des foules effacées; tout à coup, s'arrêtant et comme frappé d'immobilité devant un aspect, une attitude, un geste, l'apparition d'un dessin sortant d'un groupe. Puis, accroché par un individu bizarre, il se mettait à suivre, pendant des heures, l'originalité d'une silhouette excen-

trique. Les passants se troublaient, s'inquiétaient presque de l'inquisition ardente, de la fixité pénétrante de ce regard qui les gênait, se promenait sur eux, leur faisait l'effet de les creuser et de les pénétrer à fond

Quelquefois, tirant de sa poche un petit carnet grand comme la moitié de la main, il jetait dessus deux ou trois de ces coups de crayon qui attrapent l'instantanéité d'un mouvement. Il fixait d'un trait l'effort d'une attelée de maçons, la paresse d'un accoudement sur un banc de jardin public, l'accablement d'un sommeil dans des démolitions, le hanchement d'une blanchisseuse au panier lourd, le renversement d'un enfant qui boit au mufle de bronze d'une fontaine, la caresse enveloppante avec laquelle un ouvrier herculéen porte son enfant dans des bras de nourrice, ce qu'il y a des cariatides du Puget dans un fort de la Halle, un morceau quelconque du sculptural naturel, superbe, ému, qu'indique et montre le spectacle de la rue. Journées de fatigue, souvent stériles, mais qui souvent aussi donnaient à l'artiste, en quelque coin obscur, sous quelque porte cochère, une de ces rencontres soudaines de la réalité pareilles à une illumination de son art.

Une fois, par exemple, il avait passé des heures à se graver dans la mémoire une tête de mendiante aveugle, le plus beau des visages douloureux que la peinture ait jamais rêvés : un profil de vieille femme octogénaire, dans la ligne rigide du dessin de Guido Reni du Louvre, une tête décharnée, fondue, ciselée par la maigreur, sculptée par toutes les misères, les joues remuées et tremblantes du souffle d'une petite toux, le masque de marbre de la Vie sans yeux et sans pain, avec, sur la peau d'un blanc de vélin, des polissures comme d'une chose usée; une tête de Niobé aux Petits-Ménages et de Reine en madras, dont les cheveux gris, le cou tendu et plein de cordes, la majesté du désespoir, la paralysie de statue, faisaient retourner jusqu'à l'étonnement des gens du peuple qui passaient.

D'un bout à l'autre de Paris, il vaguait, étudiant les

types saillants, essayant de saisir au passage, dans ce monde d'allants et de venants, la physionomie moderne, observant ce signe nouveau de la beauté d'un temps, d'une époque, d'une humanité : — le caractère, qui passe comme un coup de pouce artiste sur ces figures fiévreuses, agitées; le caractère qui marque et désigne pour l'art la face des pensées, des passions, des intérêts, des vices, des maladies, des énergies d'une capitale. Sa curiosité scrutait ces visages de civilisés, qui reportent le regard si loin du vague sourire dormant des Eginètes et de la divine placidité grecque; ces visages travaillés d'idées, de sensations, de toutes les acquisitions d'activité morale de l'homme, éreintés par la complexité des préoccupations, tourmentés par la dureté de la carrière, le labeur enragé, la peine de vivre. Il interrogeait ces faces de gens qui courent dans les rues, comme la fourmi dans la fourmilière, avec un paquet sous le bras, ou une affaire dans la poche, les hommes de misère qui traînent leur faim devant les changeurs, ces physiques de voyou, cachant la méchanceté des instincts sous la féminilité d'une tête de Faustine, ces tournures d'inventeurs, portés par leurs jambes qui vont, monologuant sur le trottoir, avec de grands gestes d'acteur.

Il étudiait cette beauté singulière, spirituelle, l'indéfinissable beauté de la femme de Paris. Il suivait ces apparitions imprévues, ces mines chiffonnées et rayonnantes, ces petites personnes étranges, fleuries entre deux pavés, ce qui s'enfonce à Paris, comme la lumière d'une grisette et l'aube d'une courtisane, dans le noir d'un escalier à rampe de bois. Il essayait d'analyser le charme de ces jeunes filles maigres ayant aux tempes le reflet des lampes de l'atelier, pâles de veilles, et comme vaguement torturées d'une nostalgie de paresse et de luxe. Parfois, sous un mauvais bonnet, il apercevait une exquisité de grâce, une rareté d'expression, un air de cette suavité souffrante, de cette mélancolie virginale que la vie des grands centres, le raffinement des civilisations, la fin des sangs pauvres, semblent faire

tomber sur le visage des petites ouvrières. Un jour, il emporta dans son souvenir, pour une étude qu'il commença le lendemain, le visage de la fille d'une portière, une pauvre petite lymphatique, si douce, si souffreteuse, si blanche, les yeux si pleins de ciel dans leur grande ombre, qu'elle faisait rêver à un ange malade.

Au fond de lui, dans cette agitation de ses promenades, il y avait un grand malaise, l'inquiétude qui prend un homme quitté par une religion de jeunesse. Il était à ce moment critique, à cette heure de la vie d'un artiste où l'artiste sent mourir en lui comme la première conscience de son art : instant de doute, de tiraillement, d'anxiété où, tâtonnant de son avenir, tiraillé entre les habitudes de son talent et la vocation de sa personnalité, il sent tressaillir et s'agiter en lui le pressentiment d'autres formes, d'autres visions, le commencement de nouvelles façons de voir, de sentir, de vouloir la peinture.

CIV

— Vrai, la terre tourne?

Manette posait pour une répétition du *Bain turc*, commandée par un banquier de Rotterdam à Coriolis qui faisait effort dans ce travail pour se rattacher à sa peinture passée.

Un hasard de parole l'avait amené à dire à sa maîtresse que la terre tournait.

— La terre tourne? Ça sur quoi je suis? — reprit Manette en regardant en bas : elle avait l'air d'avoir peur de tomber. — Ça tourne?

Elle releva les yeux sur Coriolis comme pour lui demander s'il ne se moquait pas d'elle.

Coriolis se mit à vouloir lui expliquer ce qu'elle ne savait pas, et comme il le lui expliquait aussi mal qu'il le savait :

— Ne continue pas, — lui dit-elle tout à coup, — il me semble que j'ai mal au cœur, avec tout ce que tu me dis qui tourne...

Coriolis se tut, et se remit à peindre Manette... Mais il n'était pas en train. Il grondait, tout en brossant, contre la hâte singulière que Manette avait de le voir finir cette toile.

— Ton corps, — finit-il par lui dire, — eh? mon Dieu, ton corps, il ne va pas changer d'ici à huit jours...

— Tu crois? — fit Manette. Et elle laissa tomber de la pointe rose de sa gorge jusqu'au bout de ses pieds, sur la virginité de ses formes, le dessin de sa jeunesse, la pureté de son ventre, un regard où semblait se mêler l'amour d'une femme qui se regrette à la douleur d'une statue qui se pleure.

— Ah! — fit Coriolis.

Il avait compris.

— Oui... — dit Manette en baissant la tête, avec le ton d'une femme qui va pleurer.

Coriolis se sentit une secousse au cœur. Mais aussitôt, honteux de cette émotion, l'artiste fit taire l'homme avec une ironie :

— Eh bien! ma pauvre Manette, qu'est-ce que tu veux? nous sommes dans des siècles chipies et prudhommesques... Autrefois, dans un pays d'antiques, un pays dont tu as vu les statues au Musée, il y avait un modèle, un modèle comme toi, aussi bien, à ce que je me suis laissé dire... On l'appelait Laïs... Il lui arriva... ce qui t'arrive... Cela fit une révolution dans le pays... L'Institut de l'endroit où il y avait des peintres aussi coloristes que M. Picot, et des marbriers un peu plus forts que M. Duret, l'Institut de l'endroit poussa des cris de désolation... Les dessinateurs en masse déclarèrent qu'ils ne trouveraient jamais la correction de M. Ingres, si on laissait la nature abîmer leur modèle... Il y eut des rassemblements, des articles de petits journaux, des commissions, des sous-commissions, tout ce qui constitue un mouvement national... Et l'on finit par mener

Laïs à Cos, chez un fameux médecin que tu as peut-être vu dans une gravure, le nommé Hippocrate...

Et comme il allait continuer, Coriolis s'arrêta dans sa plaisanterie, devant l'expression de Manette, la fixité de la pensée de ses yeux.

Allant à elle, il lui prit la tête, la lui renversa sur ses genoux, et appuyant sur elle le sérieux de son regard, il fouilla jusqu'au fond de sa tentation.

Manette se cacha dans son cou, pour qu'il ne la vît pas rougir.

CV

L'intérieur de Coriolis était toujours heureux. Anatole continuait à y jeter sa gaieté, ses folies gamines. Manette y mettait l'enchantement de sa personne.

Quand elle était là, dans l'atelier, vêtue d'une robe blanche, sur laquelle tranchait un petit châle d'enfant d'un rouge sang de bœuf, la taille dénouée et toute alanguie des paresses de la femme grosse, belle d'une beauté nonchalante, épanouie, rayonnante, — Coriolis oubliait tout.

Une tendresse reconnaissante s'était peu à peu glissée dans son amour pour cette femme qui remplissait et animait sa maison, lui faisait la vie coulante et facile, lui épargnait les tracas du ménage, mettait chez lui un de ces gouvernements légers qu'on ne voit pas et qu'on ne sent pas.

Entre Manette et lui, il y avait tous les rapprochements qui font du modèle la maîtresse naturelle de l'artiste. Au milieu de cette ignorance de peuple qui ne lui déplaisait pas, Coriolis lui trouvait le charme de ces connaissances qu'ont les femmes grandies dans les ateliers. Manette avait vu peindre et savait comment se fait de la peinture. Les choses du métier de l'art lui étaient

familières : elle en connaissait le nom et l'usage. Elle ne disait pas de bêtises bourgeoises devant une toile. Elle respectait le silence d'un homme à son chevalet. Elle s'entendait à laver des brosses, et elle reconnaissait vaguement des tons distingués dans une toile. En un mot, elle était « *du bâtiment* ».

Coriolis lui savait encore gré d'autres agréments. Elle lui plaisait en se suffisant à elle-même, en se tenant compagnie, en se passant des sociétés de femmes, en ne voyant point d'amies. Elle lui plaisait par sa froideur au plaisir, sa paresseuse sérénité, son air content dans cette existence paisible et monotone. Elle avait un ensemble de qualités soumises, une docilité gracieuse à ce qu'il disait, à ce qu'il voulait, une obéissance à ses idées, une sorte d'aimable effacement de caractère : elle ne laissait guère échapper que de petites susceptibilités sur des mots, des phrases qu'elle ne comprenait pas et qui, tout à coup lui mettant un coup de rouge aux pommettes, la rendaient un moment boudeuse ou colère avec de petits gestes de sauvagerie méchante.

Aussi un attachement de gratitude et de confiance venait-il à Coriolis pour cette maîtresse si peu absorbante, d'apparence si détachée de tout désir de domination, et qu'il voyait, repliée sur elle-même, ennuyée d'en sortir, fatiguée d'allonger sa pensée aux choses à côté d'elle. Elle était pour lui dans sa vie du calme et du repos, une compagnie bonne pour ses nerfs d'artiste. Dans sa société tranquille, sa douce présence, les demi-paroles de sa bouche, les demi-caresses de ses mains, il y avait comme un mol apaisement qui berçait les fatigues du peintre, endormait ses contrariétés, ses prévisions mauvaises, ses tourments d'imagination...

Et il lui semblait que cette jolie créature apathique dégageait autour d'elle la paix, la santé, la matérialité d'un bonheur hygiénique.

CVI

Coriolis devenait casanier, presque sauvage. Il avait l'horreur de s'habiller, refusait les invitations, n'allait plus nulle part. L'homme de travail, d'incubation, ne se plaisait plus que dans le recueillement de l'intérieur, la tranquillité du coin du feu, le négligé de la vareuse et des pantoufles.

Le soir, après dîner, dans son atelier, il fumait de longues pipes méditatives; puis, au milieu de la causerie de deux ou trois amis qui étaient venus manger sa soupe, il se mettait à dessiner et crayonnait jusqu'à minuit.

Un soir qu'il dessinait ainsi, seul avec Chassagnol et Anatole :

— Eh bien! — lui dit Chassagnol, en regardant ce qu'il jetait sur le papier, un souvenir de la rue, — toi qui me blaguais quand je te disais qu'il y avait quelque chose là... Il me semble que tu y viens...

— Eh bien! oui, j'y viens... Je me débattais contre moi-même en te combattant... Je me gendarmais, je ne voulais pas... J'étais dans une autre chose... C'est le diable... On ne veut pas reconnaître qu'on se blouse... Tiens! ç'a été fini à ma dernière maladie... La turquerie, bonsoir! Je lui ai fait mes adieux en croyant mourir... Maintenant, c'est mort... Et tu me vois depuis ce temps-là... désorienté... Tiens! c'est le mot... un homme qui cherche... qui essaye de se raccrocher... Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est que je vais passer à d'autres exercices... Tu verras ce que je veux faire...

— Bravo! Le moderne... vois-tu, le moderne, il n'y a que cela... Une bonne idée que tu as là... Eh bien! vrai, ça me fait plaisir, beaucoup de plaisir... parce que... écoute... Je me disais : Coriolis qui a ça, un

tempérament, qui est doué, lui qui est quelqu'un, un nerveux, un sensitif... une machine à sensations... lui qui a des yeux... Comment! il a son temps devant lui, et il ne le voit pas! Non, il ne le voit pas, cet animal-là... Non, non, non... — répéta Chassagnol avec un rire bête et fou qui ricanait. — Mais, est-ce que tous les peintres, les grands peintres de tous les temps, ce n'est pas de leur temps qu'ils ont dégagé le Beau? Est-ce que tu crois que ça n'est donné qu'à une époque, qu'à un peuple, le beau? Mais tous les temps portent en eux un Beau, un Beau quelconque, plus ou moins à fleur de terre, saisissable et exploitable... C'est une question de creusage, ça... Il se peut que le Beau d'aujourd'hui soit enveloppé, enterré, concentré... Il faut peut-être, pour le trouver, de l'analyse, une loupe, des yeux de myope, des procédés de physiologie nouveaux... Voyons, tiens, Balzac? Est-ce que Balzac n'a pas trouvé des grandeurs dans l'argent, le ménage, la saleté des choses modernes? dans un tas de choses où les siècles passés n'avaient pas vu pour deux liards d'art? Et il n'y aurait plus rien pour l'artiste dans l'ordre des choses plastiques, plus d'inspiration d'art dans le contemporain!... Je sais bien, le costume, l'habit noir... On vous jette toujours ça au nez, l'habit noir! Mais s'il y avait un Bronzino dans notre école, je réponds qu'il trouverait un fier style dans un Elbeuf. Et si Rembrandt revenait... crois-tu qu'un habit noir peint par lui ne serait pas une belle chose?... Il y a eu des peintres de brocard, de soie, de velours, d'étoffes de luxe, d'habits de nuage... Eh bien! il faut maintenant un peintre du drap : il viendra... et il fera des choses superbes, toutes neuves, tu verras, avec ce noir d'affaires de notre vie sociale... Ah! cette question-là, la question du moderne, on la croit vidée, parce qu'il y a eu cette caricature du Vrai de notre temps, un épatement de bourgeois : le *réalisme!*... parce qu'un monsieur a fait une religion en chambre avec du laid bête, du vulgaire mal ramassé et sans choix, du moderne... bas, ça me serait égal, mais

commun, sans caractère, sans expression, sans ce qui est la beauté et la vie du Laid dans la nature et dans l'art : le *style* ! dont tu faisais si justement l'autre jour le génie, la griffe du lion, chez un peintre... Et puis quoi, le Laid? ce n'est qu'une ombre de ce monde-ci, si vilain qu'il soit. A côté de la rue, il y a le salon... à côté de l'homme, il y a la femme... la femme moderne... Je te demande si une Parisienne, en toilette de bal, n'est pas aussi belle pour les pinceaux que la femme de n'importe quelle civilisation? Un chef-d'œuvre de Paris, la robe, l'allure, le caprice, le chiffonnement de tout, de la jupe et de la mine!... et dire que cette femme-là, la femme du dix-neuvième siècle, la poupée sublime, tu ne l'as pas encore vue dans un tableau d'une valeur de deux sous... Pourquoi? On n'a jamais pu savoir... Ah! les lisières, les exemples, les traditions, les anciens, la pierre du passé sur l'estomac!... Sais-tu sur quoi me semblent donner les ateliers d'à présent? tiens! sur le cimetière de l'Idéal... Mais vois donc David, David qui a jeté pour trente ans d'Hersilie dans les boîtes à couleur, David n'a fait qu'un morceau de passion, qu'un tableau qui vit : son Marat!... Le moderne, tout est là. La sensation, l'intuition du comtemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous... tout est là pour l'artiste, depuis l'âge d'Égine jusqu'à l'âge de l'Institut... Ah! je sais, il y a des articles de rêveurs, des enfileurs de phrases à sang blanc pour vous dire qu'il faut s'abstraire de son époque, remonter au répertoire du *canon* ancien des sujets et de l'intérêt! L'hiératisme alors? Des farces enfoncées par la vapeur et 1789!... ça rentre dans les individus métempsycosistes et transposés qui ont besoin que les choses où les gens aient cinq cents ans sur le dos pour leur trouver de la noblesse, de l'actualité ou du génie... Le dix-neuvième siècle ne pas faire un peintre! mais c'est inconcevable... Je n'y crois pas... Un siècle qui a tant souffert, le grand siècle de l'inquiétude des sciences et de l'anxiété du

vrai... Un Prométhée raté, mais un Prométhée... un Titan, si tu veux, avec une maladie de foie... un siècle comme cela, ardent, tourmenté, saignant, avec sa beauté de malade, ses visages de fièvre, comment veux-tu qu'il ne trouve pas une forme pour s'exprimer qu'il ne jaillisse pas dans un art, dans un génie à trouver, et qui se trouvera... Après ce grand grisailleur douloureux, Géricault, il y a eu un homme, tiens! Delacroix... c'était peut-être l'homme à cela... un tempérament tout nerfs, un malade, un agité, le passionné des passionnés... Mais il n'a rien vu qu'à travers le romantisme, une bêtise, un idéalisme de pittoresque... Et pourtant, que de choses dans ce sacré dix-neuvième siècle!... C'est que, sacristi! il y en a pour tous les goûts... Si c'est trop petit pour vous, les mœurs du temps, les scènes, la rue qui passe, vous avez aussi du grand, du gigantesque, de l'épique dans ce temps-ci... Vous pouvez être un peintre d'histoire du dix-neuvième siècle... et un fier! toucher à des émotions humaines qui seront un jour aussi classiques, aussi consacrées que les plus vieilles! L'Empire, tenez! il y a de quoi se promener, même après Gros... Homère, toujours Homère! Et l'Homère de l'Institut! Mais nous avons eu, depuis Achille, un monsieur qui faisait des épopées à la journée, un certain Napoléon qui ramassait tous les jours de la gloire à peindre... L'incendie de Moscou, voyons, ça peut bien tenir à côté de l'embrasement de Troie... et la retraite des Dix Mille a peut-être un peu pâli depuis la retraite de Russie... Voilà des cadres! voilà des pages! Il y a tous les soleils là-dedans, et de l'homérique tant qu'on en veut! Des grands tableaux, des tableaux d'histoire, mais le moderne en a donné des programmes aussi magnifiques que les plus beaux du monde... Depuis 1789, il en pleut des scènes dans les révolutions de France, qui sont grandes... comme nous!... La Terreur, ce sont nos Atrides!... Tiens! prends la Vendée, et dans la Vendée le passage de la Loire à Saint-Florent-le-Vieux...... Figure-toi l'*Iliade* et le *Dernier des Mohicans!*... le demi-cercle

de la colline... la vaste plage... quatre-vingt mille personnes entassées... l'eau où l'on entre.., les chevaux qu'on pousse... l'incendie, la fumée, les *bleus* par derrière... La Loire jaune, plate et large avec une île au milieu comme un radeau... et le bord, là-bas, noir de gens passés et plein de leur murmure... Une vingtaine de mauvaises barques pour passer tout cela... les barques de Michel-Ange dans le *Jugement dernier!*... Devant, pêle-mêle, les prisonniers républicains, les chapeaux avec des sacrés-cœurs, Bonchamps qui agonise, Lescure mourant sur un matelas porté par deux piques, les pieds dans des serviettes... et des femmes des enfants, des vieillards, des blessés, un peuple, la migration d'une guerre civile en déroute!... Et là-dedans des déguisements, comme ces cavaliers avec de vieux jupons. ces officiers avec des turbans pris au théâtre de la Flèche, la défroque du *Roman comique* tombée sur l'épaule d'une légion thébaine... Quel tableau! hein! quel tableau!... C'est grand comme le Passage du Nil!

— Oui, dit Coriolis profondément absorbé, et ne paraissant pas entendre. — Oui, rendre cela avec un dessin qui ne serait ni antique ni renaissance...

— Ça ne te satisfait pas, la main de Michel-Ange? — dit Anatole en levant le nez, dans le fond de l'atelier, d'un volume de l'*Illustration*.

— La main de Michel-Ange, qui n'en est pas d'abord, de Michel-Ange... Et puis, non, ce n'est pas ça... Il faudrait une ligne à trouver qui donnerait juste la vie, serrerait de tout près l'individu, la particularité, une ligne vivante, humaine, intime, où il y aurait quelque chose d'un modelage de Houdon, d'une préparation de La Tour, d'un trait de Gavarni... Un dessin qui n'aurait pas appris à dessiner, qui serait devant la nature comme un enfant, un dessin... Je sais bien, c'est bête ce que je dis... plus vrai que tous les dessins que j'ai vus, un dessin... oui, plus humain, ça me rend mon idée.

CVII

Lentement Manette avait pris sa place dans l'intérieur. Elle s'y était peu à peu et de jour en jour installée, établie. De cette pose dans la maison qu'a la maîtresse, dont le paquet d'affaires est tout fait dans la commode, de la pose sur la branche où la femme, mal à l'aise avec les gens, effarouchée de ce qui entre, humble, inquiète, furtive, tremble au vent comme une chose aux ordres d'un caprice, toute prête au balayage du lendemain, elle s'était élevée à l'aisance, à l'équilibre, à cet air de maîtresse de maison qui laisse voir dans toute une femme, dans son geste, son ton, sa voix, dans l'épanouissement de sa robe sur un divan, qu'elle est chez elle chez son amant. Elle avait passé le temps où les domestiques s'adressent à l'homme, et consultent du regard Monsieur avant de faire ce que dit Madame : ses ordres commençaient à être pour le service la volonté de Coriolis. Les camarades qui venaient à l'atelier ne la traitaient plus avec leur premier sans-façon : il y avait chez eux comme un accord tacite pour reconnaître en elle la maîtresse officielle, la femme à demeure, ancrée dans le domicile, dans la vie de leur ami, montée à l'espèce de dignité d'une liaison quasi-conjugale. Devant elle, la conversation devenait moins libre, prenait un ton qui la respectait à peu près comme une personne mariée; et un jour qu'Anatole avait lancé un mot un peu vif, Coriolis lui dit un : « Où te crois-tu? » si sérieusement, que Manette elle-même ne put s'empêcher d'en rire.

Manette avait eu à peine besoin de travailler à ce changement. Il s'était fait presque tout seul, par le courant naturel des choses, par la lente et progressive infiltration de l'influence féminine, par l'habitude, par l'oreiller, par la succession de ces accroissements, pa-

reils aux alluvions du concubinage, grandissant la position, le pouvoir, l'initiative de la maîtresse avec tout ce qui se détache à la longue, dans l'amollissement du ménage, de la force de l'homme pour aller à la faiblesse de la femme.

Et maintenant Manette n'était plus seulement la maîtresse : elle était une mère.

CVIII

En devenant mère, Manette était devenue une autre femme. Le modèle avait été tué soudainement, il était mort en elle. La maternité, en touchant son corps, en avait enlevé l'orgueil. Et en même temps une grande révolution intérieure s'était faite secrètement au fond d'elle. Elle s'était renouvelée et avait changé de nature, comme dans un dédoublement de son existence qui aurait porté en avant d'elle et de son présent tout son cœur et toutes ses pensées. Elle avait fini d'être la créature paresseuse d'esprit et de corps, d'instinct bohême, satisfaite d'une inertie de bien-être et d'un bonheur d'Orientale. Des entrailles de la mère, la juive avait jailli. Et la persévérance froide, l'entêtement résolu, la rapacité originelle de sa race, s'étaient levés des semences de son sang, dans de sourdes cupidités passionnées de femme rêvant de l'argent sur la tête de son enfant.

Pourtant ce fond de son amour de mère restait enfoncé et caché chez Manette. Elle ne montrait rien de ces avidités ambitieuses qui s'agitaient en elle. Elle n'avait point demandé au père de reconnaître son fils. Même à ces moments d'effusion qui suivent les couches, dans ces heures où la femme est comme une malade douce et sacrée, elle n'avait pas laissé échapper un mot, une allusion au sort de ce fils. Jamais il ne lui était échappé une de ces paroles qui cherchent et tâtent,

dans la charité ou la générosité d'un homme, le père d'un enfant naturel. Elle avait paru vouloir toujours, au contraire, écarter de Coriolis toute idée d'avenir, toute préoccupation d'engagement et de lien. Ce qui couvait en elle, les nouvelles et hardies convoitises éveillées par ses sentiments maternels, ne se trahissaient au dehors que par de longues absorptions dans lesquelles brillait son regard clair.

Elle attendait : elle n'avait ni hâte, ni précipitation. Le temps était pour elle, le temps qu'elle voyait tous les jours, autour d'elle, apporter à ses semblables, à d'anciennes camarades, la fortune de leurs rêves, faire monter des modèles à la société, au mariage, à la richesse, donner à celle-ci le nom et l'argent d'un marchand de châles, à celle-là, un château et une couronne de comtesse : elle le laissait agir, patiente et ferme dans l'assurance de ses espérances. Elle se confiait aux circonstances, aux hasards favorables, à la Providence de l'imprévu, à ces pouvoirs mystérieux qui semblent encore, aux héritiers du peuple d'Israël, chargés de mener à bien leurs affaires; elle se confiait à l'avenir que fait aux Juifs le Dieu des Juifs. Comme toutes ses pareilles, elle avait ce restant de croyances, la foi insolente dans sa chance, la certitude religieuse de son bonheur, de l'arrivée de tout ce qu'elle désirait. « Moi, d'abord, — disait-elle tranquillement, — je suis d'une religion où tout réussit. »

CIX

A peu près vers le temps où Chassagnol avait fait dans l'atelier sa grande tirade sur le moderne, Coriolis s'était mis à attaquer deux grandes toiles. Il y travaillait quinze mois, soutenu dans la fatigue, le courage d'un si long effort, par la perspective de l'Exposition univer-

ielle de 1855, qui, en rassemblant l'Art de tous les peuples, allait donner le monde pour public à sa grande et hardie tentative.

A l'Exposition du 15 mai, ces deux toiles montraient en même temps que le dégagement complet du coloriste annoncé par le *Bain turc*, un renouvellement du peintre, de ses procédés, de ses aspirations, de son genre. Dans ces deux compositions, intitulées, l'une : *Un Conseil de révision* et l'autre : *Un Mariage à l'église*, Coriolis apportait une pâte de couleur se rapprochant de la belle pâte espagnole, de larges harmonies solides et sévères, où ne restait plus rien des tons claquants de sa première manière, une étude rigoureuse de la nature, une accusation caractéristique de la réalité.

Le sujet de la première de ces toiles, la *Révision*, lui avait permis ce mélange de l'habillé et du nu qu'autorisent si rarement les sujets modernes. Des parties de corps superbes, un torse, un bras, une jambe, un fragment d'une forme qui se rhabillait ou se déshabillait, se détachaient çà et là. Au centre de la toile, sur l'estrade, devant les personnages du bureau, les uniformes, les habits noirs officiels, les têtes de fonctionnaires, l'académie d'un jeune homme examiné par le chirurgien dressait la figure admirable du nu martial du dix-neuvième siècle. Et des fonds de foule, dans la grande salle Saint-Jean, s'agitaient avec les turbulences et les émotions des loges du *Cirque* de Goya, dans ses lithographies de Bordeaux.

L'autre tableau de Coriolis, *Un Mariage à l'église*, représentait une messe de première classe à Saint-Germain-des-Prés. Le moment choisi par Coriolis était celui où le prêtre, faisant face au public, bénissait le poêle levé par deux enfants, deux petites figures éphébiques ressemblant à des génies de l'hyménée en collégiens. Derrière les mariés, se voyaient les deux familles sur les fauteuils rouges de premier rang. Beaucoup de femmes étaient complétement retournées ou de profil, regardant les toilettes avec la vague émotion du mariage

et de la messe sur la figure. Des jeunes filles maigres, des virginités séchées, pointaient çà et là. Du milieu de la légèreté des élégances, se levait, dans une couleur puissante et magnifique, un suisse tenant de la main gauche une hallebarde dont le fer de lance laissait pendre un ruban de satin blanc : Coriolis l'avait peint de profil perdu, la bajoue et la barbe grise rebroussées par son col de chemise, sa grosse oreille détachée et coupée par le linge roide, son grand baudrier amarante et or traversant son habit chamarré et lourd, ses basques se perdant sur ses mollets bas et farnésiens, enfermés dans un coton blanc dont ils faisaient crever les mailles. Au delà de la balustrade, dans les stalles de bois, au-dessous des peintures, se dessinaient deux spirituelles silhouettes de prêtres, en surplis, dont l'un se chatouillait les lèvres avec le pompon de sa barrette; l'autre lisait l'office penché sur un livre dont la tranche dorée avait une lueur de la flamme des cierges. Dans le chœur, comme dans une rose de lumière, se perdaient des enfants de chœur à ceintures bleues, à robes de dentelles, l'officiant en chasuble d'or, l'autel d'or, avec son petit temple, les chandeliers, les candélabres allumés et dont les feux montaient dans le scintillement criard des verrières modernes. Pour repoussoir à toutes ces splendeurs, un coin de bas côté près du chœur rassemblait, au-dessous d'un tronc d'offrande, une vieille femme à genoux par terre, un bonnet sale et troué laissant voir ses cheveux gris; une espèce de petite brune mystique, en deuil de laine, les yeux au ciel, appuyée sur un parapluie, avec un geste de Sainte d'ancien tableau qui pose ses mains sur un instrument de supplice; une mère du peuple portant un enfant qui dormait tout roide dans ses bras, et un tout jeune ouvrier, en veste et en pantalon de cotonnade bleue, regardant la messe, les deux mains dans ses poches, et une miche de pain sous le bras

CX

Coriolis éprouvait une grande et cruelle déception devant l'indifférence qui accueillait ses deux toiles à l'Exposition.

Le public, cette année-là, allait aux grands noms d'Ingres, de Delacroix, de Decamps. Sa curiosité s'éparpillait sur les écoles allemandes, anglaise, sur l'art étranger d'outre-Rhin, d'outre-mer. Son attention avait trop à embrasser pour reconnaître et saluer les efforts nouveaux de l'art français.

Il eut encore contre ses tableaux l'idée générale, l'opinion faite que la question de la représentation du moderne en peinture, soulevée par les essais, hardis jusqu'au scandale, d'un autre artiste, était définitivement jugée. La critique ne voulut pas y revenir; et il se fit entre elle et le public une tacite entente de parti pris pour ne pas tenir compte à Coriolis du réalisme nouveau qu'il apportait, un réalisme cherché en dehors de la bêtise du daguerréotype, de la charlatanerie du laid, et travaillant à tirer de la forme typique, choisie, expressive des images contemporaines, le style contemporain.

Son exposition n'eut aucun retentissement. On ne parla de lui que pour le plaindre de cette singulière idée. Et, au moment de clôturer son salon, dans un méprisant post-scriptum, le patriarche de l'éreintement classique l'accablait sous ce cliché de sa critique :

«... Qu'il nous soit permis de parler ici, en finissant, de deux toiles sur lesquelles notre critique nous semble appelée à dire un dernier mot. Quoique le public en ait fait justice, il nous semble de notre devoir d'insister sur le caractère de ces deux malheureuses tentatives, osées par un peintre qui avait donné quelques promesses, et autour duquel la camaraderie avait essayé de faire

quelque bruit... Quand de tels symtômes se produisent quand le trouble de l'art se révèle par de tels signes, il faut les enregistrer; c'est à ce prix seulement qu'on peut suivre les déviations et les défaillances de l'école moderne... Comment l'auteur de ces deux pauvres et regrettables toiles, un *Conseil de révision* et une *Messe de mariage*, n'a-t-il pas compris que la grande peinture était incompatible avec la vulgarité, la réalité commune du moderne? Comment n'a-t-il pas compris qu'il y avait presque un blasphème à vouloir faire du nu, du nu divin, du nu sacré, avec le nu d'un conscrit? Comment n'a-t-il pas compris que la toilette a besoin de perdre son actualité et sa frivolité dans ce caractère de noblesse éternelle et permanente que savent seuls lui attribuer les maîtres?... A Dieu ne plaise que nous voulions décourager les jeunes talents! Mais il y a là, nous ne pouvons le cacher, quoi qu'il nous coûte, un grand abaissement. Peindre de tels sujets, c'est manquer à la haute et primitive destination de la peinture, c'est descendre l'art à la photographie de l'actualité. A quels abîmes de ce qu'on appelle maintenant « le vrai contemporain » veut-on donc nous entraîner? Supprimera-t-on dans la peinture l'intérêt moral, la perspective du passé, tout ce qui force l'esprit à s'élever au dessus de l'atmosphère commune? Nous ne pouvons nous défendre d'une pénible impression, en songeant que c'est devant l'étranger, à l'Exposition des grandes œuvres de l'Europe, en face de l'Allemagne, cette terre de la pensée qu'un peintre français a eu le triste courage d'exposer de pareils échantillons de la décadence de notre art... Sans doute, il n'y a pas à craindre que de tels exemples prévalent jamais : la France, si fidèle au sentiment et au bon sens de l'art, se rappellera toujours qu'elle est la noble patrie du Poussin et de Le Sueur. Mais les esprits clairvoyants ne peuvent s'empêcher de voir l'art actuel menacé, comme l'École grecque après la mort d'Alexandre, d'une invasion de ces peintres de mœurs vulgaires qu'on appelait alors des *rhyparographes*... Les

barbares sont toujours aux portes de l'art, ne l'oublions pas; et il importe à tous ceux dont c'est la charge, à la critique, dont c'est la mission, au gouvernement, dont c'est le devoir, de redoubler d'encouragements pour les talents purs, honnêtes, se vouant dans l'ombre à la peinture sévère, résistant aux basses sollicitations de la mode, du succès et du public, défendant la tradition, disons-le, la religion de cet art élevé dont l'École de Rome est le sanctuaire, l'asile et le palladium. »

CXI

Depuis quelque temps, Garnotelle venait assez souvent dîner chez Coriolis.

Manette, qui commençait à donner sa petite opinion, le soutenait dans la maison, disant à Coriolis qu'elle ne comprenait pas comment il vivait entouré de gens qui ne lui étaient bons à rien, et pourquoi il repoussait les avances d'un homme de talent, ayant un nom, une position, de relation honorable, et capable plus tard de lui être utile dans le chemin de son avenir.

Coriolis laissait Garnotelle revenir, non sans prendre un secret plaisir aux chamaillades, aux petites disputes taquines, aux asticotages entre Anatole et Garnotelle, chaque fois qu'ils se rencontraient ensemble. Anatole se trouvait blessé du ton de Garnotelle à son égard, et il était bien rare que sous l'excitation du vin, de la causerie, il n'*attrapât* pas son ancien camarade.

Un soir, il ne lui avait encore rien dit.

— Eh bien! mon vieux, — fit-il après dîner, en allant s'asseoir auprès de lui, et en lui frappant amicalement sur la cuisse, — on dit donc que tu te présentes à l'Institut... Comment! nous allons avoir un ami qui a encore des cheveux avec des palmes vertes?... Merci! de la chance

— Oh! oh! — dit Garnotelle, — je me présente... mais voilà tout... Je sais que je n'ai aucune chance... que je suis tout à fait indigne... Mon Dieu! ce sont mes camarades... On m'a un peu forcé la main... Oh! je ne serai pas nommé... Mais enfin, je l'avoue, je serais très-content, très-flatté, si tu veux, que mon nom fût sur la liste des candidats...

— Tu la fais à la modestie? C'est comme tu voudras... Farceur, va! laisse-moi donc tranquille... Tu as des chances, des chances... Tu ne te figures pas toutes tes chances, tiens!

— Eh bien! veux-tu me faire l'amabilité de me les dire? tu m'obligeras...

— Voici... D'abord, mon cher, tu n'es pas savant... Très-bon... excellent... L'Institut, ça lui va... Rien à craindre... Pas d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, pas même une brochure de cinquante centimes sur la fabrication des couleurs... Tu sais cela aussi bien que moi : un monsieur qui écrit... l'Institut, jamais! Et d'une... Comme orateur, tu ne tires pas des feux d'artifice... tu es tempéré comme métaphores... tu causes même mal... Encore très-bon, ça! Tu serais brillant dans les salons, tu ferais de l'effet, de l'esprit, du bruit, des mots, pour défendre l'Institut... Très-mauvais! Tu manquerais à la gravité de sa cause, tu compromettrais la solennité du corps... Du sérieux, du silence, voilà ce qu'il faut... et ce que tu as de naissance... Et de deux! Tu ne travailles pas dans la solitude... Encore une très-bonne note... Ça leur fait toujours peur d'un gaillard bizarre, indépendant, pas soumis... Le monde où tu vas, parfait! On n'y a jamais dit un mot contre l'Institut, c'est connu... Et puis, encore une bonne chose, ce n'est pas du monde qui tire trop l'œil... Tu l'as très-bien choisi... Voilà quelque temps que tu n'as pas trop de Presse; on ne parle pas trop de toi... une chance de plus... Ah ça! qu'est-ce qui te manque, je te demande un peu? Tout, tu as tout!... Voyons. tiens... tu ne montes pas à cheval...

Très-important... Si l'on te voyàit cavalcader, tu comprends... Tu n'es pas d'une élégance exagérée... Enfin, tu n'as pas un chic de gentleman... tu n'es pas même... je te dis cela entre nous... tu n'es pas même, Dieu merci pour toi, d'une propreté à effrayer, — fit Anatole en lui mettant le doigt sur des taches de son collet d'habit. — Ah! si tu n'appelles pas tout cela des chances!... Comment! tu n'as rien qui te fasse remarquer, rien dans toute ta personne qui soit voyant... tu ressembles à tout le monde, des pieds à la tête... tu es arrivé, gros malin! à n'avoir pas de personnalité du tout... et tu viens nous dire que l'Institut ne voudra pas de toi!... Mais tu es l'idéal de l'Institut : ils te rêvent!

— Tu es très-amusant, — dit Garnotelle d'un air piqué.

— Et, quand à tout cela il vient s'ajouter la protection d'un bonhomme de là, qui voit dans le charmant garçon qui se présente le mari futur de mademoiselle sa fille...

— Oh! il n'y a rien de fait, — dit vivement Garnotelle, tout étonné de ce que savait Anatole, — et je te prierai de ne pas parler d'une personne...

— Charmante!... mais pas jolie, à ce qu'on dit... Oh! je la laisse! oh! je la laisse!... — fit Anatole avec une intonation de Sainville; et il se versa le second verre d'eau-de-vie qui montait la verve de ses charges, les poussait à une sorte d'insistance et de ténacité acharnée.

— Enfin, mon cher, mes compliments. Ce ne serait que la nièce d'un membre de l'Institut que tu serais encore un veinard, et un joli! Il y a des camarades... et qui étaient forts... qui n'ont jamais pu arriver à s'approcher de l'Académie autrement que par des femmes qui connaissaient du monde de la boutique, et qui assistaient aux grandes séances... Mais toi..

Garnotelle fit un geste d'impatience.

— Ah çà! mon cher, est-ce que tu me crois assez bête pour que je ne trouve pas ça tout simple... qu'un beau-père tâche de repasser sa contre-marque à son

gendre, et de lui avoir un petit fauteuil à côté de lui, sous la coupole? Mais ça se fait dans les meilleures sociétés... C'est même dans les lois de la nature, tu ne trouves pas? Autrefois, on avait des idées bêtes dans ce corps de vieux immortels : ils se figuraient qu'un artiste était fait pour vivre pour l'art... Un jeune artiste qui se mariait dans une famille chouette et posée, c'était pour eux un *habile*, un *monsieur*... Mais aujourd'hui...

— Tiens! moi, je vais te dire ce que tu es, toi... — fit Garnotelle, avec une certaine animation, en lui coupant la parole, — tu es un blagueur! La blague t'a mangé, mon cher, et tu ne feras jamais que cela, des blagues!

— Vous êtes assommant, Anatole, — dit Manette. — Vous êtes toujours à tourmenter Garnotelle, n'est-ce pas, Coriolis? Moi, qui déteste qu'on se dispute... C'est si bon d'être un peu tranquille, après son dîner... à causer gentiment...

— Ah! si l'on ne peut plus rire maintenant! — fit Anatole. — Eh bien! quoi, parce qu'on bave un peu sur ses contemporains?... Et puis ça l'amuse, Garnotelle... N'est-ce pas que ça t'amuse, mon vieux Garnotelle?

CXII

Lorsque Manette était entrée dans la maison, Anatole s'était effacé devant elle, et il avait mis la plus aimable bonne grâce à lui céder la direction de l'intérieur, cette espèce de rôle de gouvernante que peu à peu il s'était laissé aller à remplir auprès de Coriolis. Manette lui en avait su gré. Puis Anatole s'était encore bien fait venir d'elle par des soins, des attentions, une sorte de petite cour.

Sans être taillé pour la passion, Anatole était un garçon de tempérament amoureux et de nature insinuante.

Prompt à s'enflammer en dessous, habile à se glisser sans en avoir l'air, il était un soupirant dans les coins, un patito de complaisance infatigable, un de ces séducteurs à petit bruit, sournois et modestes, qui peuvent un jour devenir dangereux. Il se chauffait aux femmes comme au feu des autres, et il s'acoquinait près des maîtresses de ses amis comme il s'acoquinait dans leur atelier. Cela lui semblait sans déloyauté et tout simple. Dans la vie, il ne s'était guère connu la propriété de rien, il avait toujours un peu vécu d'une existence à côté, et l'amour auquel il assistait, et qui se passait près de lui, lui semblait une chose à partager aussi bien que la soupe qu'on mange avec un camarade.

Aussi fut-il avec Manette ce qu'il avait été avec toutes les femmes rencontrées ainsi par lui en demi-ménage avec un homme : un *désireur*. Et Manette ne manqua pas d'être flattée de cette adoration humble, muette, contemplative, où elle trouvait et goûtait l'aplatissement d'un domestique. Un jour, comme on revenait de la campagne, où l'on avait été en bande, elle s'amusa beaucoup d'une provocation en duel d'Anatole au beau Massicot. Massicot avait coqueté avec elle toute la soirée d'une façon marquée : Anatole s'en était aperçu, puis s'en était indigné au nom de Coriolis qui n'avait rien vu; et l'ivresse lui enlevant un instant sa peur naturelle et foncière des coups, il était entré dans une frénésie d'homme qui a le vin mauvais, et qui se croit un peu l'amant de la femme d'un ami. Au reste, cet accès de jalousie et de courage dura peu : dégrisé le lendemain, il ne songea pas à se battre. Mais il avait eu un mouvement dont Manette ne put s'empêcher d'être flattée tout bas, en en riant tout haut.

Cependant, comme elle ne voulait point tromper Coriolis, qu'Anatole d'ailleurs était le dernier homme avec lequel elle l'eût trompé, un homme qu'elle mésestimait pour son peu de talent, et surtout pour son peu de notoriété artistique, elle fut vite lassée et ennuyée de ce pauvre et bas adorateur. Aux premiers jours, elle avait

eu pour lui des yeux indulgents, des pardons de camarade. Maintenant elle voyait tous ses mauvais côtés. Elle lui trouvait des expressions, des mots, des manières abjectes, populacières, qui la dégoûtaient comme les taches de sa blouse blanche. Avec la superbe aristocratie de la femme de basse classe, ses dédains pour tout ce qui ne joue pas le *distingué*, elle finit par le prendre en grippe et en mépris. Elle ne lui pardonna plus rien, pas même de la faire rire. Toutes ses vanités féminines se soulevèrent contre l'idée qu'un homme d'un si mauvais genre pût aspirer à elle, et elle se trouva, au bout de quelque temps, honteuse au fond, humiliée, enragée de la persistance de cet amoureux patient qui continuait à faire le gentil et l'aimable, avec l'air de ne rien demander et d'attendre.

Mais voyant la vive affection de Coriolis pour Anatole, le besoin qu'il avait de sa bonne humeur, elle dissimulait tous ses méchants sentiments. De temps en temps seulement, tout doucement, avec son tact de femme, et sans que Coriolis pût y trouver une intention, elle remettait et faisait redescendre Anatole à l'humble place qu'il avait dans la maison, à l'infériorité et au parasitisme de sa position.

CXIII

A la fin de l'été, Coriolis partait tout à coup seul pour les bains de mer.

Il y restait un mois et en rapportait l'ébauche très-avancée d'un tableau.

C'était la plage de Trouville par un beau jour d'août, vers les six heures du soir, à l'heure où le soleil, s'abaissant sur la mer, fait remonter de chaque vague les feux d'un miroir brisé, et jette dans l'air plein de reflets une réverbération où les couleurs s'allument avec des vivacités de fleurs.

Au premier plan, dans le coin à droite et à l'abri d'ombre de deux cabanes de bain posées à angle droit, un baigneur aux formes athlétiques, en chemise de flanelle rouge violacée par la mer et noircie de mouillure à la ceinture, était debout sur ses larges pieds tannés s'enfonçant dans le sable, auprès de Normandes assises, en jupons noirs et en tricots noirs, le bonnet de coton tout blanc sur leurs figures au teint de pomme, aux yeux d'avoués. De là partait le chemin de planches, menant les pieds nus à la mer, qui faisait voir au bord du tableau comme des corbeilles d'enfants renversées : des grappes, des tas de jolis bébés, à moitié enterrés dans les trous que creusaient leurs petites bêches et leurs grandes cuillers de bois; un fouillis de chevelures blondes, de chairs roses, d'yeux noirs, de bras ronds, de mollets nus, de jupons aux dents de dentelles, de chapeaux de petit marin, de tabliers pleins de coquillages, de petites mains faisant des gâteaux de sable dans des bols russes, de robes blanches au gros chou de rubans dans le dos, un pêle-mêle d'où se détachaient deux petits garçons voués au Sacré-Cœur, qui, tout en rouge des bottines à la casquette, semblaient montrer là de la pourpre d'église.

Au milieu de ce petit monde éparpillé par terre, se levait un groupe de jeunes gens tout habillés de velours noir, et dont les courtes braies laissaient à découvert des bas à bandes bleues et rouges. Appuyés sur des parasols de soie jaune doublés de vert, ils causaient avec deux jeunes femmes qui laissaient pendre tout épars sur leurs burnous leurs cheveux encore un peu pleurants et moites de la lame du matin; et l'une des deux, tenant de sa main retournée la corde du mât des bains, faisait sécher dessus et chatouiller de soleil sa blonde chevelure annelée, qu'elle frottait, la tête un peu renversée, en se balançant doucement, contre le chanvre vibrant.

Jeté en avant, ce groupe coupait la longue ligne de chaises adossées contre le front des cabanes de bains,

et qui allongeaient presque jusqu'au fond de la toile la perspective des toilettes.

Là, sous le rose tendre et doux des ombrelles voltigeant sur les visages, les poitrines, les épaules, étaient assises les baigneuses de Trouville. Le pinceau du peintre y avait fait éclater, comme avec des touches de joie, la gaieté de ces couleurs voyantes qu'harmonise la mer, la fantaisie et le caprice des élégances nouvelles de ces dernières années, cette Mode, prise à toutes les modes, qui semble mettre au bord de l'infini un air de bal masqué dans un coin de Longchamp. Tout se mêlait, se heurtait, les lainages bariolés des Pyrénées, les saute-en-barque aux caracos, les mantelets de dentelle noire à des vestes de jockey, les transparents de mousseline aux vareuses coquelicot, les jupes de gaze de Chambéry aux paletots de cachemire agrémentés de soies du Thibet. Çà et là, s'apercevait quelque joli détail: un bout de pied sur un barreau de chaise montrait un bas écossais, un chignon s'échappait d'un tricorne de paille, des lueurs d'or pâle jouaient dans un creux de jupe maïs, la plume ocellée d'un paon ou l'aile mordorée d'un faisan courait sur un chapeau, un peigne d'or à lentilles de corail mordait la tête d'une brune, de grands pendants d'or remuaient à un bout d'oreille rouge d'avoir été percée le matin; et les lourds colliers d'ambre à gros grains, la grosse et riche bijouterie des agrafes normandes, brillaient sur de coquettes roulières rayées.

En avant des chaises s'étendait la plage avec son sable piétiné et plein d'enfoncements de pas, la plage humide, brunissant vers la mer, et coupée de *naus* où se noyaient des morceaux de ciel.

Là allaient et venaient, avec un petit pas rapide qui se réchauffait du frisson du bain, des promeneuses caressées de leur voile, la robe troussée sur la jupe rouge, et découvrant leurs hautes bottines jaunes. D'autres marchaient lentement, s'appuyant d'une main gauche et coquette sur une grande canne, enveloppées les unes et les autres de ce flottement d'étoffes, de ce voltigement

de rubans par derrière que fait la brise de la mer. Et là encore, des fillettes déchaussées, les jambes nues et hâlées sous leur robe, couraient après les chiens errants de la plage. Puis, sur des chaises groupées et semées, de petites sociétés ramassées faisaient ces taches de pourpre et de blanc, ces taches franches, brutales, criardes, qui jettent leur vie et leur fête dans l'aveuglante et métallique clarté de ces paysages, sur le bleu dur du ciel, sur le vert glauque et froid de la Manche. Au loin, un vieux cheval ramenait au galop une cabane à flot; plus loin encore, au delà de la dernière *nau*, avec cette touche nette et ce piquage de ton que l'horizon de la mer donne aux promeneurs microscopiques qui la côtoyent, se détachait une folle cavalcade d'enfants sur des ânes. Et tout au bout de la plage, au bord de l'écume de la première vague, tout seul, un vieux petit curé s'apercevait tout noir, lisant son bréviaire en longeant l'immensité.

CXIV

Pendant l'absence de Coriolis et son séjour à Trouville, Anatole avait eu l'étonnement de voir changer la manière d'être de Manette avec lui. La femme désagréable, froide et dédaigneuse, le tenant à distance, était peu à peu devenue douce, prévenante, aimable. Coriolis revenu, elle continua à parler à Anatole, à faire attention à lui, à le traiter en ami de la maison. Et il semblait à Anatole que chaque jour la bonne camaraderie de Manette prenait avec lui plus d'abandon et de familiarité. Un rien de coquetterie lui paraissait s'échapper d'elle. Dans ce qu'elle lui disait, dans les gestes dont elle le frôlait, dans les longs silences à l'atelier, dans ces heures où elle l'enveloppait d'elle-même sans lui parler, Anatole sentait quelque chose de cette femme

lui sourire, l'irriter, le tenter, l'appeler. Et un reste de ce vieux sentiment qui n'était pas tout à fait mort lui revenait.

Une après-midi, il n'avait pas déjeuné ce jour-là à l'atelier : — Tiens! Coriolis n'y est pas? — fit-il en trouvant Manette seule.

— Je ne l'ai pas entendu rentrer, — répondit Manette.

Et comme Anatole décrochait sa vareuse de travail :

— Oh! vous allez travailler? Il fait si chaud aujourd'hui... Voyons, faites-moi une cigarette... et mettez-vous là... là...

Et se rangeant un peu sur le divan, où elle était étalée dans une pose dénouée et vaincue par la paresse du Midi, elle ne se retira pas assez pour qu'Anatole n'eût pas contre lui la chaleur de sa jupe vivante. A la fois renversée en arrière et penchée sur elle-même, avec un mouvement qui faisait bâiller un peu son peignoir négligemment déboutonné d'en haut, elle passait, de temps en temps, sur le commencement de rondeur et l'entre-deux moite de ses seins, la caresse distraite du bout de ses doigts.

Elle ne parlait pas à Anatole, elle ne le regardait pas, elle n'avait pas l'air de penser qu'il fût là. Rien d'elle ne s'occupait de lui. Et cependant, il paraissait à Anatole que jamais il n'avait été si près de la minute d'un caprice et de la faiblesse d'une femme. Le son de voix avec lequel Manette lui avait dit de venir s'asseoir auprès d'elle, sa jupe qu'elle laissait contre lui avec un peu de son corps, son abandon de rêve, le joli jeu animé des muscles de ses bras à demi nus, sa main laissant pendre sa cigarette éteinte, le demi-jour amoureux de la tente de l'atelier où elle se tenait à demi couchée, l'ombre tendre allongeant l'ombre de ses paupières sur le bleu adouci de ses yeux, ces passes lentes, errantes, dont elle promenait le chatouillement sur sa gorge, tout apportait peu à peu à Anatole ces séductions de volupté muette avec lesquelles la femme allume et sollicite,

sans un mot, sans un sourire, rien qu'avec la tentation de sa mollesse et de son silence, l'audace des sens de l'homme.

Un moment, il voulut s'arracher de là. Mais son regard rencontra le regard de Manette, un de ces regards troublants qui laissent tout lire, une provocation, un défi, une ironie, dans l'énigme d'un éclair...

D'un mouvement fou, Anatole se jeta sur elle et voulut l'enlacer; mais Manette, glissant entre ses bras, l'arrêta net par un éclat de rire, au milieu duquel elle cria deux ou trois fois : — Coriolis!

Et, debout, posée devant Anatole, elle lui jetait au visage l'insulte de ce rire forcé de comédienne qui la secouait toute, et faisait onduler son peignoir autour d'elle.

— Eh bien! quoi? — fit en entrant Coriolis.

— Elle le savait rentré, — se dit Anatole.

— Qu'est-ce qu'il y a? — reprit Coriolis intrigué de l'air penaud de son ami, du rire interminable de Manette, et ne sachant trop quelle figure faire entre eux deux.

— Ah! mon cher, — ricana Manette, — tu as un ami qui est galant aujourd'hui... mais galant!...

Elle s'interrompit pour pouffer encore.

— Oh! une plaisanterie... — fit Anatole en cherchant son air le plus naturel; et il rougit.

— Certainement... certainement... une plaisanterie, — et Manette tapota enfantinement les joues de Coriolis.

Elle avait ce qu'elle voulait : une histoire qu'elle pouvait empoisonner, une arme traîtresse en réserve pour combattre et tuer quand elle voudrait l'amitié de cœur de Coriolis pour Anatole.

lui sourire, l'irriter, le tenter, l'appeler. Et un reste de ce vieux sentiment qui n'était pas tout à fait mort lui revenait.

Une après-midi, il n'avait pas déjeuné ce jour-là à l'atelier : — Tiens! Coriolis n'y est pas? — fit-il en trouvant Manette seule.

— Je ne l'ai pas entendu rentrer, — répondit Manette.

Et comme Anatole décrochait sa vareuse de travail :

— Oh! vous allez travailler? Il fait si chaud aujourd'hui... Voyons, faites-moi une cigarette... et mettez-vous là... là...

Et se rangeant un peu sur le divan, où elle était étalée dans une pose dénouée et vaincue par la paresse du Midi, elle ne se retira pas assez pour qu'Anatole n'eût pas contre lui la chaleur de sa jupe vivante. A la fois renversée en arrière et penchée sur elle-même, avec un mouvement qui faisait bâiller un peu son peignoir négligemment déboutonné d'en haut, elle passait, de temps en temps, sur le commencement de rondeur et l'entre-deux moite de ses seins, la caresse distraite du bout de ses doigts.

Elle ne parlait pas à Anatole, elle ne le regardait pas, elle n'avait pas l'air de penser qu'il fût là. Rien d'elle ne s'occupait de lui. Et cependant, il paraissait à Anatole que jamais il n'avait été si près de la minute d'un caprice et de la faiblesse d'une femme. Le son de voix avec lequel Manette lui avait dit de venir s'asseoir auprès d'elle, sa jupe qu'elle laissait contre lui avec un peu de son corps, son abandon de rêve, le joli jeu animé des muscles de ses bras à demi nus, sa main laissant pendre sa cigarette éteinte, le demi-jour amoureux de la tente de l'atelier où elle se tenait à demi couchée, l'ombre tendre allongeant l'ombre de ses paupières sur le bleu adouci de ses yeux, ces passes lentes, errantes, dont elle promenait le chatouillement sur sa gorge, tout apportait peu à peu à Anatole ces séductions de volupté muette avec lesquelles la femme allume et sollicite,

sans un mot, sans un sourire, rien qu'avec la tentation de sa mollesse et de son silence, l'audace des sens de l'homme.

Un moment, il voulut s'arracher de là. Mais son regard rencontra le regard de Manette, un de ces regards troublants qui laissent tout lire, une provocation, un défi, une ironie, dans l'énigme d'un éclair...

D'un mouvement fou, Anatole se jeta sur elle et voulut l'enlacer; mais Manette, glissant entre ses bras, l'arrêta net par un éclat de rire, au milieu duquel elle cria deux ou trois fois: — Coriolis!

Et, debout, posée devant Anatole, elle lui jetait au visage l'insulte de ce rire forcé de comédienne qui la secouait toute, et faisait onduler son peignoir autour d'elle.

— Eh bien! quoi? — fit en entrant Coriolis.

— Elle le savait rentré, — se dit Anatole.

— Qu'est-ce qu'il y a? — reprit Coriolis intrigué de l'air penaud de son ami, du rire interminable de Manette, et ne sachant trop quelle figure faire entre eux deux.

— Ah! mon cher, — ricana Manette, — tu as un ami qui est galant aujourd'hui... mais galant!...

Elle s'interrompit pour pouffer encore.

— Oh! une plaisanterie... — fit Anatole en cherchant son air le plus naturel; et il rougit.

— Certainement... certainement... une plaisanterie, — et Manette tapota enfantinement les joues de Coriolis.

Elle avait ce qu'elle voulait : une histoire qu'elle pouvait empoisonner, une arme traîtresse en réserve pour combattre et tuer quand elle voudrait l'amitié de cœur de Coriolis pour Anatole.

CXV

Coriolis avait fini son tableau de la plage de Trouville. Le peintre n'avait pas voulu seulement y montrer des costumes : il avait eu l'ambition d'y peindre la femme du monde telle qu'elle s'exhibe au bord de la mer, avec le piquant de sa tournure, la vive expression de sa coquetterie, l'osé de son costume, le négligé de sa robe et de sa grâce, l'espèce de déshabillé de toute sa personne. Il avait voulu fixer là, dans ce cadre d'un pays de la mode, la physionomie de la Parisienne, le type féminin du temps actuel, essayé d'y rassembler les figures évaporées, frêles, légères, presque immatérielles de la vie factice, ces petites créatures mondaines, pâles de nuits blanches, surmenées, surexcitées, à demi mortes des fatigues d'un hiver, enragées à vivre avec un rien de sang dans les veines et un de ces pouls de grande dame qui ne battent plus que par complaisance. Les distinctions, les lassitudes, les élégances, les maigreurs aristocratiques, les raffinements de traits, ce qu'on pourrait appeler l'exquis et le suprême de la femme délicate, il avait tâché de l'exprimer, de le dessiner dans l'attitude, la nerveuse langueur, la minceur charmante, le caprice de gestes, la distraction du sourire, l'errante pensée de plaisir ou d'ennui de toutes ces femmes épanouies à l'air salin, au vent de la côte, paresseuses et revivantes comme des plantes au soleil. De jolies convalescentes au milieu des énergies de la nature, — c'était le contraste qu'il avait cherché en faisant lever sous ses pinceaux, de toutes ces marques de petits talons de Cendrillon semés sur la plage, les figures qu'elles font rêver.

Le public ne vit rien de cette ambition de Coriolis dans son tableau exposé chez un grand marchand de la rue Laffitte.

CXVI

Avec la pudeur qu'il avait de ses découragements et de ses amertumes, l'espèce d'habitude sauvage qui lui faisait dévorer, sans rien dire, le chagrin comme la maladie, Coriolis resta, presque un mois, après l'humiliation de cet insuccès, taciturne, étendu sur son divan, fumant, ne faisant rien.

Au bout d'un mois de ce *far niente* rageur, il empoigna une grande toile, et se mit à la brouiller impétueusement d'un charbonnage rehaussé de coups de craie Et bientôt de ce travail sabré, sous le tâtonnement et la confusion des lignes, des contours, des accentuations, des repentirs, dans le nuage de crayonnage et le trouble roulant des formes, il commença à sortir comme l'apparence d'une jeune femme et d'un homme, d'un vieillard.

Alors, se chambrant dans son atelier, Coriolis y resta quinze jours, enfermé, seul, n'y voulant personne. Le matin, il allumait lui-même son poêle pour être prêt au travail avec le jour. Il arrivait au dîner, las, épuisé, avec ces affaissements qu'ont les grands corps, ces fatigues éreintées qui les répandent, comme brisés, sur les meubles.

— A demain, — dit-il un soir à Manette et à Anatole en se levant de table pour aller dormir, — vous verrez.

— C'est cela, — leur dit-il brusquement le lendemain devant sa toile; et il se jeta derrière eux, sur le divan, dans l'ombre.

Cela, voici ce que c'était.

Dans un arrangement qui rappelait un peu *le Pâris et l'Hélène* de David, se voyait un couple de grandeur nature : une jeune fille nue au bord d'un lit, sur laquelle se penchait, avec des bras de désir, la passion d'un vieil-

lard. D'un côté, une lumière, le matin d'un corps, la première innocence de sa forme, sa première splendeur blanche, une gorge à demi fleurie, des genoux roses comme s'ils venaient de s'agenouiller sur des roses, un éblouissement comme l'aurore d'une vierge, une de ces jeunesses divines de femmes que Dieu semble faire avec toutes les beautés et toutes les puretés comme pour les fiancer à l'amour d'une autre jeunesse; de l'autre, imaginez la laideur, la laideur morale, la laideur de l'argent, la laideur des cupidités basses et des stigmates ignobles, la laideur froncée, écrasée, déprimée, abjecte, de ce que la Banque met sur la face de la Vieillesse, la voracité de l'Usure dans le Million, ce que la caricature physiologique de notre temps a saisi au vif, élevé à la grandeur, presque à la terreur, par la puissance du dessin.

Le vieillard créé par Coriolis n'avait rien de ce grand désir triste, presque mélancolique, de la vieillesse amoureuse qu'on voit dans l'ombre des vieux tableaux soupirer après la nudité d'une Suzanne. Il était l'amoureux sinistre peint par le mot des femmes : « *un vieux* ». On voyait en lui la paillardise, le libertinage de l'âge, ces derniers appétits presque féroces de la fin des sens, le goût des amours qui tournent en affaires de mœurs et se dénouent à la Correctionnelle. La galvanisation de l'érotisme sénile, la congestion sanguinolente d'yeux sans cils, le hiatus d'une bouche édentée et humide, des morceaux de nudités effrayants et grotesques montraient ce monstre : un minotaure dans un roquentin, — le satyre bourgeois.

Cependant la femme reposait tranquille, attendant, passive, sans se détourner. Sa peau, sans dégoût, ne reculait pas; et elle paraissait livrer, avec l'habitude d'un métier, avec une indifférence ingénue, le rayonnement et la pudeur de tout son corps à ces yeux de viol.

Dans ce contraste de la femme et du monstre, du vieillard et de la jeune fille, de la Belle et de la Bête, le peintre avait mis l'espèce d'horreur de l'approche d'une

blanche par un gorille. L'opposition était sans pitié, sans miséricorde, et pour ainsi dire inhumaine. On voyait qu'une volonté mauvaise, un caprice féroce d'artiste, s'étaient tendus pour faire la plus épouvantable, la plus révoltante, la plus sacrilége et la plus antinaturelle des antithèses. L'exécution en était presque cruelle. D'un bout à l'autre, la main, emportée par la rage de l'idée, avait voulu frapper, blesser, épouvanter et punir. Des coups de pinceau çà et là ressemblaient à des coups de fouet. Les chairs étaient rayées comme avec des griffes. Il y avait du rouge d'orage et de sang dans les rideaux de feu du lit, dans les flambées de la soie autour du corps de la femme. La lourde atmosphère de volupté d'un Giorgione pesait avec son étouffement dans la chambre. Et des morceaux d'étoffes, rigides, tordus, serpentant, faisaient voir comme les redressements de lanières et les envolées sifflantes de bouts de robes d'Erynnis et de vêtements d'anges vengeurs...

Ce n'était point obscène : c'était douloureux et blasphématoire.

Il est dans la vie de l'artiste des jours qui ont de ces inspirations, des jours où il éprouve le besoin de répandre et de communiquer ce qu'il a de désolé, d'ulcéré au fond du cœur. Comme l'homme qui crie la souffrance de ses membres, de son corps, il faut que ce jour-là l'artiste crie la souffrance de ses impressions, de ses nerfs, de ses idées, de ses révoltes, de ses dégoûts, de tout ce qu'il a senti, souffert, dévoré d'amertume au contact des êtres et des choses. Ce qui l'a atteint, froissé, blessé dans l'humanité, dans son temps, dans la vie, il ne peut plus le garder : il le vomit dans quelque page émue, saignante, horrible. C'est le débridement d'une plaie; c'est comme si dans un talent crevait le fiel, cette poche, chez certains génies, de certains chefs-d'œuvre. Il y a des jours où, sur son instrument, violon, ou tableau, ou livre, dans une création où frémit son âme, tout artiste exquis et vibrant jette une de ces pages palpitantes, coléreuses, enragées, où il y a de l'agonie et

du blasphème de crucifié; des jours où il s'enchante dans une œuvre qui lui fait mal, mais qui rendra ce mal qu'il se fait au public, des jours où il cherche, dans son art, l'excès de la sensation pénible, l'émotion de la désespérance, une vengeance de sa sensibilité à lui sur la sensibilité des autres... Coriolis était à un de ces jours-là.

Manette et Anatole restèrent quelques minutes silencieux, plantés là devant.

Anatole finit par dire :

— Superbe! Mais, qui diable a pu te pousser à faire cela?

— Ça m'est venu, — dit simplement Coriolis.

Au bout de quelques jours, le bruit de ce tableau de Coriolis était le bruit de Paris. La curiosité des gens d'art et des badauds s'allumait sur cette toile étrange à laquelle les commérages de la presse, les légendes du public, prêtaient le scandale d'un Jules Romain. L'atelier fut assiégé pendant un mois. Le dernier des amateurs fous, un grand marchand de blanc, offrit de la toile l'argent que Coriolis en voudrait.

Coriolis eut d'abord de ce succès une lueur de joie. Il voulut reprendre son esquisse. Il essaya d'y mettre la dernière main; mais sa fièvre était passée : il la laissa, et, au bout de quelques jours, il la retourna dans un coin contre le mur.

CXVII

La vie militante de l'art avait développé à la longue une singulière sensitivité maladive chez Coriolis. Pour souffrir, pour se faire malheureux, pour s'empoisonner les quelques bonnes heures de sa vie, il se découvrait une effrayante richesse d'imaginations anxieuses et de perceptions blessantes. Des sens d'une délicatesse infinie

semblaient s'ouvrir chez lui et s'irriter des coups d'épingle de l'existence. Les plus petits contre-temps, les riens fâcheux, les ennuis insignifiants prenaient, dans le noir et le mécontentement de ses idées, les proportions démesurées, le grossissement que leur attribuent trop souvent ces natures d'êtres agitées, frêles et violentes, ces âmes inquiètes d'artistes qu'on pourrait appeler des Génies en peine.

Et en même temps, il était traversé d'envies, de caprices. Il avait des désirs d'enfant et de malade. Des velléités soudaines, des appétits lui venaient pour des choses dont la possession lui donnait le dégoût immédiat. Il entraînait Anatole dans un restaurant bizarre pour faire un repas qu'il avait rêvé, et auquel il ne touchait pas. Il l'emmenait dans de petits voyages de banlieue, dont il revenait furieux, exaspéré contre le pays, les hôteliers, le temps.

Il se levait avec des irritabilités sans cause qui ne se dissipaient qu'au milieu de la journée. Presque rien ne l'intéressait plus, en dehors de lui-même. Le cercle de son intérêt se rétrécissait chaque jour. Les autres, peu à peu, semblaient disparaître autour de lui. Il n'avait plus l'air de s'occuper d'eux, de savoir même qu'ils vivaient, qu'ils souffraient, qu'ils travaillaient, qu'ils faisaient quelque chose. Il s'enfonçait, s'enfermait dans l'étroite personnalité de son *moi*, avec cette absorption entière, avec cet égoïsme profond et absolu, carré et résistant, l'égoïsme de bronze du talent. Chez cet homme né sans tendresse, manquant avec les hommes d'expansive affectuosité, et dont la surface d'insensibilité avait été déjà remarquée à l'atelier, chez Langibout, la dureté finissait par se montrer dans une rudesse âpre, presque sauvage.

Et à la dureté de sa nature, le peintre joignait peu à peu l'amertume de sa carrière. Dans le découragement, le mécontentement de ses œuvres, avec un regard aiguisé par le pessimisme, il s'était mis à rendre aux autres les cruelles sévérités qu'il avait pour lui-même. Il était le

conseilleur et le jugeur terrible qui, devant un tableau, mettait le doigt sur la plaie, jetait sa critique à l'endroit juste. « Un casseur de bras », disaient de lui les ateliers qui l'avaient baptisé : *Découragateur* II, en lui donnant la seconde place après Chenavard. Aussi, presque peureusement, s'écartait-on de lui comme d'un confrère dangereux, faisant toucher les impossibilités de l'art, glaçant l'illusion et le courage, désespérant la toile commencée, capable de dégoûter de la peinture le peintre le mieux doué.

Coriolis, qui aimait un peu plus tous les jours la solitude et ne voyait avec plaisir que deux ou trois intimes, avait encore provoqué cet éloignement par son acuité d'esprit, la teinte d'ironie mordante particulière aux créoles. Ce que le succès, des satisfactions de travail et d'amour-propre avaient contenu en lui et arrêté sur ses lèvres, maintenant lui échappait. Ses mépris, ses rancunes, ses dégoûts, ses colères d'artiste s'exhalaient en paroles fielleuses, en traits empoisonnés. Sur les camarades qu'il n'aimait pas, les gloires qu'il n'estimait pas, un tableau à la mode, il jetait le baptême d'un ridicule mortel dans des phrases qui mêlaient la couleur de la langue du peintre à la barbarie fine d'une observation de femme, avec des mots qui ne se pardonnaient pas, comme les mots d'Anatole, mais qui restaient plantés au vif des vanités saignantes.

CXVIII

Il n'avait qu'une joie, une joie des yeux : son fils.

Quand son enfant était né, Coriolis n'avait pas senti dans ses entrailles cette révolution qui fait les pères et qui semble ouvrir un nouveau cœur dans le cœur de l'homme. Devant l'enfant qui n'était qu'un « petit », une forme ébauchée, un morceau de chair vagissant et à

demi mouré, il n'avait point senti la paternité tressaillir et remuer en lui. Il était resté froid à cette vie qui semble continuer la vie fœtale, à ces mouvements encore embryonnaires, à ce regard à peine né des enfants dans leurs langes, à cette formation obscure et sommeillante des premiers mois qu'épie et surprend la tendresse des mères. Mais quand ce petit corps commença à se modeler comme sous l'ébauchoir de François Flamand, quand ces petits bras, ces petites jambes rappelèrent en s'essayant, le souvenir des lignes rondissantes que Coriolis avait vues à des enfants maures, quand cette figure prit, sous les frissons de ses petits cheveux, l'expression d'un amour de tableau italien, quand la beauté, la beauté du Midi commença à s'y lever, sourieuse et presque déjà grave, la paternité du bourgeois et de l'artiste s'éveilla en même temps chez le père.

Son fils était véritablement un de ces enfants dont une naïve expression populaire dit qu'ils sont beaux comme le jour, un de ces enfants dont le teint, les mouvements, les cheveux, les yeux, la bouche, ont l'air de s'épanouir dans le bonheur et l'innocence d'une lumière. Il avait cette douce petite peau qui rayonne et éclaire, une peau appelant la caresse de la main comme une peau de petite fille. Ses petits cheveux, frisés en toison, des cheveux de soie fine et d'or pâle, avec des clartés de poussière au soleil, se tortillaient sur sa tête en mille boucles dont l'une toujours lui retombait sur le front. Autour de ses yeux, sur ses tempes, jouaient des transparences de nacre. Son grand petit front tout pur, sans nuage et sans pensée, semblait plein du rien auquel rêvent délicieusement les enfants. La tendresse blonde de ses sourcils et de ses cils faisait paraître noirs ses yeux bleus, des yeux d'enfant d'Orient, légèrement bridés dessous et allongés vers les coins, des yeux qui, par instant, lui remplissaient le visage. L'ébauche d'un nez arabe s'apercevait dans son petit nez à peine formé. Sa bouche, un peu en avant, tendait les lèvres d'un petit flûteur de Lucca della Robia; elle était petite avec un rire large qui inondait

l'enfant de rire. Ses petits bras bien faits, ronds et pleins, faisaient de jolis gestes. Il remuait de la grâce dans ses petites mains.

Son père le voulait toujours à demi nu, vêtu seulement d'une chemise et d'un collier de corail; et quand, habillé ainsi, par terre, sur un tapis, le petit garçon se roulait, il était adorable avec ses jeux, ses câlineries, ses paresses, les souplesses qui semblaient lui venir de sa mère, ses jambes, ses épaules, ses bras, ses petits pieds se cherchant pour s'embrasser, sa chair, sa peau ferme et douce sortant de la blancheur écourtée de la toile.

Personne ne lui faisait peur : il allait aux nouveaux venus, confiant, les bras tendus, avec l'avance d'un baiser dans la bouche. Il donnait le plaisir d'un objet d'art. Un baby de Reynolds, un petit Saint Jean du Corrége, l'*Enfant à la Tortue* de Decamps, il évoquait à la fois tous ces types charmants de l'enfance anglaise, de l'enfance turque, de l'enfance divine.

Le soir, lorsque sa mère l'avait endormi en le berçant une minute sur ses genoux, et que, glissé sur les coussins du divan, il dormait, les cheveux ébouriffés, la mine fleurie et bouffie, dans une de ces poses où se petits bras lui faisaient un oreiller, il semblait qu'on fût à côté du sommeil d'un petit dieu, auprès de ce petit endormi qui avait la respiration du ciel dans la bouche ouverte et le coup d'aile des songes de Paradis sur ses paupières chatouillées.

CXIX

Le petit intérieur n'était plus gai, riant, vivant, comme autrefois. Le froid de la gêne s'y glissait, le souvenir des jours heureux, fous et jeunes, y semblait mort avec l'écho des bonds de Vermillon, et le passé paraissait s'y

effacer ainsi qu'une chose ancienne que la poussière fait peu à peu lentement oublier. On sentait dans l'air de la maison et des gens un commencement de détachement et de séparation. La vie commune du trio avait perdu l'intimité, la confiance; elle souffrait de ce premier éloignement des personnes qui se fait tout doucement, avant qu'elles ne se quittent. Manette avait des mutismes guindés, du sérieux de projets de femme sur la figure. Le bel enfant même était sage, et ne mettait pas dans l'intérieur le tapage de l'enfance. Un malaise pesait sur les réunions; Anatole n'avait plus le courage d'être Anatole. Son esprit était contraint. Le blagueur pesait ses mots, retenait ses gamineries et craignait l'effet d'une parole lâchée. Manette avait changé sa familiarité avec lui en une politesse sèche, coupée d'allusions qui le renfonçaient, sous leur intimidation, dans le faux de sa position. Chacun se tenait sur la réserve, les paroles s'arrêtaient, des silences tombaient, de grands silences froids qui mettaient au-dessus des têtes la menace muette d'un grand changement.

Souvent en eux-mêmes, à ces moments, Anatole et Coriolis repassaient les jours, tout pleins du présent seul, où ils ne croyaient pas se quitter. Ils comprenaient que c'était fini, que leur vie allait se modifier sans qu'ils sussent pourquoi, qu'ils étaient près d'un lendemain qui ne les verrait plus ensemble; et lâches devant cette idée, aucun des deux n'osait la dire à l'autre.

CXX

Et dans cet intérieur attristé grandissait le découragement de Coriolis.

Il arrivait à ce navrement qui semble fatalement couronner dans ce siècle la carrière et la vie des grands peintres de la vie moderne. Il était dévoré de cette fièvre

de déception, de cette désolation intérieure que Gros appelait « la rage au cœur ». Il souffrait de la douleur suprême de ces grands blessés de l'art qui marchent la fin de leur chemin en serrant dans leurs entrailles les blessures reçues de leur temps. A côté des autres, au milieu de tant de contemporains qu'il voyait comblés, gâtés par le public, lancés tout jeunes à la renommée, courtisés par l'opinion, adulés par le succès, écrasés sous le viager de la gloire, le laurier de la réclame, le *Divo* qu'on ne donne qu'aux morts, il se sentait né sous une de ces malheureuses étoiles qui prédestinent à la lutte toute l'existence d'un homme, vouent son talent à la contestation, ses œuvres et son nom à la dispute d'une bataille. L'épreuve était faite, l'illusion n'était plus possible : tant qu'il vivrait, il était destiné à n'être pas reconnu; tant qu'il vivrait, il ne toucherait pas à cette célébrité qu'il avait essayé de saisir avec tous ses efforts, toute sa volonté, qu'il avait un instant touchée avec ses espérances.

Alors un infini de tristesse s'ouvrait devant Coriolis, et dans de sombres tête-à-tête avec lui-même qui avaient le découragement des mélancolies suprêmes que roulait à la fin Géricault, il se laissait aller à un sentiment affreux, à une cruelle obsession. Une idée noire, lui montrant l'avenir de ses ambitions et de ses rêves au delà de sa vie, tenait suspendu l'artiste sur la pensée et presque le souhait de mourir, comme sur la promesse et la tentation des justices de la Mort, des réparations de cette Postérité vengeresse que les vaincus de l'art attendent, qu'ils pressent, qu'ils appellent, — qu'ils hâtent quelquefois.

CXXI

Bientôt le tourment de ces heures, il cherchait à l'enfoncer dans le travail, la lassitude, le brisement d'une

espèce d'art mécanique. Il lui venait comme une manie de l'eau-forte qu'il avait apprise en en voyant faire à Crescent. L'eau-forte l'empoignait avec son intérêt, son bsorption passionnée, l'oubli qu'elle lui donnait de tout, du repas, du cigare, l'espèce d'effacement du temps qu'elle faisait dans sa vie. Penché sur sa planche, à gratter le cuivre, à découvrir, sous les tailles et les égratignures, l'or rouge du trait dans le vernis noir, il passait des journées. Et c'était comme une suspension momentanée de sa vie, que ce doux hébétement cérébral, cette espèce de congestion qu'amenait en lui la fatigue des yeux, ce vide qu'il se sentait dans le cerveau à la place du chagrin.

Au bout de cela, la morsure, ce travail de l'acide qui, selon le degré, la température, des lois inconnues, une chance, un hasard, va réussir ou manquer la planche, faire ou défaire son caractère, creuser ou émousser son style, la morsure le prenait aux émotions de son mystère et de sa chimie magique. Il était enlevé à lui-même quand, baissé sur les fumées rousses, les bulles d'air crevant à la surface, il suivait dans l'eau mordante les changements du cuivre, ses pâlissements, les bouillonnements verts qui moussaient sur les traits de la pointe. Et aussitôt la planche dévernie, essencée, il avait une hâte à sortir, et d'un pas affairé qui coupait les queues des petites filles à la porte des fritureries, il se dépêchait d'arriver, sa planche sous le bras, tout en haut de la rue Saint-Jacques.

Là, au bout d'un jardinet, dans une pièce pleine d'un jour blanc, dont le plafond laissait pendre sur des ficelles des langes de laine pour l'impression, devant une presse à grandes roues, dans le silence de l'atelier ayant pour tout bruit l'égouttement de l'eau qui mouille le papier, le basculement d'une planche de cuivre, les pulsations d'un coucou, les coups de la presse à satiner qu'on tourne, il avait une véritable anxiété à suivre la main noire du tireur encrant et chargeant sa planche sur la boîte, l'essuyant avec la paume, la tamponnant

avec de la gaze, la bordant et la margeant avec du blanc d'Espagne, la passant sous le rouleau, serrant la presse, tournant la roue et la retournant. Il était tout entier à ce qui allait se lever de là, à ce tour de roue, la fortune de son dessin. L'épreuve toute mouillée, il l'arrachait des mains de l'ouvrier.

Et toutes les fois, il sortait de chez l'imprimeur avec une sorte de prostration, un épuisement physique et moral comparable à celui d'un joueur sortant d'une nuit de jeu.

CXXII

Tous les ans, à l'époque où Coriolis avait eu sa fluxion de poitrine, il retoussait un peu; l'été, les chaleurs de juillet emportaient ce rhume. Mais cette année-là, sa toux, irritée peut-être par les émanations de l'eau-forte dans lesquelles il avait vécu plusieurs mois, persista tout l'été, ne disparut pas, et ce qu'il fit, ce qu'il se décida à prendre, sur les instances de Manette, ne l'en débarrassa pas.

Aux premiers froids de la fin de l'automne, sans voir aucun danger dans son état, son médecin, défiant, par expérience, de la délicatesse des poitrines de créole, lui conseilla de ne pas rester dans le froid et l'humidité de Paris, d'aller passer son hiver en Égypte, dans quelque bon pays chaud, d'où il rapporterait, l'autre année, quelque pendant à son *Bain turc.* Coriolis s'emportait à cette idée de voyage, y opposait une résistance presque colère, disait qu'il ne pouvait quitter Paris, que toutes ses études étaient maintenant là, qu'il avait de grandes choses en tête.

Du temps se passait. Il n'éprouvait pas de mieux. Il continuait à souffrir, à ne pas pouvoir travailler. Souvent, il était forcé de passer des journées au lit. Et dans les

soins qui penchaient Manette sur son amant couché, dans l'intimité, ce tête-à-tête confidentiel, ce rapprochement de petits secrets que fait la maladie entre le malade et la femme, Anatole sentait s'échanger auprès de ce lit des paroles basses qui l'écartaient, l'éloignaient de son ami, des conversations qui se taisaient à son approche, des espèces de consultations mystérieuses, des signes furtifs de discrétion, des silences qui venaient de parler de lui, et qui s'en cachaient.

CXXIII

Manette s'était levée de table pour aller coucher son enfant. Coriolis touchait à des objets sur la nappe, les reposait comme il les avait pris, sans y penser, regardait de temps en temps Anatole, et ne disait rien.

Anatole attendait. Depuis plusieurs jours, il se sentait mal à l'aise sous ce regard de Coriolis, qui avait l'air de vouloir lui parler et de ne pas oser. Il avait le pressentiment d'une mauvaise nouvelle, dure à dire pour Coriolis, cruelle à entendre pour lui-même.

Tout à coup Coriolis fit un de ces gestes brusques et décidés avec lesquels on ramasse son courage, et d'une voix qui se pressait pour en finir plus tôt :

— Ma foi, mon vieux, voilà huit jours que ça me pèse... Je me lève tous les matins en me disant : Je lui dirai aujourd'hui... Et puis, c'est plus fort que moi... Quand je suis pour te le dire, ça ne passe pas, ça reste là... c'est que ça me coûte, vrai... Enfin, je quitte Paris, voilà...

— Tu quittes Paris, toi? — fit Anatole tout abasourdi sous le coup.

— Ah! parbleu, — reprit Coriolis, — si nous n'étions pas tant de monde... l'enfant, deux domestiques... je t'aurais bien emmené, tu comprends...

— Complet!... oui, je comprends... La plaque est relevée comme dans les omnibus... C'est vrai qu'on ne peut pas me prendre sur les genoux, j'ai passé l'âge... — répondit Anatole sur un ton de bouffonnerie presque amère. Puis, s'arrêtant et mettant son amitié dans sa voix : — Est-ce que tu te sens plus souffrant?

— Oui et non... C'est-à-dire que certainement, depuis quelque temps, ça ne va pas comme je veux... Mais ce n'est pas ça... Au fond, vois-tu, il y a un grand embêtement dans mon affaire... Je ne sais pas où j'en suis de ma carrière, de mon talent, de ma peinture... Va, ça vaut une maladie, et c'en est une, je t'en réponds : on souffre assez... Je croyais avoir trouvé le *moderne*... A présent, je n'y vois plus ce que j'y voyais... et peut-être que ça n'y est pas... J'ai besoin de repos, de recueillement... Ça me tue, cette maudite température de fièvre de Paris... Je resterai un an... Nous allons à Montpellier... C'est Manette qui a eu cette idée-là... Je t'assure, c'est une bonne idée... La pauvre fille! c'est du dévouement, car la vie ne sera pas bien amusante pour elle... Si j'étais plus souffrant, il y a là de bons médecins... Et puis, il y a tout près, entre Montpellier et la mer, la Camargue, où je veux faire des études... Oh! ça me fera beaucoup de bien... Je voulais te prévenir plus tôt... Mais Manette n'a pas voulu que je t'en parle avant... parce que si cela ne s'était pas fait, ce n'était pas la peine de te faire cet ennui-là pour rien... Et puis, nous n'avons été tout à fait décidés que ces jours-ci... C'est égal, mon vieux, quand on a vécu ensemble comme nous, on ne se quitte pas comme on plie ça!

Et Coriolis jeta sa serviette sur la table.

— Enfin, je ne pars pas pour la Chine... Et quand je reviendrai, rien ne nous empêchera de recommencer ces si bonnes années-là, n'est-ce pas?

Et disant cela, il sentait bien que leur vie à deux était à jamais finie, et que c'était un dernier adieu qu'il faisait ce soir-là à la grande amitié de sa vie

— Mais, — reprit-il, — je ne puis te laisser comme ça sur le pavé... sans un sou...

— Oh! j'ai ma chambre... j'ai le temps de me retourner...

— C'est que je vais te dire... — fit Coriolis d'un ton embarrassé, — nous avions, tu sais, encore une année de bail... Eh bien! Manette a trouvé moyen de relouer... Elle a tout arrangé... Il y a un marchand qui doit venir prendre les meubles... Par exemple, tu sais, les tiens... ceux de ta chambre... tu me feras plaisir de les garder... Oui, je me remeublerai... Nous renvoyons aussi les domestiques... Manette a trouvé des parentes qui ne sont pas heureuses, des cousines à elle... Nous serons cent fois mieux servis... Mais voyons, ce n'est pas tout cela, qu'est-ce qu'il te faut?

— Rien, — dit en relevant la tête Anatole, blessé d'être ainsi chassé par la femme à peu près de la même façon que les domestiques étaient renvoyés. — Merci... J'ai encore les cinq cents francs que tu m'as fait gagner, le mois dernier, pour le plafond de cet imbécile...

Le mensonge était héroïque : les cinq cents francs avaient roulé dans ce grand trou de toutes les petites dettes d'Anatole, qui semblait se creuser sous tous les à comptes qu'il y jetait.

— Bien vrai? — fit Coriolis soulagé, débarrassé de l'idée d'une lutte à soutenir avec Manette. — Ah! dis donc, tu sais, si tu avais des moments durs, si tu étais *brûlé* au *Spectre solaire*, tu peux tout prendre chez Desforges sur mon compte, je l'ai prévenu... Voyons, qu'est-ce que tu vas faire?

— Je ne suis pas encore mort de faim... Je vais tâcher que ça continue...

— Tiens, je me fais des reproches de t'avoir laissé paresser... j'aurais dû te faire travailler... Mais tu me faisais tant rire, que je n'ai jamais eu le courage...

— Et quand partez-vous? — demanda Anatole en l'interrompant.

— Samedi... ou lundi... Et où en es tu avec ta mère?

— Ah! je t'en prie, pas d'attendrissement... Voilà que nous allons nous quitter, ça suffit... parlons d'autre chose.

Et l'un et l'autre se turent. Leur émotion les gênait tous deux. Anatole avait pris au hasard un album sur une table et le feuilletait.

— D'où est-ce, ça, dis donc? — demanda-t-il à Coriolis pour rompre le silence en lui montrant un croquis.

— Ça?... Ah! c'est de mon voyage à Bourbon... quand j'y ai été, tu sais, avant mon retour d'Orient...

Et comme si, à cet instant de séparation et de camaraderie brisée, il voulait ressaisir son cœur dans le passé, Coriolis se mit à raconter à Anatole ce qui lui était arrivé là-bas, aux colonies, avec des paroles qui s'arrêtaient et s'attardaient aux choses, des mots d'où semblait tomber le souvenir un moment suspendu.

Sur le bâtiment de Suez, il avait rencontré une jeune fille. — Figure-toi... elle écrivait un journal sur les bandes de papier de sa broderie... et elle attachait cela à la patte des oiseaux fatigués qui venaient se reposer sur le bateau... C'était si joli, cette idée-là, vois-tu... ces pensées de jeune fille, emportées par une aile d'oiseau, jetées de la mer à la terre, et qui devaient tomber quelque part comme du ciel, comme une lettre d'ange!... Tu sais, on ne sait pas comment on devient amoureux... Je fus très-bien reçu dans la famille... Elle avait une grande fortune... Mais il y avait une habitation... Il fallait mettre sa vie là, tout laisser, renoncer à la peinture... et je dis non.

— Et ça finit ainsi?

— A peu près... Seulement, en me reconduisant au bateau, quand je partis, la nourrice de la jeune personne, qui m'avait pris en adoration, me donna un petit sac de farine de manioc qu'elle savait que j'aimais beaucoup... Tous les passagers à qui j'en offris furent empoisonnés... un peu moins, heureusement, que je ne devais l'être à moi tout seul... C'est égal, — reprit

Coriolis d'un ton moitié ironique, moitié sérieux, — il n'y a pas de dévouement de domestique comme ceux-là dans notre Europe...

Et se taisant, il sembla s'enfoncer dans un retour sur lui-même où Anatole crut apercevoir le premier regret de l'amant de Manette.

CXXIV

— Mère Capitaine, auriez-vous un endroit à m'indiquer pour coucher pendant quelques jours?

Anatole disait cela à la maîtresse d'un petit *bistingo* transféré de la rue du Petit-Musc au quai de la Tournelle, et qu'il avait décoré, dans le temps, de fresques épisodiques de la guerre d'Afrique et d'exploits de zouaves. Depuis ce travail, il ne passait guère devant le cabaret sans y entrer, y prendre une consommation et causer avec la mère Capitaine.

— Ah! bien, tiens, j'ai justement ton affaire, — fit madame Capitaine, — y a Champion, un honnête garçon qui vient ici, que tu le connais bien, que tu as bu avec lui, qu'il a une grande chambre, que ça lui ira comme un gant de t'en céder la moitié... C'est son heure, il va venir...

Un sergent de ville parut, et après quelques mots de madame Capitaine, il alla à Anatole, lui dit que c'était une affaire faite, qu'il pouvait venir le soir même prendre l'air du « bazar », qu'il emménagerait son *biblot* le lendemain. Et s'attablant en face d'Anatole, il se mit à boire avec lui.

C'est ainsi qu'en dix minutes, Anatole se trouva le locataire d'une moitié de chambre inconnue, dans une maison dont il ignorait jusqu'au quartier, et le compagnon de chambrée d'un individu dont il ne s'était même plus rappelé au premier moment l'état de sergent de ville.

A minuit, les deux hommes passèrent les ponts, allèrent vers l'Hôtel de ville, arrivèrent à une petite rue derrière Saint-Gervais, où, dans le fond d'un marchand de vin, résonnait la musique nasillarde d'une vielle, avec l'accompagnement de la bourrée qu'elle jouait, scandé par des sabots. Là, à une petite allée noire, n'ayant que le filet blafard du gaz sur l'eau du ruisseau qui en sortait, ils entrèrent. Le sergent de ville alluma une allumette contre le mur; et ils se trouvèrent dans l'escalier, un escalier de briques sur champ, aux arêtes de bois.

— Bigre! — fit Anatole, — ce n'est pas l'escalier du Louvre...

Et il monta.

Couché, il dormit avec l'admirable don qu'il avait de dormir partout, et aux côtés de n'importe qui.

— Hein? qu'est-ce qu'il y a? — fit-il à cinq heures du matin, en s'éveillant au bruit de la maison. — Qu'est-ce que c'est? Est ce qu'il y a des éléphants ici?

— Ça? — fit Champion négligemment. — Ah! j'avais oublié de vous dire.... C'est une maison de maçons, ici. Au jour, ils dégringolent... Il y a trois départs tous les matins...

Au bruit des souliers des maçons se mêlait le bruit du bois qu'on sciait, des bûches qui tombaient, du feu qu'on soufflait pour la soupe.

— Oh! on s'y fait, — reprit Champion, — demain vous n'entendrez plus rien. Moi, il faut que je file...

Son camarade parti, le jour venu, Anatole regarda sa chambre, et quelque habitué qu'il fût à tous les logis, le lieu lui fit un petit froid. Du carrelage sur la terre battue, il ne restait plus que trois carreaux. La fenêtre était à guillotine et donnait sur un mur interminable qui montait à dix pieds devant. Au mur, un papier dont il était impossible de discerner la couleur, avait été arraché contre le lit, à cause des punaises, et remplacé par une grande tache blanche faite à la chaux. Là-dedans tombait un jour de cave avec toutes ses tristesses, ce

qu'on appelle si bien « un jour de souffrance », une lueur où il n'y avait que la pauvreté du jour.

CXXV

A dix heures, il descendit pour découvrir un gargot, et tomba dans la rue, une rue étroite aux petits pavés, où il trouva des bornillons resserrant des entrées d'allées, le ruisseau libre lavant le pied des constructions en surplomb sur des rez-de-chaussées noirs et pleins de trous d'ombre. Il regarda ces maisons de moyen âge s'écartant en haut pour voir un peu de ciel, les bâtisses rapiécées par trois ou quatre siècles et laissant, sous leur plâtre d'hier, repercer les saletés de leur vieillesse, des croisillons voilés d'un morceau de calicot, de grandes fenêtres aux petits carreaux verdâtres faisant paraître tout hâves les enfants collés derrière, des appuis de bois où séchaient pendus des pantalons de toile bleue. De temps en temps, de petites filles allaient avec le bruit de sabots de ce quartier sans souliers. La cage d'un perruquier, qui fait tous les dimanches la barbe aux maçons, était accrochée en dehors de la boutique sur le mur, et rappelait, avec ses deux serins, une vieille rue abandonnée de province derrière un évêché. Au fond d'une petite cour, il vit comme un reste des journées de Juin dans un enfant qui faisait l'exercice avec un morceau de ferraille, coiffé d'un shako de militaire ramassé dans du sang.

Ce pittoresque intéressa Anatole, qui aimait le caractère de la misère, les curiosités des recoins pauvres de Paris, et dont la badauderie allait instinctivement aux quartiers, aux habitudes, à la vie du peuple. Il s'amusa à se reconnaître ; il alla le long des rez-de-chaussée où toutes sortes d'industries pour les pauvres étaient cachées et enfouies : il y avait des teintureries pour deuil, des boutiques de modes aux volets desquelles étaient

accrochés des gueux en terre, des revendeurs à l'enseigne faite d'un sac d'où s'ébouriffait de la laine à matelas, des étalages de fleurs sous globe, de vieilles cages, de vieux lits de sangle, de vieilles lanternes de voiture, toutes sortes de friperies flétries et pourries coulant au ruisseau comme un fumier de brocantage. C'était des boutiques de taillandiers, à la forge allumée, des fabricants d'auges et d'outils de maçons, des boutiques de confection pour les hommes d'ouvrage, sur lesquelles était écrit en gros caractères : *Blouses, Sarreaux, Habillements de fatigue*. A côté d'un bureau de garçons marchands de vin, Anatole lut une annonce à moitié effacée de « repassage de chapeaux à cinq sous »; et il s'arrêta au coin de la rue à de vieilles affiches de quête à domicile pour le bureau de bienfaisance de cet arrondissement chargé de dix-huit mille indigents.

Il trouva de grandes distractions dans cette exploration. Ce qui eût rendu triste un autre, l'amusait presque. Il était là en pleine misère, et se sentait à l'aise. Son premier sentiment de découragement, de mélancolie du matin, avait disparu. Il ne se trouvait plus ni dépaysé ni désolé. Plus il allait, plus ce milieu lui paraissait sympathique, Il se voyait, dans cette rue, libre, débarrassé de tout respect humain, mêlé à des travailleurs n'ayant guère plus d'argent devant eux qu'il n'en avait lui-même. Il fit encore deux ou trois tours dans les rues environnantes, et devint décidément enchanté du quartier.

A côté de sa maison était une crèmerie qui portait écrit sur des pancartes : *Œufs sur le plat, Bœuf et Bouilli à emporter*. Il entra, se mit à une table sans nappe, arrosa son déjeuner d'un petit « noir » à dix centimes; et quand il eut fini, il laissa aller sa pensée à une suite de réflexions consolantes, d'idées tranquilles, satisfaites, heureuses, au milieu desquelles tombait, sans les troubler, le bruit des morceaux de vitre jetés dans une charrette devant un marchand de verre cassé de la rue Jacques-de-Brosse.

Le jour même, il emménageait son petit mobilier dans la chambre du sergent de ville.

CXXVI

Cette vie qui devait durer dans les idées d'Anatole quinze jours, un mois au plus, se laissait bientôt couler, sans compter le temps, dans cette singulière communauté avec un sergent de ville.

Champion était un ancien gendarme, revenu de Cayenne, jaune comme un coing. Il avait des histoires de patrouilles dans les forêts vierges, de phénomènes météorologiques, de requins, de serpents, de chauves-souris vampires, de curiosités d'histoire naturelle, toutes sortes de récits embellis d'imaginations de chambrée et de légendes de gendarmerie coloniale, qu'il contait le soir de son lit, à Anatole, avec les *rra* et la vibration tambourinante du troupier. A ce fond si intéressant de causerie, le sergent de ville ajoutait et mêlait le narré détaillé des arrestations galantes qu'il opérait chaque soir; car, en attendant son passage à la Surveillance, Champion se trouvait être préposé aux mœurs. Une seule chose l'embarrassait: ses rapports. Anatole s'en chargea, les libella, y mit, avec son esprit de farceur, l'orthographe et le style d'un ami de la morale; et les rapports d'Anatole eurent un tel succès à la Préfecture de police que Champion fut sur le point de passer brigadier.

Champion était demeuré, dans l'exercice de ses délicates et sévères fonctions, un vrai militaire français. « L'honneur et les dames », — il pratiquait la devise nationale. Il respectait le sexe dans le malheur. Il avait lu des romans sentimentaux, portait une bague en cheveux. Aussi avait-il, avec ses subordonnées, des formes, des manières, des indulgences même qui lui faisaient parfois fermer l'œil sur une contravention. De là souvent

lui venaient des visites de remercîment, la reconnaissance d'une femme qui lui apportait timidement un bouquet et mettait le bruit des volants de sa robe de soie dans la misérable pauvre petite chambre des deux hommes.

Alors, c'était chez Anatole une prodigieuse comédie d'amabilité, de galanterie, d'ironie, une dépense de ses bouffonneries économisées. Il faisait des ronds de bras de maître de danse pour mener la visiteuse au divan — qui était le lit. Il lui mettait, avec le geste de Raleigh, un vieux pantalon sous les pieds. Il lui demandait pardon de la recevoir dans ce petit intérieur de garçon : on était en train de le meubler, le tapissier n'en finissait pas de poser ses glaces Louis XV... Il pirouettait, il était Lauzun, Richelieu, talon rouge. Il tirait un papier de sa poche, disait : — Encore une invitation de la duchesse!... Il époussetait ses souliers, criait : — Jean! je vous chasse!... Madame, il n'y a plus de domestiques... Voilà où mènent les révolutions!... Il madrigalisait avec la femme, l'ahurissait, l'étourdissait, lui faisait passer dans la tête la confuse idée d'avoir affaire à un gentilhomme toqué dans la débine.

Et s'il y avait quelques sous ce jour-là au logis, on terminait la petite fête en faisant monter du vin blanc et des huîtres.

CXXVII

Ce compagnonnage de nuit et de jour avec ce nouvel ami, des repas pris aux gargots où mangeait Champion, les soirées passées dans les cafés où il allait, ne tardaient pas à faire d'Anatole, si prompt à accrocher sa vie à la vie, aux liaisons, aux habitudes des autres, le camarade de tous les camarades du sergent de ville, une connaissance de toutes ses connaissances, des gardes

de Paris, des pompiers fréquentant les mêmes endroits que lui. Tout monde nouveau où pouvait s'amuser sa légèreté d'observation était toujours attirant, intéressant pour Anatole. Entré dans celui-là, il le trouva tout à fait cordial et charmant. Il fut séduit par la rondeur, la bonne-enfance militaire qu'il y trouvait, la franchise de l'entrain et le gros de ces ridicules épais et martiaux d'où il tira une *militariana* avec laquelle il faisait rire ses victimes jusqu'aux larmes. Car là, dans ce monde fort, il désarmait par sa faiblesse. Ses auditeurs lui pardonnaient tout, et jusqu'aux blagues des récits de bataille, avec une indulgence d'hommes pardonnant à un gamin. Et puis, il les amusait, fouettait leur gaieté avec des charges à leur portée, faisait leurs caricatures, des portraits poétiques et penchés de leurs épouses. Pour les bals de corps donnés à la fête de l'empereur, il fabriquait des transparents gratis. On le connaissait, on l'aimait, on le traitait dans les casernes comme un grand enfant de troupe du régiment : il avait *l'œil* à la cantine.

Mais c'était surtout avec les pompiers qu'il était lié et que ses relations devenaient intimes. Son goût de gymnastique l'avait porté vers eux, il prenait part à leurs exercices, et retrouvant son élasticité, sa souplesse de jeunesse, il luttait avec eux, faisait le *cheval*, les *barres parallèles*, la *poutre*, les *guirlandes*, la *corde à nœuds*, l'*échelle vacillante*. Et il n'était pas le moins agile dans ces courses au *chat coupé* de la caserne des Célestins, ou la partie de jeu des pompiers, s'élançant de la cour, sautant après les murs, bondissait de toit en toit sur les maisons du voisinage, et finissait par mettre le lendemain deux ou trois éclopés à l'infirmerie.

CXXVIII

Anatole présentait le curieux phénomène psychologique d'un homme qui n'a pas la possession de son individualité, d'un homme qui n'éprouve pas le besoin d'une vie à part, de sa vie à lui, d'un homme qui a pour goût et pour instinct d'attacher son existence à l'existence des autres par une sorte de parasitisme naturel. Il allait, par un entraînement de son tempérament, à tous les rassemblements, à toutes les agrégations, à tous les enrégimentements, qui mêlent et fondent dans le tout à tous l'initiative, la liberté, la personne de chacun. Ce qui l'attirait, ce qu'il aimait, c'était le Café, la Caserne, le Phalanstère. Resté bon, offrant l'admirable exemple d'un pauvre diable pur de toute haine et de toute amertume, encore plein d'utopies, quand il bâtissait du bonheur pour toute l'humanité, c'était ce bonheur-là qu'il lui souhaitait, qu'il lui voyait, un bonheur de communauté, la félicité de table d'hôte, le paradis à la gamelle que rêvent, pour eux et les autres, les gens roulés dans la misère d'une grande ville et se sentant à peine, comme dans une foule, une existence, des mouvements, un corps à eux. Aussi, de ce compagnonnage avec les pompiers, de sa vie avec eux, presque liée à leur règle, à leur ordre du jour, amusée de leurs récréations, de leurs plaisirs, buvant à leur table, emboîtant leur pas, il tirait une espèce de satisfaction, de bien-être difficile à exprimer, une sorte d'allégement, de libération de lui-même, comme s'il faisait à moitié partie de la caserne, et comme s'il avait mis un peu de sa personne à la *masse*.

Une autre heureuse disposition d'esprit avait encore contribué à lui faire tolérer cette vie qu'un autre eût été jeter à la Seine coulant si près de là. Il était soutenu par la grâce que la Providence fait aux malheureux : il avait au suprême point le sens de l'*invrai*. Une prodigieuse

imagination du faux le sauvait de l'expérience, lui gardait l'aveuglement et l'enfance de l'espérance, des illusions entêtées que rien ne tuait, des crédulités idiotes et qui le berçaient toujours, une confiance enragée qui lui ôtait la prévision de tous les accidents de la vie, et ne faisait tomber sur lui que le coup inattendu des malheurs. Il se fiait à tout et à tous, ne pensait jamais le mal. Les plus horribles figures, avec lesquelles le hasard le faisait rencontrer, lui apparaissaient comme des visages de braves gens. Il voyait une affaire faite dans une parole en l'air. Les chances les plus impossibles, des miracles de salut, il les attendait de pied ferme. Et dans sa tête, où des restes d'ivresse flottaient sur des mirages de commandes, c'étaient des échafaudages de fortune, des emmanchements de hasards, des enfilades de travaux, des connaissances de grands personnages, des rêves à la piste de millionnaires offrant des sommes fabuleuses de son transparent des pompiers, et dont il allait chercher le nom et l'adresse dans des endroits incroyables, chez des *minzingues* de la rue Saint-Hilaire, à la Bourse des marchands d'habits! Et en tout, il poussait si loin le sens du faux, l'absence du flair des choses et des gens, qu'entre plusieurs travaux qui s'offraient à lui, il choisissait toujours celui dont il ne devait pas être payé. Ce mécompte, du reste, ne le fâchait pas; il se mettait à la place de l'homme qui lui devait, lui trouvait mille excuses, et en faisait son ami.

Il arrivait que, sauvé du désespoir par toutes ces ressources de caractère, par cette vie où le frottement continuel des autres le soulageait de lui-même, Anatole trouvait dans la misère les coudées franches de sa nature, la libre expansion, l'occasion de développement de goûts inavoués qui portaient ses familiarités et ses amitiés vers les inférieurs. Il y avait pour lui le plaisir d'un épanouissement sans gêne dans les fraternités à brûle-pourpoint, les amitiés improvisées sur le comptoir, les tutoiements au petit verre. Doucement, et sans y résister, dans ces milieux d'abaissement, il s'abandonnait à cette pente de

beaucoup d'hommes élevés bourgeoisement, et qui, par leurs préférences de sociétés, leurs relations, leurs lieux de rendez-vous, descendent peu à peu au peuple, se trempent à ses habitudes, s'y oublient et s'y perdent. Lui aussi était de ceux qui semblent tirés en bas par des attaches d'origine, de ceux qui tombent à l'absinthe chez le marchand de vin. Après boire, quand parfois il se voyait riche et faisait des projets, il parlait de festins qu'il donnerait dans de grands salons de Ménilmontant ; et il esquissait la fête avec son gros luxe de femmes à chaînes de montre, ses grands plats de harengs saurs, ses saladiers d'œufs rouges, ses brocs de vin bleu, — une ripaille de barrière, une apothéose du Cabaret, où il semblait savourer un idéal de canaillerie.

A ces aspirations d'Anatole, les hasards de son existence présente, cette maison, cette chambrée, tous ces compagnonnages donnaient une pleine satisfaction. Il roulait de rencontres en rencontres, d'accrochages en accrochages, dans des sociétés de n'importe qui. Il se laissait emmener par des noces qui avaient pour demoiselles d'honneur des femmes faisant tirer des loteries dans des gargots, des noces qui allaient aux *Barreaux verts* en arrêtant les « sapins » et la mariée pour une « tournée » à la porte des marchands de vin ; et dans ces grossières parties de joie, pelotonné dans le fond du fiacre, le dos rond, les deux mains nouées autour de ses genoux relevés, la bouche gouailleuse, il prenait des apparences de contentement presque fantastique, l'air d'ironique bonheur de Mayeux.

CXXIX

Dans les lâchetés et les dégradations de cette existence, Anatole perdait peu à peu les forces de sa volonté. Il devenait paresseux à chercher du travail. Il n'osait plus, dans sa timidité de pauvre honteux, aller au-devant

d'une affaire, voir les gens, emporter une commande.

Il se faisait en lui comme un écroulement de ses dernières énergies et de ses derniers orgueils. Sa vocation mourait. Ce que l'artiste, au plus profond de ses chutes et de ses misères, garde du rêve et des illusions de sa carrière, ce qui le soutient dans la bassesse et lé mercantilisme des travaux forcés du gagne-pain, la confiance, la foi et le goût de revenir un jour à l'art, l'orgueil de se sentir toujours un artiste, — cela même l'abandonnait. La misère avait dévoré le peintre; et dans l'ancien élève de Langibout se glissait et commençait à s'établir un nouvel être : le bohême pur, le lazzarone de Paris, l'homme sans autre ambition que la nourriture et la subsistance, l'homme de la vie au jour le jour, mendiante du hasard, à la merci de l'occasion, et dans la main de la faim.

Il vendait petit à petit de ses *frusques*, de ses meubles; puis, talonné par le besoin, il descendait à ramasser les plus bas deniers et la plus vile obole de son état. Il faisait, pour un marchand d'estampes du quai de l'Horloge, des portraits destinés à l'illustration des livres, les uns avec une encre rouillée imitant les vieilles gravures, les autres à l'aquarelle dans le goût de l'imagerie et des couleurs de confiserie, les premiers aux prix de soixante-quinze centimes, les autres aux prix de deux francs cinquante. Ou bien, c'étaient des dessins qu'il mettait en loterie au café du coin de l'Hôtel de Ville, heureux quand le maître du café arrachait quelques pièces de cinquante centimes à la goguette des gardes nationaux venant là.

Au milieu de cette *dèche*, il fut fort étonné un jour de voir tomber dans sa chambre la visite de sa mère qui n'avait jamais mis les pieds chez lui depuis leur séparation. Elle avait fait des pertes d'argent. La mode et l'industrie qui lui donnaient ses revenus étaient complétement abandonnées, perdues. Il ne lui restait plus qu'un petit capital à peine suffisant pour la faire vivre dans une petite localité des environs de Paris. Elle fit de cette

situation un exposé pathétique à Anatole, lui demanda ses conseils, ne les écouta pas, et après l'avoir contredit tout le temps, sortit comme une femme venue pour faire une scène à effet, en se drapant dans du dramatique.

Sur le pas de la porte, se retournant elle dit à son fils :

— Je ne conçois pas comment vous restez dans une maison comme ça... Si du monde venait vous voir...

— Du monde? ah! oui... Des pairs de France, n'est-ce pas?

CXXX

L'été vint, et, avec l'été, les nuits brûlantes, mangées de punaises, lui firent découvrir un nouvel agrément de son quartier, de son logement : le bain *gratis* à deux pas, dans la Seine,

Vers les onze heures, il descendait de chez lui en chemise et en pantalon de toile, emportant sa carafe et son pot à l'eau, allait à l'abreuvoir du quai, et, en quelques brasses, il se trouvait dans la belle eau pleine et profonde, coulant entre l'Hôtel de Ville, l'île Saint-Louis et l'île Notre-Dame.

Les quais étaient noirs et comme morts; quelques fenêtres seulement, ouvertes, respiraient. De loin en loin, une lumière qui se noyait dans la rivière paraissait y faire trembler la lueur d'une fenêtre de bal. Çà et là une lanterne, un réverbère était un point de feu dans le noir de la rivière, sous les grands pâtés des maisons. La lune, un milieu d'un courant ridé, se mirait et rayonnait. Anatole nageait, se perdait dans l'ombre avec cette espèce d'émotion que fait chez le nageur l'inconnu et le mystère de l'eau; puis il allait vers la lumière, s'amusait à couper les reflets du gaz, dérangeait de la main le feu blanc de la lune qui s'égouttait de ses doigts. Il faisait

de petites brasses, glissait, s'abandonnait à l'eau molle, et, par moments, se laissant couler sur le dos, le front à demi baigné, il regardait en l'air, comme du fond d'un puits, les tours de Notre-Dame, les toits de l'Hôtel de Ville, le ciel, la nuit d'argent. Toutes sortes d'impressions de paresse, de calme, le pénétraient de bien-être. Il écoutait s'éteindre la chanson d'un ivrogne sur un pont, le mélancolique sifflement d'un *écopeur* de bateau, des mots que l'écho de la Seine semblait suspendre en l'air, ce doux petit bruit d'une grande eau qui va dans une grande ville qui dort. Des heures au timbre mourant tombaient dans l'éloignement : minuit, une heure. Il nageait toujours, se disait : — Je vais sortir, — et restait encore, ne pouvant se lasser de boire de tout le corps et de tout l'être ce bonheur des muets enchantements nocturnes de la Seine, et cette délicieuse fraîcheur enveloppante de l'eau, mise là pour lui au milieu de ce Paris aux pierres chaudes étouffé et suant du soleil du jour.

CXXXI

Au fond, Anatole ne se trouvait pas trop malheureux.

Traitant sa misère par l'indifférence, il n'avait guère qu'un ennui, une contrariété qui le taquinait.

Tant que Champion avait été aux mœurs, Anatole n'avait vu dans son compagnon de chambre qu'un soldat civil de l'édilité, une espèce de douanier de la maraude de l'amour. Mais Champion venait de passer à la Surveillance : l'employé du gouvernement se transformait alors aux yeux d'Anatole; il prenait une couleur politique, il devenait l'homme au tricorne, à l'épée, l'homme qui empoigne, l'homme de police contre lequel se soulevaient toutes les instinctives répugnances du Parisien et du vieux gamin. Anatole se mettait à souffrir dans ses

opinions libérales du ménage qu'il faisait avec un pareil homme établi aussi à fond dans son intimité, — et parfois dans ses chemises.

Il lui semblait aussi qu'il était venu à son ami, avec ses nouvelles fonctions, de la roideur, un air autoritaire, un ton caporal qui avait brusquement arrêté ses tentatives de propagande phalanstérienne, et coupé net ses plaisanteries sur le gouvernement. Anatole avait encore contre son compagnon un autre grief, une plus sourde rancune. Champion qui se levait avec le jour, qui souvent passait la nuit en essuyant le plus dur de l'hiver, et méritait rudement son pain à côté de ce monsieur qui se levait à dix heures, flânait toute la journée, faisait semblant de chercher de l'ouvrage, en cherchait pour ne pas en trouver, ne s'occupait, ne s'inquiétait de rien, Champion avait à la longue fini par concevoir pour l'artiste le mépris que tout homme du peuple gagnant sa vie conçoit pour celui qui ne la gagne pas. Ce profond et violent dédain du travailleur pour le *loupeur*, Champion, avec sa grosse et lourde nature, le laissait échapper à toute minute dans des paroles et des airs qui étaient un reproche et une humiliation pour Anatole. Aussi Anatole eut-il la joie d'un grand débarras, quand Champion, craignant peut-être pour son avancement le compagnonnage d'un garçon aux idées dangereuses, vint lui annoncer qu'il le quittait.

Anatole restait seul dans la chambre, avec son mobilier réduit, par les *lavages* successifs, à un lit, à une chaise et à son morceau de guipure historique, seul débris de son opulence, auquel il tenait beaucoup sans savoir pourquoi. Il fut obligé de louer vingt sous par mois une table pour quelques dessins qu'il faisait encore, par hasard, de loin en loin.

CXXXII

Il y a au bout de l'île Saint-Louis, du côté de l'Arsenal, un coin de pittoresque échappé au dessinateur parisien Méryon, à son eau forte si amoureuse des ponts, des berges, des quais.

Une grande estacade, vieille, à demi pourrie, rapiécée de morceaux de fer, à demi déboulonnée par les voleurs de nuit, dresse là l'architecture à jour de son treillis de poutres. Cette masse de pilotis arc-boutés et s'entremêlant, ce fouillis d'échafaudages, ces énormes madriers goudronnés, noirs et comme calcinés en haut, boueux, glaiseux, tout gris en bas, les mille trous des niches de l'armature, font songer à une jetée de port de mer, à une machine de Marly détraquée, à une forêt dont l'incendie aurait été noyé dans l'eau, à une ruine de la Samaritaine suspecte et hantée par la maraude.

Le soleil, tombant dedans, frappe des coups splendides qui font des barres dans toutes les traverses de l'estacade, entrent dans ses creux, la battent, la pénètrent, y allument le blanc d'une blouse, chauffent de violet les têtes des poutres, dorent en bas leur pourriture de boue, et jettent à l'eau bleuâtre et tendre l'intensité noire et chaude du reflet de la grande charpente.

Anatole devenu, au voisinage de la Seine, un pêcheur à la ligne, allait pêcher là.

Il descendait dans les embrasures des poutres, s'amusant de la gymnastique périlleuse de la descente; et arrivé à son endroit, juché, installé, perché, en équilibre sur une solive, les jambes pendantes, il amorçait, avec une pelote d'asticots dans une boule de glaise, le *gardon*, le *barbillon*, la *brème*, le *chevenne*. Il voisinait avec les autres cases; et dans le ramas bizarre de ces individus que le goût commun de la pêche à la ligne

assemble et mêle dans une ville comme Paris, il trouvait les relations imprévues dont la Providence semblait s'amuser à mettre le hasard et l'ironie dans les rencontres de sa vie. Bientôt ses amis furent un facteur de la Halle aux veaux; un grand jeune homme qui refaisait les éducations incomplètes, donnait des leçons discrètes aux personnes surprises par la fortune, aux lorettes d'orthographe insuffisante; un inspecteur de la fourrière, fort curieux à entendre sur les objets inimaginables qui se perdent tous les jours sur le pavé de perdition de Paris; un commis d'un magasin de la rue Coquillière, où l'on ne vendait que des rubans reteints, garçon de talent fort bien appointé pour imiter avec ses lèvres, en aunant, le sifflement de la soie neuve; et avec quelques autres encore, un aide préparateur de M. Bernardin.

Un goût singulier avait toujours porté Anatole vers les hommes à professions funèbres. Il avait une pente vers l'embaumeur, le croque-mort, le nécrophore. La Mort, dont il avait très-peur, l'attirait. Il en était curieux, presque friand. La Morgue, la salle Saint-Jean après une révolution, les cimetières, les catacombes, les spectacles de cadavres, les images de squelette, avaient pour lui une espèce de charme affreux qu'il adorait. Et il trouvait original d'être l'intime d'un homme apportant à la société de gros asticots, sur lesquels personne n'osait l'interroger, et qui faisaient faire des pêches miraculeuses.

CXXXIII

Dans les rues, Anatole avait l'habitude de s'arrêter à la peinture qu'il voyait faire. Un jour, vaguant devant lui, le long du faubourg Montmartre, il fit halte pour regarder la boutique d'un pharmacien où un décorateur était en train de représenter le dieu d'Epidaure avec l'attribut sacramentel de son serpent enroulé.

— Un serpent, ça? — fit-il, — mais c'est une anguille de Melun !

Le décorateur se retourna, et tendit avec un sourire moqueur sa palette à Anatole.

Anatole saisit la palette, d'un bond sauta sur la chaise, et en quelques coups de pinceau, il fit un superbe trigonocéphale qu'il avait vu au Jardin des Plantes.

Du monde s'était amassé, le pharmacien était venu voir, et trouvait le serpent parlant.

Quand Anatole redescendit, le pharmacien le pria d'entrer et lui montra sa boutique. Il en voulait faire décorer les six panneaux d'allégories représentant les éléments de la chimie; malheureusement, il commençait les affaires, et ne pouvait pas mettre plus de cinquante francs par panneau.

Anatole accepta tout de suite, et le lendemain, il apportait les croquis de l'*Eau*, de la *Terre*, du *Feu*, de l'*Air*, du *Mercure*, du *Soufre*. Le pharmacien était charmé des dessins. On causait, des noms de connaissances communes venaient dans la conversation. Le pharmacien le retenait à dîner, et au dessert, il ne l'appelait plus qu'Anatole : Anatole, lui, l'appelait déjà Purgon.

Le lendemain, Anatole attaquait un panneau avec l'ardeur, la verve, le premier feu qu'il avait toujours au commencement d'un travail. « Messieurs, — criait-il en peignant la première figure qui était l'Eau, — voilà une peinture immortelle : elle ne sera jamais altérée ! » Pendant ses repos, il étudiait la boutique, les livraisons des remèdes, lisait les inscriptions des bocaux, les étiquettes, questionnait le garçon pharmacien, l'étonnait avec la demi-science qu'il possédait de tout. Bientôt, son ardeur à peindre baissant, il trôla dans le magasin, cacheta quelque chose, colla par-ci par-là une étiquette, ficela un paquet, remua un pilon en passant, mit du cérat dans un pot, aida à recevoir les pratiques. Et peu à peu, avec la facilité d'assimilation qui le faisait entrer, glisser dans toutes les professions dont il approchait, à se mêler à

tout ce qu'il traversait, il devint là une sorte d'aide amateur du garçon pharmacien. Ce semblant de métier lui allait à merveille : il y avait en lui un fond de boutiquier, une vocation à une carrière de paresse dont la peine est d'ouvrir un tiroir, à une occupation légère, distraite par le dérangement, le mouvement des acheteurs, le bavardage avec les clients. Et du petit commerce de Paris, il avait non-seulement le goût, mais encore le génie naturel : il excellait à vendre, à « entortiller » le consommateur.

A ce train, les peintures ne marchaient guère vite. Anatole resta deux mois à les finir. Il ne faisait plus que coucher rue des Barres. Au bout des deux mois, comme l'amitié entre lui et le pharmacien avait pris la force d'habitude « d'un collage », le pharmacien, n'ayant plus rien à faire décorer, lui proposait de lui prêter comme atelier son « petit salon pour les accidents ». Ils mangeraient ensemble, et Anatole n'aurait qu'à répondre à la boutique dans les moments pressés, à donner un coup de main en cas de besoin. L'arrangement enchanta Anatole, qui s'oubliait volontiers partout où il était, et qui se trouvait toujours lâche pour sortir d'une habitude.

Tout d'ailleurs lui plaisait dans la maison. Jamais il n'avait rencontré de meilleur enfant que le pharmacien, un grand, gras et paresseux garçon, avec des lunettes lui coulant le long du nez, et qu'il remontait à tout moment d'un geste gauche des deux doigts : Théodule, c'était son petit nom, passait sa vie à boire de la bière qui lui avait donné, à force de le gonfler et de le souffler, l'apparence comique et inquiétante d'une baudruche. De là une plaisanterie journalière d'Anatole : — Fermez les fenêtres, Théodule va s'envoler! Et à côté du pharmacien, il y avait le charme de sa maîtresse, installée dans l'arrière-boutique : une petite femme grasse, presque jolie, gracieuse à se cacher pour prendre à la dérobée une prise de tabac, faisant dans une bergère des ronrons de chatte, bonne fille, ayant du

bagout, une espèce d'air comme il faut, et suffisamment de coquetterie pour satisfaire au besoin qu'Anatole avait auprès d'une femme d'en être un peu occupé et à demi amoureux.

Anatole goûtait l'embourgeoisement de cet intérieur, le bonheur du pot-au-feu, bien chauffé, bien nourri, bien éclairé, doucement bercé dans la mollesse d'un bon fauteuil et le plaisir d'une agréable digestion. Il s'assoupissait dans un engourdissement de félicité sommeillante, dans la platitude des causeries de ménage et du petit commerce, dans des commérages, des rabâchages, des conversations de vieux parents et des provinciaux de Paris, qui paralysaient ses charges. Sa verve lassée semblait prendre ses Invalides. Et puis, la pharmacie l'amusait : il trouvait un air d'alchimie rembranesque à la distillerie de l'arrière-boutique; la cuisine des remèdes l'occupait, ses curiosités touche-à-tout s'intéressaient au bouillonnement des bassines, aux filtrages, aux évaporations, aux manipulations. Il aimait à dire des mots de médecine à des gens du peuple, à donner des consultations pour toutes les maladies, à éblouir de vieilles femmes avec des bribes de Codex et du latin de Molière. Les accidents mêmes, les blessés qu'on apportait dans la boutique étaient pour lui une distraction, et jetaient dans ses journées l'aventure du fait divers. Aussi, rien n'était-il plus beau que son zèle à donner des secours : il était un père pour les écrasés ; il leur parlait, les palpait, les hissait en voiture. Mais où il se montrait surtout admirable d'attention, de charité, de sang-froid, c'était dans les crises de nerfs de femmes foudroyées de la nouvelle du mariage d'un amant, à la suite d'un dîner à quarante sous : il n'en perdit aucune, tout le temps qu'il resta à la pharmacie.

Attaché par ces agréments de toutes sortes, Anatole restait là, croyant y rester toujours, lavant de temps à autre quelque aquarelle, genre XVIIIe siècle, dont le pharmacien lui trouvait le placement chez des commerçants de ses amis. Mais, au bout de six mois, un matin

qu'il apportait des dessins pour des bouchons de flacon qui devaient gagner à la pharmacie l'estime des gens de goût, le garçon lui apprit que son patron était parti pour le Havre, avec une place de pharmacien de troisième classe, attaché à l'expédition de Cochinchine.

Voici ce qui était arrivé. L'ami d'Anatole avait voulu remonter avec de bons produits une pharmacie tombée, il donnait ce qu'on lui demandait, il faisait des préparations scrupuleuses, il livrait du sirop de gomme fait avec de la gomme et non avec du sirop de sucre. Cette conscience l'avait perdu : les recettes baissant toujours, il s'était vu obligé de vendre son fonds à vil prix et de s'embarquer.

Anatole remit dans sa poche ses modèles de bouchons, prit la boîte d'aquarelle et le stirator dans le salon aux accidents, serra la main du garçon, et rentra rue des Barres avec le premier grand découragement de sa vie, et cette idée qu'il se dit à lui-même tout haut :

— Il y a un bon Dieu contre moi!

CXXXIV

Anatole passa alors des journées, des journées entières au lit.

Quand il s'éveillait, et qu'en ouvrant à demi les yeux, il apercevait autour de lui ce matin terne, ce jour sans rayon frissonnant à l'étroite fenêtre, ce pan de mur d'en face reflétant la blancheur d'un ciel glacé, l'hiver sans feu dans sa chambre, il n'avait point le courage de se lever. Et se ramassant dans le creux et le chaud de ses draps, pelotonné sous la tiédeur des couvertures et du reste de ses vêtements jeté et bourré par-dessus, il cherchait à perdre la conscience et le sentiment de sa vie, la pensée d'exister réellement et présentement. Il s'a-

bandonnait à l'assoupissement, aux douceurs mortes d'une langueur infinie, au lâche bonheur de s'oublier et de se perdre. Ce qu'il goûtait, ce n'était pas le plein sommeil, c'était une bienheureuse impression de gris, un demi-balancement dans le vague et le vide, l'effacement d'un commencement de somnolence qui fait reculer les ennuis pressants de la vie, quelque chose comme l'attouchement d'une main de plomb comprimant les inquiétudes sous le crâne de la pauvreté.

C'est ainsi qu'il usait les jours de neige, de pluie, les jours mornes, les jours couleur d'ennui où il faut avoir un peu de bonheur pour vivre. Ce qui tombait sur lui des tristesses du ciel, de la rue, de la chambre, le froid des murs qui avait comme un souffle derrière la porte, la vision persécutante des créanciers, il oubliait tout, dans un demi-rêve, les yeux ouverts.

De temps en temps, pendant ces heures mêlées, confuses et pareilles, il sortait un peu le bras de dessous la couverture, prenait une pincée de tabac, une feuille de papier Job, et roulait, sous le drap, une cigarette qui brûlait un instant après à ses lèvres. Alors, il lui semblait que sa pensée montait, s'évaporait, se dissipait avec la fumée, le bleu et les ronds de nuage du tabac. Et il demeurait de longs quarts d'heure, laissant charbonner le papier au bout de sa cigarette, poursuivant à la fois une rêverie et un songe; et comme délicieusement envolé et se dépouillant de lui-même, il n'avait plus, à la fin, de ses membres et de toute sa personne qu'une sensation de moiteur.

La journée se passait sans qu'il mangeât, sans qu'il prît rien. Ce jeûne, cette débilitation diminuaient encore en lui le sentiment qu'il avait de sa personnalité matérielle, l'allégeaient un peu plus de son corps; et le vide de son estomac faisant travailler son cerveau, surexcitant chez lui les organes de l'imagination, il arrivait à s'approcher de l'hallucination. Le jour blafard de sa chambre, parfois, lui faisait croire une minute qu'il était noyé dans l'eau jaune de la Seine, une eau qui le roulait,

et où il lui semblait qu'on ne souffrait pas du tout.

Quelquefois pourtant, il ne pouvait atteindre à cet état flottant de lui-même, trouver cette songerie et cet assoupissement. La notion de son présent persistait en lui et prenait une fixité insupportable. Alors il tirait de sa ruelle quelqu'une des livraisons à quatre sous fourrées entre la couverture et le froid du mur, et qui bordaient tout son lit du pied à la tête. Plongé dans le papier gras une heure ou deux, il lisait. C'était presque toujours des voyages, des explorations lointaines, des courses au bout du monde, des histoires de naufrages, des aventures terribles, des romans gros de catastrophes, toutes sortes de récits qui emportent le liseur dans le péril, l'horreur, la terreur. Là-dessus, il tâchait de dormir, avec le désir et la volonté de retrouver sa lecture dans le sommeil, et d'échapper tout à fait à ses pensées en grisant jusqu'à ses rêves de l'étourdissante apparition de ses peurs. Même à de certains jours, par raffinement, après ces lectures, et pour s'y mieux enfoncer, il se couchait exprès sur le côté gauche; et forçant à se mêler ainsi le malaise et le souvenir, le cauchemar de son corps au cauchemar de ses idées, il se donnait des demi-journées anxieuses et troubles, auxquelles il trouvait un charme étrange et une angoisse presque délicieuse : le charme de l'émotion du danger.

Il vécut ainsi un mois, s'escamotant les jours à lui-même, trompant la vie, le temps, ses misères, la faim, avec de la fumée de cigarette, des ébauches de rêves, des bribes de cauchemar, les étourdissements du besoin et les paresses avachissantes du lit.

Il ne se levait guère que lorsque le reflet d'une chandelle allumée quelque part dans la maison lui disait qu'il faisait nuit. Alors il s'habillait, entrait dans l'arrière-boutique de quelque marchand de vin, mangeait un rien de ce qu'il y avait à manger, puis il lui prenait comme une soif de lumière. Il allait où il y avait du gaz. Il se promenait une heure dans quelque rue éclairée, se remplissait les yeux de tout ce feu flambant et vivant,

puis, quand il en avait assez de cet éblouissement, il revenait se coucher.

CXXXV

Par un jour de soleil de la fin de février, Anatole était à se promener sur le quai de la Ferraille, longeant le parapet, badaudant, le dos tendu à un de ces charitables rayons de soleil d'hiver qui semblent avoir pitié du froid des pauvres.

Il entendit derrière lui une voix de femme l'interpeller, et, se retournant, il vit madame Crescent toute chargée de paquets et d'ustensiles de jardinage.

— Ah! mon pauvre enfant! — fit-elle avec un regard qui alla de la tête aux pieds d'Anatole, — tu n'es pas riche...

La toilette d'Anatole était arrivée au dernier délabrement. Elle avait la tristesse honteuse, sordide, la mélancolie sale de la mise désespérée du Parisien; elle montrait les fatigues, les élimages, l'usure ignoble et crasseuse, l'espèce de pourriture hypocrite de ce qui n'est plus sur un homme le vêtement, mais la « pelure ». Il portait un chapeau cabossé avec des cassures d'arêtes, des luisants roux et mordorés où passait le carton; à des places, la soie collée, lissée, avait l'air d'avoir reçu la pluie par seaux d'eau; et de la vieille poussière respectée dormait entre ses bords gondolés. A son cou, une loque sans couleur et cordée laissait voir la cotonnade d'une mauvaise chemise à demi voilée d'un bout de gilet galonné du large galon des gilets remontés au Temple. Son paletot, un paletot marron, était entièrement déteint; une espèce de ton de vieille mousse se glissait dans le brun effacé du drap aux omoplates, et de grandes lignes blanches entouraient le tour des poches. Les lumières du collet de velours semblaient nager dans la

graisse; et au-dessous du collet, le gras des cheveux s'était dessiné en rond dans le dos. Des taches immémoriales et des taches d'hier, tous les malheurs et toutes les avaries d'une étoffe, étalaient leurs marques sur le drap flétri, sur ce paletot de chimiste dans la *panne :* les manches cuirassées, encroûtées en dessous de tout ce qu'elles avaient ramassé aux tables saucées ou poisseuses des gargotes et des cafés, paraissaient avoir la solidité et l'épaisseur d'un cuir d'hippopotame. Un geste de pauvreté, l'instinctive pudeur qu'ont les malheureux de leur linge et de leurs dessous, lui faisait croiser avec les deux mains ce paletot à demi boutonné par des capsules de boutons tout effiloqués. Son pantalon chocolat flottant s'en allait en franges sur des souliers avachis, spongieux, le talon usé d'un côté, l'empeigne déformée, la semelle décollée et feuilletée, de ces souliers auxquels les connaisseurs reconnaissent la vraie misère.

Et l'homme avait là-dedans comme le physique de son costume. L'éreintement des traits, des poils blancs dans sa barbe rare et noire, des plaques près des oreilles; sur le cou, rouges et grenées comme du galuchat, un teint briqueté sur ce fond de jaune que met le vide et le creusement de l'heure des repas sous la peau des meurt-de-faim de grande ville, les privations, les stigmates des excès et des jeûnes, je ne sais quoi de brûlé et d'usé donnaient à son visage quelque chose de la flétrissure de ses habits.

— Mais prends-moi donc ça... — reprit vivement madame Crescent, — au lieu de rester là comme Saint Immobile... Débarrasse-moi un peu... Qu'est-ce que tu veux? Avec un paresseux comme j'en ai un... il faut la croix et la bannière pour le faire sortir de sa *turne*... C'est des affaires pour le faire venir deux ou trois fois dans l'année... Alors, c'est moi le voyageur... Un enfant, tu sais, mon homme... un vrai petit garçon... il lui faudrait un panier avec un pot de confitures!... Hein! je suis chargée?... Pas grand'chose de bon, va, dans tout ça... Maintenant les marchands, ce qu'ils vendent?... de

la *masticaille!*... Oh! les gueux! si je les tenais! ces muselés-là!... Ça ne fait rien, mon pauvre garçon... as-tu les joues maigres! tu pourrais boire dans une ornière sans te crotter!... Tu ne viendrais donc jamais chez nous quand ça ne va pas? Ce n'est pas si long par le chemin de fer... Tu trouveras toujours ton lit et la soupe... Nous savons ce que c'est, nous... nous avons eu aussi nos jours!

— Mon Dieu, madame Crescent, je vais vous dire... Je vous remercie bien... Mais, vous savez... je suis comme les chiens qui se cachent quand ils sont galeux...

— Galeux! galeux!... Tiens bon! — Et madame Crescent éternua à se faire sauter la tête. — Ah! que c'est bête d'être enrhumée comme ça... j'ai une visite dans le nez à chaque instant... Dis donc, tu sais, nous allons dîner ensemble,..

Anatole fit un geste d'humilité comique en montrant son costume.

— Innocent! — fit madame Crescent. — Tiens, prends-moi encore ce paquet-là... Et donne-moi le bras... Nous allons aller comme çà tranquillement sur nos jambes dîner au Palais-Royal, et tu me reconduiras au chemin de fer...

— Et les bêtes, madame Crescent?

— Ah! ne m'en parle pas... Elles remplissent la maison... Ah! j'ai une alouette... C'est-il gentil!... quelque chose de si doux, que ça vous fait dormir de l'entendre chanter...

Arrivés au Palais-Royal, ils entrèrent dans un restaurant à quarante sous : pour madame Crescent, le dîner à quarante sous était le premier des repas de luxe.

— Eh bien! — dit-elle à Anatole tout en mangeant, — t'es donc si bas que ça, mon pauvre garçon?

— Mon Dieu! une déveine... rien en vue... Qu'est-ce que vous voulez?... Pas moyen de décrocher seulement un portrait de vingt-cinq francs!... une vraie crise cotonnière... Mais j'ai bien assez de m'embêter tout seul... ne parlons pas de ça, hein?... Il y avait quelque chose

qui aurait pu me remettre sur pattes... une copie d'un portrait de l'empereur... ça se donne à tout le monde... Je n'avais pas Coriolis... il n'est pas à Paris... Garnotelle n'aurait eu à dire qu'un mot... Mais c'est un bon petit camarade, Garnotelle!... Il m'a fait dire deux fois qu'il n'y était pas... et la troisième, il m'a reçu comme du haut de la colonne Vendôme!... Je lui ai dit : Fais-toi faire une redingote grise, alors!

— Et ta mère?... Elle a toujours quelque chose, ta mère? fit madame Crescent, et remettant vite le pain d'Anatole à plat : — Le bourreau aurait le droit de le prendre...

— Ah! ma mère... c'est comme mes affaires... ne touchons pas à cette corde-là, madame Crescent... Tenez! vrai, c'est pas pour moi, c'est pour elle que j'ai été chez Garnotelle... Et ça me coûtait, je vous en réponds!... Oui, pour elle... car je la vois qui aura besoin de manger de mon pain d'ici à peu... Mais, je vous dis, ne parlons pas de ça... Il arrivera ce qui arrivera... Nous verrons bien... Qu'est-ce qu'il fait, dans ce moment-ci, monsieur Crescent?

— Toujours ses *sous-bois*... Nous, ça va... Il gagne gros comme lui, à présent, l'homme... même que c'est joliment payé, je trouve, de la couleur comme ça sur la toile... Mais c'est pas à moi à leur dire, n'est-ce pas?...

Et appelant le garçon : — Dites donc, garçon!... Votre fromage *camousse*... Qu'est-ce qu'il a donc, ce grand imbécile, avec ses oreilles comme des chaussons de lisière?... Tout le monde sait ce que ça veut dire, que c'est du fromage qui a de la barbe.

— Je crois que si vous voulez arriver à l'heure pour le chemin de fer... — dit Anatole.

— Non, j'ai changé d'idée... Je ne m'en irai que demain... J'avais oublié... Il faut que j'aille au ministère pour Crescent... C'est moi qui les amuse au ministère!... l y a un vieux *calibot* qui a l'air d'un Bacchus tout farce... Ah! c'est que je ne me laisse pas entortiller! Sa dernière affaire, sans moi... Il n'a pas de caboche, mon

homme, vois-tu... Je leur dis un tas de bêtises... Ah! si tu crois qu'ils me font peur!... J'ai attrapé ce que je voulais, et il faudra bien que ça continue... Nous allons voir demain... Au fait, on est si chose... Les garçons pourraient trouver étonnant de me voir payer... Tiens, paye, toi...

Et elle passa à Anatole sa bourse sous la table.

— Merci! — lui dit-elle comme ils allaient sortir du restaurant, — tu oubliais un de mes paquets, toi!... Tu vas me mener jusqu'à mon petit hôtel, où je couche quand je couche ici... C'est tout près... rue Saint-Roch... J'ai l'habitude... et puis, je n'y moisis pas... Allons! rappelle-toi ça, c'est moi qui te dis qu'il y a encore une chance pour les gens qui n'ont jamais fait de tort à personne... Et puis, viens donc un peu là-bas... Nous aurons tant de plaisir... Il y a une bêtise que tu as dite dans le temps à Crescent, je ne sais plus... il en rit encore chaque fois qu'il y pense... Maintenant, tu peux te donner de l'air... Bonsoir, mon garçon...

CXXXVI

A ces hommes de Paris, vivant au petit bonheur des charités du hasard et des aumônes de la chance, sur le pavé de la grande ville où deux cent mille individus se lèvent tous les matins, sans avoir le pain de leur dîner; à ces hommes dont l'existence n'est, selon le grand mot de l'un d'eux, Privat d'Anglemont, « qu'une longue suite d'aujourd'hui », il arrive tout à coup, vers l'âge de quarante ans, une sorte d'affaissement moral qui fait baisser l'insolente confiance de leur misère.

La Quarantaine est pour eux le passage de la Ligne. De là, ils aperçoivent l'autre moitié sévère de la vie, la perspective des réalités rigoureuses. De l'inconnu auquel ils vont, commence à se lever devant eux la figure re-

doutable et nouvelle du Lendemain. Ce qui avait été jusque-là leur force, leur patience, leur santé d'esprit et leur philosophie d'âme, l'étourdissement, la verve, l'ironie, la griserie de tête et de mots, tout ce qu'ils avaient reçu, ces hommes, pour se faire de la résignation et du bonheur sans le sou, ils le sentent soudainement défaillir. Ils n'ont plus à toute heure ce ressort, cette élasticité, ce rejaillissement de gaieté, ce premier mouvement d'insouci, ce scepticisme et ce stoïcisme de farceurs qui les faisaient rebondir si lestement et les relançaient à l'illusion. Leur instinct de blagueur s'en va, et ne revient plus que par saccades. Pour être drôles, il faut à présent qu'ils se montent; pour se retrouver, il faut qu'ils s'oublient, et pour s'oublier, qu'ils boivent. Tristesses, amertumes, inquiétudes, menaces d'échéances, vides de la poche et du ventre, hier, il suffisait, pour les empêcher d'en souffrir, d'une bêtise, d'un rire, d'un rien : aujourd'hui, ils ont des moments qui demandent à être noyés dans de l'eau-de-vie!

Tout s'assombrit. Les dettes ne sont plus les dettes d'autrefois. Elles ne paraissent plus avoir l'amusement d'une pantomime où l'on ferait le « combat à l'hache à quatre » avec des bottiers, des tailleurs, et autres monstres en boutique. Le coup de sonnette matinal du créancier, qui faisait dire tranquillement, en se retournant dans le lit : « Mon Dieu! que ces gens-là se lèvent de bonne heure! sonne à présent au creux de l'estomac; et le billet tourmente : il donne des insomnies de commerçant qui rêve à des protêts. Le corps même n'est plus aussi philosophe. Il perd l'assurance de sa santé. Les excès, les privations, les malaises refoulés, tous les reports des souffrances passées, commencent à y revenir et à y mettre comme une vague menace de l'expiation de la jeunesse. La vie se venge de l'abus et du mépris qu'on a fait d'elle. L'estomac ne s'accommode plus de rester vingt-quatre heures sans manger, avec une tasse de café le matin et deux verres d'absinthe avant de se coucher. L'hiver souffle dans le dos : le paletot man-

que... Sinistre retour d'âge de la bohême, où l'on croirait voir une jeune Garde partie, misérable et gaie, pour la victoire, et qui maintenant, s'enfonçant dans le froid, commence à sentir les rhumatismes des gîtes et des épreuves de ses premières campagnes!

Alors sur une banquette de café, dans la tristesse de l'heure, quand le jour descend et que la demi-nuit d'une salle encore sans gaz brouille sur le papier l'imprimé des journaux, il y a de lugubres rêveries de ces hommes si vieux après avoir été si jeunes. Ils songent à des amis riches qu'ils ont connus, à des tables toujours mises, à des maisons où il y a un piano, une femme, des enfants, du feu, une lampe. Ils revoient les meubles en acajou. les tapis sous les chaises, le verre d'eau sur la commode, le luxe bourgeois du marchand en gros au fils duquel ils vont donner des leçons. Ils pensent à ce qu'ont les autres : un intérieur, un ménage, une carrière...

Et alors, peu à peu, il semble qu'ils aperçoivent dans la vie d'autres horizons. Toutes sortes de choses méconnues par eux leur apparaissent pour la première fois sérieuses, solides et graves. Le propriétaire ne leur semble plus le grotesque Cassandre du loyer dont s'amusaient leurs charges de rapins : ils y voient l'homme qui vit de ses revenus, et le Pouvoir qui fait saisir. Et devant la vision qui leur montre leurs anciennes risées, la Société, la Famille, la Propriété, le Bourgeois ; devant l'écrasante image de toutes ces existences classées, rentées, confortables, prospères, honorées, — il leur vient comme la désolante idée, le regret et le remords de n'être que des passants et des errants de la vie, campés à la belle étoile, en dehors du droit de cité et de bonheur des autres hommes...

Anatole en était à cette quarantaine du bohême...

CXXXVII

Il faisait un de ces jours de printemps de la fin d'avril où souffle dans l'air la dernière aigreur de l'hiver, tandis que s'essayent sur les murs de Paris de pâles chaleurs et les premières couleurs de l'été.

Anatole, avec un chapeau décent, de vrais souliers une redingote neuve, un air heureux, traversait en courant le jardin du Luxembourg. Il se cogna presque contre un Monsieur qui se promenait à petits pas dans un paletot à collet de fourrure.

— Toi?... comment, c'est toi? — fit-il, — à Paris!... Et pas un mot? pas un bout de nouvelles?... Et comment ça va-t-il, mon vieux?

Coriolis eut un premier moment d'embarras, et rougissant un peu, comme un homme brusquement accroché par une rencontre imprévue :

— J'arrive... — répondit-il, — Manette voulait me faire rester jusqu'au mois de juillet, mais j'en avais assez... Et me voilà... oui... tu sais, je ne suis pas écrivassier, moi... Et toi, es-tu heureux?

— Merci... pas mal... Cette brave femme de madame Crescent a eu la bonne idée de m'obtenir une copie du portrait de l'empereur... douze cents francs... Ce qu'il y a de plus gentil, c'est qu'elle a fait cela sans me prévenir... La lettre du ministère m'est tombée comme un aérolithe... Ah çà? et ta santé?

— Oh! maintenant, je vais très-bien... je suis seulement frileux comme tout...

Et un silence se fit, amené par le silence de Coriolis et par une froideur particulière de toute sa personne. C'était le froid de glace que les femmes savent si bien mettre dans tout un homme pour un autre homme, l'indifférence antipathique, le détachement dégoûté

qu'elles parviennent à obtenir des amitiés d'un amant. On sentait le méchant travail sourd, continu et creusant, d'une hostilité de maîtresse contre un camarade qu'elle n'aime pas, les médisances goutte à goutte, les attaques qui lassent la défense, le lent empoisonnement du souvenir, les coups d'épingle qni tuent l'habitude dans le cœur et la poignée de main de l'ami.

— Si nous buvions quelque chose là pour causer? — fit Anatole en montrant le café auprès duquel ils s'étaient rencontrés, et qui se dressait, au milieu des grands arbres à l'écorce verdie, entouré de son grillage de bois pourri, avec la tristesse d'hiver des lieux de plaisir d'été. Et prenant le bras de Coriolis, il le fit entrer dans le parterre abandonné, où des volailles becquetaient les piédestaux de quatre petits candélabres à gaz. Devant eux, ils avaient un de ces effets de lumière qui transfigurent souvent à Paris la grise platitude des maisons et la contrefaçon de grandeur des architectures bêtes.

Le ciel était d'un bleu si tendre qu'il paraissait verdir. Pour nuages, il avait comme des déchirures de gazes blanches qui traînaient. Là-dedans montait la coupole du Panthéon, baignée, chaude et violette, au milieu de laquelle une fenêtre renvoyait un feu d'or au soleil couchant. Puis, des fusées de folles branches et de cimes emmêlées, des arbres de pourpre aux premiers bourgeons verdissants, les deux côtés d'une longue et vieille allée du jardin, enfermaient dans leur cadre un grand morceau de jour au loin, un coup de soleil noyant des bâtisses et glissant par places, sur la terre blonde, jusqu'à deux statues de marbre blanc luisantes, au premier plan, des blancheurs tièdes de l'ivoire. On eût cru voir, par cette journée de printemps, le rayon d'un hiver de Rome au Luxembourg.

— Tiens! — dit Anatole à Coriolis en s'accotant contre le mur du café peint en rose, — nous aurons chaud là comme si nous avions le dos au poêle... Garçon! deux absinthes... Non? Veux-tu de la Chartreuse, hein?... Ah! mon vieux! dire que te voilà!... Eh bien! cré nom,

vrai, ça me fait plaisir... Y a-t-il longtemps! C'est-il vieux! Comme ça passe! Avons-nous bêtifié ensemble, hein? Tiens, ici... voilà un café qui devrait nous connaître... Là, par derrière, te rappelles-tu? quand nous avons eu notre rage de billard chez Langibout... que nous faisions des parties de cinq heures!... Et Zaza?... Zaza, tu sais? qui était si drôle... qui m'appelait toujours Georges, et qui m'écrivait *Gorge* avec une cédille sous le *g* pour faire Georges!

Et voyant que Coriolis ne riait pas :

— Tu as dû travailler là-bas? As-tu fini une de tes grandes machines modernes... tu sais... dont tu étais si toqué?

— Non... non... — répondit Coriolis avec un accent de tristesse. — Oh! j'en ferai... tu verras... j'en vois.. Là-bas, ce que j'ai fait? Mon Dieu! j'ai fait une vingtaine de petits tableaux du midi de la France... En y joignant une quarantaine de mes esquisses d'Orient... tout cela, je te dirai, ce n'est pas mon dernier mot... mais enfin ça ferait une vente, tu comprends... il y aurait de quoi faire un jour aux Commissaires-Priseurs... C'est la mode à présent, les Commissaires-Priseurs... Et je crois que ce serait une bonne chose pour moi... Ça me ferait revenir sur l'eau, et j'en ai besoin... depuis trois ans que je n'ai pas exposé, on a eu le temps de m'oublier... Il y a un catalogue, les journaux parlent de vous, on donne les prix... Je ferai une exposition particulière... Oh! c'est très-bon... Ce qui ne montera pas à des sommes considérables, je le retirerai... Il faut bien faire comme tout le monde... Je n'y aurais pas pensé sans Manette... Elle est très-intelligente pour tout ça, Manette... Et puis ça me liquidera... Et maintenant que me voilà ici, avec tous mes matériaux sous la main et ce bon mauvais air de Paris qui vous fait piocher, je te demande un peu, — dit-il en s'animant et comme s'il se roidissait dans une volonté d'avenir, — je te demande un peu, qu'est-ce qui pourra m'empêcher de faire ce que je voulais faire, ce que je me sens dans le ventre... des

choses... tu verras!... Mais je t'ai assez embêté de moi... Ah çà! qu'est-ce qui m'a donc dit que ta mère t'était tombée sur le dos, mon pauvre garçon?

- Parfaitement... J'ai cette croix-là, la croix de ma mère... Enfin! on n'a qu'une maman, ce n'est pas pour la laisser sur le pavé... Et puis, je ne peux pas lui en vouloir de m'avoir donné le jour... Elle croyait bien faire, cette femme...

— Mais est-ce qu'elle n'avait pas une certaine aisance, ta mère?

— Mais si... Il y a eu un temps où il y avait quatre lampes Carcel à la maison... Mais maman avait une maladie, vois-tu, qui l'a perdue... Il fallait qu'elle donnât à jouer au whist... La rage de recevoir, quoi!... d'inviter des chefs de bureau à dîner... Tout ce qu'elle gagnait y a passé... A la fin de tout, elle avait quelque chose en viager pour ses vieux jours chez une perle de banquier: il a levé le pied, et un beau jour, plus un radis! voilà l'histoire... Tu comprends que ce n'était pas le moment de lui demander des comptes de la fortune de papa... J'ai pris deux chambres... et, quand elle a l'air trop ennuyé le soir, je lui dis: Maman, si tu veux, je vais dire au portier de monter pour faire ton whist!

— Allons! ne blague donc pas... il paraît que tu t'es conduit admirablement, et toi qui es si *vache*, on m'a dit que tu t'étais remué comme un enragé, que tu avais fait des pieds et des mains pour vous sortir de misère...

— Moi? laisse donc... — fit modestement Anatole à demi humilié d'être complimenté de son dévouement filial, et revenant à ses idées d'observation comique: — Le plus drôle, mon cher, c'est que ça ne l'a pas changée, c'est toujours la même femme... Voilà donc ses malheurs qui arrivent... plus le sou, plus rien que les meubles de sa chambre... Moi, c'était roide... J'avais six francs, six francs net pour le déménagement... Eh bien! sais-tu ce qui la préoccupait? C'était d'envoyer des cartes de visites avec P. P. C! pour prendre congé!... Maman, je te dis, — et sa voix prit la solennité caver-

neuse du Prudhomme de Monnier, — c'est la victime des convenances sociales !

— Tais-toi, imbécile ! — fit Coriolis sans pouvoir s'empêcher de rire.

Et continuant à causer, ils laissaient peu à peu leurs paroles retourner au passé et toucher çà et là à ce qui réchauffe les années mortes. Les regards d'Anatole, chargés d'expansion, enveloppaient Coriolis, et, en parlant, il appuyait ce qu'il disait de pressions, d'attouchements caressants, de gestes posés sur quelque endroit de la personne de son interlocuteur. A ce contact, au frottement de ces mains qui retâtaient une vieille amitié, au souffle des jours passés, sous les mots, les questions, les souvenirs d'effusion qui remuaient une liaison de vingt ans et leurs deux jeunesses, Coriolis sentait mollir et se fondre sa froideur première. Et tu viens dîner à la maison, n'est-ce pas ? — dit-il à la fin.

Ils se levèrent, sortirent du Luxembourg et remontèrent la rue Notre-Dame-des-Champs, cette rue d'ateliers et de chapelles, aux grandes maisons conventuelles, aux étroites allées garnies de lierre, aux loges rustiques de portiers, aux affiches de pommade de Sœurs, la grande rue religieuse et provinciale où trébuchent de vieux liseurs de livres à tranches rouges, et qui, avec ses cloches, semble sonner l'heure du travail avec l'heure du couvent.

Anatole débordait de paroles ; Coriolis parlait moins et se renfermait en lui-même avec un air de préoccupation, à mesure qu'on approchait de la maison.

— Et elle va bien, Manette ? — demanda Anatole, quand ils furent à deux ou trois portes de Coriolis

— Très-bien.

— Et ton moutard ?

— Très-bien, très-bien, merci.

Ils montèrent.

— Tiens ! veux-tu attendre un instant dans l'atelier, — dit Coriolis, — je vais prévenir Manette que tu dînes.

Anatole entra dans l'atelier, plein d'une tiède chaleur,

où se levait, d'une bouilloire sur le poêle, une forte odeur de goudron. Il était à peine là que, par une petite porte, un enfant se glissa comme un petit chat, et, ayant attrapé le coin du divan, il s'y colla, les mains derrière le dos, appuyées contre le bois, le ventre un peu en avant, avec cet air des enfants que leur mère envoie surveiller au salon un monsieur qu'on ne connaît pas.

— Tu ne me reconnais pas? — dit Anatole en s'avançant vers lui.

— Si... tu es le monsieur qui faisait les bêtes... — répondit sans bouger le bel enfant de Coriolis; et il fit le silence d'un petit bonhomme qui ne veut plus parler. Puis, comme pour se reculer d'Anatole, il se renversa en arrière sur le divan, avec une grâce maussade, et de là, se mit à suivre, sans le quitter de ses deux petits yeux ronds, tous ses mouvements.

Un peu gêné du tête-à-tête avec ce gamin qui le tenait à distance, Anatole se mit à regarder des panneaux posés sur deux chevalets, des paysages aux ciels de lapis, aux verts métalliques d'émail.

Il avait fini son examen, et commençait à trouver le temps long, quand Coriolis reparut avec un air singulier.

— Nous dînerons nous deux, — fit-il, — Manette a la migraine... Elle s'est couchée.

— Tiens!... Ah! tant pis, — dit Anatole. — Moi qui me faisais un plaisir de la voir... Il est très-gentil, ton fils... Charmant enfant!

— Ah! tu regardais?... C'est de là-bas, tout ça... Tu sais, nous étions à Montpellier... On n'a qu'à descendre le Lez, une jolie petite rivière avec des iris jaunes, pendant une heure... Et puis, passé les saules d'un petit hameau qu'on appelle *Lattes*, c'est ça, mon cher... Oh! un bien drôle de pays... une vraie Égypte, figure-toi... Tiens! voilà... — Et il touchait dans ses études les effets et les couleurs dont il lui parlait. — Une terre... comme ça... des grandes flaques d'eau... des marais avec de l'herbe... et entre l'herbe, des grandes plaques d'azur, des morceaux de ciel très-crus... aussi crus que ça... Et

puis à côté, tu vois... des langues de sable avec des touffes de soude... un tas de canaux là-dedans, avec ces bateaux-là, à drague, avec des roues à godets... des petits îlots brûlés... de temps en temps un grand pré vague... voilà... où il n'y a que deux ou trois juments blanches qui filent, ou des troupes de taureaux qui s'effarent quand vous passez... une fermentation du diable dans toutes ces eaux-là... une végétation! des joncs, des tamaris, des ronces, des roseaux!... Et des ciels, mon cher! C'est plus bleu que ça encore... Enfin, tout : des scorpions, du mirage... il y a du mirage... il y a même des flamants... tiens, d'après nature, s'il vous plaît, ces flamants-là... près de Maguelonne... et ils volaient, je te réponds!... Ils avaient l'air heureux, comme moi, de retrouver leur Orient...

— Mais, dis donc, — fit Anatole en regardant les murs du nouvel atelier de Coriolis à peine garnis de quelques plâtres, — qu'est-ce que tu as fait de tes bibelots?

— Oh! tout a été vendu quand nous sommes partis... C'était un nid à poussière... Viens-tu dans la salle à manger?... ça les décidera peut-être à nous servir...

Le dîner, un dîner de restes où rien ne rappelait l'ancienne largeur du ménage de garçon de Coriolis, fut servi par deux filles qui répondaient aigrement aux observations de Coriolis, s'asseyaient sur un coin de chaise, quand les dîneurs s'oubliaient, après un plat, à causer.

— Tiens! — dit Coriolis, quand on fut au café, avec un ton d'impatience qu'Anatole ne comprit pas, — prends ta tasse, le carafon d'eau-de-vie... Nous serons mieux dans l'atelier...

Anatole, en effet, s'y trouva bien. Le plaisir d'être avec Coriolis, quelques petits verres qu'il se versa, le firent bientôt s'épanouir; et ses vieilles gaietés lui revenant, il recommença ses anciennes farces, bondissant, criant : Hou! hou! aboyant comme un gros chien autour de Coriolis, l'étourdissant de tours de force et de menaces de tapes, se jetant sur lui en lui disant : — C'est

donc toi ! a voilà, la grosse bête ! — le chatouillant, le pinçant, et tout à coup s'arrêtant, pour jeter sa joie dans ce mot : — Tiens ! je suis content comme si j'étais décoré !

Tout en jouant, Anatole revenait à l'eau-de-vie. A la fin, il leva le carafon à la lumière de la lampe, et y chercha du regard un dernier verre : le carafon était vide. Coriolis sonna. Une bonne parut.

— De l'eau-de-vie...

— Il n'y en a plus, — dit la bonne avec une voix dont Anatole lui-même perçut l'insolence.

Au bout de quelques instants, il prenait sur un fauteuil le chapeau qu'il y avait posé à plat soigneusement sur les bords : c'était chez lui un principe absolu de poser ses chapeaux ainsi, pour empêcher, disait-il, les bords de tomber ; et il partait sans que Coriolis cherchât à le retenir.

Une fois dans la rue, au froid de l'air fouettant sa griserie, le mot de la bonne lui retombant dans la pensée avec le dîner, la journée, la première gêne, les singularités de Coriolis, Anatole marcha en se parlant tout haut à lui-même, se répétant tout le long du chemin : — « Il n'y en a plus ! Il n'y en a plus ! » En voilà une bonne que je retiens ! « Il n'y en a plus ! » Et sa migraine, à madame !... « Il n'y en a plus ! »... Et toute la maison... ïoutre ! ïoutre ! ïoutres, les domestiques ! ïoutre, la femme ! ïoutre, le moutard, ïoutre, mon ami ! ïoutre !... tous, ïoutres !... pas moi, ïoutre...

CXXXVIII

La maîtresse avait frappé un grand coup en enlevant Coriolis de Paris, en brisant brusquement ses habitudes, en l'arrachant aux milieux de sa vie, en l'isolant et en le tenant près de deux années sous une influence que

rien ne combattait, dans des endroits nouveaux qui ne lui parlaient pas de l'indépendance de son passé. Toutes les facilités s'étaient rencontrées là pour l'asservissement d'un homme malade, se croyant plus malade encore qu'il n'était, et disposé à accepter la volonté de l'être qui le soignait, comme on accepte une tasse de tisane, par fatigue, par ennui de lutter, par ce renoncement à vouloir que fait chez les plus forts la pensée de la mort. Son autorité de garde-malade, la maîtresse l'avait peu à peu tout doucement étendue sur l'homme. Elle avait touché à ses sentiments, à ses instincts, à ses pensées. Coriolis s'était laissé lentement enlacer, envelopper, du cœur à la cervelle, saisir tout entier, par ces mains de caresse remontant son drap ou lui croisant son paletot sur la poitrine, l'entourant à toute heure de chaleur, de tendresse, de dorloterie. Les attentions maternelles, si affectueusement grondeuses de Manette, la solitude, le tête-à-tête, l'habitude que chaque jour ramène, ces deux forces lentes et dissolvantes : le temps et la femme, avaient longuement usé les résistances de son caractère, ses instincts de soulèvement, ses efforts de rébellion. Des soumissions que la femme légitime n'impose pas au mari auquel elle est liée pour toujours, la maîtresse les avait imposées à l'amant qu'elle était libre de quitter : elle l'avait plié à une servitude de peur, à des retours craintifs et humiliés devant le moindre symptôme d'irritation, la plus petite menace de fâcherie. Un abandon, une rupture, un départ, c'était ce que Coriolis voyait aussitôt, et, dans une fièvre d'inquiétude, la terreur le prenait de perdre cette femme, la seule dont il pût être aimé et soigné, cette femme nécessaire à sa vie, et sans laquelle il n'imaginait pas l'avenir. Le maîtrisant par là, le tenant lié par cet immense besoin qu'il avait d'elle, et qu'elle surexcitait, en l'inquiétant, avec l'habileté et le génie de tact donnés aux plus médiocres intelligences de son sexe, Manette avait fini par faire pencher Coriolis vers ses manières de voir à elle, ses façons de juger, ses antipathies, ses petitesses. Ce qu'elle avait obtenu

de lui, ce n'avait point été une entière et brusque abdication de ses goûts, de ses instincts, de ses attaches de cœur : ce qui s'était fait dans Coriolis était plutôt une diminution dans l'absolue confiance de ses opinions. Entre elle et lui, il s'était produit l'effet de cette loi ironique qui veut que dans la communauté de deux intelligences, l'intelligence inférieure prédomine, marche à la longue fatalement sur l'autre, et donne ce spectacle étrange de tant d'hommes de talent ne voyant rien que par le petit objectif de la femme qui les a.

Il avait bien encore dans la tête, tout en haut de l'esprit et de l'âme, des idées auxquelles il ne laissait pas Manette toucher; mais c'était tout ce que Manette n'avait pas encore atteint, abaissé et plié en lui. A mesure qu'il vivait de la société de cette femme, de sa causerie, de ses paroles, il perdait le mépris carré qui le défendait au premier jour contre l'impression de ce qu'elle lui disait. Il avait commencé par ne pas l'entendre quand elle lui parlait de choses qu'il ne voulait pas entendre; maintenant il l'écoutait, et, malgré lui, il l'entendait.

Cependant, quand il se retrouva à Paris, mieux portant, armé d'un peu plus d'énergie et de santé, renoué à ses connaissances, retrempé dans le courant parisien, fouetté par des plaisanteries d'amis; quand il se vit, dans un quartier qu'il n'aimait pas, avec des domestiques insupportables, tomber à cette vie que lui faisait Manette, une vie antipathique à tous ses goûts, mortelle à ses amitiés, étroite, *retrillonnée* au-dessous de sa fortune, indigne de ses habitudes, Coriolis ne put réprimer un mouvement de révolte. Mais alors, il rencontra dans la volonté de Manette une espèce de force qu'il n'avait pas soupçonnée, une résistance qui paraissait toujours céder et qui ne cédait jamais, un entêtement sans violence, une sorte d'opiniâtreté ingénue, caressante, presque angélique. A tout, elle disait : Oui, et faisait comme si elle avait dit : Non. S'il s'emportait, elle s'excusait : elle avait oublié, elle pensait ne pas le contrarier; c'était de si peu d'importance. Et pour tout ce qu'elle décidait,

ce qu'elle commandait contre les ordres de Coriolis, contre son désir tacite ou formel, c'était le même jeu, la même justification tranquille et de sang-froid. Il y avait dans la forme de sa domination comme une douceur passive, un air d'humilité désarmante, une sorte d'indolence apathique, devant lesquelles les colères de Coriolis étaient forcées de se dévorer.

CXXXIX

La grande distraction de Coriolis avait été jusque-là de réunir deux ou trois amis à sa table. Il aimait ces dîners familiers qu'égayaient des causeries et des visages de vieux camarades; il avait pris une chère habitude de ces réceptions sans façon, qui étaient pour lui la fête et la récompense de sa journée, la récréation du soir où il oubliait la fatigue quotidienne de son travail, et se retrempait à la verve des autres.

Peu à peu, les dîneurs d'habitude devinrent rares et ne parurent plus que de loin en loin : Coriolis s'en étonna. Qui les éloignait? Il montrait toujours le même plaisir à les voir. Et il ne pouvait accuser Manette de les renvoyer : elle n'avait pas avec eux la migraine qu'elle avait eue avec Anatole. Elle les recevait aimablement, lui semblait-il, s'occupait d'eux, les servait, n'avait jamais d'aigreur ni de mauvaise humeur. Et cependant presque tous un à un désertaient. Ses plus vieux amis ne revenaient pas. Et quand Coriolis les rencontrait, ils essayaient de se dérober à la chaude insistance de son invitation, en s'excusant sur des prétextes.

Ce qui les chassait, c'était ce qui chasse les amis d'un intérieur, l'absence de cordialité qui se répand et s'étend de la maîtresse de la maison à la maison même, l'accueil maussade et rechigné des murs, une espèce de mauvaise volonté des choses qu'on gêne et qu'on dérange,

la sourde hostilité des meubles contre les hôtes, la chaise boiteuse, le feu qui ne prend pas, la lampe qui ne veut pas s'allumer, l'égarement des clefs de ménage qu'on cherche, l'ensemble de petits accidents conjurés pour le malaise de l'invité. Les délicats étaient encore blessés de l'accent d'amabilité de Manette; ils y sentaient un ton d'effort et de commande, la grâce forcée d'une maîtresse obligée de les subir, leur en voulant comme d'une indiscrétion de s'être laissé inviter, et faisant, à travers son sourire, courir sur la table des regards qui semblaient faire des marques aux bouteilles. Ses attentions, l'occupation embarrassante qu'elle prenait d'eux, les plaintes en leur présence sur les plats manqués, les réprimandes sur le service, étaient chez elle autant de façons polies de les prier de ne pas revenir. Et pour les natures moins fines, moins sensibles, que ces façons de Manette ne blessaient point, il y avait autour de la table, pour les renvoyer, l'insolence des deux grandes bonnes, leur air grognon et lassé de la fatigue du dîner, le dédain de leur main à donner une assiette, leur impatience à attendre la fin du dessert, leur mine de domestiques à des gens qui ne viennent que pour manger.

Dans l'espèce de rêve et d'échappement à la réalité où vivent les hommes dont la tête travaille et que remplit une œuvre, Coriolis, planant au-dessus de tous ces détails, ne s'apercevait de rien. Enfin, un jour qu'il invitait Massicot, devenu son voisin et resté l'un de ses derniers fidèles :

— Dîner? — lui répondit Massicot — je veux bien... mais au restaurant.

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi?... Eh bien, parce que chez toi... chez toi, il me semble qu'il y a des cents d'épingles anglaises dans le crin de ma chaise, et qu'on me met quelque chose dans ma soupe qui m'empêche de la manger!... Tiens! il y a des gens qui deviennent fous en regardant un anneau de rideau dans une chambre où leurs parents

les ont empêtés... Moi, quand je regarde le papier de ta salle à manger, il me prend des envies de casser mon assiette sur le nez de tes bonnes... et de prier ta femme... pas poliment... d'aller se coucher!

CXL

Tout avait changé dans l'intérieur de Coriolis.

Son petit logement n'était plus son grand et large appartement de la rue de Vaugirard. Son atelier, dépouillé de ce clinquant d'art sur lequel l'œil du coloriste aime à se promener, semblait vide et froid, presque pauvre.

Là-dedans, à la place du domestique et de l'ancienne cuisinière, étaient installées les deux cousines de Manette, deux créatures à la désagréable tournure hommasse de bonnes de province, l'une retirée d'un service de ferme des Vosges, l'autre de la maison de Maréville, où elle soignait les fous.

Manette avait encore établi dans la maison sa vieille mère dont la colonne vertébrale était presque entièrement ankylosée, et qui, clouée et roide, restait à l'angle d'une cheminée, à un coin de feu, avec son serre-tête noir de veuve juive, sa figure orange, l'enfoncement sombre de ses yeux, l'automatisme effrayant de ses mouvements, le marmottage grommelant et redoutable de prières incompréhensibles. Dans l'escalier, à la porte, sans cesse, Coriolis rencontrait dans ses grandes jambes un jeune homme aux cheveux laineux, portant toujours un petit paquet enveloppé dans un mouchoir de couleur : c'était un frère de Manette. A de certains jours, il entrevoyait dans le fond de la cuisine des têtes pointues, des yeux louches et brillants, des lippes de ces *nixkandlers*, de ces industriels du trottoir et du boulevard sortis du petit village de Bischeim, près de Strasbourg.

Humblement, à pas rampants, la juiverie se glissait, montait à la dérobée dans la maison, l'enveloppait par-dessus, y mettait l'air de ses habitudes et la contagion de ses superstitions. Les deux cousines, conservées par la province plus près de leur culte et de leur origine, défaisaient peu à peu, dans Manette, l'indifférence et les oublis de la Parisienne. Elles la renfonçaient aux pratiques et aux idées du judaïsme, fouillant, retrouvant, ranimant dans la juive vieillissante la persistance immortelle de la race, ce qui reste toujours de juif dans le sang qui ne paraît plus du tout l'être.

Depuis le jour de la synagogue, Coriolis n'avait rien vu en elle de sa religion ni de son peuple. Manette avait pourtant toujours gardé de ce côté de secrètes attaches. Il ne s'était guère passé de samedi sans qu'elle menât ce jour-là sa promenade vers une petite place située à l'embranchement de la rue des Rosiers, de la rue des Juifs, de la rue Pavée, de la rue du Roi-de-Sicile, dans ce rassemblement au soleil de l'après-midi que font là les juifs. C'était comme un besoin pour elle de passer et de repasser une ou deux fois à travers ces figures de gens qu'elle ne connaissait pas, auxquels elle ne parlait pas, mais dont elle s'approchait, qu'elle touchait, et dont la vue lui donnait pour toute la semaine comme une espèce de communion avec les siens et avec une humanité de sa famille.

On arrivait à ne plus servir sur la table que des viandes tuées selon le rite traditionnel du *schechita*; on allait chercher de la choucroute rue des Rosiers. Maîtresses de l'intérieur, les femmes de la maison ne se gênaient plus pour soumettre Coriolis à la tyrannie des usages pour lesquels il avait de la répugnance.

Mais ce n'étaient là que de petits despotismes, ne faisant que taquiner, irriter, impatienter Coriolis. De plus graves ennuis, de poignants soucis de cœur lui venaient d'un bien autre envahissement de sa vie : il sentait la domination hostile de ces femmes toucher à l'affection de son enfant, et la détourner de lui. Son fils, à mesure qu'il

grandissait, lui semblait aller à ces étrangeres, se complaire dans leurs jupes, comme s'il était instinctivement attiré par une sympathie mystérieuse de consanguinité. Pour l'avoir, pour en jouir, il était obligé d'aller le prendre, l'arracher à sa grand'mère qui, de sa vieille mémoire chevrotante, versant à la jeune imagination de l'enfant le merveilleux du *Zeanah Surenah*, lui rabâchant des choses de vieux livres écrits en germanico-judaïque, le tenait charmé, ébloui devant les contes de l'Orient talmudique, les repas dont le vin sera celui d'Adam, dont le poisson sera le Léviathan avalant d'un seul coup un poisson de trois cents pieds, dont le rôti sera le taureau Behemot mangeant tous les jours le foin de mille montagnes.

CXLI

Crescent venait à peine trois ou quatre fois par an à Paris pour faire provision de toiles, de couleurs, de brosses, et toucher le prix d'un tableau. A chacun de ces petits voyages, il ne manquait pas d'aller voir Coriolis, passant le plus souvent avec lui toute une demi-journée.

Coriolis avait un grand plaisir à le revoir. Il retrouvait en lui un souvenir du bon temps de Barbison. Il aimait ce que le rustique artiste lui apportait de l'odeur et de la sérénité des champs. Et il était heureux de voir un brave homme heureux.

A une de ces visites : — Et Anatole? — se mit à dire Crescent... — J'ai été si habitué à le voir avec vous...

— Oh! il y a bien longtemps, — fit Coriolis, embarrassé. — Il est venu dîner un soir... Et puis, nous ne l'avons pas revu... je ne sais pas pourquoi...

— Oh! il a assez mangé ici... — dit Manette.

— Pauvre garçon... — reprit Crescent — on vient de me faire des plaintes sur lui au ministère pour la commande que je lui ai fait avoir... Il paraît qu'il ne finit pas sa copie. On lui a écrit pour l'inspection.

— Je crois bien, — dit Manettte, — il est si paresseux!... une vraie couleuvre...

— Après ça, peut-être, qu'il n'y a pas de sa faute... Dans sa position, il faut d'abord manger, il faut gagner son pain de chaque jour... Gueuse de misère tout de même dans nos états, quand on reste en route...

Et changeant de ton : — Ah çà! toi, — dit-il brusquement à Coriolis, — tu m'as toujours promis un dessin.. Ce n'est pas tout ça... il me faut mon dessin... Où est mon dessin?

— Tiens! là, au fond de l'atelier... le carton rouge... C'est ça...

Crescent se baissa, ouvrit le carton, commença à feuilleter : c'était un choix des plus beaux dessins de Coriolis. Machinalement, il leva les yeux : il vit dans la psyché devant lui, Manette vivement rapprochée de Coriolis, lui faisant le signe de colère d'une femme furieuse de voir emporter de la maison un objet de valeur, quelque chose représentant de l'argent. Et presque aussitôt :

— Non, pas le rouge, — lui cria Coriolis, — l'autre, à à côté... le vert... tiens... là...

Crescent prit le carton vert, l'apporta à Coriolis.

Coriolis, avec un geste de tristesse, y prit un dessin, le mit sur une table, le retravailla, le *recala* longuement, puis le rendit à Crescent.

Quelques minutes après, Crescent lui serrait chaudement la main et sortait sans saluer Manette.

CXLII

Les amis ainsi écartés, l'isolement refait à Paris autour de Coriolis, le travail incessant de la maîtresse continua, poursuivant plus hardiment la diminution, l'annihilation du maître de la maison, avec cette espèce d'écrasant despotisme que la femme du peuple met dans la domination domestique. Manette eut, comme la femme du peuple, ces tyrannies affichées, publiques, montrées devant les domestiques, les fournisseurs, les gens qui passent, et ôtant à un homme la dignité qu'une femme de la société laisse par pudeur à la faiblesse d'un mari. Coriolis perdait le gouvernement et le commandement de son intérieur; on lui retirait des mains la direction de la maison; on lui ôtait de la bouche les ordres à donner. Il ne comptait plus, il n'entrait plus dans les arrangements qui se faisaient. Il n'était plus consulté pour tout ce que voulait Manette que par un : « N'est-ce pas, chéri? » qu'elle lui jetait de confiance, sans écouter sa réponse. Il n'eut bientôt plus d'argent : la femme le prit comme dans un ménage d'ouvrier, le serra, le retint, s'habitua à le regarder comme une chose à elle, qu'elle lui donnait, et dont il devait lui dire l'usage. Des privations, des retranchements furent imposés à ses goûts. Coriolis avait un sentiment d'élégance de créole. Il s'était toujours mis de façon distinguée et dépensait largement pour tout ce qu'un homme des colonies appelle « son linge ». On le contraria là-dessus jusqu'à ce qu'il prît un petit tailleur travaillant à bon marché; et à peu de temps de là commença à se montrer dans sa toilette le coup de ciseau d'ouvrières de la maison.

Toute sa vie fut rabaissée, asservie à des habitudes ménagères, à la façon de vivre de ce trio de femmes qui, tous les jours, le tiraient un peu plus à elles, appro-

chaient de lui leur familiarité, l'entraînaient dans quelque place humble à un spectacle qui l'assommait, ou le poussaient à une soirée ministérielle pour le bien de ses affaires.

Ce fut comme une longue dépossession de lui-même, à la fin de laquelle il ne s'appartint presque plus. De soumission en soumission, Manette l'amenait à être dans la maison un de ces grands enfants qu'on soigne comme un petit enfant, un de ces êtres vaincus, désarmés, absorbés, dociles, qu'une femme mène, manœuvre, tapote, habille, cravate, embrasse, et qui, jusqu'au dehors et dans la rue, emportent la marque de leur humilité et de leur sujétion au logis.

Encore Manette le dédommageait-elle par des caresses, des chatteries, des affectuosités, des douceurs : de temps en temps, il sentait passer dans le toucher de sa main les tendresse dont on flatte, pour le faire obéir, un animal domestique. Mais à côté de Manette il y avait les deux cousines, les deux mauvaises figures, qui semblaient mépriser Coriolis en face, et rire ironiquement de sa déchéance. Avec leur air de dédaigner ses ordres, l'aigreur de leurs réponses, leur grossièreté amère, leur entente sournoise pour blesser ses goûts, ses préférences, ses manies, leur espèce de domination en sous-ordre, ces femmes entouraient Coriolis de son humiliation, et la lui rapportaient à toute heure. Ce qu'elles lui faisaient souffrir et dévorer, cette torture qui d'abord l'avait exaspéré, maintenant lui causait comme une peur : il se retournait vers Manette, implorait sa présence contre elles, lui demandait, quand par hasard elle sortait le soir, de revenir de bonne heure, pour ne pas être livré aux bonnes, leur appartenir toute la soirée.

On eût dit que, dans cet avilissement, les forces de résistance de Coriolis, tous les appareils de la volonté, tout ce qui tient debout le caractère d'un homme, cédaient peu à peu ainsi que cède la solidité d'un corps à la dissolution de cette maladie d'Égypte faisant des os quelque chose de mou qu'on peut nouer comme une corde.

CXLIII

Et cette domination domestique, cette volonté substituée à la sienne dans le ménage, Coriolis commençait à les voir se glisser peu à peu jusqu'aux choses de son métier, de son art, essayer doucement de s'attaquer à l'artiste, s'approcher de son chevalet, toucher presque à son inspiration.

Quand Manette, à une ébauche qu'il lui montrait, jetait un glacial encouragement; quand, à côté de lui, elle lui semblait faire la mine à ce qu'il brossait, ou bien seulement quand, avec l'admirable talent des femmes à jouer l'aveugle, elle affectait de ne pas voir ce qu'il peignait, Coriolis était pris dans son travail d'une impatience nerveuse qui lui faisait gâter son esquisse et son tableau. De sa toile, il ne percevait plus que les faiblesses, les difficultés, les côtés décourageants, ce qui arrête la verve en tuant l'illusion; et il ne tardait pas à abandonner son œuvre commencée.

Coriolis, le Coriolis cabré toute sa vie sous les conseils des autres, avec le juste orgueil de sa valeur; le Coriolis si dédaigneux de l'intelligence et des goûts d'art de la femme, si jaloux de ses sensations propres, de son optique personnelle, de l'indépendance et de l'ombrageuse originalité de son tempérament, Coriolis acceptait des découragements lui venant de cette femme! L'habitude de lui obéir, de la consulter, de lui soumettre et de lui confier tout le reste de sa vie, l'avait mené lentement à cet asservissement où les faiblesses de l'homme descendent dans l'artiste, mettent sur sa peinture le nuage du front de sa maîtresse, entament sa foi en lui-même et finissent par lui ôter le caractère jusque dans le talent.

Il n'osait s'avouer à lui-même cette influence de Manette. Il en repoussait l'idée, il n'y voulait pas croire, il

se débattait sous elle. Et cependant, malgré lui, aux heures de ses réflexions solitaires, il se rappelait son exposition de 1855, cette tentative dans laquelle il avait entrevu un nouvel horizon d'art. Il fallait bien qu'il en convînt avec lui-même : ce n'étaient point la presse, les criailleries des journaux, la morsure de la critique qui l'avaient fait reculer devant le moderne et abandonner le grand rêve de peindre son temps. C'était elle avec ses « rengaînes » de mauvaise humeur, avec tout ce qu'elle lui avait dit ou laissé voir pour le détourner de l'art qui ne se vend pas, et le pousser à des tableaux de vente. Car Manette, comme une femme et comme une juive, ne jugeait la valeur et le talent d'un homme qu'à cette basse mesure matérielle : l'achalandage et le prix vénal de ses œuvres. Pour elle, l'argent, en art, était tout et prouvait tout. Il était la grande consécration apportée par le public. Aussi travaillait-elle infatigablement à mettre dans la carrière de Coriolis la tentation de l'argent. Elle comptait, faisait sonner à son oreille les gains des autres : elle l'étourdissait, l'humiliait des gros prix de celui-ci, de celui-là, des revenus de chaque année de la peinture de Garnotelle. Elle approchait encore de lui des ambitions mesquines, des aspirations bourgeoises, des velléités de candidature à l'Institut, toutes sortes d'appétits tournés vers le succès.

Vainement Coriolis essayait de ne pas l'entendre et de se fermer à ces excitations incessantes, à ces paroles qui avaient le retour et la patience de la goutte d'eau qui creuse; lui qui s'était jusque-là estimé si heureux d'avoir son pain sur la planche, d'être au-dessus des exigences, des concessions de misère qui déshonorent un talent; lui, plein de dégoût et de mépris pour tout ce qui sentait le commerce chez les autres; lui, l'amoureux et le religieux de son art, qui avait fait de la peinture sa chose sainte et révérée, la religion désintéressée et le vœu sévère de son existence; lui qui, à l'idéal de sa vocation, avait sacrifié des bonheurs de sa vie, du plaisir, un amour, les paresses du créole; lui, l'artiste raf-

finé, délicat, rare, qui s'était presque fait un point d'honneur de tenir à distance la vogue et la mode; lui, dont la carrière n'avait été que fierté, liberté, pureté, indépendance, — il commençait à éprouver auprès de cette femme comme les premiers symptômes d'un ramollissement de sa conscience d'artiste.

Souvent une honte enragée le prenait, la honte d'une sorte de dégradation morale qui s'accomplissait graduellement en lui, la honte de quelqu'un qui va mettre une mauvaise action, le reniement de toute sa vie dans une vie d'honneur! Il s'en allait, ne revenait pas dîner, par horreur du contact de cette femme; et, seul avec lui-même, dans quelque promenade de solitude, fouillant ses lâchetés, se penchant dessus, en sondant le fond, il se demandait avec angoisse si, à force d'entendre ce mot, cette idée, ce maître et ce dieu de cette femme : l'Argent! revenir toujours dans sa bouche, juger tout, excuser tout, couronner tout pour elle, l'Argent ne lui parlait pas déjà un peu aussi à lui.

CXLIV

Un moment arrivait où le talent de Coriolis paraissait vaincu, dompté par Manette, docile à ce qu'elle voulait de lui. L'artiste semblait se résigner aux exigences de la femme. De l'art, il se laissait glisser au métier. L'avenir qu'il avait rêvé, il l'ajournait. Ses projets, ses ambitions, la haute et vivante peinture qu'il avait eu l'idée de tenter, il les remettait, les repoussait à d'autres temps, quand un hasard vint, qui le rattacha violemment à ses œuvres passées, et, redressant l'homme dans le peintre, faillit lui faire briser d'un coup sa servitude.

Dans le débarras de tout le cher bric-à-brac que Manette avait su obtenir de son découragement, de son affaiblissement maladif, lors de leur départ pour le midi

de la France, Manette avait encore voulu qu'il se dessaisît de ces deux toiles, *la Révision* et *le Mariage*, qu'elle disait encombrantes et invendables. Coriolis, auquel ces deux tableaux rappelaient un insuccès et des attaques, ennuyé et souffrant de les voir, n'avait pas fait grande résistance; et les deux toiles avaient été vendues, données à un marchand de tableaux. De là, l'une de ces toiles, *la Révision*, passait chez un amateur, homme du monde, élégant brocanteur en chambre, littérateur de revue à ses heures, lequel ramassait depuis dix ans une galerie de modernes avec un sang-froid calculateur, jouant sur les noms nouveaux comme un agioteur joue sur des valeurs d'avenir, et résolu à faire de sa vente un « grand coup ».

Cette vente annoncée, tambourinée fit grand bruit. Un débutant littéraire, brillant et déjà remarqué, voulant faire son trou et du bruit, cherchant une personnalité sur laquelle il pût accrocher des idées neuves et remuantes, crut trouver son homme dans Coriolis. Trois grands articles d'enthousiasme tapageur dans le petit journal le plus lu attirèrent l'attention sur « le maître de *la Révision* ». Accouru à la vente, Paris, qui avait à peine retenu le nom de Coriolis et ne savait plus sur quel tableau le poser, fit la découverte de cette toile balayée par les regards indifférents du public à la grande exposition de 1855. Des polémiques s'enflammèrent, coururent de journaux en journaux. Coriolis prit les proportions d'une curiosité et d'un grand homme méconnu.

L'heure des enchères venue, deux concurrents se trouvèrent en présence : un monsieur possédé de la rage de se faire connaître, du désir furieux d'une publicité quelconque, et un agent de change ayant besoin, pour rasseoir son crédit et écraser des bruits désastreux, de faire une dépense folle bien visible et annoncée dans les journaux. Entre cet intérêt et cette vanité, le tableau monta à une quinzaine de mille francs.

Coriolis avait été se voir vendre. Quand il rentra, Ma-

nette aperçut en lui comme un autre homme. Sa physionomie avait une telle expression de dureté reconquise, de dureté résolue, presque méchante, qu'elle n'osa pas lui demander des nouvelles de la vente. Ce fut Coriolis qui, le premier, rompit le silence, en allant à elle.

— Ah! vous êtes une femme qui entendez les affaires, vous! — Et il laissa tomber avec un accent de mépris : *les affaires*.

— Ma *Révision* vient de se vendre... savez-vous combien? Quinze mille francs!... Ah!... est-ce que vous croyez que ça me fait quelque chose?... Mais quand j'ai fait cela, vous n'étiez rien dans ma vie... rien que la femme qui vous sert de l'amour... comme elle vous cirerait vos bottes!... Eh bien! alors, j'étais quelqu'un, j'étais un peintre... je trouvais... Ah! vous avez eu une jolie idée de spéculation!... Savez-vous ce que vous avez fait de moi? Un homme de métier, un faiseur de peinture au jour le jour, le domestique de la mode, des marchands, du public!... un misérable!... Tenez! pendant qu'on promenait ma *Révision* sur la table, dans les enchères, je regardais... Il y a des choses là-dedans... l'homme nu, le coup de lumière, le dos en bas dans l'ombre... Je me disais: Mais c'est beau, ça! Je sens que c'est beau!... On se pressait, on se penchait... et je voyais que c'était beau dans tous les yeux qui regardaient!... A présent? Mais je ne saurais plus *fiche* une machine comme ça, ma parole d'honneur! je crois que je ne pourrais plus... Il faut pouvoir vouloir... Et c'est vous! — dit-il en s'avançant, d'un air menaçant, vers Manette, — vous, à force de tourments, en étant toujours là derrière mon chevalet, avec vos paroles qui me jetaient du froid dans le dos... Ah! ce que je serais aujourd'hui avec les tableaux que vous m'avez empêché de faire!... et l'argent que vous auriez gagné, vous!... Vous ne savez pas tout l'argent... C'est que maintenant, j'y pense aussi, moi, à ça... Vous m'avez passé de votre sang, tenez! Dieu me pardonne!... Ah! vous avez bien vidé l'artiste!... Je vous hais, voyez-vous, je vous hais...

Et voulez-vous que je vous dise! Il y a des jours... — et sa voix lente prit une douceur homicide — des jours... où il me vient l'idée, mais l'idée très-sérieuse de commencer par vous, et de finir par moi, pour en finir de cette vie-là!...

Puis, après deux ou trois tours agités dans l'atelier, revenant à Manette, et lui parlant avec le ton d'une prière égarée :

— Mais parle donc!... dis au moins quelque chose!... Parle-moi!... ce que tu voudras!... mais parle-moi!... Tiens! j'ai peur de moi... Manette! Manette!

Puis, partant d'une espèce de rire cruel et fou :

— De l'argent? Ah! de l'argent!... Vrai, tu l'aimes? tu l'aimes tant que ça?... Eh bien, attends.

Il sonna.

Une des bonnes parut à la porte.

— Vous allez me descendre toutes les toiles qui sont dans la chambre en haut...

La bonne ne bougea pas et regarda Manette.

Coriolis fit un pas vers elle, un pas terrible qui lui fit dire : — Oui, monsieur...

Quand toutes les toiles furent descendues, Coriolis s'assit devant le poêle, l'ouvrit, y jeta une toile, la regarda brûler. Il prit une autre toile, l'arracha de son châssis. Manette, qui s'était levée, voulut la lui retirer des mains.

—Allons, mon cher,—lui dit-elle avec son petit ton supérieur, —vous avez assez fait l'enfant... En voilà assez...

Coriolis saisit le poignet de Manette. Elle cria. Coriolis ne la lâcha pas, et la serrant toujours, il la mena jusqu'au divan, et là, de force, il la fit tomber dessus, assise, brusquement.

Puis il revint au poêle, arracha d'autres toiles, les jeta dans le feu. Il regardait le tableau plein d'huile et de couleurs qui se tordait, — puis Manette.

Un moment Manette fit un mouvement pour sortir.

— Restez là! — lui dit Coriolis, ou je vous attache avec une corde...

Et lentement, avec un visage qui avait l'air de jouir de ce sacrifice et de cette agonie de ses œuvres, il se remit à brûler ses tableaux. Quand le dernier fut consumé, il tracassa lentement ce qui restait du tout, une espèce de morceau de minerai, le résidu du blanc d'argent de toutes les toiles brûlées; puis, prenant cela entre les tiges de la pincette, il alla à Manette et le lui jeta brutalement dans le creux de sa robe.

— Tenez! voilà un lingot de cent mille francs! — lui dit-il.

— Ah! — fit Manette avec un saut de terreur qui fit glisser à terre le lingot au bas de sa robe brûlée, — me brûler!... Il a voulu me brûler!

— Maintenant, — lui dit Coriolis, — vous pouvez vous en aller... Je n'ai plus besoin de vous.

Et il retomba, brisé, sur le divan.

CXLV

De tous les anciens amis de Coriolis, un seul n'avait pas été écarté par Manette: c'était Garnotelle. Elle avait pour lui l'estime, la considération, le respect que lui inspirait le succès d'argent. Elle le recevait avec des attentions complimenteuses, des coquetteries d'infériorité et d'humilité qui blessaient cruellement Coriolis dans l'orgueil de sa valeur méconnue.

Attiré par ses amabilités, n'ayant plus à craindre les hostilités d'Anatole, Garnotelle fréquentait assez assidûment la maison. Il avait toujours eu pour Coriolis une sorte de déférence; et l'homme arrivé semblait encore goûter, avec ses instincts de paysan, de l'honneur à se frotter à l'amitié du gentilhomme.

Puis il s'était passé dans sa vie, depuis un an, des événements qui le portaient à ce rapprochement. Nommé à l'Institut, il avait, avec une admirable adresse, dé-

noué son mariage avec la fille du membre de l'Institut qui avait mené et emporté son élection. Mais, quoiqu'il eût mis dans cette affaire délicate l'apparence des bons procédés de son côté, ce mariage manqué avait fait un assez mauvais effet, d'autant plus que la rupture concordait, par une malheureuse coïncidence, avec un revers de fortune du père. Aussi rencontrait-il dans le corps où il venait d'entrer une froideur, une réserve presque hostile. Il se retournait alors vers le ministère, les liaisons gouvernementales; et avec les influences qu'il faisait jouer là, la pesée de sa personnalité et de ses recommandations, il essayait, par les récompenses, les commandes, de gagner des reconnaissances, des sympathies, une clientèle avec laquelle il pût faire contre-poids à l'opinion publique et regagner de la considération.

— Allons! mon cher, — disait-il un soir a Coriolis dans l'atelier à demi sombre et qui attendait la lampe, — permets-moi de te le dire, c'est de l'enfantillage...

Coriolis se promenait à grands pas.

Manette, à côté de Garnotelle, regardait se promener Coriolis; et elle avait un sourire méprisant, presque cruel.

Il y eut un long silence.

— Tiens! — fit à la fin Coriolis, — je me sens trop vaniteux pour refuser...

— Ah! c'est bien heureux, — dit Manette.

— Mon cher, avant huit jours, ta nomination sera au *Moniteur*... Manette peut acheter du ruban rouge... Dès demain on aura ta réponse... J'irai moi-même...

Quand Coriolis fut couché, sa tête se mit à travailler, et dans la petite fièvre qui lui vint, peu à peu ses idées se laissèrent aller à une irritation d'amertume. Il pensait à cette croix que l'opinion publique lui avait donnée à son exposition de 1853, et qu'on pensait lui accorder après tant d'années, seulement maintenant, sur le bruit de cette dernière vente. Il songeait à tous ceux de ses camarades qui l'avaient obtenue à côté de lui, derrière lui; il se rappelait des nominations qui étaient presque

des ironies; il retrouvait les noms, revoyait les tableaux des individus. Il lui montait au cœur un soulèvement, la révolte légitime d'un homme de talent qui a la conscience d'avoir mérité la croix depuis longtemps, et qui trouve que quand le ruban attend pour lui venir ses cheveux blancs, ce n'est plus qu'une banale récompense à l'ancienneté. Il se demandait alors si ce n'était pas une lâcheté d'avoir accepté, et s'il n'était pas digne de lui de refuser une récompense qui arrivait trop tard et qu'il avait trop gagnée. Et peu à peu son orgueil parlait contre sa vanité : il était tenté par l'éclat de refuser la croix, de se singulariser par le mépris de ce ruban si envié, si quêté, si mendié. Une heure, deux heures, il y eut en lui la lutte de ses répugnances, le débat de sa nature, de l'homme, de l'artiste n'ayant pas la philosophie de Crescent, n'étant pas tout rempli et tout récompensé par l'art seul, très-touché par toutes les faiblesses humaines de l'homme de talent, très-sensible au désir des marques et des distinctions officielles de la célébrité.

A la fin, ses répugnances l'emportaient. Il lui semblait voir cette chose odieuse, et affreusement humiliante : sa croix au bout de la main de Garnotelle.

Il se jeta au bas de son lit, alluma une bougie et se mit à écrire une lettre où la dignité orgueilleuse de son refus se cachait sous l'humilité d'une exagération de modestie.

Le matin, il relut la lettre, la cacheta et l'envoya sans en dire un mot à Manette.

CXLVI

En apprenant ce refus de la croix, Manette fut prise d'un sentiment singulier. Il lui vint un profond mépris, un mépris de femme d'affaires pour l'homme qui repoussait la chance s'offrant à lui, et qui manquait tout ce que

la décoration donne à un artiste : la consécration officielle, la plus-value de la signature, l'achalandage commercial, la part aux commandes ministérielles. Dans ce refus que rien n'expliquait, n'excusait à ses yeux, et dont elle était incapable de comprendre la hauteur et la dignité, elle ne vit qu'une bêtise. Coriolis était désormais pour elle un homme jugé; il ne lui restait plus rien de ce qu'elle respectait et reconnaissait encore en lui : c'était un pur imbécile.

De ce jour, Manette devint une autre femme. Sa domination n'eut plus de caresse. Elle mit dans ses rapports avec Coriolis une sorte d'autorité, de sécheresse. Elle ne sembla plus lui demander pardon de le faire obéir : ce qu'elle voulait, elle le voulut sans même le prier de le vouloir avec elle. Elle eut avec lui des ordres brefs, sans phrases, sans explication, sans réplique, comme avec quelqu'un qui n'a pas le droit de demander plus. Elle prit, d'un air dégagé, l'assurance et le commandement d'une volonté nette et tranchante; de sa voix se dégagea un ton impératif froid, posé, coupant. Ce fut si brusque, si décisif, que Coriolis en reçut comme le coup d'une soudaine interdiction : il resta, bras cassés, accablé, assommé.

Quelques jours après, un marchand de tableaux belge venait le voir le matin, et séance tenante, en présence de Manette qui débattait toutes les conditions de l'acte, Coriolis signait un traité par lequel il s'engageait à livrer un nombre de tableaux de chevalet par an, moyennant une rente annuelle.

C'était sa vie et son talent que Manette venait de lui faire vendre. Il avait tout accepté sans faire une objection : ses révoltes étaient à bout de forces, son énergie d'homme s'était brisée à jamais dans sa dernière scène avec Manette.

CXLVII

Alors commençait pour tous les deux le supplice du concubinage.

Manette apercevait dans Coriolis comme le fond noir des haines amassées par tout ce qu'elle lui avait fait souffrir, manger de hontes, dévorer d'avilissements, de chagrins, de désespoirs. Elle discernait distinctement ce qui couvait en lui contre elle, toute l'horreur de l'homme pour la femme à laquelle il rapporte toutes les dégradations d'une chaîne indigne. Ce qu'il roulait sans rien dire à côté d'elle, les mauvaises pensées, les ressentiments de son orgueil et de son cœur, les injures qu'il retenait, les révoltes qu'il taisait, elle les sentait sortir de lui, l'atteindre, l'insulter. Des silences de Coriolis lui semblaient la maudire. Il la blessait avec ces regards qui vont de la maîtresse qu'on a au bras à de l'honnêteté de femme, à des ménages qui passent; il la blessait avec ses rêveries qu'elle croyait voir aller vers quelque pur amour, vers un souvenir de jeune fille, vers une idée ancienne de mariage, vers la vision et le regret d'une félicité manquée.

Sous ces reproches muets qui soufflettent une femme plus outrageusement que les brutalités d'un homme, les derniers liens attachant Manette à Coriolis se rompaient. Ce qui reste involontairement d'habitude aimante chez une femme qui n'aime plus un amant, mais qui a été et qui demeure sa maîtresse, qui est la mère de son enfant, qui a encore la chaleur de ses bras autour du cou, se brisa chez elle : son âme se referma, avec l'amertume de la femme ulcérée pour toujours, à ces douceurs qui reviennent de la mémoire des choses partagées, à ces pardons qui montent du côte-à-côte de la vie, à ce qui se laisse attendrir, désarmer par l'existence à deux et le contact du souvenir.

Et alors se fit dans le triste foyer, devant les cendres éteintes de leurs années vécues, l'horrible détachement de mort qui s'établit entre deux êtres vivant, mangeant, dormant ensemble, unis à tous les instants de l'existence, et se sentant séparés à jamais. Ce fut cet abominable éloignement du père et de la mère, que rien ne rapproche plus, pas même les jeux de leur enfant à leurs pieds; ce fut cette vie double, ennemie, tiraillée et contrainte, pareille à la chaîne qui rive la haine de deux forçats, cette vie en commun où chaque frottement est une irritation, où l'instinct même des corps s'évite et se fuit, où l'homme et la femme mettent la séparation d'un vide entre leurs deux sommeils, comme s'ils avaient peur de mêler leurs rêves!

Heure épouvantable de ces amours, qui donne à l'amant la terreur de cette moitié de lui-même, assise dans son intérieur, entrée dans sa maison, et qui est là, contre lui, implacable, concentrée, lui cachant à peine le mal qu'elle lui veut, savourant les ennuis qu'elle lui fait avec les chagrins qu'elle lui souhaite, le défiant de la chasser, et sachant bien qu'il la gardera parce qu'elle le tient par l'habitude, parce qu'elle le connaît lâche et se manquant de parole à lui-même, parce qu'elle sait que son cœur est à l'âge des bassesses de cœur d'homme et qu'il a peur, comme les enfants, d'être tout seul!

Et à mesure que les deux êtres se blessaient davantage à leur accouplement, à l'indissolubilité d'un lien intime intolérable et détesté, il semblait se dégager de Manette contre Coriolis une espèce d'hostilité originelle. L'éloignement de la femme paraissait se compliquer et s'aggraver de la séparation de la juive. Sans qu'elle en eût conscience, sans qu'elle s'en rendît compte, la juive, en revenant aux préjugés des siens, revenait peu à peu aux antipathies obscures et confuses de ses instincts. Une sorte de sentiment nouveau et naissant, impersonnel, irraisonné, lui faisait vaguement apercevoir dans la personne de Coriolis le chrétien contre lequel toujours, dans le creux de toute âme juive, persiste la tradition des

haines, l'amertume de siècles d'humiliation, tout ce qu'une race éclaboussée du sang d'un Dieu peut avoir de fiel recuit. Il y avait au fond d'elle, à l'état latent, naturel, presque animal, un peu de ces sentiments échappés à un roi juif de l'Argent, lorsque dans un moment d'expansion, dans une de ces ivresses où l'on s'ouvre, il répondait à des amis qui lui demandaient le plaisir qu'il pouvait avoir à toujours travailler à être riche : « Ah! vous ne savez pas ce que c'est que de sentir sous ses bottes un tas de chrétiens! »

Ce plaisir haineux, cette vengeance réduite à la mesure d'une femme, Manette les goûtait en sentant Coriolis sous le talon de sa bottine.

La juive jouissait, comme d'une revanche, de la servitude de cet homme d'une autre foi, d'un autre baptême, d'un autre Dieu; en sorte qu'on aurait pu voir, — ironie des choses qui finissent! — la bizarre survie des vieilles vendettas humaines, des conflits de religions, des rancunes de dix-huit siècles, mettre comme le reste des entre-mangeries de races, de la race indo-germanique et de la race sémitique, là, en plein Paris, dans un atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, tout au fond de ce misérable concubinage d'un peintre et d'un modèle.

CXLVIII

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où Anatole avait dîné pour la dernière fois chez Coriolis. Il sortait du palais de l'Industrie, où il venait de commencer un second portrait de l'empereur, dont Crescent lui avait fait obtenir la commande, et il parlait à une femme encore jeune qui, marchant à côté de lui, semblait écouter religieusement ses paroles :

— Oui, ma chère dame, — disait sentencieusement

Anatole, — voilà la recette pour faire un Empereur dans les prix doux... La première fois, on fait des folies, on se laisse aller, on s'enfonce... Mais la seconde, plus de ça..., on devient sage... Et comme j'ai un véritable intérêt pour vous — son sourire eut une nuance de galanterie, — je vais vous donner mon expérience *à l'œil*... La toile, vous savez, c'est cinquante-huit francs, plus le calque, acheté à part cinq francs... Maintenant, attention! *Gnien a* qui, pour le pantalon blanc et le manteau d'hermine, se fendent de huit vessies de blanc d'argent à cinq sous, total quarante sous... Moi, malin, avec quatre vessies de blanc de plomb à quatre sous, quatre fois quatre font seize, je fais mon affaire... J'en suis pour lui mettre un peu de jaune de Naples dans la culotte, et un peu de bitume dans les ombres et dans les demi-teintes de l'hermine, vous comprenez? Pour les ors de l'épaulette, du collier, des parements, de la ceinture, du fauteuil, de la couronne, du sceptre, des crépines, de la table, c'est bien simple : une préparation d'ocre jaune pour les lumières et de bitume pour les ombres... Toutes les ombres de la toile, bien entendu, préparées au brun-rouge... Alors vous repiquez les lumières avec du jaune de chrome foncé et du jaune de Naples, et les brillants cassés avec du jaune de chrome brillant, de bonnes vessies de chrome à quinze et vingt centimes... Il existe des gens sans économie qui fourrent là-dedans du jaune indien, qui coûte des prix fous le tube, vous ne l'ignorez pas : c'est la ruine des familles... Point de siccatif de Harlem, ni de siccatif de Courtray, tout à l'huile grasse ordinaire... Inutile de vous recommander cela... Ah! j'ai encore trouvé le moyen de remplacer le vert-émeraude par du bleu minéral, qui ne coûte qu'un sou de plus que le bleu de Prusse...

En donnant ces conseils à la copiste, Anatole était arrivé dans les Champs-Elysées à la place d'un jeu de boules. Tout à coup, il s'interrompit et s'arrêta, en apercevant, dans le groupe des spectateurs, quelqu'un qui suivait le roulement des boules, la tête en avant et

découverte, les reins pliés, son chapeau à la main derrière son dos. Il regarda cette tête où des cheveux presque blancs, coupés ras, contrastaient avec le noir des sourcils, restés durement noirs. Il examina tout cet homme cassé, ravagé, chargé en quelques mois de vingt ans de vieillesse : stupéfait, il reconnut Coriolis.

— Adieu! dit-il brusquement en quittant la femme étonnée, — à demain...

A quelques pas, il lui jeta : — Mais surtout, ne glacez jamais avec de la capucine rose, de la laque Robert, de la laque de Smyrne!... rien que de la bonne laque fine à neuf sous!...

Et il marcha vers Coriolis.

— Tu n'en as pas un... un cigare? — Ce fut le premier mot de Coriolis. — Non, c'est vrai, toi tu fumes la cigarette... *Elle* ne me donne que de quoi m'en acheter deux, figure-toi!...

Et saisissant le bras d'Anatole, s'y accrochant, s'attachant, se cramponnant à lui, le touchant de son grand corps penché, avec un air heureux de le tenir et qui ne voulait pas le lâcher, il se mit à lui parler de « cette femme », comme il l'appelait, de cette tyrannie qui ne lui laissait pas un sou, qui ne lui permettait pas de voir ses amis, du malheur de l'avoir rencontrée, de tout ce qu'il souffrait dans cet intérieur, de sa vie, une vie d'aplatissement, de solitude, de lâcheté...

Il disait cela vivement, précipitamment avec des éclats de voix tout à coup réprimés, des gestes violents qui s'arrêtaient comme effrayés.

— Tu ne l'as pas vue... tu ne l'as pas vue avec son visage méchant, le visage qu'elle a pour moi... Ah! ce qui vient dans une figure de juive avec l'âge... la Parque qui se lève dans la femme... ce nez qui devient crochu.. et ses yeux aigus... ses yeux! Les as-tu jamais bien regardés?... Ces yeux!... — murmura Coriolis en baissant la voix. — Ah! les femmes!... Tu étais avec une femme tout à l'heure, toi?

— Oui, une pauvre diablesse... Ça a été riche, élevée

dans le luxe, au piano... Une canaille de mari qui a tout mangé et l'a plantée là avec deux enfants... Et maintenant, il faut vivre avec un talent d'agrément...

Le triste roman de misère esquissé dans les quelques mots d'Anatole ne parut pas entrer dans l'oreille de Coriolis. Il en était venu à cette monstrueuse surdité des grandes douleurs qui ne laissent plus entendre à un homme la souffrance des autres. Sans dire à Anatole un mot d'intérêt, sans lui parler de lui, de sa mère, sans s'inquiéter de ce qu'il était devenu depuis deux ans, et s'il avait de quoi manger, il se mit à lui repeindre l'enfer de sa vie. Le promenant, le repromenant sous les arbres des Champs-Elysées, gardant son bras, se collant à lui, il lui rabâcha ses plaintes, ses lamentations, ses jérémiades.

Accoutumé à lui voir dévorer ses maladies et ses chagrins, Anatole ne put se défendre d'un triste étonnement, en retrouvant cet homme si fort, si concentré, si maître de lui-même, descendu à cela : — à dire peureusement du mal de cette femme, à s'en venger comme un enfant qui *cafarde* derrière le dos de son tyran!

CXLIX

A partir de cette rencontre, presque tous les jours, à sa sortie, Anatole trouva Coriolis l'attendant.

Coriolis était là, un quart d'heure avant, il se promenait de long en large devant la porte, il guettait, et aussitôt qu'Anotole paraissait, il s'emparait de lui, et tout de suite, brusquement, du premier mot, il soulageait sa misérable faiblesse dans le débordement de lamentations où il essayait de vider et de dégorger ses souffrances.

— Une vraie juiverie, la maison, maintenant! — lui disait-il un jour. — Non, tu n'as pas idée... C'est le sab-

bat chez moi, le sabbat!... D'abord les deux cousines qui sont à présent plus maîtresses qu'*elle*, et qui la tournent et la retournent comme un gant... Il y a la vieille paralysée qui fait tourner les sauces en marmottant de l'hébreu dessus... Et puis, c'est le scrofuleux de frère... Il vient une parente... qui travaille pour la synagogue, qui est brodeuse en *sepharim*... Je sais de leurs mots, tiens, à présent!... Horrible, celle-là!... Et puis, un tas de revenants de l'Ancien Testament, des parents, des juifs d'Alsace, est-ce que je sais! des gens qui ont des paletots verts avec des boutons bleus en acier, et des bâtons avec une poignée entourée de laine rouge et de fils de laiton... des coreligionnaires d'on ne sait où, qui viennent manger, « s'asseoir sous la lampe », comme ils disent... Et des têtes!... Ah! je suis puni d'avoir aimé Rembrandt! Il me semble que mon intérieur grouille de ses fonds d'eau-fortes... Et les cuisines qu'ils font, si tu savais!... des cuisines à eux, comme en Alsace, pour les noces, des panades où ils mettent des mèches de bonnet de coton... Oui!... Ces jours-là, je me sauve de chez moi... Non, c'est trop fort, que toute cette abomination de marchands de lorgnettes descende chez moi comme à l'auberge!... Tiens! tu sais, la cousine, la grande, avec ses cheveux comme un incendie, son visage terrible... celle qui ressemble à la prostituée de l'Apocalypse... qui a été chez les fous... Ah! les pauvres fous, ils ont dû souffrir!... est-ce qu'elle ne connaît pas des infirmiers de Charenton?... Et elle les amène à dîner!... Ils viennent avec les fous qu'ils sont chargés de promener... Avant-hier, il y en a eu un qui est redevenu fou à la cuisine... Il a fallu aller chercher la garde... C'est amusant... Des fous, conçois-tu? On m'amène des fous chez moi! Oui... et tu veux que je continue à supporter cela?...

Et voyant qu'Anatole, lassé de l'écouter, essayait de se dégager :

— Tu me quittes déjà?... Encore un quart d'heure.. Tiens! dix minutes rien que dix minutes...

— Non, je t'assure... je vais te dire... Il y a une heure que je devrais être parti... Tu vas comprendre... figure-toi qu'il y a trois jours que maman a cassé ses lunettes... Voilà trois jours qu'elle ne peut rien faire, ni travailler, ni lire... J'ai eu seulement ce matin de quoi lui en commander... je dois les prendre en route... Elle m'attend comme ses yeux, tu penses...

— Toi? — dit Coriolis en se décidant à lui lâcher le bras. — Et bien ça ne fait rien...

Il s'arrêta et le regarda.

— Tu es tout de même bien heureux!...

CL

Puis Coriolis disparut. Anatole ne le revit pas. Deux mois se passèrent sans qu'il le trouvât à la porte du palais de l'Industrie. Il ne savait ce qu'il était devenu, lorsque, par un jour d'octobre, il fut étonné d'être accosté par lui, à sa sortie.

— Tiens! te voilà? — fit-il. — Y a-t-il longtemps!...

— Oui, il y a longtemps... très-longtemps... — dit Coriolis lentement, comme si lui seul, dans sa vie, pouvait mesurer la longueur douloureuse du temps.

En passant sous son bras le bras d'Anatole, en lui retenant amicalement la main dans la sienne :

— Es-tu content? Ça va-t-il?

— Oui... Et toi? — fit Anatole surpris de cette tendresse inaccoutumée de Coriolis.

— Moi? Ah! moi... je deviens raisonnable... — dit-il d'une voix sourde. — Tu comprends bien, mon ami, quand il y a un homme d'intelligence, il faut qu'il se trouve une femelle pour lui mettre la patte dessus, le déchirer, lui mordre le cœur, lui tuer ce qu'il y a dedans, et puis encore ce qu'il y a là... et il se toucha le front, — enfin le manger!... — On a toujours vu ça...

Ça arrive tous les jours... Et il faut vraiment être bien enfant pour s'en plaindre... c'est ridicule...

Il jeta cela avec une ironie presque sauvage.

— Je sais bien... il y un moyen de casser ces machines-là...

Ses mains firent devant lui le mouvement nerveux et enragé de serrer, comme des mains qui étranglent.

— Oui, il faudrait des choses... pas bien... Il faudrait... des meurtres... Ah! dans le temps!...

Ses yeux brillèrent; une lueur féroce y passa, dans laquelle Anatole retrouva le feu fauve des colères de jeune homme de son ami. Mais aussitôt cela tomba.

— Maintenant, je suis une...

Et il dit un mot ignoble.

— Ah! si tu veux voir un homme qui ne trouve pas la vie drôle...

Il essaya de faire avec les doigts le geste, le balancement chinois d'un comique en vogue; mais de l'eau monta à ses paupières, et sa blague finit dans l'horrible étouffement brisé d'une voix d'homme qui se mouille de larmes de femme.

Il reprit :

— Ah! oui, un joli instrument pour faire souffrir un homme, cette poupée-là!... Tiens! je ne sais plus si j'ai du talent... Non, vrai, je ne sais plus!... Je n'y vois plus... Je suis comme un homme que j'ai vu une fois, assommé dans une rixe à une barrière, et qui marchait devant lui, dans un sillon... Il ne savait plus, il allait... stupide, comme moi... On entre dans mon atelier, on me trouve à mon chevalet, n'est-ce pas? Si l'on regardait mes brosses et ma palette, on verrait que c'est sec... Je dormais dans quelque coin, j'ai entendu qu'on venait... je me suis levé pour faire croire que je peignais. Je ne peins plus, je fais semblant!... comprends-tu?... Et *elle* est toujours là, dans mon dos... Quand je n'en peux plus, que je me jette sur mon divan, elle vient voir... Elle a fait des trous dans le mur pour me moucharder!... Quand elle sort, j'ai les yeux des cousines

sur moi, je les sens... Oh! on me soigne.. Pardieu! c'est moi qui fais aller la maison... Je suis le bœuf, moi!... Quand je sors... tiens! aujourd'hui.. c'est comme si je leur mangeais une bouchée dans la bouche...

Il s'arrêta un moment; puis :

— Tu sais, mon enfant? mon fils, qui était si beau?... Eh bien, il est affreux... il est devenu affreux! — dit-il avec une espèce de rire amer qui fit mal à Anatole. — C'est maintenant un vrai mérinos noir... Ah! je te réponds qu'il n'aura pas besoin d'un professeur d'arithmétique, celui-là!... Mon fils, ça! mais il n'a rien de moi, rien des miens... rien! Tiens, il y a des moments où je crois que c'est l'âme de quelque grand-père qui vendait de la ferraille dans un faubourg de Varsovie... Un affreux petit bonhomme, vois-tu!... Et si tu l'entendais me dire ce qu'elles l'ont dressé à me dire toute la journée : *Papa, tu ne fais rien*... si tu l'entendais!

Et passant tout à coup à une autre idée :

— Viens-tu avec moi jusqu'à la rue du Bac? Je voudrais te faire voir un tableau nouveau que je viens d'exposer...

Arrivé rue du Bac, il poussa Anatole devant la devanture où était son tableau.

Anatole regarda, et après quelques compliments vagues, il se dépêcha de se sauver : il lui semblait qu'il venait de voir la folie d'un talent.

CLI

Un bizarre phénomène avait fini par se produire chez Coriolis. Avec l'énervement de l'homme, une surexcitation était venue à l'organe artiste du peintre. Le sens de la couleur, s'exaltant en lui, avait troublé, déréglé, enfiévré sa vision. Ses yeux étaient devenus presque

fous. Peu à peu, il avait été pris comme d'une grande et pénible désillusion devant ses admirations anciennes. Les toiles qui autrefois lui avaient paru les plus splendides et les plus éclairées, ne lui donnaient plus de sensation lumineuse : il les revoyait éteintes, passées.

Au Louvre même, dans le Salon carré, ces quatre murs de chefs-d'œuvre ne lui semblaient plus rayonner. Le Salon s'assombrissait, et arrivait à ne plus lui montrer qu'une sorte de momification des couleurs sous la patine et le jaunissement du temps. De la lumière, il ne retrouvait plus là que la mémoire pâlie. Il sentait quelque chose manquer dans le rendez-vous de ces tableaux immortels : le soleil. Une monotone impression de noir lui venait devant les plus grands coloristes, et il cherchait vainement le Midi de la Chair et de la Vie dans les plus beaux tableaux.

La lumière, il était arrivé à ne plus la concevoir, la voir, que dans l'intensité, la gloire flamboyante, la diffusion, l'aveuglement de rayonnement, les électricités de l'orage, le flamboiement des apothéoses de théâtre, le feu d'artifice du grésil, le blanc incendie du *magnesium*. Du jour, il n'essayait plus de peindre que l'éblouissement. A l'exemple de certains coloristes qui, la maturité de leur talent franchie, perdent dans l'excès la dominante de leur talent, Coriolis, un moment arrêté à une solide et sobre coloration, était revenu, dans ces derniers temps, à sa première manière, et peu à peu, à force d'en exagérer la vivacité d'éclairage, la transparence, la limpidité, l'ensoleillement féerique, l'allumage enragé, l'étincellement, il se laissait entraîner à une peinture véritablement illuminée; et dans son regard, il descendait un peu de cette hallucination du grand Turner qui, sur la fin de sa vie, blessé par l'ombre des tableaux, mécontent de la lumière peinte jusqu'à lui, mécontent même du jour de son temps, essayait de s'élever, dans une toile, avec le rêve des couleurs, à un jour vierge et primordial, à la *Lumière avant le Déluge*.

Il cherchait partout de quoi monter sa palette, chauffer ses tons, les enflammer, les brillanter. Devant les vitrines de minéralogie, essayant de voler la Nature, de ravir et d'emporter les feux multicolores de ces pétrifications et de ces cristallisations d'éclairs, il s'arrêtait à ces bleus d'azurite, d'un bleu d'émail chinois, à ces bleus défaillants des cuivres oxydés, au bleu céleste de la lazulite allant du bleu de roi au bleu de l'eau. Il suivait toute la gamme du rouge, des mercures sulfurés, carmins et saignants, jusqu'au rouge noir de l'hématite, et rêvait à l'*amatito*, la couleur perdue du XVIe siècle, la couleur cardinale, la vraie pourpre de Rome. Il suivait les ors et les verts queue de paon des poudingues diluviens, les verts de velours, les verts changeants et bleuissants des cuivres arséniatés, le vert de lézard du feldspath; l'infinie variété des jaunes, du jaune-serin au jaune miellé des orpiments cristallisés et des fluorines; les couleurs embrasées des cuivres pyriteux, les couleurs de pierres roses ou violettes, qui font penser à des fleurs de cristal.

Des minéraux, il passait aux coquilles, aux colorations mères de la tendresse et de l'idéal du ton, à toutes ces variations du rose dans une fonte de porcelaine, depuis la pourpre ténébreuse jusqu'au rose mourant, à la nacre noyant le prisme dans son lait. Il allait à toutes les irisations, aux opalisations d'arc-en-ciel, miroitantes sur le verre antique sorti de terre comme avec du ciel enterré. Il se mettait dans les yeux l'azur du saphir, le sang du rubis, l'orient de la perle, l'eau du diamant. Pour peindre, le peintre croyait avoir maintenant besoin de tout ce qui brille, de tout ce qui brûle dans le Ciel, dans la Terre, dans la Mer.

CLII

— Comment! c'est vous, madame Crescent? — fit Anatole qui était couché. La brusque entrée de madame Crescent venait de le réveiller du délicieux sommeil de dix heures du matin. — Vous, chez moi? chèz un jeune homme!

— Bêta! — dit madame Crescent, — il est joli, le jeune homme! Avec ça que les hommes m'ont jamais fait peur... Ouf! — fit-elle en soufflant comme si elle allait étouffer. — Eh bien! ce n'est pas sans peine qu'on te déniche... En voilà une horreur, ta rue!

— La rue du Gindre, madame!... La porte à côté du bureau de Bienfaisance... l'appartement à côté de la pompe... je trouve le matin des têtards dans ma cuvette!... Quand j'éternue, ça fait lever le papier... un détail!... Une boutique de porteur d'eau qu'on ne louait pas... On me l'a laissée à dix francs par mois... les champignons compris... Ça ne fait rien, ma brave madame Crescent, vous voyez quelqu'un de crânement heureux... Ah! j'en ai passé de dures avant ça!... Trois jours, pas ce qui s'appelle ça sous la dent!... Zéro à l'heure des repas... Je me couchais gris... Ah! dame, gris, vous me comprenez... Mais, psit! un changement à vue, une fortune! De la chance! Moi qui aurais dû crever, finir par la Morgue... Car, voilà!... Eh bien! pas du tout... Concevez-vous? M'amuser, bien dîner, être heureux, me payer des dîners à vingt-cinq sous!... Cinq jours de noce, là, à ne rien faire... Ah! rien... On aurait pu venir m'offrir n'importe quoi pour faire quelque chose... Le premier jour je me suis régalé du Jardin d'acclimatation, et je n'en suis sorti qu'à six heures... Il y a un oiseau, voyez-vous, madame Crescent, un oiseau... je ne vous dis que ça... Par exemple, cette fois-

ci, mes créanciers... rien, pas un monaco. Trop bête, de ne pas garder un sou... On ne m'y repincera plus... Quand j'ai reçu mon argent, toc! j'ai acheté un parapluie d'abord... C'est drôle, hein? moi, d'acheter un parapluie? Comme il faut que j'ai mûri! Et puis, trois chemises à quatre francs cinquante... Pas mal, hein? ce petit paletot-là pour dix-huit francs?.. le gilet, quatre francs... Et deux paires de bottines... pa une... deux!... Ah! voilà comme je m'y mets, moi, quand je m'y mets... Ah! c'est toi...

Un gamin venait d'entrer, apportant à Anatole une tasse de café au lait.

— Tu reviendras demain... Aujourd'hui congé, pas de leçon... c'est saint Barnabé!

Et, revenant à madame Crescent, quand l'enfant fut parti : — Je suis très-bien ici... La portière me fait mon ménage *à l'œil*, pour des leçons que je donne à son moutard, à ce petit idiot-là... Il n'a pas la moindre disposition... Ça ne fait rien... Cette vieille bête de femme est si enchantée que, dans les premiers temps, elle m'envoyait un verre de vin avec mon café... des attentions à toucher un frotteur!... Ça s'arrange très-bien... Pendant qu'elle est là qui brosse mes affaires, qui cire mes souliers, je colle ma leçon au petit... Hein? de beaux draps? Je m'en suis aussi payé deux paires avec quatre taies d'oreiller... Oh! je suis requinqué... Voyez-vous! maintenant, je mène une vie d'un rangé! je rentre tous les soirs de bonne heure pour me sentir bien chez moi, jouir de tout ça, de mon petit intérieur... Je m'amollis dans le bien-être, quoi!... Quand je suis là-dedans, dans mes draps, avec une bougie, je me sens un bonheur!... Dire que j'ai encore soixante francs en or, là-haut, sur ce cadre!... Moi qui depuis des temps ne me suis jamais vu d'avance pour plus de trois jours... Enfin, c'est un secours de deux cents francs qui m'est joliment tombé...

— Ah! tu es si heureux que çà? — fit madame Crescent avec un air embarrassé.

— On dirait que çà vous fait de la peine?

— Non... mais c'est que...

Elle s'arrêta.

— C'est que... quoi?

— Je t'apportais quelque chose.

Et elle tira gauchement de sa poche une lettre qui avait l'apparence d'une lettre ministérielle.

— Une commande? — fit Anatole en la regardant.

— Non, tu n'es pas assez gentil pour çà... Comment, petite saleté, nous te faisons avoir une copie... tu ne viens pas nous voir... On t'en a après çà une seconde : tu ne remues ni pied ni aile pour nous donner de tes nouvelles... Eh bien! moi, je pensais à toi, animal... Je ne sais pas pourquoi... Vois-tu, au fond, il n'y a que nous deux qui aimions vraiment les bêtes...

— Voyons, ma bonne madame Crescent... cette lettre!

— Oh! c'est rien, — dit madame Crescent, — c'est rien... — Et elle devint rouge. — On croit souvent, comme ça, faire pour le bien... moi, je croyais... et puis, pas du tout... tu es riche... te voilà avec soixante francs... Je pouvais tomber, un jour, n'est-ce pas? où tu n'aurais pas été si fier... Enfin, que veux-tu, une idée... Si ça ne te va pas, il ne faut pas pour ça m'en vouloir... Parce que, vrai, moi, c'était pour toi... — fit la grosse femme avec une adorable humilité honteuse. — Moi, je suis une bête... la langue me brouille... je ne sais pas tourner les choses. Eh bien! voilà comme ça m'est venu... Nous étions donc comme ça à avoir de tes nouvelles, de bric et de broc, par les uns, par les autres... Moi j'ai bien vu qu'au fond, les commandes, tout ça, ça ne te tirait pas de peine... Ça te faisait manger deux ou trois mois, et puis c'était toujours à recommencer... Eh bien! alors, moi je me suis mise dans mes rêves... C'est devenu ma colique de te savoir comme ça... je me suis dit : Voilà un homme qui aime les bêtes... Si on voyait à lui trouver une petite place, où il serait comme qui dirait dans ses amours, avec la maman... Au fait, et la maman?

— Je l'ai emballée pour la province, chez une amie, en attendant une embellie... C'était trop lourd, à la fin le ménage.., je me suis chargé de la liquidation... C'est elle qui m'a mis à sec.

— Eh bien! n'est-ce pas, si vous aviez comme ça, tous les deux, le pain et la caboulée... Tu sais, moi, quand j'ai une idée dans la tête... ça me trottait... Voilà la cour qui vient à Fontainebleau... Il nous tombe chez nous quelqu'un de bien... Merci! ce n'était pas de la chenille... un ministre, s'il vous plaît! de je ne sais plus quoi... Oh! un homme avec un front comme une porte de grange... Il voulait absolument avoir une décoration de son salon par Crescent... Tu sais que c'est moi qui fais les affaires... Lui, tu le connais, sorti de sa mécanique de peinture, cet empoté-là! le sabot d'un cochon serait aussi malin que lui... Si je n'étais pas là, il laisserait tout aller... Alors, quand nous avons été arrangés à peu près sur le prix... Ma foi!... il avait l'air si bon enfant, ce ministre... je lui ai dit que je voulais mes épingles... Il m'a dit : Quoi?... Eh bien! que je lui ai fait, je voudrais une petite place dans votre Jardin des Plantes pour quelqu'un... Il a commencé à me dire que ça ne se donnait pas comme ça... que c'était difficile, qu'il ne savait pas... Un tas de raisons... Monseigneur, que je lui ai dit... Ah! je n'ai pas bronché, je lui ai dit : Monseigneur... rien de fait, Crescent ne vous fera pas chez vous seulement grand comme la main, sans que j'aie ça pour un pauvre garçon qui a sa mère sur les bras... Et voilà ta lettre... je n'ai pu que ça... Oh! je me mets bien dans ta peau, va... je comprends... je me rends compte... un artiste, ce n'est pas tout le monde, je sais ce que c'est... on a ses idées, on tient à son état... Quand on a eu le courage jusqu'à quarante ans, qu'on s'est fait toute la vie des imaginations à ça... Après ça, tu pourras te lever plus matin, faire encore quelque chose... Et puis, quelquefois, on peint là-dedans, à ce qu'il paraît... on peint quelque chose... un modèle de poisson... C'est du pain, vois-tu... C'est pour manger

tous les jours... Tu n'es pas seul, songe donc! Et puis les années commencent à te monter sur la tête, sais-tu?

Et elle avança timidement la lettre sur le pied du lit.

Anatole prit la lettre, la retourna dans ses mains, avec une expression presque douloureuse, et la reposa sans l'ouvrir. Il lui semblait qu'il y avait là-dedans la mort honteuse du rêve de toute sa vie. Madame Crescent était allée prendre les trois pièces d'or posées sur le rebord du cadre. Elle revint à Anatole en les tenant dans sa main ouverte.

— Sais-tu, — dit-elle doucement à Anatole, — ce que c'est que cet argent-là, mon enfant? C'est de l'argent qui n'est pas gagné... et de l'argent qui n'est pas gagné, c'est de la charité... une vilaine monnaie, je te dis, dans la main d'un homme qui a ses quatre pattes...

Anatole baissa sur son drap un regard sérieux, reprit la lettre, l'ouvrit, y lut sa nomination d'aide-préparateur au Jardin des Plantes. Il la reposa sur son drap, la regarda quelque temps de loin sans rien dire. Puis tout à coup, criant : — Enfoncée la Gloire! — il se jeta au bas de son lit pour embrasser madame Crescent, en oubliant qu'il était en chemise

— Veux-tu te refourrer au lit tout de suite, vilain singe! — fit madame Crescent qui reprit bientôt : — Et Coriolis? C'est bien drôle chez lui, à ce qu'il paraît... Est-ce qu'il y a longtemps que tu ne l'as vu?

— Des temps infinis.

— Eh bien! il y a des affaires... mais des affaires!... C'est Garnotelle que j'ai rencontré qui m'a raconté ça... Ah! mais, il faut te dire d'abord qu'il s'est marié, Garnotelle, tu ne savais pas?... Oui, marié... Oh! un beau mariage... Sa femme, c'est une princesse... Attends : Moldave... Oui, c'est bien ça qu'il m'a dit... Le nom, par exemple... tu sais, c'est des noms étrangers... cherche, apporte... Voilà que pour se marier, il va demander à Coriolis pour être son témoin... Un ancien camarade, je trouve que c'était gentil comme idée, moi... Il paraît que Coriolis l'a reçu! qu'il lui a dit des choses! qu'il

venait pour l'insulter... que c'était lui faire un affront quand il savait que lui allait épouser une... Excusez du mot! — dit madame Crescent en le disant. — Une scène abominable!... Garnotelle a eu peur qu'il ne le battît... Il le croit devenu fou enragé... Après ça, mon Dieu! ça ne serait pas étonnant avec la femme qu'il a... une croquette comme ça!... Allons! tu sais qu'il y a encore quelques pièces de cent sous chez nous... Si tu avais des créanciers qui t'ennuient trop... Mais viens donc les chercher... Voilà ce qu'il faut faire... Nous passerons quelques bons jours... Tu verras les poules...

CLIII

— Psit! psit! Chassagnol!

Ainsi interpellé par Anatole, Chassagnol, qui allait sortir de la mairie du Luxembourg, se retourna. Il avait à côté de lui une bonne portant un petit enfant sous un voile blanc.

— A toi? — demanda Anatole à Chassagnol en regardant l'enfant.

— Ma septième fille... — dit le père avec un sourire qui laissait échapper le secret si longtemps gardé de sa nombreuse famille. — Ah çà! comment es-tu ici?

— Oh! moi, rien, rien... Une petite histoire de justice de paix, un arrangement à trois mois... le dernier de mes créanciers... C'est que maintenant, tu ne sais pas, j'ai une place...

— Et moi, c'est bien plus fort! J'ai de l'argent... Figure-toi que Cecchina... ah! pardon, c'est ma femme... me voyant sans le sou, les enfants avaient faim, elle a eu une idée, ma paysanne de femme... Elle a trouvé je ne sais pas quoi pour nettoyer la paille d'Italie, elle dit que c'est un secret qui lui vient de la Madone... Enfin, les petites ont la becquée tous les jours, il y a toujours

quelques sous dans la poche de mon gilet, et je puis flâner tranquillement... Ah çà ! je t'emmène, tu vas dîner chez nous...

Et comme ils causaient ainsi sur le pas de l'entrée de la Justice de Paix : — Vois donc... — dit tout à coup Anatole.

A ce moment, en haut du grand escalier de pierre, qu'on apercevait par le cintre de la porte vitrée du péristyle, sous le rayonnement diffus et blanc d'une large fenêtre, au-dessus de la rampe, une silhouette noire s'était montrée. Cette silhouette s'enfonça du côté du mur, disparut dans le retour de l'escalier que les deux amis ne pouvaient apercevoir. Puis il reparut, contre le carreau de la porte, un chapeau et un profil se détachant sur la carte en couleur du onzième arrondissement peinte au fond dans la cage de l'escalier. La porte battante s'ouvrit, et un homme se mit à descendre les douze grandes marches de l'escalier de la mairie, avec une main qui traînait derrière lui sur la rampe d'acajou, et des pieds de somnambule, distraits, égarés, tâtant le vide. Les deux amis se rejetèrent un peu dans le vestibule noir de la Justice de Paix. L'homme passa sans les voir : c'était Coriolis.

A quelques pas derrière lui venait Manette en grande toilette, suivie d'un groupe de quatre individus, vulgaires, effacés et vagues comme ces comparses des actes de l'État civil, raccolés au plus près dans les fournisseurs du voisinage.

Sorti de la mairie, Coriolis prit machinalement le trottoir, frôla, sans le sentir, des blouses qui lisaient le *Moniteur* affiché au mur, traversa la rue Bonaparte, et, comme s'il cherchait l'ombre, les pierres sans fenêtres et qui ne regardent pas, Anatole et Chassagnol le virent longer le grand mur du séminaire de Saint-Sulpice. Manette s'était arrêtée avec les témoins au coin de la rue de Mézières et semblait les remercier.

Tout à coup, les quittant, elle courut rattraper Coriolis, qu'elle saisit par le bras, et l'on vit les deux dos

de la femme et du marié aller jusqu'au bout de la rue Bonaparte. Puis, le couple tourna à droite, disparut.

— Rasé! — dit Anatole en faisant le geste énergique du gamin qui peint, avec le coupant de la main, une vie d'homme décapitée.

CLIV

— Le Beau, ah! oui, le Beau!... s'y reconnaître dans le Beau! Dire c'est cela, le Beau, l'affirmer, le prouver, l'analyser, le définir!... Le pourquoi du Beau? D'où il vient? ce qui le fait être? son essence? Le Beau! la splendeur du vrai... Platon, Plotin... la qualité de l'idée se produisant sous une forme symbolique... un produit de la faculté d'*idéer*... la perfection perçue d'une manière confuse... la réunion aristotélique des idées d'ordre et de grandeur... Est-ce que je sais!... Le Beau, est-ce l'Idéal? Mais l'Idéal, si vous le prenez dans sa racine, *eido*, je *vois*, n'est que le Beau visible... Est-ce la réalité retirée du domaine du particulier et de l'accidentel? Est-ce la fusion, l'harmonie des deux principes de l'existence, de l'idée et de la forme, de l'essence de la réalité, du visible et de l'invisible?... Est-il dans le Vrai?... Mais dans quel Vrai?... dans l'imitation du beau des êtres, des choses, des corps? Mais quelle imitation?... l'imitation par élection ou par élévation? l'imitation sans particularité, sous l'image iconique de la personnalité, l'homme et pas un homme, l'imitation d'après un modèle collectif de perfections? Est-il la beauté supérieure à la beauté vraie... « *pulchritudinem quæ est supra veram*. . » une seconde nature glorifiée? Quoi, le Beau? L'objectivité ou l'infini de la subjectivité? l'*expressif* de Gœthe? Le côté individuel, le naturel, le caractéristique de Hirtch et de Lessing? l'homme ajouté à la nature, le mot de Bacon? la nature vue par la personnalité, l'in-

dividualité d'une sensation?... Ou le platonicisme de Winckelmann et de saint Augustin?... Est-il un ou un multiple? absolu ou divers?... Oh! le Beau!... le suprême de l'illimité et de l'indéfinissable!... Une goutte de l'océan de Dieu, pour Leibnitz... pour l'école de l'Ironie, une création contre la Création, une reconstruction de l'univers par l'homme, le remplacement de l'œuvre divine par quelque chose de plus humain, de plus conforme au *moi fini*, une bataille contre Dieu!... Le Beau!... Quelqu'un a dit : le Beau est le frère du Bien... le Beau rentrant dans le point de vue de la conformation au Bien, une préparation à la morale, les idées de Fichte : le Beau utile!... Ah! la philosophie du Beau! Et toutes les esthétiques!... Le Beau, tiens! je le baptiserais comme les autres, et aussi bien, si je voulais : le Rêve du Vrai! Et puis après?... Des mots! des mots!... Le Beau! le Beau! Mais d'abord, qui sait s'il existe? Est-il dans les objets ou dans notre esprit? L'idée du Beau, ce n'est peut-être qu'un sentiment immédiat, irraisonné, personnel, qui sait?... Est-ce que tu crois au principe réfléchi du Beau, toi?

C'est ainsi que le soir du mariage de Coriolis, à des eures indues de la nuit, dans une petite chambre, au-essus de l'atelier où séchaient les chapeaux de paille e sa femme, Chassagnol parlait à Anatole étendu sur ıa descente de lit, et qui dormait, une cigarette éteinte aux lèvres, avec l'air d'écouter.

CLV

Une fenêtre, dans un de ces jolis bâtiments moitié brique, moitié pierre, à l'air d'étable et de cottage, où s'accrochent les bras grimpants d'une glycine, une fenêtre s'ouvre toujours la première au bout du Jardin des Plantes. Elle s'ouvre au soleil, au matin qui salue

sous elle la volière des vanneaux siffleurs, elle s'ouvre à ce qui revit dans le jour qui ressuscite.

Cette fenêtre est la fenêtre d'Anatole qui, déjà descendu dans le jardin, traîne lentement ses pantoufles paresseuses dans les allées, le long des grilles. Partout c'est un épanouissement d'êtres; et de jardinet en jardinet, court le frémissement du réveil animal, charmant de souplesse, de légèreté, d'élasticité. La vie saute et bondit de tous côtés. Les mouflons grimpent sur l'échelle de leurs kiosques, de jeunes axis, penchés sur le côté, s'inclinent en patinant sur le sol où ils tournent; les lamas s'emportent en courses folles; les jeunes chevreaux, mal d'aplomb sur leurs jambes pattues, trébuchent dans des essais de galop; des onagres en gaieté, les quatre pattes en l'air, font de grandes roulées par terre. Tout ce qui est là, dans le mouvement, la fièvre, la vitesse, l'étirement, la course, le jeu des nerfs et des muscles, retrouve la jouissance d'être. Et les petits oiseaux, dans leur volière, font trembler, sous leur voletage incessant, l'arbre mort qu'ils fatiguent sans repos du rapide effleurement d'une seconde de pose.

A des places de fraîcheur verte, le blanc des toisons et des plumes montre le blanc de la neige; le trottinement des chèvres d'Angora balance comme des flocons d'argent mat; des paons blancs traînent, étalées, les lumières de satin d'une robe de mariée; et toute la splendide blancheur donnée aux bêtes apparaît là dans une sorte de douceur frissonnante, avec des reflets dormants de nuage et de nacre. Sur les petites pelouses, presque entièrement couvertes de l'ombre allongée des arbres, où l'ombre tremble et s'envole de l'herbe à chaque brise qui secoue en haut les cimes, Anatole s'amuse à voir le passage des animaux au soleil, la promenade de leurs couleurs dans des éclairs, la fuite, l'effacement instantané des petites lignes fines et sèches qui se dessinent en courant derrière les pattes des gazelles. Il regarde les vieux boucs agenouillés, et faisant gratter leur barbe au bois râpeux de leur auge; le zèbre, avec son élégance

d'un âne de Phidias, ses formes pleines, pures et souples, ses impatiences de ruade par tout le corps; les bisons, absorbés, endormis dans leur passivité solide, laissant tomber de leur masse le sombre d'un rocher, laissant emporter à l'air des rouleaux de leur toison brûlée. Des biches de l'Algérie, à la démarche lente, élastique et scandée, il va aux grands cerfs, qui se dressent paresseusement sur leurs jarrets de devant, en levant leurs bois comme la majesté d'une couronne. Il va à ces grands bœufs de Hongrie, aux cornes gigantesques, qui semblent la paix dans la force et dans la candeur. Il va au dromadaire, dont le regard s'allonge au bout de son cou de serpent, et dont l'œil nostalgique a l'air de chercher devant lui la liberté, l'horizon, l'infini, le désert. Et sur du gazon, il suit les tortues couleur de bronze, allant, en ramant des pattes, à travers des brindilles qu'elles écrasent, et se traînant, avec leur marche qui tombe, jusqu'à un peu de soleil.

Au bord de la petite rivière, au milieu de l'herbe nouvelle et translucide, sur le décor mouillé des acacias, des peupliers, des saules, les cigognes tout à coup rompant leurs poses et leur immobilité empaillée, les cigognes prennent des essors boiteux; et courant, trébuchant, butant, s'élançant, s'ébattant avec des sauts ridicules et de grotesques velléités de vol, elles illuminent tout ce coin de jardin des couleurs vives qu'elles y jettent, du blanc palpitant de leurs ailes agitées, du rouge de leurs becs et de leurs pattes. A côté des cigognes, voici le petit étang et les oiseaux d'eau; Anatole s'y attarde comme à une mare du paradis : rien que des frissonnements, des frémissements, des ondulations, des ébats, des demi-plongeons, le lever, le bain de l'oiseau, la toilette coquette à coups de bec sur le dos, sous les ailes, sous le ventre, les contentements gonflés, les renflements en boule, les hérissements, les rengorgements qui soulèvent la ouate floche de tous ces petits corps avec le souffle d'une brise; et cela, dans du soleil et dans de l'eau, entre deux lumières, avec des vols qui

nagent et des brillants de plume qui se noient, avec des reflets qui voguent et des éclaboussements de poussière humide qui semblent briser, tout autour de l'oiseau, en gouttes de cristal, le miroir où il se mire. Une divine joie est là, la joie gracieuse des animaux qui échappent à la terre et ne se traînent pas sur le sol, la joie sans fatigue de toutes ces existences flottantes, balancées, portées sans fatigue par un soupir de l'air ou par une ride du fleuve, promenées sur l'onde au fil du nuage, bercées dans de la transparence et de la limpidité, voyageant dans du ciel qui les mouille.

Un peu plus loin, Anatole fait halte devant l'hippopotame, qui dort à fleur d'eau, pareil, dans sa cuve, à une île de granit à demi submergée, et qui, de temps en temps, remuant un peu sa petite oreille et clignant son œil rond, montre, en ouvrant son immense bouche en serpe, le rose énorme d'une immense fleur de monde inconnu. Le pain de seigle qu'Anatole a l'habitude de grignoter en marchant dans le jardin, fait venir tout de suite à lui l'éléphant qui s'avance au petit trot, avec des éventements d'oreille semblables au jeu puissant d'un *pounka :* Anatole flatte de la main la bête vénérable, aux cils de momie, et il caresse presque pieusement cette peau de pierre qui a la couleur et le grain d'un bloc erratique, éraillé çà et là par le frottement d'un siècle. Et puis, il passe aux petits éléphants qui, se pressant et se nouant par la trompe, se poussent front contre front, et jouent à se faire reculer avec des malices d'enfants de géants qui luttent et de grosses douceurs de frères qui s'amusent.

Le soleil, en montant, resserre à chaque minute l'ombre de tout, et mordant le coin de cage, l'angle de nuit où sont réfugiés les nocturnes perchés, il allume un feu d'ambre dans l'œil du Jean-le-Blanc. L'éblouissement qu'il verse se répand sur tous les animaux. Au milieu des arbres, où l'on vient de les déposer, les perroquets éclatent. Les aras rouges font reluire sur leur rouge l'écarlate d'un piment; les plumages des aras blancs

étincellent de la blancheur de stalactites de cire vierge et de larmes de lait. Et tandis que sur le haut d'un petit toit, un morceau de la queue d'un paon fait scintiller un feu d'artifice de pensées et d'émeraudes, l'aigrette de la grue couronnée tremble dans l'herbe comme un bouquet d'épis d'or.

Sur le sol, encore tout ombreux de la grande allée de marronniers, la lumière jette de distance en distance des palets de jour ; et sur les troncs ensoleillés, la découpure digitée des feuilles dessine en tremblant des fleurs de lis d'ombre.

Assis sur un banc, sous cette épaisse feuillée où la respiration de l'air fait courir en passant comme des soulèvements d'ailes qui s'envolent et des battements de langues qui boivent, Anatole a devant lui la ménagerie enfermant le soleil et les féroces dans ses cages, la ménagerie où le roux des lions marche dans la flamme de l'heure, où le tigre qui passe et repasse semble emporter chaque fois sur les raies de sa robe les raies de ses barreaux, où de jeunes panthères, couchées sur le dos, s'étirent mollement avec des voluptés renversées de bacchantes. Il est enveloppé du gazouillement des oiseaux attirés par le pain qu'on donne aux animaux et les miettes des grosses bêtes. A l'étourdissant concert des moineaux gorgés, répond, de tous les coins du jardin, le chant de fifre des oiseaux exotiques, sifflante piaillerie, chanterelle infinie qu'écrase ou déchire tout à coup le beuglement sourd d'un grand bœuf, le rugissement d'un lion, le bramement guttural d'un cerf, le barrit strident d'un éléphant, le cor d'airain de l'hippopotame, — bâillements de féroces ennuyés, soupirs de bêtes sauvages, fauves haleines de bruit, sonorités rauques, dont Anatole aime à être traversé, et qui remuent dans sa poitrine l'émotion, le tressaillement d'instruments de bronze et de notes de tonnerre. Puis cela tombe, et bientôt s'éteint dans le cri d'un petit animal, ainsi qu'un grand souffle qui mourrait dans le dernier petit murmure d'une flûte de Pan ; et il se fait un silence où l'on entend goutte à

goutte le filet d'eau qui renouvelle le bain de l'ours blanc.

En errant, ses regards rencontrent dans des trouées de verdure des têtes aux yeux mourants, à la langue rose qui passe sur des babines luisantes, des bouches flexibles et ardentes d'hémiones, se tordant et se cherchant, dans un baiser qui mord, à travers les grillages. Il y a dans l'air qu'Anatole respire la senteur des virginias en fleur qui couvrent des allées de leur effeuillement; il y a des aromes fumants, des émanations musquées et des odeurs farouches mêlées aux doux parfums des roses « cuisse de nymphe » qui embaument de leurs buissons l'entrée du jardin...

Peu à peu, il s'abandonne à toutes ces choses. Il s'oublie, il se perd à voir, à écouter, à aspirer. Ce qui est autour de lui le pénètre par tous les pores, et la Nature l'embrassant par tous les sens, il se laisse couler en elle, et reste à s'y tremper. Une sensation délicieuse lui vient et monte le long de lui comme en ces métamorphoses antiques qui replantaient l'homme dans la Terre, en lui faisant pousser des branches aux jambes. Il glisse dans l'être des êtres qui sont là. Il lui semble qu'il est un peu dans tout ce qui vole, dans tout ce qui croît, dans tout ce qui court. Le jour, le printemps, l'oiseau, ce qui chante, chante en lui. Il croit sentir passer dans ses entrailles l'allégresse de la vie des bêtes; et une espèce de grand bonheur animal le remplit d'une de ces béatitudes matérielles et ruminantes où il semble que la créature commence à se dissoudre dans le Tout vivant de la création.

Et parfois, dans ce jour du commencement de la journée, dans ces heures légères, dans cette lumière qui boit la rosée, dans cette fraîcheur innocente du matin, dans ces jeunes clartés qui semblent rapporter à la terre l'enfance du monde et ses premiers soleils, dans ce bleu du ciel naissant où l'oiseau sort de l'étoile, dans la tendresse verte de mai, dans la solitude des allées sans public, au milieu de ces cabanes de bois qui font

songer à la primitive maison de l'humanité, au milieu de cet univers d'animaux familiers et confiants comme sur une terre divine encore, l'ancien Bohême revit des joies d'Éden, et il s'élève en lui, presque célestement, comme un peu de la félicité du premier homme en face de la Nature vierge.

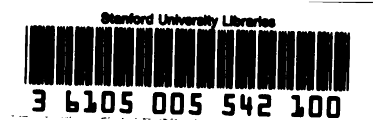
Décembre 1864. — Août 1866

FIN.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

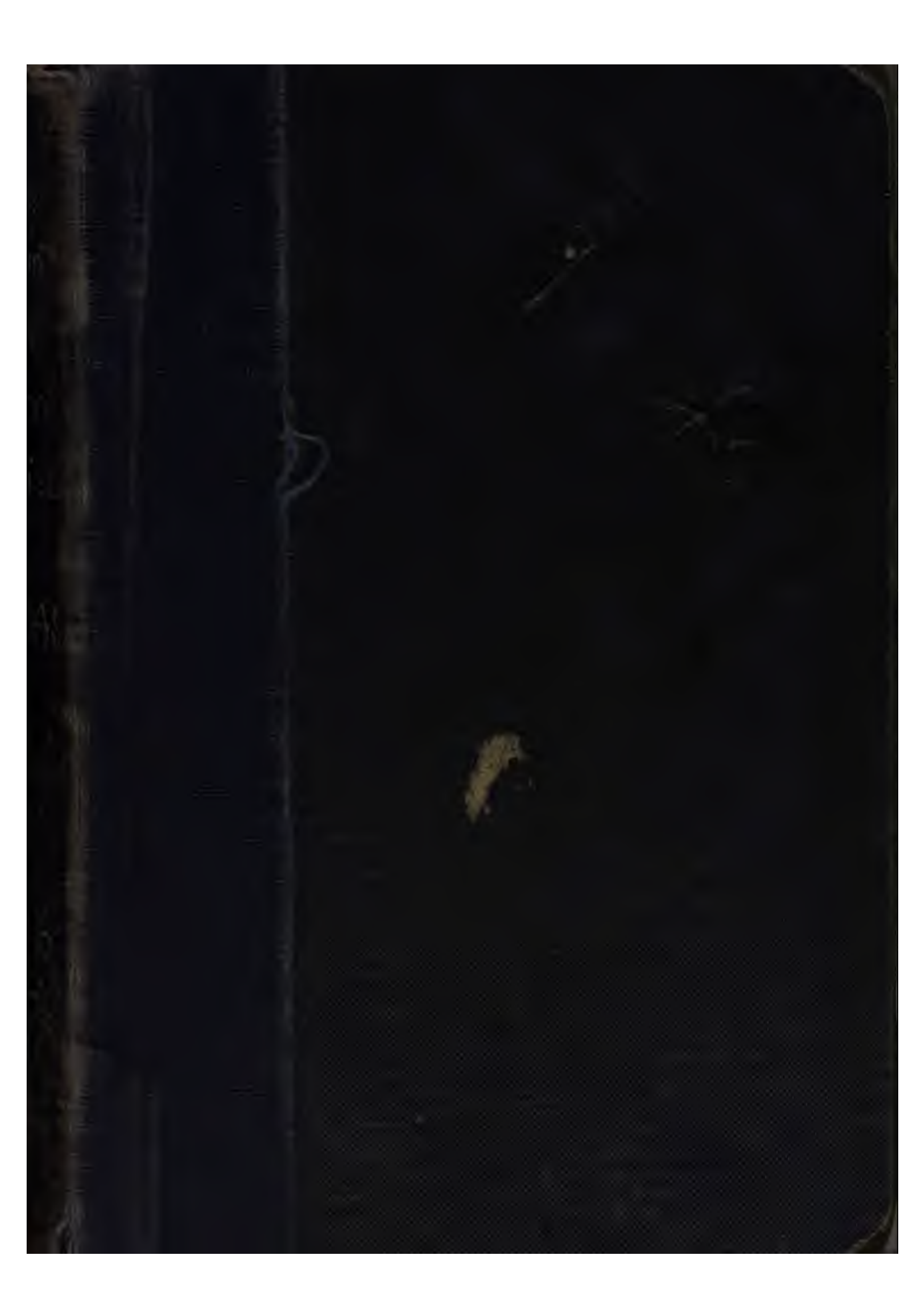
le moderne p.324
Cancan 230




Stanford University Libraries
3 6105 005 542 100







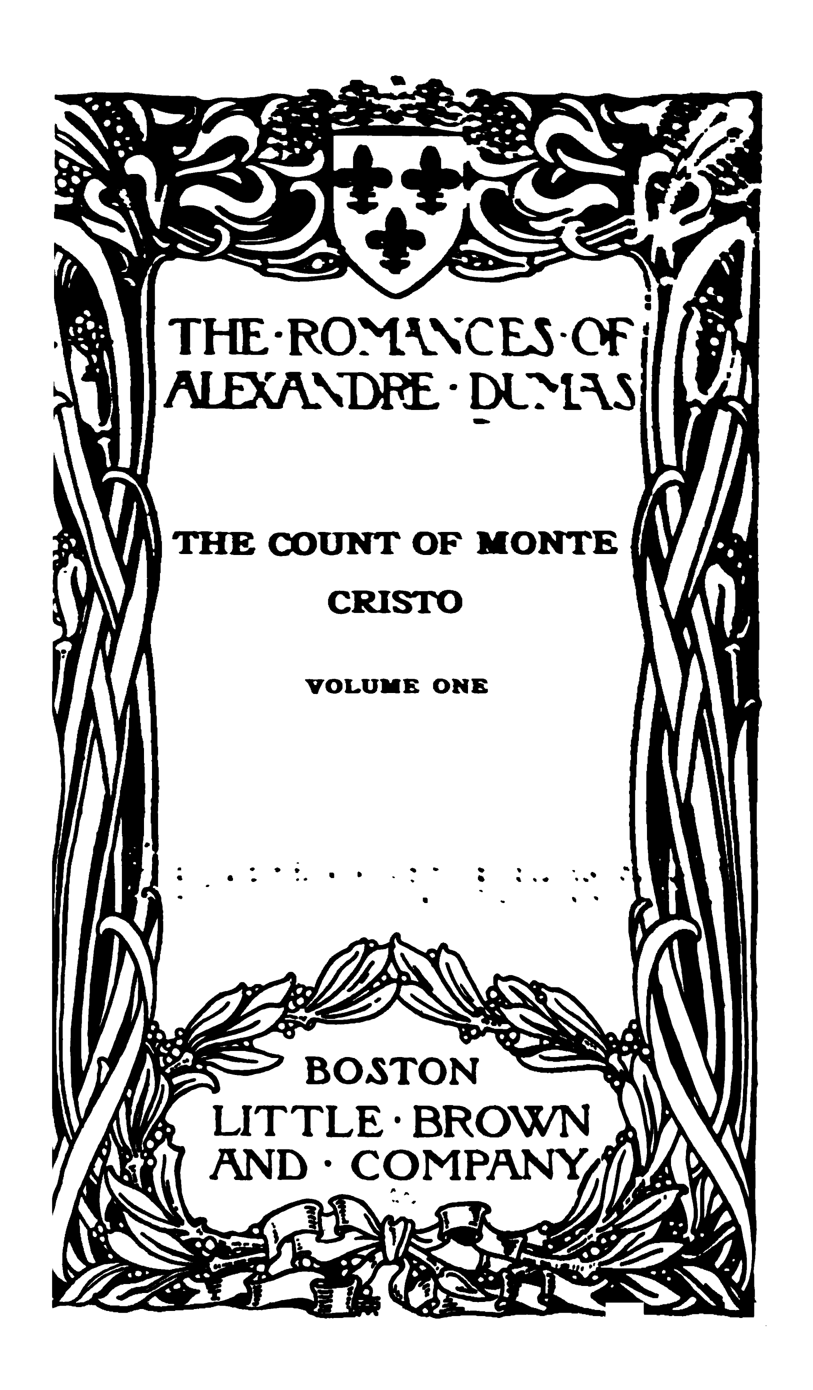




1.25



"The young man is a great criminal, and I can do nothing for him, Mademoiselle."


THE·ROMANCES·OF
ALEXANDRE·DUMAS
THE COUNT OF MONTE
CRISTO
VOLUME ONE
BOSTON
LITTLE·BROWN
AND·COMPANY

PRINTED IN THE UNITED STATES OF AMERICA

PUBLISHERS' NOTE.

MONTE CRISTO — the most celebrated work of its celebrated author, not even excepting the D'Artagnan romances — has hitherto been known to the English-speaking world only through the medium of a very imperfect translation, which from time to time has been republished without any material improvement. The great story is worthy to be presented in a better form. If readers have found it admirable in a crude presentation they will find new excellences in it as they follow, in an improved translation, the inimitable style of its author, — observing his peculiar success in the employment of words fitted to his thought; his quiet humor, often so delicately conveyed that a careless rendering must lose it altogether; and, regarding the work as a whole, his artistic skill in proportion and perspective, which may easily be made of no effect by omissions in translating.

In the present edition omissions have been supplied; expansions have been rigorously reduced to the author's own crisp form of statement; erroneous

and misleading renderings of words and phrases have been corrected; and where, as in many instances, the translator had usurped the functions of the author, he has been remanded to his proper subordination.

"The style is the man;" and no small part of one's pleasure in reading comes through the sense of a personal intercourse with the man who thus pervades the book. It is therefore with a peculiar satisfaction that in publishing this work we create an opportunity to make, or renew, acquaintance with ALEXANDRE DUMAS, through a translation which follows him instead of running away from him, and reproduces his forms of thought with as much precision as the differences between English and French idioms will allow.

LIST OF CHARACTERS.

Period, 1815-1838.

Edmond Dantès, a Marseilles sailor, mate of the "Pharaon," afterwards Count of Monte Cristo, assuming the names of Lord Wilmore, Abbé Busoni, and Sinbad the Sailor.

Louis Dantès, his father.

Mercédès, a catalan, betrothed to Edmond Dantès.

Fernand Mondego, her cousin, afterwards Comte de Morcerf.

Vicomte Albert de Morcerf, his son.

Danglars, supercargo of the "Pharaon," afterwards Baron Danglars, a Paris banker.

Baronne Danglars, his wife.

Mademoiselle Eugènie Danglars, their daughter.

Louise d'Armilly, her music-teacher and friend.

M. Morell, owner of the "Pharaon."

Madame Morell.

Maximilian Morell, } their children.
Julie Morell, }

Emmanuel Herbaut, } clerks in the house of Morell and Sons, Marseilles.
Coclès, }

Gaspard Caderousse, a Marseilles tailor, afterwards landlord of the Pont du Gard Inn.

Madeleine, his wife, otherwise known as La Carconte.

The Emperor Napoleon.

Louis XVIII.

Baron Dandré, Minister of Police, } Royalists.
Duc de Blacas, }
M. Noirtier de Villefort, an adherent of Napoleon.
M. Gérard de Villefort, his son, *procureur du roi*.
Marquis de Saint-Méran.
Marquise de Saint-Méran.
Mademoiselle Renée de Saint-Méran, their daughter, betrothed to M. Gérard de Villefort.
Comte de Salvieux, friend of M. de Saint-Méran.
General Flavien de Quesnel.
Baron Franz d'Épinay, his son.
Lieutenant-Colonel Louis Jacques Beaurepaire, } members of the Bonapartist Club in the Rue St. Jacques.
Brigadier-General Étienne Duchampy, }
Claude Lecharpal, keeper of streams and forests, }
✓ Maréchel Bertrand.
M. de Boville, inspector of prisons.
The Governor of the Château d'If.
Abbé Faria, a prisoner in the Château d'If.
A Jailor, at the Château d'If.
The Mayor of Marseilles.
Captain Baldi, of "La Jeune Amélie," a Genoese smuggler.
Jacopo, one of his crew.
Maître Pastrini, proprietor of the Hôtel de Londres, Rome.
Gaetano, a Roman sailor.
Cucumetto, a brigand chief.
Carlini, } of Cucumetto's troop.
Diavolaccio, }
Rita, betrothed to Carlini.
Luigi Vampa, a shepherd boy, afterwards a Captain of Roman brigands.
Teresa, his betrothed.
Peppino, a shepherd.
Andrea Rondola, a condemned murderer

<table>
<tr><td>Comte de San Felice,
Duc de Bracciano,</td><td>Roman noblemen.</td></tr>
</table>

Carmela, Comte de San Felice's daughter.
Comtesse Guiccioli.
Major Bartolomeo Cavalcanti, an adventurer.
Benedetto, passing under the name of Andrea de Cavalcanti.

<table>
<tr><td>M. Lucien Debray, private secretary to the Minister of the Interior,
M. Beauchamp, an editor,
Comte de Château-Renaud,</td><td>friends of Albert de Morcerf.</td></tr>
</table>

Héloïse, Villefort's second wife.
Édouard, her son.
Mademoiselle Valentine, Villefort's daughter by his first wife, in love with Maximilian Morell.
Doctor d'Avrigny, Villefort's physician.
M. Deschamps, a notary.
Ali Tebelin, Pacha of Janina.
Vasiliki, his wife.
Haydée, daughter of Ali Pacha and Vasiliki.
Selim, favorite of Ali Pacha.
Bertuccio, steward to the Count of Monte Cristo.
Assunta, Bertuccio's sister-in-law.
Baptistin, Monte Cristo's valet.
Ali, a Nubian mute, slave to Monte Cristo.
Abbé Adelmonte, a Sicilian.
Germain, Albert de Morcerf's valet.
Étienne, valet to Danglars.
Barrois, Noirtier's servant.
Fanny, Mademoiselle de Villefort's maid.
Père Pamphile, of La Réserve Inn.

<table>
<tr><td>Captain Leclerc,
Penelon, a sailor,
Captain Gaumard,</td><td>in the service of M. Morell.</td></tr>
</table>

Joannes, a jeweller.

CONTENTS

THE

COUNT OF MONTE CRISTO.

CHAPTER I.

MARSEILLES. — THE ARRIVAL.

On the 28th of February, 1815, the watchman in the tower of Notre Dame de la Garde signalled the three-master, the "Pharaon," from Smyrna, Trieste, and Naples. A pilot put off immediately, and rounding the Château d'If, got on board the vessel between Cape Morgion and the Isle of Rion.

The platform of Fort St. Jean was covered with spectators; it is always an event at Marseilles for a ship to come into port, especially when this ship, like the "Pharaon," had been built, rigged, and laden at the wharves of the old Phocée, and belonged to an owner in the city.

The ship drew on; it had safely passed the strait which some volcanic shock has made between the Isle of Calasareigne and the Isle of Jaros, had doubled Pomègue, and approached the harbor under topsails, jib, and foresail, but so slowly and sedately that the idlers, with that instinct which misfortune sends before it, asked one another what misfortune could have happened on board. However, those experienced in navigation saw plainly that if

any accident had occurred, it was not to the vessel herself, for as she approached she gave every indication of being under perfect control. Beside the pilot, who was steering the "Pharaon" through the narrow entrance of the port of Marseilles, was a young man, who, gesticulating rapidly, watched with a vigilant eye every motion of the ship, and repeated the orders of the pilot.

The vague disquietude which prevailed among the spectators had so much affected one of the crowd that he could not await the arrival of the vessel in harbor, but jumping into a small skiff, desired to be pulled alongside the "Pharaon," which he reached as she came opposite the bay of La Réserve.

When the young man on board saw him coming, he left his station by the pilot, and came, hat in hand, to the side of the ship. He was a tall slim young fellow, nineteen or twenty years old, with black eyes, and hair as dark as the raven's wing; and his whole appearance bespoke that calmness and resolution peculiar to men accustomed from their cradle to contend with danger.

"Ah! is it you, Dantès?" cried the man in the skiff. "What's the matter? And why have you such an air of sadness aboard?"

"A great misfortune, M. Morrel!" replied the young man, — "a great misfortune, for me especially! Off Civita Vecchia we lost our brave Captain Leclere."

"And the cargo?" inquired the owner, eagerly.

"Is all safe, M. Morrel; and I think you will be satisfied on that head. But poor Captain Leclere —"

"What happened to him?" asked the owner, with an air of relief. "What happened to the worthy captain?"

"He is dead."

"Fell into the sea?"

"No, Monsieur, he died of the brain fever, in dreadful

agony." Then turning to the crew, he said, "Look out there! all ready to drop anchor!"

All hands obeyed. At the same moment the eight or ten seamen who composed the crew, sprang, some to the main-sheets, others to the braces, others to the halyards, others to the jib-ropes, and others to the topsail brails. The young sailor gave a look to see that his orders were promptly and accurately obeyed, and then turned again to the owner.

"And how did this misfortune occur?" inquired the latter, resuming the inquiry suspended for a moment.

"Alas, Monsieur! in the most unexpected manner. After a long conversation with the harbor-master, Captain Leclere left Naples greatly disturbed in his mind. At the end of twenty-four hours he was attacked by a fever, and died three days afterwards. We performed the usual burial service, and he is at his rest, sewn up in his hammock with two bullets of thirty-six pounds each at his head and heels, off the island of El Giglio. We bring to his widow his sword and cross of honor. It was worth while, truly," added the young man with a melancholy smile, "to make war against the English for ten years, and to die in his bed at last, like everybody else."

"Why, you see, Edmond," replied the owner, who appeared more comforted every moment, "we are all mortal, and the old must make way for the young. If not, why, there would be no promotion; and as you have assured me that the cargo —"

"Is all safe and sound, M. Morrel, take my word for it; and I advise you not to take twenty-five thousand livres for the profits of the voyage."

Then, as they were just passing the Round Tower, the young man shouted out, "Ready, there, to lower topsails, foresail, and jib!"

The order was executed as promptly as if on board a man-of-war.

"Let go! and brail all!" At this last word all the sails were lowered, and the ship moved almost imperceptibly onwards.

"Now, if you will come on board, M. Morrel," said Dantès, observing the owner's impatience, "here is your supercargo, M. Danglars, coming out of his cabin, who will furnish you with every particular. As for me, I must look after the anchoring, and dress the ship in mourning."

The owner did not wait to be twice invited. He seized a rope which Dantès flung to him, and with an activity that would have done credit to a sailor, climbed up the side of the ship, while the young man, going to his task, left the conversation to the individual whom he had announced under the name of Danglars, who now came towards the owner. He was a man of twenty-five or twenty-six years of age, of unprepossessing countenance, obsequious to his superiors, insolent to his inferiors; and then aside from his position on board as responsible agent, which is always offensive to the sailors, he was personally as much disliked by the crew as Edmond Dantès was beloved by them.

"Well, M. Morrel," said Danglars, "you have heard of the misfortune that has befallen us?"

"Yes, yes! poor Captain Leclere! He was a brave and an honest man!"

"And a first-rate seaman, grown old between sky and ocean, — a proper man to be charged with the interests of a house so important as that of Morrel and Son," replied Danglars.

"But," replied the owner, following with his look Dantès, who was watching the anchoring of his vessel, "it seems to me that a sailor needs not to be so old as you say, Danglars, to understand his business, for our friend

Edmond seems to understand it thoroughly, and not to require instruction from any one."

"Yes," said Danglars, casting towards Edmond a look in which gleamed a flash of hatred, — "yes, he is young, and youth is invariably self-confident. Scarcely was the captain's breath out of his body when he assumed the command without consulting any one, and he caused us to lose a day and a half at the Isle of Elba, instead of making for Marseilles direct."

"As to taking the command of the vessel," replied Morrel, "that was his duty as captain's mate; as to losing a day and a half off the Isle of Elba, he was wrong, unless the ship wanted some repair."

"Thé ship was as sound as I am, and as I hope you are, M. Morrel, and this day and a half was wasted through sheer caprice, — for the pleasure of going ashore, and nothing else."

"Dantès!" said the ship-owner, turning towards the young man, "come this way!"

"In a moment, sir," answered Dantès, "I shall be at your service." Then calling to the crew, he said, "Let go!"

The anchor was instantly dropped, and the chain ran rattling through the port-hole. Dantès continued at his post in spite of the presence of the pilot until this manœuvre was completed, and then he added, "Lower the pennant to half-mast; put the ensign in a weft, and slope the yards!"

"You see," said Danglars, "he fancies himself captain already, upon my word."

"And so, in fact, he is," said the owner.

"Yes, wanting your signature and your partner's, M. Morrel."

"And why should he not have it?" asked the owner;

"he is young, it is true, but he seems to me a thorough seaman, and of full experience."

A cloud passed over Danglars's brow.

"Your pardon, M. Morrel," said Dantès, approaching; "the ship now rides at anchor, and I am at your service. You called me, did you not?"

Danglars retreated a step or two.

"I wished to inquire why you stopped at the Isle of Elba?"

"I do not know, sir; it was to fulfil a last instruction of Captain Leclere, who, when dying, gave me a packet for the Maréchal Bertrand."

"Did you see him, Edmond?"

"See whom?"

"The marshal."

"Yes."

Morrel looked around him, and then drawing Dantès on one side, he said suddenly, "And how is the emperor?"

"Very well, as far as I could judge from his appearance."

"You saw the emperor, then?"

"He entered the marshal's apartment while I was there."

"And you spoke to him?"

"Why, it was he who spoke to me, Monsieur," said Dantès, with a smile.

"And what did he say to you?"

"Asked me questions about the ship, — when she would leave for Marseilles, the course she had taken, and what was her cargo. I believe, if she had not been laden, and I had been her master, he would have bought her. But I told him I was only mate, and that she belonged to the firm of Morrel and Son. 'Ah, ah!' he said, 'I know them! The Morrels have been ship-owners from father to son; and there was a Morrel who served in the same regiment with me when I was in garrison at Valence.'"

"*Pardieu!* and that is true!" cried the owner, greatly delighted. "And that was Policar Morrel, my uncle, who was afterwards a captain. Dantès, you must tell my uncle that the emperor remembered him, and you will see it will bring tears into the old soldier's eyes. Come, come!" continued he, patting Edmond's shoulder kindly, "you did very right, Dantès, to follow Captain Leclere's instruction, and touch at the Isle of Elba, — although if it should become known that you had conveyed a packet to the marshal, and had conversed with the emperor, you might find yourself compromised."

"How could that compromise me, Monsieur?" asked Dantès. "I did not even know of what I was the bearer; and the emperor merely made such inquiries as he would of the first comer. But, your pardon, here are the officers of health and the customs coming alongside!" and the young man went to the gangway.

As he departed, Danglars approached, and said, —

"Well, it appears that he has given you satisfactory reasons for his landing at Porto Ferrajo?"

"Yes, most satisfactory, my dear Danglars."

"Well, so much the better," said the supercargo; "for it is always painful to see a comrade who does not do his duty."

"Dantès has done his," replied the owner, "and that is not saying much. It was Captain Leclere who gave orders for this delay."

"Talking of Captain Leclere, has not Dantès given you a letter from him?"

"To me? No; was there one?"

"I believe that besides the packet Captain Leclere had confided a letter to his care."

"Of what packet are you speaking, Danglars?"

"Why, that which Dantès left at Porto Ferrajo."

"How do you know he had a packet to leave at Porto Ferrajo?"

Danglars turned very red. "I was passing close to the door of the captain's cabin, which was half open, and I saw him give the packet and letter to Dantès."

"He did not speak to me of it," replied the ship-owner; "but if there be any letter he will give it to me."

Danglars reflected for a moment. "Then, M. Morrel, I beg of you," said he, "not to say a word to Dantès on the subject; I may have been mistaken."

At this moment the young man returned, and Danglars withdrew.

"Well, my dear Dantès, are you now free?" inquired the owner.

"Yes, Monsieur."

"You have not been long detained."

"No. I gave the custom-house officers a copy of our bill of lading; and as to the other papers, they sent a man off with the pilot to whom I gave them."

"Then you have nothing more to do here?"

"No; all is arranged now."

"Then you can come and dine with me?"

"I beg you to excuse me, M. Morrel; but my first visit is due to my father. I am not the less grateful for the honor you have done me."

"Right, Dantès, quite right. I always knew you were a good son."

"And," inquired Dantès, with some hesitation, "do you know how my father is?"

"Well, I believe, my dear Edmond, though I have not seen him lately."

"Yes, he likes to keep himself shut up in his little room."

"That proves, at least, that he has wanted for nothing during your absence."

Dantès smiled. "My father is proud, sir; and if he had not a meal left, I doubt if he would have asked anything from any one, except God."

"Well, then, after this first visit has been made we rely on you."

"I must again excuse myself, M. Morrel, — for after this first visit has been paid I have another which I am most anxious to pay."

"True, Dantès, I forgot that there is at the Catalans some one who expects you no less impatiently than your father, — the lovely Mercédès."

Dantès blushed.

"Ah, ah!" said the ship-owner, "that does not astonish me, for she has been to me three times, inquiring if there were any news of the 'Pharaon.' *Peste!* Edmond, you have a very handsome mistress!"

"She is not my mistress," replied the young sailor, gravely; "she is my betrothed."

"Sometimes one and the same thing," said Morrel, with a smile.

"Not with us, Monsieur," replied Dantès.

"Well, well, my dear Edmond," continued the owner, "do not let me detain you. You have managed my affairs so well that I ought to allow you all the time you require for your own. Do you want any money?"

"No, Monsieur; I have all my pay to receive, — nearly three months' wages."

"You are a careful fellow, Edmond."

"Say that I have a poor father, Monsieur."

"Yes, yes, I know that you are a good son. Go, then, to see your father. I have a son too, and I should be very wroth with any one who should keep him from me after a three months' voyage."

"Then I have your leave, Monsieur?"

"Yes, if you have nothing more to say to me."

"Nothing."

"Captain Leclere did not, before he died, give you a letter for me?"

"He was unable to write, sir. But that reminds me that I must ask leave of absence for a fortnight."

"To get married?"

"Yes, first, and then to go to Paris."

"Very good; have what time you require, Dantès. It will take quite six weeks to unload the cargo, and we cannot get you ready for sea until three months after that; only be back again in three months, — for the 'Pharaon,'" added the owner, patting the young sailor on the back, "cannot sail without her captain."

"Without her captain!" cried Dantès, his eyes sparkling with animation; "pray mind what you say, for you are touching on the most secret wishes of my heart. Is it really your intention to make me captain of the 'Pharaon'?"

"If I were sole owner I would appoint you this moment, my dear Dantès, and say it is settled; but I have a partner, and you know the Italian proverb, — *Chi ha compagno ha padrone*, 'He who has a partner has a master.' But the thing is at least half done, since of the two votes you have already secured one. Rely on me to procure you the other; I will do my best."

"Ah, M. Morrel," exclaimed the young seaman, with tears in his eyes, and grasping the owner's hand, — "M. Morrel, I thank you in the name of my father and of Mercédès."

"Good, good, Edmond! Devil take it, there's a God in heaven for good fellows! Go to your father; go and see Mercédès, and come to me afterwards."

"Shall I row you on shore?"

"No, I thank you; I shall remain and look over the accounts with Danglars. Have you been satisfied with him this voyage?"

"That is according to the sense you attach to the question, Monsieur. Do you mean, is he a good comrade? No, for I think he never liked me since the day when I was silly enough, after a little quarrel we had, to propose to him to stop for ten minutes at the Isle of Monte Cristo to settle the dispute, — a proposition which I was wrong to suggest, and he quite right to refuse. If your question refers to his conduct as supercargo, I believe there is nothing to say against him, and that you will be content with the way in which he has performed his duty."

"But tell me, Dantès, if you had the command of the 'Pharaon,' should you have pleasure in retaining Danglars?"

"Captain or mate, M. Morrel," replied Dantès, "I shall always have the greatest respect for those who possess our owner's confidence."

"Good, good, Dantès! I see you are at all points a good fellow. Let me detain you no longer. Go, for I see how impatient you are."

"Then I have leave?"

"Go, I tell you."

"May I have the use of your skiff?"

"Certainly."

"Then, for the present, M. Morrel, farewell, and a thousand thanks!"

"I hope soon to see you again, my dear Edmond. Good luck to you!"

The young sailor jumped into the skiff, and sat down in the stern, desiring to be put ashore at the Canebière. The two rowers bent to their work, and the little boat glided away as rapidly as possible in the midst of the

thousand vessels which choke up the narrow way which leads between the two rows of ships from the mouth of the harbor to the Quai d'Orléans.

The ship-owner, smiling, followed him with his eyes until he saw him spring out on the quay and disappear in the midst of the throng which from five o'clock in the morning until nine o'clock at night chokes up this famous street of La Canebière, of which the modern Phocéens are so proud that they say with all the gravity in the world, and with that accent which gives so much character to what is said, "If Paris had La Canebière, Paris would be a second Marseilles." On turning round, the owner saw Danglars behind him, who apparently awaited his orders, but in reality followed, as he did, the young sailor with his eyes; but there was a great difference in the expression of the two men who thus watched the movements of Edmond Dantès.

CHAPTER II.

FATHER AND SON.

WE will leave Danglars struggling with the feelings of hatred, and endeavoring to insinuate in the ear of the ship-owner, Morrel, evil suspicions against his comrade, and follow Dantès, who, after having traversed the Canebière, took the Rue de Noailles, and entering into a small house situated on the left side of the Allées de Meillan, rapidly ascended four stories of a dark staircase, holding the baluster in one hand, while with the other he repressed the beatings of his heart; he paused before a half-opened door, which revealed the interior of a small apartment.

This apartment was occupied by Dantès's father. The news of the arrival of the "Pharaon" had not yet reached the old man, who, mounted on a chair, was amusing himself by staking with tremulous hand some nasturtiums, which, mingled with clematis, formed a kind of trellis at his window. Suddenly he felt an arm thrown round his body, and a well-known voice behind him exclaimed, "Father! dear father!"

The old man uttered a cry, and turned round; then, seeing his son, he fell into his arms, pale and trembling.

"What ails you, my dearest father? Are you ill?" inquired the young man, much alarmed.

"No, no, my dear Edmond — my boy — my son! no; but I did not expect you; and joy, the surprise of seeing

you so suddenly — Ah! I really feel as if I were going to die."

"Come, come; cheer up, my dear father! 'T is I, — really I! They say joy never hurts, and so I come to you without any warning. Come now, look cheerfully at me, instead of gazing as you do with wandering looks. Here I am back again, and we will now be happy."

"Yes, yes, my boy, so we will, — so we will," replied the old man; "but how shall we be happy? Will you never leave me again? Come, tell me all the good fortune that has befallen you."

"God forgive me," said the young man, "for rejoicing at happiness derived from the misery of others; but Heaven knows I did not seek this good fortune. It has happened, and I really cannot affect to lament it. The good Captain Leclere is dead, Father, and it is probable that, with the aid of M. Morrel, I shall have his place. Do you understand, Father? Only imagine me a captain at twenty, with a hundred-louis pay, and a share in the profits! Is this not more than a poor sailor like me could have hoped for?"

"Yes, my dear boy," replied the old man, — "yes, it is very fortunate."

"Well, then, with the first money I touch, I mean that you shall have a small house, with a garden in which to plant your clematis, your nasturtiums, and your honeysuckles. But what ails you, Father? Are you not well?"

"'T is nothing, nothing; it will soon pass away;" and as he said so the old man's strength failed him, and he fell backwards.

"Come, come," said the young man, "a glass of wine, Father, will revive you. Where do you keep your wine?"

"No, no, thank you. You need not look for it; I do not want it," said the old man.

"Yes, yes, Father; tell me where it is," and Dantès opened two or three cupboards.

"It is of no use," said the old man; "there is no wine."

"What! no wine?" said Dantès, turning pale, and looking alternately at the hollow cheeks of the old man and the empty cupboards, — "what! no wine? Have you wanted money, Father?"

"I want nothing since I see you," said the old man.

"Yet," stammered Dantès, wiping the perspiration from his brow, — "yet I gave you two hundred livres when I left, three months ago."

"Yes, yes, Edmond, that is true; but you forgot at that time a little debt to our neighbor Caderousse. He reminded me of it, telling me if I did not pay for you, he would apply to M. Morrel; and so, you see, lest he might do you an injury —"

"Well?"

"Why, I paid him."

"But," cried Dantès, "it was a hundred and forty livres I owed Caderousse."

"Yes," stammered the old man.

"And you paid him out of the two hundred livres I left you?"

The old man made a sign in the affirmative.

"So that you have lived for three months on sixty livres!" muttered the young man.

"You know how little I require," said the old man.

"Heaven pardon me!" cried Edmond, going on his knees before the old man.

"What are you doing?"

"You have wounded my very heart!"

"Never mind it, for I see you once more," said the old man; "and now all is forgotten, all is well again."

"Yes, here I am," said the young man, "with a happy prospect and a little money. Here, Father, here!" he said, "take this, — take it, and send for something immediately." And he emptied his pockets on the table, whose contents consisted of a dozen pieces of gold, five or six crowns, and some smaller coin. The countenance of old Dantès brightened.

"To whom does this belong?" he inquired.

"To me! to you! to us! Take it; buy some provisions. Be happy, and to-morrow we shall have more."

"Gently, gently," said the old man, with a smile, "and by your leave I will use your purse moderately, — for they would say, if they saw me buy too many things at a time, that I had been obliged to await your return in order to be able to purchase them."

"Do as you please; but first of all, pray have a servant, Father. I will not have you left alone so long. I have some smuggled coffee and capital tobacco in a small chest in the hold, which you shall have to-morrow. But hush! here comes somebody."

"'T is Caderousse, who has heard of your arrival, and no doubt comes to congratulate you on your fortunate return."

"Ah! lips that say one thing, while the heart thinks another," murmured Edmond. "But never mind, he is a neighbor who has done us a service on a time, so he 's welcome."

As Edmond finished his sentence in a low voice, there appeared at the door the black and shock head of Caderousse. He was a man of twenty-five or twenty-six years of age, and held in his hand a piece of cloth, which in his capacity as a tailor he was about to turn into the lining of a coat.

"What! is it you, Edmond, returned?" said he, with

a broad Marseillaise accent, and a grin that displayed his teeth as white as ivory.

"Yes, as you see, neighbor Caderousse; and ready to be agreeable to you in any and every way," replied Dantès, hardly concealing his feelings under this appearance of civility.

"Thanks, thanks; but fortunately, I do not want for anything. It even happens sometimes that others have need of me." Dantès made a gesture. "I do not allude to you, my boy. No, no! I lent you money, and you returned it; that's like good neighbors, and we are quits."

"We are never quits with those who oblige us," was Dantès's reply, — "for when we do not owe them money, we owe them gratitude."

"What's the use of mentioning that? What is done is done. Let us talk of your happy return, my boy. I had gone on the quay to match a piece of mulberry cloth, when I met friend Danglars. 'What! you at Marseilles?' I exclaimed. 'Yes,' said he. 'I thought you were at Smyrna.' 'I was; but am now back again.' 'And where is the dear boy, our little Edmond?' 'Why, with his father, no doubt,' replied Danglars. And so I came," added Caderousse, "as fast as I could, to have the pleasure of shaking hands with a friend."

"Worthy Caderousse!" said the old man; "he is so much attached to us!"

"Yes, to be sure I am. I love and esteem you, because honest folks are so rare! But it seems you have come back rich, my boy," continued the tailor, looking askance at the handful of gold and silver which Dantès had thrown on the table.

The young man remarked the greedy glance which shone in the dark eyes of his neighbor. "Eh!" he said

rousse. "When one is going to be married, there is nothing like implicit confidence. But never mind that, my boy; go and announce your arrival, and let her share your hopes."

"I will go directly," was Edmond's reply. He embraced his father, made a farewell gesture to Caderousse, and left the apartment.

Caderousse lingered for a moment, then taking leave of old Dantès, he went downstairs to rejoin Danglars, who awaited him at the corner of the Rue Senac.

"Well," said Danglars, "did you see him?"

"I have just left him," answered Caderousse.

"Did he allude to his hope of being captain?"

"He spoke of it as a thing already decided."

"Patience!" said Danglars, "he is in too much hurry, it appears to me."

"Why, it seems M. Morrel has promised him the thing."

"So that he is quite elated about it?"

"He is actually insolent on the matter, has already offered me his patronage as if he were a grand personage, and proffered me a loan of money as though he were a banker."

"Which you refused?"

"Most assuredly; although I might easily have accepted it, for it was I who put into his hands the first silver he ever touched. But now M. Dantès has no longer any occasion for assistance; he is about to become a captain."

"Pooh!" said Danglars, "he is not one yet."

"*Ma foi!* and it will be as well he never should be," answered Caderousse,—"for if he should be, there will be really no speaking to him."

"If we choose," replied Danglars, "he will remain what he is, perhaps become even less than he is."

"What do you mean?"

"Nothing; I was speaking to myself. And is he still in love with the beautiful Catalane?"

"Over head and ears; but unless I am much mistaken, there will be a storm in that quarter."

"Explain yourself."

"Why should I?"

"It is more important than you think, perhaps. You do not like Dantès?"

"I never like upstarts."

"Then tell me all you know relative to the Catalane."

"I know nothing for certain; only I have seen things which induce me to believe, as I told you, that the future captain will find some annoyance in the environs of the Vieilles Infirmeries."

"What do you know? Come, tell me!"

"Well, every time I have seen Mercédès come into the city, she has been accompanied by a tall strapping black-eyed Catalan, with a red complexion, brown skin, and fierce air, whom she calls cousin."

"Really! and do you then think this cousin pays her attentions?"

"I only suppose so. What else can a strapping chap of twenty-one mean with a fine wench of seventeen?"

"And you say Dantès has gone to the Catalans?"

"He started before I came down."

"Let us go the same way; we will stop at La Réserve, and while we drink a glass of La Malgue, we will wait for news."

"Come along," said Caderousse; "but mind you pay the shot."

"Certainly," replied Danglars; and going quickly to the spot alluded to, they called for a bottle of wine and two glasses.

Père Pamphile had seen Dantès pass not ten minutes before. Assured that he was at the Catalans, they sat down under the budding foliage of the planes and sycamores, in the branches of which a lively chorus of birds were celebrating one of the first fine days of spring.

CHAPTER III.

THE CATALANS.

About a hundred paces from the spot where the two friends, with their looks fixed on the distance and their ears attentive, imbibed the sparkling wine of La Malgue, behind a bare and weather-worn wall was the village of the Catalans. One day a mysterious colony quitted Spain, and settled on the tongue of land on which it remains to this day. It arrived from no one knew where, and spoke an unknown tongue. One of its chiefs, who understood Provençal, begged the commune of Marseilles to give them this bare and barren promontory, on which, like the sailors of the ancient times, they had run their boats ashore. The request was granted; and three months afterwards, around the twelve or fifteen small vessels which had brought these gypsies of the sea, a small village sprang up. This village, constructed in a singular and picturesque manner, half Moorish, half Spanish, is that which we behold at the present day, inhabited by the descendants of those men, who speak the language of their fathers. For three or four centuries they have loyally clung to this small promontory, on which they had settled like a flight of sea-birds, without mixing with the Marseillaise population, intermarrying among themselves and preserving their original customs and the costume of their mother-country, as they have preserved its language.

Our readers will follow us along the only street of this

little village, and enter with us one of the houses, on the outside of which the sun had stamped that beautiful color of the dead leaf peculiar to the buildings of the country, and which, within, was coated with limewash, of that white tint which forms the only ornament of Spanish *posadas*. A young and beautiful girl, with hair as black as jet, her eyes as velvety as the gazelle's, was leaning with her back against the wainscot, rubbing in her slender fingers, moulded after the antique, a bunch of heath-blossoms, the flowers of which she was picking off and strewing on the floor; her arms, bare to the elbow, embrowned, and resembling those of the Venus at Arles, moved with a kind of restless impatience, and she tapped the earth with her pliant and well-formed foot so as to display the pure and full shape of her well-turned leg, in its red cotton stocking with gray and blue clocks. At three paces from her, seated in a chair which he balanced on two legs, leaning his elbow on an old worm-eaten table, was a tall young man of twenty or two-and-twenty, who was looking at her with an air in which vexation and uneasiness were mingled. He questioned her with his eyes, but the firm and steady gaze of the young girl controlled his look.

"You see, Mercédès," said the young man, "here is Easter come round again; tell me, is it not a good time for a wedding?"

"I have answered you a hundred times, Fernand; and really you must be your own enemy to ask me again."

"Well, repeat it, — repeat it, I beg of you, that I may at last believe it! Tell me for the hundredth time that you refuse my love, which had your mother's sanction. Make me fully comprehend that you are trifling with my happiness, that my life or death are immaterial to you. Ah! to have dreamed for ten years of being your hus-

band, Mercédès, and to lose that hope, which was the sole aim of my existence!"

"At least it was not I who ever encouraged you in that hope, Fernand," replied Mercédès; "you cannot reproach me with the slightest coquetry. I have always said to you, 'I love you as a brother; but do not ask from me more than sisterly affection, for my heart is another's.' Have I not always told you that, Fernand?"

"Yes, I know it well, Mercédès," replied the young man. "Yes, you have been cruelly frank with me; but do you forget that it is among the Catalans a sacred law to intermarry?"

"You mistake, Fernand, it is not a law, but merely a custom; and, I pray of you, do not cite this custom in your favor. You are included in the conscription, Fernand, and are at liberty only on sufferance, liable at any moment to be called upon to take up arms. Once a soldier, what would you do with me, — a poor orphan, forlorn, without fortune, with nothing but a hut half in ruins, containing some ragged nets, a miserable inheritance left by my father to my mother, and by my mother to me? She has been dead a year, and you know, Fernand, I have subsisted almost entirely on public charity. Sometimes you pretend I am useful to you, and that is an excuse to share with me the produce of your fishing; and I accept it, Fernand, because you are the son of my father's brother, because we were brought up together, and still more because it would give you so much pain if I refused. But I feel very deeply that this fish which I go and sell, and with the produce of which I buy the flax I spin, — I feel very keenly, Fernand, that this is charity."

"And if it were, Mercédès, poor and lone as you are, you suit me as well as the daughter of the proudest shipowner, or of the richest banker of Marseilles! What do

such as we desire but an honest woman and careful housekeeper; and where can I find any one better than you in both these particulars?"

"Fernand," answered Mercédès, shaking her head, "a woman may become a bad manager; and who shall say she will remain an honest woman when she loves another man better than her husband? Rest content with my friendship, for I repeat to you that it is all I can promise, and I will promise no more than I can bestow."

"I understand," replied Fernand; "you can endure your own wretchedness patiently, but you are afraid of mine. Well, Mercédès, beloved by you, I would tempt fortune; you would bring me good luck, and I should become rich. I could extend my occupation as a fisherman, might get a place as clerk in a warehouse, and become myself a dealer in time."

"You could do no such thing, Fernand; you are a soldier, and if you remain at the Catalans it is because there is no war. Continue, then, to be a fisherman; don't cherish dreams which will make the reality still more intolerable. Be content with my friendship, since I cannot give you more."

"Well, you are right, Mercédès. I will be a sailor; instead of the costume of our fathers, which you despise, I will wear a varnished hat, a striped shirt, and a blue jacket, with an anchor on the buttons. Would not that dress please you?"

"What do you mean?" asked Mercédès, darting at him an angry glance, — "what do you mean? I do not understand you."

"I mean, Mercédès, that you are thus harsh and cruel with me because you are expecting some one who is thus attired; but perhaps he whom you await is inconstant, or if he is not, the sea is so to him."

"Fernand!" cried Mercédès, "I believed you were good-hearted, and I was mistaken! Fernand, you are wicked to call to your aid jealousy and the anger of God! Yes, I will not deny it, I do await, and I do love him to whom you allude; and if he does not return, instead of accusing him of the inconstancy which you insinuate, I shall maintain that he died loving me and me only."

The young Catalan made a gesture of rage.

"I understand you, Fernand: you would be revenged on him because I do not love you; you would cross your Catalan knife with his dirk. What end would that answer? You would lose my friendship if you were conquered, and would see that friendship changed into hate if you were conqueror. Believe me, to seek a quarrel with a man is a bad way to please the woman who loves that man. No, Fernand, you will not thus give way to evil thoughts. Unable to have me for your wife, you will content yourself with having me for your friend and sister; and besides," she added, her eyes troubled and moistened with tears, "wait, wait, Fernand! You said just now that the sea was treacherous, and he has been gone four months, and during these four months we have had some terrible storms."

Fernand made no reply, nor did he attempt to check the tears which flowed down the cheeks of Mercédès, although for each of these tears he would have shed his heart's blood; but these tears flowed for another. He arose, paced awhile up and down the hut, and then suddenly stopping before Mercédès, with his eyes glowing and his hands clinched, "Say, Mercédès," he said, "once for all, is this your final determination?"

"I love Edmond Dantès," the young girl calmly replied, "and none but Edmond shall be my husband."

"And you will always love him?"

"As long as I live."

Fernand lowered his head like a defeated man, heaved a sigh which resembled a groan, and then suddenly looking her full in the face, with clinched teeth and expanded nostrils, said, "But if he is dead —"

"If he is dead, I shall die too."

"If he has forgotten you —"

"Mercédès!" cried a voice, joyously, outside the house, "Mercédès!"

"Ah!" exclaimed the young girl, blushing with delight, and springing up with love, "you see he has not forgotten me, for here he is!" And rushing towards the door, she opened it, saying, "Here, Edmond, here I am!"

Fernand, pale and trembling, fell back, like a traveller at the sight of a serpent, and stumbling against his chair, dropped into it. Edmond and Mercédès were clasped in each other's arms. The burning sun of Marseilles, which penetrated the room by the open door, covered them with a flood of light. At first they saw nothing around them. Their intense happiness isolated them from all the rest of the world, and they spoke only in broken words, which are the tokens of a joy so extreme that they seem rather the expression of sorrow. Suddenly Edmond saw the gloomy countenance of Fernand, as it was defined in the shadow, pale and threatening; and by a movement for which he could scarcely account to himself, the young Catalan placed his hand on the knife at his belt.

"Ah! your pardon!" said Dantès, frowning in his turn; "I did not perceive that there were three of us." Then, turning to Mercédès, he inquired, "Who is this gentleman?"

"One who will be your best friend, Dantès, for he is my friend, my cousin, my brother; it is Fernand, — the

man whom, after you, Edmond, I love the best in the world. Do you not remember him?"

"Yes!" said Edmond, and without relinquishing Mercédès's hand, clasped in one of his own, he extended the other to the Catalan with a cordial air. But Fernand, instead of responding to this friendly gesture, remained silent and immovable as a statue. Edmond then cast his eyes scrutinizingly at Mercédès, agitated and embarrassed, and again on Fernand, gloomy and menacing. This look told him all, and his brow became suffused and angry.

"I did not know when I came with such haste to you that I was to meet an enemy here."

"An enemy!" cried Mercédès, with an angry look at her cousin. "An enemy in my house, do you say, Edmond? If I believed that, I would place my arm under yours and go with you to Marseilles, leaving the house to return to it no more."

Fernand's eye darted lightning.

"And should any misfortune occur to you, dear Edmond," she continued with the same calmness, which proved to Fernand that the young girl had read the very innermost depths of his sinister thought, — "if misfortune should occur to you, I would ascend the highest point of Cape Morgion, and cast myself headlong from it."

Fernand became deadly pale.

"But you are deceived, Edmond," she continued. "You have no enemy here — there is no one but Fernand, my brother, who will grasp your hand as a devoted friend."

And at these words the young girl fixed her imperious look on the Catalan, who, as if fascinated by it, came slowly towards Edmond, and offered him his hand. His hatred, like a powerless though furious wave, was broken against the strong ascendency which Mercédès exercised

over him. Scarcely, however, had he touched Edmond's hand when he felt that he had done all he could do, and rushed hastily out of the house.

"Oh!" he exclaimed, running like a madman, and plunging his hands into his hair, — "oh! who will deliver me from this man? Wretched, wretched that I am!"

"Holloa, Catalan! Holloa, Fernand! where are you going?" exclaimed a voice.

The young man stopped suddenly, looked around him, and perceived Caderousse sitting at table with Danglars under an arbor.

"Well," said Caderousse, "why don't you come? Are you really in such a hurry that you have no time to say 'Good-day' to your friends?"

"Particularly when they have still a full bottle before them," added Danglars.

Fernand looked at them both with a stupefied air, but did not say a word.

"He seems besotted," said Danglars, pushing Caderousse with his knee. "Are we mistaken, and is Dantès triumphant in spite of all we have believed?"

"Why, we must inquire into that," was Caderousse's reply; and turning towards the young man, he said, "Well, Catalan, can't you make up your mind?"

Fernand wiped away the perspiration streaming from his brow, and slowly entered the arbor, whose shade seemed to restore somewhat of calmness to his senses, and whose coolness refreshed his exhausted body.

"Good-day," said he. "You called me, did n't you?" And he fell, rather than sat down, on one of the seats which surrounded the table.

"I called you because you were running like a madman, and I was afraid you would throw yourself into the sea," said Caderousse, laughing. "The devil! when a

man has friends, they are not only to offer him a glass of wine, but, moreover, to prevent his swallowing three or four pints of water unnecessarily!"

Fernand gave a groan which resembled a sob, and dropped his head into his hands, his elbows leaning on the table.

"Well, Fernand, I must say," said Caderousse, beginning the conversation with that brutality of the common people in which curiosity destroys all diplomacy, "you look uncommonly like a rejected lover;" and he burst into a hoarse laugh.

"Bah!" said Danglars, "a lad of his make was not born to be unhappy in love. You are laughing at him, Caderousse!"

"No," he replied, "only listen to his sighs! Come, come, Fernand!" said Caderousse, "hold up your head, and answer us. It's not polite not to reply to friends who ask news of your health."

"My health is well enough," said Fernand, clinching his hands without raising his head.

"Ah! you see, Danglars," said Caderousse, winking at his friend, "this it is: Fernand, whom you see here, is a good and brave Catalan, one of the best fishermen in Marseilles, and he is in love with a very fine girl named Mercédès; but it appears, unfortunately, that the fine girl is in love with the second in command on board the 'Pharaon,' and as the 'Pharaon' arrived to-day — why, you understand!"

"No, I do not understand," said Danglars.

"Poor Fernand has been dismissed," continued Caderousse.

"Well, and what then?" said Fernand, lifting up his head, and looking at Caderousse like a man who looks for some one on whom to vent his anger. "Mercédès is not

accountable to any person, is she? Is she not free to love whomsoever she will?"

"Oh! if you take it in that sense," said Caderousse, "it is another thing! But I thought you were a Catalan, and they told me the Catalans were not men to allow themselves to be supplanted by a rival. It was evèn told me that Fernand, especially, was terrible in his vengeance."

Fernand smiled piteously. "A lover is never terrible," he said.

"Poor fellow!" remarked Danglars, affecting to pity the young man from the bottom of his heart. "Why, you see, he did not expect to see Dantès return so suddenly. He thought he was dead, perhaps; or perchance faithless! These things always come on us more severely when they come suddenly."

"Ah, *ma foi*, under any circumstances," said Caderousse, who drank as he spoke, and on whom the fumes of the wine of La Malgue began to take effect, — "under any circumstances Fernand is not the only person put out by the fortunate arrival of Dantès; is he, Danglars?"

"No, you are right; and I should say that would bring him ill luck."

"Well, never mind," answered Caderousse, pouring out a glass of wine for Fernand, and filling his own for the eighth or ninth time, while Danglars had merely sipped his. "Never mind; in the mean time he marries Mercédès, the lovely Mercédès, — at least, he returns to do that."

During this time Danglars fixed his piercing glance on the young man, on whose heart Caderousse's words fell like molten lead.

"And when is the wedding to be?" he asked.

"Oh, it is not yet fixed!" murmured Fernand.

"No, but it will be," said Caderousse, "as surely as

that Dantès will be captain of the 'Pharaon;' eh, Danglars?"

Danglars shuddered at this unexpected attack, and turned to Caderousse, whose countenance he scrutinized, to discover whether the blow was premeditated; but he read nothing but envy in a countenance already rendered brutal and stupid by drunkenness.

"Well," said he, filling the glasses, "let us drink to Capt. Edmond Dantès, husband of the beautiful Catalane!"

Caderousse raised his glass to his mouth with unsteady hand, and swallowed the contents at a gulp. Fernand dashed his on the ground.

"Eh, eh, eh!" stammered Caderousse. "What do I see down there by the wall in the direction of the Catalans? Look, Fernand! your eyes are better than mine. I believe I see double. You know wine is a deceiver; but I should say it was two lovers walking side by side, and hand in hand. Heaven forgive me! they do not know that we can see them, and they are actually embracing!"

Danglars did not lose one pang that Fernand endured.

"Do you know them, M. Fernand?" he said.

"Yes," was the reply, in a low voice. "It is M. Edmond and Mademoiselle Mercédès!"

"Ah! see there, now!" said Caderousse; "and I did not recognize them! Holloa, Dantès! holloa, lovely damsel! Come this way, and let us know when the wedding is to be, for M. Fernand here is so obstinate he will not tell us!"

"Hold your tongue, will you?" said Danglars, pretending to restrain Caderousse, who, with the tenacity of drunkards, leaned out of the arbor. "Try to stand upright, and let the lovers make love without interruption.

See, look at M. Fernand, and follow his example; he is well-behaved!"

Fernand, probably excited beyond bearing, pricked by Danglars, as the bull is by the *banderilleros*, was about to rush out; for he had risen from his seat, and seemed to be collecting himself to dash headlong upon his rival, when Mercédès, smiling and graceful, lifted up her lovely head and showed her clear, bright eyes. At this Fernand recollected her threat of dying if Edmond died, and dropped again heavily on his seat. Danglars looked at the two men, one after the other, the one brutalized by liquor, the other overwhelmed with love.

"I shall extract nothing from these fools," he muttered; "and I am very much afraid of being here between a drunkard and a coward. Yet this Catalan has eyes that glisten like the Spaniards, Sicilians, and Calabrians, who practise revenge so well. Unquestionably Edmond's star is in the ascendant, and he will marry the splendid girl; he will be captain, too, and laugh at us all, unless —" a sinister smile passed over Danglars's lips — "unless I mingle in the affair," he added.

"Holloa!" continued Caderousse, half rising, and with his fist on the table, — "holloa, Edmond! do you not see your friends, or are you too proud to speak to them?"

"No, my dear fellow," replied Dantès, "I am not proud, but I am happy; and happiness blinds, I think, more than pride."

"Ah! very well, that's an explanation!" said Caderousse. "Well, good-day, Madame Dantès!"

Mercédès bowed gravely, and said, "That is not my name; and in my country it bodes ill fortune, they say, to call a young girl by the name of her betrothed before he becomes her husband. Call me, then, Mercédès, if you please."

"We must excuse our worthy neighbor Caderousse," said Dantès, "he is so easily mistaken."

"So, then, the wedding is to take place immediately, M. Dantès," said Danglars, bowing to the young couple.

"As soon as possible, M. Danglars; to-day all preliminaries will be arranged at my father's, and to-morrow, or next day at latest, the wedding festival will take place here at La Réserve. My friends will be there, I hope; that is to say, you are invited, M. Danglars, and you, Caderousse."

"And Fernand," said Caderousse, with a chuckle, "Fernand, too, is invited?"

"My wife's brother is my brother," said Edmond; "and we, Mercédès and I, should be very sorry if he were absent at such a time."

Fernand opened his mouth to reply, but his voice died on his lips, and he could not utter a word.

"To-day the preliminaries, to-morrow or next day the ceremony! you are in a hurry, Captain!"

"Danglars," said Edmond, smiling, "I will say to you as Mercédès said just now to Caderousse, 'Do not give me a title which does not belong to me;' that may bring me bad luck."

"Your pardon," replied Danglars; "I merely said you seemed in a hurry. We have lots of time, — the 'Pharaon' cannot be ready to sail in less than three months."

"We are always in a hurry to be happy, M. Danglars, for when we have suffered a long time, we have great difficulty in believing in good fortune. But it is not selfishness alone that makes me thus in haste; I must go to Paris."

"To Paris? really! and will it be your first visit there, Dantès?"

"Yes."

"Have you business there?"

"Not of my own; the last commission of poor Captain Leclere. You know to what I allude, Danglars; it is sacred. Besides, I shall only take the time to go and return."

"Yes, yes, I understand," said Danglars; and then in a low tone he added, "To Paris, no doubt, to deliver the letter which the grand-marshal gave him. Ah! this letter gives me an idea, a capital idea! Ah, Dantès, my friend, you are not yet registered Number One on the good ship 'Pharaon;'" then turning towards Edmond, who was walking away, "*Bon voyage!*" he cried.

"Thank you," said Edmond, with a friendly nod; and the two lovers continued their route, calm and joyous

CHAPTER IV.

CONSPIRACY.

DANGLARS followed Edmond and Mercédès with his eyes until the two lovers disappeared behind one of the angles of Fort St. Nicolas; then turning round, he perceived Fernand, who had fallen, pale and trembling, into his chair, while Caderousse stammered out the words of a drinking-song.

"Well, my dear sir," said Danglars to Fernand, "here is a marriage which does not appear to make everybody happy."

"It drives me to despair," said Fernand.

"Do you, then, love Mercédès?"

"I adore her!"

"Have you loved her long?"

"Ever since I have known her."

"And you sit there, tearing your hair, instead of seeking a remedy. The devil! I did not think that people of your race would act in this way."

"What would you have me do?" said Fernand.

"How do I know? Is it my affair? I am not in love with Mademoiselle Mercédès,—it is you. 'Seek,' says the Gospel, 'and you shall find.'"

"I have found already."

"What?"

"I would have stabbed the man, but the woman told me that if any misfortune happened to her betrothed she would kill herself."

"Pooh! women say those things, but never do them."

"You do not know Mercédès; what she threatens she will do."

"Idiot!" muttered Danglars; "whether she kill herself or not what matter, provided Dantès is not captain?"

"Rather than Mercédès should die," replied Fernand, with the accents of unshaken resolution, "I would die myself!"

"That's what I call love!" said Caderousse, with a voice more tipsy than ever. "That's love, or I don't know what love is."

"Come," said Danglars, "you appear to me a good sort of fellow, and the devil take me, I should like to help you, but —"

"Yes," said Caderousse, "but how?"

"My dear fellow," replied Danglars, "you are three parts drunk; finish the bottle, and you will be completely so. Drink, then, and do not meddle with what we are discussing, for that requires all one's wit and cool judgment."

"I drunk!" said Caderousse; "well, that's a good one! I could drink four more such bottles; they are no bigger than eau-de-cologne flasks. Père Pamphile, more wine!" and Caderousse rattled his glass upon the table.

"You were saying, Monsieur?" said Fernand, awaiting with great anxiety the end of the interrupted remark.

"What was I saying? I forget. This drunken Caderousse has made me lose the thread of my thoughts."

"Drunk, if you like; so much the worse for those who fear wine, for it is because they have some evil thought which they are afraid the liquor will extract from their hearts;" and Caderousse began to sing the last two lines of a song very popular at the time: —

"'All the wicked are drinkers of water;
That is well proved by the Deluge.'"

"You said, Monsieur, that you would like to help me, but — "

"Yes; but I was about to add, to help you it would be sufficient that Dantès did not marry her you love. And the marriage may easily be thwarted, methinks, and yet Dantès need not die."

"Death alone can separate them," remarked Fernand.

"You talk like a noodle, my friend," said Caderousse; "here is Danglars, who is a wide-awake, clever, deep fellow, who will prove to you that you are wrong. Prove it, Danglars. I have answered for you. Say there is no need that Dantès should die; it would, indeed, be a pity if he should. Dantès is a good fellow. I like Dantès; Dantès, your health!"

Fernand rose impatiently. "Let him run on," said Danglars, restraining the young man; "drunk as he is, he is not much out in what he says. Absence severs as well as death, and if the walls of a prison were between Edmond and Mercédès they would be as effectually separated as if he lay under a tombstone."

"Yes; but one gets out of prison," said Caderousse, who, with what sense was left him, listened eagerly to the conversation; "and when he gets out, if his name is Edmond Dantès, he revenges — "

"What matters that?" muttered Fernand.

"And why, I should like to know," persisted Caderousse, "should they put Dantès in prison? He has neither robbed nor killed nor murdered."

"Hold your tongue!" said Danglars.

"I won't hold my tongue!" replied Caderousse; "I say I want to know why they should put Dantès in prison. I like Dantès; Dantès, your health!" and he swallowed another glass of wine.

Danglars saw in the muddled look of the tailor the

progress of his intoxication, and turning towards Fernand, said, "Well, you understand there is no need to kill him."

"Certainly not, if, as you said just now, you have the means of having Dantès arrested. Have you that means?"

"It is to be found for the searching. But what in the devil have I to do with it? It is no affair of mine."

"I know not whether it is your affair," said Fernand, seizing his arm; "but this I know, you have some motive of personal hatred against Dantès, for he who himself hates is never mistaken in the sentiments of others."

"I? motives of hatred against Dantès? None, on my word! I saw you were unhappy, and your unhappiness interested me; that's all. But since you believe I act for my own account, adieu, my dear friend, get out of the affair as best you may;" and Danglars rose as if he meant to depart.

"No, no;" said Fernand, restraining him, "stay! It is of very little consequence to me at the end of the matter whether you have any angry feeling or not against Dantès. I hate him! I declare it openly. Do you find the means, I will execute it, — provided it is not to kill the man, for Mercédès has declared she will kill herself if Dantès is killed."

Caderousse, who had let his head drop on the table, now raised it, and looking at Fernand with his dull and fishy eyes, he said, "Kill Dantès! who talks of killing Dantès? I won't have him killed, — I won't! He's my friend, and this morning offered to share his money with me, as I shared mine with him. I won't have Dantès killed, — I won't!"

"And who has said a word about killing him, muddlehead?" replied Danglars. "We were merely joking;

drink to his health," he added, filling Caderousse's glass, "and do not interfere with us."

"Yes, yes, Dantès's good health!" said Caderousse, emptying his glass, "here's to his health! his health! hurrah!"

"But the means, — the means?" said Fernand.

"Have you not hit upon any?"

"No; you undertook to do so."

"True," replied Danglars; "the French have the superiority over the Spaniards, that the Spaniards ruminate, while the French invent."

"Do you invent, then!" said Fernand, impatiently.

"Waiter," said Danglars, "pen, ink, and paper."

"Pen, ink, and paper!" muttered Fernand.

"Yes; I am a supercargo. Pen, ink, and paper are my tools, and without my tools I am fit for nothing."

"Pen, ink, and paper!" called Fernand, loudly.

"All you require is on that table," said the waiter, pointing to the writing materials.

"Bring them here." The waiter did as he was desired.

"When one thinks," said Caderousse, letting his hand drop on the paper, "that here there is what will kill a man more surely than if we waited at the corner of a wood to assassinate him! I have always had more dread of a pen, a bottle of ink, and a sheet of paper than of a sword or pistol."

"The fellow is not so drunk as he appears to be," said Danglars. "Give him some more wine, Fernand."

Fernand filled Caderousse's glass, who, toper as he was, lifted his hand from the paper and seized the glass. The Catalan watched him until Caderousse, almost overcome by this fresh assault on his senses, rested, or rather allowed his glass to fall upon the table.

"Well!" resumed the Catalan, as he saw the final glimmer of Caderousse's reason vanishing before the last glass of wine.

"Well, then, I should say, for instance," resumed Danglars, "that if after a voyage such as Dantès has just made, and in which he touched the Isle of Elba, some one were to denounce him to the *procureur du roi* as a Bonapartist agent —"

"I will denounce him!" exclaimed the young man, hastily.

"Yes, but they will make you then sign your declaration, and confront you with him you have denounced; I will supply you with the means of supporting your accusation, for I know the fact well. But Dantès cannot remain forever in prison, and one day or other he will leave it; and the day when he comes out, woe betide him who was the cause of his incarceration!"

"Oh, I should wish nothing better than that he would come and seek a quarrel with me."

"Yes, and Mercédès, — Mercédès, who will detest you if you have only the misfortune to scratch the skin of her dearly beloved Edmond!"

"True!" said Fernand.

"No, no!" continued Danglars; "if we resolve on such a step, it would be much better to take, as I now do, this pen, dip it into this ink, and write with the left hand (that the writing may not be recognized) the denunciation we propose." And Danglars, uniting practice with theory, wrote with his left hand and with a backward slant in a style wholly unlike his own, the following lines, which he handed to Fernand, and which Fernand read in an undertone: —

Monsieur, — The *procureur du roi* is informed by a friend of the throne and of religion, that one Edmond Dantès, mate

of the ship "Pharaon," who arrived this morning from Smyrna, after having touched at Naples and Porto Ferrajo, has been intrusted by Murat with a letter for the usurper, and by the usurper with a letter for the Bonapartist committee in Paris.

Proof of this crime will be found on arresting him, for the letter will be found upon him, or at his father's, or in his cabin on board the "Pharaon."

"Very good," resumed Danglars; "now your revenge looks like common-sense, for in no way can it fall back on yourself, and the matter will work its own way. There is nothing to do now but fold the letter as I am doing, and write upon it, 'To M. le Procureur Royal,' and that's all settled." And Danglars wrote the address as he spoke.

"Yes, and that's all settled!" exclaimed Caderousse, who, by a last effort of intellect, had followed the reading of the letter, and instinctively comprehended all the misery which such a denunciation must entail. "Yes, and that's all settled; only it will be an infamous shame;" and he stretched out his hand to reach the letter.

"Yes," said Danglars, taking it from beyond his reach; "and as what I say and do is merely in jest, and I, among the first and foremost, should be sorry if anything happened to Dantès, the worthy Dantès, look here!" and taking the letter, he squeezed it up in his hands and threw it into a corner of the arbor.

"All right!" said Caderousse. "Dantès is my friend, and I won't have him ill-used."

"And who in the devil thinks of using him ill? Certainly neither I nor Fernand!" said Danglars, rising and looking at the young man, who still remained seated, but whose eye was fixed on the denunciatory sheet of paper flung into the corner.

"In that case," replied Caderousse, "let's have some

more wine. I wish to drink to the health of Edmond and the lovely Mercédès."

"You have had too much already, drunkard," said Danglars; "and if you continue, you will be compelled to sleep here, because unable to stand on your legs."

"I?" said Caderousse, rising with all the offended dignity of a drunken man, "I can't keep on my legs? Why, I'll bet a wager I go up into the belfry of the Accoules, and without staggering, too!"

"Well done!" said Danglars, "I'll take your bet; but to-morrow, — to-day it is time to return. Give me your arm, and let us go."

"Very well, let us go," said Caderousse; "but I don't want your arm at all. Come, Fernand, won't you return to Marseilles with us?"

"No," answered Fernand; "I shall return to the Catalans."

"You 're wrong. Come with us to Marseilles; come along."

"I will not."

"What do you mean? You will not? Well, just as you like, my prince; there 's liberty for all the world. Come along, Danglars, and let the young gentleman return to the Catalans if he chooses."

Danglars took advantage of Caderousse's temper at the moment to take him off towards Marseilles by the Porte St. Victor, staggering as he went.

When they had advanced about twenty yards, Danglars looked back and saw Fernand stoop, pick up the crumpled paper, and put it into his pocket, then rush out of the arbor towards Pillon.

"Well," said Caderousse, "why, what a lie he told! He said he was going to the Catalans, and he is going to the city. Holloa, Fernand!"

"Oh, you see wrong," said Danglars; "he's gone right enough."

"Well," said Caderousse, "I should have said not; how treacherous wine is!"

"Come, come," said Danglars to himself, "now I think the affair is well launched, and there is nothing to do but to let it go on."

CHAPTER V.

THE MARRIAGE-FEAST.

The morning's sun rose clear and resplendent, gilding the heavens and even the foamy waves, with its bright refulgent beams.

The plenteous feast had been prepared at La Réserve, with whose arbor the reader is already acquainted. The apartment destined for the purpose was spacious and lighted by a number of windows, over each of which was written in golden letters the name of one of the principal cities of France; beneath these windows a wooden balcony extended the entire length of the house. Although the entertainment was appointed to begin at twelve o'clock, an hour previous to that time the balcony was filled with impatient and expectant guests, consisting of the favored part of the crew of the "Pharaon," and other personal friends of the bridegroom, all of whom had arrayed themselves in their choicest costumes, in order to do greater honor to the day. Various rumors were afloat to the effect that the owners of the "Pharaon" had promised to attend the nuptial feast; but all seemed unanimous in doubting that an act of such rare and exceeding condescension could possibly be intended.

Danglars, however, who now made his appearance, accompanied by Caderousse, confirmed the report, stating that he had recently conversed with M. Morrel, who had himself assured him that he intended joining the festive party upon the occasion of their second officer's marriage.

In fact, a moment later M. Morrel made his appearance in the chamber, and was greeted by the sailors with a unanimous burst of applause. The presence of the ship-owner was to them a sure indication that the man whose wedding-feast he thus delighted to honor would ere long be first in command of the "Pharaon;" and as Dantès vas universally beloved on board his vessel, the sailors put no restraint on their tumultuous joy at finding the opinion and choice of their superiors so exactly coincide with their wishes.

This noisy though hearty welcome over, Danglars and Caderousse were despatched to the residence of the bride-groom to convey to him the intelligence of the arrival of the important personage who had recently joined them, and to desire he would hasten to receive his honorable guest.

The above-mentioned individuals started off upon their errand at full speed; but ere they had gone many steps they perceived a group advancing towards them, composed of the betrothed pair, and a party of young girls in attendance on the bride, by whose side walked Dantès's father. Behind them came Fernand, whose lips wore their usual sinister smile.

Neither Mercédès nor Edmond observed the strange expression of his countenance; they were so happy that they had eyes only for each other and for the clear, beautiful sky above them.

Having acquitted themselves of their errand and exchanged a hearty greeting with Edmond, Danglars walked by the side of Fernand, and Caderousse joined the elder Dantès, who was the centre of general attention. The old man was attired in a suit of black, trimmed with steel buttons, beautifully cut and polished. His thin but still powerful legs were arrayed in a pair of richly embroi-

dered clocked stockings, evidently of English manufacture; from his three-cornered hat depended a long streaming knot of white and blue ribbons, and he supported himself on a curiously carved stick. By his side, as we have said, crept Caderousse, whose desire to partake of the good things provided for the wedding-party had induced him to become reconciled to the Dantès, father and son, and who still retained in his mind a faint and imperfect recollection of the events of the preceding night, — just as the brain retains on waking the dim and misty outline of a dream.

As Danglars approached the disappointed lover, he cast on him a look of deep meaning. Fernand, as he slowly paced behind the happy pair, who seemed in their own unmixed content to have entirely forgotten that such a being as himself existed, was pale and abstracted. Occasionally, however, a deep flush would overspread his countenance, and a nervous contraction distort his features, while with an agitated and restless gaze he would glance in the direction of Marseilles, like one who was expecting some striking event.

Dantès himself was simply though becomingly clad in the dress peculiar to the merchant service, — a costume somewhat between a military and a civil garb; and with his fine countenance, radiant with joy and happiness, a more perfect specimen of manly beauty could scarcely be imagined.

Lovely as the Greeks of Cyprus or Chios, Mercédès boasted the same bright flashing eyes of jet, and ripe round coral lips. She walked with the frank, free step of the Andalusians. One more practised in the arts of great cities would have hid her joy beneath a veil, or at least have cast down her thickly fringed lashes, so as to have concealed the liquid lustre of her animated eyes; but

Mercédès looked around her with a smile that plainly said, "If you are my friends rejoice with me, for in truth I am very happy."

As soon as the bridal *cortége* came in sight of La Réserve, M. Morrel came forth to meet it, followed by the soldiers and sailors there assembled, to whom he had repeated the promise already given, that Dantès should be the successor of the late Captain Leclere. Edmond, at the approach of his patron, placed the arm of his affianced bride within that of M. Morrel, who forthwith conducting her up the flight of wooden steps leading to the chamber in which the feast was prepared, was gayly followed by the guests, beneath whose thronging numbers the slight structure creaked and groaned as though alarmed at the unusual pressure.

"Father," said Mercédès, stopping when she had reached the centre of the table, "sit, I pray you, on my right hand; on my left I will place him who has ever been as a brother to me," she added with a gentle tenderness that went to the heart of Fernand like the stroke of a dagger. His lips became pale, and even beneath the dark hue of his complexion the blood might be seen retreating as though some sudden pang drove it back to the heart.

Meanwhile Dantès, at the opposite side of the table, had been occupied in similarly placing his most honored guests. M. Morrel was seated at his right hand, Danglars at his left; the rest of the company ranged themselves as they found it most agreeable.

And now began the work of devastation upon the many good things with which the table was loaded. Sausages of Arles, with their delicate seasoning and piquant flavor, lobsters in their dazzling red cuirasses, prawns of large size and brilliant color, the echinus, with its prickly outside

and dainty morsel within; the clovis, esteemed by the epicures of the South as more than rivalling the exquisite flavor of the oyster, — all these, in conjunction with the numerous delicacies cast up by the wash of waters on the sandy beach, and styled by the grateful fishermen "sea-fruits," served to furnish forth this marriage-table.

"A pretty silence truly!" said the old father of the bridegroom, as he carried to his lips a glass of wine of the hue and brightness of the topaz, and which had just been placed before Mercédès herself. "Now, would anybody think that there are here thirty persons who desire only to laugh?"

"Ah!" sighed Caderousse, "a husband is not always gay."

"The truth is," replied Dantès, "that I am too happy for noisy mirth; if that is what you meant by your observation, my worthy friend, you are right. Joy takes a strange effect at times; it seems to oppress us almost the same as sorrow."

Danglars looked towards Fernand, whose excitable nature received and betrayed each fresh impression.

"Why, what ails you?" asked he of Edmond. "Do you fear any approaching evil? I should say that you are the happiest man alive at this instant."

"And that is the very thing that alarms me," returned Dantès. "Man does not appear to me to be intended to enjoy felicity so unmixed. Happiness is like the enchanted palaces we read of in our childhood, where fierce fiery dragons defend the entrance and approach, and monsters of all shapes and kinds, requiring to be overcome ere victory is ours. I own that I am lost in wonder to find myself promoted to an honor of which I feel myself unworthy, — that of being the husband of Mercédès."

"The husband, the husband?" said Caderousse, laugh-

ing; "not yet, my captain. Attempt to play the husband a little, and see how you will be received."

Mercédès blushed. Fernand, restless and uneasy, started at the least noise, and from time to time wiped away large drops of sweat that appeared on his forehead, like the first drops of rain before a storm.

"Well, never mind that, neighbor Caderousse; it is not worth while to contradict me for such a trifle as that. 'Tis true that Mercédès is not actually my wife; but," added he, drawing out his watch, "in an hour and a half she will be."

Every one uttered a cry of surprise, with the exception of the elder Dantès, whose laugh displayed the still perfect beauty of his large white teeth. Mercédès smiled, and no longer blushed. Fernand grasped the handle of his knife with a convulsive clutch.

"In an hour?" inquired Danglars, turning pale. "How is that, my friend?"

"Yes, my friends," replied Dantès; "thanks to the influence of M. Morrel, to whom, next to my father, I owe all the blessings I enjoy, every difficulty has been removed. We have purchased permission to waive the usual delay; and at half-past two o'clock the Mayor of Marseilles will be waiting for us at the Hôtel de Ville. Now, as a quarter-past one has already struck, I do not consider I have asserted too much in saying that in another hour and thirty minutes Mercédès will have become Madame Dantès."

Fernand closed his eyes, a burning sensation passed across his brow, and he was compelled to support himself by the table to keep from falling; but in spite of all his efforts, he could not refrain from uttering a deep groan, which, however, was lost amid the noisy felicitations of the company.

"Upon my word," cried the old man, "you make short work of it. Arrived here only yesterday morning, and married to-day at three o'clock! Commend me to a sailor for going the quick way to work!"

"But," asked Danglars, in a timid tone, "how did you manage about the other formalities, — the contract, the settlement?"

"Oh, bless you!" answered Dantès, laughingly, "our papers were soon drawn up. Mercédès has no fortune; I have none to settle on her. So, you see, our papers were quickly written out, and certainly do not come very expensive." This joke elicited a fresh burst of applause.

"So that what we presumed to be merely the betrothal feast turns out to be the actual wedding dinner?" said Danglars.

"No, no!" answered Dantès; "don't imagine I am going to put you off in that shabby manner. To-morrow morning I start for Paris. Four days to go, and the same to return, with one day to discharge the commission intrusted to me, and on the first of March I shall have returned; the next day I will give my real marriage-feast."

This prospect of fresh festivity redoubled the hilarity of the guests to such a degree that the elder Dantès, who, at the commencement of the repast had commented upon the silence that prevailed, now found it difficult amid the general din of voices to obtain a moment's tranquillity in which to drink to the health and prosperity of the bride and bridegroom.

Dantès, perceiving the affectionate eagerness of his father, responded by a look of grateful pleasure; while Mercédès, whose eyes had been constantly consulting the clock which adorned the chamber, made an expressive gesture to Edmond.

Around the festive board reigned that mirthful freedom

from all restraint which is usually found at the termination of social meetings, among those, at least, whose inferior station in the world gives them a happy dispensation from the frigid rules of etiquette. Those who were dissatisfied with their places at the table had sought out other neighbors. All spoke at once; and no one troubled himself to reply to what his interlocutor was saying, but each spoke to his own thoughts.

The paleness of Fernand appeared to have communicated itself to Danglars. As for Fernand himself, he seemed as though undergoing the tortures of the damned. Unable to rest, he was among the first to quit the table, and as though seeking to avoid the hilarious mirth that rose in such deafening sounds, he continued in utter silence to pace the farther end of the salon.

Caderousse approached him just as Danglars, whom Fernand seemed most anxious to avoid, had joined him in a corner of the room.

"Upon my word," said Caderousse, from whose mind the friendly treatment of Dantès, united with the effect of the excellent wine he had partaken of, had effaced every feeling of envy or jealousy at Dantès's good fortune,—"upon my word, Dantès is a downright good fellow, and when I see him sitting there beside his pretty wife that is so soon to be, I cannot help thinking it would have been a great pity to have served him that trick you were planning yesterday."

"Oh, there was no harm meant!" answered Danglars. "At first I certainly did feel somewhat uneasy as regarded what Fernand might be tempted to do; but when I saw how completely he had mastered his feelings, even so far as to be a groomsman at his rival's wedding, I knew there was no further cause for apprehension." Caderousse looked full at Fernand; he was ghastly pale.

"Certainly," continued Danglars, "the sacrifice was no trifling one, when the beauty of the bride is concerned. Upon my soul, that future captain of mine is a lucky dog! Gad! I only wish he would let me take his place."

"Shall we not set forth?" asked the sweet, silvery voice of Mercédès; "two o'clock has just struck, and you know we are expected at the Hôtel de Ville in a quarter of an hour."

"Yes, yes!" cried Dantès, eagerly quitting the table; "let us go directly!"

His words were re-echoed by the whole party, who rose with a simultaneous cheer, and began forming themselves into a procession.

At this moment Danglars, who had closely watched Fernand, saw him stagger and fall back with an almost convulsive spasm against a seat placed near one of the open windows. At the same instant was heard a noise on the stairs, followed by the measured tread of soldiery, with the clanking of swords and military accoutrements; then came a hum and buzz as of many voices, so as to deaden even the noisy mirth of the bridal party, which immediately gave place to an uneasy silence.

The noise approached. There were three knocks on the panel of the door. Every one looked at his neighbor with an air of astonishment.

"In the name of the law!" cried a resonant voice, to which there was no response. The door was opened, and a magistrate, wearing his official scarf, presented himself, followed by four soldiers and a corporal. Uneasiness now yielded to the most extreme dread on the part of those present.

"May I venture to inquire the reason of this unexpected visit?" said M. Morrel, addressing the magistrate, whom he evidently knew; "there is doubtless some mistake easily explained."

"If it be so, M. Morrel," replied the magistrate, "rely upon every reparation being made; meanwhile, I am the bearer of an order of arrest, and although I most reluctantly perform the task assigned me, it must nevertheless be fulfilled. Who among the persons here assembled answers to the name of Edmond Dantès?" Every eye was turned towards the young man, who, though much disturbed, advanced with dignity and said in a firm voice, "I am he; what is your pleasure with me?"

"Edmond Dantès," replied the magistrate, "I arrest you in the name of the law!"

"Me!" repeated Edmond, slightly changing color, "and wherefore, I pray?"

"I do not know, but you will be informed at your first examination."

M. Morrel felt that further resistance or remonstrance was useless. A commissary girt with the official scarf is no longer a man; he is a statue of the law, cold and dumb. But the elder Dantès hastened to the officer, — for there are some things that the heart of a father or of a mother cannot comprehend. He prayed and supplicated; and though his prayers and tears could avail nothing, his despair was so great that the commissary was moved to sympathy. "Monsieur," he said, "calm your apprehensions. Your son has probably neglected some prescribed form relating to the customs or to quarantine; and it is more than probable he will be set at liberty after answering a few questions."

"What is the meaning of all this?" inquired Caderousse, frowningly, of Danglars, who had assumed an air of surprise.

"How can I tell you?" replied he; "I am, like yourself, utterly bewildered by all that is going on, not a word of which do I understand." Caderousse then looked around for Fernand, but he had disappeared.

The scene of the previous night now came back to his mind with startling accuracy. The catastrophe he had just witnessed appeared to have rent away the veil which the intoxication of the evening before had placed between himself and his memory.

"So! so!" said he, in a hoarse and choking voice, to Danglars, "this, then, I suppose, is a part of the trick you were concerting yesterday? In that case, cursed be the performer of it! It is a bad action."

"Nonsense!" returned Danglars; "you know very well that I tore the paper to pieces."

"No, you did not!" answered Caderousse, "you merely threw it by. I saw it lying in a corner."

"Hold your tongue! You saw nothing. You were drunk!"

"Where is Fernand?" inquired Caderousse.

"How do I know?" replied Danglars; "looking after his own affairs, most likely. Never mind where he is; let us go and see what is to be done for our poor friends in this their affliction."

During this conversation, Dantès, after shaking hands with all his friends, had surrendered himself to the officer, saying, "Make yourselves quite easy; there is some little mistake to clear up, and very likely I may not have to go so far as the prison to effect that."

"Oh, to be sure!" responded Danglars, who had now approached the group; "nothing more than a mistake, I feel quite certain."

Dantès descended the staircase, preceded by the magistrate, and followed by the soldiers. A carriage awaited him at the door; he got in, followed by two soldiers and the commissary, and the vehicle drove off towards Marseilles.

"Adieu, adieu, dearest Edmond!" cried Mercédès, stretching out her arms to him from the balcony.

The prisoner heard that last cry, which came like a sob from the lacerated heart of his betrothed; he leaned from the coach and cried, "*Au revoir*, Mercédès," and the coach disappeared round one of the corners of Fort St. Nicolas.

"Wait for me here, all of you!" cried M. Morrel; "I will take the first conveyance I find and hurry to Marseilles, whence I will bring you word how all is going on."

"That's right!" exclaimed a multitude of voices; "go, and return as quickly as you can!"

This second departure was followed by a moment of stupor on the part of those who were left behind. The old father and Mercédès remained for some time apart, each absorbed in their separate griefs; but at length the two poor victims of the same blow raised their eyes, and with a simultaneous burst of feeling rushed into each other's arms.

Meanwhile Fernand made his reappearance, poured out for himself a glass of water with a trembling hand, then hastily swallowing it, went to sit down on the first vacant chair he perceived. By chance this was placed next to the seat on which Mercédès had fallen half-fainting, when released from the embrace of the old man. Instinctively Fernand drew back his chair.

"It is he!" whispered Caderousse, who had never taken his eyes off Fernand, to Danglars.

"I do not think so," answered the other; "he is too stupid to imagine such a scheme. I only hope the mischief will fall upon the head of whoever wrought it."

"You don't speak of him who planned it," said Caderousse.

"Ah, surely," said Danglars, "one can't be held responsible for everything he may speak into the air!"

"Yes, when that which is spoken into the air falls back point first."

Meantime the subject of the arrest was being canvassed in every different form.

"What think you, Danglars," said one of the party, "of this event?"

"I think," said Danglars, "that it is just possible Dantès may have been detected with some trifling article on board ship considered here as contraband."

"But how could he have done so without your knowledge, Danglars, who was the ship's supercargo?"

"Why, as for that, I could only know what I was told respecting the merchandise with which the vessel was laden. I know she was loaded with cotton, and that she took in her freight at Alexandria from the warehouse of M. Pastret, and at Smyrna from M. Pascal's; that is all I was obliged to know, and I beg I may not be asked for any further particulars."

"Now I recollect!" said the afflicted old father; "my poor boy told me yesterday he had a small case of coffee and another of tobacco for me!"

"There, you see!" exclaimed Danglars. "Now the mischief is out; depend upon it the custom-house people went rummaging about the ship in our absence, and discovered poor Dantès's hidden treasures."

Mercédès, however, paid no heed to this explanation of her lover's arrest. Her grief, which she had hitherto tried to restrain, now burst out in a violent fit of hysterical sobbing.

"Come, come," said the old man, "be comforted, my poor child; there is still hope!"

"Hope!" repeated Danglars.

"Hope!" Fernand tried to say, but the word was stifled; his lips moved, but no sound came forth.

"Good news! good news!" shouted one of the party stationed in the balcony. "Here comes M. Morrel. No doubt now we shall hear that our friend is released!"

Mercédès and the old man rushed to meet the ship-owner, and met him at the door. M. Morrel was very pale.

"What news?" exclaimed a general burst of voices.

"Alas, my friends," replied M. Morrel, with a mournful shake of his head, "the affair is more serious than we thought."

"Oh, indeed, indeed, sir, he is innocent!" sobbed Mercédès.

"That I believe!" answered M. Morrel; "but still he is charged —"

"With what?" inquired the elder Dantès.

"With being an agent of the Bonapartist faction!"

Many of my readers may be able to recollect how formidable such an accusation became in the period at which our story is dated. A despairing cry escaped the pale lips of Mercédès, while the heart-stricken father fell listlessly into a chair.

"Ah, Danglars!" whispered Caderousse, "you have deceived me, — the trick you spoke of last night has been played off, I see; but I cannot suffer a poor old man or an innocent girl to die of grief through your fault. I am determined to tell them all about it."

"Be silent, you simpleton!" cried Danglars, grasping him by the arm, "or I will not answer for your own safety. Who can tell whether Dantès be innocent or guilty? The vessel did touch at Elba, where he quitted it, and passed a whole day in the island. Now, should any letters or other documents of a compromising character be found upon him, it will be taken for granted that all who uphold him are his accomplices."

With the rapid instinct of selfishness, Caderousse perceived the solidity of this reasoning; he looked at Danglars with eyes dulled by fear and grief, and then for one forward step he had taken, he took two in retreat.

"We will wait, then," he murmured.

"To be sure!" answered Danglars. "Let us wait, by all means. If he be innocent, of course he will be set at liberty; if guilty, why, it is of no use to involve ourselves in his conspiracy."

"Then let us go. I cannot remain here any longer."

"With all my heart!" replied Danglars, but too pleased to find a partner in his retreat. "Let us take ourselves out of the way, and leave the rest to withdraw as they please."

After their departure, Fernand, who had now again become the protector of the young girl, took Mercédès by the hand and conducted her to the Catalans; while some friends of Dantès conveyed the heart-broken parent to his home.

The rumor of Edmond's arrest as a Bonapartist agent was not slow in circulating throughout the city.

"Could you ever have credited such a thing, my dear Danglars?" asked M. Morrel, as, on his return to the port for the purpose of gleaning fresh tidings of Dantès, he overtook his supercargo and Caderousse. "Could you have believed such a thing possible?"

"Why, you know I told you," replied Danglars, "that I considered the circumstance of his having anchored at the Isle of Elba to be very suspicious."

"And did you mention these suspicions to any person besides myself?"

"Certainly not!" returned Danglars, then added in a low whisper, "You understand that on account of your uncle, M. Policar Morrel, who served under the other

government, and who does not altogether conceal what he thinks on the subject, you are strongly suspected of regretting the abdication of Napoleon. I should have feared to injure both Edmond and yourself, had I divulged my own apprehensions to a soul. I am well aware that though a subordinate, like myself, is bound to acquaint the ship-owner with everything that occurs, there are many things he ought most carefully to conceal from all others."

"'T is well, Danglars; 't is well!" replied M. Morrel. "You are a worthy fellow; and I had already thought of your interests in the event of poor Edmond having become captain of the 'Pharaon.'"

"In what way, Monsieur?"

"Yes, I had previously inquired of Dantès what was his opinion of you, and if he should have any reluctance to continue you in your post, — for I have perceived a sort of coolness between you."

"And what was his reply?"

"That he certainly did think he had ground of complaint against you in an affair which he did not explain, but that whoever possessed the confidence of the ship's owners would have his also."

"The hypocrite!" murmured Danglars, between his teeth.

"Poor Dantès!" said Caderousse. "No one can deny his being a noble-hearted young fellow!"

"But in the midst of all our trouble," continued M. Morrel, "we must not forget that the 'Pharaon' has at present no captain."

"Oh!" replied Danglars, "since we cannot leave this port for the next three months, let us hope that ere the expiration of that period Dantès will be set at liberty."

"Of that I entertain no doubt; but in the mean time what are we to do?"

"Well, until then I am here, M. Morrel," answered Danglars. "You know that I am as capable of managing a ship as the most experienced captain in the service; and it will be advantageous to you to accept my services, since upon Edmond's release from prison no further change will be requisite on board the 'Pharaon' than for Dantès and myself each to resume our respective posts."

"Thanks, thanks! my good friend, for your excellent idea, — that will smooth all difficulties. I authorize you at once to assume the command of the 'Pharaon' and to superintend the unloading of her freight. Business must not be allowed to suffer, whatever may happen to individuals."

"Depend upon my zeal and attention, M. Morrel; but when do you think it likely we may be permitted to visit our poor friend in his prison?"

"I will let you know that as soon as I have seen M. de Villefort, whom I shall endeavor to interest in Edmond's favor. I am aware he is a furious Royalist; but, in spite of that and of his being the *procureur du roi*, he is a man like ourselves, and I fancy not a bad one!"

"Perhaps not," replied Danglars; "but I have heard that he is extremely ambitious, and ambition is a sore hardener of the heart!"

"Well, well!" returned M. Morrel, "we shall see! But now hasten on board; I will join you there." So saying, the worthy ship-owner quitted the two friends, and proceeded in the direction of the Palais de Justice.

"You see," said Danglars, addressing Caderousse, "the turn things have taken. Do you still feel any desire to stand up in his defence?"

"Not the slightest; but yet it seems to me a shock-

ing thing that a mere joke should lead to such frightful consequences."

"But who perpetrated that joke, let me ask? Neither you nor myself, but Fernand. You know very well that I threw the paper into a corner of the room, — indeed, I thought I had destroyed it."

"Oh, no!" replied Caderousse, "that I can answer for, you did not. I only wish I could see it now as plainly as I saw it lying all crushed and crumpled in a corner of the arbor."

"Well, then, if you did, depend upon it, Fernand picked it up, and either copied it or caused it to be copied; perhaps, even, he did not take the trouble of recopying it. And now I think of it, by Heaven! he has perhaps sent the letter itself! Fortunately for me, the handwriting was disguised."

"You knew, then, that Dantès was engaged in a conspiracy?"

"Not I. As I before said, I thought the whole thing was a joke, nothing more. It seems, however, that, like Harlequin, I have spoken the truth in jest."

"Still," argued Caderousse, "I would give a great deal if nothing of the kind had happened, or at least if I had had no hand in it. You will see, Danglars, that it will turn out an unlucky job for both of us."

"Nonsense! If any harm comes of it, it should fall on the guilty person; and that, you know, is Fernand. How can we be implicated in any way? All we have got to do is to keep our own counsel, and remain perfectly quiet, not breathing a word of all this; and you will see that the storm will pass away without in the least affecting us."

"Amen!" responded Caderousse, waving his hand in token of adieu to Danglars, and bending his steps towards

the Allées de Meillan, moving his head to and fro, and muttering as he went, after the manner of those who are absorbed in thought.

"So far, then," said Danglars to himself, "all has gone as I would have it. I am temporarily commander of the 'Pharaon,' with the certainty of being permanently so, if that fool of a Caderousse can be persuaded to hold his tongue. My only fear is that Dantès may be released. But, bah! he is in the hands of Justice; and," added he, with a smile, "she will take her own." So saying, he leaped into a boat, desiring to be rowed on board the "Pharaon," where M. Morrel had appointed to meet him.

CHAPTER VI.

THE DEPUTY PROCUREUR DU ROI.

In one of the large, aristocratic mansions situated in the Rue du Grand Cours opposite the fountain of Medusa, a second marriage-feast was celebrated, almost at the same hour with the ill-fated nuptial repast given by Dantès. But instead of sailors, soldiers, and those belonging to the humblest grade of life, the present *réunion* was composed of the very flower and *élite* of Marseilles society, — magistrates who had resigned their office during the usurper's reign; officers who, scorning to fight under his banners, had offered their services to foreign powers; and younger persons who had been brought up to execrate the man whom five years of exile would have converted into a martyr, and fifteen of restoration elevated to the rank of a demigod.

The guests were still at table, and the heated and energetic conversation that prevailed betrayed the violent and vindictive passions that then agitated the inhabitants of the South, where for five hundred years religious strife had given increased bitterness to the violence of party feeling.

The emperor, now king of the Isle of Elba, — after having held sovereign sway over one half of the world, reigning over five or six thousand souls, after having been accustomed to hear the "Vive Napoléons!" of one hundred and twenty million subjects, and in ten different languages, — was regarded in that company as being forever lost to France and to her throne.

The magistrates freely discussed their political views; the military part of the company talked of Moscow and Leipsic; the women, of the divorce of the Empress Josephine. That Royalist assembly, rejoicing and triumphing over, not the fall of a man, but the annihilation of a principle, believed that political prosperity was opening anew to them, and that they were leaving behind a painful dream.

An old man, decorated with the cross of Saint Louis, rose and proposed the health of King Louis XVIII. This aged individual was the Marquis de Saint-Méran. This toast, recalling at once the patient exile of Hartwell and the peace-loving King of France, excited universal enthusiasm; glasses were elevated in the air in the English manner, and the ladies, snatching bouquets from their fair bosoms, strewed the table with their floral treasures. In a word, an almost poetical fervor prevailed.

"Ah!" said the Marquise de Saint-Méran, a woman with a stern, forbidding eye, though still noble and elegant-looking, despite her having reached her fiftieth year, — "ah! these revolutionists, who have driven us from those very possessions they afterwards purchased for a mere trifle during the Reign of Terror, would be compelled to own, were they here, that all true devotion was on our side, since we were content to follow the fortunes of a falling monarch, while they, on the contrary, made their fortune by worshipping the rising sun; yes, yes, they could not help admitting that the king for whom we sacrificed rank, wealth, and station was truly our 'Louis the well-beloved,' while their wretched usurper has been and ever will be to them their evil genius, their 'Napoleon the accursed.' Am I not right, Villefort?"

"I beg your pardon, Madame. I really must pray you to excuse me, but — in truth — I was not attending to the conversation."

"Marchioness, Marchioness!" interposed the same elderly personage who had proposed the toast, "let the young people alone; let me tell you, on one's wedding day there are more agreeable subjects of conversation than dry politics."

"Never mind, dearest mother," said a young and lovely girl, with a profusion of light brown hair, and eyes that seemed to float in liquid crystal, "'t is all my fault for seizing upon M. de Villefort, and preventing his listening to what you said. But there — now take him — he is your own for as long as you like. M. de Villefort, I beg to remind you that my mother speaks to you."

"If Madame the Marchioness will deign to repeat the words I but imperfectly caught, I shall be delighted to answer," said M. de Villefort.

"Never mind, Renée," replied the marchioness, with such a look of tenderness as all were astonished to see upon her harsh, dry features; but, however all other feelings may be withered in a woman's nature, there is always one bright smiling spot in the maternal breast, — it is that which God has consecrated to maternal love, — "I forgive you. What I was saying, Villefort, was, that the Bonapartists had neither our sincerity, enthusiasm, nor devotion."

"They had, however, what supplied the place of those fine qualities," replied the young man; "and that was fanaticism. Napoleon is the Mahomet of the West, and is worshipped by his commonplace but ambitious followers, not only as a leader and lawgiver, but also as the personification of equality."

"He!" cried the marchioness, "Napoleon the type of equality! For mercy's sake, then, what would you call Robespierre? Come, come, do not strip the latter of his just rights to bestow them on the Corsican; there has been usurpation enough, it seems to me."

"Nay, Madame; I would place each of these heroes on his right pedestal, — that of Robespierre to be built where his scaffold was erected; that of Napoleon on the column of the Place Vendôme. The only difference consists in the opposite character of the equality supported by these two men, — the one advocates the equality that depresses, the other professes the equality that elevates; the one brings a king within reach of the guillotine, the other elevates the people to a level with the throne. Observe," said Villefort, smiling, "I do not mean to deny that both the individuals we have been referring to were revolutionary scoundrels, and that the 9th Thermidor and the 4th of April were lucky days for France, worthy of being gratefully remembered by every friend to monarchy and civil order; but that explains how it comes to pass that, fallen, as I trust he is, forever, Napoleon has still preserved a train of parasitical satellites. Still, Marchioness, it has been so with other usurpers, — Cromwell, for instance, who was not half so bad as Napoleon, had his partisans and advocates."

"Do you know, Villefort, that you are talking in a most dreadfully revolutionary strain? But I excuse it; it is impossible to expect the son of a Girondin to be free from a small spice of the old leaven."

A deep crimson suffused the countenance of Villefort. "'T is true, Madame," answered he, "that my father was a Girondin, but he was not among the number of those who voted for the king's death; he was an equal sufferer with yourself during the Reign of Terror, and had well-nigh lost his head on the same scaffold as your own father."

"True," replied the marchioness, without wincing in the slightest degree at the tragical remembrance thus called up; "but bear in mind, if you please, that our

respective parents underwent persecution and proscription from diametrically opposite principles. In proof of which I may remark that while my family remained among the stanchest adherents of the exiled princes, your father lost no time in joining the new government; and that after the Citizen Noirtier had become a Girondin, the Comte Noirtier appeared as a senator and statesman."

"Dear mother," interposed Renée, "you know very well it was agreed that all these disagreeable reminiscences should forever be laid aside."

"Madame," replied Villefort, "I unite with Mademoiselle de Saint-Méran in humbly requesting you to forget the past. What avails retrospection and recrimination touching circumstances wholly beyond recall? For my own part, I have laid aside even the name of my father, and altogether disown his political principles. He was — nay, probably still is — a Bonapartist, and is called Noirtier; I, on the contrary, am a stanch Royalist, and style myself Villefort. Let what may remain of revolutionary sap exhaust itself and die away with the old trunk, and condescend only to regard the young shoot which has started up at a distance from the parent tree, without having the power, any more than the wish, to separate entirely from the stock from which it sprung."

"Bravo, Villefort!" cried the marquis; "excellently well said! Come, now, I have hopes of obtaining what I have been for years endeavoring to persuade the marchioness to promise; namely, a perfect amnesty and forgetfulness of the past."

"With all my heart," replied the marchioness; "let the past be forever forgotten! I ask nothing better, and let it be so agreed; but at least, Villefort must be inflexible in the future. Remember, Villefort, that we have pledged ourselves to his Majesty for your fealty and strict

loyalty, and that at our recommendation the king consented to forget the past [and here she extended to him her hand] as I now do at your entreaty. But bear in mind that should there fall in your way any one guilty of conspiring against the Government, you will be the more bound to visit the offence with rigorous punishment, because it is known you belong to a suspected family."

"Alas, Madame!" returned Villefort, "my profession, as well as the times in which we live, compel me to be severe. I shall be so. I have already successfully conducted several public prosecutions, and brought the offenders to merited punishment. Unhappily, we have no yet reached the end."

"Do you, indeed, think so?" inquired the marchioness.

"I am, at least, fearful of it. Napoleon, in the island of Elba, is too near France, and his proximity keeps up the hopes of his partisans. Marseilles is filled with half-pay officers, who are daily, under one frivolous pretext or other, getting up quarrels with the Royalists; hence arise duels in the higher classes, and assassinations in the lower."

"You have heard, perhaps," said the Comte de Salvieux, one of M. de Saint-Méran's oldest friends, and chamberlain to the Comte d'Artois, "that the Holy Alliance purpose removing him?"

"Yes; they were talking about it when we left Paris," said M. de Saint-Méran; "and where will they send him?"

"To St. Helena."

"To St. Helena? Where is that?" inquired the marchioness.

"An island situated on the other side of the equator, at least two thousand leagues from here," replied the count.

"So much the better! As Villefort observes, it is a great act of folly to have left such a man between Corsica, where he was born, and Naples, of which his brother-in-law is king, and opposite Italy, the sovereignty of which he coveted for his son."

"Unfortunately," said Villefort, "we have the treaties of 1814, and we cannot move against Napoleon without breaking those treaties."

"Very well, they will be broken," said M. de Salvieux. "Shall we be so very precise in obligations concerning him who caused the unhappy Duc d'Enghien to be hot?"

"Well," said the marchioness, "it seems probable that by the aid of the Holy Alliance we shall be rid of Napoleon; and we must trust to the vigilance of M. de Villefort to purify Marseilles of his partisans. The king is either a king or no king; if he be acknowledged as sovereign of France, he should be upheld in peace and tranquillity. And this can best be effected by employing the most inflexible agents to put down every attempt at conspiracy, — 't is the best and surest means of preventing mischief."

"Unfortunately, Madame," answered Villefort, "the strong arm of the law is not called upon to interfere until the evil has taken place."

"Then all he has to do is to endeavor to repair it."

"Nay, Madame, the law is frequently powerless to effect this; all it can do is to avenge the wrong done."

"Oh, M. de Villefort!" cried a beautiful young creature, daughter to Comte de Salvieux, and the cherished friend of Mademoiselle de Saint-Méran, "do try and get up some famous trial while we are at Marseilles. I never was in a law court; I am told it is so very amusing!"

"Amusing, certainly," replied the young man, "inas-

much as, instead of shedding tears as at the fictitious tale of woe produced at a theatre, you behold in a law court a case of real and genuine distress, — a drama of life. The prisoner whom you there see, pale, agitated, and alarmed, instead of — as is the case when the curtain falls on a tragedy — going home to sup peacefully with his family, and then retiring to rest that he may reassume his mimic woes on the morrow, is removed from your sight merely to be reconducted to his prison and delivered up to the executioner. I leave you to judge how far your nerves are calculated to bear you through such a scene. Of this, however, be assured, that should any favorable opportunity present itself, I will not fail to offer you the choice of being present at it."

"For shame, M. de Villefort!" said Renée, becoming quite pale; "don't you see how you are frightening us? and yet you laugh."

"What would you have? It is a duel. I have already recorded sentence of death five or six times for political or other offences; and who can say how many daggers may be ready sharpened, and only waiting a favorable opportunity to be buried in my heart?"

"Gracious heavens! M. de Villefort," said Renée, becoming more and more terrified; "you surely are not in earnest?"

"Indeed I am," replied the young magistrate, with a smile; "and in the interesting trial which that young lady desires to satisfy her curiosity, and which I myself desire to satisfy my ambition, the case would only be still more aggravated. Suppose, for instance, the prisoner to have served under Napoleon, — can you believe for an instant, that one accustomed at the word of his commander to rush fearlessly on the bayonets of his foe will scruple to drive a stiletto into the heart of one he knows

to be his personal enemy, more than he would to kill a Russian, an Austrian, or a Hungarian, whom he had never before seen? And besides, that antagonism, you see, is essential to the situation; without it our business would be without excuse. For my own part, when I see gleaming in the eye of the accused the clear light of anger, I feel encouraged, I am exhilarated. It is no longer a trial; it is a combat. I struggle against him, he returns the attack; I redouble my energy, and the combat ends, like all combats, in victory or defeat. That is what pleading is; therein lies the danger of eloquence. If an accused person should smile upon my words I should think that I had spoken badly, that what I had said was pale, without force, inadequate. Imagine, then, the sensation of pride experienced by an advocate convinced that the accused is guilty, when he sees him blanch and bend under the thunders of his eloquence! That head is bowed, it will fall — '

Renée uttered a slight cry.

"Bravo!" cried one of the guests; "that is what I call talking to some purpose."

"Just the person we require at a time like the present," said a second.

"What a splendid business that last cause of yours was, my dear Villefort!" remarked a third; "I mean the trial of the man for murdering his father. Upon my word, you killed him ere the executioner had laid his hand upon him."

"Oh! as for parricides, and such dreadful people as that," interposed Renée, "it matters very little what is done to them; but as regards poor unfortunate creatures whose only crime consists in having mixed themselves up in political intrigues —"

"Why, that is the very worst offence they could possi-

bly commit; for don't you see, Renée, the king is the father of his people, and he who shall plot or contrive aught against the life and safety of the parent of thirty-two million people is a parricide on a large scale?"

"I don't know anything about that," replied Renée, "but, M. de Villefort, you have promised me — have you not? — always to show mercy to those I plead for."

"Make yourself quite easy on that point," answered Villefort, with one of his sweetest smiles; "you and I will always consult upon our verdicts."

"My love," said the marchioness, "attend to your doves, your lap-dogs, and embroidery, but do not meddle with what you do not understand. Nowadays the military profession has rest, and the robe wins applause: there is a Latin saying about that, of profound depth."

"'*Cedant arma togæ,*'" said Villefort, bowing.

"I did not venture to speak Latin," replied the marchioness.

"Well," said Renée, "I cannot help regretting you had not chosen some other profession than your own, — that of a physician, for instance. The destroying angel, angel though he be, has always seemed terrible to me."

"Dear, good Renée!" whispered Villefort, as he gazed with unutterable tenderness on the lovely speaker.

"Let us hope, my child," cried the marquis, "that M. de Villefort may prove the moral and political physician of this province; if so, he will have achieved a noble work."

"And one which will go far to efface the recollection of his father's conduct," added the incorrigible marchioness.

"Madame," replied Villefort, with a mournful smile, "I have already had the honor to observe that my father has — at least I hope so — abjured his past errors, and

that he is at the present moment a firm and zealous friend to religion and order, — a better Royalist, possibly, than his son; for he has to atone for past dereliction, while I have no other impulse than warm, decided preference and conviction." Having made this well-turned speech, Villefort looked carefully round to mark the effect of his oratory, much as he would have done had he been addressing the bench in open court.

"Do you know, my dear Villefort," cried the Comte de Salvieux, "that is as nearly as possible what I myself said the other day at the Tuileries, when questioned by his Majesty's principal chamberlain touching the singularity of an alliance between the son of a Girondin and the daughter of an officer in the army of Condé; and I assure you he seemed fully to comprehend that this mode of reconciling political differences was based upon sound and excellent principles. Then the king, who, without our suspecting it had overheard our conversation, interrupted us by saying 'Villefort' — observe that the king did not pronounce the word 'Noirtier,' but on the contrary placed considerable emphasis on that of 'Villefort' — 'Villefort,' said his Majesty, 'is a young man of great judgment and discretion, who will be sure to make a figure in his profession; I like him much, and it gave me great pleasure to hear that he was about to become the son-in-law of M. le Marquis and Madame la Marquise de Saint-Méran. I should myself have recommended the match, had not the noble marquis anticipated my wishes by requesting my consent to it.'"

"Did the king say that, Count?" asked the enraptured Villefort.

"I give you his very words; and if the marquis chooses to be candid, he will confess that they perfectly agree with what his Majesty said to him, when he went six

months ago to consult him upon the subject of your espousing his daughter."

"Certainly," answered the marquis; "you state but the truth."

"How much do I owe this gracious prince! What is there I would not do to evince my earnest gratitude!"

"That is right," cried the marchioness. "I love to see you thus. Now, then, were a conspirator to fall into your hands, he would be most welcome."

"For my part, dear mother," interposed Renée, "I pray God he will not hear you, and that he will only permit petty offenders, poor debtors, and miserable cheats, to fall into M. de Villefort's hands; then I shall be contented."

"Just the same," said Villefort, laughing, "as though you prayed that a physician might only be called upon to prescribe for headaches, measles, and the stings of wasps, or any other slight affection of the epidermis. If you wish to see me the *procureur du roi*, you must desire for me some of those violent and dangerous diseases from the cure of which so much honor redounds to the physician."

At this moment, and as though the utterance of Villefort's wish had sufficed to effect its accomplishment, a servant entered the room and whispered a few words in his ear. Villefort immediately rose from the table and quitted the room upon the plea of urgent business: he soon however returned, his whole face beaming with delight. Renée regarded him with fond affection; and certainly his handsome features, lit up as they then were with more than usual fire and animation, seemed formed to excite the innocent admiration with which she gazed on her graceful and intelligent lover.

"You were wishing just now," said Villefort, address-

ing her, "that I were a doctor instead of a lawyer. Well, I at least resemble the disciples of Æsculapius in one thing, — that of not being able to call a day my own, not even that of my betrothal."

"And wherefore were you called away just now?" asked Mademoiselle de Saint-Méran, with an air of slight uneasiness.

"Alas! for a patient who must be, if what is told me is true, in the last extremity. It is a serious case, and the malady touches the scaffold."

"How dreadful!" exclaimed Renée, her cheeks, that were before glowing with emotion, becoming pale as marble.

"Is it possible?" burst simultaneously from all who were near enough to the magistrate to hear his words.

"Why, if my information prove correct, a sort of Bonapartist conspiracy has just been discovered."

"Can I believe my ears?" cried the marchioness.

"I will read you the letter containing the accusation, at least," said Villefort: —

"The *procureur du roi* is informed by a friend of the throne and of religion, that one Edmond Dantès, mate of the ship 'Pharaon,' who arrived this morning from Smyrna, after having touched at Naples and Porto Ferrajo, has been intrusted by Murat with a letter for the usurper, and by the usurper with a letter for the Bonapartist committee in Paris.

"Proof of this crime will be found on arresting him, for the letter will be found upon him, or at his father's, or in his cabin on board the 'Pharaon.'"

"But," said Renée, "this letter, which after all is but an anonymous scrawl, is not even addressed to you, but to the *procureur du roi*."

"True; but that gentleman being absent, his secretary, by his orders, opened his letters. Thinking this one of

importance, he sent for me, but not finding me, took it upon himself to give the necessary orders for arresting the accused party."

"Then the guilty person is absolutely in custody?" said the marchioness.

"That is to say, the accused," said Renée.

"He is in safe custody," answered Villefort; "and as I had the honor of saying just now to Mademoiselle Renée, if the letter in question can be found, the patient is a very sick man indeed."

"And where is the unfortunate being?" asked Renée.

"He is at my house."

"Come, come, my friend," interrupted the marchioness, "do not neglect your duty to linger with us. You are the king's servant, and must go whithersoever that service calls you."

"Oh, M. de Villefort!" cried Renée, clasping her hands, "be merciful on this the day of our betrothal."

The young man passed round to the side of the table where the fair pleader sat, and leaning over her chair said tenderly, —

"To give you pleasure, my sweet Renée, I promise to show all the lenity in my power; but if the charges brought against this Bonapartist hero prove correct, why, then, you really must give me leave to order his head to be cut off."

Renée, with an almost convulsive shudder, turned away her head, as though the very mention of killing a fellow-creature in cold blood was more than her tender nature could endure.

"Never mind that foolish girl, Villefort," said the marchioness; "she will soon get over these things." So saying, Madame de Saint-Méran extended her dry bony hand to Villefort, which he kissed, while looking at Renée and

saying with his eyes, "It is your hand that I kiss, or at least that I wish I were kissing, at this moment."

"These are mournful auspices to accompany a betrothal!" sighed poor Renée.

"Upon my word, child!" exclaimed the angry marchioness, "your folly exceeds all bounds. I should be glad to know what connection there can possibly be between your sickly sentimentality and the affairs of the State!"

"Oh, Mother!" murmured Renée.

"Nay, Madame, I pray you pardon this little traitor," said Villefort; "I promise you that to make up for her want of loyalty I will be most inflexibly severe." But while the magistrate addressed these words to the marchioness, the lover threw an expressive glance at his betrothed, which said, "Be tranquil, Renée; for the sake of your love I will be merciful." Renée answered that look with her sweetest smile, and Villefort went out with paradise in his heart.

CHAPTER VII.

THE EXAMINATION.

No sooner had Villefort left the salon than he assumed the grave air of a man who holds the balance of life and death in his hands. Now, in spite of the mobility of his features, — a mobility which the deputy had cultivated often before the mirror, as a professional speaker should, — at this moment it required an effort for him to wrinkle his brows and assume a dignified sobriety. Except for the recollection of the line of politics his father had adopted, and which might interfere, unless he acted with the greatest prudence, with his own career, Villefort was as happy as a man could be. Already rich, he held a high official situation, though only twenty-seven. He was about to marry a young and charming woman, whom he loved not passionately but reasonably, as a deputy *procureur du roi* is able to love. Besides her beauty, which was remarkable, Mademoiselle de Saint-Méran, his betrothed, belonged to one of the families in highest standing in the court of that period; and in addition to the political influence of her father and her mother, who having no other child could devote it entirely to their son-in-law, she brought to her husband a dowry of fifty thousand crowns, which might some day be increased to an inheritance of half a million. All these elements combined constituted for Villefort a ravishing sum of happiness; so that when with an inward view he contemplated steadily his interior life, it was as if he looked at spots on the sun.

At the door Villefort met the commissary of police, who was waiting for him. The sight of this officer recalled him from the third heaven to earth; he composed his face as we have before described, and said, "I have read the letter, Monsieur, and you have acted rightly in arresting this man; now inform me what you have discovered concerning him and the conspiracy."

"We know nothing as yet of the conspiracy, Monsieur; all the papers found have been sealed up and placed on your bureau. The prisoner himself is named Edmond Dantès, mate on board the three-master the 'Pharaon,' trading in cotton with Alexandria and Smyrna, and belonging to Morrel and Son of Marseilles."

"Before he entered the navy, had he ever served in the marines?"

"Oh, no, Monsieur; he is very young."

"How old?"

"Nineteen or twenty at the most."

At this moment, as Villefort arrived at the corner of the Rue des Conseils, a man who seemed to have been waiting for him approached; it was M. Morrel.

"Ah, M. de Villefort," cried he, "I am delighted to see you! Some of your people have committed the strangest mistake, — they have just arrested Edmond Dantès, the mate of my ship."

"I know it, Monsieur," replied Villefort, "and I am now going to examine him."

"Oh," said Morrel, carried away by his friendship for the young man, "you do not know him, and I do. He is the most estimable, the most trustworthy creature in the world, and I will venture to say there is not a better seaman in all the merchant-service. Oh, M. de Villefort, I beseech your indulgence for him!"

Villefort, as we have seen, belonged to the aristocratic

party at Marseilles, Morrel to the plebeian; the first was a Royalist, the other suspected of Bonapartism. Villefort looked disdainfully at Morrel, and replied coolly, —

"You are aware, Monsieur, that a man may be estimable and trustworthy in private life, and the best seaman in the merchant-service, and yet be, politically speaking, a great criminal. Is it not true?"

The magistrate laid emphasis on these words, as if he wished to apply them to the owner himself, while his eyes seemed to plunge into the heart of him who interceded for another when he ought to know that he himself had need of indulgence. Morrel reddened, for his own conscience was not quite clear in political matters; besides, what Dantès had told him of his interview with the grand-marshal, and what the emperor had said to him, embarrassed him. He replied, however, in tones of deep interest, —

"I entreat you, M. de Villefort, be, as you always are, kind and equitable, and give him back to us soon."

This "give us" sounded revolutionary in the sub-prefect's ears. "Ah, ah!" murmured he, "is Dantès then a member of some Carbonari society, that his protector thus employs the collective form? He was, if I recollect, arrested in a cabaret, in company with a great many others." Then he added, "Monsieur, you may rest assured I shall perform my duty impartially, and that if he be innocent you shall not have appealed to me in vain; should he, however, be guilty, in this present epoch impunity would furnish a dangerous example, and I must do my duty."

As he had now arrived at the door of his own house, which adjoined the Palais de Justice, he entered after having saluted the ship-owner with icy politeness, who stood as if petrified on the spot where Villefort had left him. The ante-chamber was full of agents of police and

gendarmes, in the midst of whom, carefully watched but calm and smiling, stood the prisoner. Villefort traversed the ante-chamber, cast a side glance at Dantès, and taking a packet which a gendarme offered him, disappeared, saying, "Bring in the prisoner."

Rapid as had been Villefort's glance, it had served to give him an idea of the man he was about to interrogate. He had recognized intelligence in the high forehead, courage in the dark eye and bent brow, and frankness in the thick, half-open lips that showed a set of pearly teeth. Villefort's first impression was favorable; but he had been so often warned to mistrust first impulses that he applied the maxim to the impression, forgetting the difference between the two words. He stifled, therefore, the feelings of compassion that were rising, composed his features, and sat down at his bureau. An instant after Dantès entered. He was pale, but calm and smiling, and saluting his judge with easy politeness, looked round for a seat, as if he had been in the salon of M. Morrel. It was then that he encountered for the first time Villefort's look, — that look peculiar to justice, which while it seems to read the culprit's thoughts betrays nought of its own.

"Who and what are you?" demanded Villefort, turning over a pile of papers, containing information relative to the prisoner, that an agent of police had given to him on his entry.

"My name is Edmond Dantès," replied the young man, calmly; "I am mate of the 'Pharaon,' belonging to MM. Morrel and Son."

"Your age?" continued Villefort.

"Nineteen," returned Dantès.

"What were you doing at the moment you were arrested?"

"I was at the festival of my marriage, Monsieur," said

the young man, his voice slightly tremulous, so great was the contrast between that happy moment and the painful ceremony he was now undergoing; so great was the contrast between the sombre aspect of M. de Villefort and the radiant face of Mercédès.

"You were at the festival of your marriage?" said the deputy, shuddering in spite of himself.

"Yes, Monsieur, I am on the point of marrying a young girl I have been attached to for three years." Villefort, impassive as he was, was struck with this coincidence; and the tremulous voice of Dantès, surprised in the midst of his happiness, struck a sympathetic chord in his own bosom. He also was on the point of being married, and he was summoned from his own happiness to destroy that of another. "This philosophic reflection," thought he, "will make a great sensation at M. de Saint-Méran's;" and he arranged mentally, while Dantès awaited further questions, the antithesis by which orators often create a reputation for eloquence. When this speech was arranged, Villefort smiled at its probable effectiveness, and returned to Dantès.

"Continue, sir," said he.

"What would you have me continue?"

"To give all the information in your power."

"Tell me on which point you desire information, and I will tell all I know; only," added he, with a smile, "I warn you I know very little."

"Have you served under the usurper?"

"I was about to be incorporated in the royal marines when he fell."

"It is reported your political opinions are extreme," said Villefort, who had never heard anything of the kind, but was not sorry to make this inquiry as if it were an accusation.

"My political opinions! mine!" replied Dantès. "Alas, sir, I never had any opinions. I am hardly nineteen; I know nothing; I have no part to play. If I obtain the situation I desire, I shall owe it to M. Morrel. Thus all my opinions — I will not say political, but private — are confined to these three sentiments: I love my father, I respect M. Morrel, and I adore Mercédès. This, sir, is all I can tell you; and you see how uninteresting it is."

As Dantès spoke, Villefort gazed at his ingenuous and open countenance, and recollected the words of Renée, who without knowing who the culprit was, had besought his indulgence for him. With the deputy's knowledge of crime and criminals, every word the young man uttered convinced him more and more of his innocence. This lad, — for he was scarcely a man, — simple, natural, eloquent with that eloquence of the heart never found when sought for, full of affection for everybody because he was happy, and because happiness renders even the wicked good, extended his affection even to his judge, spite of Villefort's severe look and stern accent.

"*Pardieu!*" said Villefort, "he is a noble fellow! I hope I shall gain Renée's favor easily by obeying the first command she ever imposed on me. It will win me a pressure of the hand in public, and a sweet kiss in private." Full of this idea, Villefort's face became so joyous that when he turned to Dantès, the latter, who had watched the change on his physiognomy, was smiling also.

"Monsieur," said Villefort, "are you aware of having enemies?"

"I have enemies!" replied Dantès; "my position is not sufficiently elevated for that. As for my character, that is, perhaps, somewhat too hasty; but I have striven to repress it. I have ten or twelve sailors under me; and if

you question them, they will tell you that they love and respect me, not as a father, for I am too young, but as an elder brother."

"But instead of enemies you may have excited jealousy. You are about to become captain at nineteen, — an elevated post for one in your condition; you are about to marry a pretty girl who loves you, — a happiness rare in all conditions in the world. And these two pieces of good fortune may have excited the envy of some one."

"You are right. You know men better than I do, and what you say may possibly be the case, I confess; but if these envious ones should be among my friends, I prefer not knowing them to being forced to hate them."

"You are wrong; you should always strive to see clearly around you. You seem a worthy young man; I will depart from the strict line of my duty to aid you in discovering the author of this accusation. Here is the paper; do you know the writing?" As he spoke, Villefort drew the letter from his pocket and presented it to Dantès. Dantès read it. A cloud passed over his brow as he said, —

"No, Monsieur, I do not know the writing; it is disguised, and yet it is freely written. Whoever did it writes well. I am very fortunate," added he, looking gratefully at Villefort, "to be examined by such a man as you, — for this envious person is a real enemy." And by the rapid glance that the young man's eyes shot forth, Villefort saw how much energy lay hid beneath this mildness.

"Now," said the deputy, "answer me frankly, — not as a prisoner to a judge, but as a man in a false position to another who takes an interest in him, — what truth is there in the accusation contained in this anonymous letter?" And Villefort threw disdainfully on his bureau the letter Dantès had just given back to him.

"None at all. I will tell you the real facts. I swear by my honor as a sailor, by my love for Mercédès, by the life of my father —"

"Speak, Monsieur," said Villefort. Then, internally, "If Renée could see me, I hope she would be satisfied, and would no longer call me a decapitator."

"Well, when we quitted Naples, Captain Leclere was attacked with a brain fever. As we had no doctor on board, and he was so anxious to arrive at Elba that he would not touch at any other port, his disorder rose to such a height that at the end of the third day, feeling he was dying, he called me to him. 'My dear Dantès,' said he, 'swear to perform what I am going to tell you, for it is a matter of the deepest importance.'

"'I swear, Captain,' replied I.

"'Well, as after my death the command devolves on you as mate, assume the command, and bear up for the Isle of Elba; disembark at Porto Ferrajo, ask for the grand-marshal, give him this letter; perhaps they will give you another letter, and charge you with a commission. You will accomplish what I was to have done, and derive all the honor and profit from it.'

"'I will do it, Captain; but perhaps I shall not be admitted to the grand-marshal's presence as easily as you expect?'

"'Here is a ring that will obtain audience of him, and remove every difficulty,' said the captain. At these words he gave me a ring. It was time, — two hours after he was delirious; the next day he died."

"And what did you do then?"

"What I ought to have done, and what every one would have done in my place. Everywhere the last requests of a dying man are sacred; but with a sailor the last requests of his superior are commands. I sailed for

the Isle of Elba, where I arrived the next day; I ordered everybody to remain on board, and went on shore alone. As I had expected, I found some difficulty in obtaining access to the grand-marshal; but I sent the ring I had received from the captain to him, and was instantly admitted. He questioned me concerning Captain Leclere's death, and, as the latter had told me, gave me a letter to carry on to a person in Paris. I undertook it because it was what my captain had bade me do. I landed here, regulated the affairs of the vessel, and hastened to visit my affianced bride, whom I found more lovely and more loving than ever. Thanks to M. Morrel, all the forms were got over; in a word, I was, as I told you, at my marriage-feast. And I should have been married in an hour, and to-morrow I intended to start for Paris, when upon that denunciation, which you now seem to despise as much as I do, I was arrested."

"Ah!" said Villefort, "this seems to me the truth. If you have been culpable, it was imprudence, and this imprudence was legitimized by the orders of your captain. Give up this letter you have brought from Elba, and pass your word you will appear should you be required, and go and rejoin your friends."

"I am free, then, sir?" cried Dantès, joyfully.

"Yes; but first give me this letter."

"You have it already; for it was taken from me with some others which I see in that packet."

"Stop a moment," said the deputy, as Dantès took his hat and gloves. "To whom is it addressed?"

"To M. Noirtier, Rue Coq-Héron, Paris."

Had a thunderbolt fallen into the room, Villefort could not have been more stupefied. He sank into his seat, and hastily turning over the packet, drew forth the fatal letter, at which he glanced with an expression of terror.

"M. Noirtier, Rue Coq-Héron, No. 13," murmured he, growing still paler.

"Yes," said Dantès, astonished; "do you, then, know him?"

"No," replied Villefort; "a faithful servant of the king does not know conspirators."

"It is a conspiracy, then?" asked Dantès, who, after believing himself free, now began to feel a greater alarm than at first. "I have already told you, however, Monsieur, that I was ignorant of the contents of the letter."

"Yes, but you know the name of the person to whom it was addressed," said Villefort.

"I was obliged to read the address to know to whom to give it."

"Have you shown this letter to any one?" asked Villefort, becoming still more pale.

"To no one, on my honor."

"Everybody is ignorant that you are the bearer of a letter from the Isle of Elba, and addressed to M. Noirtier?"

"Everybody, except the person who gave it to me."

"This is too much," murmured Villefort. His brow darkened more and more; his white lips and set teeth filled Dantès with apprehension. After reading the letter, Villefort covered his face with his hands.

"Oh!" said Dantès, timidly, "what is the matter?" Villefort made no answer, but raised his head at the expiration of a few seconds, and again perused the letter.

"You give me your honor that you are ignorant of the contents of this letter?"

"I give you my honor, sir," said Dantès; "but what is the matter? You are ill. Shall I ring for assistance; shall I call?"

"No," said Villefort, rising hastily; "stay where you are. It is for me to give orders here, and not you."

"Monsieur," replied Dantès, proudly, "it was only to summon assistance for you."

"I want none; it was a temporary indisposition. Attend to yourself, and not to me; answer me."

Dantès waited, expecting a question, but in vain. Villefort fell back on his chair, passed his hand over his brow, moist with perspiration, and for the third time read the letter. "Oh, if he knows the contents of this," murmured he, "and that Noirtier is the father of Villefort, I am lost!" and he fixed his eyes upon Edmond as if he would have penetrated his thoughts.

"Oh! it is impossible to doubt it," cried he, suddenly.

"In Heaven's name," cried the unhappy young man, "if you doubt me, question me; I will answer you."

Villefort made a violent effort, and in a tone he strove to render firm, "Monsieur," said he, "very grave charges against you result from your examination. I am no longer able, as I had hoped, to restore you immediately to liberty. Before doing so, I must consult the judge of instruction; but you see how I behave towards you."

"Oh, Monsieur," cried Dantès, "you have been rather a friend than a judge."

"Well, I must detain you some time longer, but I will make it as short as possible. The principal charge against you is this letter, and you see — " Villefort approached the fire, cast it in, and waited until it was entirely consumed.

"You see I destroy it."

"Oh!" exclaimed Dantès, "you are more than justice, you are goodness itself."

"Listen," continued Villefort; "you can now have confidence in me, after what I have done."

"Oh, order me, and I will obey!"

"Listen! this is not an order, but a counsel I give you."

"Speak, and I will follow your advice."

"I shall detain you until this evening in the Palais de Justice. Should any one else interrogate you, do not breathe a word of this letter."

"I promise."

It was Villefort who seemed to entreat, and the prisoner who reassured him. "You see," continued he, "the letter is destroyed; you and I alone know of its existence. Should you, therefore, be questioned, deny all knowledge of it."

"Fear nothing; I will deny it."

"It was the only letter you had?"

"It was."

"Swear it."

"I swear it."

Villefort rang. An agent of police entered. Villefort whispered some words in his ear, to which the officer replied by a motion of his head.

"Follow him," said Villefort to Dantès. Dantès saluted Villefort and retired. The door had hardly closed behind him when Villefort's strength gave way and he threw himself into a chair in a fainting condition.

Then, after a moment, "Oh, my God!" murmured he, "if the *procureur du roi* had been at Marseilles, if the judge of instruction had been called instead of me, I should have been ruined. This accursed letter would have plunged me into an abyss. Oh, my father, must your past career always interfere with my successes?" Suddenly a light passed over his face, a smile played round his mouth, his haggard eyes became fixed and seemed absorbed in the contemplation of an idea.

"This will do," said he; "and from this letter, which might have ruined me, I will make my fortune." And after having assured himself the prisoner was gone, the deputy *procureur* hastened to the house of his bride.

CHAPTER VIII.

THE CHÂTEAU D'IF.

The commissary of police, as he crossed the ante-chamber, made a sign to two gendarmes, who placed themselves one on Dantès's right and the other on his left. A door that communicated with the Palais de Justice was opened, and they traversed a long range of gloomy corridors, whose appearance might have made even the boldest shudder. The Palais de Justice communicated with the prison, — a sombre edifice, that from its grated windows looks on the clock-tower of the Accoules. After numberless windings, Dantès saw an iron door. The commissary knocked thrice, every blow seeming to Dantès as if struck on his heart. The door opened, the two gendarmes gently pushed him forward, and the door closed with a loud sound behind him. The air he inhaled was no longer pure, but thick and mephitic, — he was in prison. He was conducted to a tolerably neat chamber, but grated and barred, and its appearance therefore did not greatly alarm him; besides, the words of Villefort, who seemed to interest himself so much, resounded still in his ears like a promise of freedom. It was four o'clock when Dantès was placed in this chamber. It was, as we have said, the 1st of March, and the prisoner was soon buried in darkness. The obscurity augmented the acuteness of his hearing. At the slightest sound he rose and hastened to the door, convinced that they were about to liberate him; but the sound died away, and Dantès sank again into his seat

At last, about ten o'clock, and just as Dantès began to despair, steps were heard in the corridor, a key turned in the lock, the bolts creaked, the massy oaken door flew open, and a flood of light from two torches pervaded the apartment. By the torchlight Dantès saw the glittering sabres and carbines of four gendarmes. He had advanced at first, but stopped at the sight of this fresh accession of force.

"Are you come to fetch me?" asked he.

"Yes," replied a gendarme.

"By the orders of the deputy of the *procureur du roi?*"

"I believe so."

"Very well," said Dantès, "I am ready to follow you."

The conviction that they came from M. de Villefort relieved all Dantès's apprehensions; he advanced calmly, and placed himself in the centre of the escort. A carriage waited at the door, the coachman was on the box, and an exempt seated behind him.

"Is this carriage for me?" said Dantès.

"It is for you," replied a gendarme.

Dantès was about to speak; but feeling himself urged forward, and having neither the power nor the intention to resist, he mounted the steps, and was in an instant seated inside between two gendarmes; the two others took their places opposite, and the carriage rolled heavily over the stones.

The prisoner glanced at the windows; they were grated. He had changed his prison for another that was conveying him he knew not whither. Through the grating, however, Dantès saw they were passing through the Rue Caisserie, and by the Quai St. Laurent and the Rue Taramis, to the port. Presently he perceived, shining upon him

through the grating of the windows, the light of the Consigne.

The carriage stopped, the exempt descended and approached the guard-house, a dozen soldiers came out and formed themselves in order; Dantès saw the reflection of their muskets by the light of the lamps on the quay.

"Can all this force be summoned on my account?" thought he.

The exempt opened the door, which was locked, and without speaking a word, answered Dantès's question, — for he saw between the ranks of the soldiers a passage formed from the carriage to the port. The two gendarmes who were opposite to him descended first, then he was ordered to alight, and the gendarmes on each side of him followed his example. They advanced towards a boat, which a custom-house officer held by a chain near the quay.

The soldiers looked at Dantès with an air of stupid curiosity. In an instant he was placed in the stern of the boat between the gendarmes, while the exempt stationed himself at the bow; a shove sent the boat adrift, and four sturdy oarsmen impelled it rapidly towards the Pilon. At a shout from the boat, the chain that closes the mouth of the port was lowered, and in a second they were outside the harbor.

The prisoner's first feeling was joy at again breathing the pure air, — for air is freedom; he inhaled with a full chest that lively breeze which bears upon its wings the unknown perfumes of the night and of the sea. But soon he breathed a sigh, for he passed before La Réserve, where he had that morning been so happy, and now through the open windows came the laughter and revelry of a ball. Dantès folded his hands, raised his eyes to heaven, and prayed.

The boat continued her voyage. They had passed the

Tête de Mort, were now in front of the light-house, and about to double the battery. This manœuvre was incomprehensible to Dantès.

"Whither are you taking me?" asked he.

"You will soon know."

"But still—"

"We are forbidden to give you any explanation."

Dantès knew that nothing would be more absurd than to question subordinates who were forbidden to reply, and remained silent.

The most vague and wild thoughts passed through his mind. The boat they were in could not make a long voyage; there was no vessel at anchor outside the harbor; he thought perhaps they were going to leave him on some distant point. He was not bound, nor had they made any attempt to handcuff him; this seemed a good augury. Besides, had not the deputy, who had been so kind to him, told him that provided he did not pronounce the dreaded name of Noirtier he had nothing to apprehend? Had not Villefort in his presence destroyed the fatal letter, the only proof against him? He waited silently, striving to pierce through the darkness.

They had left the island of Ratonneau, where the lighthouse stood, on the right, and were now opposite the Point des Catalans. It seemed to the prisoner that he could distinguish a female form on the beach, for it was there Mercédès dwelt. How was it that a presentiment did not warn Mercédès that her lover was near her?

One light alone was visible, and Dantès recognized it as coming from the chamber of Mercédès. In all that little colony Mercédès alone was still awake. A loud cry could be heard by her. He did not utter it. What would his guards think if they heard him shout like a madman?

He remained silent, his eyes fixed upon the light; the

boat went on, but the prisoner thought only of Mercédès. A rising ground hid the light. Dantès turned and perceived they had got out to sea. While he had been absorbed in thought, they had hoisted the sail.

In spite of his repugnance to address the guards, Dantès turned to the nearest gendarme, and taking his hand, —

"Comrade," said he, "I adjure you, as a Christian and a soldier, to tell me where we are going. I am Captain Dantès, a loyal Frenchman, though accused of treason; tell me where you are conducting me, and I promise you on my honor I will submit to my fate."

The gendarme looked irresolutely at his companion, who returned for answer a sigh that said, "I see no great harm in telling him now," and the gendarme replied, —

"You are a native of Marseilles and a sailor, and yet you do not know where you are going?"

"On my honor, I have no idea."

"That is impossible."

"I swear to you it is true. Tell me, I entreat."

"But my orders."

"Your orders do not forbid your telling me what I must know in ten minutes, in half an hour, or an hour. Spare me meanwhile ages of uncertainty. See, I ask it of you as if you were my friend. I have no wish to resist or to escape; besides, I am not able. Whither are we going?"

"Unless you are blind or have never been outside the harbor, you must know."

"I do not."

"Look round you, then."

Dantès rose and looked forward, when he saw rise within a hundred yards of him the black and frowning rock on which stands the Château d'If. This gloomy fortress, which has for more than three hundred years furnished food for so many wild legends, appearing thus

suddenly to Dantès had upon him the effect which a view of the scaffold has upon one condemned to death.

"The Château d'If?" cried he; "what are we going there for?"

The gendarme smiled.

"I am not going there to be imprisoned," said Dantès; "it is only used for political prisoners. I have committed no crime. Are there any magistrates or judges at the Château d'If?"

"There are only," said the gendarme, "a governor, a garrison, turnkeys, and good thick walls. Come, come, do not look so astonished, or you will make me think you are laughing at me in return for my good-nature."

Dantès pressed the gendarme's hand as though he would crush it.

"You think, then," said he, "that I am conducted to the château to be imprisoned there?"

"It is probable; but there is no occasion to squeeze sc hard."

"Without any formality?"

"All the formalities have been gone through."

"In spite of M. de Villefort's promises?"

"I do not know what M. de Villefort promised you," said the gendarme, "but I know we are taking you to the Château d'If. But what are you doing? Help, comrades, help!"

By a rapid movement which the gendarme's practised eye had perceived, Dantès sprang forward to precipitate himself into the sea; but four vigorous arms seized him as his feet quitted the flooring of the boat. He fell back foaming with rage.

"Good!" said the gendarme, placing his knee on his chest; "this is how you keep the word of a sailor! Believe soft-spoken gentlemen again! Hark ye, my friend!

I have disobeyed my first order, but I will not disobey the second; if you move, I will lodge a bullet in your brain." And he levelled his carbine at Dantès, who felt the muzzle touch his head.

For a moment he entertained the idea of making the forbidden movement, and so ending the evils that had suddenly overtaken him; but just because the evil was unexpected, Dantès thought that it could not be lasting. Then the remembrance of M. de Villefort's promises revived his hopes; and then death on the bottom of a boat at the hands of a gendarme seemed to him ugly and prosaic. He fell back, therefore, upon the seat, uttering a cry of rage and gnawing his hands with fury.

At this moment a violent shock made the bark tremble. One of the sailors leaped on shore, a cord creaked as it ran through a pulley, and Dantès understood that they were at the end of the voyage.

His guardians, taking hold of his arms, forced him to rise, and dragged him towards the steps that led to the gate of the fortress, while the exempt followed, armed with a carbine and bayonet.

Dantès made no resistance; he was like a man in a dream. He saw soldiers who stationed themselves on the sides; he was aware of stairs which obliged him to lift his feet; he perceived that he passed under a door, and that the door was closed behind him, but saw everything as in a mist, without distinguishing anything clearly. He no longer saw even the sea,—that spectacle so mournful to the captive, who looks into space with the painful reflection that he is powerless to traverse it.

They halted for a minute, during which he strove to collect his thoughts. He looked around; he was in a square court surrounded by high walls. He heard the measured

tread of sentinels, and as they passed before the light he saw the barrels of their muskets shine.

They waited upwards of ten minutes. Certain that Dantès could not escape, the gendarmes released him. They seemed awaiting orders. The orders arrived.

"Where is the prisoner?" said a voice.

"Here," replied the gendarmes.

"Let him follow me; I am going to conduct him to his room."

"Go!" said the gendarmes, pushing Dantès.

The prisoner followed his conductor, who led him into a room almost underground, whose bare and reeking walls seemed as though impregnated with tears; a lamp placed on a stool illumined the apartment faintly, and showed Dantès the features of his conductor, an under-jailer, ill-clothed, and of sullen appearance.

"Here is your chamber for to-night," said he. "It is late, and Monsieur the Governor is asleep. To-morrow, when he awakes and is informed of the orders concerning you, he will perhaps change your lodging. In the mean time there is bread, water, and fresh straw; and that is all a prisoner can wish for. Good-night." And before Dantès could open his mouth, before he had noticed where the jailer placed his bread or the water, before he had glanced towards the corner where the straw was, the jailer had disappeared, taking with him the lamp.

Dantès was alone in the darkness and the silence, dumb and still as those vaults whose icy atmosphere he felt upon his burning brow. With the first dawn of day the jailer returned with orders to leave Dantès where he was. He found the prisoner in the same position, as if fixed there, his eyes swollen with weeping. He had passed the night standing, and without sleep. The jailer

advanced; Dantès appeared not to perceive him. He touched him on the shoulder; Edmond started.

"Have you not slept?" said the jailer.

"I do not know," replied Dantès. The jailer stared.

"Are you hungry?" continued he.

"I do not know."

"Do you wish for anything?"

"I wish to see the governor."

The jailer shrugged his shoulders and left the chamber. Dantès followed him with his eyes, and stretched forth his hands towards the open door; but the door closed. All his emotion then burst forth: he cast himself on the ground, weeping bitterly, and asking himself what crime he had committed that he should be thus punished.

The day passed thus; he scarcely tasted food, but walked round and round the cell like a wild beast in its cage. One thought in particular tormented him; namely, that during his journey hither when, not knowing whither they were conducting him, he had remained so calm and inactive, he might a dozen times have plunged into the sea, and thanks to his powers of swimming, for which he was famous, have gained the shore, concealed himself until the arrival of a Genoese or Spanish vessel, escaped to Spain or Italy, where Mercédès and his father could have joined him. He had no fears as to how he should live; good seamen are welcome everywhere. He spoke Italian like a Tuscan, and Spanish like a Castilian. He would then have been happy, whereas he was now confined in the Château d'If, ignorant of the future destiny of his father and Mercédès; and all this because he had trusted to Villefort's promise. The thought was maddening, and Dantès threw himself furiously down on his straw. The next morning the jailer made his appearance.

"Well," said the jailer, "are you more reasonable to-day?" Dantès made no reply.

"Come, take courage; do you want anything in my power to do for you?"

"I wish to see the governor."

"Eh!" said the jailer, impatiently, "I have already told you it is impossible."

"Why so?"

"Because it is not allowed by the rules."

"What is allowed, then?"

"Better fare, if you pay for it; books, and leave to walk about."

"I do not want books, I am satisfied with my food, and I do not care to walk about; but I wish to see the governor."

"If you worry me by repeating the same thing, I will not bring you any more to eat."

"Well, then," said Edmond, "if you do not, I shall die of hunger, — that is all."

The tone in which Dantès uttered these words showed the jailer that his prisoner was quite willing to die; and therefore, since every prisoner is worth ten sous a day to his jailer, he replied in a more subdued tone, "What you ask is impossible; but if you are very well-behaved you will be allowed to walk about, and some day you will meet the governor; and if he chooses to reply, that is his affair."

"But," asked Dantès, "how long shall I have to wait?"

"Ah! a month — six months — a year."

"It is too long a time. I wish to see him at once."

"Ah," said the jailer, "do not brood always over what is impossible, or you will be mad in a fortnight."

"You think so?"

"Yes, mad; madness always begins in that way. We have an instance of it here. It was by offering continually a million of livres to the governor for his liberty that an abbé became mad who was in this chamber before you."

"How long since he left it?"

"Two years."

"Was he liberated then?"

"No; he was put in a dungeon."

"Listen," said Dantès: "I am not an abbé, I am not mad; perhaps I shall be, but at present unfortunately I am not. I will make you another proposition."

"What is that?"

"I do not offer you a million, because I have n't it to give; but I will give you a hundred crowns if the first time you go to Marseilles you will seek out a young girl named Mercédès, at the Catalans, and give her two lines from me."

"If I took them, and were detected, I should lose my place, which is worth two thousand livres a year; I should be a great fool to run such a risk for three hundred."

"Well," said Dantès, "mark this: if you refuse to carry two lines to Mercédès, or at least to tell her that I am here, I will some day hide myself behind the door, and when you enter I will dash out your brains with this stool."

"Threats!" cried the jailer, retreating and putting himself on the defensive; "you are certainly going mad. The abbé began like you, and in three days you will want a strait-waistcoat, like him; but fortunately there are dungeons here." Dantès seized the stool and whirled it round his head.

"Good!" said the jailer, "very good! Since you will have it so, I will go and notify the governor."

"That is right," returned Dantès, dropping the stool

and sitting on it with drooping head and haggard eyes, as if he were indeed becoming insane. The jailer went out, and returned in an instant with a corporal and four soldiers.

"By the governor's orders," said he, "conduct the prisoner to the story beneath."

"To the dungeon, then," said the corporal.

"Yes; we must put the madman with the madmen." The soldiers seized Dantès, who fell into a sort of atony, and went with them without resistance.

He descended fifteen steps, the door of a dungeon was opened, and he entered, murmuring, "He is right; the mad should be placed with the mad." The door closed, and Dantès advanced with outstretched hands until he touched the wall; he then sat down in the corner until his eyes became accustomed to the darkness. The jailer was right; Dantès wanted but little of being utterly mad.

CHAPTER IX.

THE EVENING OF THE BETROTHAL.

Villefort had, as we have said, hastened back to the Place du Grand Cours, and on entering the house found that the guests whom he had left at table had passed into the salon. Renée, with all the rest of the company, was anxiously awaiting him, and on his entrance he was greeted by a general exclamation.

"Well, decapitator, guardian of the State, Brutus, what is the matter?" said one.

"Are we threatened with a fresh Reign of Terror?" asked another.

"Has the Corsican ogre broken loose?" cried a third.

"Madame the Marchioness," said Villefort, approaching his future mother-in-law, "I request your pardon for thus leaving you. Monsieur the Marquis, honor me by a few moments' private conversation!"

"Ah! this affair is really serious, then?" asked the marquis, remarking the cloud on Villefort's brow.

"So serious that I must take leave of you for a few days; so," added he, turning to Renée, "judge for yourself if it be not important."

"You are going to leave us?" cried Renée, unable to hide her emotion.

"Alas!" returned Villefort, "I must!"

"Where, then, are you going?" asked the marchioness.

"That, Madame, is the secret of justice; but if you

have any commissions for Paris, a friend of mine is going there to-night." The guests looked at each other.

"You wish to speak to me alone?" said the marquis.

"Yes, let us go into your cabinet." The marquis took his arm and left the salon.

"Well!" asked he, as soon as they were in his closet, "tell me, what is it?"

"An affair of the greatest importance, that demands my immediate presence in Paris. Now, excuse the indiscretion, Marquis, but have you any property in state securities?"

"All my fortune is in the Funds, — seven or eight hundred thousand livres."

"Then sell out; sell out, Marquis, as soon as you can."

"Eh! how can I sell out here?"

"You have a broker, have you not?"

"Yes."

"Then give me a letter to him, and tell him to sell out without an instant's delay; perhaps even now I shall arrive too late."

"The devil!" said the marquis, "let us lose no time, then!"

And, sitting down, he wrote a letter to his broker, ordering him to sell out at any price.

"Now, then," said Villefort, placing the letter in his pocket-book, "write another!"

"To whom?"

"To the king."

"I dare not write to his Majesty."

"I do not ask you to write to his Majesty; but ask M. de Salvieux to do so. I want a letter that will enable me to reach the king's presence without all the formalities of demanding an audience; that would occasion a loss of precious time."

"Address yourself to the keeper of the seals; he has the right of entry, and can procure you audience."

"Doubtless; but there is no occasion to divide the merit of my discovery with him. The keeper would leave me in the background, and take all the honor to himself. I tell you, Marquis, my career is assured if I only reach the Tuileries the first, for I shall have rendered the king a service which he cannot forget."

"In that case make your preparations; I will call Salvieux and have him write the letter you require."

"Be as quick as possible, I must be *en route* in a quarter of an hour."

"Make your carriage stop at the door."

"You will present my excuses to the marchioness and Mademoiselle Renée, whom I leave on such a day with great regret."

"They are both in my room; you can say all this for yourself."

"A thousand thanks; busy yourself with the letter."

The marquis rang, a servant entered.

"Inform the Comte de Salvieux I am waiting for him."

"Now, then, go!" said the marquis.

"Yes, but I shall return immediately."

Villefort hastily quitted the apartment, but reflecting that the sight of the deputy *procureur* walking precipitately would be enough to throw the whole city into confusion, he resumed his ordinary pace, which was altogether magisterial. At his door he perceived a figure in the shadow that seemed to wait for him. It was Mercédès, who hearing no news of her lover, had come herself to learn the cause of his arrest.

As Villefort drew near, she advanced and stood before him. Dantès had spoken of his bride, and Villefort instantly recognized her. Her beauty and high bearing

surprised him, and when she inquired what had become of her lover, it seemed to him that she was the judge, and he the accused.

"The young man you speak of," said Villefort, abruptly, "is a great criminal, and I can do nothing for him, Mademoiselle." Mercédès burst into tears, and as Villefort strove to pass her, again addressed him.

"But at least tell me where he is, that I may learn if he is alive or dead," said she.

"I do not know; he is no longer in my hands," replied Villefort.

And desirous of putting an end to the interview, he pushed by her and closed the door, as if to exclude the pain he felt. But remorse is not thus banished; like the fatal shaft of which Virgil speaks, the wounded man carried it with him. He entered and closed the door, but having reached his salon, his strength gave way; he gave vent to a sigh which was like a sob, and sank into a chair.

Then, at the bottom of that diseased heart was produced the first germ of a mortal ulcer. The man he sacrificed to his ambition, that innocent victim he made pay the penalty of his father's faults, appeared to him pale and threatening, leading his affianced bride by the hand, pale like himself, and bringing with him remorse, — not such as the ancients figured, furious and terrible, but that slow and consuming agony whose pangs increase until the end of life. Then he had a moment's hesitation. He had frequently called for capital punishment on criminals, and owing to his irresistible eloquence they had been condemned; and yet the slightest shadow of remorse had never clouded Villefort's brow, because they were guilty, — at least, he believed so. But now the affair was very different. He had doomed an innocent man to the hor-

rors of perpetual imprisonment, — an innocent man who was on the threshold of happiness; in this case he was not the judge, but the executioner.

As he thus reflectod, he felt the sensation we have described, and which had hitherto been unknown to him, rise in his bosom, and it filled him with vague apprehensions. It is thus that a wounded man trembles instinctively at the approach of the finger to his wound until it be healed. But Villefort's was one of those that never close, or if they do, only close to reopen more agonizing than ever. If at this moment the sweet voice of Renée had sounded in his ears pleading for mercy, or the fair Mercédès had entered and said, "In the name of God, I conjure you to restore me my affianced husband!" his cold and trembling hands would have signed his release, at the risk of whatever consequences might ensue. But no voice broke the stillness of the chamber, and the door was opened only by Villefort's valet, who came to tell him the travelling-carriage was in readiness.

Villefort rose, or rather sprang from his chair like a man who has triumphed in an internal struggle, hastily opened one of the drawers of his *secrétaire*, emptied all the gold it contained into his pocket, stood motionless an instant, his hand pressed to his head, muttered a few inarticulate sounds, and then perceiving that his servant had placed his cloak on his shoulders, he sprang into the carriage, ordering the postilions to go to Rue du Grand Cours, to the house of M. de Saint-Méran.

So the unhappy Dantès was condemned.

As the marquis had promised, Villefort found the marchioness and Renée in the cabinet. He started when he saw Renée, for he fancied she was again about to plead for Dantès. Alas! she was only thinking of Villefort's departure.

She loved Villefort, and he was leaving her at the moment he was about to become her husband. Villefort knew not when he should return, and Renée, far from pleading for Dantès, hated the man whose crime separated her from her lover.

What, then, had Mercédès to say? She had met Fernand at the corner of the Rue de la Loge; she had returned to the Catalans, and had despairingly cast herself on her couch. Fernand, kneeling by her side, took her hand, and covered it with kisses that Mercédès did not even feel. She passed the night thus. The oil in the lamp burned out, but she did not notice the darkness, and when the day returned she was not aware of its light. Grief had made her blind to all but one object; that was Edmond.

"Ah, you are there!" said she, at length.

"I have not quitted you since yesterday," returned Fernand, sorrowfully.

M. Morrel had not given up the battle. He had learned that Dantès had been conducted to prison, and he had gone to all his friends, and to the influential persons of the city; but the report was already in circulation that Dantès was arrested as a Bonapartist agent, and as the most sanguine looked upon any attempt of Napoleon to remount the throne as madness, he met with nothing but refusal, and had returned home in despair.

Caderousse also was restless and uneasy, but instead of seeking to aid Dantès, he had shut himself up with two bottles of wine, in the hope of drowning reflection. But he did not succeed, and became too intoxicated to fetch any more wine, and yet not so intoxicated as to forget what had happened.

Danglars alone was neither troubled nor uneasy; he was even joyous, — he had got rid of an enemy and pre

served his situation on board the "Pharaon." Danglars was one of those men of calculation who are born with a pen behind the ear, and an inkstand in place of a heart. Everything with him was multiplication or subtraction; and he estimated the life of a man as less precious than a figure, when that figure could increase, and that life would diminish, the total of the amount.

Villefort, after having received M. de Salvieux's letter, embraced Renée, kissed the marchioness's hand, and shaken hands with the marquis, started for Paris.

The father of Dantès was dying with grief and anxiety.

CHAPTER X.

THE SMALL CABINET OF THE TUILERIES.

We will leave Villefort on the road to Paris, travelling with all speed, will cross two or three apartments, and enter the small cabinet of the Tuileries with the arched window, so well known as having been the favorite cabinet of Napoleon and of Louis XVIII., — as it is also to-day that of Louis Philippe.

There, in this cabinet, seated before a walnut-tree table he had brought with him from Hartwell, and to which, through one of those fancies not uncommon to great people, he was particularly attached, the king, Louis XVIII., was carelessly listening to a man of fifty or fifty-two years of age, with gray hairs, aristocratic bearing, and exceedingly gentlemanly attire, while he was making a note in a volume of Horace, Gryphius's edition, which was much indebted to the sagacious philological observations of his Majesty.

"You say, sir —" said the king.

"That I am exceedingly disquieted, Sire."

"Really? Have you had a dream of the seven fat kine and seven lean kine?"

"No, Sire, for that would only betoken for us seven years of plenty and seven years of scarcity; and with a king as full of foresight as your Majesty, scarcity is not a thing to be feared."

"Then of what other scourge are you afraid, my dear Blacas?"

"Sire, I have every reason to believe that a storm is brewing in the South."

"Well, my dear duke," replied Louis XVIII., "I think you are wrongly informed, and I know positively that on the contrary it is very fine weather in that direction." Man of ability as he was, Louis XVIII. liked a pleasant jest.

"Sire," continued M. de Blacas, "if it only be to reassure a faithful servant, will your Majesty send into Languedoc, Provence, and Dauphiné, trusty men who will bring you back a faithful report as to the feeling in these three provinces?"

"*Canimus surdis,*" replied the king, continuing the annotations in his Horace.

"Sire," replied the courtier, laughing, in order that he might seem to comprehend the quotation, "your Majesty may be perfectly right in relying on the good feeling of France, but I fear I am not altogether wrong in dreading some desperate attempt."

"By whom?"

"By Bonaparte, or at least his party."

"My dear Blacas," said the king, "you with your alarms prevent me from working."

"And you, Sire, with your security prevent me from sleeping."

"Wait, my dear sir, wait a moment, — for I have such a delightful note on the *Pastor quum traheret*, — wait, and I will listen to you afterwards."

There was a brief pause, during which Louis XVIII. wrote in a hand as small as possible another note on the margin of his Horace; and then, looking at the duke with the self-satisfied air of a man who thinks he has an idea of his own while he is but commenting upon the idea of another, he said, —

"Go on, my dear duke, go on; I listen."

"Sire," said Blacas, who had had for a moment the hope of confiscating Villefort to his own profit, "I am compelled to tell you that these are not mere rumors destitute of foundation which thus disquiet me; but a reflective man deserving all my confidence, and charged by me to watch over the South [the duke hesitated as he pronounced these words], has arrived in haste to tell me a great peril threatens the king, and then I hasten to you, Sire."

"*Mala ducis avi domum,*" continued Louis XVIII., still annotating.

"Does your Majesty wish me not to continue this subject?"

"By no means, dear duke; but reach out your hand."

"Which?"

"Whichever you please; there, to the left."

"Here, Sire?"

"I tell you to the left, and you seek on the right. I mean on my left, — yes, there; you will find yesterday's report of the minister of police. But here is M. Dandré himself;" and M. Dandré, announced by the chamberlain-in-waiting, entered.

"Come in," said Louis XVIII., with an imperceptible smile, — "come in, Baron, and tell the duke all you know, — the latest news of M. de Bonaparte. Do not conceal anything, however serious; let us see, the island of Elba is a volcano, and we may expect to have issuing thence flaming and bristling war, — *bella, horrida bella.*" M. Dandré leaned very respectfully on the back of a chair with his two hands, and said, —

"Has your Majesty perused yesterday's report?"

"Yes, yes; but tell the duke himself, who cannot find it, what the report contains. Give him the particulars of what the usurper is doing in his islet."

"Monsieur," said the baron to the duke, "all the servants of his Majesty should be gratified by the latest intelligence which we have from the island of Elba. Bonaparte," M. Dandré looked at Louis XVIII., who, employed in writing a note, did not even raise his head, — "Bonaparte," continued the baron, "is mortally wearied, and passes whole days in watching his miners at work at Porto Longone."

"And scratches himself for amusement," added the king.

"Scratches himself?" inquired the duke, "what does your Majesty mean?"

"Yes, indeed, my dear duke. Do you forget that this great man, this hero, this demigod, is attacked with a malady of the skin which worries him to death, *prurigo?*"

"And moreover, Monsieur the Duke," continued the minister of police, "we are almost assured that in a very short time the usurper will be insane."

"Insane?"

"Insane to a degree; his head becomes weaker. Sometimes he weeps bitterly, sometimes laughs boisterously; at other times he passes hours on the sea-shore, flinging stones in the water, and when the flint makes 'duck-and-drake' five or six times, he appears as delighted as if he had gained another Marengo or Austerlitz. Now, you must agree these are indubitable symptoms of weakness."

"Or of wisdom, Monsieur the Baron, — or of wisdom," said Louis XVIII., laughing. "The greatest captains of antiquity amused themselves with casting pebbles into the ocean; see Plutarch's Life of Scipio Africanus."

M. de Blacas pondered deeply on this blind repose of monarch and minister. Villefort, who did not choose to reveal the whole secret, lest another should reap all the benefit of the disclosure, had yet communicated enough to cause him the greatest uneasiness.

"Well, well, Dandré," said Louis XVIII., "Blacas is not yet convinced; proceed, therefore, to the usurper's conversion." The minister of police bowed.

"The usurper's conversion?" murmured the duke, looking at the king and Dandré, who spoke alternately, like Virgil's shepherds. "The usurper converted!"

"Decidedly, my dear duke."

"In what way converted?"

"To good principles. Explain it, Baron."

"Why, this it is, Monsieur the Duke," said the minister, with the gravest air in the world: "Napoleon lately had a review, and as two or three of his old veterans showed a desire to return to France, he gave them their dismissal, and exhorted them to 'serve their good king.' These were his own words, Monsieur the Duke, I am certain of that."

"Well, Blacas, what do you think of it?" inquired the king triumphantly, and neglecting for a moment the voluminous scholiast before him.

"I say, Sire, that Monsieur the Minister of Police is greatly deceived, or I am; and as it is impossible it can be the minister of police, since he has the guardianship of the safety and honor of your Majesty, it is probable I am in error. However, Sire, if I might advise, your Majesty will interrogate the person of whom I spoke to you, and I will urge your Majesty to do him this honor."

"Most willingly, Duke; under your auspices I will receive any person you please, but with arms in hand. Monsieur the Minister, have you any report more recent than this? This is dated February 20, and we have reached the 3d of March."

"No, Sire, but I am hourly expecting one; it may have arrived since I left my office this morning."

"Go thither, and if there be none — well, well," con-

tinued Louis XVIII., "make one; that is the usual way, is it not?" and the king laughed facetiously.

"Oh, Sire," replied the minister, "we have no occasion to invent any; every day our desks are loaded with most circumstantial denunciations coming from crowds of individuals who hope for some return for services which they do not render, but would like to. They trust to fortune, and hope that some unexpected event will give a kind of reality to their predictions."

"Well, sir, go," said Louis XVIII., "and remember that I am waiting for you."

"I will but go and return, Sire; I shall be back in ten minutes."

"And I, Sire," said M. de Blacas, "will go and find my messenger."

"Wait, sir, wait," said Louis XVIII. "Really, Blacas, I must change your armorial bearings; I will give you an eagle with outstretched wings, holding in its claws a prey which tries in vain to escape, and bearing this device, — *Tenax*."

"Sire, I listen," said M. de Blacas, biting his nails with impatience.

"I wish to consult you on this passage, '*Molli fugiens anhelitu;*' you know it refers to a stag flying from a wolf. Are you not a sportsman and a great wolf-hunter? Well, then, what do you think of the *molli anhelitu?*"

"Admirable, Sire; but my messenger is like the stag you refer to, for he has posted two hundred and twenty leagues in little more than three days."

"Which is undergoing great fatigue and anxiety, my dear duke, when we have a telegraph which takes only three or four hours, and that without putting it in the least in the world out of breath."

"Ah, Sire, you recompense but badly this poor young

man, who has come so far, and with so much ardor, to give your Majesty useful information. If only for the sake of M. de Salvieux, who recommends him to me, I entreat your Majesty to receive him graciously."

"M. de Salvieux, my brother's chamberlain?"

"Yes, Sire."

"He is at Marseilles."

"And writes me thence."

"Does he speak to you of this conspiracy?"

"No; but strongly recommends M. de Villefort, and begs me to present him to your Majesty."

"M. de Villefort!" cried the king, "is the messenger's name M. de Villefort?"

"Yes, Sire."

"And he comes from Marseilles?"

"In person."

"Why did you not mention his name at once?" replied the king, betraying some uneasiness.

"Sire, I thought his name was unknown to your Majesty."

"No, no, Blacas; he is a man of strong and elevated understanding, ambitious too, and, *pardieu!* you know his father's name."

"His father?"

"Yes, Noirtier."

"Noirtier the Girondin? Noirtier the senator?"

"He himself."

"And your Majesty has employed the son of such a man?"

"Blacas, my friend, you have but limited comprehension. I told you Villefort was ambitious; to win success Villefort would sacrifice everything, even his father."

"Then, Sire, may I present him?"

"This instant, Duke! Where is he?"

"Waiting below, in my carriage."

"Go for him at once."

"I will do so."

The duke left the royal presence with the speed of a young man; his really sincere royalism made him youthful again. Louis XVIII. remained alone, and turning his eyes on his half-opened Horace, muttered, "*Justum et tenacem propositi virum.*"

M. de Blacas returned with the same rapidity he had descended, but in the ante-chamber he was forced to appeal to the king's authority. Villefort's dusty garb, his costume, which was not of courtly cut, excited the susceptibility of M. de Brézé, who was all astonishment at finding that this young man had the pretension to enter before the king in such attire. The duke, however, removed all difficulties with a word, — his Majesty's order; and in spite of the observations which the master of the ceremonies made for the honor of his office and principles, Villefort was introduced.

The king was seated in the same place where the duke had left him. On opening the door, Villefort found himself facing him, and the young magistrate's first impulse was to pause.

"Come in, M. de Villefort," said the king, "come in." Villefort bowed, and advancing a few steps, waited until the king should interrogate him.

"M. de Villefort," said Louis XVIII., "the Duc de Blacas assures me you have some important information to communicate."

"Sire, the duke is right; and I believe your Majesty will recognize its importance."

"In the first place, and before everything else, sir, is the evil as great in your opinion as they wish to make me believe?"

"Sire, I believe the evil to be great, but I hope, thanks to the speed I have used, that it is not irreparable."

"Speak as fully as you please, sir," said the king, who began to give way to the emotion which had showed itself in Blacas's face and affected Villefort's voice. "Speak, sir, and pray begin at the beginning; I like order in everything."

"Sire," said Villefort, "I will render a faithful report to your Majesty, but I must entreat your forgiveness if my anxiety creates some obscurity in my language." A glance at the king after this discreet and subtle exordium assured Villefort of the benignity of his august auditor, and he continued, —

"Sire, I have come as rapidly to Paris as possible, to inform your Majesty that I have discovered in the exercise of my duties, not a commonplace and insignificant plot, such as is every day got up in the lower ranks of the people and in the army, but an actual conspiracy, — a storm which menaces even the throne of your Majesty. Sire, the usurper is arming three ships; he meditates some project, which, however mad, may yet be terrible. At this moment he will have left Elba, to go — whither? I know not, but assuredly to attempt a landing either at Naples, or on the coast of Tuscany, or perhaps on the shore of France. Your Majesty is well aware that the sovereign of the Isle of Elba has maintained his relations with Italy and France?"

"I am, Monsieur," said the king, much agitated; "and recently we have had information of Bonapartist *réunions* in the Rue St. Jacques. But proceed, I beg of you. How did you obtain these details?"

"Sire, they are the results of an examination which I have made of a man of Marseilles, whom I have watched for some time, and arrested on the day of my departure.

This person, a sailor of turbulent character, and whom I suspected of Bonapartism, has been secretly to the Isle of Elba. There he saw the grand-marshal, who charged him with a verbal mission to a Bonapartist in Paris, whose name I could not extract from him; but this mission was to prepare men's minds for a return (it is the man who says this, Sire), — a return which will soon occur."

"And where is this man?"

"In prison, Sire."

"And the matter seems serious to you?"

"So serious, Sire, that when this event surprised me in the midst of a family festival, on the very day of my betrothal, I left my bride and friends, postponing everything that I might hasten to lay at your Majesty's feet the fears which impressed me, and the assurance of my devotion."

"True," said Louis XVIII.; "was there not a marriage engagement between you and Mademoiselle de Saint-Méran?"

"Daughter of one of your Majesty's most faithful servants."

"Yes, yes; but let us talk of this plot, M. de Villefort."

"Sire, I fear it is more than a plot; I fear it is a conspiracy."

"A conspiracy in these times," said Louis XVIII., smiling, "is a thing very easy to meditate, but more difficult to conduct to success, inasmuch as, re-established so recently on the throne of our ancestors, we have our eyes open at once upon the past, the present, and the future. For the last ten months my ministers have redoubled their vigilant watch of the shore of the Mediterranean, although it is well guarded. If Bonaparte landed at Naples, the whole coalition would be on foot before he could even reach Piombino; if he land in Tuscany, he will be

in an unfriendly territory; if he land in France, it must be with a handful of men, and the result of that is easily foretold, execrated as he is by the population. Take courage, sir; but at the same time rely on our royal gratitude."

"Ah, here is M. Dandré!" cried Blacas. At this instant the minister of police appeared at the door, pale, trembling, and as if ready to faint. Villefort was about to retire, but M. de Blacas, taking his hand, restrained him.

CHAPTER XI.

THE OGRE OF CORSICA.

At the sight of this agitation Louis XVIII. violently pushed away the table at which he was writing.

"What ails you, Monsieur the Baron?" he exclaimed. "You appear quite aghast. This trouble, this hesitation,—have they anything to do with what M. de Blacas has told me, and M. de Villefort has just confirmed?"

M. de Blacas moved suddenly towards the baron, but the fright of the courtier dominated the triumph of the statesman; and besides, as matters were, it was much more to his advantage that the prefect of police should triumph over him than that he should humiliate the prefect.

"Sire—" stammered the baron.

"Well, what is it?" asked Louis XVIII. The minister of police, giving way to an impulse of despair, was about to throw himself at the feet of Louis XVIII., who retreated a step and frowned.

"Will you speak?" he said.

"Oh, Sire, what a dreadful misfortune! I am indeed to be pitied. I can never forgive myself!"

"Monsieur," said Louis XVIII., "I command you to speak!"

"Well, Sire, the usurper left Elba on the 26th of February, and landed on the 1st of March."

"And where,—in Italy?" asked the king, eagerly.

"In France, Sire; at a small port, near Antibes, in the Gulf of Juan."

"The usurper landed in France near Antibes, in the Gulf of Juan, two hundred and fifty leagues from Paris, on the 1st of March, and you acquired this information only to-day, the 4th of March! Well, sir, what you tell me is impossible. You must have received a false report, or you have gone mad."

"Alas, Sire, it is but too true!"

Louis made a gesture of indescribable anger and alarm, and then drew himself up as if this sudden blow had struck him at the same moment in heart and countenance.

"In France!" he cried, "the usurper in France! Then they did not watch over this man. Who knows? they were perhaps in league with him!"

"Oh, Sire!" exclaimed the Duc de Blacas, "M. Dandré is not a man to be accused of treason! Sire, we have all been blind, and the minister of police has shared the general blindness, — that is all."

"But —" said Villefort, and then suddenly checked himself. "Your pardon, Sire," he said, bowing; "my zeal carried me away. Will your Majesty deign to excuse me?"

"Speak, sir, speak boldly," replied Louis. "You alone forewarned us of the evil; advise us now while we look for the remedy!"

"Sire," said Villefort, "the usurper is detested in the South; and it seems to me that if he ventures thither, it will be easy to raise Languedoc and Provence against him."

"Yes, assuredly," replied the minister; "but he is advancing by Gap and Sisteron."

"Advancing! he is advancing!" said Louis XVIII. "Is he then advancing on Paris?"

The minister of police kept a silence which was equivalent to a full admission.

"And Dauphiné, Monsieur?" inquired the king, of Villefort. "Do you think it possible to rouse that as well as Provence?"

"Sire, I am sorry to tell your Majesty a cruel fact; but the feeling in Dauphiné is far from resembling that of Provence or Languedoc. The mountaineers are Bonapartists, Sire."

"Then," murmured Louis, "he was well informed. And how many men had he with him?"

"I do not know, Sire," answered the minister of police.

"What! you do not know? Have you neglected to obtain information of this circumstance? It is true this is of small importance," he added with a withering smile.

"Sire, it was impossible to learn; the despatch simply stated the fact of the landing and the route taken by the usurper."

"And how did this despatch reach you?" inquired the king.

The minister bowed his head, and while a deep color overspread his cheeks, he stammered out, "By the telegraph, Sire."

Louis XVIII. advanced a step, and folded his arms over his chest as Napoleon would have done. "So, then," he exclaimed, turning pale with anger, "seven allied armies overthrew that man. A miracle of Heaven replaced me on the throne of my fathers after twenty-five years of exile. I have, during those five and twenty years, studied, sounded, analyzed the men and things of that France which was promised to me; and when I have attained the end of all my wishes, the power I hold in my hands bursts and shatters me to atoms!"

"Sire, it is fatality!" murmured the minister, feeling

that such a pressure, however light for destiny, was sufficient to overwhelm a man.

"What our enemies say of us is then true: we have learned nothing, forgotten nothing! If I were betrayed as he was, I would console myself; but to be in the midst of persons elevated by myself to dignities, who ought to watch over me more carefully than over themselves, — for my fortune is theirs; before me they were nothing, after me they will be nothing, — and perish miserably from incapacity, ineptitude! Oh, yes, Monsieur, you are right, — it is fatality!"

The minister was bowed beneath this crushing sarcasm. M. de Blacas wiped the moisture from his brow. Villefort smiled within himself, for he perceived his increased importance.

"To fall!" continued King Louis, who at the first glance had sounded the abyss over which the monarchy hung suspended, — "to fall, and learn that fall by telegraph! Oh! I would rather mount the scaffold of my brother, Louis XVI., than thus descend the staircase of the Tuileries driven away by ridicule. Ridicule, Monsieur! why you know not its power in France, and yet you ought to know it!"

"Sire, Sire," murmured the minister, "for pity's —"

"Approach, M. de Villefort," resumed the king, addressing the young man, who, motionless and breathless, was listening to a conversation on which depended the destiny of a kingdom, — "approach, and tell Monsieur that it was impossible to know beforehand all that he has not known."

"Sire, it was really impossible to learn secrets which that man concealed from all the world."

"Really impossible! Yes; that is a great word, Monsieur. Unfortunately, there are great words, as there are

great men; I have measured them. Really impossible for a minister who has an office, agents, spies, and fifteen hundred thousand francs for secret-service money, to know what is going on at sixty leagues from the coast of France! Well, then, see; here is a gentleman who had none of these resources at his disposal, — a gentleman, only a simple magistrate, who learned more than you with all your police, and who would have saved my crown, if, like you, he had the power of directing a telegraph."

The look of the minister of police was turned with an expression of concentrated hatred on Villefort, who bent his head with the modesty of triumph.

"I do not mean that for you, Blacas," continued Louis XVIII.; "for if you have discovered nothing, at least you have had the good sense to persevere in your suspicions. Any other than yourself would have considered the disclosure of M. de Villefort as insignificant, or else dictated by a venal ambition."

These words were meant to allude to those which the minister of police had uttered with so much confidence an hour before. Villefort understood the drift of the king's remarks. Any other person would perhaps have been too much overcome by the intoxication of praise; but he feared to make for himself a mortal enemy of the police minister, although he perceived that Dandré was irrevocably lost. In fact, the minister, who in the plenitude of his power had been unable to penetrate Napoleon's secret, might in the convulsions of his dying throes penetrate his (Villefort's) secret, for which end he had but to interrogate Dantès. He therefore came to the rescue of the crest-fallen minister, instead of aiding to crush him.

"Sire," said Villefort, "the rapidity of the event must prove to your Majesty that God alone can prevent it, by raising a tempest; what your Majesty is pleased to attri-

bute to me as profound perspicacity is simply owing to chance, and I have profited by that chance like a good and devoted servant, — that 's all. Do not attribute to me more than I deserve, Sire, that your Majesty may never have occasion to recall the first opinion you have been pleased to form of me."

The minister of police thanked the young man by an eloquent look, and Villefort understood that he had succeeded in his design; that is to say, that without forfeiting the gratitude of the king he had made a friend of one on whom, in case of necessity, he might rely.

"'T is well!" resumed the king. "And now, gentlemen," he continued, turning towards M. de Blacas and the minister of police, "I have no further occasion for you, and you may retire; what now remains to do must be done through the department of the minister of war."

"Fortunately, Sire," said M. de Blacas, "we can rely on the army; your Majesty knows how every report confirms their loyalty and attachment."

"Do not mention reports, Monsieur, to me! for I know now what confidence to place in them. Yet, *à propos* of reports, Monsieur the Baron, what intelligence have you as to the affair in the Rue St. Jacques?"

"The affair in the Rue St. Jacques!" exclaimed Villefort, unable to repress an exclamation. Then, suddenly pausing, he added, "Your pardon, Sire, but my devotion to your Majesty has made me forget, not my respect towards you, for that is too deeply engraven in my heart, but the rules of etiquette."

"Say and act, sir!" replied the king; "you have acquired to-day the right to ask questions."

"Sire," replied the minister of police, "I came this moment to give your Majesty fresh information which I had obtained on this head, when your Majesty's attention

was attracted by this terrible affair of the gulf; and now these facts will cease to interest your Majesty."

"On the contrary, Monsieur, — on the contrary," said Louis XVIII., "this affair seems to me to have a decided connection with that which occupies our attention; and the death of General Quesnel will perhaps put us on the direct track of a great internal conspiracy."

At the name of General Quesnel, Villefort trembled.

"In fact, Sire," said the minister of police, "all evidence leads to the conclusion that this death is not the result of a suicide, as we at first believed, but of an assassination. General Quesnel had quitted, as it appears, a Bonapartist club when he disappeared. An unknown person had been with him that morning, and made an appointment with him in the Rue St. Jacques; unfortunately, the general's *valet-de-chambre*, who was dressing his hair at the moment when the stranger entered, though he heard the street mentioned, did not catch the number."

As the police minister related this to the king, Villefort, who followed the recital as if his very existence hung upon it, turned alternately red and pale. The king looked towards him.

"Do you not think with me, M. de Villefort, that General Quesnel, whom they believed attached to the usurper, but who was really entirely devoted to me, has perished the victim of a Bonapartist ambush?"

"It is probable, Sire," replied Villefort. "But is this all that is known?"

"They are on the traces of the man who appointed the meeting with him."

"On his traces?" said Villefort.

"Yes, the servant has given his description. He is a man of from fifty to fifty-two years of age, brown, with

black eyes covered with shaggy eyebrows, and a thick mustache. He was dressed in a blue frock-coat, buttoned up to the chin, and wore at his button-hole the rosette of an officer of the Legion of Honor. Yesterday an individual was followed exactly corresponding with this description, but he was lost sight of at the corner of the Rue de la Jussienne and the Rue Coq-Héron."

Villefort leaned on the back of an armchair, for as the minister of police spoke he felt his legs bend under him; but when he learned that the unknown had escaped the vigilance of the agent who followed him, he breathed again.

"Continue to seek for this man, Monsieur," said the king to the minister of police; "for if, as all conspires to convince me, General Quesnel, who would have been so useful to us at this moment, has been murdered, his assassins, Bonapartists or not, shall be cruelly punished."

It required all Villefort's *sang-froid* not to betray the terror with which this declaration of the king inspired him.

"How strange!" continued the king, with some asperity. "The police thinks all is said when it says, 'A murder has been committed;' and particularly when it adds, 'We are on the trace of the guilty persons.'"

"Sire, your Majesty will, I trust, be amply satisfied on this point at least."

"We shall see. I will no longer detain you, Baron. M. de Villefort, you must be fatigued after so long a journey; go and rest yourself. Of course you stopped at your father's?"

A faintness came over Villefort. "No, Sire," he replied; "I alighted at the Hôtel de Madrid, in the Rue de Tournon."

"But you have seen him?"

"Sire, I went straight to M. le Duc de Blacas."

"But you will see him, then?"

"I think not, Sire."

"Ah, I forgot," said Louis, smiling in a manner which proved that all these questions were not made without a motive; "I forgot you and M. Noirtier are not on the best terms possible; that is another sacrifice made to the royal cause, and for which you should be recompensed."

"Sire, the kindness your Majesty deigns to evince towards me is a recompense which so far surpasses my utmost ambition that I have nothing more to request."

"Never mind, Monsieur, we will not forget you; make your mind easy. In the meanwhile [the king here detached the cross of the Legion of Honor which he usually wore over his blue coat near the cross of Saint Louis, above the order of Notre Dame du Mont Carmel and St. Lazare, and gave it to Villefort]—in the meanwhile take this cross."

"Sire," said Villefort, "your Majesty mistakes; this cross is that of an officer."

"*Ma foi!*" said Louis XVIII., "take it, such as it is, for I have not the time to procure you another. Blacas, let it be your care to see that the brevet is made out and sent to M. de Villefort."

Villefort's eyes were filled with tears of joy and pride; he took the cross and kissed it. "And now," he said, "may I inquire what are the orders with which your Majesty deigns to honor me?"

"Take what rest you require; and remember that, unable to serve me here in Paris, you may be of the greatest service to me at Marseilles."

"Sire," replied Villefort, bowing, "in an hour I shall have quitted Paris."

"Go, sir," said the king; "and should I forget you

(king's memories are short), do not be afraid to bring yourself to my recollection. Monsieur the Baron, send for the minister of war. Blacas, remain."

"Ah, sir," said the minister of police to Villefort, as they left the Tuileries, "you enter by the right door; your fortune is made."

"Will it continue?" muttered Villefort, saluting the minister, whose career was ended, and looking about him for a hackney-coach. One passed at the moment, which he hailed. He gave his address to the driver, and springing in, threw himself on the seat, and gave loose to dreams of ambition.

Ten minutes afterwards Villefort reached his hotel, ordered his horses in two hours, and desired to have his breakfast brought to him. He was about to commence his repast when the sound of the bell, rung by a free and firm hand, was heard. The valet opened the door, and Villefort heard his name pronounced.

"Who could know that I was here already?" said the young man.

The valet entered.

"Well," said Villefort, "what is it? Who rang? Who asked for me?"

"A stranger, who will not send in his name."

"A stranger who will not send in his name! What can he want with me?"

"He wishes to speak to you."

"To me?"

"Yes."

"Did he mention my name?"

"Yes."

"What sort of person is he?"

"Why, sir, a man of about fifty."

"Short or tall?"

"About your own height, sir."

"Dark or fair?"

"Dark, — very dark; with black eyes, black hair, black eyebrows."

"And how dressed?" asked Villefort, quickly.

"In a blue frock-coat, buttoned up close, decorated with the Legion of Honor."

"It is he!" said Villefort, turning pale.

"Eh, *pardieu!*" said the individual whose description we have twice given, entering the door, "what a great deal of ceremony! Is it the custom in Marseilles for sons to keep their fathers waiting in their ante-rooms?"

"Father!" cried Villefort, "then I was not deceived; I felt sure it must be you."

"Well, then, if you felt so sure," replied the new-comer, putting his cane in a corner and his hat on a chair, "allow me to say, my dear Gérard, that it was not very filial of you to keep me waiting at the door."

"Leave us, Germain," said Villefort. The servant quitted the apartment with evident signs of astonishment.

CHAPTER XII.

FATHER AND SON.

M. Noirtier — for it was indeed he who entered — followed with his eyes the servant until he had closed the door, and then, fearing, no doubt, that he might be overheard in the ante-chamber, he opened the door again; nor was the precaution useless, as appeared from the rapid retreat of Germain, who proved that he was not exempt from the sin which ruined our first parents. M. Noirtier then took the trouble to close carefully the door of the ante-chamber, then that of the bed-chamber, and then extended his hand to Villefort, who had followed all his motions with a surprise from which he had not yet recovered.

"Well, now, my dear Gérard," said the visitor to the young man, with a very significant look, "do you know, you seem as if you were not very glad to see me?"

"My dear father," said Villefort, "I am, on the contrary, delighted; but I so little expected your visit that it has somewhat overcome me."

"But, my dear fellow," replied M. Noirtier, seating himself, "I might say the same thing to you, when you announce to me your wedding for the 28th of February, and on the 4th of March are here in Paris."

"And if I have come, my dear father," said Gérard, drawing closer to M. Noirtier, "do not complain, for it is for you that I came, and my journey will perhaps be your salvation."

"Ah, indeed!" said M. Noirtier, stretching himself out at his ease in the chair. "Really, pray tell me all about it, Monsieur the Magistrate, for it must be interesting."

"Father, you have heard of a certain club of Bonapartists held in the Rue St. Jacques?"

"No. 53; yes, I am its vice-president."

"Father, your coolness makes me shudder."

"Why, my dear boy, when a man has been proscribed by the mountaineers, has escaped from Paris in a hay-cart, been hunted in the wilderness of Bordeaux by M. Robespierre's bloodhounds, he becomes accustomed to most things. But go on, what about the club in the Rue St. Jacques?"

"Why, they induced General Quesnel to go there; and General Quesnel, who quitted his own house at nine o'clock in the evening, was found the next day in the Seine."

"And who told you this fine story?"

"The king himself."

"Well, then, in return for your story," continued Noirtier, "I will tell you another."

"My dear father, I think I already know what you are about to tell me."

"Ah, you have heard of the landing of his Majesty the Emperor?"

"Not so loud, Father, I entreat of you, — for your own sake as well as mine. Yes, I heard this news, and knew it even before you could; for three days ago I posted from Marseilles to Paris with all possible speed, and half-desperate because I could not send with a wish two hundred leagues ahead of me the thought which was agitating my brain."

"Three days ago! You are crazy. Why, three days ago the emperor had not landed."

"No matter; I was aware of his project."

"How did you learn it?"

"By a letter addressed to you from the Isle of Elba."

"To me?"

"To you; and which I discovered in the pocket-book of the messenger. Had that letter fallen into the hands of another, you, my dear father, would probably ere this have been shot."

Villefort's father laughed. "Come, come," said he, "it appears that the Restoration has learned from the Empire the mode of settling affairs speedily. Shot, my dear boy! you go ahead with a vengeance. Where is this letter you talk about? I know you too well to suppose you would allow such a thing to pass you."

"I burned it, for fear that some fragment might remain, for that letter would have been your condemnation."

"And the destruction of your prospects," replied Noirtier; "yes, I can easily comprehend that. But I have nothing to fear while I have you to protect me."

"I do better than that, Monsieur; I save you!"

"You do? Why, really, the thing becomes more and more dramatic; explain yourself!"

"I must refer again to the club in the Rue St. Jacques."

"It appears that this club is rather a bore to the police. Why did n't they search more vigilantly? They would have found —"

"They have not found; but they are on the track."

"Yes, that 's the usual phrase; I know it well. When the police is at fault it declares that it is on the track, and the Government patiently awaits the day when it comes to say with a sneaking air that the track is lost."

"Yes, but they have found a corpse; General Quesnel has been killed, and in all countries they call that a murder."

"A murder, do you say? Why, there is nothing to prove that the general was murdered. People are found every day in the Seine, having thrown themselves in, or been drowned through not knowing how to swim."

"Father, you know very well that the general was not a man to drown himself in despair; and people do not bathe in the Seine in the month of January. No, no! do not mistake; this death was clearly a murder."

"And who thus designated it?"

"The king himself."

"The king! I thought he was philosopher enough to allow that there was no murder in politics. In politics, my dear fellow, you know as well as I do there are no men, but ideas; no feelings, but interests; in politics we do not kill a man, we remove an obstacle. Would you like to know what has really happened? Well, I will tell you. It was thought that reliance might be placed on General Quesnel; he was recommended to us from the Isle of Elba. One of us went to him and invited him to the Rue St. Jacques, where he would find some friends. He came there, and the plan was unfolded to him, — the departure from Elba, the projected landing, etc. When he had heard and comprehended all to the fullest extent, he replied that he was a Royalist. Then all looked at each other, — he was made to take an oath, and did so, but with such an ill grace that it was really tempting Providence to swear thus! And yet in spite of that, the general was allowed to depart free, — perfectly free. Yet he did not return home. What could that mean? Why, my dear fellow, only that on leaving us he lost his way. A murder! really, Villefort, you surprise me. You, a deputy *procureur*, to found an accusation on such bad premises! Did I ever say to you, when you were fulfilling your character as a Royalist, and cut off the head of

one of my party, 'My son, you have committed a murder'? No; I said, 'Very well, Monsieur, you have gained the victory; to-morrow, perchance, it will be our turn.'"

"But, Father, take care; when our turn comes, our revenge will be sweeping."

"I do not understand you."

"You rely on the usurper's return?"

"We do."

"You are mistaken; he will not advance two leagues into the interior of France without being followed, tracked, and caught like a wild beast."

"My dear fellow, the emperor is at this moment on the way to Grenoble; on the 10th or 12th he will be at Lyons, and on the 20th or 25th at Paris."

"The population will rise."

"Yes, to go to meet him."

"He has but a handful of men with him; and armies will be despatched against him."

"Yes, they will escort him into the capital. Really, my dear Gérard, you are but a child; you think yourself well informed because a telegraph has told you three days after the landing, 'The usurper has landed at Cannes with several men. He is pursued.' But where is he; what is he doing? You know nothing about it. He is pursued; that is all you know. Very well, in this way they will pursue him to Paris without drawing a trigger."

"Grenoble and Lyons are faithful cities, and will oppose to him an impassable barrier."

"Grenoble will open her gates to him with enthusiasm; all Lyons will hasten to welcome him. Believe me, we are as well informed as you; and our police is as good as your own. Would you like a proof of it? Well, you wished to conceal your journey from me; and yet I knew of your arrival half an hour after you had passed the barrier. You

gave your direction to no one but your postilion; yet I have your address, and in proof I am here the very instant you are going to sit at table. Ring, then, if you please, for a second knife, fork, and plate, and we will dine together."

"Indeed!" replied Villefort, looking at his father with astonishment, "you really do seem very well informed."

"Eh! the thing is simple enough. You who are in power have only the means that money produces; we who are in expectation have those which devotion prompts."

"Devotion?" said Villefort, smiling.

"Yes, devotion; that is, I believe, the word for hopeful ambition." And Villefort's father extended his hand to the bell-rope to summon the servant whom his son had not called. Villefort arrested his arm.

"Wait, my dear father," said the young man; "one other word."

"Say it."

"However ill-conducted is the Royalist police, they yet know one terrible thing."

"What is that?"

"The description of the man who, on the morning of the day when General Quesnel disappeared, presented himself at his house."

"Oh, the admirable police have found that out, have they? And what may be that description?"

"Brown complexion; hair, eyebrows, and whiskers, black; blue frock-coat, buttoned up to the chin; rosette of an officer of the Legion of Honor in his button-hole; a hat with wide brim, and a Malacca cane."

"Ah, ah! they know that?" said Noirtier; "and why, then, have they not laid hands on the man?"

"Because yesterday, or the day before, they lost sight of him at the corner of the Rue Coq-Héron."

"Did n't I say your police was good for nothing?"

"Yes; but still it may lay hands on him."

"True," said Noirtier, looking carelessly around him,— "true, if this individual were not warned; but he is." And he added with a smile, "He will consequently change looks and costume." At these words he rose and put off his frock-coat and cravat, went towards a table on which lay his son's toilet articles, lathered his face, took a razor, and with a firm hand cut off the treacherous whiskers which gave the police so plain a mark of description. Villefort watched him with alarm not unmixed with admiration.

His whiskers cut off, Noirtier gave his hair a new turn, took, instead of his black cravat, a colored neckerchief which lay at the top of an open portmanteau, put on, in lieu of his blue and high-buttoned frock-coat, a coat of Villefort's of dark brown and sloped away in front, tried on before the glass a narrow-brimmed hat of his son's which appeared to fit him perfectly; and leaving his cane in the corner where he had deposited it, he made to whistle in his powerful hand a small bamboo switch, which the dandy deputy used when he walked, and which aided in giving him that easy swagger which was one of his principal characteristics.

"Well," he said, turning towards his wondering son when this disguise was completed,— "well, do you think your police will recognize me now?

"No, Father," stammered Villefort; "at least, I hope not."

"And now, my dear boy," continued Noirtier, "I rely on your prudence to remove all the things which I leave in your care."

"Oh, rely on me," said Villefort.

"Yes, yes! and now I believe you are right, and that

you have really saved my life; but be assured I will return the obligation to you very soon."

Villefort shook his head.

"You are not convinced yet?"

"I hope, at least, that you may be mistaken."

"Shall you see the king again?"

"Perhaps."

"Would you pass in his eyes for a prophet?"

"Prophets of evil are not in favor at the court, Father."

"True, but some day justice is done to them; and supposing a second restoration, you would then pass for a great man."

"Well, what should I say to the king?"

"Say this to him: 'Sire, you are deceived as to the feeling in France, as to the opinions of the towns and the prejudices of the army; he whom in Paris you call the ogre of Corsica, who at Nevers is styled the usurper, is already saluted as Bonaparte at Lyons, and emperor at Grenoble. You think he is tracked, pursued, captured; he is advancing as rapidly as his own eagles. The soldiers you believe dying with hunger, worn out with fatigue, ready to desert, increase like atoms of snow about the rolling ball which hastens onward. Sire, go! leave France to its real master, — to him who did not buy, but conquered it. Go, Sire! not that you incur any risk, — for your adversary is powerful enough to show you mercy, — but because it would be humiliating for a grandson of Saint Louis to owe his life to the man of Arcola, Marengo, Austerlitz.' Tell him this, Gérard; or rather, tell him nothing. Keep your journey a secret; do not boast of what you have come to Paris to do, or have done. Return with all speed; enter Marseilles at night, and your house by the back-door, and there remain, quiet, submissive, secret, and

above all, inoffensive, for this time, I swear to you, we shall act like powerful men who know their enemies. Go, my son; go, my dear Gérard; and through your obedience to my paternal orders — or, if you prefer it, friendly counsels — we shall be able to keep you in your place. This will be," added Noirtier, with a smile, "a means by which you may a second time save me if the political balance should one day place you high and me low. Adieu, my dear Gérard, and on your next journey alight at my door." Noirtier left the room when he had finished, with the same calmness that had characterized him during the whole of this remarkable and trying conversation. Villefort, pale and agitated, ran to the window, put aside the curtain, and saw him pass, cool and collected, by two or three ill-looking men at the corner of the street, who were there, perhaps, to arrest a man with black whiskers and a blue frock-coat and hat with broad brim.

Villefort stood watching, breathless, until his father had disappeared at the Rue Bussy. Then he turned to the various articles he had left behind him, put at the bottom of his portmanteau his black cravat and blue frock-coat, threw the hat into a dark closet, broke the cane into small bits and flung it in the fire, put on his travelling-cap, and calling his valet, checked with a look the thousand questions he was ready to ask, paid his bill, sprang into his carriage, which was ready, learned at Lyons that Bonaparte had entered Grenoble, and through the midst of the tumult which prevailed along the road, at length reached Marseilles, a prey to all the hopes and fears which enter into the heart of an ambitious man amid his first successes.

CHAPTER XIII.

THE HUNDRED DAYS.

M. Noirtier was a true prophet, and things progressed rapidly, as he had predicted. Every one knows the history of the famous return from Elba, — that strange and wonderful return, which, without example in the past, will probably remain without imitation in the future.

Louis XVIII. made but a faint attempt to parry this unexpected blow. The monarchy which he had scarcely reconstructed tottered on its precarious foundation, and it needed but a sign of the emperor to hurl to the ground all this edifice incongruously constructed of ancient prejudices and new ideas. Villefort therefore gained nothing save the king's gratitude (which was rather likely to injure him at the present time) and the cross of the Legion of Honor, which he had the prudence not to wear, although M. de Blacas had duly forwarded the brevet.

Napoleon would doubtless have deprived Villefort of his office had it not been for Noirtier, who was all-powerful at the court; and thus the Girondin of '93 and the senator of 1806 protected him who so lately had been his protector. All Villefort's power was devoted during that revival of the empire — of which, however, it was easy to foresee the second fall — to stifling the secret which Dantès had so nearly divulged. The *procureur du roi* alone was deprived of his office, being suspected of royalism.

However, scarcely was the imperial power re-estab-

lished, — that is, scarcely had the emperor re-entered the Tuileries and issued his numerous orders from that little cabinet into which we have introduced our readers, and on the table of which he found Louis XVIII.'s snuff-box half-full, — when Marseilles, notwithstanding the attitude of the magistrates, became aware that the embers of civil war (only partly extinguished in the South) were beginning to glow again; it would require but little to excite the populace to acts of more decided violence than the shouts and insults with which they assailed the Royalists whenever they ventured abroad.

Owing to this change, the worthy ship-owner became at that moment, we will not say all-powerful, because Morrel was a prudent and rather a timid man, — so much so that many of the most zealous partisans of Bonaparte accused him of "moderation," — but sufficiently influential to make his voice heard in the utterance of a demand; and that demand, we may easily divine, had Dantès for its subject.

Villefort retained his place notwithstanding the fall of his chief, but his marriage was put off until a more favorable opportunity. If the emperor remained on the throne, Gérard would need a different alliance to aid his career, and his father had undertaken to procure one for him; if Louis XVIII. should return to the throne, the influence of M. de Saint-Méran would be much increased, as well as his own, and the marriage would be more desirable than ever.

The deputy *procureur* was, then, the first magistrate of Marseilles, when one morning his door opened, and M. Morrel was announced. Any one else would have hastened to receive him; but Villefort was a man of ability, and he knew this would be a sign of weakness. He made Morrel wait in the ante-chamber, although he had no one

with him, for the simple reason that the *procureur du roi* always makes every one wait; and after a quarter of an hour passed in reading the papers, he ordered M. Morrel to be admitted.

Morrel expected Villefort would be dejected; he found him, as he had found him six weeks before, calm, firm, and full of that glacial politeness, the most insurmountable of all barriers, which separates the well-bred and the vulgar man. He had penetrated into Villefort's cabinet, convinced the magistrate would tremble at the sight of him; on the contrary, he felt a cold shudder all over him when he beheld Villefort seated, his elbow on his desk, and his head leaning on his hand. He stopped at the door. Villefort gazed at him as if he had some difficulty in recognizing him; then, after a brief interval, during which the honest ship-owner turned his hat in his hands, —

"M. Morrel, I believe?" said Villefort.

"Yes, Monsieur."

"Come nearer," said the magistrate, with a patronizing wave of the hand, "and tell me to what circumstance I owe the honor of this visit."

"Do you not guess, Monsieur?" asked Morrel.

"Not in the least; but if I can serve you in any way I shall be delighted."

"Everything depends on you."

"Explain yourself, pray."

"Monsieur," said Morrel, recovering his assurance as he proceeded, "you recollect that a few days before the landing of his Majesty the Emperor I came to intercede for a young man, the mate of my ship, who was accused of having relations with the Isle of Elba. Those relations, which were then a crime, are to-day titles to favor. You then served Louis XVIII., and you showed no favor, — it was your duty; to-day you serve Napoleon, and you ought

to protect him, — it is equally your duty. I come, therefore, to ask what has become of that young man?"

Villefort made a violent effort over himself. "What is his name?" said he. "Tell me his name."

"Edmond Dantès."

Villefort would certainly have rather stood opposite the muzzle of a pistol at five and twenty paces than have heard this name pronounced; but he betrayed no emotion.

"Dantès?" repeated he, "Edmond Dantès?"

"Yes, Monsieur."

Villefort opened a large register, then went to a table, from the table turned to his registers, and then turning to Morrel, —

"Are you quite sure you are not mistaken, Monsieur?" said he, in the most natural tone in the world.

Had Morrel been a more quick-sighted man, or better versed in these matters, he would have been surprised at the *procureur du roi* answering him on such a subject, instead of referring him to the governors of the prison or the prefect of the department. But Morrel, disappointed in his expectations of exciting fear, saw in its place only condescension. Villefort had calculated rightly.

"No," said Morrel, "I am not mistaken. I have known him ten years, and the last four he has been in my service. I came about six weeks ago, as you may remember, to beseech your clemency, as I come to-day to beseech your justice. You received me very coldly. Oh, the Royalists were very severe with the Bonapartists in those days."

"Monsieur," returned Villefort, "I was then a Royalist, because I believed the Bourbons not only the heirs to the throne, but the chosen of the nation. The miraculous return of Napoleon has proved that I was mistaken; the legitimate monarch is he who is loved by his people."

"That's right!" cried Morrel. "I like to hear you speak thus, and I augur well for Edmond from it."

"Wait a moment," said Villefort, turning over the leaves of a register; "I have it, — a sailor, who was about to marry a young Catalan girl. I recollect now, it was a very serious charge."

"How so?"

"You know that when he left here he was taken to the prison of the Palais de Justice."

"Well?"

"I made my report to the authorities at Paris; I sent the papers found upon him. That was my duty, as you must admit. A week later he was carried off."

"Carried off!" said Morrel. "What can they have done with the poor lad?"

"Oh, he has been taken to Fenestrelle, to Pignerol, or to the island of Ste. Marguerite. Some fine morning he will return to assume the command of your vessel."

"Come when he will, it shall be kept for him. But how is it he is not already returned? It seems to me the first care of Bonapartist justice should be to set at liberty those who have been imprisoned by Royalist injustice."

"Do not be too hasty, M. Morrel," replied Villefort. "We must in all things proceed according to law. The order of imprisonment came from high authority, and the order for his liberation must proceed from the same source; and as Napoleon has scarcely been reinstated a fortnight, the letters have not yet been forwarded."

"But," said Morrel, "is there no way of expediting these formalities, now that we have triumphed? I have a few friends and some influence; I can obtain a withdrawal of his arrest."

"There has been no arrest."

"Of his enrolment, then, on the prison register."

"In political matters there is no prison registry. It is sometimes essential to Government to cause a man's disappearance without leaving any traces. A registry might guide investigation."

"It was perhaps like that under the Bourbons, but at present — "

"It is always the same, my dear Morrel, since the reign of Louis XIV. The emperor is more strict in prison discipline than even Louis himself, and the number of prisoners whose names are not on the register is incalculable."

Had Morrel even any suspicions, so much kindness would have dispelled them. "Well, M. de Villefort, how would you advise me to act to hasten the return of poor Dantès?" asked he.

"Petition the minister."

"Oh, I know what that is; the minister receives two hundred every day, and does not read three."

"That is true; but he will read a petition countersigned and presented by me."

"And will you undertake to deliver it?"

"With the greatest pleasure. Dantès was then guilty, but now he is innocent; and it is as much my duty to free him as it was to condemn him."

In this way Villefort avoided the danger of an investigation — not very probable indeed, but possible — which would have ruined him.

"But how shall I address the minister?"

"Sit down there," said Villefort, giving up his place to Morrel, "and write what I dictate."

"Will you be so good?"

"Certainly. But lose no time; we have lost too much already."

"That is true. Let us remember that the poor young man is waiting, suffering, perhaps despairing."

Villefort shuddered at the idea of that prisoner cursing him in the silence and the darkness; but he had gone too far to recede, — Dantès must be crushed beneath the weight of Villefort's ambition.

Villefort dictated a petition in which with an excellent intention, no doubt, he exaggerated Dantès's patriotism and his services to the Bonapartist cause. In that petition Dantès appeared to have been one of the most active agents in the return of Napoleon. It was to be presumed that at the sight of this document the minister would instantly release him. The petition finished, Villefort read it aloud.

"That will do," said he; "leave the rest to me."

"Will the petition go soon?"

"To-day."

"Countersigned by you?"

"The best thing I can do will be to certify the truth of the contents of your petition." And sitting down, Villefort wrote the certificate at the bottom.

"What more is to be done?" asked Morrel.

"Wait," replied Villefort; "I will answer for everything."

This assurance charmed Morrel, who took leave of Villefort, and hastened to announce to old Dantès that he would soon see his son.

But Villefort, instead of sending it to Paris, carefully preserved the petition that so fearfully compromised Dantès, in case an event should occur that seemed not unlikely; that is, a second restoration.

So Dantès remained a prisoner lost in the depths of his dungeon; he heard nothing of the commotion attending the fall of Louis XVIII.'s throne, or of the disturbances even more terrible when the empire was overturned.

But Villefort had followed everything with a vigilant

watchfulness, and had listened to everything with an attentive ear. Twice during the Hundred Days had Morrel renewed his demand, and twice had Villefort soothed him with promises. At last there was Waterloo, and Morrel came no more; he had done all that was in his power, and any fresh attempt would only compromise him uselessly.

Louis XVIII. remounted the throne; Villefort, to whom Marseilles suggested too many remorseful remembrances, demanded and obtained the situation of *procureur du roi* at Toulouse, and a fortnight afterwards married Renée, whose father stood better at court than ever. Thus is explained how Dantès during the Hundred Days and after Waterloo remained in prison forgotten by God, if not by men.

Danglars comprehended the full extent of the wretched fate that overwhelmed Dantès, and like all men of small abilities he termed this *a decree of Providence.* But when Napoleon returned to Paris, Danglars's heart failed him, and he feared at every instant to behold Dantès eager for vengeance; he therefore informed M. Morrel of his wish to quit the sea, and obtained a recommendation from him to a Spanish merchant, into whose service he entered at the end of March, — that is, ten or twelve days after Napoleon's return. He then left for Madrid, and was no more heard of.

Fernand understood nothing except that Dantès was absent. What had become of him he cared not to inquire. Only, during the respite the absence of his rival afforded him, he reflected, partly on the means of deceiving Mercédès as to the cause of that absence, partly on plans of emigration and abduction, as from time to time he sat sad and motionless on the summit of Cape Pharo, at the spot whence Marseilles and the village of the Catalans are visible, watching for the apparition of a young and handsome

man, who was for him also the messenger of vengeance. Fernand's mind was made up. he would shoot Dantès, and then kill himself. But Fernand was mistaken; he would not have killed himself, for he still cherished certain hopes.

During this time the empire made a last appeal, and all the men in France capable of bearing arms rushed to obey the summons of their emperor. Fernand departed with the rest, bearing with him the terrible thought that perhaps his rival would come in his absence, and would marry Mercédès. Had Fernand really meant to kill himself, he would have done so when he parted from Mercédès. His devotion, and the compassion he showed for her misfortunes produced the effect they always produce on noble minds; Mercédès had always had a sincere regard for Fernand, and this was now strengthened by gratitude.

"My brother," said she, as she placed his knapsack on his shoulders, "be careful of yourself, for if you are killed, I shall be alone in the world." These words infused a ray of hope into Fernand's heart. Should Dantès not return, Mercédès might one day be his.

Mercédès was left alone to gaze on this vast plain that had never seemed so barren, and the sea that had never seemed so vast. Bathed in tears, she might be seen wandering continually about the little village of the Catalans. Sometimes she stood mute and motionless as a statue, gazing towards Marseilles; at other times sitting by the shore she listened to the groanings of the sea, eternal like her sorrow, and asked herself whether it were not better to cast herself into the abyss of ocean than thus to suffer the cruel vicissitudes of a waiting without hope. It was not want of courage that prevented her putting this idea into execution; but her religious feelings came to her aid and saved her.

Caderousse was, like Fernand, enrolled in the army, but being married and eight years older, he was merely sent to the frontier. Old Dantès, who was only sustained by hope, lost all hope at Napoleon's downfall. Five months after he had been separated from his son, and almost at the very hour at which he had been arrested, he breathed his last in Mercédès's arms. M. Morrel paid the expenses of his funeral and a few small debts the poor old man had contracted.

There was more than benevolence in this action; there was courage, — for to assist even on his death-bed the father of so dangerous a Bonapartist as Dantès, was stigmatized as a crime.

CHAPTER XIV.

THE TWO PRISONERS.

A YEAR after Louis XVIII.'s restoration, a visit was made to the Château d'If by the inspector-general of prisons. Dantès heard from the recesses of his cell the noises made by the preparations for receiving him, — sounds that at the depth where he lay would have been inaudible to any but the ear of a prisoner accustomed to hear in the silence of night the spider weave his web, and the periodic fall of the drop of water that formed every hour on the ceiling of his dungeon. He guessed something uncommon was passing among the living; he had so long ceased to have any intercourse with the world that he looked upon himself as dead.

The inspector visited the cells and dungeons, one after another, of several of the prisoners, whose good behavior or stupidity recommended them to the clemency of the Government; the inspector inquired how they were fed, and if they had anything to demand. The universal response was that the fare was detestable, and that they required their freedom. The inspector asked if they had anything else to demand. They shook their heads! What could they desire beyond their liberty? The inspector turned smilingly to the governor: —

"I do not know what reason Government can assign for these useless visits; when you see one prisoner, you see all, — always the same thing, ill fed and innocent. Are there any others?"

"Yes; the dangerous and mad prisoners are in the dungeons."

"Let us visit them," said the inspector, with an air of fatigue. "I must fulfil my mission. Let us descend."

"Let us first send for two soldiers," said the governor. "The prisoners sometimes, through mere uneasiness of life, and in order to be sentenced to death, commit acts of useless violence, and you might fall a victim."

"Take all needful precautions," replied the inspector.

Two soldiers were accordingly sent for, and the inspector descended a stair so foul, so humid, so dark that the mere descent through such a place affected painfully the eye, the smell, and the respiration.

"Oh!" cried the inspector, stopping midway, "what devil can be lodged here?"

"A most dangerous conspirator, a man we are ordered to keep the most strict watch over, as he is daring and resolute."

"He is alone."

"Certainly."

"How long has he been here?"

"About a year."

"Was he placed here when he first arrived?"

"No, not until he attempted to kill the turnkey."

"To kill the turnkey?"

"Yes; the very one who is lighting us. Is it not true, Antoine?" asked the governor.

"True enough; he wanted to kill me!" replied the turnkey.

"He must be mad," said the inspector.

"He is worse than that, — he is a devil!" returned the turnkey.

"Shall I complain of him?" demanded the inspector.

"Oh, no; it is useless. He is sufficiently punished

already. Besides, he is almost mad now, and in another year he will be quite so."

"So much the better for him, — he will suffer less," said the inspector. He was, as this remark shows, a man full of philanthropy, and in every way fit for his office.

"You are right, Monsieur," replied the governor; "and this remark proves that you have deeply considered the subject. Now, we have in a dungeon about twenty feet distant, and to which you descend by another stair, an abbé, ancient leader of a party in Italy, who has been here since 1811, and in 1813 went mad, and who from that time has undergone an astonishing change. He used to weep; he now laughs. He grew thin, he now grows fat. You had better see him rather than the other, for his madness is amusing."

"I will see them both," returned the inspector; "I must conscientiously perform my duty." This was the inspector's first visit; he wished to display his authority. "Let us visit this one first," added he.

"Willingly," replied the governor; and he signed to the turnkey to open the door. At the sound of the key turning in the lock, and the creaking of the hinges, Dantès, who was crouched in a corner of the dungeon, where he received with unspeakable happiness the slight ray of light that pierced through his grating, raised his head. At the sight of a stranger, lighted by two turnkeys, accompanied by two soldiers, and to whom the governor spoke bareheaded, Dantès, who guessed the truth, and that the moment to address himself to the superior authorities was come, sprang forward with clasped hands.

The soldiers presented their bayonets, for they thought he was about to attack the inspector, and the latter recoiled two or three steps. Dantès saw that he was represented as a dangerous prisoner. Then, uniting in the

expression of his features all that the heart of man can contain of gentleness and humility, and speaking with a sort of pious eloquence that astonished the attendants, he tried to touch the soul of the inspector.

The inspector listened attentively; then turning to the governor, observed, "He will become religious; he is already more gentle. He is afraid, and retreated before the bayonets; madmen are not afraid of anything. I made some curious observations on this at Charenton." Then turning to the prisoner, "What do you demand?" said he.

"I demand a knowledge of my crime; I demand to be brought to trial; I demand, in short, that I may be shot if I am guilty, and may be set at liberty if innocent."

"Are you well fed?" said the inspector.

"I believe so; I know not, but that matters little. What matters really, not only to me, an unhappy prisoner, but even more to the officers administering justice, and still more to the king who rules over us, is that an innocent man shall not be the victim of an infamous denunciation, and shall not die in prison cursing his executioners."

"You are very humble to-day," remarked the governor. "You are not so always; the other day, for instance, when you tried to kill the turnkey."

"It is true, sir, and I beg his pardon, for he has always been very good to me; but I was mad, I was furious."

"And you are not so any longer?"

"No; captivity has bent, broken, annihilated me. I have been here so long."

"So long? When were you arrested, then?" asked the inspector.

"The 28th of February, 1815, at half-past two in the afternoon."

"To-day is the 30th of June, 1816; why, it is but seventeen months."

"Only seventeen months!" replied Dantès. "Oh, you do not know what is seventeen months in prison! Seventeen ages rather, especially to a man who, like me, had arrived at the summit of his ambition; to a man who, like me, was on the point of marrying a woman he adored, who saw an honorable career open before him, and who loses all in an instant, — who from the enjoyment of a day the most beautiful falls into profoundest night; who sees his prospects destroyed, and is ignorant of the fate of his affianced wife, and whether his aged father be still living! Seventeen months' captivity to a man accustomed to the air of the sea, to the independence of a sailor's life, to space, to immensity, to infinity! Monsieur, seventeen months in prison is a greater punishment than is deserved by all the most odious crimes recognized in human speech. Have pity on me, then, and ask for me, not indulgence, but a trial. Monsieur, I ask only for judges; they cannot refuse judgment to one who is accused."

"We shall see," said the inspector; then turning to the governor, "On my word, the poor devil touches me. You must show me the register."

"Certainly; but you will find terrible notes against him."

"Monsieur," continued Dantès, "I know it is not in your power to release me, but you can plead for me, you can have me tried; and that is all I ask."

"Light me," said the inspector.

"Monsieur," cried Dantès, "I can tell by your voice you are touched with pity; tell me at least to hope."

"I cannot tell you that," replied the inspector; "I can only promise to examine into your case."

"Oh, I am free then! I am saved!"

"Who arrested you?"

"M. de Villefort. See him, and hear what he says."

"M. de Villefort is no longer at Marseilles; he is now at Toulouse."

"I am no longer surprised at my detention," murmured Dantès, "since my only protector is removed."

"Had he any cause of personal dislike to you?"

"None; on the contrary, he was very kind to me."

"I can, then, rely on the notes he has left concerning you, or which he may give me?"

"Entirely."

"That is well; wait patiently, then."

Dantès fell on his knees, and murmured a prayer in which he commended to God that man who had descended to his prison, like the Saviour going to deliver the souls in hell. The door closed; but now a new inmate was left with Dantès, — hope.

"Will you see the register at once," asked the governor, "or proceed to the other cell?"

"Let us visit them all," said the inspector. "If I once mounted the stairs, I should never have the courage to descend."

"Ah, this one is not like the other; and his madness is less affecting than the reason of his neighbor."

"What is his folly?"

"He fancies that he possesses an immense treasure. The first year he offered Government a million livres for his release; the second, two; the third, three; and so on progressively. He is now in his fifth year of captivity; he will ask to speak to you in private, and offer you five millions."

"Ah, that is indeed quite interesting. And what is the name of this millionnaire?"

"The Abbé Faria."

"No. 27," said the inspector.

"It is here; unlock the door, Antoine."

The turnkey obeyed, and the inspector gazed curiously into the chamber of "the mad abbé." In the centre of the cell, in a circle traced upon the floor with a fragment of plaster detached from the wall, sat a man whose tattered garments scarcely covered him. He was drawing in this circle geometrical lines, and seemed as much absorbed in his problem as Archimedes when the soldier of Marcellus slew him. He did not move at the sound of the door, and continued his problem until the flash of the torches lighted up with an unwonted glare the sombre walls of his cell; then, raising his head, he perceived with astonishment the number of persons in his cell. He hastily seized the coverlid of his bed, and wrapped it round him.

"What do you demand?" said the inspector.

"I, Monsieur!" replied the abbé, with an air of surprise, "I demand nothing."

"You do not understand," continued the inspector; "I am sent here by Government to visit the prisons, and hear the requests of the prisoners."

"Oh, that is different," cried the abbé; "and we shall understand each other, I hope."

"There, now," whispered the governor, "he begins just as I told you he would."

"Monsieur," continued the prisoner, "I am the Abbé Faria, born at Rome. I was for twenty years Cardinal Spada's secretary; I was arrested — why I know not — in 1811; since then I have demanded my liberty from the Italian and French governments."

"Why from the French Government?"

"Because I was arrested at Piombino; and I presume that, like Milan and Florence, Piombino has become the capital of some French department."

The inspector and the governor looked at each other with a smile.

"The devil! my good fellow," said the inspector, "your news from Italy is not fresh!"

"It dates from the day on which I was arrested," returned the Abbé Faria; "and as the emperor had created the kingdom of Rome for his infant son, I presume that he has realized the dream of Machiavel and Cæsar Borgia, which was to make Italy one solid kingdom."

"Monsieur," returned the inspector, "Providence has changed this gigantic plan which you advocate so warmly."

"It is the only means of rendering Italy happy and independent."

"Very possibly; but I have not come to take with you a course in ultramontane politics; I have come to ask you if you have any complaints to make in regard to food and lodging."

"The food is the same as in other prisons, — that is, very bad; the lodging is very unwholesome, but on the whole passable for a dungeon. No matter about that; what I would speak of is a secret which I have to reveal of the greatest importance."

"We are coming to the point," whispered the governor.

"It is for that reason I am delighted to see you," continued the abbé, "although you have disturbed me in a most important calculation, which if it succeeded would possibly change Newton's system. Could you allow me a few words in private?"

"What did I tell you?" said the governor.

"You knew him," returned the inspector.

"What you ask is impossible, Monsieur," continued he, addressing Faria.

"But," said the abbé, "I would speak to you of a large sum, amounting to five millions."

"The very sum you named," whispered, in his turn, the inspector.

"However," continued Faria, perceiving the inspector was about to depart, "it is not absolutely necessary we should be alone; Monsieur the Governor can be present."

"Unfortunately," said the governor, "I know beforehand what you are about to say; it concerns your treasures, does it not?"

Faria fixed his eyes on him with an expression that would have convinced any one else of his sanity. "Doubtless," said he; "of what else should I speak?"

"Monsieur the Inspector," continued the governor, "I can tell you the story as well, for it has been dinned in my ears for the last four or five years."

"That proves," returned the abbé, "that you are like those of whom the Bible speaks, who have eyes and see not, who have ears and hear not."

"The Government does not want your treasures," replied the inspector; "keep them until you are liberated."

The abbé's eyes glistened; he seized the inspector's hand. "But if I am not liberated," cried he, "if, contrary to all justice, I am kept in this dungeon, if I die here without having disclosed to any one my secret, that treasure will be lost! Would it not be better that the Government should get some profit from it, and myself also? I will go as far as six millions, Monsieur; yes, I will relinquish six millions, and content myself with what remains, if I may gain my liberty."

"On my word," said the inspector, in a low tone, "had I not been told beforehand this man was mad, I should believe what he says."

"I am not mad!" replied Faria, who, with that acuteness of hearing peculiar to prisoners, had not lost one of the inspector's words. "The treasure I speak of really exists; and I offer to sign a treaty with you in which I promise to lead you to the spot where you shall dig,

and if I deceive you, bring me here again, — I ask no more."

The governor laughed. "Is the spot far from here?"

"A hundred leagues."

"It is not a bad idea," said the governor. "If every prisoner took it into his head to travel a hundred leagues, and their guardians consented to accompany them, they would have a capital chance of escaping."

"The scheme is well known," said the inspector; "and Monsieur the Abbé has not even the merit of its invention." Then turning to Faria, "I inquired if you are well fed?" said he.

"Swear to me," replied Faria, "to free me, if what I tell you prove true, and I will stay here while you go to the spot."

"Are you well fed?" repeated the inspector.

"Monsieur, you run no risk, for, as I told you, I will stay here; so there is no chance of my escaping."

"You do not reply to my question," replied the inspector, impatiently.

"Nor you to mine," cried the abbé. "A curse upon you, then! as upon the other dolts who have refused to believe me. You will not accept my gold; I will keep it for myself. You refuse me my liberty; God will give it me. Go! I have nothing more to say." And the abbé, casting away his coverlid, resumed his place, and continued his calculations.

"What is he doing there?" said the inspector.

"Counting his treasures," replied the governor.

Faria replied to this sarcasm by a glance of profound contempt.

They went out, and the turnkey closed the door behind them.

"He has been wealthy once, perhaps," said the inspector

"Or dreamed he was, and awoke mad."

"After all," said the inspector, with the naïveté of corruption, "if he had been rich, he would not have been here."

Thus ended the adventure for the Abbé Faria. He remained in his cell, and this visit only increased the belief of his insanity.

Caligula or Nero, those great treasure-seekers, those desirers of the impossible, would have accorded to the poor wretch in exchange for his wealth the liberty and the air he so earnestly prayed for. But the kings of modern ages, retained within the limits of probability, have no longer the courage of their desires. They fear the ear that hears their orders and the eye that scrutinizes their actions. Formerly kings believed themselves, or at least called themselves, sons of Jupiter, and retained in some degree the manners of the god their father. What takes place beyond the clouds is not readily controlled; but the kings of to-day hold themselves answerable to all persons.

It has always been against the policy of despotic governments to suffer the victims of their policy to reappear. As the Inquisition rarely suffered its victims to be seen with their limbs distorted and their flesh lacerated by torture, so madness is always concealed in its cell, or should it depart, it is conveyed to some gloomy hospital, where the doctor recognizes neither man nor mind in the deformed remnant of a human being which the jailer delivers to him. The very madness of the Abbé Faria, gone mad in prison, condemned him to perpetual captivity.

The inspector kept his word with Dantès. He examined the register, and found the following note concerning him:

EDMOND DANTÈS. { Violent Bonapartist; took an active part in the return from Elba.
The greatest watchfulness and care to be exercised.

This note was in a different hand from the rest, which proved it had been added since his confinement. The inspector could not contend against this accusation; he simply wrote, "Nothing to be done."

That visit had, so to speak, recalled Dantès to life. Since he had entered the prison he had forgotten to count the days; but the inspector had given him a new date, and he had not forgotten it. He wrote on the wall with a piece of plaster broken from the ceiling, "July 30, 1816," and from that time he made a mark every day, in order not to lose his reckoning again. Days and weeks passed away, then months; Dantès still waited. He at first expected to be freed in a fortnight; this fortnight expired. He then reflected that the inspector would do nothing until his return to Paris, and that he would not reach there until his circuit was finished; he therefore fixed upon three months. Three months passed away, then six more. During all these months no favorable change had taken place; and Dantès began to fancy the inspector's visit was but a dream, an illusion of the brain.

At the expiration of a year the governor was removed; he had obtained the government of Ham. He took with him several of his subordinates, and among them Dantès's jailer. A new governor arrived. It would have been too tedious to acquire the names of the prisoners; he learned their numbers instead. This horrible place consisted of fifty chambers; their inhabitants were designated by the number of their chamber. And the unhappy young man was no longer called Edmond Dantès; he was now "No. 34."

CHAPTER XV.

NO. 34 AND NO. 27.

Dantès passed through all the degrees of misfortune that prisoners forgotten in their dungeon suffer. He commenced with pride, — a natural consequence of hope and a consciousness of innocence; then he began to doubt his own innocence, — a doubt which justified in some measure the governor's belief in his mental alienation; and then he fell from the height of his pride, — he prayed, not yet to God, but to men. The unhappy man, who should begin by seeking the Lord, puts trust in him only after exhausting all other hopes.

Dantès prayed, then, that he might be removed from his present dungeon into another, — for a change, however disadvantageous, was still a change, and would afford him some distraction. He entreated to be allowed to walk about, to have books and instruments. Nothing was granted; no matter, he asked all the same. He accustomed himself to speak to his new jailer, although he was, if possible, more taciturn than the former; but still, to speak to a man, even though mute, was something. Dantès spoke for the sake of hearing his own voice; he had tried to speak when alone, but the sound of his voice terrified him. Often, before his captivity, Dantès's mind had revolted at the idea of those assemblages of prisoners, composed of thieves, vagabonds, and murderers. He now wished to be among them, in order to see some other face besides that of his jailer, who would not speak to him;

he sighed for the galleys, with their infamous costume, their chain, and the brand on the shoulder. The galley-slaves breathed the fresh air of heaven, and saw each other. They were very happy. He besought the jailer one day to let him have a companion, were it even the mad abbé.

The jailer, though rude and hardened by the constant sight of so much suffering, was yet a man. At the bottom of his heart he had often compassionated the unhappy young man who suffered thus; and he laid the request of No. 34 before the governor. But the latter, as prudent as if he had been a politician, imagined that Dantès wished to conspire or attempt an escape, and refused his request. Dantès had exhausted all human resources; he then turned to God.

All the pious ideas that had been so long forgotten returned. He recollected the prayers his mother had taught him, and discovered in them a meaning until then unknown to him; for in prosperity prayers seem but a mere assemblage of words, until the day when misfortune comes to explain to the unhappy sufferer the sublime language by which he invokes the pity of Heaven! He prayed, not with fervor, but with rage. He prayed aloud, no longer terrified at the sound of his voice. Then he fell into a species of trance. He saw God listening to every word he uttered; he laid every action of his life before the Almighty, proposed tasks to accomplish, and at the end of every prayer introduced the entreaty oftener addressed to man than to God, "Forgive us our trespasses as we forgive them that trespass against us." Spite of his earnest prayers, Dantès remained a prisoner.

Then a gloomy feeling took possession of him. He was simple, and without education; he could not, therefore, in the solitude of his dungeon and of his own thoughts,

reconstruct the ages that had passed, reanimate the nations that had perished, and rebuild the ancient cities that imagination renders so vast and stupendous, and that pass before our eyes, illuminated by the fires of heaven, as in Martinn's pictures. He could not do this, his past life was so short, his present so melancholy, and his future so doubtful. Nineteen years of light to reflect upon in eternal darkness! No distraction could come to his aid; his energetic spirit, that would have exulted in thus revisiting the past, was imprisoned like an eagle in a cage. He clung to one idea, — that of his happiness, destroyed without apparent cause by an unheard-of fatality; he considered and reconsidered this idea, devoured it (so to speak) as Ugolino devours the skull of the Archbishop Roger in the Inferno of Dante.

Rage succeeded to asceticism. Dantès uttered blasphemies that made his jailer recoil with horror, dashed himself furiously against the walls of his prison; he turned his fury against everything around him, and especially against himself, against the least thing that annoyed him, — a grain of sand, a straw, or a breath of air. Then the letter of denunciation which Villefort had showed to him recurred to his mind, and every line seemed visible in fiery letters on the wall, like the *Mene, Tekel, Upharsin* of Belshazzar. He said to himself that it was the enmity of man, and not the vengeance of Heaven, that had thus plunged him into the deepest misery. He devoted these unknown persecutors to the most horrible tortures he could imagine, and found them all insufficient, because after torture came death, and after death, if not repose, at least that insensibility that resembles it.

By dint of constantly dwelling on the idea that repose was death, and that in order to punish cruelly other tortures than death must be invented, he began to reflect

on suicide. Unhappy he who on the brink of misfortune broods over these ideas! The idea of suicide is one of those dead seas that seem clear and smooth to the eye; but he who unwarily ventures within its embrace finds himself entangled in a quagmire that attracts and swallows him. Once thus ensnared, unless the protecting hand of God snatch him thence, all is over, and his struggles but tend to hasten his destruction. This state of mental anguish is, however, less terrible than the sufferings that precede and the punishment that perhaps awaits it; it is a sort of consolation that points to the yawning abyss, at the bottom of which is darkness.

Edmond found some solace in this idea. All his sorrows, all his sufferings, with their train of gloomy spectres, fled from his cell when the angel of death seemed about to enter. Dantès reviewed with composure his past life, and looking forward with terror to his future, chose that middle line that seemed to afford him a refuge.

"Sometimes," said he, "in my voyages, when I was still a man, free and powerful, and commanded other men, I have seen the heavens become overcast, the sea rage and foam, the storm arise, and like a monstrous bird cover the sky with its wings. Then I felt that my vessel was a vain refuge, for like a feather in the hand of a giant, it trembled and shook before the tempest. Soon the fury of the waves and the sight of the sharp rocks announced the approach of death, and death then terrified me; and I used all my skill and intelligence as a man and a sailor in a struggle against the Almighty! I did so because I was happy; because a return to life was a return to enjoyment; because I had not courted that death, had not chosen it; because this repose on a bed of rocks and seaweed seemed terrible; because I was unwilling that I, a creature made in the image of God, should serve for

food to the gulls and ravens. But now it is different. I have lost all that bound me to life; death smiles and invites me to repose. I die after my own manner, I die exhausted and broken-spirited, as I fall asleep after one of those evenings of despair and rage when I have paced three thousand times round my cell."

No sooner had this idea taken possession of him than he became more composed; he arranged his couch to the best of his power, ate and slept little, and found this existence almost supportable, because he felt he could throw it off at pleasure, like a worn-out garment. He had two means of dying, — one was to hang himself with his handkerchief to the stanchions of the window; the other to refuse food and starve himself. But the former project was repugnant to him. Dantès had always entertained a horror of pirates, who are hung up to the yard-arm; he would not die by what seemed an infamous death. He resolved to adopt the second, and began that day to execute his resolve. Nearly four years had passed away; at the end of the second he had fallen again into ignorance of dates, from which the inspector had lifted him.

Dantès had said, "I wish to die," and had chosen the manner of his death; and fearful of changing his mind, he had taken an oath so to die. "When my morning and evening meals are brought," thought he, "I will cast them out of the window, and I shall be believed to have eaten them."

He kept his word; twice a day he cast out, by the barred aperture, the provisions his jailer brought him, — at first gayly, then with deliberation, and at last with regret. Nothing but the recollection of his oath gave him strength to proceed. Hunger rendered these viands, once so repugnant, appetizing to the eye and exquisite to the sense of smell; sometimes he held the plate in his

hand for an hour at a time, and gazed on the morsel of bad meat, of tainted fish, of black and mouldy bread. The deeper instincts of self-preservation yet strove within him, and occasionally vanquished his resolve; then his dungeon seemed less sombre, his condition less desperate. He was still young, — he was only four or five and twenty; he had nearly fifty years to live. In that vast space of time what unforeseen events might not open his prison door, and restore him to liberty? Then he raised to his lips the repast that, like a voluntary Tantalus, he had refused himself; but he thought of his oath, and that generous nature had too great fear of despising himself to be able to break his oath. He persisted, then, rigorous and pitiless, until at last he had not sufficient force to cast his supper out of the loophole. The next morning he could not see or hear; the jailer feared he was dangerously ill. Edmond hoped he was dying.

The day passed away thus. Edmond felt a species of stupor creeping over him; the gnawing pain at his stomach had ceased; his thirst had abated; when he closed his eyes he saw myriads of lights dancing before them, like the meteors that play about the marshes. It was the twilight of that mysterious country called Death!

Suddenly, about nine o'clock in the evening, Edmond heard a hollow sound in the wall against which he was lying.

So many loathsome animals inhabited the prison that their noise did not in general awake him; but now, whether abstinence had quickened his faculties, or whether the noise was really louder than usual, or whether in that supreme moment everything gained in significance, Edmond raised his head and listened. It was a continual scratching, as if made by a huge claw, a powerful tooth, or some iron instrument attacking the stones.

Although weakened, the young man's brain instantly recurred to the idea that haunts all prisoners, — liberty! It seemed to him that Heaven had at length taken pity on him, and had sent this noise to warn him on the very brink of the abyss. Perhaps one of those beloved ones he had so often thought of was thinking of him, and striving to diminish the distance that separated them.

No, no! doubtless he was deceived, and it was but one of those dreams that hover at the gate of death!

Edmond still heard the sound. It lasted about three hours; he then heard a noise of something falling, and all was silent.

Some hours afterwards it began nearer and more distinct; Edmond became already interested in that labor, which afforded him companionship. Suddenly the jailer entered.

During the week in which he was forming his resolution to die, and the four days since he began to put his resolve into execution, Edmond had not spoken to this man, had not answered him when he inquired what was the matter with him, and had turned his face to the wall when he looked too curiously at him; but now the jailer might hear this noise, and taking alarm, might put an end to it, thus destroying a ray of something like hope that soothed his last moments.

The jailer brought him his breakfast. Dantès raised himself up, and began to speak on all possible subjects, — on the bad quality of his food, on the coldness of his dungeon, grumbling and complaining in order to have an excuse for speaking louder, and wearying the patience of the jailer, who that very day had solicited some broth and white bread for his prisoner, and had brought it to him.

Fortunately the jailer fancied that Dantès was delirious; and placing his food on the rickety table, he with-

drew. Free at last, Edmond again eagerly listened. The noise began again, and was now so distinct that he could hear it without effort.

"There can be no doubt," thought he; "it is some prisoner who is striving to obtain his freedom. Oh, if I were with him how I would help!"

Suddenly a cloud darkened that dawn of hope in a mind so used to misfortune that it could scarcely understand hope; the idea possessed him that the noise arose from the workmen the governor had ordered to repair the neighboring dungeon.

It was easy to ascertain this; but how could he risk the question? It was easy to call his jailer's attention to the noise, and watch his countenance as he listened; but might he not by this means betray precious hopes for a short-lived satisfaction? Unfortunately, Edmond's brain was still so feeble that he could not bend his thoughts to anything in particular.

He saw but one means of restoring lucidity and clearness to his judgment. He turned his eyes towards the soup his jailer had brought him, rose, staggered towards it, raised the vessel to his lips, and drank off the contents with an indescribable sensation of comfort; then he had the courage to abstain. He had heard that shipwrecked persons had died through having eagerly devoured too much food. Edmond replaced on the table the bread he was about to devour, and returned to his couch; he no longer wished to die. He soon felt that his ideas became again collected; he could think, and strengthen his thoughts by reasoning. Then he said to himself, "I must put this to the test, but without compromising anybody. If it is a workman, I need but knock against the wall, and he will cease to work in order to find out who is knocking and why he does so; but as his occupation is

sanctioned by the governor, he will soon resume it. If, on the contrary, it is a prisoner, the noise I make will alarm him; he will cease, and not resume until he thinks every one is asleep."

Edmond rose again, but this time his legs did not tremble, and his eyes were free from mists; he advanced to a corner of his dungeon, detached a stone loosened by the moisture, and with it knocked against the wall at the place where the noise was most audible. He struck thrice; at the first blow the sound ceased, as if by magic.

Edmond listened intently. An hour passed, two hours passed, and no sound was heard from the wall, — all was silent there.

Full of hope, Edmond swallowed a few mouthfuls of bread, drank some water, and thanks to the excellence of his constitution, found himself well-nigh recovered.

The day passed away in utter silence; night came without the noise having recommenced.

"It is a prisoner!" said Edmond, joyfully.

The night passed in unbroken silence. Edmond did not close his eyes.

In the morning the jailer brought his rations — he had already devoured those of the previous day; he ate these, listening anxiously for the sound, walking round and round his cell, shaking the iron bars of the loophole, restoring by exercise vigor and agility to his limbs, and preparing himself thus for what might lie before him. At intervals he listened for a recurrence of the noise, and grew impatient at the prudence of the prisoner, who did not guess he had been disturbed by a captive as anxious for liberty as himself.

Three days passed, — seventy-two mortal hours, reckoned minute by minute!

At length, one evening just after the jailer's last visit,

as for the hundredth time Dantes placed his ear against the wall, he fancied that he heard an almost imperceptible movement among the stones. He recoiled from the wall, walked up and down his cell to collect his thoughts, and replaced his ear at the same spot.

There could be no doubt that something was taking place on the other side; the prisoner had discovered the danger, and to continue his work in greater security, had substituted the lever for the chisel.

Encouraged by this discovery, Edmond determined to assist the indefatigable laborer. He began by moving his bed, behind which it seemed to him the work of deliverance was going on, and sought with his eyes for something with which he might pierce the wall, penetrate the cement, and displace a stone.

He saw nothing. He had no knife or sharp instrument; the grating of his window alone was of iron, and he had too often assured himself of its solidity. All his furniture consisted of a bed, a chair, a table, a pail, and a jug. The bed had iron clamps; but they were screwed to the wood, and it would have required a screw-driver to take them off. The table and chair had nothing that would serve; the pail had had a handle, but that had been removed. There remained but one resource, which was to break the jug, and with one of the sharp fragments attack the wall. He let the jug fall on the floor, and it broke in pieces. He concealed two or three of the sharpest fragments in his bed, leaving the rest on the floor. The breaking of his jug was too natural an accident to excite suspicion. He had all the night to work in, but in the darkness he could not do much, and he soon perceived that his instrument was blunted against something hard; he pushed back his bed, and awaited the day. With hope, patience had returned to him.

All night he heard the subterranean workman, who continued to mine his way. The day came; the jailer entered. Dantès told him the jug had fallen from his hands in drinking, and the jailer went grumblingly to fetch another, without giving himself the trouble to remove the fragments of the broken one. He returned speedily, recommended the prisoner to be more careful, and departed.

Dantès heard joyfully the key grate in the lock; he listened until the sound of steps died away, and then, hastily displacing his bed, saw by the faint light that penetrated into his cell that he had labored uselessly the previous evening in attacking the stone instead of removing the plaster that surrounded it. The damp had rendered it friable, and he saw joyfully the plaster detach itself, — in small morsels, it is true; but at the end of half an hour he had scraped off a handful. A mathematician might have calculated that in two years, supposing that the rock was not encountered, a passage twenty feet long and two feet broad might be formed. The prisoner reproached himself with not having thus employed the hours which he had passed in prayers and despair. In the six years — as he reckoned — of his imprisonment, what might he not have accomplished?

In three days Dantès had succeeded, with the utmost precaution, in removing the cement and exposing the stone. The wall was formed of rough stones, to give solidity to which were imbedded at intervals blocks of hewn stone. It was one of these he had uncovered, and which he must remove from its sockets. He strove to do so with his nails, but they were too weak; the fragments of the jug, inserted in the opening, broke, and after an hour of useless toil he paused. Was he to be thus stopped at the beginning, and was he to wait inactive until his

neighbor, weary, perhaps, with toil, had accomplished everything? Suddenly an idea occurred to him; he smiled, and the perspiration dried on his forehead.

The jailer always brought Dantès's soup in an iron saucepan; this saucepan contained the soup of a second prisoner, — for Dantès had remarked that it was either quite full or half empty, according as the turnkey gave it to himself or his companion first. The handle of this saucepan was of iron; Dantès would have given ten years of his life in exchange for it.

The jailer poured the contents of this saucepan into Dantès's plate, who, after eating his soup with a wooden spoon, washed the plate, which thus served for every day. In the evening Dantès placed his plate on the ground near the door; the jailer, as he entered, stepped on it and broke it. This time he could not blame Dantès. He had done wrong in leaving it there, but the jailer was at fault in not noticing where he stepped.

The jailer therefore contented himself with grumbling. Then he looked about him for something to pour the soup into; Dantès's whole furniture consisted of one plate, — there was no alternative.

"Leave the saucepan," said Dantès; "you can take it away when you bring me my breakfast." This advice was to the jailer's taste, as it spared him the necessity of ascending, descending, and ascending again. He left the saucepan.

Dantès was beside himself with joy. He rapidly devoured his food, and after waiting an hour, lest the jailer should change his mind and return, he removed his bed, took the handle of the saucepan, inserted the point between the hewn stone and rough stones of the wall, and employed it as a lever. A slight oscillation showed Dantès that his plan was a good one. At the end of an hour the

stone was extricated from the wall, leaving a cavity of a foot and a half in diameter.

Dantès carefully collected the plaster, carried it into the corners of his cell, and covered it with earth. Then, wishing to make the best use of this night, in which chance, or rather his own stratagem, had placed so precious an instrument in his hands, he continued to work without ceasing. At the dawn of day he replaced the stone, pushed his bed against the wall, and lay down. The breakfast consisted of a piece of bread; the jailer entered and placed the bread on the table.

"Well, you do not bring me another plate," said Dantès.

"No," replied the turnkey, "you destroy everything. First you break your jug, then you make me break your plate; if all the prisoners followed your example the Government would be ruined. I shall leave you the saucepan and pour your soup into that; under that arrangement you will perhaps avoid breaking dishes."

Dantès raised his eyes to heaven and clasped his hands beneath the coverlid. He felt more gratitude for the possession of this piece of iron than he had ever felt for anything. He had however remarked that the prisoner on the other side had ceased to labor. No matter, this was a greater reason for proceeding; if his neighbor would not come to him, he would go to him. All day he toiled on untiringly, and by the evening he had succeeded in extracting ten handfuls of plaster and fragments of stone. When the hour for his jailer's visit arrived, Dantès straightened the handle of the saucepan and put that receptacle in its accustomed place. The turnkey poured into it the customary ration of soup and meat, or rather of soup and fish, for it was a fast day; three times a week the prisoners were made to fast. This would have been a

method of reckoning time, had not Dantès long ceased to do so. Having poured out the soup, the turnkey retired. Dantès wished to ascertain whether his neighbor had really ceased to work. He listened; all was silent, as it had been for the last three days. Dantès sighed; it was evident that his neighbor distrusted him. However, he toiled on all the night without being discouraged; but after two or three hours he encountered an obstacle. The iron made no impression, but glided on a smooth surface; Dantès touched it with his hands, and found it was a beam. This beam crossed, or rather blocked up, the hole Dantès had made; it was necessary, therefore, to dig above or under it. The unhappy young man had not expected this obstacle. "Oh, my God! my God!" murmured he, "I have so earnestly prayed to thee that I hoped my prayers had been heard. After having deprived me of my liberty, after having denied to me the repose of death, after having recalled me to existence, — my God! have pity on me, and do not let me die in despair!"

"Who talks of God and despair at the same time?" said a voice that seemed to come from beneath the earth, and deadened by the distance, sounded hollow and sepulchral in the young man's ears. Edmond's hair stood on end, and he recoiled on his knees.

"Ah!" said he, "I hear a human voice." He had not heard any one speak save his jailer for four or five years; and to a prisoner the jailer is not a man, — he is a living door added to his door of oak, a barrier of flesh and blood added to his barriers of iron.

"In the name of Heaven," cried Dantès, "speak again, though the sound of your voice terrifies me; who are you?"

"Who are you?" said the voice.

"An unhappy prisoner," replied Dantès, who made no hesitation in answering.

"Of what country?"

"A Frenchman."

"Your name?"

"Edmond Dantès."

"Your profession?"

"A sailor."

"How long have you been here?"

"Since the 28th of February, 1815."

"Your crime?"

"I am innocent."

"But of what are you accused?"

"Of having conspired to aid the emperor's return."

"What! the emperor's return? The emperor is no longer on the throne, then?"

"He abdicated at Fontainebleau in 1814, and was sent to the island of Elba. But how long have you been here that you are ignorant of all this?"

"Since 1811."

Dantès shuddered; this man had been four years longer than himself in prison.

"Do not dig any more," said the voice; "only tell me how high up is your excavation?"

"On a level with the floor."

"How is it concealed?"

"Behind my bed."

"Has your bed been moved since you have been a prisoner?"

"No."

"What does your chamber open on?"

"A corridor."

"And the corridor?"

"On the court."

"Alas!" murmured the voice.

"Oh, what is the matter?" cried Dantès.

"I am deceived; and the imperfection of my plans has ruined all. An error of a line in the plan has been equivalent to fifteen feet in reality, and I took the wall you are mining for the wall of the fortress."

"But then you would be close to the sea?"

"That is what I hoped."

"And supposing you had succeeded?"

"I should have thrown myself into the sea, gained one of the islands near here,—the Isle de Daume or the Isle de Tiboulen,—and then I should have been safe."

"Could you have swum so far?"

"Heaven would have given me strength; and now all is lost!"

"All?"

"Yes; stop up your excavation carefully. Do not work any more; and wait until you hear from me."

"Tell me, at least, who you are."

"I am—I am No. 27."

"You mistrust me, then?" said Dantès. He fancied he heard a bitter laugh proceed from the unknown.

"Oh, I am a Christian," cried Dantès, guessing instinctively that this man meant to abandon him. "I swear to you by Christ that I will let them kill me rather than suffer your executioners and mine to get a glimpse of the truth; but in the name of Heaven, do not deprive me of your presence, do not withdraw your voice from me, or I swear to you — for I have reached the end of my endurance — that I will dash my brains out against the wall, and you will have my death to reproach yourself with."

"How old are you? Your voice is that of a young man?"

"I do not know my age, for I have not counted the years I have been here. All I know is that I was just

nineteen when I was arrested, the 28th of February, 1815."

"Not quite twenty-six!" murmured the voice; "at that age one cannot be a traitor."

"Oh, no, no!" cried Dantès. "I swear to you again, rather than betray you I will let them hew me to pieces!"

"You have done well to speak to me and entreat me, for I was about to form another plan, and leave you; but your age reassures me. I will come again to you. Expect me."

"When?"

"I must calculate our chances; I will give you the signal."

"But you will not leave me; you will come to me, or you will let me go to you. We will escape together, and if we cannot escape we will talk, — you of those whom you love, and I of those whom I love. You must love somebody?"

"No, I am alone in the world."

"Then you will love me. If you are young, I will be your comrade; if you are old, I will be your son. I have a father, who is seventy if he yet lives; I love only him and a young girl called Mercédès. My father has not yet forgotten me, I am sure; but God alone knows if she loves me still. I shall love you as I loved my father."

"It is well," returned the voice; "to-morrow."

These few words were uttered with an accent that left no doubt of his sincerity. Dantès rose, buried the fragments with the same precaution as before, and pushed back his bed against the wall. He then gave himself up to his happiness. He would no longer be alone; he was perhaps about to regain his liberty. At the worst, if he remained a prisoner, he would have a companion; and captivity that is shared is but half captivity.

All day Dantès walked up and down his cell, his heart bounding with joy. From time to time his joy stifled him; he sat down on his bed, pressing his hand on his breast. At the slightest noise he bounded towards the door. Once or twice the fear crossed his mind that he might be separated from this unknown, whom he loved already. In that case his resolution was formed: when the jailer moved his bed and stooped to examine the opening, he would kill him with his water-jug. He would be condemned to die, but he was already about to die of grief and despair when this miraculous noise recalled him to life.

The jailer came in the evening; Dantès was on his bed. It seemed to him that thus he better guarded the unfinished opening. Doubtless there was a strange expression in his eyes, for the jailer said, "Come, are you going mad again?"

Dantès did not answer; he feared that the emotion of his voice would betray him. The jailer retired, shaking his head. The night came; Dantès hoped that his neighbor would profit by the silence to address him, but he was mistaken. The next morning, however, just as he removed his bed from the wall, he heard three knocks; he threw himself on his knees.

"Is it you?" said he; "I am here."

"Is your jailer gone?"

"Yes," said Dantès; "he will not return until the evening. We have twelve hours of liberty."

"I can work, then?" said the voice.

"Oh, yes, yes; this instant, I entreat you!"

In an instant the portion of the floor on which Dantès (half-buried in the opening) was leaning his two hands, began to yield under him; he cast himself back, while a mass of stones and earth disappeared in a hole that opened

beneath the aperture he himself had formed. Then from the bottom of this passage, the depth of which it was impossible to measure, he saw appear, first the head, then the shoulders, and lastly the body of a man, who sprang lightly into his cell.

CHAPTER XVI.

A LEARNED ITALIAN.

DANTÈS received in his arms the friend so long and ardently desired, and drew him towards the window, in order to obtain a better view of his features by the aid of the imperfect light that struggled through the grating of the prison. He was a man of small stature, with hair blanched rather by suffering and sorrow than by years, with deep-set, penetrating eyes, almost buried beneath the thick gray eyebrows, and a long (and still black) beard reaching down to his breast. His worn countenance, deeply furrowed by care, joined to the bold outline of his strongly-marked features, announced a man more accustomed to exercise his moral faculties than his physical strength. Large drops of perspiration were now standing on his brow, while his garments hung about him in such rags as to render it useless to form a guess as to their primitive description.

The stranger might have numbered sixty or sixty-five years; but a certain vigor in his movements made it probable that he was aged more by long captivity than by mere lapse of years. He received the enthusiastic greeting of his young acquaintance with evident pleasure; his chilled affections seemed rekindled and invigorated by contact with that glowing soul. He thanked him with grateful cordiality for his kindly welcome, although his disappointment must have been severe on finding another dungeon where he had expected to find liberty.

"Let us first see," said he, "whether it is possible to remove the traces of my entrance here; all our security depends upon our jailers' being entirely ignorant of it." Advancing to the opening, he stooped and raised the stone as easily as though it had not weighed an ounce; then, fitting it into its place, he said, —

"You removed this stone very carelessly; but I suppose you had no tools to aid you."

"Why," exclaimed Dantès, with astonishment, "do you possess any?"

"I made myself some; and with the exception of a file, I have all that are necessary, — a chisel, pincers, and lever."

"Oh, I should like to see these products of your industry and patience!"

"Well, in the first place, here is my chisel." So saying, he displayed a sharp strong blade, with a handle made of beechwood.

"And with what did you contrive to make that?" inquired Dantès.

"With one of the clamps of my bedstead; and this very tool has sufficed me to hollow out the road by which I came hither, a distance of at least fifty feet."

"Fifty feet!" re-echoed Dantès, with a species of terror.

"Do not speak so loud, young man; don't speak so loud! It frequently occurs in a state prison like this that persons are stationed outside the doors of the cells purposely to overhear the conversation of the prisoners."

"But they believe I am shut up alone here."

"That makes no difference."

"And you say that you penetrated a length of fifty feet to arrive here?"

"I do; that is about the distance that separates your

chamber from mine. Only, unfortunately, I did not curve aright; for want of the necessary geometrical instruments to calculate my scale of proportion, instead of taking an ellipsis of forty feet, I have made fifty. I expected, as I told you, to reach the outer wall, pierce through it, and throw myself into the sea; I have, however, kept along the corridor, on which your chamber opens, instead of going beneath it. My labor is all in vain, for I find that the corridor looks into a courtyard filled with soldiers."

"That's true," said Dantès; "but the corridor you speak of bounds only *one* side of my cell; there are three others. Do you know anything of their situation?"

"This one is built against the solid rock; and it would take ten experienced miners, duly furnished with the requisite tools, as many years to penetrate it. This other wall adjoins the lower part of the governor's apartments, and were we to work our way through, we should only get into some lock-up cellars, where we must necessarily be recaptured. The fourth and last side of your cell faces — stop a minute; now what does it face?"

The side which thus excited curiosity was the one in which was fixed the loophole by which the light was admitted into the chamber. This loophole, which gradually diminished as it approached the outside, until there remained only an opening through which a child could not have passed, was for better security furnished with three iron bars, so as to quiet all apprehensions even in the mind of the most suspicious jailer as to the possibility of a prisoner's escape. As the stranger spoke, he dragged the table beneath the window. "Climb up," said he to Dantès.

The young man obeyed, mounted on the table, and divining the intentions of his companion, placed his back securely against the wall and held out both hands. The

stranger, whom as yet Dantès knew only by the number of his cell, sprang up with an agility by no means to be expected in a person of his apparent age, and with the easy movement of a cat or a lizard, climbed from the table to the outstretched hands of Dantès, and from them to his shoulders; then, bending himself almost double, — for the ceiling of the dungeon prevented his holding himself erect, — he managed to slip his head through the top bar of the window, so as to be able to command an unobstructed view from top to bottom.

An instant afterwards he hastily drew back his head, saying, "I thought so!" and sliding from the shoulders of Dantès as dexterously as he had ascended, he nimbly leaped from the table to the ground.

"What did you expect to find?" asked the young man, in an anxious tone, in his turn descending from the table.

The elder prisoner appeared to meditate. "Yes," said he at length, "it is so. This side of your chamber looks out upon a kind of open gallery, where patrols are continually passing, and sentries keep watch day and night."

"Are you quite sure of that?"

"Certain. I saw the soldier's shako and the top of his musket; that made me draw in my head so quickly, — for I was fearful he might also see me."

"Well?" inquired Dantès.

"You perceive then the utter impossibility of escaping through your dungeon?"

"Then?" pursued the young man, with a questioning accent.

"Then," answered the elder prisoner, "the will of God be done!" and as the old man slowly pronounced those words, an air of profound resignation spread itself over his care-worn countenance. Dantès gazed on the indi-

vidual who could thus philosophically resign hopes so long and ardently nourished, with an astonishment mingled with admiration.

"Tell me, I entreat you, who you are," said he, at length.

"Willingly," answered the stranger; "if indeed you feel any curiosity respecting me, now that I am powerless to aid you in any way."

"You can console and support me, — for you appear to me to be a strong man among the strong."

The stranger smiled sadly. "Then listen," said he, "I am the Abbé Faria, and have been imprisoned in this Château d'If since the year 1811; previously to which I had been confined for three years in the fortress of Fenestrelle. In the year 1811 I was transferred to Piedmont in France. At this period I learned that the destiny which seemed subservient to every wish formed by Napoleon had bestowed on him a son, named King of Rome even in his cradle. I was very far then from expecting the change of which you have just informed me; namely, that four years afterwards this colossus of power would be overthrown. Then who reigns in France at this moment, — Napoleon II.?"

"No, Louis XVIII."

"The brother of Louis XVI.! How inscrutable are the ways of Providence! For what great and mysterious purpose has it pleased Heaven to abase the man once so elevated, and raise up the individual so beaten down and depressed?"

Dantès's whole attention was riveted on a man who could thus forget his own misfortunes while occupying himself with the destinies of others.

"But so it was," continued he, "in England. After Charles I. came Cromwell; to Cromwell succeeded Charles

II., and then James II., who was succeeded by some son-in-law, some relative, some prince of Orange, — a stadtholder who made himself king; and then, new concessions to the people, then a constitution, then liberty! You will see that, young man," said he, turning towards Dantès with the kindling gaze of a prophet; "you are still young enough, — you will see it."

"Yes, if ever I get out of prison!"

"True," replied Faria, "we are prisoners; but I forget this sometimes, and there are even moments when my mental vision transports me beyond these walls, and I fancy myself at liberty."

"But wherefore are you here?"

"Because in 1807 I meditated the very scheme Napoleon wished to realize in 1811; because, like Machiavel, I desired to alter the political face of Italy, and instead of allowing it to be split up into a number of petty principalities, each held by some weak or tyrannical ruler, I sought to form one large, compact, and powerful empire; and lastly, because I fancied I had found my Cæsar Borgia in a crowned simpleton, who feigned to enter into my views only to betray me. It was projected equally by Alexander VI. and Clement VII.; but it will never succeed now, for they attempted it fruitlessly, and Napoleon was unable to complete his work. Italy seems fated to be unlucky." The old man uttered these last words in a tone of deep dejection, and his head fell listlessly on his breast.

To Dantès all this was incomprehensible; he did not understand how a man could risk his life for interests such as these. Napoleon, indeed, he knew something of, inasmuch as he had seen and spoken with him; but Clement VII. and Alexander VI. he had never heard of.

"Are you not," said Dantès, beginning to partake of the jailer's opinion touching the state of the abbé's brain,

"the priest who is considered throughout the Château d'If to be — ill?"

"Mad, you mean, don't you?"

"I did not like to say so," answered Dantès, smiling.

"Well, then," resumed Faria, with a bitter smile, "let me answer your question in full, by acknowledging that I am the poor mad prisoner of the Château d'If, for many years permitted to amuse the different visitants to the prison with what is said to be my insanity; and in all probability I should be promoted to the honor of making sport for the children, if children could be found in an abode devoted like this to suffering and despair."

Dantès remained for a short time mute and motionless; at length he said, "Then you abandon all hope of flight?"

"I perceive its utter impossibility; and I consider it impious to attempt that which the Almighty evidently does not approve."

"Nay, be not discouraged. Would it not be expecting too much to hope to succeed in your first attempt? Why not try to find an opening in another direction?"

"But do you know what I have done, when you talk so lightly of beginning again? In the first place, I was four years making the tools I possess, and have been two years scraping and digging out earth, hard as granite itself; then I had to remove huge stones I should once have deemed impossible to loosen. Whole days have I passed in these titanic efforts, considering my labor well repaid if by night-time I had contrived to carry away a square inch of this hard-bound cement, changed by ages into a substance unyielding as the stones themselves. Then, to conceal the mass of earth and rubbish I dug up, I was compelled to break through a staircase, and throw the fruits of my labor into the hollow part of it; but the well

is now so completely choked up that I scarcely think it would be possible to add another handful of dust without leading to a discovery. Consider also that I fully believed I had accomplished the end and aim of my undertaking, for which I had so exactly husbanded my strength as to make it just hold out to the termination of my enterprise; and just at the moment when I reckoned upon success, my hopes are forever dashed from me. No, I repeat, nothing shall induce me to renew attempts evidently at variance with the Almighty's pleasure."

Dantès held down his head that his companion might not perceive how little of real regret at the failure of the scheme was expressed on his countenance; but in truth, the young man could entertain no other feeling than delight at finding his prison would be no longer solitary or uncheered by human participation.

The abbé rested upon Edmond's bed, while Edmond himself remained standing. Flight had never once occurred to him. There are indeed some things which appear so impossible that the mind does not dwell on them for an instant. To undermine the ground for fifty feet; to devote three years to a labor which if successful would conduct one to a precipice overhanging the sea; to plunge into the waves from a height of fifty or sixty or perhaps a hundred feet, at the risk of being dashed to pieces against the rocks, should the fugitive be fortunate enough to have escaped the balls from the sentinel's musket, and then, these perils past, to have to swim three miles, — these were difficulties so formidable that Dantès had never even dreamed of such a scheme, but had resigned himself to his fate. But the sight of an old man clinging to life with so desperate a courage gave a new direction to his ideas, and inspired him with courage and energy. Another man had attempted what he had not

even thought of trying; another man, not so young nor so strong nor so adroit as he, by the exercise of skill and patience had provided himself with all the tools necessary for that astonishing work, which an erroneous measurement only had brought to nought. Another man had done all that; nothing, then, was impossible to Dantès! Faria had made his way through fifty feet of the prison; Dantès resolved to penetrate through double that distance. Faria, at the age of fifty, had devoted three years to the task; he, who was but half as old, would sacrifice six. Faria, a churchman and philosopher, had not shrunk from risking his life by trying to swim a distance of three miles to reach the isles of Daume, Ratonneau, or Lemaire; should a hardy sailor, an experienced diver, like himself, shrink from a similar task; should he, who had so often for mere amusement's sake plunged to the bottom of the sea to fetch up the bright coral-branch, hesitate to swim a distance of three miles? He could do it in an hour, and how many times had he for pure pastime continued in the water for more than twice as long! At once Dantès resolved to follow the brave example of his energetic companion, and to remember that what has once been done may be done again.

After continuing some time in profound meditation, the young man suddenly exclaimed, "I have found what you were in search of!"

Faria started. "Have you, indeed?" cried he, raising his head with quick anxiety; "pray let me know what it is you have discovered."

"The corridor through which you have bored your way from the cell you occupy extends in the same direction as the outer gallery, does it not?"

"It does."

"And is not above fifteen steps from it?"

"About that."

"Well, then, I will tell you what we must do. We must make a way through the middle of the corridor, like the arm of a cross. This time you will make your measurements more accurately; we shall get out into the gallery you have described, kill the sentinel who guards it, and make our escape. All we require to insure success is courage, which you possess, and strength, in which I am not deficient; as for patience, you have abundantly proved yours, — you shall now see me prove mine."

"One instant, my dear friend," replied the abbé; "it is clear you do not understand the nature of the courage with which I am endowed, and what use I intend making of my strength. As for patience, I think I have abundantly exercised that in taking up again every morning the task of the previous night, and every night beginning again the task of the day. But then, young man, — listen to me, — then I thought I could not be doing anything displeasing to the Almighty in trying to set an innocent being at liberty, — one who had committed no offence and merited no condemnation."

"And have your notions changed?" asked Dantès. "Do you think yourself guilty since you have encountered me?"

"No; but I do not wish to become so. Hitherto I have fancied myself merely waging war against circumstances; now you propose an enterprise against men. I have been able to bore through a wall, or destroy a staircase; but I will not pierce a heart or take away a life."

A slight movement of surprise escaped Dantès. "Is it possible," said he, "that where your liberty is at stake you can be restrained by a scruple such as that?"

"Tell me," replied Faria, "what has hindered you from

knocking down your jailer with a piece of wood torn from your bedstead, dressing yourself in his clothes, and endeavoring to escape?"

"Simply that I never thought of such a scheme," answered Dantès.

"Because," said the old man, "the natural repugnance to the commission of such a crime prevented its bare idea from occurring to you. In all simple and allowable things our natural instincts keep us from deviating from the strict line of duty. The tiger, whose nature teaches him to delight in shedding blood, needs but the organ of smelling to know when his prey is within his reach; he springs upon his victim and tears it to pieces. That is his instinct, and he obeys it; man, on the contrary, shrinks from blood. Not social law only, but natural law is opposed to murder."

Dantès remained confused and silent by this explanation of the thoughts which had unconsciously been working in his mind, or rather soul; for there are thoughts that proceed from the head, and thoughts that emanate from the heart.

"Since my imprisonment," said Faria, "I have gone over in my mind all the most celebrated instances of escape from prison. Attempted escapes have succeeded but rarely. Those that have been crowned with full success have been long meditated upon and carefully arranged,— for instance, the escape of the Duc de Beaufort from the Château de Vincennes, that of the Abbé Dubuquoi from For l'Évêque, and Latude's from the Bastille. Chance frequently affords opportunities we should never ourselves have thought of. Let us, therefore, wait patiently for some favorable moment; rely upon it, you will not find me more backward than yourself in seizing it."

"Ah!" said Dantès, "you might well endure the

tedious delay; you were constantly employed in the task you set yourself, and when weary with toil, you had your hopes to refresh and encourage you."

"I assure you," replied the old man, "I did not turn to that source for recreation or support."

"What did you do, then?"

"I wrote or studied."

"Were you then permitted the use of pens, ink, and paper?"

"Oh, no!" answered the abbé; "I had none but what I made for myself."

"Do you mean to tell me," exclaimed Dantès, "that you have made paper, pens, and ink?"

"Yes."

Dantès looked upon him with admiration; some doubt, however, still lingered in his mind, which was quickly perceived by the penetrating eye of the abbé.

"When you pay me a visit in my cell," said he, "I will show you an entire work, the fruits of the thoughts and reflections of my whole life, — formed in the ruins of the Coliseum of Rome, at the foot of St. Mark's column at Venice, and on the borders of the Arno at Florence. I did not anticipate that sometime my jailers would give me leisure to write them out within the walls of the Château d'If. The work I speak of is called 'A Treatise on the Practicability of forming Italy into one General Monarchy,' and will make one large quarto volume."

"And on what have you written all this?"

"On two of my shirts. I invented a preparation that makes linen as smooth and as easy to write on as parchment."

"You are, then, a chemist?"

"Somewhat; I knew Lavoisier, and was the intimate friend of Cabanis."

"But for such a work you must have needed books; had you any?"

"I possessed nearly five thousand volumes in my library at Rome; but after reading them over many times, I found out that with one hundred and fifty well-chosen books a man possesses a complete analysis of all human knowledge, or at least all that is either useful or desirable to be acquainted with. I devoted three years of my life to reading and studying these one hundred and fifty volumes, till I knew them nearly by heart; so that since I have been in prison, a very slight effort of memory has enabled me to recall their contents as readily as though the pages were open before me. I could recite to you the whole of Thucydides, Xenophon, Plutarch, Titus Livius, Tacitus, Strada, Jornandès, Dante, Montaigne, Shakspeare, Spinosa, Machiavel, and Bossuet. I name only the most important writers."

"You must be acquainted, then, with several languages?"

"Yes, I speak five of the modern tongues; that is to say, German, French, Italian, English, and Spanish. By the aid of ancient Greek I learned modern Greek; I don't speak it so well as I could wish, but I am now studying it."

"You are studying it?" repeated Dantès.

"Yes, I made a vocabulary of the words I knew, turned, re-turned, and arranged them, so as to enable me to express my thoughts with them. I know about one thousand words, all that are absolutely necessary, although I believe there are nearly one hundred thousand in the dictionaries. I cannot hope to be very fluent, but I shall be able to make myself understood, and that is enough."

Stronger grew the wonder of Dantès, who almost fancied he had to do with one gifted with supernatural powers;

still, hoping to find some imperfection which might bring him down to a level with human beings, he added, "But if you were not furnished with pens, how did you manage to write the work you speak of?"

"I made myself some excellent ones, which would be universally preferred to all others if once known. You are aware what huge whitings are served to us on fast-days. Well, I selected the cartilages of the heads of these fishes, and you can scarcely imagine the delight with which I welcomed the arrival of each Wednesday, Friday, and Saturday, as affording me the means of increasing my stock of pens, — for I will freely confess that my historical labors have been my greatest solace and relief. While retracing the past, I forget the present; and while coursing through history, free and independent, I remember no longer that I am a prisoner."

"But the ink," said Dantès, "how have you procured that?"

"I will tell you," replied Faria. "There was formerly a fireplace in my dungeon, but closed up long ere I became an occupant of this prison. Still, it must have been many years in use, for it was thickly covered with a coating of soot; this soot I dissolved in a portion of the wine brought to me every Sunday, and I assure you a better ink cannot be desired. For very important notes, intended to attract special observation, I have pricked one of my fingers, and written with my blood."

"And when," asked Dantès, "will you show me all this?"

"Whenever you please," replied the abbé.

"Oh, then let it be directly!" exclaimed the young man.

"Follow me, then," said the abbé, as he re-entered the subterranean passage, in which he soon disappeared. Dantès followed him.

CHAPTER XVII.

THE ABBÉ'S CHAMBER.

After having passed with tolerable ease through the subterranean passage, which, however, did not admit of their holding themselves erect, the two friends reached the farther end of the corridor, into which the cell of the abbé opened; from that point the opening became much narrower, barely permitting one to creep through on his hands and knees. The floor of the abbé's cell was paved, and it had been by raising one of the stones in the most obscure corner that Faria had been able to commence the laborious task of which Dantès had witnessed the completion. As he entered the chamber of his friend, Dantès cast around one eager and searching glance in quest of the expected marvels, but nothing more than common met his view.

"It is well," said the abbé; "we have some hours before us, — it is now just a quarter past twelve o'clock."

Instinctively Dantès turned round to observe by what watch or clock the abbé had been able so accurately to specify the hour.

"Look at this ray of light which enters by my window," said the abbé, "and then observe the lines traced on the wall. Well, by means of these lines, which are in accordance with the double motion of the earth, as well as the ellipse it describes round the sun, I am enabled to ascertain the precise hour with more minuteness than if I possessed a watch; for that might be broken or deranged

in its movements, while the sun and earth are never out of order."

This last explanation was wholly lost upon Dantès, who had always imagined, from seeing the sun rise from behind the mountains and set in the Mediterranean, that it moved, and not the earth. A double movement in the globe he inhabited, and of which he could feel nothing, appeared to him almost impossible; still, though unable to comprehend the full meaning of his companion's allusions, each word that fell from his lips seemed fraught with the wonders of science, as admirably deserving of being brought fully to light as were the glittering treasures he could just recollect having visited during his earliest youth in a voyage he made to Guzerat and Golconda.

"Come," said he to the abbé, "show me the wonderful inventions you told me of; I am all impatience to behold them."

The abbé smiled, and proceeding to the disused fireplace, raised by the help of his chisel a long stone, which had doubtless been the hearth, beneath which was a cavity of considerable depth, serving as a safe depository of the articles mentioned to Dantès.

"What do you wish to see first?" asked the abbé.

"Show me your great work on monarchy in Italy."

Faria then drew forth from his hiding-place three or four rolls of linen, laid one over the other, like the folds of papyrus found in mummy-cases. These rolls consisted of slips of cloth about four inches wide and eighteen long; they were all carefully numbered and closely covered with writing, so legible that Dantès could easily read it, as well as make out the sense, — it being in Italian, a language which he, as a Provençal, perfectly understood.

"There!" said he, "there is the work complete; I wrote the word 'finis' at the end of the sixty-eighth strip

about a week ago. I have torn up two of my shirts and all my handkerchiefs, to complete the precious pages. Should I ever get out of prison and find a printer courageous enough to publish what I have composed, my reputation is made."

"I see," answered Dantès. "Now let me behold the pens with which you have written your work."

"Look!" said Faria, showing to the young man a slender stick about six inches long, and much resembling in size the handle of a fine painting-brush, to the end of which was tied by a piece of thread one of those cartilages of which the abbé had before spoken to Dantès; it was pointed and divided at the nib like an ordinary pen. Dantès examined it and looked around for the instrument with which it had been shaped so correctly into form.

"Ah, yes," said Faria, "you are wondering where I found my penknife? It is my masterpiece; I made it, as well as this knife, out of an old iron candlestick." The penknife was sharp and keen as a razor; as for the other knife, it possessed the double advantage of being capable of serving either as a dagger or a knife.

Dantès examined the various articles shown to him with the same attention he had bestowed on the curiosities and strange tools exhibited in the shops at Marseilles as the works of the savages in the South Seas, whence they had been brought by the sea-captains.

"As for the ink," said Faria, "I told you how I managed to obtain that; I make it from time to time, as I require it."

"There is one thing that puzzles me still," observed Dantès, "and that is how you managed to do all this by daylight."

"I worked at night also," replied Faria.

"Night! are your eyes like cats', that you can see to work in the dark?"

"Indeed they are not; but God has supplied man with intelligence to supplement the poverty of the senses: I provided myself with light."

"You did? Pray tell me how!"

"I separated the fat from the meat served to me, melted it, and made a most capital oil; here is my lamp." So saying, the abbé exhibited a sort of vessel very similar to those employed upon the occasion of public illuminations.

"But how do you procure a light?"

"Oh, here are two flints and a morsel of burnt linen."

"And your matches?"

"Were easily prepared. I feigned a disorder of the skin, and asked for a little sulphur, which was readily supplied."

Dantès laid gently on the table the different things he had been looking at, and stood with his head drooping on his breast, overwhelmed by such perseverance and energy of character.

"You have not seen all yet," continued Faria, "for I did not think it wise to trust all my treasures in the same hiding-place. Let us close this."

Dantès helped him to replace the stone as they first found it; the abbé sprinkled a little dust over it to conceal the traces of its removal, rubbed his foot well on it to make it assume the same appearance as the other, and then going towards his bed, he removed it from the spot where it stood. Behind the head of the bed, and concealed by a stone fitting in so closely as to defy all suspicion, was a hollow space, and in this space a ladder of cords, between twenty-five and thirty feet in length. Dantès closely and eagerly examined it. He found it firm, solid, and compact enough to bear any weight.

"Who supplied you with the cord you needed in making this wonderful work?" asked Dantès.

"No one but myself. I tore up several of my shirts and unravelled the sheets of my bed during my three years' imprisonment at Fenestrelle; and when I was removed to the Château d'If, I managed to bring the ravellings with me, so that I have been able to finish my work here."

"And was it not discovered that your sheets were unhemmed?"

"Oh, no! for when I had taken out the thread I required, I hemmed the edges over again."

"With what?"

"With this needle," said the abbé, as opening his ragged vestments he showed Dantès a long sharp fishbone, with a small perforated eye for the thread, a small portion of which still remained in it. "I once thought," continued Faria, "of removing these iron bars, and letting myself down from the window, which, as you see, is somewhat wider than yours, although I should have enlarged it still more preparatory to my flight; however, I discovered that I should merely have dropped into a sort of inner court, and I therefore renounced the project altogether as too full of risk and danger. Nevertheless, I carefully preserved my ladder against one of those unforeseen opportunities of which I spoke just now, and which sudden chance frequently brings about."

While affecting to be deeply engaged in examining the ladder, the mind of Dantès was in fact busily occupied by the idea that a person so intelligent, ingenious, and clear-sighted as the abbé might perhaps be able to clear up the mystery of his own misfortunes, which he had in vain endeavored to penetrate.

"What are you thinking of?" asked the abbé, smil-

ingly, imputing the deep abstraction in which his visitor was plunged to the excess of his awe and wonder.

"I was reflecting, in the first place," replied Dantès, "upon the enormous degree of intelligence and ability you must have employed to attain to these achievements. What would you not have accomplished had you been free?"

"Nothing, perhaps; the overflow of my brain would have evaporated in futilities. Trouble is needed to develop the mines of human intelligence. Pressure is required to ignite powder; captivity has collected into one single focus all the floating faculties of my mind. They have come into close contact in a narrow space; and, you know, from the collision of clouds comes electricity; from electricity, lightning; from lightning, illumination."

"No, I know nothing," said Dantès, humiliated by his ignorance. "Some of the words you have used are to me words without sense. You must be very happy in knowing so much."

The abbé smiled. "Well," said he, "but you had another subject for your thoughts besides admiration for me; did you not say so just now?"

"I did."

"You have told me as yet but one of them; let me hear the other."

"It was this: that while you have related to me your history, you are unacquainted with mine."

"Your life, my young friend, has not been of sufficient length to include any very important events."

"It includes an immense calamity," said Dantès, — "a calamity which I have not deserved; and that I may no longer curse God, as I sometimes have, I wish to refer my wretchedness to the men who are responsible for it."

"Then you profess to be innocent of the crime with which you are charged?"

"Entirely innocent; I swear by the two beings most dear to me upon earth, — my father and Mercédès."

"Come," said the abbé, closing his hiding-place and pushing the bed back to its original situation, "let me hear your story."

Dantès obeyed, and commenced what he called his history, which consisted only of the account of a voyage to India, and two or three in the Levant, until he arrived at the recital of his last cruise; the death of Captain Leclere; the receipt of a packet to be delivered by himself to the grand-marshal; his interview with that personage, and his receiving, in place of the packet brought, a letter addressed to M. Noirtier; his arrival at Marseilles and interview with his father; his love for Mercédès and their nuptial fête; his arrest and subsequent examination in the temporary prison of the Palais de Justice; and finally, his imprisonment in the Château d'If. From the period of his arrival all was a blank to Dantès; he knew nothing, not even the length of time he had been imprisoned. His recital finished, the abbé reflected long and earnestly.

"There is," said he, at the end of his meditations, "a clever maxim, which bears upon what I was saying to you a little while ago, and that is, that save where wickedness originates in a distorted organization, human nature revolts at crime. Still, from an artificial civilization have sprung wants, vices, and false tastes, which occasionally become so powerful as to stifle within us all good feelings, and ultimately to lead us into guilt and wickedness. Hence the maxim: If you wish to discover the author of any bad action, seek first to discover the person to whom the perpetration of that bad action might be profitable. To whom could your disappearance have been serviceable?"

"My God! to no one. I was so insignificant."

"Do not speak thus, for your reply lacks at the same time logic and philosophy. Everything is relative, my dear friend, from the king who is in the way of his successor to the employee who is in the way of his substitute. If the king dies, his successor inherits a crown; if the employee dies, the substitute steps into his shoes, and receives his salary of twelve thousand livres. Well, these twelve thousand livres are his civil list, and are as essential to him as the twelve millions to a king. Every individual, from the highest to the lowest degree, has his place in the ladder of social life, and around him are grouped a little world of interests, composed of vortices and hooked atoms, like the worlds of Descartes. But these worlds are always larger in proportion to their elevation. They constitute an inverted spiral, which rests on its point by a trick of equilibrium. But let us return to your world. You say you were on the point of being appointed captain of the 'Pharaon?'"

"I was."

"And about to become the husband of a young and lovely girl?"

"True."

"Now, could any one have had any interest in preventing the accomplishment of these two events? Was it for any one's interest that you should not be captain of the 'Pharaon'?"

"No; I was generally liked on board, and had the sailors possessed the right of selecting a captain themselves, I am sure they would have chosen me. There was only one man who had any feeling of ill-will towards me. I had quarrelled with him some time previously, and had even challenged him to fight me; but he had refused."

"Now we are getting on. And what was this man's name?"

"Danglars."

"What rank did he hold on board?"

"He was supercargo."

"And had you been captain, should you have retained him in his employment?"

"Not if the choice had remained with me, for I had frequently observed inaccuracies in his accounts."

"Good again! Now then, tell me, was any person present during your last conversation with Captain Leclere?"

"No, we were quite alone."

"Could your conversation be overheard by any one?"

"It might, for the cabin door was open, and—stay; now I recollect—Danglars himself passed by just as Captain Leclere was giving me the packet for the grand-marshal."

"That will do," cried the abbé; "now we are on the right scent. Did you take anybody ashore with you when you put into the port of Elba?"

"Nobody."

"Somebody there gave you a letter?"

"Yes; the grand-marshal did."

"And what did you do with that letter?"

"Put it into my pocket-book."

"You had your pocket-book with you, then? Now, how could a pocket-book, large enough to contain an official letter, find sufficient room in the pockets of a sailor?"

"You are right: my pocket-book was left on board."

"Then it was only on your return to the ship that you placed the letter in the pocket-book?"

"Yes."

"And what did you do with this letter while returning from Porto Ferrajo to your vessel?"

"I carried it in my hand."

"So that when you went on board the 'Pharaon,' everybody could perceive you held a letter in your hand?"

"To be sure they could."

"Danglars, as well as the rest?"

"Yes; he as well as others."

"Now, listen to me, and try to recall every circumstance attending your arrest. Do you recollect the words in which the information against you was couched?"

"Oh, yes! I read it over three times, and the words sank deeply into my memory."

"Repeat it to me."

Dantès paused a few instants, as though collecting his ideas, then said, "This is it, word for word: 'The *procureur du roi* is informed by a friend of the throne and of religion, that one Edmond Dantès, mate of the ship "Pharaon," who arrived this morning from Smyrna, after having touched at Naples and Porto Ferrajo, has been intrusted by Murat with a letter for the usurper, and by the usurper with a letter for the Bonapartist committee in Paris. Proof of this crime will be found on arresting him, for the letter will be found upon him, or at his father's, or in his cabin on board the "Pharaon."'"

The abbé shrugged his shoulders. "The thing is clear as day," said he; "and you must have had a very unsuspecting nature, as well as a good heart, not to have suspected the origin of the whole affair."

"Do you really think so? Ah, that would indeed be the treachery of a villain."

"How did Danglars usually write?"

"A handsome running hand."

"And how was the anonymous letter written?"

"With a backward slant."

Again the abbé smiled. "In fact, it was a disguised hand?"

"I don't know; it was very boldly written, if disguised."

"Stop a bit," said the abbé. He took up what he called his pen and after dipping it into the ink, wrote on a morsel of prepared linen with his left hand the first two or three words of the accusation. Dantès drew back, and gazed on the abbé with a sensation almost amounting to terror.

"How very astonishing!" cried he, at length. "Why, your writing exactly resembles that of the accusation!"

"Simply because that accusation had been written with the left hand; and I have always remarked one thing —"

"What is that?"

"That whereas all writings done with the right hand are dissimilar, those performed with the left hand invariably resemble each other."

"You have evidently seen and observed everything."

"Let us proceed."

"Oh, yes, yes! let us go on."

"Now as regards the second question. Was there any person who might be interested in preventing your marriage with Mercédès?"

"Yes, a young man who loved her."

"And his name was —"

"Fernand."

"That is a Spanish name."

"He was a Catalan."

"Do you think that he was capable of writing the letter?"

"Oh, no! he would more likely have got rid of me by sticking a knife into me."

"That is in strict accordance with the Spanish char

acter; an assassination they will unhesitatingly commit, but an act of cowardice, never."

"Besides," said Dantès, "the various circumstances mentioned in the letter were wholly unknown to him."

"You had never spoken of them yourself to any one?"

"To no person whatever."

"Not even to your mistress?"

"No, not even to my betrothed bride."

"Then it is Danglars, beyond a doubt."

"I feel quite sure of it now."

"Wait a little. Was Danglars at all acquainted with Fernand?"

"No; yes, he was. Now I recollect —"

"What?" —

"I saw them both sitting at table together beneath an arbor at Père Pamphile's the evening before the day fixed for my wedding. They were in earnest conversation. Danglars was joking in a friendly way, but Fernand looked pale and agitated."

"Were they alone?"

"There was a third person with them whom I knew well, and who had in all probability made their acquaintance, — a tailor named Caderousse; but he was already quite intoxicated. Stay! stay! How strange that it should not have occurred to me before! On the table round which they were sitting were pens, ink, and paper. Oh, the heartless, treacherous scoundrels!" exclaimed Dantès, pressing his hand to his throbbing brows.

"Is there anything else you would like to know?" asked the abbé, smiling.

"Yes, yes," replied Dantès, eagerly; "I would beg of you, who see so completely to the depths of things, and to whom the greatest mystery seems but an easy riddle, to

explain to me why I had no second examination, why I was never brought to trial, and, above all, why I was condemned without process?"

"That is altogether a different and more serious matter," responded the abbé. "The ways of justice are frequently too dark and mysterious to be easily penetrated. All we have hitherto done in the matter has been child's play. If you wish me to enter upon the more difficult part of the business, you must assist me by the most minute information on every point."

"That I will gladly. So pray begin, my dear abbé, and ask me whatever questions you please; for in good truth you see more clearly into my life than I do myself."

"In the first place, then, who examined you, — the *procureur du roi*, his deputy, or a magistrate?"

"The deputy."

"Was he young or old?"

"About twenty-seven or twenty-eight years of age, I should say."

"To be sure," answered the abbé, — "not yet corrupt, but already ambitious. And how did he treat you?"

"With more of mildness than severity."

"Did you tell him your whole story?"

"I did."

"And did his conduct change at all in the course of your examination?"

"Yes; certainly he did appear much disturbed when he read the letter that had brought me into this scrape. He seemed quite overcome at the thoughts of the danger I was in."

"*You* were in?"

"Yes."

"Then you feel very sure that it was your misfortune that he regretted?"

"Why, he gave me one great proof of his sympathy, at least."

"And what was that?"

"He burned the sole proof that could at all have criminated me."

"Do you mean the letter of accusation?"

"Oh, no! the letter that I was intrusted to convey to Paris."

"Are you sure he burned it?"

"He did so before my eyes."

"Ay, indeed! that alters the case. That man might be a greater scoundrel than you think."

"Upon my word," said Dantès, "you make me shudder. Is the world indeed peopled by tigers and crocodiles?"

"Yes, but the two-legged tigers and crocodiles are more dangerous than others."

"Let us go on."

"With all my heart! You tell me he burned the letter in your presence?"

"He did, — saying at the same time, 'You see I thus destroy the only proof existing against you.'"

"This action is somewhat too sublime to be natural."

"You think so?"

"I am sure of it. To whom was this letter addressed?"

"To M. Noirtier, No. 13 Rue Coq-Héron, Paris."

"Now can you think of any interest that your deputy *procureur* could have had in the destruction of that letter?"

"Why, it is not altogether impossible he might have had, for he made me promise several times never to speak of that letter to any one, assuring me that he so advised me for my own interest; and more than this, he insisted on my taking a solemn oath never to utter the name written in the address."

"Noirtier!" repeated the abbé, — "Noirtier! I knew a person of that name at the court of the Queen of Etruria, — a Noirtier who had been a Girondin during the Revolution! What was the name of your deputy?"

"Villefort."

The abbé burst into a fit of laughter, while Dantès gazed on him in utter astonishment.

"What ails you?" said he, at length.

"Do you see this ray of light?"

"I do."

"Well! I see my way into the full meaning of all the proceedings against you more clearly than you even discern that sunbeam. Poor fellow! poor young man! And you tell me this magistrate expressed great sympathy and commiseration for you?"

"He did."

"And the worthy man destroyed your compromising letter?"

"He burned it before me."

"That honest purveyor for the scaffold made you swear never to utter the name of Noirtier?"

"Certainly."

"Why, you poor short-sighted simpleton, do you know who this Noirtier was?"

"Indeed, I do not!"

"That Noirtier was his father!"

Had a thunderbolt fallen at the feet of Dantès, or hell opened its yawning gulf before him, he could not have been more completely transfixed with horror than at the sound of words so wholly unexpected, revealing as they did the fiendish perfidy which had consigned him to wear out his days in the dark cell of a prison that was to him as a living grave. Starting up, he clasped his hands around his head as though to prevent his very brain from

bursting, as in a choked and almost inarticulate voice he exclaimed, "His father! his father!"

"His own father," replied the abbé, "whose name is Noirtier de Villefort."

At this instant, a bright light shot through the mind of Dantès, and cleared up all that had been dark and obscure before. The change that had come over Villefort during the examination, the destruction of the letter, the exacted promise, the almost supplicating tones of the magistrate, who seemed rather to implore mercy than denounce punishment, — all returned to his memory. A cry of mental agony escaped his lips, and he staggered against the wall almost like a drunken man; then, as the paroxysm passed away, he hurried to the opening conducting from the abbé's cell to his own, and said, "Oh! I must be alone to think over all this."

When he regained his dungeon, he threw himself on his bed, where the turnkey found him at his evening visit, sitting with fixed gaze and contracted features, still and motionless as a statue. During those hours of meditation, which to him had seemed but as minutes, he had formed a fearful resolution, and bound himself to its fulfilment by a solemn oath. Dantès was at length roused from his revery by the voice of Faria, who, having also been visited by his jailer, had come to invite his fellow-sufferer to share his supper. In his character as madman, and especially as an amusing madman, the abbé enjoyed certain privileges. He was supplied with bread of a finer, whiter description than the usual prison fare, and even regaled each Sunday with a small quantity of wine. The present day chanced to be Sunday; and the abbé came to invite his young companion to share his bread and wine. Dantès followed him with a firm and assured step. His features had lost their almost spasmodic contraction,

and now wore their usual expression; but he had acquired a certain rigidity and sternness which announced the forming of a deep and settled purpose. Faria bent on him his penetrating eye. "I regret now," said he, "having helped you in your late inquiries, or having given you the information I did."

"Why so?" inquired Dantès.

"Because it has instilled a new passion in your heart, — that of vengeance."

A bitter smile played over the features of the young man. "Let us talk of something else," said he.

Again the abbé looked at him, then mournfully shook his head; but in accordance with Dantès's request, he began to speak of other matters. The elder prisoner was one of those persons whose conversation, like that of all who have experienced many trials, contained many useful and important hints as well as sound information; but it was never egotistical, for the unfortunate man never alluded to his own sorrows. Dantès listened with admiring attention to all he said. Some of his remarks corresponded with what he already knew, or applied to the sort of knowledge his nautical life had enabled him to acquire; others related to things unknown to him, but like those auroræ boreales which serve to light the navigators in northern latitudes, they sufficed to open fresh views to the inquiring mind of the listener, and to give a glimpse of new horizons illumined by the wild meteoric flash. He justly estimated the delight an intelligent mind would have in following that lofty spirit along the moral, philosophical, or social heights where it found exercise.

"You must teach me a small part of what you know," said Dantès, "if only to prevent your growing weary of me. I can well believe that so learned a person as yourself would prefer absolute solitude to being tormented

with the company of one as ignorant and uninformed as myself. If you will only agree to my request, I promise you never to mention another word about escaping."

The abbé smiled. "Alas, my child!" said he, "human knowledge is confined within very narrow limits; and when I have taught you mathematics, physics, history, and the three or four modern languages with which I am acquainted, you will know as much as I do myself. Now, it will scarcely require two years for me to communicate to you the stock of learning I possess."

"Two years!" exclaimed Dantès; "do you really believe I can acquire all these things in so short a time?"

"Not their application, certainly, but their principles you may; to learn is not to know. There are the learned and the knowing. Memory makes the one, philosophy the other."

"But cannot one learn philosophy?"

"Philosophy is not to be learned; it is the combination of sciences acquired by the genius which applies them. Philosophy, — it is the dazzling cloud on which Christ placed his foot to mount into the heavens."

"Well, then," said Dantès, "what will you teach me first? I am eager to begin; I thirst for knowledge."

"Good!" said the abbé.

That very evening the prisoners sketched a plan of education to be entered upon the following day. Dantès possessed a prodigious memory combined with an astonishing quickness and readiness of conception. The mathematical turn of his mind rendered him apt at all kinds of calculation, while his imagination imbued with interest the dry reality of arithmetical computation or the rigid severity of lines. He already knew Italian, and had also picked up a little of the Romaic dialect on his voyages to the East; and by the aid of these two languages he easily compre-

hended the construction of all the others, so that at the end of six months he began to speak Spanish, English, and German. In strict accordance with the promise made to the abbé, Dantès never even alluded to flight. It might have been that the delight his studies afforded him supplied the place of liberty, or that the recollection of his pledged word (a point, as we have already seen, to which he paid a rigid attention) kept him from reverting to any plan for escape. The instructive days passed rapidly, and at the end of a year Dantès was a new man.

As to the Abbé Faria, Dantès remarked that spite of the relief his society afforded, he daily grew sadder; one thought seemed incessantly to harass and distract his mind. Sometimes he would fall into long reveries, sigh heavily and involuntarily, then suddenly rise, and with folded arms begin pacing the confined space of his dungeon. One day he stopped all at once in the midst of these so often-repeated promenades, and exclaimed, "Ah, if there were no sentinel!"

"There shall not be one a minute longer than you please," said Dantès, who had followed his thought through the covering of his brain as if through a crystal.

"Ah! I have already told you," answered the abbé, "that I revolt at murder."

"But this murder, if committed, will be for our safety, prompted by the instinct of self-defence."

"No matter; I could never agree to it."

"Still, you have thought of it?"

"Incessantly, alas!" cried the abbé.

"And you have discovered a means of regaining our freedom, have you not?" asked Dantès, eagerly.

"I have; if they should happen to place a blind and deaf sentinel in the gallery beyond us."

"He shall be blind, he shall be deaf!" replied the

young man, with an air of determined resolution that made his companion shudder.

"No, no!" cried the abbé; "it is impossible!" In vain did Dantès endeavor to renew the subject; the abbé shook his head and refused any further conversation respecting it.

Three months passed away.

"Do you feel yourself strong?" inquired the abbé of Dantès. The young man, in reply, took up the chisel, bent it into the form of a horseshoe, and then as readily straightened it.

"And will you engage not to do any harm to the sentry, except in the last extremity?"

"Yes, upon honor."

"Then," said the abbé, "we may hope to put our design into execution."

"And how long shall we be in accomplishing the necessary work?"

"At least a year."

"And shall we begin at once?"

"Directly."

"We have lost a year to no purpose!" cried Dantès.

"Do you consider the last twelve months as wasted?" asked the abbé, in a tone of mild reproach.

"Forgive me!" cried Edmond, blushing.

"Tut, tut!" answered the abbé; "man is but man at last, and you are about the best specimen of the genus I have ever known. Come, let me show you my plan." The abbé then showed Dantès a design which he had drawn. It consisted of a plan of his own cell and that of Dantès, with the corridor which united them. In this passage he proposed to form a tunnel, such as is employed in mines; this tunnel would conduct the two prisoners immediately beneath the gallery where the sentry kept watch. Once

there, a large excavation would be made, and one of the flag-stones with which the gallery was paved be so completely loosened that at the desired moment it would give way beneath the soldier's feet, who, falling into the excavation below, would be immediately bound and gagged ere, stunned by the effects of his fall, he had power to offer any resistance. The prisoners were then to make their way through one of the gallery windows, and to let themselves down from the outer walls by means of the abbé's ladder of cords. The eyes of Dantès sparkled with joy, and he rubbed his hands with delight at the idea of a plan so simple, yet apparently so certain to succeed.

That very day the miners commenced their labor, and with the more ardor because it succeeded to a long rest from fatigue, and was destined, in all probability, to fulfil their dearest wish. Nothing interrupted the progress of their work except the necessity of returning to their respective cells against the hour in which their jailer was in the habit of visiting them; they had learned to distinguish the almost imperceptible sound of his footsteps as he descended towards their dungeons, and happily, never failed being prepared for his coming. The fresh earth excavated during their present work, and which would have entirely blocked up the old passage, was thrown by degrees and with the utmost precaution, out of the window in either Faria's or Dantès's cell, the rubbish being first pulverized so finely that the night wind carried it far away without permitting the smallest trace to remain.

More than a year had been consumed in this undertaking, the only tools for which had been a chisel, a knife, and a wooden lever, — Faria still continuing to instruct Dantès by conversing with him, sometimes in one language, sometimes in another; at others, relating to him the history of nations and of the great men who from

time to time have left behind them one of those bright tracks called glory. The abbé was a man of the world, and had moreover mixed in the first society of the day; his appearance was impressed with that air of melancholy dignity which Dantès, thanks to the imitative powers bestowed on him by nature, easily acquired, as well as that elegant politeness which he had previously lacked, and which is seldom possessed except by those who have been placed in constant intercourse with persons of high birth and breeding.

At the end of fifteen months the tunnel was made and the excavation completed beneath the gallery, and the two workmen could distinctly hear the measured tread of the sentinel as he paced to and fro over their heads. Compelled as they were to await a night sufficiently dark to favor their flight, they were obliged to defer their final attempt till that auspicious moment should arrive. Their greatest dread now was lest the stone through which the sentry was doomed to fall should give way before its right time, and this they had in some measure provided against by placing under it, as a kind of a prop, a sort of bearer they had discovered among the foundations through which they had worked their way. Dantès was occupied in arranging this piece of wood when he heard Faria, who had remained in Edmond's cell for the purpose of cutting a peg to secure their rope-ladder, call to him in accents of distress. Dantès hastened to his dungeon, where he found him standing in the middle of the room, pale, his forehead streaming with perspiration, and his hands clinched tightly together.

"Gracious heavens!" exclaimed Dantès, "what is the matter? what has happened?"

"Quick! quick!" returned the abbé, "listen to me!"

Dantès looked in fear and wonder at the livid counte-

nance of Faria, his eyes circled by a halo of a bluish cast, his white lips, his disordered hair, and terrified, let fall to the ground the chisel he was holding in his hand. "What, then, is it?" he cried.

"I am lost!" said the abbé. "Listen to me. I am seized with a terrible, perhaps mortal illness; I can feel that the paroxysm is fast approaching. I had a similar attack the year previous to my imprisonment. This malady admits of but one remedy; I will tell you what that is. Go into my cell as quickly as you can; lift one of the feet that support the bed. You will find it has been hollowed out for the purpose of containing a small phial you will see there half-filled with a red fluid. Bring it to me — or rather, no, no! I may be found here — help me back to my room while I have still some strength. Who knows what may happen while the fit continues?"

Spite of the magnitude of the misfortune which thus suddenly frustrated his hopes, Dantès did not lose his presence of mind, but descended into the corridor, dragging his unfortunate companion with him; then, half-carrying, half supporting him, he managed to reach the abbé's chamber, when he immediately laid the sufferer on his bed.

"Thanks!" said the poor abbé, shivering as though his veins were filled with ice. "I am seized with a fit of catalepsy; when it comes to its height, I shall perhaps lie still and motionless as though dead, uttering neither sigh nor groan. On the other hand, the symptoms may be much more violent, and cause me to fall into fearful convulsions, cover my lips with foaming, and force from me the most piercing shrieks. This last evil you must carefully guard against, for were my cries to be heard, it is more than probable I should be removed to another part of the prison, and we should be separated forever.

When I become quite motionless, cold, and rigid as a corpse, then, and not before, you understand, force open my teeth with a chisel, pour from eight to ten drops of the liquor contained in the phial down my throat, and perhaps I shall revive."

"Perhaps?" exclaimed Dantès, in grief-stricken tones.

"Help! help!" cried the abbé, "I—I—die—I—"

So sudden and violent was the fit that the unfortunate prisoner was unable to complete the sentence begun; a violent convulsion shook his whole frame, his eyes started from their sockets, his mouth was drawn on one side, his cheeks became purple, he struggled, foamed, dashed himself about, and uttered the most dreadful cries, which, however, Dantès prevented from being heard by covering his head with the blanket. The fit lasted two hours; then, more helpless than an infant, and colder and paler than marble, more crushed and broken than a reed trampled under foot, he stretched himself out in a last convulsion and became livid.

Edmond waited till life seemed extinct in the body of his friend, then, taking up the chisel, he with difficulty forced open the closely-fixed jaws, carefully poured the appointed number of drops down the rigid throat, and anxiously awaited the result. An hour passed away without the old man's giving the least sign of returning animation. Dantès began to fear he had too long delayed administering the remedy, and thrusting his hands into his hair, continued gazing on the lifeless features of his friend in an agony of despair. At length a slight color tinged the livid cheeks, consciousness returned to the dull, open eyeballs, a faint sigh issued from the lips, and the sufferer made a feeble effort to move.

"He is saved! he is saved!" cried Dantès, in a paroxysm of delight.

The sick man was not yet able to speak, but he pointed with evident anxiety towards the door. Dantès listened, and plainly distinguished the approaching steps of the jailer. It was therefore near seven o'clock; but Edmond's anxiety had put all thoughts of time out of his head. The young man sprang to the entrance, darted through it, carefully drawing the stone over the opening, and hurried to his cell. He had scarcely done so when the door opened, and disclosed to the jailer's inquisitorial gaze the prisoner seated as usual on the side of his bed. Almost before the key had turned in the lock, and before the departing steps of the jailer had died away in the long corridor he had to traverse, Dantès, whose restless anxiety concerning his friend left him no desire to touch the food brought him, hurried back to the abbé's chamber, and raising the stone by pressing his head against it, was soon beside the sick man's couch. Faria had now fully regained his consciousness, but he still lay helpless and exhausted on his miserable bed.

"I did not expect to see you again," said he, feebly, to Dantès.

"And why not?" asked the young man. "Did you expect, then, to die?"

"No, but all is ready for flight; and I thought you would escape."

The deep glow of indignation suffused the cheeks of Dantès. "And did you really think so meanly of me," cried he, "as to believe I would depart without you?"

"At least," said the abbé, "I now see that I was mistaken. Alas, alas! I am fearfully exhausted and debilitated by this attack."

"Be of good cheer," replied Dantès; "your strength will return." And as he spoke he seated himself on the bed beside Faria, and tenderly chafed his chilled hands.

The abbé shook his head. "The former of these fits," said he, "lasted but half an hour, at the termination of which I experienced no other feeling than a great sensation of hunger, and I rose from my bed without help; now I can neither move my right arm nor leg, and my head is confused, which indicates a rush of blood to the brain. The next of these fits will either carry me off or leave me paralyzed for life."

"No, no!" cried Dantès; "you are mistaken; you will not die! And your third attack (if indeed you should have another) will find you at liberty. We shall save you another time, as we have done this, only with a better chance, because we shall be able to command every requisite assistance."

"My good Edmond," answered the abbé, "be not deceived. The attack which has just passed away condemns me to perpetual imprisonment. None can escape but those who can walk."

"Well, we will wait a week, a month, two months, if necessary. In the mean time your strength will return; and as it only remains with us to fix the hour and minute, we will choose the first instant that you feel able to swim to execute our project."

"I shall never swim again," replied Faria. "This arm is paralyzed; not for a time, but forever. Lift it, and judge by its weight if I am mistaken."

The young man raised the arm, which fell back by its own weight, inanimate and helpless. A sigh escaped him.

"You are convinced now, Edmond, are you not?" asked the abbé. "Depend upon it, I know what I say. Since the first attack I experienced of this malady, I have continually reflected on it. Indeed, I expected it, for it is a family inheritance; both my father and grandfather

were taken off by it. The physician who prepared for me the remedy I have twice successfully taken was no other than the celebrated Cabanis; and he predicted a similar end for me."

"The physician may be mistaken!" exclaimed Dantès. "And as for your poor arm, what difference will that make in our escape? Never mind if you cannot swim; I can take you on my shoulders, and swim for both of us."

"My son," said the abbé, "you, who are a sailor and a swimmer, must know as well as I do that a man so loaded would sink ere he had advanced fifty yards in the sea. Cease, then, to deceive yourself with vain hopes that even your own excellent heart refuses to believe in. Here I shall remain till the hour of my deliverance arrives; and that, in all human probability, will be the hour of my death. As for you, who are young and active, delay not on my account, but fly — go! I give you back your promise."

"It is well," said Dantès. "And now hear my determination also." Then rising and extending his hand with an air of solemnity over the old man's head, he slowly added, "By the blood of Christ I swear that I will not leave you while you live!"

Faria looked at that young man, so noble, so simple, of so lofty a spirit, and read in his honest open countenance ample confirmation of truthfulness, as well as sincere, affectionate, and faithful devotion.

"Thanks," murmured the invalid, extending the one hand of which he still retained the use. "Thanks for your generous offer, which I accept as frankly as it was made." Then, after a short pause he added, "You may one of these days reap the reward of your disinterested devotion. But as I cannot, and you will not, quit this place, it becomes necessary to fill up the excavation be-

neath the soldier's gallery; he might, by chance, notice a hollow sound produced by his footsteps over the excavated ground, and call the attention of his officer to the circumstance. That would bring about a discovery which would inevitably lead to our being separated. Go, then, and set about this work, in which unhappily I can offer you no assistance; keep at it all night, if necessary, and do not return here to-morrow till after the jailer has visited me. I shall have something important to communicate to you."

Dantès took the hand of the abbé in his, and affectionately pressed it. Faria smiled encouragingly on him, and the young man retired to his task, filled with a religious determination faithfully and unflinchingly to discharge the vow which bound him to his afflicted friend.

CHAPTER XVIII.

THE TREASURE.

When Dantès returned next morning to the chamber of his companion in captivity, he found Faria seated and looking composed. In the ray of light which entered by the narrow window of his cell, he held open in his left hand, of which alone, it will be recollected, he retained the use, a morsel of paper, which from being constantly rolled into a small compass, had the form of a cylinder, and was not easily kept open. He did not speak, but showed the paper to Dantès.

"What is that?" inquired the latter.

"Look at it," said the abbé, with a smile.

"I have looked at it with all possible attention," said Dantès, "and I only see a half-burned paper, on which are traces of Gothic characters, traced with a peculiar kind of ink."

"This paper, my friend," said Faria, "I may now avow to you, since I have proved you, — this paper is my treasure, of which, from this day forth, one half belongs to you."

A cold damp started to Dantès's brow. Until this day — through what a period of time! — he had avoided talking to the abbé of this treasure, the source of the imputation of madness against him. With his instinctive delicacy Edmond had preferred avoiding any touch on this painful chord, and Faria had been equally silent. He had taken the silence of the old man for a return to reason, and now

these few words, uttered by Faria after so painful a crisis, seemed to announce a serious relapse of mental alienation.

"Your treasure?" stammered Dantès. Faria smiled.

"Yes," said he. "You are indeed a noble heart, Edmond; and I see by your paleness and your shudder what is passing in your heart at this moment. No, be assured; I am not mad. This treasure exists, Dantès; and if I have not been allowed to possess it, you will. Yes; you. No one would listen to me or believe me, because they thought me mad; but you, who must know that I am not, listen to me, and believe me afterwards if you will."

"Alas!" murmured Edmond to himself, "this is a terrible relapse! There was only this blow wanting." Then he said aloud, "My dear friend, your attack has perhaps fatigued you; had you not better repose a while? To-morrow, if you will, I will hear your narrative; but to-day I wish to nurse you carefully. Besides," he said, "a treasure is not a matter very urgent for us."

"It is very urgent, Edmond!" replied the old man. "Who knows if to-morrow, or the next day after, the third attack may not come on? Remember that then all will be over. I have often thought with a bitter joy that these riches, which would make the wealth of a dozen families, will be forever lost to those men who persecute me. This idea was revenge to me, and I tasted it slowly in the night of my dungeon and the despair of my captivity. But now that I have forgiven the world for the love of you; now that I see you young and full of hope and prospect; now that I think of all that may result to you in the good fortune of such a disclosure, — I shudder at any delay, and tremble lest I should not assure to one as worthy as yourself the possession of so vast an amount of hidden treasure."

Edmond turned away his head with a sigh.

"You persist in your incredulity, Edmond," continued Faria. "My words have not convinced you. I see you require proofs. Well, then, read this paper, which I have never shown to any one."

"To-morrow, my dear friend," said Edmond, unwilling to yield to the old man's madness. "I thought it was understood that we should not talk of that until to-morrow."

"Then we will not talk of it until to-morrow; but read this paper to-day."

"I will not irritate him," thought Edmond, and taking the paper, of which half was wanting, having been burned, no doubt, by some accident, he read, —

This treasure, which may amount to two
of Roman crowns in the most distant a
of the second opening wh
declare to belong to him alo
heir.
25th April, 149

"Well!" said Faria, when the young man had finished reading it.

"Why," replied Dantès, "I see nothing but broken lines and unconnected words, which are rendered illegible by fire."

"Yes, to you, my friend, who read them for the first time; but not for me, who have grown pale over them by many nights' study, and have reconstructed every phrase, completed every thought."

"And do you believe you have discovered the concealed sense?"

"I am sure I have, and you shall judge for yourself; but first listen to the history of this paper."

"Silence!" exclaimed Dantès. "Steps approach — I go — adieu."

And Dantès, happy to escape the history and explanation which could not fail to confirm his apprehensions, glided like a snake along the narrow passage, while Faria, restored by his alarm to a kind of activity, pushed with his foot the stone into its place, and covered it with a mat in order the more effectually to avoid discovery.

It was the governor, who, hearing of Faria's accident from the jailer, had come in person to see him.

Faria sat up to receive him, avoided every movement that might betray his condition, and continued to conceal from the governor the paralysis that had already stricken with death one half of his body. His fear was lest the governor, touched with pity, might order him to be removed to a prison more wholesome, and thus separate him from his young companion. But fortunately this did not happen, and the governor left him, convinced that the poor madman, for whom in his heart he felt a kind of affection, was only affected with a slight indisposition.

During this time Edmond, seated on his bed with his head in his hands, tried to collect his scattered thoughts. All was so rational, so grand, so logical, with Faria since he had known him, that he could not understand how so much wisdom on all other points could be allied to madness in any one. Was Faria deceived as to his treasure, or was all the world deceived as to Faria?

Dantès remained in his cell all day, not daring to return to his friend, thinking thus to defer the moment when he should acquire the certainty that the abbé was mad, — that conviction would be so terrible to him!

But towards the evening, after the usual visitation, Faria, not seeing the young man appear, tried to get over the distance which separated them. Edmond shuddered

when he heard the painful efforts which the old man made to drag himself along; his leg was inert, and he could no longer make use of one arm. Edmond was compelled to draw him towards himself, for otherwise he could not enter by the small aperture which led to Dantès's chamber.

"Here I am, pursuing you remorselessly," he said with a benignant smile. "You thought to escape my munificence, but it is in vain. Listen to me."

Edmond saw there was no escape, and placing the old man on his bed, he seated himself on the stool beside him.

"You know," said the abbé, "that I was the secretary and intimate friend of Cardinal Spada, the last of the princes of that name. I owe to this worthy lord all the happiness I ever knew. He was not rich, although the wealth of his family had passed into a proverb, and I heard the phrase very often, 'As rich as a Spada.' But he, like public rumor, lived on this reputation for wealth. His palace was my paradise. I instructed his nephews, who are dead; and when he was alone in the world, I returned to him, by an absolute devotion to his will, all he had done for me during ten years. The house of the cardinal had no secrets for me. I had often seen my noble patron annotating ancient volumes, and eagerly searching among dusty family manuscripts. One day when I was reproaching him for his unavailing searches, and the kind of prostration of mind that followed them, he looked at me, and smiling bitterly, opened a volume relating to the history of the city of Rome. There, in the twenty-ninth chapter of the Life of Pope Alexander VI., were the following lines, which I can never forget:—

"'The great wars of Romagna had ended; Cæsar Borgia, who had completed his conquest, had need of money to pur-

chase all Italy. The pope had also need of money to make a final settlement with Louis the twelfth, king of France, formidable still in spite of his recent reverses. It was necessary, therefore, to have recourse to some profitable speculation, which was a matter of great difficulty in the impoverished condition of exhausted Italy. His Holiness had an idea; he determined to make two cardinals.

"In choosing two of the greatest personages of Rome, especially rich men, the holy father looked for the following profits from his speculation. In the first place he had to sell the great appointments and splendid offices which these two cardinals held; and then he had the two hats to sell besides. There was a third profit in the speculation, which will appear hereafter. The pope and Cæsar Borgia first found the two future cardinals; they were Jean Rospigliosi, who held four of the highest dignities of the holy seat, and Cæsar Spada, one of the noblest and richest of the Roman nobility. Both felt the high honor of such a favor from the pope. They were ambitious. These having been selected, Cæsar Borgia soon found purchasers for their appointments. The result was that Rospigliosi and Spada paid for being cardinals, and eight other persons paid for the offices the cardinals held before their elevation, and thus eight hundred thousand crowns entered into the coffers of the speculators.

"It is time now to proceed to the last part of the speculation. The pope having almost smothered Rospigliosi and Spada with caresses, having bestowed upon them the insignia of cardinals and induced them to realize their fortunes and fix themselves at Rome, — the pope and Cæsar Borgia invited the two cardinals to dinner. This was a matter of contest between the holy father and his son. Cæsar thought they could make use of one of the means which he always had ready for his friends; that is to say

in the first place the famous key with which they requested certain persons to go and open a particular cupboard. This key was furnished with a small iron point, — a negligence on the part of the locksmith. When this was pressed to effect the opening of the cupboard, the lock of which was difficult, the person was pricked by this small point, and the next day he died. Then there was the ring with the lion's head, which Cæsar wore when he meant to give certain squeezes of the hand. The lion bit the hand thus favored, and at the end of twenty-four hours the bite was mortal. Cæsar, then, proposed to his father either to ask the cardinals to open the cupboard, or to give each a cordial squeeze of the hand; but Alexander VI. replied to him: 'While we are thinking of these worthy cardinals, Spada and Rospigliosi, let us ask both of them to a dinner. Something tells me that we shall regain this money. Besides, you forget, Cæsar, an indigestion declares itself immediately, but a prick or a bite only after one or two days.' Cæsar gave way before such cogent reasoning; and the cardinals were consequently invited to dinner.

"The table was laid in a vineyard belonging to the pope, near St. Pierre ès Liens, — a charming retreat which the cardinals knew very well by report. Rospigliosi, quite giddy with his dignity, prepared his stomach and assumed his best looks. Spada, a prudent man, and greatly attached to his only nephew, a young captain of highest promise, took paper and pen and made his will. He then sent to his nephew to await him in the vicinity of the vineyard; but it appeared the servant did not find him.

"Spada knew the meaning of these invitations; since Christianity, so eminently civilizing, had made progress in Rome, it was no longer a centurion who came from the tyrant with a message, 'Cæsar wills that you die,' but it

was a legate *a latere* who came with a smile on his lips to say from the pope, 'His Holiness requests you will dine with him.'

"Spada set out about two o'clock to St. Pierre ès Liens. The pope awaited him. The first figure that struck the eyes of Spada was that of his nephew in full costume, and Cæsar Borgia paying him most marked attentions. Spada turned pale, as Cæsar looked at him with an ironical air, which proved that he had anticipated all, and that the snare was well spread. They began dinner, and Spada was only able to inquire of his nephew if he had received his message. The nephew replied no, — perfectly comprehending the meaning of the question. It was too late, for he had already drunk a glass of excellent wine, placed for him expressly by the pope's butler. Spada at the same moment saw another bottle approach him, from which he was liberally supplied. An hour afterwards a physician declared they were both poisoned through eating mushrooms. Spada died on the threshold of the vineyard; the nephew expired at his own door, making signs which his wife could not comprehend.

"Then Cæsar and the pope hastened to lay hands on the heritage, under pretence of seeking for the papers of the dead man. But the inheritance consisted in this only, — a scrap of paper on which Spada had written: 'I bequeath to my beloved nephew my coffers, my books, and, among them, my breviary with the gold corners, which I beg he will preserve in remembrance of his affectionate uncle.'

"The heirs sought everywhere, admired the breviary, laid hands on the furniture, and were greatly astonished that Spada, the rich man, was really the most miserable of uncles. There were no treasures, except those of science, comprised in the library and laboratories. This was all:

Cæsar and his father searched, examined, scrutinized, but found nothing, or at least, very little, — not exceeding a few thousand crowns in plate, and about the same in ready money; but the nephew had time to say to his wife before he expired: 'Look well among my uncle's papers; there is a will.'

"They sought even more thoroughly than the august heirs had done, but it was fruitless. There were two palaces and a vineyard behind the Palatine Hill; but in these days landed property had not much value, and the two palaces and the vineyard remained to the family as beneath the rapacity of the pope and his son. Months and years rolled on. Alexander VI. died, poisoned, — you know by what mistake. Cæsar, poisoned at the same time, escaped with his skin colored like that of a snake, and assumed a new cuticle, on which the poison left spots, like those we see on the skin of a tiger; then, compelled to quit Rome, he went and killed himself in obscurity in a night skirmish scarcely noticed in history. After the pope's death and his son's exile, it was supposed the Spada family would again make the splendid figure they had before the cardinal's time; but this was not the case. The Spadas remained in doubtful ease; a mystery hung over this dark affair; and the public rumor was that Cæsar, a better politician than his father, had carried off from the pope the fortune of the two cardinals. I say the two because Cardinal Rospigliosi, who had not taken any precaution, was completely despoiled.

"Up to this time," said Faria, interrupting the thread of his narrative, "this seems to you very ridiculous, no doubt?"

"Oh, my friend," cried Dantès, "on the contrary, it seems as if I were reading a most interesting narrative; go on, I pray of you."

"I continue: The family began to feel accustomed to this obscurity. Years rolled on, and among the descendants some were soldiers, others diplomatists; some churchmen, some bankers; some grew rich, and some were ruined. I come now to the last of the family, whose secretary I was, — the Comte de Spada. I had often heard him complain of the disproportion of his rank with his fortune; and I advised him to sink all he had in an annuity. He did so, and thus doubled his income. The celebrated breviary remained in the family, and was in the count's possession. It had been handed down from father to son, — for the singular clause of the only will that had been found, had rendered it a real *relique*, preserved in the family with superstitious veneration. It was an illuminated book, with beautiful Gothic characters, and so weighty with gold that a servant always carried it before the cardinal on days of great solemnity.

"At the sight of papers of all sorts, — titles, contracts, parchments, which were kept in the archives of the family all descending from the poisoned cardinal, — I, like twenty servitors, stewards, secretaries before me, in my turn examined the immense bundles of documents; but in spite of the most accurate researches, I found — nothing. Yet I had read, I had even written a precise history of the Borgia family, for the sole purpose of assuring myself whether any increase of fortune had occurred to them on the death of the Cardinal Cæsar Spada; but could trace only the acquisition of the property of the Cardinal Rospigliosi, his companion in misfortune.

"I was then almost assured that the inheritance had profited neither the Borgias nor the family, but had remained without an owner, like the treasures of the Arabian Nights, which slept in the bosom of the earth under the eyes of a genie. I searched, ransacked, counted, calculated

a thousand and a thousand times the income and expenditure of the family for three hundred years; it was useless. I remained in my ignorance, and the Comte de Spada in his poverty. My patron died. He had reserved from his annuity his family papers, his library composed of five thousand volumes, and his famous breviary. All these he bequeathed to me, with a thousand Roman crowns which he had in ready money, on condition that I would have anniversary masses said for the repose of his soul, and that I would draw up a genealogical tree and history of his house. All this I did scrupulously. Be easy, my dear Edmond, we are near the conclusion.

"In 1807, a month before I was arrested, and fifteen days after the death of Comte de Spada, on the 25th of December (you will see presently how the date became fixed in my memory), I was reading for the thousandth time the papers I was arranging, — for the palace was sold to a stranger, and I was going to leave Rome and settle at Florence, intending to take with me twelve thousand livres I possessed, my library and famous breviary, — when tired with my constant labor at the same thing and overcome by a heavy dinner I had eaten, my head dropped on my hands and I fell asleep; it was about three o'clock in the afternoon. I woke as the clock was striking six. I raised my head; all was in darkness. I rang for a light, but as no one came, I determined to find one for myself. It was indeed a philosophical habit which I should soon be under the necessity of adopting. I took a wax candle in one hand and with the other groped about for a piece of paper (my match-box being empty), with which I proposed to procure a light from the small flame still playing on the embers. Fearing, however, that in the darkness I might use some valuable paper, I hesitated for a moment, then recollected that I had seen in the famous breviary,

which was on the table beside me, an old paper quite yellow with age, and which had served as a marker for centuries, kept in its place by the veneration of the heirs. I felt for it, found it, twisted it, and putting it into the expiring flame, set light to it.

"But beneath my fingers, as if by magic, as the fire ascended I saw yellowish characters appear on the paper. Then terror seized upon me. I grasped the paper in my hand, put out the flame as quickly as I could, lighted my taper in the fire itself, and opened the crumpled paper with inexpressible emotion. I found that these characters had been traced in mysterious and sympathetic ink, visible only when exposed to the fire. A little more than one-third of the paper had been consumed by the flame. It was that paper you read this morning; read it again, Dantès, and then I will complete for you the broken phrases and unconnected sense."

Faria with an air of triumph offered the paper to Dantès, who this time read the following words, traced with a rust-colored ink:—

This 25th day of April, 1498, be
Alexander VI. and fearing that not
he may desire to become my heir and re
and Bentivoglio, who were poisoned,
my sole heir, that I have bu
and has visited with me (that is, in
island of Monte Cristo) all I poss
jewels, diamonds, gems; that I alone
may amount to nearly two mil
will find on raising the twentieth ro
creek to the east in a right line. Two open
in these caves; the treasure is in the farthest a
which treasure I bequeath and leave en
as my sole heir.

Cæs

25th April, 1498.

"And now," said the abbé, "read this other paper;" and he presented to Dantès a second leaf with fragments of lines written on it, which Edmond read as follows:

ing invited to dine by his Holiness
content with making me pay for my hat,
serves for me the fate of Cardinals Caprara
I declare to my nephew, Guido Spada,
ried in a place he knows
the caves of the small
essed of ingots, gold, money,
know of the existence of this treasure, which
lions of Roman crowns, and which he
ck from the small
ings have been made
ngle in the second;
tire to him
AR † SPADA.

Faria followed him with excited look. "And now," he said when he saw that Dantès had read the last line, "put the two fragments together, and judge for yourself." Dantès obeyed; and the conjoined pieces gave the following: —

This 25th day of April, 1498, be— ing invited to dine by his Holiness Alexander VI., and fearing that not— content with making me pay for my hat, he may desire to become my heir and re— serves for me the fate of Cardinals Caprara and Bentivoglio, who were poisoned,— I declare to my nephew, Guido Spada, my sole heir, that I have bu— ried in a place he knows and has visited with me (that is, in— the caves of the small island of Monte Cristo) all I poss— essed of ingots, gold, money, jewels, diamonds, gems; that I alone— know of the existence of this treasure, which may amount to nearly two mil— lions of Roman crowns, and which he will find on raising the twentieth ro— ck from the small creek to the east in a right line. Two open— ings have been made in these

caves; the treasure is in the farthest a— ngle in the second; which treasure I bequeath and leave en— tire to him as my sole heir.

CÆS—AR † SPADA.

25th April, 1498.

"Well, do you comprehend now?" inquired Faria.

"It is the declaration of Cardinal Spada, and the will so long sought for?" replied Edmond, still incredulous.

"Yes! a thousand times yes!"

"And who completed it as it now is?"

"I did. Aided by the remaining fragment, I guessed the rest, — measuring the length of the lines by that of the paper, and divining the hidden meaning by means of what was in part revealed, as we are guided in a cavern by the small ray of light above us."

"And what did you do when you arrived at this conclusion?"

"I resolved to set out, and did set out that very instant, carrying with me the beginning of my great work on the unity of Italy; but for some time the imperial police, — who at this period, quite contrary to what Napoleon desired so soon as he had a son born to him, wished for a partition of provinces, — had their eyes on me. And my hasty departure, the cause of which they were unable to guess, having aroused their suspicions, I was arrested at the very moment I was leaving Piombino. Now," continued Faria, addressing Dantès with an almost paternal expression, — "now, my dear fellow, you know as much as I do myself. If we ever escape together, half this treasure is yours; if I die here, and you escape alone, the whole belongs to you."

"But," inquired Dantès, hesitating, "has this treasure no more legitimate possessor in this world than ourselves?"

"No, no, be easy on that score: the family is extinct. The last Comte de Spada, moreover, made me his heir; bequeathing to me this symbolic breviary. he bequeathed to me all it contained. No, no, be assured; if we lay hands on this fortune, we may enjoy it without remorse."

"And you say this treasure amounts to—"

"Two millions of Roman crowns,—about thirteen millions of our money."

"Impossible!" said Dantès, staggered at the enormous amount.

"Impossible! and why?" asked the old man. "The Spada family was one of the oldest and most powerful families of the fifteenth century; and in those times when all speculative and industrial enterprises were wanting, those accumulations of gold and jewels were by no means rare. There are at this day Roman families perishing of hunger, though possessed of nearly a million in diamonds and jewels handed down as heirlooms, which they cannot touch."

Edmond thought he was in a dream; he wavered between incredulity and joy.

"I have only kept this secret so long from you," continued Faria, "that I might prove you and then surprise you. Had we escaped before my attack of catalepsy, I should have conducted you to Monte Cristo; now," he added with a sigh, "it is you who will conduct me thither. Well! Dantès, you do not thank me."

"This treasure belongs to you, my dear friend," replied Dantès; "and to you only. I have no right to it. I am no relative of yours."

"You are my son, Dantès!" exclaimed the old man. "You are the child of my captivity. My profession condemns me to celibacy. God has sent you to me to

console, at one and the same time, the man who could not be a father and the prisoner who could not get free." And Faria extended the arm which he still could use to the young man, who threw himself on his neck and wept.

CHAPTER XIX.

THE THIRD ATTACK.

Now that this treasure which had so long been the object of the abbé's meditations could insure the future happiness of him whom Faria really loved as a son, it had doubled its value in his eyes, and every day he expatiated on the amount, explaining to Dantès all the good which with thirteen or fourteen millions of livres a man could do in these days to his friends; and then Dantès's countenance became gloomy, for the oath of vengeance he had taken recurred to his memory, and he reflected how much ill in these times a man with thirteen or fourteen millions could do to his enemies.

The abbé did not know the Isle of Monte Cristo; but Dantès knew it and had often passed it, situated twenty-five miles from Pianosa, between Corsica and the Isle of Elba, and had once touched at it. This island was, always had been, and still is, completely deserted. It is a rock of almost conical form, which seems as though projected by some volcanic effort from the depth to the surface of the ocean. Dantès traced a plan of the island for Faria, and Faria gave Dantès advice as to the means he should employ to recover the treasure. But Dantès was far from being as enthusiastic and confident as the old man. It was certain indeed that Faria was not a lunatic, and the way in which he had achieved the discovery which had given rise to the suspicion of his madness increased Dantès's admiration of him; but at the same time he could not

believe that that deposit, supposing it had ever existed, still existed; and though he considered the treasure as by no means chimerical, he yet believed it was no longer there.

However, as if fate resolved on depriving the prisoners of their last chance, and making them understand that they were condemned to perpetual imprisonment, a new misfortune befell them; the gallery on the sea side, which had long been in ruins, was rebuilt. They repaired it completely, and stopped up with vast masses of stone the hole Dantès had partly filled in. But for this precaution, which it will be remembered had been suggested to Edmond by the abbé, the misfortune would have been still greater, — for their attempt to escape would have been discovered, and they would undoubtedly have been separated. Thus a new and even stronger door was closed upon them.

"You see," said the young man, with an air of sorrowful resignation, to Faria, "that God deems it right to take from me even what you call my devotion to you. I have promised to remain forever with you, and now I could not break my promise if I would. I shall no more have the treasure than you; and neither of us will quit this prison. But my real treasure is not that, my dear friend, which awaits me beneath the sombre rocks of Monte Cristo, but it is your presence, — our living together five or six hours a day, in spite of our jailers; it is those rays of intelligence you have elicited from my brain, the languages you have implanted in my memory, and which spring there with all their philological ramifications. These different sciences that you have made so easy to me by the depth of the knowledge you possess of them and the clearness of the principles to which you have reduced them, — this is my treasure, my beloved friend, and with

this you have made me rich and happy. Believe me, and take comfort; this is better for me than tons of gold and cases of diamonds, even were they not perhaps delusive, — like the clouds we see in the morning floating over the sea, which we take for *terra firma*, and which evaporate and vanish as we draw near to them. To have you as long as possible near me; to hear your eloquent voice enriching my mind, strengthening my soul, and making my whole frame capable of great and terrible things if I should ever be free, so filling my soul that the despair to which I was just on the point of yielding when I knew you has no longer any hold over me, — this is my fortune, and there is nothing uncertain about it. I owe it all to you; and all the sovereigns of the earth, were they Cæsar Borgias, could not take it from me."

Thus the days which these two unfortunates passed together, if they were not happy days, at least went as quickly as the days that followed. Faria, who for so long a time had kept silence as to the treasure, now perpetually talked of it. As he had foreseen, he remained paralyzed in the right arm and the left leg, and had given up all hope of ever enjoying it himself. But he was continually thinking over some means of escape for his young companion, and he enjoyed it for him. For fear the letter might be some day lost or abstracted, he compelled Dantès to learn it by heart; and he thus knew it from one end to the other. Then he destroyed the second portion, assured that if the first were seized, no one would be able to penetrate its real meaning. Whole hours sometimes passed while Faria was giving instructions to Dantès, — instructions which were to serve him when he was at liberty. Then, once free, from the day and hour and moment when he was so, he could have but one only thought, which was to gain Monte Cristo by some means and remain

there alone under some pretext which would give no suspicions; and once there, to endeavor to find the wonderful caverns and search in the appointed spot, — the appointed spot, be it remembered, being the farthest angle in the second opening.

In the mean while the hours passed, if not rapidly, at least tolerably. Faria, as we have said, without having recovered the use of his hand and foot, had resumed all the clearness of his understanding, and had gradually, besides the moral instructions we have detailed, taught his youthful companion the patient and sublime duty of a prisoner, who learns to make something from nothing. They were thus perpetually employed, — Faria, that he might not see himself grow old; Dantès, for fear of recalling the almost extinct past which now floated in his memory like a distant light wandering in the night. So the days passed by as in lives which have not been disordered by calamity and which glide on mechanically and tranquilly beneath the eye of Providence.

But beneath this superficial calm there were in the heart of the young man, and perhaps in that of the old man, many repressed desires, many stifled sighs which found vent when Faria was left alone, and when Edmond returned to his cell. One night Edmond awoke suddenly, believing he heard some one calling him. He opened his eyes and tried to pierce through the gloom. His name, or rather a plaintive voice which essayed to pronounce his name, reached him. "Great God!" murmured Edmond, "what does it mean?"

He moved his bed, drew up the stone, rushed into the passage, and reached the opposite extremity; the secret entrance was open. By the light of the wretched and wavering lamp of which we have spoken, Dantès saw the old man, pale but yet erect, clinging to the bedstead.

His features were writhing with those horrible symptoms which Dantès already knew, and which had so seriously alarmed him when he saw them for the first time.

"Well, my friend," said Faria, in a resigned tone, "you understand, do you not; and I need not attempt to explain to you?"

Edmond uttered a cry of agony, and quite out of his senses, rushed towards the door, exclaiming, "Help! help!" Faria had just sufficient strength to retain him.

"Silence!" he said, "or you are lost. Think now of yourself, — of making your captivity supportable or your flight possible. It would require years to renew only what I have done here, and which would be instantly destroyed if our jailers knew we had communicated with each other. Besides, be assured, my dear Edmond, the dungeon I am about to leave will not long remain empty; some other unfortunate being will soon take my place, and to him you will appear like an angel of salvation. Perhaps he will be young, strong, and enduring, like yourself, and will aid you in your escape; while I should only hinder it. You will no longer have a half-dead body tied to you to paralyze all your movements. At length Providence has done something for you; he restores to you more than he takes away, and it is time for me to die."

Edmond could only clasp his hands and exclaim, "Oh, my friend! my friend! speak not thus!" And then resuming all his presence of mind, which had for a moment staggered under this blow, and his strength, which had failed at the words of the old man, he said, "Oh, I have saved you once, and I will save you again!" And raising the foot of the bed, he drew out the phial, still containing some of the red liquor.

"See!" he exclaimed; "there remains still some of this saving draught. Quick, quick! tell me what I must do this time; are there any fresh instructions? Speak, my friend; I listen."

"There is no hope," replied Faria, shaking his head; "but no matter. God wills it that man, whom he has created and in whose heart he has so profoundly rooted the love of life, should do all in his power to preserve that existence, which however painful it may be is yet always so dear."

"Oh, yes, yes!" exclaimed Dantès, "and I tell you you shall yet be saved!"

"Well, then, try. The cold gains upon me. I feel the blood flowing towards my brain. This horrible trembling which makes my teeth chatter and seems to dislocate my bones, begins to pervade my whole frame; in five minutes the malady will reach its height, and in a quarter of an hour there will be nothing left of me but a dead body."

"Oh!" exclaimed Dantès, his heart wrung with anguish.

"Do as you did before, only do not wait so long. All the springs of life are now exhausted in me, and death," he continued, looking at his paralyzed arm and leg, "has but half its work to do. If after having made me swallow twelve drops instead of ten, you see that I do not recover, then pour the rest down my throat. Now lift me on my bed, for I can no longer support myself."

Edmond took the old man in his arms, and laid him on the bed.

"And now, friend," said Faria, "sole consolation of my wretched existence,—you whom Heaven gave me somewhat late, but still gave me, a priceless gift, and for which I am most grateful,—at the moment of separating from you forever, I wish you all the happiness and all the prosperity you so well deserve. My son, I bless thee!"

The young man cast himself on his knees, leaning his head against the old man's bed.

"Listen now to what I say in this my dying moment. The treasure of the Spadas exists. By the grace of God there is no longer for me either distance or obstacle. I see it in the depths of the inner cavern. My eyes pierce the inmost recesses of the earth and are dazzled at the sight of so much riches. If you do escape, remember that the poor abbé whom all the world called mad was not so. Hasten to Monte Cristo; avail yourself of the fortune, — for you have indeed suffered long enough."

A violent shock interrupted the old man. Dantès raised his head and saw Faria's eyes injected with blood. It seemed as if a wave of blood had ascended from the chest to the head.

"Adieu! adieu!" murmured the old man, clasping Edmond's hand convulsively; "adieu!"

"Oh, no, no! not yet!" he cried; "do not forsake me! Oh, help him! Help! help!"

"Hush! hush!" murmured the dying man, "that they may not separate us if you save me!"

"You are right. Oh, yes, yes! be assured I shall save you! Besides, although you suffer much, you do not seem in such agony as before."

"Do not mistake! I suffer less because there is in me less strength to endure. At your age we have faith in life; it is the privilege of youth to believe and hope, but old men see death more clearly. Oh! 'tis here — 'tis here — 'tis over — my sight is gone — my reason escapes! Your hand, Dantès! Adieu! — adieu!" And raising himself by a final effort in which he united all his faculties, he said, "Monte Cristo! forget not Monte Cristo!" and he fell back on his bed. The crisis was terrible; on that bed of pain were twisted limbs, swollen eyelids,

bloody foam, and a body without motion,—instead of the intelligent being who, a moment before, was lying there.

Dantès took the lamp, and placed it on a projecting stone above the bed, whence its tremulous light fell with strange and fantastic ray on this discomposed countenance and this motionless and stiffened body. With fixed eyes he awaited boldly the moment for administering the saving remedy.

When he believed the instant had arrived, he took the knife, unclosed the teeth, which offered less resistance than before, counted one after the other twelve drops, and watched. The phial contained, perhaps, twice as much more. He waited ten minutes, a quarter of an hour, half an hour; nothing moved. Trembling, his hair erect, his brow bathed with perspiration, he counted the seconds by the beatings of his heart. Then he thought it was time to make the last trial, and he put the phial to the violet lips of Faria; and without having occasion to force open his jaws, which had remained extended, he poured the whole of the liquid down his throat.

The draught produced a galvanic effect; a violent trembling pervaded the old man's limbs; his eyes opened until it was fearful to gaze upon them; he heaved a sigh which resembled a shriek; and then all this vibrating frame returned gradually to its state of immobility, the eyes remaining open.

Half an hour, an hour, an hour and a half elapsed; and during this time of anguish Edmond leaned over his friend, his hand applied to his heart, and felt the body gradually grow cold, and the heart's pulsation become more and more deep and dull, until at length all stopped. The last movement of the heart ceased; the face became livid; the eyes remained open, but the look was glazed.

It was six o'clock in the morning; the dawn was just breaking, and its weak ray came into the dungeon and paled the dying light of the lamp. Singular shadows passed over the countenance of the dead man, which at times gave it the appearance of life. While this struggle between day and night lasted, Dantès still doubted; but as soon as the daylight gained the pre-eminence he saw that he was alone with a corpse. Then an invincible and extreme terror seized upon him, and he dared not again press the hand that hung out of bed; he dared no longer to gaze on those fixed and vacant eyes which he tried many times to close, but in vain, — they opened again always. He extinguished the lamp, carefully concealed it, and then went away, closing as well as he could the entrance to the secret passage by the large stone, as he descended.

It was time, for the jailer was coming. On this occasion he began his rounds at Dantès's cell, and on leaving him he went on to Faria's dungeon, where he was taking breakfast and some linen. Nothing indicated that the man knew anything of what had occurred. He went on his way.

Dantès was then seized with an indescribable desire to know what was going on in the dungeon of his unfortunate friend. He therefore returned by the subterranean gallery, and arrived in time to hear the exclamations of the turnkey, who called out for help. Other turnkeys came, and then was heard the regular tramp habitual to soldiers even when not on duty; behind them came the governor.

Edmond heard the noise of the bed, on which they were moving the corpse, heard the voice of the governor, who desired them to throw water on the face, and seeing that in spite of this application the prisoner did not recover, sent for the doctor. The governor then went out,

and some words of pity fell on Dantès's listening ears, mingled with brutal laughter.

"Well, well!" said one, "the madman has gone to look after his treasure. Good journey to him!"

"With all his millions, he will not have enough to pay for his shroud!" said another.

"Oh!" added a third voice, "the shrouds of the Château d'If are not dear!"

"Perhaps," said one of the previous speakers, "as he was a priest, they may go to some expense in his behalf."

"They may give him the honors of the sack."

Edmond did not lose a word, but comprehended very little of what was said. The voices soon ceased; and it seemed to him as if the persons had all left the cell. Still he dared not to enter, as they might have left some turnkey to watch the dead. He remained, therefore, mute and motionless, restraining even his respiration. At the end of an hour he heard a faint noise, which increased. It was the governor, who returned, followed by the doctor and other attendants. There was a moment's silence; it was evident that the doctor was examining the dead body. The inquiries soon commenced.

The doctor analyzed the symptoms of the malady under which the prisoner had sunk, and declared he was dead. Questions and answers followed in a careless tone that made Dantès indignant, for he felt that all the world should experience for the poor abbé the love he bore him.

"I am very sorry for what you tell me," said the governor, replying to the assurance of the doctor that the old man was really dead; "for he was a quiet, inoffensive prisoner, happy in his folly, and required no watching."

"Ah!" added the turnkey, "there was no occasion for watching him; he would have stayed here fifty years, I'll answer for it, without any attempt to escape."

"Still," said the governor, "I believe it will be requisite, notwithstanding your certainty, and not that I doubt your science, but for my own responsibility's sake, that we should be perfectly assured that the prisoner is dead."

There was a moment of complete silence, during which Dantès, still listening, conjectured that the doctor was examining and touching the corpse a second time.

"You may make your mind easy," said the doctor; "he is dead. I will answer for that."

"You know, Monsieur," said the governor, persisting, "that we are not content in such cases as this with a simple examination. In spite of all appearances, be so kind therefore as to finish your duty by fulfilling the formalities prescribed by law."

"Let the irons be heated," said the doctor; "but really it is a useless precaution."

This order to heat the irons made Dantès shudder. He heard hasty steps, the creaking of a door, people going and coming; and some minutes afterwards a turnkey entered, saying, "Here is the brazier, lighted."

There was a moment's silence, and then was heard the noise made by burning flesh, of which the peculiar and nauseous smell penetrated even behind the wall where Dantès was listening horrified. At this smell of human flesh carbonized, the damp came over the young man's brow, and he felt as if he should faint.

"You see, Monsieur, he is really dead," said the doctor; "this burn in the heel is decisive. The poor fool is cured of his folly, and delivered from his captivity."

"Was n't his name Faria?" inquired one of the officers who accompanied the governor.

"Yes, sir; and according to his pretension, it was an ancient name. He was, too, very learned, and rational

enough on all points which did not relate to his treasure; but on that indeed he was obstinate."

"It is the sort of malady which we call monomania," said the doctor.

"You never found anything in him to complain of?" said the governor to the jailer who had charge of the abbé.

"Never, sir," replied the jailer, "never; on the contrary, he sometimes amused me very much by telling me stories. One day too when my wife was ill, he gave me a prescription which cured her."

"Ah, ah!" said the doctor, "I was ignorant that I had a competitor; but I hope, Monsieur the Governor, that you will show him all proper respect in consequence."

"Yes, yes, make your mind easy; he shall be decently interred in the newest sack we can find. Will that satisfy you?"

"Must we perform that last ceremony in your presence, sir?" inquired a turnkey.

"Certainly. But make haste! I cannot stay here all day." There was a renewed sound of footsteps; and a moment afterwards the noise of rustling cloth reached Dantès's ears, the bed creaked on its hinges, and the heavy foot of a man who lifts a weight resounded on the floor; then the bed again creaked under the weight deposited upon it.

"This evening," said the governor.

"Will there be mass?" asked one of the attendants.

"That is impossible," replied the governor. "The chaplain of the château came to me yesterday to beg for leave of absence, in order to take a trip to Hyères for a week. I told him I would attend to the prisoners in his absence. If the poor abbé had not been in such a hurry, he might have had his requiem."

"Pooh, pooh!" said the doctor, with the accustomed impiety of persons of his profession, "he is a churchman. God will respect his profession, and not give the Devil a wicked pleasure by sending him a priest." A shout of laughter followed this brutal jest. During this time the operation of shrouding the body was continued.

"This evening," said the governor, when the task was ended.

"At what o'clock?" inquired a turnkey.

"Why, about ten or eleven o'clock."

"Shall we watch by the corpse?"

"Of what use would it be? Shut the dungeon as if he were alive; that is all."

Then the steps retreated, and the voices died away in the distance. The noise of the door, with its creaking hinges and bolts, ceased; and a silence duller than any solitude ensued, — the silence of death, which embraced everything, even to the young man's frozen soul. Then he raised the flag-stone cautiously with his head, and looked carefully round the chamber. It was empty; and Dantès, quitting the passage, entered it.

CHAPTER XX.

THE CEMETERY OF THE CHÂTEAU D'IF.

On the bed, at full length, and faintly lighted by the pale ray that penetrated the window, was visible a sack of coarse cloth, under the large folds of which were stretched a long and stiffened form; it was Faria's last winding-sheet, — that winding-sheet which, as the turnkey said, cost so little. All, then, was completed. A material separation had taken place between Dantès and his old friend; he could no longer see those eyes which had remained open as if to look even beyond death; he could no longer clasp that hand of industry which had lifted for him the veil that had concealed hidden and obscure things. Faria, the useful and the good companion with whom he was accustomed to live so intimately, no longer breathed. He seated himself on the edge of that terrible bed, and fell into a melancholy and gloomy revery.

Alone! he was alone again! — fallen back into silence! He found himself once again in the presence of nothingness! Alone, — no longer to see, no longer to hear the voice of the only human being who attached him to life! Was it not better, like Faria, to go and ask of God the meaning of life's enigma at the risk of passing through the mournful gate of suffering? The idea of suicide, driven away by his friend and forgotten in his presence while living, arose like a phantom before him in presence of his dead body. "If I could die," he said, "I should go where he goes, and should assuredly find him again. But

how to die? It is very easy," he continued with a smile of bitterness; "I will remain here; I will rush on the first person who opens the door; I will strangle him, and then they will guillotine me."

But as it happens that in excessive griefs, as in great tempests, the abyss is found between the tops of the loftiest waves, Dantès recoiled from the idea of this infamous death and passed suddenly from despair to an ardent desire for life and liberty.

"Die! oh, no!" he exclaimed; "not die now, after having lived so long, and suffered so much! It might have been good to die when I formed the purpose to do so, years ago; but now it would be indeed to give way to my bitter destiny. No, I will live; I will struggle to the very last; I will reconquer the happiness of which I have been deprived. Before I die I must not forget that I have my executioners to punish, and perhaps too, who knows, some friends to reward. But here I am, forgotten; and I shall go out from my dungeon only as Faria goes." As he said this he remained motionless, his eyes fixed like a man struck with a sudden idea, but whom this idea fills with amazement. Suddenly he rose, lifted his hand to his brow as if his brain were giddy, paced twice or thrice round his chamber, and then paused abruptly at the bed. "Ah! ah!" he muttered, "who inspires me with this thought? Is it thou, gracious God? Since none but the dead pass freely from this dungeon, let me assume the place of the dead!"

Without giving himself time to reconsider his decision, and indeed that he might allow his thoughts to be distracted from his desperate resolution, he bent over the appalling sack, opened it with the knife which Faria had made, drew the corpse from the sack, and carried it to his cell, laid it on his couch, passed round its head the strip of

cloth he wore at night round his own, covered it with his counterpane, once again kissed the ice-cold brow and tried vainly to close the resisting eyes, which remained open, turned the head towards the wall, so that the jailer might, when he brought his evening meal, believe that he was asleep, as was his frequent custom, returned along the gallery, drew the bed against the wall, returned to the other cell, took from the hiding-place the needle and thread, flung off his rags, that they might feel naked flesh only beneath the coarse sackcloth, and getting inside the sack, placed himself in the posture in which the dead body had been laid, and sewed up the mouth of the sack on the inside.

The beating of his heart might have been heard if by any mischance the jailers had entered at that moment. He might have waited until the evening visit was over, but he was afraid the governor might change his resolution and order the dead body to be removed earlier; in that case his last hope would have been destroyed. Now his project was settled under any circumstances, and he hoped thus to carry it into effect. If on the way out the grave-diggers should discover that they were conveying a live instead of a dead body, Dantès did not intend to give them time to recognize him, but with a sudden cut of the knife he meant to open the sack from top to bottom and profiting by their alarm, escape; if they tried to catch him, he would use his knife. If they conducted him to the cemetery and laid him in the grave, he would allow himself to be covered with earth; and then, as it was night, the grave-diggers could scarcely have turned their backs ere he would work his way through the soft soil and escape. He hoped that the weight would not be too heavy for him to support. If he was deceived in this, and the earth proved too heavy, he would be stifled, and then so

much the better; all would be over. Dantès had not eaten since the previous evening, but he had not thought of hunger or thirst, nor did he now think of it. His position was too precarious to allow him time to think of anything else.

The first risk that Dantès ran was that the jailer, when he brought his supper at seven o'clock, might perceive the substitution he had effected; fortunately, twenty times at least, from misanthropy or fatigue, Dantès had received his jailer in bed; and then the man placed his bread and soup on the table, and went away without saying a word. This time the jailer might not be silent as usual, but speak to Dantès, and seeing that he received no reply, go to the bed and thus discover all.

When seven o'clock came, Dantès's agony really commenced. His hand placed upon his heart was unable to repress its throbbings, while with the other he wiped the perspiration from his temples. From time to time shudderings ran through his whole frame and oppressed his heart as if it were seized in an icy grasp. Then he thought he was going to die. Yet the hours passed on without any stir in the château, and Dantès perceived that he had escaped this first danger; it was a good augury. At length, about the hour the governor had appointed, footsteps were heard on the stairs. Edmond understood that the moment had arrived, and summoning up all his courage, held his breath; he would have been glad to repress at the same time the rapid pulsations of his arteries.

The footsteps paused at the door; there were steps of two persons, and Dantès guessed it was the two grave-diggers who came to seek him. This idea was soon converted into certainty when he heard the noise they made in putting down the hand-bier. The door opened, and a dim light reached Dantès's eyes through the coarse sack

that covered him; he saw two shadows approach his bed, a third remaining at the door with a torch in his hand. Each of these two men, approaching the ends of the bed, took the sack by its extremities.

"He 's heavy, though, for an old and thin man," said one, as he raised the head.

"They say every year adds half a pound to the weight of the bones," said another, lifting the feet.

"Have you tied the knot?" inquired the first speaker.

"What would be the use of carrying so much more weight?" was the reply; "I can do that when we get there."

"Yes, you 're right," replied the companion.

"What 's the knot for?" thought Dantès.

They deposited the supposed corpse on the bier. Edmond stiffened himself in order to play his part of a dead man, and then the party, lighted by the man with the torch, who went first, ascended the stairs. Suddenly Dantès felt the fresh and sharp night air, and he recognized the *mistral*. It was a sudden sensation, at the same time replete with delight and agony. The bearers advanced twenty paces, then stopped, putting their bier down on the ground. One of them went away, and Dantès heard his shoes on the pavement.

"Where am I, then?" he asked himself.

"Really, he is by no means a light load!" said the other bearer, sitting on the edge of the hand-barrow. Dantès's first impulse was to escape, but fortunately he did not attempt it.

"Light me, stupid," said the other bearer, "or I shall not find what I am looking for." The man with the torch complied, although not asked in the most polite terms.

"What can he be looking for?" thought Edmond "The spade, perhaps."

An exclamation of satisfaction indicated that the grave-digger had found the object of his search. "Here it is at last," he said, "not without some trouble, though."

"Yes," was the answer; "but it has lost nothing by waiting."

As he said this, the man came towards Edmond, who heard a heavy and sounding substance laid down beside him, and at the same moment a cord was fastened round his feet with sudden and painful violence.

"Well, have you tied the knot?" inquired the grave-digger who was looking on.

"Yes, and pretty tight too, I can tell you," was the answer.

"Move on, then." And the bier was lifted once more, and they proceeded. They advanced fifty paces farther, and then stopped to open a door, then went forward again. The noise of the waves dashing against the rocks on which the château is built, reached Dantès's ear distinctly as they proceeded.

"Bad weather!" observed one of the bearers; "not a pleasant night for a dip in the sea."

"Why, yes, the abbé runs a chance of being wet," said the other; and then there was a burst of laughter. Dantès did not comprehend the jest, but his hair stood erect on his head.

"Well, here we are at last," said one of them.

"A little farther! a little farther!" said the other. "You know very well that the last was stopped on his way, dashed on the rocks, and the governor told us next day that we were careless fellows."

They ascended five or six more steps, and then Dantès felt that they took him, one by the head and the other by the heels, and swung him to and fro. "One!" said the grave-diggers, "two! three, and away!" And at the same

instant Dantès felt himself flung into the vast void, passing through the air like a wounded bird, — falling, falling with a rapidity that made his blood curdle. Although drawn downwards by some heavy weight which hastened his rapid descent, it seemed to him that the fall continued through a hundred years. At last, with a terrific dash he entered the ice-cold water; and as he did so he uttered a shrill cry, stifled in a moment by his immersion beneath the waves.

Dantès had been flung into the sea, into whose depths he was dragged by a thirty-six pound shot tied to his feet. The sea is the cemetery of Château d'If.

CHAPTER XXI.

THE ISLE OF TIBOULEN.

Dantès, although giddy and almost suffocated, had yet sufficient presence of mind to hold his breath; and as his right hand (prepared as he was for every chance) held his knife open, he rapidly ripped up the sack and extricated his arm and then his body; but in spite of all his efforts to free himself from the ball, he continued to sink. He then bent his body and by a desperate effort severed the cord that bound his legs, at the moment he was suffocating. With a vigorous spring he rose to the surface of the sea, while the bullet bore to its depths the sack that had so nearly become his shroud.

Dantès merely paused to breathe, and then dived again, in order to avoid being seen. When he rose a second time, he was fifty paces from where he had first sunk. He saw overhead a black and tempestuous sky, over which the wind was driving the fleeting vapors that occasionally suffered a twinkling star to appear; before him was the vast expanse of waters, sombre and terrible, whose waves foamed and roared as if before the approach of a storm. Behind him, blacker than the sea, blacker than the sky, rose like a phantom the giant of granite, whose projecting crags seemed like arms extended to seize their prey; and on the highest rock was a torch that lighted two figures. He fancied these two forms were looking at the sea; doubtless these strange grave-diggers had heard his cry. Dantès dived again, and remained a long time beneath the

water. This manœuvre was already familiar to him, and usually attracted a crowd of spectators in the bay before the lighthouse at Marseilles when he swam there, who with one accord pronounced him the best swimmer in the port. When he reappeared the light had disappeared.

It was necessary to strike out to sea. Ratonneau and Pomègue are the nearest isles of all those that surround the Château d'If; but Ratonneau and Pomègue are inhabited, and so is the little island of Daume. Tiboulen or Lemaire were the most secure. These islands are a league from the Château d'If; Dantès nevertheless determined to make for them. But how could he find his way in the darkness of the night? At this moment he saw before him, like a brilliant star, the lighthouse of Planier. By leaving this light on the right, he kept the Isle of Tiboulen a little on the left; by turning to the left, therefore, he would find it. But as we have said, it was at least a league from the Château d'If to this island. Often in prison Faria had said to him when he saw him idle and inactive, "Dantès, you must not give way to this listlessness; you will be drowned if you seek to escape and your strength has not been properly exercised and prepared for exertion." These words sounded in Dantès's ears, even beneath the waves; he hastened to cleave his way through them to see if he had not lost his strength. He found with pleasure that his captivity had taken away nothing of his power, and that he was still master of that element on whose bosom he had so often sported as a boy.

Fear, that relentless pursuer, doubled Dantès's efforts. He listened to ascertain if any noise was audible; each time that he rose over the waves his looks scanned the horizon and strove to penetrate the darkness. Every wave a little higher than others seemed a boat in his

pursuit, and then he redoubled exertions that increased his distance from the château, but the repetition of which reduced his strength. He swam on still, and already the terrible château had disappeared in the darkness. He could not see it, but he felt its presence.

An hour passed, during which Dantès, excited by the feeling of freedom, continued to cleave the waves. "Let us see," said he, "I have swum above an hour, but as the wind is against me that has retarded my speed; however, if I am not mistaken, I must be close to the Isle of Tiboulen. But what if I were mistaken?" A shudder passed over him. He sought to float on the water, in order to rest himself; but the sea was too violent, and he saw that he could not make use of this means of repose.

"Well," said he, "I will swim on until I am worn out, or the cramp seizes me, and then I shall sink." And he struck out with the energy of despair.

Suddenly the sky seemed to him to become still darker and more dense, and compact clouds lowered towards him; at the same time he felt a violent pain in his knee. His imagination told him a ball had struck him, and that in a moment he would hear the report; but he heard nothing. He put out his hand and felt resistance; he then extended his leg and felt the land; he saw then what the object was which he had taken for a cloud.

Before him rose a mass of strangely-formed rocks that resembled nothing so much as a vast fire petrified at the moment of its most fervent combustion. It was the Isle of Tiboulen. Dantès rose, advanced a few steps, and with a fervent prayer of gratitude stretched himself on the granite, which seemed to him softer than down. Then, in spite of the wind and rain, he fell into the deep, sweet sleep of those worn out by fatigue. At the expiration of an hour

Edmond was awakened by the roar of the thunder. The tempest was unchained and let loose in all its fury; from time to time a flash of lightning ran across the heavens like a fiery serpent, lighting up the clouds that rolled on like the waves of an immense chaos.

Dantès had not been deceived; he had reached the first of the two isles, which is in fact Tiboulen. He knew that it was barren and without shelter; but when the sea should become more calm, he would plunge into its waves again and swim to Lemaire, equally arid, but larger and consequently better adapted for concealment.

An overhanging rock offered him a temporary shelter, and scarcely had he availed himself of it when the tempest burst in all its fury. Edmond felt the rock beneath which he lay tremble; the waves, dashing themselves against the granite rock, wet him with their spray. In safety as he was, he felt himself become giddy in the midst of this war of the elements and the dazzling brightness of the lightning. It seemed to him that the island trembled to its base, and that it would like a vessel at anchor break its moorings and bear him off into the centre of the storm. He then recollected that he had not eaten or drunk for four and twenty hours. He extended his hands and drank greedily of the rain-water that had lodged in a hollow of the rock.

As he rose, a flash of lightning, that seemed to open the sky even to the foot of the dazzling throne of God, illumined the darkness. By its light, between the island of Lemaire and Cape Croiselle, a quarter of a league distant, Dantès saw, like a spectre, a fishing-boat driven rapidly on by the force of the winds and waves. A second after, he saw it again, approaching nearer. Dantès cried at the top of his voice to warn them of their danger, but they saw it themselves. Another flash showed him

four men clinging to the shattered mast and the rigging, while a fifth clung to the broken rudder.

The men he beheld saw him doubtless, for their cries were carried to his ears by the wind. Above the splintered mast a sail rent to tatters was waving; suddenly the ropes that still held it gave way, and it disappeared in the darkness of the night like a great sea-bird. At the same moment a violent crash was heard, and cries of distress reached his ears. Perched on the summit of the rock, Dantès saw, by the lightning, the vessel in pieces; and among the fragments were visible heads with despairing faces, and arms stretched towards the sky. Then all became dark again; the terrible spectacle had been brief as the lightning.

Dantès ran down the rocks at the risk of being himself dashed to pieces. He listened, he strove to examine; but he heard and saw nothing. All human cries had ceased, and the tempest alone continued to rage. By degrees the wind abated, vast gray clouds rolled towards the west, and the blue firmament appeared, studded with bright stars. Soon a red streak became visible in the horizon; the waves whitened, a light played over them and gilded their foaming crests with gold. It was day.

Dantès stood silent and motionless before this grand spectacle, for since his captivity he had forgotten it. He turned towards the fortress and looked both at the sea and the land. The gloomy building rose from the bosom of the ocean with that imposing majesty of things immovable, which seem at once to watch and to command. It was about five o'clock. The sea continued to grow calmer.

"In two or three hours," thought Dantès, "the turnkey will enter my chamber, find the body of my poor friend, recognize it, seek for me in vain, and give the alarm.

Then the passage will be discovered; the men who cast me into the sea, and who must have heard the cry I uttered, will be questioned. Then boats filled with armed soldiers will pursue the wretched fugitive. The cannon will warn every one to refuse shelter to a man wandering about naked and famished. The police of Marseilles will be on the alert by land while the governor pursues me by sea. I am cold, I am hungry; I have lost even the knife that saved me. Oh, my God, I have suffered enough surely! Have pity on me, and do for me what I am unable to do for myself!"

As Dantès (his eyes turned in the direction of the Château d'If) uttered this prayer in a sort of delirium brought on by exhaustion, he saw appear at the extremity of the Isle of Pomègue, like a bird skimming over the sea, a small vessel that the eye of a sailor alone could recognize as a Genoese tartan. She was coming out of Marseilles harbor, and was standing out to sea rapidly, her sharp prow cleaving through the waves. "Oh!" cried Edmond, "to think that in half an hour I could join her, did I not fear being questioned, detected, and conveyed back to Marseilles! What can I do? What story can I invent? Under pretext of trading along the coast, these men, who are in reality smugglers, will prefer selling me to doing a good action. I must wait. But I cannot; I am starving. In a few hours my strength will be utterly exhausted; besides, perhaps I have not been missed at the fortress. I can pass as one of the sailors wrecked last night. This story will pass current, for there is no one left to contradict me."

As he spoke Dantès looked towards the spot where the fishing-vessel had been wrecked, and started. The red cap of one of the sailors hung to a point of the rock, and some fragments of the vessel's keel floated at the foot of

the crags. In an instant Dantès's plan was formed. He swam to the cap, placed it on his head, seized one of the fragments of the keel, and struck out so as to cross the line the vessel was taking. "I am saved!" murmured he. And this conviction restored his strength.

Edmond soon perceived the vessel, which having the wind right ahead was tacking between the Château d'If and the tower of Planier. For an instant he feared that instead of keeping in shore she would stand out to sea; but he soon saw by her manœuvres that she wished to pass, like most vessels bound for Italy, between the islands of Jaros and Calaseraigne. However, the vessel and the swimmer insensibly neared one another, and in one of its tacks the vessel approached within a quarter of a mile of him. He rose on the waves, making signs of distress; but no one on board perceived him and the vessel stood on another tack. Dantès would have cried out, but he reflected that the wind would drown his voice. Then he rejoiced at his precaution in taking the beam, for without it he would have been unable perhaps to reach the vessel, — certainly to return to shore, should he be unsuccessful in attracting attention.

Dantès, although almost sure as to what course the bark would take, had yet watched it anxiously until it tacked and stood towards him. Then he advanced; but before they had met, the vessel again changed her direction. By a violent effort he rose half out of the water, waving his cap and uttering a loud shout peculiar to sailors. This time he was both seen and heard, and the tartan instantly steered towards him. At the same time he saw they were about to lower the boat. An instant after the boat, rowed by two men, advanced rapidly towards him. Dantès abandoned the beam, which he thought now useless, and swam vigorously to meet them. But he had reckoned too much

upon his strength, and then he felt how serviceable the beam had been to him. His arms grew stiff, his legs had lost their flexibility, and he was almost breathless.

He uttered a second cry. The two sailors redoubled their efforts, and one of them cried in Italian, "Courage!"

The word reached his ear as a wave which he no longer had the strength to surmount passed over his head. He rose again to the surface, supporting himself by one of those desperate efforts a drowning man makes, uttered a third cry, and felt himself sink again, as if the fatal bullet were again tied to his feet. The water passed over his head, and through the water he saw a pale sky and black clouds. A violent effort again brought him to the surface. He felt as if something seized him by the hair; but he saw and heard nothing. He had fainted.

When he opened his eyes Dantès found himself on the deck of the tartan. His first care was to see what direction they were pursuing. They were rapidly leaving the Château d'If behind. Dantès was so exhausted that the exclamation of joy he uttered was mistaken for a sigh of pain.

As we have said, he was lying on the deck. A sailor was rubbing his limbs with a woollen cloth; another, whom he recognized as the one who had cried out "Courage!" held a gourd full of rum to his mouth; while the third, an old sailor, at once the pilot and captain, looked on with that egotistical pity men feel for a misfortune that they have escaped yesterday and which may overtake them to-morrow. A few drops of the rum reanimated the young man's failing heart, while the friction applied to his limbs restored their elasticity.

"Who are you?" said the captain, in bad French.

"I am," replied Dantès, in bad Italian, "a Maltese sailor. We were coming from Syracuse laden with grain.

The storm of last night overtook us at Cape Morgion, and we were wrecked on these rocks."

"Where do you come from?"

"From these rocks that I had the good luck to cling to while our captain and the rest of the crew were all lost. I saw your ship, and fearful of being left to perish on the desolate island, I swam off on a fragment of the vessel, trying to reach you. You have saved my life, and I thank you," continued Dantès; "I was lost when one of your sailors caught hold of my hair."

"It was I," said a sailor of a frank and manly appearance; "and it was time, for you were sinking."

"Yes," returned Dantès, holding out his hand, "I thank you again."

"I almost hesitated, though," replied the sailor; "you looked more like a brigand than an honest man, with your beard of six inches and your hair a foot long." Dantès recollected that his hair and beard had not been cut all the time he was at the Château d'If.

"Yes," said he, "I made a vow to our Lady of the Grotto not to cut my hair or beard for ten years if I were saved in a moment of danger; but to-day the vow expires."

"Now what are we to do with you?" said the captain.

"Alas! anything you please. My captain is dead. I have barely escaped; but I am a good sailor. Leave me at the first port you make; I shall be sure to find employment on some merchant-vessel."

"Do you know the Mediterranean?"

"I have sailed over it since my childhood."

"You know the best harbors?"

"There are few ports that I could not enter or leave with my eyes shut."

"I say, Captain," said the sailor who had cried "Cour-

age!" to Dantès, "if what he says is true, what hinders his staying with us?"

"If he says true," said the captain, doubtingly. "But in the condition of this poor devil, one promises much and does what he can."

"I will do more than I promise," said Dantès.

"We shall see," returned the other, smiling.

"Where are you going?" asked Dantès.

"To Leghorn."

"Then why, instead of tacking so frequently, do you not sail nearer the wind?"

"Because we should run straight on to the island of Rion."

"You will pass it more than twenty fathoms from the shore."

"Take the helm, and let us see what you know."

The young man took the helm, ascertained by a slight pressure that the vessel answered the rudder, and seeing that without being a first-rate sailer, she yet was tolerably manageable, he cried out, "To the braces!"

The four seamen who composed the crew obeyed, while the captain looked on.

"Haul taut!" Dantès continued.

The sailors promptly obeyed.

"Belay!"

This order was also executed; and the vessel passed, as Dantès had predicted, twenty fathoms to the right.

"Bravo!" said the captain.

"Bravo!" repeated the sailors. And they all regarded with astonishment this man, whose eye had recovered an intelligence and his body a vigor they were far from suspecting.

"You see," said Dantès, quitting the helm, "I shall be of some use to you. at least during the voyage. If you do

not want me at Leghorn, you can leave me there; and I will pay you out of the first wages I get for my food and the clothes you lend me."

"Ah," said the captain, "we can agree very well, if you are reasonable."

"Give me what you give the others, and all will be arranged," returned Dantès.

"That 's not fair," said the seaman who had saved Dantès; "for you know more than we do."

"What in the devil is that to you, Jacopo?" returned the captain. "Every one is free to ask what he pleases."

"That 's true," replied Jacopo; "I only made a remark."

"Well, you would do much better to lend him a jacket and a pair of trousers, if you have them to spare."

"No," said Jacopo; "but I have a shirt and a pair of trousers."

"That is all I want," interrupted Dantès. "Thank you, my friend."

Jacopo dived into the hold and soon returned with the two garments, which Dantès assumed with unspeakable pleasure.

"Now, then, do you wish for anything else?" said the captain.

"A piece of bread and another glass of the capital rum I tasted; for I have not eaten or drunk for a long time." He had not tasted food for forty hours. A piece of bread was brought, and Jacopo offered him the gourd.

"Larboard your helm!" cried the captain to the steersman. Dantès glanced to the same side as he lifted the gourd to his mouth; but his hand stopped.

"Holloa! what 's the matter at the Château d'If?" said the captain.

A small white cloud, which had attracted Dantès's attention, crowned the summit of the bastion of the Château d'If. At the same moment the faint report of a gun was heard. The sailors looked at one another.

"What does that mean?" asked the captain.

"A prisoner has escaped from the Château d'If, and they are firing the alarm gun," replied Dantès. The captain glanced at him; but he had lifted the rum to his lips and was drinking it with so much composure that his suspicions, if he had any, died away.

"This rum is devilish strong," said Dantès, wiping the perspiration from his brow with his shirt-sleeve.

"At any rate," murmured the captain, watching him, "if it is he, so much the better, for I have made a rare acquisition."

Under pretence of being fatigued, Dantès asked that he might take the helm; the steersman, enchanted to be relieved, looked at the captain, and the latter by a sign indicated that he might abandon it to his new comrade. Dantès could thus keep his eyes on Marseilles.

"What is the day of the month?" asked he of Jacopo, who sat down beside him.

"The 28th of February."

"In what year?"

"In what year! you ask me in what year?"

"Yes," replied the young man; "I ask you in what year."

"You have forgotten it, then?"

"I was so frightened last night," replied Dantès, smiling, "that I have almost lost my memory. I ask you what year is it?"

"The year 1829," returned Jacopo. It was fourteen years day for day since Dantès's arrest. He was nineteen when he entered the Château d'If; he was thirty-three

when he escaped. A sorrowful smile passed over his face; he asked himself what had become of Mercédès, who must believe him dead. Then his eyes lighted up with hatred as he thought of the three men who had caused him so long and wretched a captivity. He renewed against Danglars, Fernand, and Villefort the oath of implacable vengeance he had made in his dungeon. This oath was no longer a vain menace; for the fastest sailer in the Mediterranean would have been unable to overtake the little tartan, that with every stitch of canvas set was flying before the wind to Leghorn.

CHAPTER XXII.

THE SMUGGLERS.

DANTÈS had not been a day on board before he was well acquainted with the persons with whom he sailed. Without having been in the school of the Abbé Faria, the worthy master of "La Jeune Amélie" (the name of the Genoese tartan) had a smattering of all the tongues spoken on the shores of that large lake called the Mediterranean, from the Arabic to the Provençal; and this, while it spared him the necessity of employing interpreters, — persons always troublesome and frequently indiscreet, — gave him great facility in communication, either with the vessels he met at sea, with the small barks sailing along the coast, or with those persons without name, country, or apparent calling, who are always seen on the quays of seaports, and who live by those hidden and mysterious means which we must suppose come straight from Providence, as they have no visible resources. We may conclude that Dantès was on board a smuggling lugger.

For the reason given above, the captain had received Dantès on board with a certain degree of mistrust. He was very well known to the custom-house officers of the coast; and as there was between these worthies and himself a competition in strategy, he had at first thought that Dantès might be an emissary of the revenue department, who employed this ingenious means of penetrating some of the secrets of his trade. But the skilful manner in which Dantès had manœuvred the little bark had entirely reassured him.

and then when he saw the light smoke floating like a plume above the bastion of the Château d'If and heard the distant explosion, he was instantly struck with the idea that he had on board his vessel one for whom they accord salutes of cannon as for kings. This made him less uneasy, it must be owned, than if the new-comer had proved a custom-house officer; but this latter supposition also disappeared like the first, when he beheld the perfect tranquillity of his recruit.

Edmond thus had the advantage of knowing what the owner was, without the owner knowing what he was; and in whatever manner the old sailor and his crew attacked him, he held firm and betrayed nothing, giving accurate descriptions of Naples and Malta, which he knew as well as Marseilles, and persisting stoutly in his first statement. Thus the Genoese, subtle as he was, was duped by Edmond, who was aided by his mild demeanor and his nautical skill. Moreover, it is possible that the Genoese was one of those shrewd persons who know nothing but what they should know, and believe nothing but what it is for their interest to believe.

It was thus, in this reciprocal position, that they reached Leghorn. Here Edmond was to undergo another trial; it was to see if he should recognize himself after fourteen years in which he had not seen his own features. He had preserved a tolerably good remembrance of what the youth had been, and was now to find what the man had become. His comrades believed that his vow was fulfilled. He had previously touched twenty times at Leghorn; he remembered a barber in the Rue St. Ferdinand, and went there to have his beard and hair cut. The barber gazed in amazement at this man with the long hair and thick and black beard, who resembled one of Titian's glorious heads. At this period it was not the fashion to

wear so large a beard and hair so long; now a barber would only be surprised if a man gifted with such advantages should consent voluntarily to deprive himself of them. The Leghorn barber went to work without a single observation.

When the operation was concluded, when Edmond felt his chin was completely smooth and his hair reduced to its usual length, he called for a looking-glass in which he might see himself. He was now, as we have said, three and thirty years of age, and his fourteen years' imprisonment had produced a great moral change, so to speak, in his appearance. Dantès had entered the Château d'If with the round open smiling face of a young and happy man with whom the early paths of life have been smooth, and who expects the future to be a natural sequence of the past. This was now all changed. His oval face was lengthened; his smiling mouth had assumed the firm and marked lines which betoken resolution; above his arched eyebrows appeared a solitary wrinkle, expressing thoughtfulness; his eyes were full of melancholy, and from their depths occasionally sparkled gloomy fires of misanthropy and hatred; his complexion, so long kept from the sun, had now that pale color which produces when the features are encircled with black hair the aristocratic beauty of the man of the North; the deep learning he had acquired had besides diffused over his features the light of calm intelligence; naturally tall, he had acquired also the vigor possessed by a frame which has so long concentrated all its force within itself.

To the elegance of a nervous and slight form had succeeded the solidity of a rounded and muscular figure. As to his voice, his prayers, sobs, and imprecations had changed it, now into a soft and singularly touching tone, and now into a sound rude and almost hoarse. Moreover,

being perpetually in twilight or darkness, his eyes had acquired that singular faculty of distinguishing objects in the night common to the hyena and the wolf. Edmond smiled when he beheld himself; it was impossible that his best friend — if indeed he had any friend left — should recognize him; he could not recognize himself.

The captain of "La Jeune Amélie," who was very desirous of retaining in his crew a man of Edmond's value, had offered to him some advances out of his future profits which Edmond had accepted. His next care on leaving the barber's who had achieved his first metamorphosis was to enter a shop and buy a complete sailor's suit, — a garb, as we all know, very simple, and consisting of white trousers, a striped shirt, and a cap. It was in this costume, when bringing back to Jacopo the shirt and trousers he had lent him, that Edmond reappeared before the captain of "La Jeune Amélie," who had made him tell his story again. The captain could not recognize in the neat and trim sailor the man with thick and matted beard, his hair tangled with sea-weed, and his body soaking in sea brine, whom he had picked up naked and nearly drowned. Attracted by his prepossessing appearance, he renewed his offers of an engagement to Dantès; but Dantès, who had his own projects, would not agree for a longer time than three months.

"La Jeune Amélie" had a very active crew, very obedient to their captain, who was accustomed to lose as little time as possible. He had scarcely been a week at Leghorn before the hold of his vessel was filled with painted muslins, prohibited cottons, English powder, and tobacco on which the crown had forgotten to put its mark. The master was to get all this out of Leghorn free of duties and land it on the shores of Corsica, where certain speculators undertook to forward the cargo to France. They

sailed; Edmond was again cleaving the azure sea which had been the first horizon of his youth, and of which he had so often dreamed in prison. He left Gorgone on his right and La Pianosa on his left, and went towards the country of Paoli and Napoleon. The next morning, going on deck, which he always did at an early hour, the captain found Dantès leaning against the bulwarks gazing with intense earnestness at a pile of granite rocks which the rising sun tinged with rosy light. It was the Isle of Monte Cristo. "La Jeune Amélie" left it three-quarters of a league to the larboard, and kept on for Corsica.

Dantès thought as they passed thus closely the island whose name was so interesting to him that he had only to leap into the sea and in half an hour he would be on the promised land. But then what could he do without instruments to discover his treasure, without arms to defend himself? Besides, what would the sailors say; what would the captain think? He must wait. Fortunately, he had learned how to wait; he had waited fourteen years for his liberty, and now that he was free he could wait at least six months or a year for wealth. Would he not have accepted liberty without riches if it had been offered to him? Besides, were not those riches chimerical; offspring of the brain of the poor Abbé Faria, had they not died with him? It is true that letter of the Cardinal Spada was singularly circumstantial, and Dantès repeated to himself from one end to the other the letter, of which he had not forgotten a word.

The evening came on, and Edmond saw the island pass, covered with the tints that twilight brings, and disappear in the darkness from all eyes except his own; but he, with his gaze accustomed to the gloom of a prison, continued to see it after all the others, and he remained last upon deck. When the morning broke they were off the

coast of Aleria; all day they coasted, and in the evening saw the fires lighted on land. By the arrangement of these fires they were probably informed that it was practicable to land, — for a ship's lantern was hung up at the mast-head instead of the streamer, and they neared the shore within gunshot. Dantès remarked that the captain of "La Jeune Amélie" had as he neared the land mounted two small culverines, which without making much noise can throw a ball of four to the pound a thousand paces or so.

But on this occasion the precaution was superfluous, and everything proceeded with the utmost smoothness. Four shallops came off with very little noise alongside the bark, which, no doubt in acknowledgment of the compliment, lowered her own shallop into the sea; and the five boats worked so well that by two o'clock in the morning all the cargo was out of "La Jeune Amélie" and on *terra firma*. The same night, so systematic was the captain of "La Jeune Amélie," the profits were divided; and each man had a hundred Tuscan livres, — that is to say, about eighty livres of our money. But the voyage was not ended; they turned the bowsprit towards Sardinia, where they intended to take in a cargo, which was to replace what had been discharged. The second operation was as successful as the first; "La Jeune Amélie" was in luck. This new cargo was destined for the coast of the Duchy of Lucca, and consisted almost entirely of Havana cigars, sherry, and Malaga wines.

There, in going out they had a bit of a skirmish with the revenue police, that relentless enemy to the captain of "La Jeune Amélie." A custom-house officer was laid low and two sailors were wounded; Dantès was one of the latter, a ball having touched him in the left shoulder. Dantès was almost glad of this affray and almost pleased

at being wounded; they were rude lessons which taught him with what eye he could view danger, and with what endurance he could bear suffering. He had contemplated danger with a smile, and when wounded had exclaimed with the great philosopher, "Pain, thou art not an evil!" He had moreover looked upon the custom-house officer wounded to death, and whether from heat of blood produced by the rencontre, or the dulness of his humane sentiments, this sight had made but slight impression upon him. Dantès was on the way he desired to follow, and was moving towards the end he wished to achieve, — his heart was in a fair way of becoming petrified. Jacopo, seeing him fall, had believed him killed, and rushing towards him raised him up, and then attended to him with all the kindness of an attached comrade.

This world was not then so good as Doctor Pangloss believed it to be, neither was it so wicked as Dantès had considered it, since this man, who had nothing to expect from his comrade but the inheritance of his share of the prize-money, testified so much sorrow when he saw him fall. Fortunately, as we have said, Edmond was only wounded; and with certain herbs gathered at certain seasons, and sold to the smugglers by the old Sardinian women, the wound soon closed. Edmond, wishing to test Jacopo, offered him in return for his attention a share of his prize-money; but Jacopo refused it indignantly.

It resulted therefore from this kind of sympathetic devotion, which Jacopo had bestowed on Edmond from the first time he saw him, that Edmond felt for Jacopo a certain degree of affection; it was sufficient for Jacopo, who already instinctively perceived Edmond's superior rank, — a superiority concealed from all others; and with that measure of regard which Edmond bestowed upon him the brave sailor was content.

Then in the long days on board ship when the vessel, gliding on with security over the azure sea, required nothing, thanks to the favorable wind that swelled her sails, but the hand of the helmsman, Edmond with a chart in his hand became the instructor of Jacopo, as the poor Abbé Faria had been his instructor. He pointed out to him the bearings of the coast, explained to him the variations of the compass, and taught him to read in that vast book opened over our heads, called "the heavens," where God has written upon the azure with letters of diamond. And when Jacopo asked him, "What is the use of teaching all these things to a poor sailor like me?" Edmond replied, "Who knows? You may one day be the captain of a vessel. Your fellow-countryman, Bonaparte, became emperor." We have forgotten to say that Jacopo was a Corsican.

Two months and a half elapsed in these trips, and Edmond had become as skilful a coaster as he had been a hardy seaman; he had formed an acquaintance with all the smugglers on the coast, and learned all the masonic signs by which these half-pirates recognize each other. He had passed and repassed his Isle of Monte Cristo twenty times, but not once had he found an opportunity of landing there. He then formed a resolution: as soon as his engagement with the captain of "La Jeune Amélie" ended, he would hire a small bark on his own account, — for in his several voyages he had amassed a hundred piastres, — and under some pretext land at the Isle of Monte Cristo. Then he would be free to make his researches, — not perhaps entirely free, for he would be doubtless watched by those who accompanied him; but in this world we must risk something. Prison had made Edmond prudent, and he was desirous of running no risk whatever. But in vain did he rack his imagination; fer-

tile as it was, he could not devise any plan for reaching the wished-for isle without being accompanied thither.

Dantès was tossed about on these doubts and wishes when the captain, who had great confidence in him and was very desirous of retaining him in his service, took him by the arm one evening and led him to a tavern on the Via del' Oglio, where the leading smugglers of Leghorn used to congregate. It was here they discussed the affairs of the coast. Already Dantès had visited this maritime Bourse two or three times, and seeing all these hardy free-traders, who supplied the whole coast for nearly two hundred leagues, he had asked himself what power might not that man attain who should give the impulse of his will to all these contrary and diverging links. This time it was a great matter that was under discussion, — connected with a vessel laden with Turkey carpets, stuffs of the Levant, and cashmeres. It was necessary to agree upon some neutral ground on which an exchange could be made, and then to try and land these goods on the coast of France. If successful, the profit would be enormous; there would be a gain of fifty or sixty piastres each for the crew.

The captain of "La Jeune Amélie" proposed as a place of landing the island of Monte Cristo, which being completely deserted and having neither soldiers nor revenue officers seemed to have been placed in the midst of the ocean since the time of the heathen Olympus by Mercury, the god of merchants and robbers, — classes which we in modern times have separated, if not made distinct, but which antiquity appears to have included in the same category. At the mention of Monte Cristo Dantès started with joy; he rose to conceal his emotion, and took a turn round the smoky tavern, where all the languages of the known world were jumbled in a *lingua franca*. When he

again joined the two persons who had been discussing, it had been decided that they should touch at Monte Cristo, and set out on the following night. Edmond, being consulted, was of opinion that the island offered every possible security, and that great enterprises, to be well done, should be done quickly. Nothing, then, was altered in the plan arranged, and it was agreed that they should get under way next night, and wind and weather permitting, try to gain on the evening of the following day the waters of the neutral isle.

CHAPTER XXIII.

THE ISLE OF MONTE CRISTO.

THUS, at length, by one of those pieces of unlooked-for good fortune which sometimes occur to those on whom misfortune has for a long time spent itself, Dantès was about to arrive at his wished-for opportunity by simple and natural means, and land on the island without incurring any suspicion. One night only separated him from his expedition so ardently wished for.

That night was one of the most feverish that Dantès had ever passed, and during its progress all the possibilities, favorable and unfavorable, passed through his brain. If he closed his eyes, he saw the letter of Cardinal Spada written on the wall in characters of flame; if he slept for a moment, the wildest dreams haunted his brain. He descended into grottos paved with emeralds, with walls of rubies, and the roof glowing with diamond stalactites. Pearls fell drop by drop, as subterranean moisture is wont to drop. Edmond, amazed, wonderstruck, filled his pockets with the radiant gems and then returned to daylight, when his prizes were all converted into common pebbles. He then endeavored to re-enter these marvellous grottos, but now the way serpentined into countless paths, and the entrance had become invisible. In vain did he tax his memory for the magic and mysterious word which opened the splendid caverns of Ali Baba to the Arabian fisherman. All was useless; the treasure had disappeared, and had

again reverted to the genii from whom for a moment he had hoped to carry it off.

The day came at length, and was almost as feverish as the night had been; but it brought reason to the aid of imagination, and Dantès was then enabled to arrange a plan which had hitherto been vague and unsettled in his brain. The appointed evening arrived, and preparations were made for setting out. These preparations served to conceal Dantès's agitation. He had by degrees assumed such authority over his companions that he was almost like a commander on board; and as his orders were always clear, distinct, and easy of execution, his comrades obeyed him with celerity and pleasure.

The old captain did not interfere, for he too had recognized the superiority of Dantès over the crew and himself. He saw in the young man his natural successor, and regretted that he had not a daughter, that he might have bound Edmond to him by a distinguished alliance. At seven o'clock in the evening all was ready, and at ten minutes past seven they doubled the lighthouse just as the light was kindled. The sea was calm, and with a fresh breeze from the southeast they sailed beneath a bright blue sky in which God also lighted up in turn his beacon-lights, each of which is a world. Dantès told them that all hands might turn in, and he would take the helm. When the Maltese (for so they called Dantès) had said this, it was sufficient, and all went to their cots contentedly. This frequently happened. Dantès, rejected by all the world, sometimes felt an imperious desire for solitude; and what solitude is at the same time so complete and so poetical as that of a vessel floating isolated on the sea in the obscurity of night, in the silence of immensity, and under the eye of Heaven?

At this time the solitude was peopled with his thoughts,

the night lighted up by his illusions, and the silence animated by his anticipations. When the captain awoke, the vessel was hurrying on with every sail set and every inch of cloth blown upon by the wind. They were making nearly ten knots an hour. The island of Monte Cristo loomed large in the horizon. Edmond resigned the vessel to the master's care and went and lay down in his hammock; but in spite of his previous night without sleep, he could not close his eyes for a moment. Two hours afterwards he came on deck as the boat was about to double the island of Elba. They were just abreast of Mareciana, and beyond the flat but verdant Isle of La Pianosa. The peak of Monte Cristo, reddened by the burning sun, was seen against the azure sky. Dantès desired the helmsman to port the helm, in order to leave La Pianosa on the right hand, expecting thus to decrease the distance by two or three knots. At about five o'clock in the evening the view of the island was quite distinct and everything on it was plainly perceptible, owing to that atmospheric brightness which is peculiar to the light which the rays of the sun cast at its setting.

Edmond gazed most earnestly at the mass of rocks which gave out all the variety of twilight colors from the brightest pink to the deepest blue; and from time to time his cheeks flushed, his brow became purple, and a mist passed over his eyes. Never did gamester whose whole fortune is staked on one cast of the die experience the anguish which Edmond felt in his paroxysms of hope. Night came; and at ten o'clock they anchored. "La Jeune Amélie" was the first at the rendezvous. In spite of his usual command over himself, Dantès could not restrain his impetuosity. He was the first who jumped on shore; and had he dared, he would, like Lucius Brutus, have "kissed his mother earth." It was dark; but at eleven

· clock the moon rose in the midst of the ocean, whose every wave she silvered, and then, as she ascended, played in floods of pale light on the rocky hills of this second Pelion.

The island was familiar to the crew of "La Jeune Amélie;" it was one of her halting-places. As to Dantès, he had passed it on his voyages to and from the Levant, but never touched at it. He questioned Jacopo. "Where shall we pass the night?" he inquired.

"Why, on board the tartan," replied the sailor.

"Should we not be better in the grottos?"

"What grottos?"

"Why, the grottos of the island."

"I do not know of any grottos," replied Jacopo.

A cold damp sprang to Dantès's brow. "What! are there no grottos at Monte Cristo?" he asked.

"None."

For a moment Dantès was speechless; then he remembered that these caves might have been filled up by some accident, or even stopped up for the sake of greater security, by Cardinal Spada. The point was, then, to discover the lost opening. It was useless to search at night, and Dantès therefore delayed all investigation until the morning. Besides, a signal made half a league out at sea, and to which "La Jeune Amélie" also replied by a similar signal, indicated that the moment was arrived for business. The vessel waiting outside, assured by the answering signal that all was as it should be, soon came in sight, white and silent as a phantom, and cast anchor within a cable's length of shore.

Then the landing began. Dantès reflected as he worked on the shout of joy which with a single word he could produce from among all these men if he gave utterance to the one unchanging thought that filled his heart; but

far from disclosing this precious secret, he almost feared that he had already said too much, and that by his restlessness and continual questions, his minute observations and evident preoccupation, he had aroused suspicions. Fortunately, as regarded this circumstance at least, with him the painful past reflected on his countenance an indelible sadness; and the glimmerings of gayety seen beneath this cloud were indeed but transitory.

No one had the slightest suspicion; and when next day, taking a fowling-piece, powder, and shot, Dantès testified a desire to go and kill some of the wild goats that were seen springing from rock to rock, his wish was construed into a love of sport or a desire for solitude. However, Jacopo insisted on following him; and Dantès did not oppose this, fearing if he did so that he might arouse distrust. Scarcely, however, had he gone a quarter of a league than having killed a kid, he begged Jacopo to take it to his comrades and request them to cook it, and when ready to let him know by firing a gun. Some dried fruits and a flask of the wine of Monte Pulciano would complete the repast. Dantès went forwards, looking behind and round about him from time to time. Having reached the summit of a rock, he saw, a thousand feet beneath him, his companions, whom Jacopo had rejoined, and who were all busy preparing the repast which Edmond's skill as a marksman had augmented with a capital dish.

Edmond looked at them for a moment with the sad and soft smile of a man superior to his fellows. "In two hours' time," said he, "these persons will depart richer by fifty piastres each, to go and risk their lives again by endeavoring to gain fifty more such pieces; then they will return with a fortune of six hundred livres and waste this treasure in some city with the pride of sultans and the insolence of nabobs. At this moment hope makes me

despise their riches, which seem to me contemptible. Yet perchance to-morrow disillusion will so act on me that I shall be compelled to consider such a contemptible possession as the utmost happiness. Oh, no!" he exclaimed, "that will not be. The wise, unerring Faria could not be mistaken in this one thing. Besides, it were better to die than to continue to lead this low and wretched life." Thus Dantès, who but three months before had no desire but liberty, had now not liberty enough, and panted for wealth. The cause was not in Dantès, but in Providence, who while limiting the power of man has filled him with boundless desires.

Meanwhile, by a way hidden between two walls of rock, following a path worn by a torrent, and which in all human probability human foot had never before trod, Dantès approached the spot where he supposed the grottos must have existed. Keeping along the coast, and examining the smallest object with serious attention, he thought he could trace on certain rocks marks made by the hand of man.

Time, which incrusts all physical substances with its mossy mantle, as it invests all things moral with its mantle of forgetfulness, seemed to have respected these signs, traced with a certain regularity, and probably with design. Occasionally these marks disappeared beneath tufts of myrtle, which spread into large bushes laden with blossoms, or beneath parasitical lichen. It was thus requisite that Edmond should remove branches or remove the mosses in order to perceive the indicating marks which were to be his guides in this labyrinth. These signs had renewed hope in his mind. Why should it not have been the cardinal who had first traced them, in order that they might, in the event of a catastrophe which he could not foresee would have been so complete, serve as a guide for

his nephew? This solitary place was clearly one likely to be selected by a man desirous of burying a treasure. Only, might not these betraying marks have attracted other eyes than those for whom they were made; and had the dark and wondrous isle indeed faithfully guarded its precious secret?

It seemed however to Edmond, who was hidden from his comrades by the inequalities of the ground, that at sixty paces from the harbor the marks ceased; nor did they terminate at any grotto. A large round rock, placed solidly on its base, was the only spot to which they seemed to lead. Edmond reflected that perhaps instead of having reached the end, he had only touched on the beginning, and he therefore turned round and retraced his steps.

During this time his comrades had prepared the repast, had got some water from a spring, spread out the fruit and bread, and cooked the kid. Just at the moment when they were taking the dainty animal from the spit, they saw Edmond, who, light and daring as a chamois, was springing from rock to rock, and they fired the signal agreed upon. The sportsman instantly changed his direction and ran quickly towards them. But at the moment when they were all following with their eyes his agile bounds, the boldness of which alarmed them, Edmond's foot slipped, and they saw him stagger on the edge of a rock and disappear. They all rushed towards him, for all loved Edmond in spite of his superiority; but Jacopo reached him first.

He found Edmond stretched bleeding and almost senseless. He had rolled down a height of twelve or fifteen feet. They poured some drops of rum down his throat, and this remedy, which had before been so beneficial to him, produced the same effect as formerly. He opened his eyes, complained of great pain in his knee, a feeling of

heaviness in his head, and severe pains in his loins. They wished to carry him to the shore, but when they touched him, although under Jacopo's directions, he declared with heavy groans that he could not bear to be moved.

It may be supposed that Dantès did not now think of his dinner, but he insisted that his comrades, who had not his reasons for fasting, should have their meal. As for himself, he declared that he had only need of a little rest, and that when they returned he should be easier. The sailors did not require much urging. They were hungry, and the smell of the roasted kid was very savory, and your tars are not very ceremonious. An hour afterwards they returned. All that Edmond had been able to do was to drag himself about a dozen paces forward to lean against a moss-covered rock.

But, far from being easier, Dantès's pains had appeared to increase in violence. The old captain, who was obliged to sail in the morning in order to land his cargo on the frontiers of Piedmont and France, between Nice and Frejus, urged Dantès to try and rise. Edmond made great exertions in order to comply; but at each effort he fell back, moaning and turning pale.

"He has broken his ribs," said the captain, in a low voice. "No matter; he is an excellent fellow, and we must not leave him. We will try to carry him on board the tartan." Dantès declared however that he would rather die where he was than undergo the agony caused by the slightest movement he made.

"Well," said the captain, "let what may happen, it shall never be said that we deserted a good comrade like you. We will not go till evening."

This very much astonished the sailors, although not one opposed it. The captain was so strict that this was the first time they had ever seen him give up an enterprise, or

even delay an arrangement. Dantès would not allow that any such infraction of regular and proper rules should be made in his favor. "No, no," he said to the captain, "I was awkward, and it is just that I should pay the penalty of my clumsiness. Leave me a small supply of biscuit, a gun, powder, and balls, to kill the kids or defend myself at need, and a pickaxe, to build me something like a shed if you delay in coming back for me."

"But you 'll die of hunger," said the captain.

"I would rather do so," was Edmond's reply, "than suffer the inexpressible agonies which the slightest motion brings on."

The captain turned towards his vessel, which was lying in the small harbor with her sails partly set, and nearly ready for sea.

"What are we to do, Maltese?" asked the captain. "We cannot leave you here in this condition, and yet we cannot stay."

"Go, go!" exclaimed Dantès.

"We shall be absent at least a week," said the captain, "and then we must run out of our course to come here and take you up again."

"Why," said Dantès, "if in two or three days you hail any fishing-boat, desire them to come here to me. I will pay twenty-five piastres for my passage back to Leghorn. If you do not come across one, return for me."

The captain shook his head.

"Listen, Captain Baldi; there's one way of settling this," said Jacopo. "Do you go, and I will stay and take care of the wounded man."

"And give up your share of the venture," said Edmond, "to remain with me?"

"Yes," said Jacopo, "and without any hesitation."

"You are a good fellow and a kind-hearted messmate."

replied Edmond, "and Heaven will recompense you for your generous intentions; but I do not wish any one to stay with me. A rest of one or two days will set me up, and I hope I shall find among the rocks certain herbs most excellent for contusions;" and a singular smile passed over his lips. He squeezed Jacopo's hand warmly; but nothing could shake his determination to remain, — and remain alone.

The smugglers left with Edmond what he had requested and departed, but not without turning about several times, and each time making signs of a cordial leave-taking, to which Edmond replied with his hand only, as if he could not move the rest of his body. Then, when they had disappeared, he said with a smile, "'T is strange that it should be among such men that we find proofs of friendship and devotion." Then he dragged himself cautiously to the top of a rock from which he had a full view of the sea, and thence he saw the tartan complete her preparations for sailing, weigh anchor, and balancing herself as gracefully as a water-fowl ere it takes to the wing, set sail. At the end of an hour she was completely out of sight; at least, it was impossible for the wounded man to see her any longer from the spot where he was. Then Dantès rose, more agile and light than the kid among the myrtles and shrubs of these wild rocks, took his gun in one hand, his pickaxe in the other, and hastened towards the rock on which the marks he had noted terminated. "And now," he exclaimed, remembering the tale of the Arabian fisherman which Faria had related to him, — "now, open sesame!"

CHAPTER XXIV.

THE SECRET CAVE.

The sun had nearly reached the meridian, and his scorching rays fell full on the rocks, which seemed themselves sensible of the heat. Thousands of grasshoppers, hidden in the bushes, chirped with a monotonous and dull note; the leaves of the myrtle and olive trees waved and rustled in the wind. At every step that Edmond took he disturbed the lizards glittering with the hues of the emerald; afar off he saw the wild goats bounding from crag to crag. In a word, the isle was inhabited, yet Edmond felt himself alone, guided by the hand of God. He felt an indescribable sensation somewhat akin to dread, — that dread of the daylight which even in the desert makes us fear that we are observed. This feeling was so strong that at the moment when Edmond was about to commence his labor, he stopped, laid down his pickaxe, seized his gun, mounted to the summit of the highest rock, and from thence gazed round in every direction.

But it was not upon Corsica, the very houses of which he could distinguish, nor on Sardinia, nor on the Isle of Elba with its historical associations, nor upon the almost imperceptible line that to the experienced eye of a sailor alone revealed the coast of Genoa the proud and Leghorn the commercial, that he gazed. It was upon the brigantine that had left in the morning, and the tartan that had just set sail, that Edmond fixed his eyes. The first was just disappearing in the straits of Bonifacio; the

other, following an opposite direction, was about to round the island of Corsica. This sight reassured him. He then looked at the objects near him. He saw himself on the highest point of the isle, a statue on this vast pedestal of granite, nothing human in sight; while the blue ocean beat against the base of the island and covered it with a fringe of foam. Then he descended with cautious and slow step, for he dreaded lest an accident similar to that he had so adroitly feigned should happen in reality.

Dantès, as we have said, had traced back the marks in the rock; and he had noticed that they led to a small creek, hidden like the bath of some ancient nymph. This creek was sufficiently wide at its mouth and deep in the centre to admit of the entrance of a small vessel of the *spéronare* class, which would be perfectly concealed from observation.

Then following the clew that in the hands of the Abbé Faria had been so skilfully used to guide him through the Dædalian labyrinth of probabilities, he thought that Cardinal Spada, anxious not to be watched, had entered the creek, concealed his little vessel, followed the line marked by the notches in the rock, and at the end of it had buried his treasure. It was this idea that had brought Dantès back to the circular rock. One thing only perplexed Edmond and went against his theory. How could this rock, which weighed several tons, have been lifted to this spot without the aid of many men? Suddenly an idea flashed across his mind. "Instead of raising it," thought he, "they lowered it." And he sprang from the rock in order to inspect the base on which it had formerly stood. He soon perceived that a slope had been formed, and the rock had slid along this until it stopped at the spot it now occupied. A large stone had served as a wedge; flints

and pebbles had been inserted around it so as to conceal the orifice; this species of masonry had been covered with earth, and grass and weeds had grown there, moss had clung to the stones, myrtle-bushes had taken root, and the old rock seemed fixed to the earth.

Dantès raised the earth carefully, and detected, or fancied he detected, the ingenious artifice. He attacked this wall, cemented by the hand of Time, with his pickaxe. After ten minutes' labor the wall gave way, and a hole large enough to insert the arm was opened. Dantès went and cut the strongest olive-tree he could find, stripped off its branches, inserted it in the hole, and used it as a lever. But the rock was too heavy and too firmly wedged to be moved by any one man, were he Hercules himself. Dantès saw that he must attack this wedge; but how? He cast his eyes around, and saw the horn full of powder which his friend Jacopo had left him. He smiled; the infernal invention would serve him for this purpose. With the aid of his pickaxe Dantès dug between the upper rock and the one that supported it a mine similar to those formed by pioneers when they wish to spare human labor, filled it with powder, then made a match by rolling his handkerchief in saltpetre. He lighted it and retired. The explosion was instantaneous; the upper rock was lifted from its base by the terrific force of the powder; the lower one flew into pieces; thousands of insects escaped from the aperture Dantès had previously formed, and a huge snake, like the guardian demon of the treasure, rolled himself along with a sinuous motion and disappeared.

Dantès approached the upper rock, which now without any support leaned towards the sea. The intrepid treasure-seeker walked round it, and selecting the spot where it seemed most open to attack, placed his lever in one of

the crevices, and strained every nerve to move the mass. The rock, already shaken by the explosion, tottered on its base. Dantès redoubled his efforts; he seemed like one of the ancient Titans, who uprooted the mountains to hurl them against the father of the gods. The rock yielded, rolled, bounded, and finally disappeared in the ocean.

On the spot it had occupied were visible a circular place and an iron ring let into a square flag-stone. Dantès uttered a cry of joy and surprise; never had a first attempt been crowned with more perfect success. He would fain have continued, but his knees trembled, his heart beat so violently, and his eyes became so dim that he was forced to pause. This feeling lasted but for a moment. Edmond inserted his lever in the ring and exerted all his strength; the flag-stone yielded and disclosed a kind of stair that descended until it was lost in the obscurity of a subterranean grotto. Any one else would have rushed on with a cry of joy. Dantès turned pale, hesitated, and reflected. "Come," said he to himself, "I will be a man. I am accustomed to adversity; I must not be cast down by disappointment. What, then, would be the use of all I have suffered? The heart breaks when after having been elated by flattering hopes, it sees all these illusions destroyed. Faria has dreamed this; Cardinal Spada buried no treasure here. Perhaps he never came here; or if he did, Cæsar Borgia, the intrepid adventurer, the stealthy and indefatigable plunderer, has followed him, discovered his traces, pursued them as I have done, like me raised the stone, and descending before me, has left me nothing." He remained motionless and pensive, his eyes fixed on the sombre aperture that was open at his feet, and said, "Now that I expect nothing, now that I have said to myself that it would be folly to enter

tain any hope, the end of this adventure becomes a simple matter of curiosity." And he still remained motionless and thoughtful.

"Yes, yes; this is an adventure worthy a place in the lights and shades of the life of this royal bandit. This fabulous event has formed but a link of a vast chain. Yes, Borgia has been here, a torch in one hand, a sword in the other, and within twenty paces, at the foot of this rock perhaps, two guards kept watch on land and sea while their master descended as I am about to descend, dispelling the darkness before his terrible advance."

"But what was the fate of these guards who thus possessed his secret?" asked Dantès of himself.

"The fate," replied he, smiling, "of those who buried Alaric."

"Yet had he come," thought Dantès, "he would have found the treasure; and Borgia, he who compared Italy to an artichoke which he could devour leaf by leaf, knew too well the value of time to waste it in replacing this rock. I will go down."

Then he descended with a smile of doubt on his lips, and murmuring that last word of human philosophy, "Perhaps!" But instead of the darkness and the thick and mephitic atmosphere he had expected to find, Dantès saw a dim and bluish light which, as well as the air, entered, not merely by the aperture he had just formed, but by interstices and crevices of the rock which were invisible from without, and through which he could distinguish the blue sky and the waving branches of the evergreen oaks and the tendrils of the creepers that grew from the rocks. After having stood a few minutes in the cavern, the atmosphere of which was rather warm than damp, Dantès's eye, habituated as it was to darkness, could pierce even to the remotest angles of the cavern, which

was of granite that sparkled like diamonds. "Alas!" said Edmond, smiling, "these are the treasures the cardinal has left; and the good abbé, seeing in a dream these glittering walls, has indulged in fallacious hopes."

But he called to mind the words of the will, which he knew by heart. "In the farthest angle of the second opening," said the cardinal's will. He had found only the first grotto; he had now to seek the second. Dantès began his search. He reflected that this second grotto would naturally penetrate deeper into the island; he examined the stones and sounded one part of the wall where he fancied the opening existed, masked for precaution's sake. The pickaxe sounded for a moment with a dull sound that covered Dantès's forehead with large drops of perspiration. At last it seemed to him that one part of the wall gave forth a more hollow and deeper echo; he eagerly advanced, and with the quickness of perception that no one but a prisoner possesses, saw that it was there in all probability the opening must be.

However, he, like Cæsar Borgia, knew the value of time; and in order to avoid a fruitless toil, he sounded all the other walls with his pickaxe, struck the earth with the butt of his gun, and finding nothing that appeared suspicious, returned to that part of the wall whence issued the encouraging sound he had before heard. He again struck it, and with greater force. Then a singular sight presented itself. As he struck the wall, a species of stucco similar to that used as the ground of arabesques detached itself, and fell to the ground in flakes, exposing a large white stone. The aperture of the rock had been closed with stones, then this stucco had been applied, and painted to imitate granite. Dantès struck with the sharp end of his pickaxe, which entered some way between the interstices of the stone. It was there he must dig. But

by some strange phenomenon of the human organization, in proportion as the proofs that Faria had not been deceived became stronger, so did his heart give way and a feeling of discouragement steal over him. This last proof instead of giving him fresh strength deprived him of it. The pickaxe fell, almost dropping out of his hands; he placed it on the ground, passed his hand over his brow, and remounted the stairs, alleging to himself as an excuse a desire to be assured that no one was watching him, but in reality because he felt he was ready to faint. The isle was deserted, and the sun seemed to cover it with its fiery glance; afar off a few small fishing-boats studded the bosom of the blue ocean.

Dantès had tasted nothing, but he thought not of hunger at such a moment; he hastily swallowed a few drops of rum and again entered the cavern. The pickaxe that had seemed so heavy was now like a feather in his grasp; he seized it and attacked the wall. After several blows he perceived that the stones were not cemented, but merely placed one upon the other and covered with stucco; he inserted the point of his pickaxe, and using the handle as a lever, soon saw with joy the stone turn as if on hinges and fall at his feet. He had nothing more to do now but with the iron tooth of the pickaxe to draw the stones towards him one by one. The first aperture was sufficiently large to enter, but by waiting, he could still cling to hope and retard the certainty of deception. At last, after fresh hesitation Dantès entered the second grotto. The second grotto was lower and more gloomy than the other; the air, that could enter only by the newly-formed opening, had that mephitic smell Dantès was surprised not to find in the first. He waited in order to allow pure air to displace the foul atmosphere, and then entered. At the left of the opening was a dark and deep

angle. But to Dantès's eye there was no darkness. He glanced round this second grotto; it was, like the first, empty.

The treasure, if it existed, was buried in that dark corner. The time had at length arrived; two feet of earth removed, and Dantès's fate would be decided. He advanced towards the angle, and summoning all his resolution, attacked the ground with the pickaxe. At the fifth or sixth blow the pickaxe struck against an iron substance. Never did funeral knell, never did alarm-bell produce a greater effect on the hearer. Had Dantès found nothing, he could not have become more ghastly pale. He again struck his pickaxe into the earth, and encountered the same resistance, but not the same sound. "It is a casket of wood bound with iron," thought he. At this moment a shadow passed rapidly before the opening; Dantès seized his gun, sprang through the opening, and mounted the stair. A wild goat had passed before the mouth of the cave, and was feeding at a little distance. This would have been a favorable opportunity to secure his dinner; but Dantès feared lest the report of his gun should attract attention.

He reflected an instant, cut a branch of a resinous tree, lighted it at the fire at which the smugglers had prepared their breakfast, and descended with this torch. He wished to see all. He approached with the torch the hole he had formed, and saw that his pickaxe had in reality struck against iron and wood. He planted his torch in the ground and resumed his labor. In an instant a space three feet long by two feet broad was cleared, and Dantès could see an oaken coffer, bound with cut steel; in the midst of the lid he saw engraved on a silver plate, which was still untarnished, the arms of the Spada family; namely, a sword, pale, on an oval shield, like all the

Italian armorial bearings, and surmounted by a cardinal's hat. Dantès easily recognized them, Faria had so often drawn them for him. There was no longer any doubt, — the treasure was there; no one would have been at such pains to conceal an empty casket. In an instant he had cleared every obstacle away, and he saw successively the lock, placed between two padlocks, and the two handles at each end, all carved as things were carved at that epoch, when art rendered the commonest metals precious. Dantès seized the handles, and strove to lift the coffer; it was impossible. He sought to open it; lock and padlock were closed, — these faithful guardians seemed unwilling to surrender their trust. Dantès inserted the sharp end of the pickaxe between the coffer and the lid, and pressing with all his force on the handle, burst open the fastenings. The hinges yielded in their turn and fell, still holding in their grasp fragments of the planks, and all was open.

A vertigo seized Edmond; he cocked his gun and laid it beside him. He then closed his eyes as children do in order to perceive in the shining night of their own imagination more stars than are visible in the firmament; then he reopened them and stood motionless with amazement. Three compartments divided the coffer. In the first, blazed piles of golden coin; in the second, bars of unpolished gold, which possessed nothing attractive save their value, were ranged; in the third, Edmond grasped handfuls of diamonds, pearls, and rubies, which as they fell on one another sounded like hail against glass. After having touched, felt, examined these treasures, Edmond rushed through the caverns like a man seized with frenzy; he leaped on a rock whence he could behold the sea. He was alone, — alone with these countless, these unheard-of treasures! Was he awake, or was it but a dream?

He would fain have gazed upon his gold, and yet he

had not strength enough. For an instant he leaned his head in his hands as if to prevent his senses from leaving him, and then rushed madly about the rocks of Monte Cristo, terrifying the wild goats and scaring the sea-fowls with his wild cries and gestures; then he returned, and still unable to believe the evidence of his senses, rushed into the grotto and found himself before this mine of gold and jewels. This time he fell on his knees, and clasping his hands convulsively, uttered a prayer intelligible to God alone. He soon felt himself calmer and more happy, for now only he began to credit his felicity. He then set himself to work to count his fortune. There were a thousand ingots of gold, each weighing from two to three pounds; then he piled up twenty-five thousand crowns, each worth about eighty livres of our money and bearing the effigies of Alexander VI. and his predecessors, and he saw that the compartment was only half empty. Then he measured ten double handfuls of precious stones, many of which, mounted by the most famous workman of that period, exhibited in their artistic setting a value that was remarkable even by the side of their intrinsic value. Dantès saw the light gradually disappear, and fearing to be surprised in the cavern, left it, his gun in his hand. A piece of biscuit and a small quantity of rum formed his supper, and he snatched a few hours' sleep, lying across the mouth of the cave.

This night was a delicious and yet terrible one, like two or three others which that man of strong emotion had already experienced in his previous life.

CHAPTER XXV.

THE UNKNOWN.

Daylight, for which Dantès had so eagerly and impatiently waited, again dawned upon the desert shores of Monte Cristo. In the earliest light Dantès rose, climbed the rocky height he had ascended the previous evening, and strained his view to catch every peculiarity of the landscape; but it wore the same wild, barren aspect when seen by the rays of the morning sun which it had done when surveyed by the fading glimmer of eve. Returning to the cave, he raised the stone, filled his pockets with precious stones, put the box together as well and securely as he could, sprinkled fresh sand over the spot from which it had been taken, and carefully trod down the ground to give it everywhere a similar appearance; then, quitting the grotto, he replaced the stone, heaped on it broken masses of rocks and rough fragments of crumbling granite, filling the intervals with earth, planted myrtle and flowering thorn in these intervals, watered the new plants so that they should seem of long standing, effaced the traces of his footsteps around the place, and awaited with impatience the return of his companions. He had no desire to spend his days looking at that gold and those diamonds, or to remain at Monte Cristo like a dragon watching over useless treasures. It was now necessary for him to return to life, to be among men, and to assume in society the rank, influence, and power which in this world wealth

alone can give, — the first and grandest of the forces at the disposal of man.

On the sixth day the smugglers returned. From a distance Dantès recognized "La Jeune Amélie," and dragging himself with affected difficulty towards the landing-place, he met his companions with an assurance that although considerably better than when they quitted him, he still suffered acutely from his late accident. He then inquired how they had fared in their trip. To this question the smugglers replied that although successful in landing their cargo in safety, they had scarcely done so when they received intelligence that a guard-ship had just quitted the port of Toulon and was crowding all sail towards them; this obliged them to make all the speed they could to evade the enemy, — lamenting the absence of Dantès, whose superior skill in the management of a vessel would have availed them so materially. In fact, the chasing vessel had almost overtaken them when fortunately night came on, and enabled them to double the Cape of Corsica, and so elude all further pursuit. Upon the whole, however, the trip had been sufficiently successful to satisfy all concerned; the crew, and particularly Jacopo, expressed great regret that Dantès had not been with them, so that he might have been an equal sharer with themselves in the profits, amounting to no less a sum than fifty piastres each.

Edmond remained impenetrable, — not even smiling at the enumeration of all the benefits he would have reaped had he been able to quit the isle; but as "La Jeune Amélie" had merely come to Monte Cristo to fetch him away, he embarked that same evening and proceeded with the captain to Leghorn. Arrived at Leghorn, he repaired to the house of a Jew, a dealer in precious stones, to whom he disposed of four of his smallest diamonds for five thou-

sand livres each. Dantès half feared that such valuable jewels in the hands of a poor sailor like himself might excite suspicion; but the cunning purchaser asked no troublesome questions concerning a bargain by which he gained at least four thousand livres.

The following day Dantès presented Jacopo with an entirely new vessel, accompanying the gift by a donation of one hundred piastres, that he might provide himself with a suitable crew and other requisites for his outfit,— upon condition that he should go direct to Marseilles and inquire after an old man named Louis Dantès, residing in the Allées de Meillan, and also a young woman called Mercédès, an inhabitant of the Catalan village.

It was Jacopo's turn to think that he was dreaming, Dantès told him that he had been a sailor merely from whim and a desire to spite his friends, who did not allow him as much money as he liked to spend; but that on his arrival at Leghorn he had come into possession of a large fortune, left him by an uncle, whose sole heir he was. The superior education of Dantès gave an air of such extreme probability to this statement that it never once occurred to Jacopo to doubt its accuracy. The term for which Edmond had engaged to serve on board "La Jeune Amélie" having expired, Dantès took leave of the captain, who at first tried all his powers of persuasion to induce him to remain one of the crew, but having been told the history of the legacy, he ceased to importune him further. The succeeding morning Jacopo set sail for Marseilles, with directions from Dantès to join him at the island of Monte Cristo.

Having seen Jacopo fairly out of the harbor, Dantès proceeded to make his final adieux on board "La Jeune Amélie," distributing so liberal a gratuity among her crew as procured him the unanimous good wishes and expres

sions of cordial interest in all that concerned him. To the captain he promised to write when he had made up his mind as to his future plans. This leave-taking over, Dantès departed for Genoa. At the moment of his arrival a small yacht was making its trial trip in the bay; it had been built by order of an Englishman, who, having heard that the Genoese excelled all other builders along the shores of the Mediterranean in the construction of fast-sailing vessels, was desirous of possessing a specimen of their skill. The price agreed upon between the Englishman and the Genoese builder was forty thousand livres. Dantès offered sixty thousand livres for it upon condition that it should be delivered to him immediately. The person for whom the yacht was intended had gone upon a tour through Switzerland, and was not expected back in less than three weeks or a month, by which time the builder reckoned upon being able to complete another. A bargain was therefore struck. Dantès led the owner of the yacht to the dwelling of a Jew, retired with the latter individual for a few minutes to a small back parlor, and upon their return the Jew counted out to the ship-builder the sum of sixty thousand livres.

The builder then offered his services in providing a suitable crew for the little vessel, but this Dantès declined with thanks, saying he was accustomed to cruise about quite alone, and his principal pleasure consisted in managing his yacht himself; the only thing he wished was that the builder would contrive a sort of secret closet in the cabin at his bed's head, which should contain three secret compartments. He gave the measure of these compartments, which were completed on the following day.

Two hours afterwards Dantès sailed from the port of Genoa, under the gaze of an immense crowd of the curious who wished to see the rich Spanish nobleman who pre-

ferred managing his vessel himself. Dantès handled his vessel admirably; and by aid of the helm, and without having occasion to leave it, he made his yacht perform all the movements he wished. It seemed, indeed, to be inspired by intelligence, so promptly did it obey the slightest impulse given; and Dantès required but a short trial of his beautiful craft to convince himself that the Genoese deserved their high reputation in the art of ship-building. The spectators followed the little vessel with their eyes so long as it remained visible; they then turned their conjectures upon her probable destination. Some insisted she was making for Corsica, others for the island of Elba: bets were offered that she was bound for Spain, while some maintained that she was going to Africa; but no one thought of Monte Cristo.

Nevertheless it was to Monte Cristo that Dantès went. He arrived at the close of the second day; his yacht had proved herself a first-class sailer, and had come the distance from Genoa in thirty-five hours. Dantès had carefully noted the general appearance of the shore, and instead of landing at the usual place, he dropped anchor in the little creek. The isle was utterly deserted, nor did it seem as though human foot had trodden on it since he quitted it. His treasure was just as he had left it. Early on the following morning he began the removal of his riches, and ere nightfall the whole of his immense wealth was safely deposited in the secret compartments of his hidden closet.

A week passed by. Dantès employed it in trying the sailing qualities of his yacht,—studying it as a skilful horseman would the animal he destined for some important service, — till at the end of that time he was perfectly conversant with its good and bad qualities. The former he proposed to augment, the latter to remedy.

Upon the eighth day he discerned a small vessel crowding all sail towards Monte Cristo. As it neared, he recognized it as the vessel which he had given to Jacopo. He immediately signalled it. His signal was returned, and in two hours afterward the bark lay at anchor near the yacht. A mournful answer awaited each of Edmond's eager inquiries. Old Dantès was dead; Mercédès had disappeared. Dantès listened to these melancholy tidings with outward calmness; but when he went ashore he signified his desire to be quite alone. In a couple of hours he returned. Two of the men from Jacopo's bark came on board the yacht to assist in navigating it, and he commanded that she should be steered direct to Marseilles. For his father's death he was in some manner prepared; but what had become of Mercédès?

Without divulging his secret, Dantès could not give sufficiently clear instructions to an agent. There were, besides, other particulars he was desirous of ascertaining, and those were of a nature he alone could investigate in a manner satisfactory to himself. His looking-glass had assured him during his stay at Leghorn that he ran no risk of recognition; and besides, he had now the means of adopting any disguise he thought proper. One fine morning, then, his yacht, followed by the little vessel, boldly entered the port of Marseilles, and anchored exactly opposite the memorable spot whence, on the never-to-be-forgotten night of his departure for the Château d'If, he had been put on board the vessel destined to convey him thither. Dantès could not view without a shudder the approach of a gendarme in the quarantine boat; but with that self-possession which he had acquired during his acquaintance with Faria, Dantès coolly presented an English passport he had purchased at Leghorn, and by means of that foreign passport, much more respected

in France than our own, Dantès was able to land without difficulty.

The first object that attracted the attention of Dantès as he landed on the Canebière was one of the crew of the "Pharaon." Edmond hailed the appearance of this man, who had served under himself, as a sure test of the changes which had been wrought in his own appearance. Going straight towards him, he began a variety of questions on different subjects, carefully watching the man's countenance as he did so; but not a word or look implied his having the slightest idea of ever having seen before the individual with whom he was then conversing. Giving the sailor a piece of money in return for his civility, Dantès proceeded onwards; but ere he had gone many steps he heard the man running after him. Dantès instantly turned to meet him. "I beg your pardon, Monsieur," said the honest fellow, in almost breathless haste, "but I believe you made a mistake; you intended to give me a two-franc piece, and you gave me a double napoleon."

"Thank you, my good friend. I see that I have made a trifling mistake, as you say; but by way of rewarding your honest spirit I give you another double napoleon, that you may drink to my health with your comrades."

So extreme was the surprise of the sailor that he was unable even to thank Edmond, whose receding figure he continued to gaze after in speechless astonishment. At length, when Dantès had wholly disappeared, he drew a deep breath, and with another look at his gold, he returned to the quay, saying to himself, "It is some nabob arrived from India."

Dantès meanwhile continued his route. Each step he trod oppressed his heart with fresh emotion. His first and most indelible recollections were of that place; not a tree,

not a street that he passed failed to awaken dear and cherished reminiscences. When he reached the end of the Rue de Noailles and perceived the Allées de Meillan, his knees tottered under him, and he nearly fell under the wheels of a carriage. At length he came to the house in which his father had lived.

The nasturtiums and other plants which the good man had delighted to train before his window, had all disappeared from the upper part of the house. Leaning against a tree, Dantès remained a long time gazing at that poor little house; then he advanced to the door, and inquired whether there were any chambers to be let in the house. Though answered in the negative, he begged so earnestly to be permitted to visit those on the fifth floor that the *concierge* went up and asked the occupants of the two rooms to allow a stranger to inspect them. The tenants were a young couple married only a week previously; upon seeing them Dantès breathed a deep sigh.

Nothing in the two small chambers forming the apartment remained as it had been in the time of the elder Dantès; the very paper was different. The old furniture, familiar to his childhood, present in all their details to his remembrance, had disappeared; the walls alone remained the same. The bed belonging to the present occupants was placed as the former tenant of the chamber had been accustomed to have his; and in spite of his efforts to prevent it, the eyes of Edmond were suffused with tears as he reflected that on that spot the aged man had expired, vainly calling for his son. The young couple beheld with astonishment this man with a stern countenance, on whose cheeks tears were flowing down; but they felt the sacredness of his grief, and refrained from questioning him. They left him to indulge his sorrow alone. When he withdrew, they both accompanied him

downstairs, expressing their hope that he would come again whenever he pleased, and assuring him that their poor dwelling should ever be open to him. As Edmond passed the doors on the fourth floor, he paused at one of them to inquire whether Caderousse the tailor still dwelt there; but he was informed that the individual in question had got into difficulties, and at the present time kept a small inn on the route from Bellegarde to Beaucaire.

Having obtained the address of the person to whom the house in the Allées de Meillan belonged, Dantès next proceeded thither, and under the name of Lord Wilmore (the name and title given in his passport), purchased the small dwelling for the sum of twenty-five thousand livres, at least ten thousand more than it was worth; but had its owner asked ten times the sum he did, it would unhesitatingly have been given. The very same day, the occupants of the apartments on the fifth floor of the house, now become the property of Dantès, were duly informed by the notary who had arranged the necessary transfer of deeds that the new landlord gave them their choice among the rooms in the house without any increase of rent, upon condition of their giving up to him the two small chambers they at present inhabited.

This strange event furnished food for wonder and curiosity in the neighborhood of the Allées de Meillan, and gave rise to a thousand conjectures, not one of which was correct. But that which raised public astonishment to a climax and set all speculations at defiance was the circumstance that the same stranger who had in the morning visited the Allées de Meillan had been seen in the evening walking in the little village of the Catalans, and afterwards had entered a poor fisherman's hut and spent more than an hour in inquiring after persons who had either been dead or gone away for more than fifteen or

sixteen years. On the following day the family from whom all these particulars had been asked received a handsome present, consisting of an entirely new fishing-boat, with a full supply of excellent nets. The delighted recipients of these munificent gifts would gladly have poured out their thanks to their generous benefactor; but they had seen him, upon quitting the hut, merely give some orders to a sailor, and then, springing lightly on horseback, quit Marseilles by the Porte d'Aix.

CHAPTER XXVI.

THE INN OF PONT DU GARD.

SUCH of my readers as have made a pedestrian excursion to the south of France may perchance have noticed, midway between the town of Beaucaire and the village of Bellegarde, a small roadside inn, from the front of which hangs, creaking and flapping in the wind, a sheet of tin covered with a caricature resemblance of the Pont du Gard. This little inn, if we take our direction from the course of the Rhone, is situated on the left-hand side of the road, with its back to the river. Attached to it is what in Languedoc is styled a garden, consisting of a small plot of ground, a full view of which might be obtained from a door immediately opposite the grand portal by which travellers were ushered in to partake of the hospitality of mine host of the Pont du Gard. In this plaisance, or garden, scorched beneath the ardent sun of a latitude of thirty degrees, a few dingy olives and stunted fig-trees struggle hard for existence, but their withered, dusty foliage abundantly proves how unequal is the conflict. Between these sickly shrubs, grows a scanty supply of garlic, tomatoes, and eschalots; while lone and solitary, like a forgotten sentinel, a tall pine raises its melancholy head in one of the corners of this unattractive spot and displays its flexible stem and fan-shaped summit, dried and cracked by the withering influence of the *mistral*, that scourge of Provence.

In the surrounding plain, which more resembles a dusty

lake than solid ground, are scattered a few miserable stalks of wheat, the effect, no doubt, of a curious desire on the part of the agriculturists of the country to see whether the raising of grain in those parched regions is practicable. The scanty stalks, however, serve to accommodate the numerous grasshoppers who follow the unfortunate invader of this bare soil with untiring persecution, resting themselves after their chase upon the stunted specimens of horticulture, while they fill the ear with their sharp, shrill cry.

For about eight years this little inn was kept by a man and his wife, with two servants: one, who was called Trinette, officiated in the capacity of chamber-maid; while the other, named Pacaud, took charge of the stable. But, alas! the occupation of each domestic was but nominal, for a canal recently made between Beaucaire and Aiguemortes had led to the substitution of canal-boats for wagons and barges for the diligence. And as though to add to the daily misery which this prosperous canal inflicted on the unfortunate innkeeper, whose utter ruin it was fast accomplishing, it was situated not a hundred steps from the forsaken inn, of which we have given a brief but faithful description.

The innkeeper was a man of from forty to forty-five years of age, tall, strong, and bony, a good specimen of the natives of those southern latitudes; he had dark, sparkling, and deep-set eyes, curved nose, and teeth white as those of a carnivorous animal; his hair, which in spite of the light touch time had as yet left on it seemed reluctant to whiten, was like his beard, which he wore under his chin, thick and curly, and but slightly mingled with a few silvery threads. His naturally murky complexion had assumed a still further shade of brown from the habit the poor devil had acquired of stationing himself from morn-

ing to night at the threshold of his door, in eager hope that some traveller, either equestrian or pedestrian, might bless his eyes, and give him the delight of once more seeing a guest enter his doors. His patience and his expectations were alike useless; yet there he stood, day after day, exposed to the meridional rays of a burning sun, with no other protection for his head than a red handkerchief twisted around it after the manner of the Spanish muleteers. This man was our former acquaintance Caderousse. His wife, on the contrary, whose maiden name had been Madeleine Radelle, was pale, meagre, and sickly-looking. Born in the neighborhood of Arles, she had shared in the beauty for which its women are proverbial; but that beauty had gradually withered beneath the devastating influence of one of those slow fevers so prevalent in the vicinity of the waters of the Aiguemortes and the marshes of Camargue. She remained nearly always in her chamber, situated on the first floor, sitting shivering in her chair, or extended languid and feeble on her bed, while her husband kept his daily watch at the door,—a duty he performed with the greater willingness, as it saved him the necessity of listening to the endless plaints and murmurs of his helpmate, who never saw him without breaking out into bitter invectives against fate and the unmerited hardships she was called upon to endure; to all of which her husband would calmly return an unvarying reply, couched in these philosophic words: "Be silent, La Carconte; it is God who has arranged these matters."

The sobriquet of La Carconte had been bestowed on Madeleine Radelle on account of her birth in a village so called, situated between Salon and Lambesc; and as a custom existed among the inhabitants of that part of France where Caderousse lived of styling every person by

some particular and distinctive appellation, her husband had bestowed on her the name of La Carconte instead of Madeleine, which perhaps was too smooth and euphonious for his rough tongue. Still, let it not be supposed that in spite of his affected resignation to the will of Providence, the unfortunate innkeeper was not profoundly aware of the misery to which he had been reduced by that wretched canal of Beaucaire, or that he was invulnerable to the incessant complaints of his wife, did not writhe under the double misery of seeing the hateful canal carry off alike his customers and profits, and the daily implication of his peevish partner's murmurs and lamentations. Like other dwellers in the South, he was a man of sober habits and moderate desires, but fond of external show, vain, and addicted to display. During the days of his prosperity, not a fête, festivity, or ceremonial took place without himself and wife being among the spectators. He dressed in the picturesque costume worn upon grand occasions by the inhabitants of the south of France, bearing equal resemblance to the style adopted both by the Catalans and Andalusians; while La Carconte displayed the charming fashion prevalent among the women of Arles, a mode of attire borrowed equally from Greece and Arabia. But by degrees, watch-chains, necklaces, many-colored scarfs, embroidered bodices, velvet vests, elegantly-worked stockings, striped gaiters, and silver buckles for the shoes, all disappeared; and Gaspard Caderousse, unable to appear abroad in his pristine splendor, had given up any further participation in these pomps and vanities, both for himself and his wife, although a bitter feeling of envious discontent filled his mind as the sound of mirth and merry music from the joyous revellers reached even the miserable hostelry to which he still clung, — more for the shelter than the profit it afforded.

Caderousse was, as usual, at his place of observation before the door, his eyes glancing listlessly from a piece of closely-shaven grass, on which some fowls were industriously though fruitlessly endeavoring to turn up some grain or insect suited to their taste, to the deserted road, the two extremities of which pointed respectively north and south, when he was roused from his daily speculations as to the possibility of the inn of the Pont du Gard ever again being called upon to exercise its hospitable capabilities to any chance visitant, by the shrill voice of his wife summoning him to her presence with all speed. Murmuring at the disagreeable interruption to his not very agreeable thoughts, he however proceeded to the story on which was situated the chamber of his better half,—taking care however, preparatory to so doing, to set the entrance-door wide open, as if to invite travellers not to forget him in passing.

At the moment Caderousse quitted his sentry-like watch before the door, the road on which he so eagerly strained his sight was void and lonely as a desert at midday. There it lay stretched out, one interminable line of dust and sand, with its sides bordered by tall, meagre trees, altogether presenting so uninviting an appearance that no one in their senses could have imagined that any traveller at liberty to regulate his hours for journeying would choose to expose himself to the scorch of a meridian sun in that formidable Sahara. Nevertheless, had Caderousse but retained his post a few minutes longer, he might have caught a dim outline of something approaching from the direction of Bellegarde. As the moving object drew nearer, he would easily have perceived it consisted of a man and horse, between whom the kindest and most amiable understanding appeared to exist. The horse was of Hungarian breed, and ambled along with the easy pace peculiar to

that race of animals. His rider was a priest, dressed in black, and wearing a three-cornered hat; and spite of the ardent rays of a noonday sun, the pair came on at a tolerably smart trot.

Having arrived before the inn of the Pont du Gard, the horse stopped, but whether for his own pleasure or that of his rider it would have been difficult to say. However that might have been, the priest, dismounting, led his steed by the bridle in search of some place to which he could secure him. Availing himself of a handle that projected from a half-fallen door, he tied the animal safely, patted him kindly, and having drawn a red cotton handkerchief from his pocket, wiped away the perspiration that streamed from his brow; then advancing to the door, he struck thrice with the end of his iron-shod stick. At this unusual sound, a huge black dog came rushing to meet the daring assailant of his ordinarily tranquil abode, snarling and displaying his sharp white teeth with a determined hostility that abundantly proved how little he was accustomed to society. At that moment a heavy footstep was heard descending the wooden staircase that led from the upper floor, and with many bows and courteous smiles appeared the landlord of that small inn, at the door of which the priest was waiting.

"Here I am!" said the astonished Caderousse. "Here I am! Be quiet, Margotin! Don't be afraid, Monsieur; he barks, but he never bites. I make no doubt a glass of good wine would be acceptable this dreadfully hot day!" Then perceiving for the first time the description of traveller he had to entertain, Caderouse hastily exclaimed: "A thousand pardons, your Reverence! I did not observe whom I had the honor to receive under my poor roof. What would you please to have, Monsieur the Abbé? What refreshment can I offer you? All I have is at your service."

The priest gazed on the individual addressing him with a long and searching gaze; he even appeared to court a similar scrutiny on the part of the innkeeper. Then, remarking in the countenance of the latter no other expression than extreme surprise at his own want of attention to an inquiry so courteously worded, he deemed it as well to terminate this dumb show, and therefore said, speaking with a strong Italian accent, "You are, I presume, M. Caderousse?"

"Your Reverence is quite correct," answered the host, even more surprised at the question than he had been by the silence which had preceded it; "I am Gaspard Caderousse, at your service."

"Gaspard Caderousse!" rejoined the priest. "Yes, that agrees both with the baptismal appellation and surname of the individual I allude to. You formerly lived, I believe, in the Allées de Meillan, on the fourth floor of a small house situated there?"

"I did."

"Where you followed the business of a tailor?"

"Yes, I was a tailor, till the trade fell off so as not to afford me a living. Then, it is so very hot at Marseilles that really I could bear it no longer; and it is my idea that all the respectable inhabitants will be obliged to follow my example and quit it. But talking of heat, is there nothing I can offer you by way of refreshment?"

"Yes; let me have a bottle of your best wine, and then, with your permission, we will resume our conversation where we leave it."

"As you please, Monsieur the Abbé," said Caderousse, who, anxious not to lose the present opportunity of finding a customer for one of the few bottles of the wine of Cahors still remaining in his possession, hastily raised a trap-door in the floor of the room they were in, which served both as

parlor and kitchen. Upon issuing forth from his subterranean retreat at the expiration of five minutes, he found the abbé seated on a species of stool, leaning his elbow on a table, while Margotin, whose animosity seemed to have been appeased by the unusual order for refreshments, had crept up to him, and had established himself very comfortably between his knees, his long skinny neck resting on his lap, while his dim eye was fixed earnestly on the traveller's face.

"Are you quite alone?" inquired the guest, as Caderousse placed before him the bottle of wine and a glass.

"Quite, quite alone," replied the man, "or at least, very near it, Monsieur the Abbé; for my poor wife is laid up with illness, and unable to render me the least assistance, poor thing!"

"You are married, then?" said the priest, with a species of interest, glancing round as he spoke at the scanty style of the accommodation and humble furnishing of the room.

"Ah, Monsieur the Abbé," said Caderousse, with a sigh, "you perceive that I am not a rich man; but to thrive in this world it is not enough to be an honest man."

The abbé fixed on him a penetrating glance.

"Yes, honest man, — I can certainly say that much for myself," continued the innkeeper, fairly sustaining the scrutiny of the abbé; "and," continued he, significantly nodding his head, "that is more than every one can say nowadays."

"So much the better for you, if what you assert be true," said the abbé; "for I am firmly persuaded that sooner or later the good will be rewarded and the wicked punished."

"Such words as those belong to your profession, Monsieur the Abbé," answered Caderousse, "and you do well to

repeat them; but," added he, with a bitter expression of countenance, "any one is privileged not to believe them."

"You are wrong to speak thus," said the abbé; "and perhaps I may in my own person be able to prove to you the truth of what I have said."

"What do you mean?" inquired Caderousse, with a look of surprise.

"In the first place, I must be satisfied that you are the person I am in search of."

"What proofs do you require?"

"Did you, in the year 1814 or 1815, know anything of a young sailor named Dantès?"

"Dantès! Did I know him, that poor Edmond? I should think I did. He was even one of my best friends!" exclaimed Caderousse, whose countenance assumed an almost purple hue, while the clear calm eye of the questioner seemed to dilate until it completely covered him.

"You remind me," said the priest, "that the young man concerning whom I asked you was said to bear the name of Edmond."

"Said to bear the name!" repeated Caderousse, becoming excited and eager. "Why, he was so called as truly as I myself am called Gaspard Caderousse. But, Monsieur the Abbé, tell me, I pray, what has become of poor Edmond. Did you know him? Is he alive and at liberty? Is he prosperous and happy?"

"He died a prisoner, more wretched, hopeless, heart-broken than the felons who pay the penalty of their crimes at the galleys of Toulon."

A deadly paleness succeeded the deep suffusion which had before spread itself over the countenance of Caderousse. He turned away, and the priest saw him wipe away a tear with the corner of the red handkerchief twisted round his head.

"Poor fellow!" murmured Caderousse. "Well, there, Monsieur the Abbé, is another proof of what I told you,—that the good God is good only to the wicked. Ah," continued Caderousse, speaking in the highly-colored language of the South, "the world grows worse and worse. Why does not God, if he really hates the wicked, as he is said to do, send down brimstone and fire, and consume them altogether?"

"You speak as though you had loved this young Dantès," observed the abbé.

"And so I did," replied Caderousse; "though once, I confess I envied him his good fortune. But I swear to you, Monsieur the Abbé, that I have since then deeply and sincerely lamented his unhappy fate."

There was a brief silence, during which the searching gaze of the abbé questioned the mobile features of the innkeeper.

"You knew the poor lad, then?" continued Caderousse.

"I was called to his dying bed that I might administer to him the consolations of religion."

"And of what did he die?" asked Caderousse, in a choking voice.

"Of what does one die in prison at the age of thirty years, if not of the prison itself?"

Caderousse wiped away the large beads of perspiration that gathered on his brow.

"But the strangest part of the story is," resumed the abbé, "that Dantès, even in his dying moments, swore by the Christ whose feet he kissed that he did not know the cause of his imprisonment."

"It is true, it is true!" murmured Caderousse, "he could not know it. Ah, Monsieur the Abbé, the poor fellow told you the truth."

"And he besought me to try and clear up a mystery

he had never been able to penetrate, and to clear his memory, should any stain have fallen on it." And here the look of the abbé, becoming more and more fixed, devoured the expression, almost gloomy, which appeared on the face of Caderousse.

"A rich Englishman," continued the abbé, "who had been his companion in misfortune, but was released from prison upon the second restoration, was possessed of a diamond of immense value. On leaving prison he gave this diamond to Dantès as a mark of his gratitude for the kindness and brotherly care with which Dantès had nursed him through a severe illness. Instead of employing this diamond in attempting to bribe his jailers, who indeed might have taken it and then betrayed him to the governor, Dantès carefully preserved it, that in the event of his getting out of prison he might have wherewithal to live; for by selling the diamond he could make his fortune."

"Then, I suppose," asked Caderousse, with eager looks, "that it was a stone of immense value?"

"Why, everything is relative," answered the abbé. "To one in Edmond's position the diamond certainly was of great value. It was estimated at fifty thousand livres."

"Bless me!" exclaimed Caderousse; "what a sum! Fifty thousand livres! it must have been as large as a nut!"

"No," replied the abbé, "it was not of such a size as that. But you shall judge for yourself; I have it with me."

The sharp gaze of Caderousse was instantly directed towards the priest's garments, as though hoping to discover the treasure. Calmly drawing forth from his pocket a small box covered with black shagreen, the abbé opened it and displayed to the delighted eyes of Caderousse the

sparkling jewel it contained, set in a ring of admirable workmanship. "And that diamond," cried Caderousse, almost breathless with eager admiration, "you say is worth fifty thousand livres?"

"It is, without the setting, which is also valuable," replied the abbé, as he closed the box and returned it to his pocket, while its brilliant hues seemed still to dance before the eyes of the fascinated innkeeper.

"But how comes this diamond in your possession, Monsieur the Abbé? Did Edmond make you his heir?"

"No, but his testamentary executor. When dying, the unfortunate youth said to me, 'I once possessed four dear and faithful friends, besides the maiden to whom I was betrothed; and I feel convinced they have all unfeignedly grieved over my loss. The name of one of the four friends I allude to is Caderousse.'"

The innkeeper shivered.

"'Another of the number,'" continued the abbé, without seeming to notice the emotion of Caderousse, "'is called Danglars; and the third, although my rival, entertained a very sincere affection for me.'"

A sinister smile played over the features of Caderousse, who was about to break in upon the abbé's speech when the latter, waving his hand, said, "Allow me to finish first, and then if you have any observations to make, you can do so afterwards. 'The third of my friends, although my rival, was much attached to me; his name was Fernand; that of my betrothed was —' Stay, stay," continued the abbé, "I have forgotten what he called her."

"Mercédès," cried Caderousse, eagerly.

"True," said the abbé, with a stifled sigh, "Mercédès it was."

"Go on," urged Caderousse.

"Bring me a *carafe* of water," said the abbé.

Caderousse quickly performed the stranger's bidding; and after pouring some into a glass and slowly swallowing its contents, the abbé, resuming his usual placidity of manner, said, as he placed his empty glass on the table, "Where were we?"

"The betrothed of Edmond was called Mercédès."

"To be sure. 'You will go to Marseilles,'—it is Dantès who speaks, you understand?"

"Perfectly."

"'For the purpose of selling this diamond, the proceeds of which you will divide into five equal parts, and give an equal portion to the only persons who have loved me upon earth.'"

"But why into five parts?" asked Caderousse; "you mentioned only four persons."

"Because the fifth is dead, as I hear. The fifth sharer in Edmond's bequest was his own father."

"Too true, too true!" ejaculated Caderousse, almost suffocated by the contending passions which assailed him, "the poor old man is dead."

"I learned so much at Marseilles," replied the abbé, making a strong effort to appear indifferent; "but from the length of time that has elapsed since the death of the elder Dantès, I was unable to obtain any particulars of his end. Do you know anything about the last days of that old man?"

"Eh!" said Caderousse, "who should know better than I? Why, I lived almost on the same floor with the poor old man. Ah, yes! it was hardly a year after the disappearance of his son when the poor old man died."

"Of what did he die?"

"Why, the doctors called his complaint an internal inflammation, I believe. His acquaintances say he died of grief; but I, who almost saw him die, I say he died of—"

"Of what?" asked the priest, eagerly.

"Why, of starvation."

"Starvation!" exclaimed the abbé, springing from his seat. "Why, the vilest animals are not suffered to die of starvation. The very dogs that wander houseless and homeless in the streets find some pitying hand to cast them a mouthful of bread; and that a man, a Christian, should be allowed to perish of hunger, surrounded by other men who call themselves Christian! impossible! Oh, it is impossible!"

"What I have said, I have said," answered Caderousse.

"And you are wrong," said a voice from the top of the stairs. "Why should you meddle with what does not concern you?"

The two men turned and perceived the sickly countenance of La Carconte leaning over the rail of the staircase. Attracted by the sound of voices, she had feebly dragged herself down the stairs, and seated on the lower step, she had listened to the foregoing conversation.

"Why do you meddle yourself, Wife?" replied Caderousse. "This gentleman asks me for information which common politeness will not permit me to refuse."

"Yes, but whicl. prudence requires you to refuse. How do you know the motives that person may have for making you speak, simpleton?"

"I pledge you my sacred word, Madame," said the abbé, "that my intentions are free from all sorts of harm or injury to you or yours; and that your husband has nothing to fear, provided he answers me candidly."

"Nothing to fear, yes! You begin with fine promises, then come down to 'nothing to fear,' then go away and forget what you have said; and some fine morning down comes misfortune on the heads of the poor wretches, who do not even know whence it comes."

"Nay, nay, my good woman, calm your anxiety; no misfortune will ever come to you through me, I assure you."

Some inarticulate sounds escaped La Carconte, then letting her head, which she had raised during the excitement of conversation, again droop on to her lap, she continued her feverish trembling, and left the two speakers to resume the conversation, but still remaining where she could hear every word they uttered. Again the abbé had been obliged to swallow a draught of water to calm the emotions that threatened to overpower him. When he had sufficiently recovered himself, he said, "It appears, then, that the miserable old man you were telling me of was forsaken by every one, since he died in that way?"

"Why, he was not altogether forsaken," replied Caderousse; "for Mercédès the Catalane and M. Morrel were very kind to him; but somehow the poor old man had contracted a profound antipathy to Fernand, — the very person," added Caderousse, with a bitter smile, "that you named just now as being one of Dantès's faithful and attached friends."

"And was he not so?" asked the abbé.

"Gaspard! Gaspard!" murmured the woman from her seat on the stairs, "mind what you are saying!"

Caderousse made no reply to these words, though evidently irritated and annoyed by the interruption, but addressing the abbé, said, "Can a man be faithful to another whose wife he desires for himself? Dantès, who was a heart of gold, believed everybody's professions of friendship. Poor Edmond! but it is well that he never found them out; it would have been too difficult to pardon them in the hour of death. And whatever people may say," continued Caderousse, in his native language, which

was not altogether devoid of rude poetry, "I cannot help fearing more the malediction of the dead than the hatred of the living."

"Simpleton!" exclaimed La Carconte.

"Do you, then, know in what manner Fernand injured Dantès?" inquired the abbé of Caderousse.

"Do I? No one better."

"Speak out, then; say what it was!"

"Gaspard!" cried La Carconte, "do as you please,— you are the master; but if you are guided by me, you will have nothing to say on this subject."

"Well, well, Wife," replied Caderousse, "I believe you are right. I shall follow your advice."

"Then you are determined not to reveal the circumstances you alluded to?" said the abbé.

"Why, what good would it do?" asked Caderousse. "If the poor lad were living, and came to me to beg that I would candidly tell him who were his true and who his false friends, why perhaps I should not hesitate. But you tell me he is no more; he can have nothing to do with hatred or revenge, so let all such feelings be buried with him."

"You are willing, then," said the abbé, "that I should bestow on men who you say are false and treacherous the reward intended for faithful friendship?"

"That is true enough," returned Caderousse. "You say truly, the gift of poor Edmond was not meant for such traitors as Fernand and Danglars; besides, what would it be to them?—no more than a drop of water in the ocean."

"Without considering," said the woman, "that those two men can crush you with a single movement."

"How so?" inquired the abbé. "Are these persons, then, so rich and powerful?"

"Do you not know their history?"

"I do not. Pray relate it to me!"

Caderousse seemed to reflect an instant, then said, "No, truly, it would take up too much time."

"Well, my good friend," returned the abbé, in a tone that indicated utter indifference on his part, "you are at liberty either to speak or be silent, just as you please; for my own part, I respect your scruples and admire your sentiments, so let the matter end. I shall do my duty as conscientiously as I can, and fulfil my promise to the dying man. My first business will be to dispose of this diamond." So saying, the abbé again drew the small box from his pocket, opened it, and contrived to hold it in such a light that a bright flash of brilliant hues passed before the dazzled gaze of Caderousse.

"Wife, Wife!" cried he, in a voice almost hoarse with eager emotion, "come hither and behold this rich diamond!"

"Diamond!" exclaimed La Carconte, rising and descending to the chamber with a tolerably firm step; "what diamond are you talking about?"

"Why, did you not hear all we said?" inquired Caderousse. "It is a diamond left by poor Edmond Dantès to be sold, and the money divided among his father, Mercédès, his betrothed bride, Fernand, Danglars, and myself. The jewel is worth at least fifty thousand livres."

"Oh, what a splendid diamond!" cried the woman.

"The fifth part of the proceeds of this stone belongs to us, then, does it not?" asked Caderousse, still devouring the glittering gem with his eyes.

"It does," replied the abbé; "with the addition of a share in the part intended for the elder Dantès, which I conceive myself at liberty to share equally with the four surviving persons."

"And wherefore among us four?" inquired Caderousse.

"Because you were the four friends of Edmond."

"I don't call those friends who betray and ruin you," murmured the wife, in a low, muttering voice.

"Of course not!" rejoined Caderousse, quickly; "no more do I. And that was what I was observing to this gentleman just now. I said I looked upon it as a sacrilegious profanation to reward treachery, perhaps crime."

"Remember," answered the abbé, calmly, as he replaced the jewel and its case in the pocket of his cassock, "it is your fault, not mine, that I do so. You will have the goodness to furnish me with the address of Edmond's friends, in order that I may execute his last wishes."

The agitation of Caderousse became extreme, and large drops of perspiration rolled from his heated brows. As he saw the abbé rise from his seat and go towards the door, as though to ascertain if his horse were sufficiently refreshed to continue his journey, Caderousse and his wife exchanged looks of deep meaning with each other.

"This splendid diamond might be all our own," said Caderousse.

"Do you believe it?"

"Why, surely a man of his holy profession would not deceive us!"

"Well," replied La Carconte, "do as you like. For my part, I wash my hands of the affair." So saying, she once more climbed the staircase leading to her chamber, her frame shuddering with aguish chills, and her teeth rattling in her head, notwithstanding the intense heat of the weather. Arrived at the top stair, she turned round, and called out in a warning tone to her husband, "Gaspard, consider well what you are about to do!"

"I have decided," answered Caderousse.

La Carconte then entered her chamber, the flooring of which creaked beneath her heavy, uncertain tread, as she proceeded towards her armchair, into which she fell as though exhausted.

"What have you decided?" asked the abbé.

"To tell you all I know," was the reply.

"I certainly think you act wisely in so doing," said the priest. "Not because I have the least desire to learn anything you may desire to conceal from me, but simply because if you can assist me to distribute the legacy according to the wishes of the testator, why, so much the better."

"I hope I can," replied Caderousse, his face flushed with hope and cupidity.

"Now, then, begin if you please," said the abbé; "I am waiting."

"Stop a minute," answered Caderousse; "we might be interrupted in the most interesting part of my recital, which would be a pity; and it is as well that your visit hither should be known only to ourselves." With these words he went stealthily to the door, which he closed, and by way of still greater precaution bolted and barred it as he was accustomed to do at night. During this time the abbé had chosen his place for listening at his ease. He removed his seat into a corner of the room where he himself would be in deep shadow, while the light would be fully thrown on the narrator; then with head bent down and hands clasped, or rather clinched together, he prepared to give his whole attention to Caderousse, who seated himself on a little stool opposite to him.

"Remember, I did not urge you to this," said the trembling voice of La Carconte, as though through the

flooring of her chamber she could see what was taking place below.

"Enough, enough!" replied Caderousse; "say no more about it. I will take all the consequences upon myself." And he began his story.

CHAPTER XXVII.

THE RECITAL.

"FIRST," said Caderousse, "I must beg you, Monsieur, to promise me one thing."

"What is that?" inquired the abbé.

"It is that if you ever make use of the details I am about to give you, you will never let any one know that it was I who supplied them; for the persons of whom I am about to talk are rich and powerful, and if they only laid the tips of their fingers on me, I should break to pieces like glass."

"Make yourself easy, my friend," replied the abbé. "I am a priest, and confessions die in my breast. Recollect, our only desire is to carry out in a fitting manner the last wishes of our friend. Speak, then, without reserve, as without hatred; tell the truth, the whole truth. I do not know, never may know, the persons of whom you are about to speak. Besides, I am an Italian and not a Frenchman, and belong to God and not to man; and I retire to my convent, which I have only quitted to fulfil the last wishes of a dying man."

This last assurance seemed to give Caderousse courage. "Well, then, under these circumstances," said he, "I will, indeed, I must undeceive you as to the friendship which poor Edmond believed so sincere and unquestionable."

"Begin with his father, if you please," said the abbé; "Edmond talked to me a great deal about the old man, for whom he had the deepest love."

"The history is a sad one, sir," said Caderousse, shaking his head; "perhaps you know all the earlier part of it?"

"Yes," answered the abbé; "Edmond related to me everything until the moment when he was arrested in a small cabaret close to Marseilles."

"At La Réserve! Oh, yes! I can see it all before me this moment."

"Was it not his betrothal feast?"

"It was; and the feast that began so gayly had a very sorrowful ending: a commissary of police, followed by four soldiers, entered, and Dantès was arrested."

"Yes; and up to this point I know all," said the priest. "Dantès himself knew only what had happened to him personally, for he never beheld again any of the five persons I have named to you, nor heard them mentioned."

"Well, when Dantès was arrested, M. Morrel hastened to obtain the particulars, and they were very sad. The old man returned alone to his home, folded up his wedding suit with tears in his eyes, and paced up and down his chamber the whole day, and would not go to bed at all, — for I was underneath him and heard him walking the whole night; and for myself, I assure you I could not sleep either, for the grief of the poor father gave me great uneasiness, and every step he took went to my heart as really as if his foot had pressed against my breast. The next day Mercédès came to Marseilles to implore the protection of M. de Villefort; she obtained nothing. She then went to visit the old man. When she saw him so miserable and heart-broken, and learned that he had not been in bed nor tasted food since the previous day, she wished him to go with her that she might take care of him; but the old man would not consent. 'No,' was his reply, 'I will not leave this house, — for my poor dear boy loves me better than anything in the world, and if he gets out

of prison he will come to see me the first thing; and what would he think if I did not wait here for him?' I heard all this from the window, for I was anxious that Mercédès should persuade the old man to accompany her; his footsteps over my head night and day did not leave me a moment's repose."

"But did you not go upstairs and try to console the poor old man?" asked the abbé.

"Ah, sir," replied Caderousse, "we cannot console those who will not be consoled, and he was one of these; besides, I know not why, but he seemed to dislike seeing me. One night, however, I heard his sobs, and I could not resist my desire to go up to him; but when I reached his door he was no longer weeping, he was praying. I cannot now repeat to you, sir, all the eloquent words and imploring language he made use of. It was more than piety, it was more than grief; and I, who am no canter, and hate the Jesuits, said then to myself, 'It is really fortunate that I am alone, and that the good God has not sent me children; for if I were a father, and if I should suffer a grief like that of this poor old man, not finding in my memory or in my heart all that he is saying to the good God, I should throw myself into the sea at once, to escape from my grief.'"

"Poor father!" murmured the priest.

"From day to day he lived on alone, and more and more solitary. M. Morrel and Mercédès came often to see him, but his door was closed; and although I was certain he was at home, he would not make any answer. One day, when contrary to his custom he had admitted Mercédès, and the poor girl, in spite of her own grief and despair, endeavored to console him, he said to her, 'Be assured, my dear daughter, he is dead; and instead of our awaiting him, he is awaiting us. I am quite happy, for I

am the oldest, and of course shall see him first.' However well disposed we may be, we soon cease visiting those who make us sad. And so at last old Dantès was left all to himself, and I only saw from time to time strangers go up to him and come down again with some bundle which they tried to hide; but I guessed what these bundles were: he was selling piece by piece all that he had, to get money for food. At length the poor old fellow reached the end of his possessions; he owed three quarters' rent, and they threatened to turn him out. He begged for another week, which was granted to him. I know this, because the landlord came into my apartment when he left his. For the first three days I heard him walking about as usual, but on the fourth I heard him no longer. I then resolved to go up to him at all risks. The door was closed; but I looked through the keyhole, and saw him so pale and haggard that believing him very ill I went and told M. Morrel, and then ran on to Mercédès. They both came immediately, M. Morrel bringing a doctor; and the doctor said it was an affection of the stomach, and ordered him a limited diet. I was there too, and I never shall forget the old man's smile at this prescription. From that time he opened his door; he had an excuse for not eating any more, as the doctor had put him on a diet."

The abbé uttered a kind of groan.

"The story interests you, does it not, sir?" inquired Caderousse.

"Yes," replied the abbé; "it is very affecting."

"Mercédès came again, and she found him so altered that she was even more anxious than before to have him taken to her own abode. This was M. Morrel's wish also, who would fain have conveyed the old man against his consent; but the old man resisted, and cried so that they were afraid to persevere. Mercédès remained therefore

by his bedside, and M. Morrel went away, making a sign to her that he had left his purse on the chimney-piece. But availing himself of the doctor's order, the old man would not take any sustenance. At length (after nine days' despair and fasting) the old man died, cursing those who had caused his misery, and saying to Mercédès, 'If you ever see my Edmond again, tell him I die blessing him.'"

The abbé rose from his chair, made two turns round the chamber, and pressed his trembling hand against his parched throat. "And you believe he died —"

"Of hunger, sir, of hunger," said Caderousse. "I am as certain of it as that we two are Christians."

The abbé with a shaking hand seized a glass of water that was standing by him half-full, emptied it at one gulp, and then resumed his seat with red eyes and pale cheeks. "This was indeed a horrible event," said he, in a hoarse voice.

"The more so, sir, as it was men's and not God's doing."

"Tell me of those men," said the abbé; "and remember," he added in a voice that was nearly menacing in its tone, "you have promised to tell me everything. Tell me therefore who are these men who have killed the son with despair, and the father with famine?"

"Two men jealous of him, Monsieur, one through love, and the other through ambition, — Fernand and Danglars."

"Tell me, how was this jealousy manifested?"

"They denounced Edmond as a Bonapartist agent."

"Which of the two denounced him? Which was the real delinquent?"

"Both, sir; one wrote the letter, and the other put it in the post."

"And where was this letter written?"

"At La Réserve, the day before the festival of the betrothing."

"'T was so, then; 't was so, then," murmured the abbé. "Oh, Faria, Faria! how well did you judge men and things!"

"What did you please to say, sir?" asked Caderousse.

"Nothing, nothing," replied the priest; "go on."

"It was Danglars who wrote the denunciation with his left hand, that his writing might not be recognized, and Fernand who put it in the post."

"But," exclaimed the abbé, suddenly, "you were there yourself!"

"I!" said Caderousse, astonished; "who told you I was there?"

The abbé saw that he had gone too far, and he added quickly, "No one; but in order to have known everything so well, you must have been an eye-witness."

"True, true!" said Caderousse, in a choking voice, "I was there."

"And did you not remonstrate against such infamy?" asked the abbé; "if not, you were an accomplice."

"Monsieur," replied Caderousse, "they had made me drink to such an excess that I nearly lost all perception. I had only an indistinct understanding of what was passing around me. I said all that a man in such a state could say; but they both assured me that it was a jest they were carrying on, and perfectly harmless."

"Next day, Monsieur, next day, you must have seen plainly enough what they had been doing; yet you said nothing, though you were present when Dantès was arrested."

"Yes, sir, I was there, and very anxious to speak; but Danglars restrained me. 'If he should really be guilty,'

said he, 'and did really land on the island of Elba; if he is really charged with a letter for the Bonapartist committee at Paris, and if they find this letter upon him, — those who have supported him will be regarded as his accomplices.' I was afraid, — the political condition being full of hidden dangers, — and I held my tongue. It was cowardly, I confess, but it was not criminal."

"I comprehend, — you allowed matters to take their course, that was all."

"Yes, Monsieur," answered Caderousse, "and I think of it with remorse night and day. I often ask pardon of God for it, I swear to you, and with the more reason because I believe that this action, the only one with which I have seriously to reproach myself in all my life, is the cause of my abject condition. I am expiating a moment of selfishness; and thus it is I always say to Carconte when she complains, 'Hold your tongue, woman! it is the will of God.'" And Caderousse bowed his head with every sign of real repentance.

"Well, sir," said the abbé, "you have spoken frankly; thus to accuse yourself is to deserve pardon."

"Unfortunately, Edmond is dead, and has not pardoned me."

"He did not know about it," said the abbé.

"But he knows it all now," interrupted Caderousse; "they say the dead know everything."

There was a brief silence; the abbé rose and paced up and down pensively, and then resumed his seat. "You have two or three times mentioned a M. Morrel," he said; "who was he?"

"The owner of the 'Pharaon' and the patron of Dantès."

"And what part did he play in this sad drama?" inquired the abbé.

"The part of an honest man, full of courage and affec-

tion. Twenty times he interceded for Edmond. When the emperor returned, he wrote, implored, threatened, and so energetically that on the second restoration he was persecuted as a Bonapartist. Ten times, as I told you, he came to see Dantès's father, and offered to receive him in his own house; and the night or two before his death, as I have already said, he left his purse on the mantel-piece, with the contents of which they paid the old man's debts and buried him decently. So that Edmond's father died as he had lived, without doing harm to any one. I have the purse still by me, — a large one, made of red silk."

"And," asked the abbé, "is M. Morrel still alive?"

"Yes," replied Caderousse.

"In that case," replied the abbé, "he should be a man favored of God. Is he rich, happy?"

Caderousse smiled bitterly. "Yes, happy, — like me," said he.

"What, M. Morrel unhappy!" exclaimed the abbé.

"He is reduced almost to the last extremity, — nay, he is almost at the point of dishonor."

"Is it as bad as that?"

"Yes," continued Caderousse, "it is as bad as that. After twenty-five years of labor, after having acquired a most honorable name in the trade of Marseilles, M. Morrel is utterly ruined. He has lost five ships in two years, has suffered by the bankruptcy of three large houses, and his only hope now is in that very 'Pharaon' which poor Dantès commanded, and which is expected from the Indies with a cargo of cochineal and indigo. If this ship founders like the others, he is a ruined man."

"And has the unfortunate man wife or children?" inquired the abbé.

"Yes, he has a wife, who in all this has behaved like an angel; he has a daughter who was about to marry the

man she loved, but whose family now will not allow him to wed the daughter of a ruined man; he has besides a son, a lieutenant in the army; and as you may suppose, all this, instead of soothing, doubles his grief. If he were alone in the world he would blow out his brains, and there would be an end."

"Horrible!" ejaculated the priest.

"And it is thus that Heaven recompenses virtue, Monsieur," added Caderousse. "You see I, who never did a bad action but that I have told you of, am in destitution; after having seen my poor wife die of a fever, unable to do anything in the world for her, I shall die of hunger as old Dantès did, while Fernand and Danglars are rolling in wealth."

"And how has that happened?"

"Because with them everything turns out well, while with those who are honest everything goes wrong."

"What has become of Danglars, the instigator, and therefore the most guilty?"

"What has become of him? Why, he left Marseilles, and was taken on the recommendation of M. Morrel, who did not know his crime, into a Spanish bank as cashier. During the war with Spain he was employed in the commissariat of the French army and made a fortune; then with that money he speculated in the Funds and trebled or quadrupled his capital, and having first married his banker's daughter, who left him a widower, has married a second time, a widow, a Madame de Nargonne, daughter of M. de Servieux, the king's chamberlain, who is in high favor at court. He is a millionnaire, and they have made him a count; and now he is the Comte Danglars, with a hotel in the Rue de Mont Blanc, with ten horses in his stables, six footmen in his ante-chamber, and I know not how many hundreds of thousands in his strong-box."

"Ah!" said the abbé, with a peculiar tone; "and is he happy?"

"Happy! Who can answer for that? Happiness or unhappiness is the secret known but to one's self and the walls; walls have ears but no tongue. If a large fortune produces happiness, Danglars is happy."

"And Fernand?"

"Fernand! Why, that is still another history."

"But how could a poor Catalan fisher-boy, without education or resources, make a fortune? I confess this surprises me."

"And it has surprised everybody. There must have been in his life some strange secret no one knows."

"But by what visible steps has he attained this high fortune or high position?"

"Both, Monsieur; he has both fortune and position."

"You are giving me a tale of fiction!"

"It would seem so; but listen, and you will understand. Some days before the return of the emperor, Fernand was drawn in the conscription. The Bourbons left him quietly enough at the Catalans; but Napoleon returned, an extraordinary muster was determined on, and Fernand was compelled to join. I went too; but as I was older than Fernand, and had just married my poor wife, I was sent only to the coast. Fernand was enrolled in the active forces, went to the frontier with his regiment, and was at the battle of Ligny. The night after that battle he was sentry at the door of a general who carried on a secret correspondence with the enemy. That same night the general was to go over to the English. He proposed to Fernand to accompany him; Fernand agreed to do so, deserted his post, and followed the general. That which would have brought Fernand to a court-martial if Napoleon had remained on the throne, served for his recommen-

dation to the Bourbons. He returned to France with the epaulette of sub-lieutenant, and as the protection of the general, who is in the highest favor, was accorded to him, he was a captain in 1823 during the Spanish war; that is to say, at the time when Danglars made his early speculations. Fernand was a Spaniard; and being sent to Spain to ascertain the feeling of his fellow-countrymen, found Danglars there, became on very intimate terms with him, procured for his General support from the Royalists of the capital and the provinces, received promises and made pledges on his own part, guided his regiment by paths known to himself alone in gorges of the mountains held by the Royalists, and in fact rendered such services in this brief campaign that after the taking of Trocadero he was made colonel, and received the title of count and the cross of an officer of the Legion of Honor."

"Destiny! destiny!" murmured the abbé.

"Yes, but listen; this was not all. The war with Spain being ended, Fernand's career was checked by the long peace which seemed likely to continue throughout Europe. Greece only had risen against Turkey and had begun her war of independence; all eyes were turned towards Athens, — it was the fashion to pity and support the Greeks. The French Government, without protecting them openly, as you know, tolerated partial migrations. Fernand sought and obtained leave to go and serve in Greece, still having his name kept in the ranks of the army. Some time after it was stated that the Comte de Morcerf — this was the name he bore — had entered the service of Ali Pacha, with the rank of instructor-general. Ali Pacha was killed, as you know; but before he died he recompensed the services of Fernand by leaving him a considerable sum, with which he returned to France, when his rank of lieutenant-general was confirmed."

"So that now —" inquired the abbé.

"So that now," continued Caderousse, "he possesses a magnificent hotel, — No. 27 Rue du Helder, Paris."

The abbé opened his mouth, remained for a moment like a man who hesitates, then, making an effort over himself, he said, "And Mercédès, — they tell me that she has disappeared?"

"Disappeared," said Caderousse, "yes, as the sun disappears, to rise the next day with still more splendor."

"Has she also made a fortune?" inquired the abbé, with an ironical smile.

"Mercédès is at this moment one of the greatest ladies in Paris," replied Caderousse.

"Go on," said the abbé; "it seems as if I were hearing the recital of a dream. But I have seen things so extraordinary that those you mention to me seem less astonishing."

"Mercédès was at first in the deepest despair at the blow which deprived her of Edmond. I have told you of her attempts to propitiate M. de Villefort, her devotion to the father of Dantès. In the midst of her despair, a fresh trouble overtook her. This was the departure of Fernand, — of Fernand, whose crime she did not know, and whom she regarded as her brother. Fernand went, and Mercédès remained alone. Three months she spent in weeping; no news of Edmond, no news of Fernand, nothing before her but an old man who was dying with despair. One evening, after having been seated, as was her custom, all day at the angle of two roads that lead to Marseilles from the Catalans, she returned to her home more depressed than ever; neither her lover nor her friend returned by either of these roads, and she had no intelligence of either. Suddenly she heard a step she knew, turned round anxiously, the door opened, and Fernand, dressed in the uni-

form of a sub-lieutenant, stood before her. It was not the half of her life for which she mourned; but it was still a portion of her past which was thus returned to her. Mercédès seized Fernand's hands with a transport which he took for love, but which was only joy at being no longer alone in the world, and seeing at last a friend, after long hours of solitary sorrow. And then, it must be confessed, Fernand had never been an object of dislike to her; only she had not loved him. Another possessed all Mercédès's heart; that other was absent, had disappeared, perhaps was dead. At this last idea Mercédès burst into a flood of tears and wrung her hands in agony; but this idea, which she had always repelled before when it was suggested to her by another, came now in full force upon her mind; and then too old Dantès incessantly said to her, 'Our Edmond is dead; if he were not he would return to us.' The old man died, as I have told you; had he lived, Mercédès, perchance, had not become the wife of another, for he would have been there to reproach her infidelity. Fernand saw this, and when he learned the old man's death he returned. He was now a lieutenant. At his first coming he had not said a word of love to Mercédès; at the second he reminded her that he loved her. Mercédès begged for six months more to expect and bewail Edmond."

"So that," said the abbé, with a bitter smile, "that makes eighteen months in all. What more could the most devoted lover desire?" Then he murmured the words of the English poet, "'Frailty, thy name is woman.'"

"Six months afterwards," continued Caderousse, "the marriage took place in the church of Accoules."

"The very church in which she was to have married Edmond," murmured the priest; "there was only a change of bridegroom."

"Well, Mercédès was married," proceeded Caderousse; "but although in the eyes of the world she appeared calm, she nearly fainted as she passed La Réserve, where eighteen months before, the betrothal had been celebrated with him whom she would have seen she still loved had she dared to search her heart. Fernand, more happy, but not more at his ease,—for I saw at this time he was in constant dread of Edmond's return,—was very anxious to get his wife away and to depart himself. There were too many dangers and recollections associated with the Catalans, and eight days after the wedding they left Marseilles."

"Did you ever see Mercédès again?" inquired the priest.

"Yes, during the war of Spain, at Perpignan, where Fernand had left her; she was attending to the education of her son."

The abbé started. "Her son?" said he.

"Yes," replied Caderousse; "little Albert."

"But, then, to be able to instruct her child," continued the abbé, "she must have received an education herself. I understood from Edmond that she was the daughter of a simple fisherman, beautiful but uneducated."

"Oh!" replied Caderousse, "did he know so little of his betrothed? Mercédès might have been a queen, Monsieur, if the crown were to be placed on the heads of the loveliest and most intelligent. Her fortune had increased, and she became greater with her fortune. She learned drawing, music,—everything. Besides, I believe, between ourselves, she did this in order to distract her mind, that she might forget; and she only filled her head to alleviate the weight on her heart. But now everything must be told," continued Caderousse; "no doubt fortune and honors have comforted her. She is rich, a countess, and yet—"

"And yet what?" asked the abbé.

"Yet I am sure she is not happy," said Caderousse.

"What makes you believe this?"

"Why, when I have found myself very wretched, I have thought my old friends would perhaps assist me. So I went to Danglars, who would not even receive me; I called on Fernand, who sent me a hundred livres by his *valet de chambre.*"

"Then you did not see either of them?"

"No; but Madame de Morcerf saw me."

"How was that?"

"As I went away a purse fell at my feet; it contained five and twenty louis. I raised my head quickly and saw Mercédès, who shut the blind directly."

"And M. de Villefort?" asked the abbé.

"Oh, he never was a friend of mine; I did not know him, and I had nothing to ask of him."

"Do you not know what became of him, and the share he had in Edmond's misfortunes?"

"No; I only know that some time after having arrested him, he married Mademoiselle de Saint-Méran, and soon after left Marseilles. No doubt but he has been as lucky as the rest; no doubt he is as rich as Danglars, as high in station as Fernand. I only, as you see, have remained poor, wretched, and forgotten."

"You are mistaken, my friend," replied the abbé. "God may seem sometimes to forget for a while, while his justice reposes, but there always comes a moment when he remembers — and behold a proof." As he spoke, the abbé took the diamond from his pocket, and giving it to Caderousse, said, "Here, my friend, take this diamond; it is yours."

"What! for me only?" cried Caderousse. "Ah, Monsieur, do not jest with me!"

"This diamond was to have been shared among his friends. Edmond had one friend only, and thus it cannot be divided. Take the diamond, then, and sell it. It is, as I have said, worth fifty thousand livres; and I trust that this sum may suffice to release you from your wretchedness."

"Oh, Monsieur," said Caderousse, putting out one hand timidly, and with the other wiping away the perspiration which bedewed his brow, — "oh, Monsieur, do not make a jest of a man's happiness or despair!"

"I know what happiness and what despair are, and I never make a jest of such feelings. Take it, then, but in exchange —"

Caderousse, who touched the diamond, withdrew his hand. The abbé smiled. "In exchange," he continued, "give me the red silk purse that M. Morrel left on old Dantès's chimney-piece, and which you tell me is still in your hands."

Caderousse, more and more astonished, went to a large oaken cupboard, opened it, and gave the abbé a long purse of faded red silk, round which were two copper runners that had once been gilt. The abbé took it, and in return gave Caderousse the diamond.

"Oh! you are a man of God, sir," cried Caderousse; "for no one knew that Edmond had given you this diamond, and you might have kept it."

"Which," said the abbé to himself, "you would have done, it appears." He rose and took his hat and gloves. "Well," he said, "all that you have told me is perfectly true, then, and I may believe it in every particular?"

"See, Monsieur the Abbé," replied Caderousse, "in this corner is a crucifix of holy wood; here on this shelf is my wife's Bible. Open this book, and I will swear upon it with my hand on the crucifix, by my soul's salvation, my faith as

a Christian, that I have told everything to you as it occurred, and as the angel of men will tell it to the ear of God at the day of the last judgment!"

"'T is well," said the abbé, convinced by his manner and tone that Caderousse spoke the truth. "'T is well, and may this money profit you! Adieu! I return to my place apart from men who thus do evil to one another."

The abbé with difficulty got away from the enthusiastic thanks of Caderousse, opened the door himself, got out and mounted his horse, once more saluted the innkeeper, who kept uttering his loud farewells, and then returned by the road he had travelled in coming. When Caderousse turned round, he saw behind him La Carconte, paler, and trembling more than ever.

"Is, then, all that I have heard really true?" she inquired.

"What! that he has given the diamond to us only?" inquired Caderousse, half-bewildered with joy.

"Yes."

"Nothing more true! See! here it is."

The woman gazed at it a moment, and then said in a gloomy voice, "Suppose it 's false?"

Caderousse started and turned pale. "False!" he muttered. "False! why should that man give me a false diamond?"

"To possess your secret without paying for it, you blockhead!"

Caderousse remained for a moment aghast under the weight of such an idea. "Oh!" he said, taking up his hat, which he placed on the red handkerchief tied round his head, "we will soon learn that."

"In what way?"

"Why, it is the fair of Beaucaire; there are always jewellers from Paris there, and I will show it to them.

Take care of the house, Wife, and I will be back in two hours." Caderousse left the house in haste, and ran rapidly in a direction contrary to that which the unknown had taken.

"Fifty thousand livres!" muttered La Carconte, when left alone; "it is a large sum of money, but it is not a fortune."

CHAPTER XXVIII.

THE PRISON REGISTER.

The day after that on which occurred the interview described above, a man about thirty or thirty-two years of age, dressed in a bright blue frock-coat, nankeen trousers, and a white waistcoat, having the appearance and accent of an Englishman, presented himself before the mayor of Marseilles. "Monsieur," said he, "I am chief clerk of the house of Thomson and French, of Rome. We are, and have been these ten years, connected with the house of Morrel and Son, of Marseilles. We have a hundred thousand livres or thereabouts engaged in speculation with them, and we are a little uneasy at reports that have reached us that the firm is on the eve of ruin. I have come, therefore, express from Rome, to ask you for information as to this house."

"Monsieur," replied the mayor, "I know very well that during the last four or five years, misfortune seems to pursue M. Morrel. He has lost four or five vessels, and suffered by three or four bankruptcies; but it is not for me, although I am a creditor myself to the amount of ten thousand livres, to give any information as to the state of his finances. If you ask of me, as mayor, what is my opinion of M. Morrel, I shall say he is a man honorable to the last degree, who has up to this time fulfilled every engagement with scrupulous punctuality. This is all I can say, Monsieur; if you wish to learn more, ad-

dress yourself to M. de Boville, the inspector of prisons, No. 15 Rue de Nouailles. He has, I believe, two hundred thousand livres placed in the hands of Morrel; and if there be any grounds for apprehension, as this is a greater amount than mine, you will most probably find him better informed than myself."

The Englishman seemed to appreciate this extreme delicacy, made his bow, and went away, walking with that step peculiar to the sons of Great Britain towards the street mentioned. M. de Boville was in his private room, and the Englishman on perceiving him made a gesture of surprise which seemed to indicate that it was not the first time he had been in his presence. As to M. de Boville, he was in such a state of despair that it was evident that all the faculties of his mind were absorbed in the thought which occupied him at the moment, and that neither his memory nor his imagination had leisure for recurring to the past. The Englishman, with the coolness of his nation, addressed him in terms nearly similar to those with which he had accosted the mayor of Marseilles.

"Oh, Monsieur," exclaimed M. de Boville, "your fears are unfortunately but too well founded, and you see before you a man in despair. I had two hundred thousand livres placed in the hands of Morrel and Son; these two hundred thousand livres were my daughter's dowry, who was to be married in a fortnight, and they were payable, half on the 15th of this month, and the other half on the 15th of next month. I had informed M. Morrel of my desire to have these payments punctually; and he has been here within the last half-hour to tell me that if his ship, the 'Pharaon,' did not come into port on the 15th, he would be wholly unable to make this payment."

"But," said the Englishman, "this looks very much like a suspension of payments!"

"Say, Monsieur, that it resembles a bankruptcy!" exclaimed M. de Boville, despairingly.

The Englishman appeared to reflect a moment, and then said, "So, Monsieur, this credit inspires you with considerable apprehension?"

"To say truth, I consider it lost."

"Well, then, I will buy it of you."

"You?"

"Yes, I."

"But at a tremendous discount, of course?"

"No, for two hundred thousand livres. Our house," added the Englishman, with a laugh, "does not do things in that way."

"And you will pay —"

"Ready money." And the Englishman drew from his pocket a bundle of bank-notes, which might have been twice the sum M. de Boville feared to lose.

A ray of joy passed across M. de Boville's countenance, yet he made an effort over himself and said, "Monsieur, I ought to tell you that in all probability you will not have six per cent of this sum."

"That 's no affair of mine," replied the Englishman; "that is the affair of the house of Thomson and French, in whose name I act. They have perhaps some motive to serve in hastening the ruin of a rival firm. But all I know, Monsieur, is that I am ready to hand you over this sum in exchange for your assignment of the debt. I only ask a brokerage."

"Of course that is perfectly just," cried M. de Boville. "The commission is usually one and a half; will you have two, three, five per cent, or even more? Speak!"

"Monsieur," replied the Englishman, laughing, "I am like my house, and do not do such things; no, the commission I ask is quite different."

"Name it, Monsieur, I beg."

"You are the inspector of prisons?"

"I have been so these fourteen years."

"You keep the registers of entries and departures?"

"I do."

"To these registers there are added notes relative to the prisoners?"

"There are special reports on every prisoner."

"Well, Monsieur, I was educated at Rome by a poor devil of an abbé, who disappeared suddenly. I have since learned that he was confined in the Château d'If, and I should like to learn some particulars of his death."

"What was his name?"

"The Abbé Faria."

"Oh, I recollect him perfectly," cried M. de Boville; "he was crazy."

"So they said."

"Oh, he was, decidedly."

"Very possibly; but what sort of madness was it?"

"He pretended to know of an immense treasure, and offered vast sums to Government if they would liberate him."

"Poor devil! and he is dead?"

"Yes, sir; five or six months ago last February."

"You have a good memory, sir, to recollect dates so well."

"I recollect this because the poor devil's death was accompanied by a singular circumstance."

"May I ask what that was?" asked the Englishman, with an expression of curiosity which a close observer would have been astonished at discovering in his phlegmatic countenance.

"Oh, dear, yes, Monsieur; the abbé's dungeon was forty or fifty feet distant from that of an old agent of

Bonaparte, one of those who had contributed most actively to the return of the usurper in 1815, — a very resolute and very dangerous man."

"Indeed!" said the Englishman.

"Yes," replied M. de Boville; "I myself had occasion to see this man in 1816 or 1817, and we could go into his dungeon only with a file of soldiers. That man made a deep impression on me. I shall never forget his countenance!"

The Englishman smiled imperceptibly. "And you say, Monsieur," he said, "that the two dungeons —"

"— Were separated by a distance of fifty feet; but it appears that this Edmond Dantès —"

"This dangerous man's name was —"

"Edmond Dantès. It appears, Monsieur, that this Edmond Dantès had procured tools, or made them, for they found a passage by which the prisoners communicated."

"This passage was formed, no doubt, with an intention of escape?"

"No doubt; but unfortunately for the prisoners, the Abbé Faria had an attack of catalepsy and died."

"I see; that would naturally cut short the projects of escape."

"For the dead man, yes," replied M. de Boville; "but not for the survivor. On the contrary, this Dantès saw a means of accelerating his escape. He no doubt thought that prisoners who died in the Château d'If were interred in a burial-ground as usual; and he conveyed the dead man into his own cell, assumed his place in the sack in which they had sewn up the defunct, and awaited the moment of interment."

"It was a bold step, and one that indicated some courage," remarked the Englishman.

"As I have already told you, Monsieur, he was a very dangerous man; and fortunately by his own act disembarrassed the Government of the fears it had on his account."

"How was that?"

"How? do you not comprehend?"

"No."

"The Château d'If has no cemetery; and they simply throw the dead into the sea, after having fastened a thirty-six pound bullet to their feet."

"Well?" observed the Englishman, as if he were slow of comprehension.

"Well, they fastened a thirty-six pound bullet to his feet and threw him into the sea."

"Really?" exclaimed the Englishman.

"Yes, Monsieur," continued the inspector of prisons. "You may imagine the amazement of the fugitive when he found himself flung headlong down towards the rocks. I should like to have seen his face at that moment."

"That would have been difficult."

"No matter," replied M. de Boville in supreme good-humor at the certainty of recovering his two hundred thousand livres, — "no matter; I can fancy it." And he shouted with laughter.

"So can I," said the Englishman, and he laughed too; but he laughed as the English do, at the end of his teeth. "And so," continued the Englishman, who first gained his composure, "he was drowned?"

"Unquestionably."

"So that the governor got rid of the fierce and the crazy prisoner at the same time?"

"Precisely."

"But some official document was drawn up as to this affair, I suppose?" inquired the Englishman.

"Yes, yes; the mortuary deposition. You understand that Dantès's relatives, if he had any, might have some interest in knowing if he were dead or alive."

"So that now, if there were anything to inherit from him, they may do so with easy conscience. He is dead, and no mistake about it?"

"Oh, yes; and they may have the fact attested whenever they please."

"So be it," said the Englishman. "But to return to these registers."

"True, this story has diverted our attention from them. Excuse me."

"Excuse you for what, — for the story? By no means; it really seems to me very curious."

"Yes, indeed. So, Monsieur, you wish to see all relating to the poor abbé, who really was gentleness itself?"

"Yes, you will much oblige me."

"Go into my study here, and I will show it to you;" and they both entered M. de Boville's study. All was here arranged in perfect order; each register had its number, each file of paper its place. The inspector begged the Englishman to seat himself in an armchair, and placed before him the register and documents relative to the Château d'If, giving him all the time he desired to examine it, while he seated himself in a corner and began to read his newspaper. The Englishman easily found the entries relative to the Abbé Faria; but it seemed that the history which the inspector had related interested him greatly, for after having perused the first documents he turned over the leaves until he reached the deposition respecting Edmond Dantès. There he found everything in its place, — the denunciation, examination, Morrel's petition, M. de Villefort's marginal notes. He folded up the denunciation quietly and put it as quietly in his pocket, read the ex-

amination and saw that the name of Noirtier was not mentioned in it, perused too the application, dated 10th April, 1815, in which Morrel, by the deputy *procureur's* advice, exaggerated with the best intentions (for Napoleon was then on the throne) the services Dantès had rendered to the imperial cause, — services which Villefort's certificates rendered indisputable. Then he understood the matter. This petition to Napoleon, kept back by Villefort, had become under the second restoration a terrible weapon against him in the hands of the *procureur du roi*. He was no longer astonished when he searched on to find in the register this note, placed in a bracket against his name: —

EDMOND DANTÈS.	Violent Bonapartist; took an active part in the return from Elba. The greatest watchfulness and care to be exercised.

Beneath these lines was written in another hand: "See note above, — nothing can be done." He compared the writing in the bracket with the writing of the certificate placed beneath Morrel's petition, and discovered that the note in the bracket was in the same writing as the certificate, — that is to say, was in Villefort's handwriting. As to the note which accompanied this, the Englishman understood that it might have been added by some inspector who had taken a momentary interest in Dantès's situation, but who had, on account of the records we have given, found it impossible to give any effect to the interest he experienced.

As we have said, the inspector, from discretion, and that he might not disturb the Abbé Faria's pupil in his researches, had seated himself in a corner and was reading "Le Drapeau Blanc." He did not see the Eng-

lishman fold up and place in his pocket the denunciation written by Danglars under the arbor of La Réserve, and which had the post-mark of Marseilles, March 2, delivery six o'clock P. M. But it must be said that if he had seen it, he attached so small importance to this scrap of paper, and so great importance to his two hundred thousand livres, that he would not have opposed what the Englishman did, however irregular it might be.

"Thanks!" said the latter, closing the register with a noise, "I have all I want; now it is for me to perform my promise. Give me a simple assignment of your debt, acknowledge therein the receipt of the cash, and I will hand you over the money." He rose, gave his seat to M. de Boville, who took it without ceremony and quickly drew up the required assignment, while the Englishman was counting out the bank-notes on the other side of the desk.

CHAPTER XXIX.

THE HOUSE OF MORREL AND SON.

ANY one who had quitted Marseilles a few years previously, well acquainted with the house of Morrel and Son, and had returned at this date, would have found a great change in it. Instead of that air of life, of comfort, and of happiness that exhales from a flourishing and prosperous house; instead of the merry faces seen at the windows; instead of the busy clerks hurrying to and fro in the long corridors; instead of the court filled with bales of goods, re-echoing the cries and the jokes of the porters, — he would have at once perceived an air of sadness and gloom. In the deserted corridor and the empty office, out of all the numerous clerks who used to fill the office but two remained. One was a young man of three or four and twenty, named Emmanuel Herbaut, who was in love with M. Morrel's daughter, and had remained with him against the efforts of his friends to induce him to withdraw; the other was an old one-eyed cashier, named Coclès, a nickname given him by the young men who used to inhabit this vast bee-hive, now almost deserted, and which had so completely replaced his real name that he would not in all probability have replied to any one who addressed him by it.

Coclès remained in M. Morrel's service, and a most singular change had taken place in his situation; he had at the same time risen to the rank of cashier and sunk to the rank of a servant. He was, however, the same Coclès, good, patient, devoted, but inflexible on the subject of

arithmetic, the only point on which he would have stood firm against the world, even against M. Morrel, and strong in the multiplication table, which he had at his fingers' ends, no matter what scheme or what trap was laid to catch him. In the midst of the distress of the house, Coclès was the only one unmoved. This did not arise from a want of affection, but on the contrary from a firm conviction. Like rats that leave by degrees the vessel doomed to perish at sea, until all these egotistical guests have completely abandoned the ship at the moment when the vessel weighs anchor, so all these numerous clerks had by degrees deserted the bureaux and warehouse. Coclès had seen them go without thinking of inquiring the cause of their departure. Everything was, as we have said, a question of arithmetic to Coclès; and during twenty years he had always seen all payments made with such exactitude that it seemed as impossible to him that the house should stop payment as it would to a miller that the river that had so long turned his mill should cease to flow.

Nothing had as yet occurred to shake Coclès's belief; the last month's payments had been made with the most scrupulous exactitude. Coclès had detected an error of fourteen sous to the prejudice of Morrel, and the same evening he had brought them to M. Morrel, who with a melancholy smile threw them into an almost empty drawer, saying, "Thanks, Coclès; you are the pearl of cashiers."

Coclès retired perfectly happy, for by this eulogium of M. Morrel, himself the pearl of the honest men of Marseilles, he was more pleased than he would have been by a present of fifty pounds. But since the end of the month M. Morrel had passed many an anxious hour. In order to meet the end of the month, he had collected all his resources; and fearing lest the report of his distress should

get bruited abroad at Marseilles when he was known to have recourse to such measures, he went to the fair of Beaucaire to sell his wife's and daughter's jewels, and a portion of his plate. By this means the honor of the house was still maintained; but his resources were now exhausted. Credit, owing to the reports afloat, was no longer to be had; and to meet the one hundred thousand livres due on the 15th of the present month to M. de Boville, and the one hundred thousand due on the 15th of the next month, M. Morrel had in reality no hope but the return of the "Pharaon," whose departure he had learned from a vessel which had weighed anchor at the same time, and which had already arrived in harbor. But this vessel, which like the "Pharaon" came from Calcutta, had arrived a fortnight before, while no intelligence had been received of the "Pharaon."

Such was the state of things when, the day after his interview with M. de Boville, the confidential clerk of the house of Thomson and French, of Rome, presented himself at M. Morrel's. Emmanuel received him; the young man — whom every new face alarmed, for each new face announced a new creditor coming in alarm to question the head of the house — wished to spare his employer the pain of this interview, and questioned the new-comer; but the stranger declared he had nothing to say to Emmanuel, and that his business was with M. Morrel in person. Emmanuel sighed, and summoned Coclès. Coclès appeared; and the young man bade him conduct the stranger to M. Morrel's apartment. Coclès went first, and the stranger followed him. On the staircase they met a beautiful girl of sixteen or seventeen, who looked with anxiety at the stranger.

"M. Morrel is in his office, is he not, Mademoiselle Julie?" said the cashier.

"Yes; I think so, at least," said the young girl, hesitatingly. "Go and see, Coclès; and if my father is there announce this gentleman."

"It will be useless to announce me, Mademoiselle," returned the Englishman. "M. Morrel does not know my name; this worthy gentleman has only to announce the confidential clerk of the house of Thomson and French, of Rome, with whom your father does business."

The young girl turned pale, and continued to descend, while the stranger and Coclès continued to mount the staircase. She entered the office where Emmanuel was, while Coclès, by the aid of a key he possessed, opened a door in the corner of a landing-place on the second staircase, conducted the stranger into an ante-chamber, opened a second door, which he closed behind him, and after having left the clerk of the house of Thomson and French alone for a moment, returned and signed to him that he could enter. The Englishman entered, and found Morrel seated at a table, turning over the formidable columns of his ledger, which contained the list of his liabilities. At the sight of the stranger, M. Morrel closed the ledger, rose, and offered a seat to the stranger; and when he had seen him seated, resumed his own chair. Fourteen years had changed the worthy merchant, who, in his thirty-sixth year at the opening of this history, was now in his fiftieth. His hair had turned white; time and sorrow had ploughed deep furrows on his brow; and his look, once so firm and penetrating, was now irresolute and wandering, as if he feared being forced to fix his attention on an idea or a man. The Englishman looked at him with an air of curiosity evidently mingled with interest. "Monsieur," said Morrel, whose uneasiness was increased by this examination, "you wish to speak to me?"

"Yes, Monsieur; you are aware from whom I come?"

"The house of Thomson and French; at least so my cashier tells me."

"He has told you rightly. The house of Thomson and French had three or four hundred thousand livres to pay this month in France, and knowing your strict punctuality, have collected all the bills bearing your signature, and charged me as they became due to present them, and to make use of the money." Morrel sighed deeply and passed his hand over his forehead, which was covered with perspiration.

"So, then, sir," said Morrel, "you hold bills of mine?"

"Yes, and for a considerable sum."

"What is the amount?" asked Morrel, with a voice he strove to render firm.

"Here is," said the Englishman, taking a quantity of papers from his pocket, "an assignment of two hundred thousand livres to our house by M. de Boville, the inspector of prisons, to whom they are due. You acknowledge, of course, that you owe this sum to him?"

"Yes; he placed the money in my hands at four and a half per cent nearly five years ago."

"When are you to pay?"

"Half the 15th of this month, half the 15th of next."

"Just so; and now here are 32,500 livres payable shortly. They are all signed by you and assigned to our house by the holders."

"I recognize them," said M. Morrel, whose face was suffused as he thought that for the first time in his life he would be unable to honor his own signature. "Is this all?"

"No; I have for the end of the month these bills, which have been assigned to us by the house of Pascal, and the house of Wild and Turner, of Marseilles, amounting to nearly fifty-five thousand livres, — in all, 287,500 livres."

It is impossible to describe what Morrel suffered during this enumeration. "287,500 livres!" repeated he.

"Yes, Monsieur," replied the Englishman. "I will not," continued he, after a moment's silence, "conceal from you that while your probity and exactitude up to this moment are universally acknowledged, yet the report is current in Marseilles that you are not able to meet your engagements."

At this almost brutal speech Morrel turned deathly pale. "Monsieur," said he, "up to this time — and it is now more than four and twenty years since I received the direction of this house from my father, who had himself conducted it for five and thirty years — never has anything bearing the signature of Morrel and Son been dishonored."

"I know that," replied the Englishman. "But as a man of honor should answer another, tell me fairly, shall you pay these with the same punctuality?"

Morrel shuddered, and looked at the man who had spoken thus with more assurance than he had hitherto shown. "To questions frankly put," said he, "a straightforward answer should be given. Yes, I shall pay if, as I hope, my vessel arrives safely, — for its arrival will again procure me the credit which the numerous accidents of which I have been the victim have deprived me; but if the 'Pharaon' should be lost, and this last resource be gone —" The poor man's eyes filled with tears.

"Well," said the other, "if this last resource fail you?"

"Well," returned Morrel, "it is a cruel thing to be forced to say, but already used to misfortune, I must habituate myself to shame. I fear I shall be forced to suspend my payments."

"Have you no friends who could assist you?"

Morrel smiled mournfully. "In business, Monsieur," said he, "one has no friends, only correspondents."

"It is true," murmured the Englishman; "then you have but one hope?"

"But one."

"The last?"

"The last."

"So that if this fail —"

"I am ruined, completely ruined!"

"As I came here, a vessel was entering the port."

"I know it, Monsieur; a young man who still adheres to my fallen fortunes passes a part of his time in a cupola at the top of the house, in hopes of being the first to announce good news to me. He has informed me of the entrance of this ship."

"And it is not yours?"

"No, it is a vessel of Bordeaux, 'La Gironde;' it comes from India also, but it is not mine."

"Perhaps it has spoken the 'Pharaon,' and brings you some tidings of it."

"Shall I tell you plainly one thing, Monsieur? I dread almost as much to receive any tidings of my vessel as to remain in doubt. Incertitude is still hope." Then in a low voice Morrel added, "This delay is not natural. The 'Pharaon' left Calcutta on the 5th of February; it ought to have been here a month ago."

"What is that?" asked the Englishman. "What is the meaning of this noise?"

"Oh, oh!" cried Morrel, turning pale, "what is this?" A loud noise was heard on the stairs, of people moving hastily, and half-stifled sobs. Morrel rose and advanced to the door; but his strength failed him and he sank into a chair. The two men remained opposite one another, — Morrel trembling in every limb, the stranger gazing at him with an air of profound pity. The noise had ceased; but it seemed that Morrel expected something: something

had occasioned the noise, and something must follow. The stranger fancied he heard footsteps on the stairs, and that the steps, which were those of several persons, stopped at the door. A key was inserted in the lock of the first door, and the creaking of hinges was audible.

"There are only two persons who have the key of the door," murmured Morrel, — "Coclès and Julie." At this instant the second door opened, and the young girl, her eyes bathed with tears, appeared. Morrel rose tremblingly, supporting himself by the arm of the chair. He would have spoken; but his voice failed him. "Oh, Father!" said she, clasping her hands, "forgive your child for being the messenger of ill."

Morrel again changed color. Julie threw herself into his arms.

"Oh, Father, Father!" murmured she, "courage!"

"The 'Pharaon' has then perished?" said Morrel, in a hoarse voice. The young girl did not speak; but she made an affirmative sign with her head as she lay on her father's breast.

"And the crew?" asked Morrel.

"Saved," said the girl; "saved by the crew of the vessel that has just entered the harbor."

Morrel raised his two hands to heaven with an expression of resignation and sublime gratitude. "Thanks, my God," said he; "at least thou strikest but me alone!"

Notwithstanding his habitual impassiveness, a tear moistened the eye of the Englishman.

"Come in, come in!" said Morrel; "for I presume you are all at the door."

Scarcely had he uttered those words when Madame Morrel entered, weeping bitterly; Emmanuel followed her, and in the ante-chamber were visible the rough faces of seven or eight half-naked sailors. At the sight of these

men the Englishman started and advanced a step, then restrained himself and retired into the farthest and most obscure corner of the room. Madame Morrel sat down by her husband and took one of his hands in hers; Julie still lay with her head on his shoulder; Emmanuel stood in the centre of the chamber and seemed to serve as a link between Morrel's family and the sailors at the door.

"How did it happen?" said Morrel.

"Draw nearer, Penelon," said the young man, "and relate all."

An old seaman bronzed by the tropical sun advanced, twirling the remains of a hat between his hands. "Good-day, M. Morrel," said he, as if he had quitted Marseilles the previous evening, and had just returned from Aix or Toulon.

"Good-day, Penelon!" returned Morrel, who could not refrain from smiling through his tears; "where is the captain?"

"The captain, M. Morrel,—he has stayed behind sick at Palma; but please God, it won't be much, and you will see him in a few days all alive and hearty."

"Well, now tell your story, Penelon."

Penelon rolled his quid in his cheek, placed his hand before his mouth, turned his head, sent a long jet of tobacco-juice into the ante-chamber, advanced his foot, and began: "You see, M. Morrel," said he, "we were somewhere between Cape Blanc and Cape Bogador, sailing with a fair breeze south-southwest after a week's calm, when Captain Gaumard comes up to me,—I was at the helm I should tell you,—and says, 'Penelon, what do you think of those clouds that are rising there?' I was just then looking at them myself. 'What do I think, Captain? why, I think that they are rising faster than they have any business to, and that they would not be so

black if they did not mean mischief.' 'That's my opinion, too,' said the captain, 'and I'll take precautions accordingly. We are carrying too much canvas. Holloa! all hands to slacken sail and lower the flying jib!' It was time; the squall was on us, and the vessel began to heel. 'Ah,' said the captain, 'we have still too much canvas set; all hands to lower the mainsail!' Five minutes after, it was down; and we sailed under mizzen-topsails and topgallant-sails. 'Well, Penelon,' said the captain, 'what makes you shake your head?' 'Why,' I says, 'I don't think that we shall stop here.' 'I think you are right,' answered he; 'we shall have a gale.' 'A gale! more than that; we shall have a tempest, or I know nothing about it.' You could see the wind coming like the dust at Montredon; luckily the captain understood his business. 'All hands take in two reefs in the topsails!' cried the captain; 'let go the bowlines, brace to, lower the topgallant-sails, haul out the reef-tackles on the yards!'"

"That was not enough for those latitudes," said the Englishman; "I should have taken four reefs in the topsails and lowered the mizzen."

His firm, sonorous, and unexpected voice made every one start. Penelon put his hand over his eyes, and then stared at the man who thus criticised the manœuvres of his captain. "We did better than that, sir," said the old sailor, with a certain show of respect; "we put the helm to the wind to run before the tempest. Ten minutes after, we struck our topsails and scudded under bare poles."

"The vessel was very old to risk that," said the Englishman.

"Eh, it was that that wrecked us; after having been tossed about for twelve hours we sprang a leak. 'Penelon,' said the captain, 'I think we are sinking; give me the helm and go down into the hold.' I gave him the

helm and descended; there was already three feet of water. I cried, 'All hands to the pumps!' but it was too late, and it seemed the more we pumped the more came in. 'Ah,' said I, after four hours' work, 'since we are sinking, let us sink; we can die but once.' 'Is that the example you set, Penelon?' cries the captain; 'very well, wait a minute.' He went into his cabin and came back with a brace of pistols. 'I will blow the brains out of the first man who leaves the pump,' said he."

"Well done!" said the Englishman.

"There's nothing gives you so much courage as good reasons," continued the sailor. "During that time the wind had abated, and the sea had gone down; but the water kept rising, — not much, only two inches an hour, but still it rose. Two inches an hour does not seem much, but in twelve hours that makes two feet; and two feet with the three we had before make five. 'Come,' said the captain, 'we have done all in our power, and M. Morrel will have nothing to reproach us with; we have tried to save the ship, let us now save ourselves. To the boats, my lads, as quick as you can!' Now," continued Penelon, "you see, M. Morrel, a sailor is attached to his ship, but still more to his life; so we did not wait to be told twice. The more so that the ship was sinking under us, and seemed to say, 'Get along; save yourselves!' We soon launched the boat, and all eight of us got into it. The captain descended the last, or rather he did not descend, he would not leave the vessel; so I took him round the waist and threw him into the boat, and then I jumped after him. It was time, for just as I jumped, the deck burst with a noise like the broadside of a man-of-war. Ten minutes after she pitched forward, then the other way, spun round and round, and then good-by to the 'Pharaon.' As for us, we were three days without anything to eat or drink, so that we

began to think of drawing lots who should feed the rest, when we saw 'La Gironde;' we made signals of distress, she perceived us, made for us, and took us all on board. There now, M. Morrel, that's the whole truth, on the honor of a sailor; is not it true, you fellows there?"

A general murmur of approbation showed that the narrator had faithfully detailed their misfortunes and sufferings.

"Well, well," said M. Morrel, "I know there was no one in fault but destiny. It was the will of God that this should happen; blessed be his name! What wages are due to you?"

"Oh, don't let us talk of that, M. Morrel."

"On the contrary, let us speak of it."

"Well, then, for three months," said Penelon.

"Coclès! pay two hundred livres to each of these good fellows," said Morrel. "At another time," added he, "I should have said, Give them, besides, two hundred livres over as a present; but times are changed, and the little money that remains to me is not my own."

Penelon turned to his companions, and exchanged a few words with them.

"As for that, M. Morrel," said he, again turning his quid, — "as for that — "

"As for what?"

"The money."

"Well?"

"Well, we all say that fifty livres will be enough for us at present, and that we will wait for the rest."

"Thanks, my friends, thanks!" cried Morrel, touched to the heart. "Take it, take it! and if you can find another employer, enter his service. You are free to do so."

These last words produced a prodigious effect on the

seamen; Penelon nearly swallowed his quid; fortunately he recovered. "What! M. Morrel," said he, in a low voice, "you send us away? you are then angry with us!"

"No, no," said M. Morrel, "I am not angry. I do not send you away; but I have no more ships, and therefore I do not want any sailors."

"No more ships!" returned Penelon; "well, then, you'll build some. We'll wait for you."

"I have no money to build ships with, Penelon," said the owner, with a sad smile, "so that I cannot accept your kind offer."

"No more money! then you must not pay us. We can go, like the 'Pharaon,' under bare poles."

"Enough! enough, my friends!" cried Morrel, almost overpowered. "Leave me, I pray you; we shall meet again in a happier time. Emmanuel, accompany them, and see that my orders are executed."

"At least, we shall see each other again, M. Morrel?" asked Penelon.

"Yes, my friends; I hope so, at least. Now go." He made a sign to Coclès, who marched first; the seamen followed him, and Emmanuel brought up the rear. "Now," said the owner to his wife and daughter, "leave me; I wish to speak to this gentleman." And he glanced towards the clerk of Thomson and French, who had remained motionless in the corner during this scene, in which he had taken no part except the few words we have mentioned. The two women looked at this person, whose presence they had entirely forgotten, and retired; but as she left the room, Julie gave the stranger a supplicating glance, to which he replied by a smile that an indifferent spectator would have been surprised to see on his stern features. The two men were left alone. "Well, sir,"

said Morrel, sinking into a chair, "you have heard all; and I have nothing further to tell you."

"I see," returned the Englishman, "that a new and unmerited misfortune has overwhelmed you; and this only increases my desire to serve you."

"Oh, Monsieur!" cried Morrel.

"Let me see," continued the stranger, "I am one of your largest creditors, am I not?"

"Your bills, at least, are the first that will fall due."

"Do you wish for time to pay?"

"A delay would save my honor, and consequently my life."

"How long a delay do you wish for?"

Morrel reflected. "Two months," said he.

"I will give you three," replied the stranger.

"But," asked Morrel, "will the house of Thomson and French consent?"

"Oh, I take everything on myself. To-day is the 5th of June."

"Yes."

"Well, renew these bills up to the 5th of September; and on the 5th of September, at eleven o'clock [the hand of the clock pointed to eleven], I shall come to receive the money."

"I shall expect you," returned Morrel; "and I will pay you — or I shall be dead." These last words were uttered in so low a tone that the stranger could not hear them. The bills were renewed, the old ones destroyed; and the poor ship-owner found himself with three months before him to collect his resources. The Englishman received his thanks with the calmness peculiar to his race; and Morrel, overwhelming him with grateful blessings, conducted him to the staircase. The stranger met Julie on the stairs; she affected to be descending, but in reality

she was waiting for him. "Oh, Monsieur!" said she, clasping her hands.

"Mademoiselle," said the stranger, "one day you will receive a letter signed 'Sinbad the Sailor.' Do exactly what the letter bids you, however strange it may appear to you."

"Yes, sir," returned Julie.

"Do you promise?"

"I swear to you I will!"

"It is well. Adieu, Mademoiselle! Remain as pure and virtuous as you are at present, and I have great hopes that heaven will reward you by giving you Emmanuel for a husband."

Julie uttered a faint cry, blushed like a rose, and leaned against the baluster. The stranger waved his hand, and continued to descend. In the court he found Penelon, who, with a *rouleau* of a hundred livres in either hand, seemed unable to make up his mind to retain them.

"Come with me, my friend," said the Englishman; "I wish to speak to you."

CHAPTER XXX.

THE FIFTH OF SEPTEMBER.

THE delay afforded by the agent of the house of Thomson and French, at the moment when Morrel expected it least, appeared to the poor ship-owner one of those returns of good fortune which announce to a man that Fate is at length weary of wasting her spite upon him. The same day he related to his wife, to Emmanuel, and his daughter, what had occurred to him; and a ray of hope, if not tranquillity, returned to the family. Unfortunately, however, Morrel had engagements not alone with the house of Thomson and French, who had shown themselves so considerate towards him; and as he had said, in business one has correspondents, and not friends. When he reflected deeply, he could by no means account for this generous conduct on the part of Thomson and French towards him, and could only attribute it to the selfish reflection which that house might have made: "We had better support a man who owes us nearly three hundred thousand livres, and have those three hundred thousand livres at the end of three months, than hasten his ruin, and get but six or eight per cent of the debt." Unfortunately, whether from hate or blindness, all Morrel's correspondents did not reflect similarly; and some made even a contrary reflection. The bills signed by Morrel were therefore presented at his office with scrupulous exactitude, and thanks to the delay granted by the Englishman, were paid by Coclès with equal punctuality. Coclès thus remained in his accus-

tomed tranquillity. It was Morrel alone who remembered with alarm that if he had to repay on the 15th the fifty thousand livres of M. de Boville, and on the 30th the 32,500 livres of bills, for which, as well as the debt due to the inspector of prisons, he had time granted, he must be a ruined man.

The opinion of all the commercial men was that under the reverses which had successively weighed down Morrel, it was impossible for him to stand secure. Great therefore was the astonishment when they saw the end of the month come, and that he fulfilled all his engagements with his usual punctuality. Still, confidence was not restored to all minds, and the general voice postponed only until the end of the month following, the complete ruin of the unfortunate ship-owner. The month passed amid unheard-of efforts on the part of Morrel to get in all his resources. Formerly his paper, at any date, was taken with confidence, and was even in request. Morrel now tried to negotiate bills at ninety days only, and found all the banks closed. Fortunately Morrel had some moneys coming in on which he could rely; and as they reached him, he found himself in a condition to meet his engagements when the end of July came. The agent of Thomson and French had not been again seen at Marseilles. The day after, or two days after, his visit to Morrel, he had disappeared; and as in that city he had had no intercourse but with the mayor, the inspector of prisons, and M. Morrel, his appearance left no other trace than the different remembrances of him which these three persons retained. As to the sailors of the "Pharaon," it seemed that they must have found some engagement, for they had disappeared also.

Captain Gaumard, recovered from his illness, had returned from Palma. He hesitated to present himself at

Morrel's, but the owner, hearing of his arrival, went to him. The worthy ship-owner knew from Penelon's recital of the captain's brave conduct during the storm, and tried to console him. He brought him also the amount of his wages, which Captain Gaumard had not dared to apply for. As he descended the staircase, Morrel met Penelon, who was going up. Penelon had, it would seem, made good use of his money, for he was newly clad. When he saw his employer, the worthy tar seemed much embarrassed, drew on one side into the corner of the landing-place, passed his quid from one cheek to the other, stared stupidly with his great eyes, and only acknowledged the squeeze of the hand which Morrel as usual gave him by a slight pressure in return. Morrel attributed Penelon's embarrassment to the elegance of his attire; it was evident that the good fellow had not gone to such an expense on his own account. He was no doubt engaged on board some other vessel, and thus his bashfulness arose from the fact of his not having, if we may so express ourselves, worn mourning for the "Pharaon" longer. Perhaps he had come to tell Captain Gaumard of his good luck, and to offer him employment from his new master. "Worthy fellows!" said Morrel, as he went away, "may your new master love you as I loved you, and be more fortunate than I have been!"

August rolled by in unceasing efforts on the part of Morrel to renew his credit or open new accounts. On the 20th of August it was known at Marseilles that he had taken a place in the *malle-poste*, and then it was said that it was at the end of the month the docket was to be struck; and Morrel had gone away that he might not be present at this cruel act, but had left his chief clerk, Emmanuel, and his cashier Coclès to meet it. But contrary to all expectation, when the 31st of August came

the house opened as usual, and Coclès appeared behind the grating of the counter, examined all bills presented with the same scrutiny, and from first to last, paid all with the same precision. There came in, moreover, two indorsed notes which M. Morrel had discounted, and which Coclès paid as punctually as those bills on which the ship-owner was directly liable. All this was incomprehensible; and then, with the tenacity peculiar to prophets of evil, the failure was fixed to take place at the end of September. On the 1st, Morrel returned; he was awaited by his family with extreme anxiety, for on this journey to Paris they had rested their last hopes. Morrel had thought of Danglars, who was now immensely rich, and had been under great obligations to Morrel in former days, since to him it was owing that Danglars entered the service of the Spanish banker with whom his immense fortune had its beginning. It was said at this moment that Danglars was worth from six million to eight million livres, and had unlimited credit. Danglars then, without taking a crown from his pocket, could save Morrel; he had but to pass his word for a loan, and Morrel was saved. Morrel had long thought of Danglars; but there are instinctive revoltings impossible to control, and Morrel had delayed as long as possible before he had recourse to this last resource. And Morrel was right, for he returned home borne down by all the humiliation of a refusal. Yet on his arrival Morrel did not utter a complaint, nor say one harsh word; he embraced his weeping wife and daughter, pressed Emmanuel's hand with friendly warmth, and then going to his private room on the second floor, had sent for Coclès.

"Then," said the two women to Emmanuel, "we are indeed ruined."

It was agreed in a brief council held among them that

Julie should write to her brother, who was in garrison at Nîmes, to come to them as speedily as possible. The poor women felt instinctively that they would need all their strength to support the blow that impended. Besides, Maximilian Morrel, though hardly two and twenty, had great influence over his father. He was a strong-minded, upright young man. At the time when he decided on his profession his father had no desire to choose for him, but had consulted young Maximilian's taste. He had at once declared for a military life; he had afterwards studied hard, passed brilliantly through the École Polytechnique, and left it as sub-lieutenant of the Fifty-third of the line. For a year he had held this rank, and expected promotion on the first vacancy. In his regiment Maximilian Morrel was noted as a most rigid observer, not only of the obligations imposed on a soldier, but also of the duties of a man; and he thus gained the name of "the Stoic." We need hardly say that many of those who gave him this epithet repeated it because they had heard it, and did not even know what it meant.

This was the young man whom his mother and sister called to their aid to sustain them under the grave circumstances which they felt they would soon have to endure. They had not mistaken the gravity of this event, for the moment after Morrel had entered his office with Coclès, Julie saw the latter leave it, pale, trembling, and his features betraying the utmost consternation. She would have questioned him as he passed by her, but the worthy creature hastened down the staircase with unusual precipitation, and only raised his hands to heaven and exclaimed, "Oh, Mademoiselle, Mademoiselle! what a dreadful misfortune! Who could ever have believed it!" A moment afterwards Julie saw him go upstairs carrying two or three heavy ledgers, a pocket-book, and a bag of money.

Morrel examined the ledgers, opened the pocket-book, and counted the money. All his funds amounted to six thousand or eight thousand livres, his expectancies up to the 5th to four thousand or five thousand, which, making the best of everything, gave him fourteen thousand livres to meet bills amounting to 287,500 livres. He could not make such a proposal. However, when Morrel went down to his dinner, he appeared very composed. This calmness was more alarming to the two women than the deepest dejection would have been. After dinner Morrel usually went out, and used to take his coffee at the club of the Phocéens, and read the "Semaphore;" but this day he did not leave the house, he returned to his office.

As to Coclès, he seemed completely bewildered. For part of the day he went into the courtyard, seated himself on a stone with his head bare, and exposed to a sun of thirty degrees. Emmanuel tried to comfort the women; but his eloquence faltered. The young man was too well acquainted with the business of the house not to feel that a great catastrophe hung over the Morrel family. Night came. The two women had watched, hoping that when he left his room Morrel would come to them; but they heard him pass before their door, trying to conceal the noise of his footsteps. They listened; he went into his sleeping-room and fastened the door inside. Madame Morrel sent her daughter to bed; and half an hour after Julie had retired she rose, took off her shoes, and went stealthily along the passage to see through the keyhole what her husband was doing. In the passage she saw a retreating shadow; it was Julie, who, uneasy herself, had anticipated her mother. The young lady went towards Madame Morrel. "He is writing," she said. They had understood each other without speaking. Madame Morrel looked again through the keyhole. Morrel was writing;

but Madame Morrel remarked what her daughter had not observed, that her husband was writing on stamped paper. The terrible idea that he was writing his will flashed across her; she shuddered, and yet had not strength to utter a word. Next day M. Morrel seemed as calm as ever, went into his office as usual, and came to his breakfast punctually; but after dinner he placed his daughter beside him, took her head in his arms, and held her for a long time against his bosom. In the evening Julie told her mother that although he was so calm in appearance, she had remarked that her father's heart beat violently. The next two days passed in the same manner. On the evening of the 4th of September, M. Morrel asked his daughter for the key of his office. Julie trembled at this request, which seemed to her of bad omen. Why did her father ask for this key which she always kept, and which was only taken from her in childhood as a punishment? The young girl looked at Morrel. "What have I done wrong, Father," she said, "that you should take this key from me?"

"Nothing, my dear," replied the unhappy man, the tears starting to his eyes at this simple question; "nothing, only I want it."

Julie made a pretence to feel for the key. "I must have left it in my room," she said. And she went out; but instead of going to her apartment she hastened to consult Emmanuel. "Do not give this key to your father," said he; "and to-morrow morning, if possible, do not quit him for a moment." She questioned Emmanuel, but he knew nothing, or would not say anything. During the night between the 4th and 5th of September Madame Morrel remained listening for every sound, and until three o'clock in the morning she heard her husband pacing the room in great agitation. It was three o'clock when he threw himself on the bed. The mother and

daughter passed the night together. They had expected Maximilian since the previous evening. At eight o'clock in the morning Morrel entered their chamber. He was calm; but the agitation of the night was legible in his pale and careworn visage. They did not dare to ask him how he had slept. Morrel was kinder to his wife, more affectionate to his daughter, than he had ever been. He could not cease gazing at and kissing the sweet girl. Julie, mindful of Emmanuel's request, was following her father when he quitted the room, but he said to her quickly, "Remain with your mother." Julie wished to accompany him. "I wish it," he said.

This was the first time Morrel had said to his daughter, "I wish it;" but he said it in a tone of paternal kindness, and Julie did not dare refuse compliance. She remained on the same spot, standing mute and motionless. An instant afterward the door opened, she felt two arms encircle her, and lips were pressed upon her forehead. She looked up and uttered an exclamation of joy. "Maximilian! my brother!" she cried. At these words Madame Morrel rose and threw herself into her son's arms.

"Mother," said the young man, looking alternately at Madame Morrel and her daughter, "what has happened? Your letter has frightened me, and I have come hither with all speed."

"Julie," said Madame Morrel, making a sign to the young man, "go and tell your father that Maximilian has just arrived." The young lady rushed out of the apartment, but on the first step of the staircase she found a man holding a letter in his hand.

"Are you not Mademoiselle Julie Morrel?" inquired the man, with a strong Italian accent.

"Yes, sir," replied Julie, with hesitation; "what is your pleasure? I do not know you."

"Read this letter," he said, handing it to her. Julie hesitated. "It concerns the best interests of your father," said the messenger.

The young girl hastily took the letter from him. She opened it quickly and read: —

Go this moment to the Allées de Meillan; enter the house No. 15; ask the porter for the key of the room on the fifth floor; enter the apartment, take from the corner of the mantelpiece a purse netted in red silk, and give it to your father. It is important that he should receive it before eleven o'clock. You promised to obey me implicitly. Remember your promise.

SINBAD THE SAILOR.

The young girl uttered a joyful cry, raised her eyes, looked round to question the messenger, but he had disappeared. She cast her eyes again over the note to peruse it a second time, and saw there was a postscript. She read: —

It is important that you should fulfil this mission in person and alone. If you go accompanied by any other person, or should any one else present himself, the porter will reply that he does not know anything about it.

This postscript was a great check to the young girl's joy. Was there nothing to fear; was there not some snare laid for her? Her innocence had kept her in ignorance of the dangers that might assail a young girl of her age. But there is no need to know danger in order to fear it; indeed, it may be observed that it is usually unknown perils that inspire the greatest terror.

Julie hesitated, and resolved to take counsel. Yet, by a singular feeling, it was neither to her mother nor her brother that she applied, but to Emmanuel. She hastened down and told him what had occurred on the day when the agent of the house of Thomson and French had

come to her father's, related the scene on the staircase, repeated the promise she had made, and showed him the letter.

"You must go, then, Mademoiselle," said Emmanuel.

"Go there?" murmured Julie.

"Yes; I will accompany you."

"But did you not read that I must be alone?" said Julie.

"And you shall be alone," replied the young man. "I will await you at the corner of the Rue du Musée; and if you are so long absent as to make me uneasy, I will hasten to rejoin you, and woe to him of whom you shall have cause to complain to me!"

"Then, Emmanuel," said the young girl, with hesitation, "it is your opinion that I should obey this injunction."

"Yes; did not the messenger say that it concerns your father's safety?"

"But what danger threatens him, then, Emmanuel?" she asked.

Emmanuel hesitated a moment; but his desire to make Julie decide immediately urged him on.

"Listen," he said; "to-day is the 5th of September, is it not?"

"Yes."

"To-day, then, at eleven o'clock, your father has nearly three hundred thousand livres to pay."

"Yes, we know that."

"Well," continued Emmanuel, "we have not fifteen thousand livres in the house."

"What will happen then?"

"Why, if to-day before eleven o'clock your father has not found some one who will come to his aid, he will be compelled at twelve o'clock to declare himself a bankrupt."

"Oh, come, come!" cried she, hastening away with the young man.

During this time, Madame Morrel had told her son everything. The young man knew quite well that after the succession of misfortunes which had befallen his father, great changes had taken place in the style of living and housekeeping; but he did not know that matters had reached such a point. He was thunderstruck. Then, rushing hastily out of the apartment, he ran up the stairs, expecting to find his father in his office, but he rapped there in vain. While he was yet at the door of the office he heard the bedroom door open, turned, and saw his father. Instead of going direct to his office, M. Morrel had returned to his bed-chamber, which he was only this moment quitting. Morrel uttered a cry of surprise at the sight of his son, of whose arrival he was ignorant. He remained motionless on the spot, pressing with his left hand something he had concealed under his coat. Maximilian sprang down the staircase and threw his arms round his father's neck; but suddenly he recoiled and placed his right hand on Morrel's breast. "Father!" he exclaimed, turning pale as death, "what are you going to do with the brace of pistols under your coat?"

"Oh, this is what I feared!" said Morrel.

"Father, Father! in Heaven's name," exclaimed the young man, "what are these weapons for?"

"Maximilian," replied Morrel, looking fixedly at his son, "you are a man, and a man of honor. Come, and I will explain to you."

And with a firm step Morrel went up to his office, while Maximilian followed him, trembling as he went. Morrel opened the door, and closed it behind his son, then, crossing the ante-room, went to his desk, on which he placed the pistols, and pointed with his finger to an open ledger. In this ledger was made out an exact

balance-sheet of affairs. Morrel had to pay, within half an hour, 287,500 livres. All he possessed was 15,257 livres. "Read!" said Morrel.

The young man was overwhelmed as he read. Morrel said not a word. What could he say? What need he add to such a desperate proof in figures?

"And have you done all that is possible, Father, to meet this disastrous result?" asked the young man, after a moment's pause.

"I have," replied Morrel.

"You have no money coming in on which you can rely?"

"None."

"You have exhausted every resource?"

"All."

"And in half an hour," said Maximilian, in a gloomy voice, "our name is dishonored!"

"Blood washes out dishonor," said Morrel.

"You are right, Father; I understand you." Then extending his hand towards one of the pistols, he said, "There is one for you and one for me; thanks!"

Morrel checked his hand. "Your mother! your sister! Who will support them?"

A shudder ran through the young man's frame.

"Father," he said, "do you reflect that you are bidding me to live?"

"Yes, I do bid you," answered Morrel; "it is your duty. You have a calm, strong mind, Maximilian. Maximilian, you are no ordinary man. I desire nothing; I command nothing; I only say to you, examine my position as if it were your own, and then judge for yourself."

The young man reflected an instant; then an expression of sublime resignation appeared in his eyes, and with a slow and sad gesture he took off his two epaulettes, the marks of his rank. "Be it so, then, my father," he said,

extending his hand to Morrel; "die in peace, my father. I will live."

Morrel was about to cast himself on his knees before his son, but Maximilian caught him in his arms, and those two noble hearts were pressed against each other for a moment. "You know it is not my fault," said Morrel.

Maximilian smiled. "I know, Father, you are the most honorable man I have ever known."

"Good, my son. And now all is said; go now and rejoin your mother and sister."

"My father," said the young man, bending his knee, "bless me!"

Morrel took his head between his two hands, drew him towards him, and kissing his forehead several times, said, "Oh, yes, yes; I bless you in my own name and in the name of three generations of irreproachable men, who say by my voice, 'The edifice which misfortune has destroyed, Providence may build up again.' On seeing me die such a death the most inexorable will have pity on you. To you, perhaps, they will accord the time they have refused to me. Try that the word of disgrace be never pronounced. Go to work, labor, young man; struggle ardently and courageously; live, yourself, your mother and sister, with the most rigid economy, so that from day to day the property of those to whom I am indebted may augment and fructify in your hands. Reflect how glorious a day it will be, how grand, how solemn, that day of complete restoration on which you will say in this very office, 'My father died because he could not do what I have this day done; but he died calmly and peaceably, because in dying he knew what I should do.'"

"My father! my father!" cried the young man, "why should you not live?"

"If I live, all would be changed; if I live, interest

would be converted into doubt, pity into hostility. If I live, I am only a man who has broken his word, failed in his engagements, — in fact, only a bankrupt. If on the contrary I die, remember, Maximilian, my corpse is that of an honest but unfortunate man. Living, my best friends would avoid my house; dead, all Marseilles will follow me in tears to my last home. Living, you would feel shame at my name; dead, you may raise your head and say, 'I am the son of him who killed himself because for the first time he has been compelled to fail in his word.'"

The young man uttered a groan, but appeared resigned. For the second time conviction entered, not his heart, but his mind.

"And now," said Morrel, "leave me alone, and endeavor to keep your mother and sister away."

"Will you not see my sister once more?" asked Maximilian. A last dull hope was concealed by the young man in the effect of this interview, and he had suggested it for that reason. Morrel shook his head. "I saw her this morning," he said, "and bade her adieu."

"Have you no particular commands to leave with me, my father?" inquired Maximilian, in a faltering voice.

"Yes, my son, and a sacred command."

"Say it, my father."

"The house of Thomson and French is the only one who from humanity, or it may be selfishness, — it is not for me to read men's hearts, — has had any pity for me. Its agent, who will in ten minutes present himself to receive the amount of a bill of 287,500 livres, I will not say granted, but offered me three months. Let this house be the first repaid, my son, and let that man be sacred to you."

"Father, I will," said Maximilian.

"And now once more, adieu," said Morrel. "Go! leave

me. I would be alone. You will find my will in the secretary in my bedroom."

The young man remained standing and motionless, having only the force to will but not the power to execute.

"Hear me, Maximilian," said his father. "Suppose I were a soldier like you, and ordered to carry a certain redoubt, and you knew I must be killed in the assault, would you not say to me, as you said just now, 'Go, Father; for you are dishonored by delay, and death is preferable to shame'?"

"Yes, yes!" said the young man, "yes!" and once again embracing his father with convulsive pressure, he said, "Be it so, my father." And he rushed out of the cabinet.

When his son had left him, Morrel remained an instant standing with his eyes fixed on the door; then putting forth his arm, he pulled the bell. After a moment's interval, Coclès appeared.

He was no longer the same man; the fearful convictions of the last three days had crushed him. This thought — the house of Morrel and Son is about to stop payment — bent him to the earth more than twenty years would otherwise have done.

"My worthy Coclès," said Morrel, in a tone impossible to describe, "do you remain in the ante-chamber. When the gentleman who came three months ago — the agent of the house of Thomson and French — arrives, announce his arrival to me." Coclès made no reply; he made a sign with his head, went into the anteroom, and seated himself. Morrel fell back in his chair, his eyes fixed on the clock; there were seven minutes left, that was all. The hand moved on with incredible rapidity; it seemed to him as if he saw it move.

What then passed at this final moment of time in the

mind of this man, who, still young, by a course of reasoning, false perhaps, but at least specious, was about to separate himself from all he loved in the world, and quit life, which possessed for him all domestic delights, it is impossible to express. To form any idea of his feelings, he must have been seen with his brow bathed in perspiration, yet resigned, his eyes moistened with tears and yet raised to heaven. The clock-hand moved on. The pistols were cocked; he stretched forth his hand, took one up, and murmured his daughter's name. Then he laid down the mortal weapon, took up his pen, and wrote a few words. It seemed to him as if he had not taken a sufficient farewell of his beloved daughter. Then he turned again to the clock; he no longer counted by minutes, but by seconds. He took up the deadly weapon again, his mouth half-opened and his eyes fixed on the clock, and then shuddered at the click of the trigger as he cocked the pistol. At this moment a colder perspiration moistened his brow; a more mortal agony clutched at his heart-strings. He heard the door of the staircase creak on its hinges; the clock gave its warning to strike eleven; the door of his cabinet opened. Morrel did not turn round; he expected these words of Coclès, "The agent of Thomson and French." He placed the muzzle of the pistol between his teeth. Suddenly he heard a cry,— it was his daughter's voice. He turned and saw Julie. The pistol fell from his hands.

"My father!" cried the young girl, out of breath and half dead with joy; "saved! you are saved!" And she threw herself into his arms, holding in her extended hand a red netted silk purse.

"Saved, my child!" said Morrel; "what do you mean?"

"Yes, saved — saved! see, see!" said the young girl.

Morrel took the purse, and started as he did so, for a vague remembrance reminded him that it once belonged to himself. At one end was the bill for the 287,500 livres. The bill was receipted. At the other end was a diamond as large as a hazel-nut, with these words on a small slip of parchment: "Julie's Dowry."

Morrel passed his hand over his brow; it seemed to him a dream. At this moment the clock struck eleven. The sound vibrated through him as if each stroke of the hammer struck on his heart. "Explain, my child," he said, "explain! where did you find this purse?"

"In a house in the Allées de Meillan, No. 15, on the corner of a mantelpiece in a small room on the fifth floor."

"But," cried Morrel, "this purse is not yours!"

Julie handed to her father the letter she had received in the morning.

"And did you go alone?" asked Morrel, after he had read it.

"Emmanuel accompanied me, Father. He was to have waited for me at the corner of the Rue du Musée, but strange to say, he was not there when I returned."

"M. Morrel!" exclaimed a voice on the stairs, — "M. Morrel!"

"It is his voice!" said Julie. At this moment Emmanuel entered, his countenance full of animation and joy. "The 'Pharaon'!" he cried; "the 'Pharaon'!"

"What! — what! the 'Pharaon!' Are you mad, Emmanuel? You know the vessel is lost."

"The 'Pharaon,' sir! they signal the 'Pharaon'! The 'Pharaon' is entering the harbor!"

Morrel fell back in his chair. His strength was failing him; his understanding refused to comprehend such incredible, unheard-of, fabulous events. But his son came in.

"Father!" cried Maximilian, "how could you say the 'Pharaon' was lost? She has been signalled from the watch-tower, and they say she is now coming into port."

"My dear friends!" said Morrel, "if this were so, it must be a miracle of Heaven! Impossible! impossible!"

But what was real and not less incredible was the purse he held in his hand, the acceptance receipted, the splendid diamond.

"Ah, Monsieur!" exclaimed Coclès, "what can it mean, —the 'Pharaon'?"

"Come, my dear," said Morrel, rising from his seat, "let us go and see, and Heaven have pity upon us if it be false intelligence!"

They all went out, and on the stairs met Madame Morrel, who had been afraid to go up into the office. In an instant they were at the Canebière. There was a crowd on the pier. All the crowd gave way before Morrel. "The 'Pharaon'! the 'Pharaon'!" said every voice.

And wonderful to say, in front of the tower of St. Jean was a vessel bearing on her stern these words, printed in white letters, "The 'Pharaon,' Morrel and Son, of Marseilles." It precisely resembled the other "Pharaon," and was loaded, as that had been, with cochineal and indigo. It cast anchor, brailed all sails, and on the deck was Captain Gaumard giving orders, and Maître Penelon making signals to M. Morrel. To doubt any longer was impossible; there was the evidence of the senses, and ten thousand persons who came to corroborate the testimony. As Morrel and his son embraced on the pier-head in the presence and amid the applause of the whole city witnessing this prodigy, a man with his face half-covered by a black beard, and who, concealed behind the sentry-box, watched the scene with delight, uttered these words in a low tone,

"Be happy, noble heart! be blessed for all the good thou hast done and wilt do hereafter, and let my gratitude rest in the shade with your kindness!"

And with a smile in which joy and happiness were revealed, he left his hiding-place, and without being observed descended one of those flights of steps which serve for debarkation, and hailing three times, shouted "Jacopo! Jacopo! Jacopo!" Then a shallop came to shore, took him on board, and conveyed him to a yacht splendidly fitted up, on whose deck he sprang with the activity of a sailor; thence he once again looked towards Morrel, who weeping with joy was shaking hands most cordially with all the crowd around him, and thanking with a look the unknown benefactor whom he seemed to be seeking in the skies.

"And now," said the unknown, "farewell kindness, humanity, and gratitude! Farewell to all the feelings that expand the heart! I have been Heaven's substitute to recompense the good; now the god of vengeance yields to me his power to punish the wicked!" At these words he gave a signal, and as if only awaiting this signal, the yacht instantly put out to sea.

CHAPTER XXXI.

ITALY: SINBAD THE SAILOR.

TOWARDS the beginning of the year 1838, two young men belonging to the first society of Paris, the Vicomte Albert de Morcerf and the Baron Franz d'Épinay, were at Florence. They had agreed to see the Carnival at Rome that year, and that Franz, who for the last three or four years had inhabited Italy, should act as *cicerone* to Albert. As it is no slight affair to spend the Carnival at Rome, especially when you have no great desire to sleep on the Place du Peuple, or the Campo Vaccino, they wrote to Maître Pastrini, the proprietor of the Hôtel de Londres, Place d'Espagne, to reserve comfortable apartments for them. Maître Pastrini replied that he had only two rooms and a cabinet *al secondo piano,* which he offered at the low charge of a louis *per diem.* They accepted his offer; but wishing to make the best use of the time that was left, Albert started for Naples. As for Franz, he remained at Florence. After having passed several days here, when he had walked in the Eden called the Casines, when he had passed two or three evenings at the houses of the nobles of Florence, he took a fancy into his head after having already visited Corsica, the cradle of Bonaparte, to visit Elba, the halting-place of Napoleon.

One evening he loosened a boat from the iron ring that secured it to the port of Leghorn, laid himself down, wrapped in his cloak, at the bottom, and said to the crew,

"To the Isle of Elba!" The boat shot out of the harboı like a bird, and the next morning Franz disembarked at Porto Ferrajo. He traversed the island after having followed the traces which the footsteps of the giant have left, and re-embarked for Marciana. Two hours after he landed at Pianosa, where he was assured that red partridges abounded. The sport was bad; Franz succeeded in killing only a few partridges, and like every unsuccessful sportsman, he returned to the boat very much out of temper.

"Ah, if your Excellency chose," said the captain, "you might have capital sport."

"Where?"

"Do you see that island?" continued the captain, pointing to a conical pile that rose from the blue sea.

"Well; what is this island?"

"The island of Monte Cristo."

"But I have no permission to shoot over this island."

"Your Excellency does not require a permission, for the island is uninhabited."

"Ah, indeed!" said the young man. "A desert island in the midst of the Mediterranean must be a curiosity."

"It is very natural; this isle is a mass of rocks, and does not contain an acre of land capable of cultivation."

"To whom does this island belong?"

"To Tuscany."

"What game shall I find there?"

"Thousands of wild goats."

"Who live by licking the stones, I suppose," said Franz, with an incredulous smile.

"No; but by browsing the shrubs and trees that grow out of the crevices of the rocks."

"Where can I sleep?"

"On shore, in the grottos, or on board in your cloak; besides, if your Excellency pleases, we can leave as soon

as the chase is finished. We can sail as well by night as by day, and if the wind drops we can use our oars."

As Franz had sufficient time before rejoining his companion, and had no further occasion to trouble himself about his apartment in Rome, he accepted the proposition. Upon his answer in the affirmative, the sailors exchanged a few words together in a low tone. "Well," he asked; "what? is there any difficulty to be surmounted?"

"No," replied the captain, "but we must warn your Excellency that the island is contumacious."

"What do you mean?"

"That Monte Cristo, although uninhabited, yet serves occasionally as a refuge for the smugglers and pirates who come from Corsica, Sardinia, and Africa; and that if anything betrays that we have been there, we shall have to perform quarantine for six days on our return to Leghorn."

"The devil! that is quite another thing! Six days! just the time which God required to create the world. It is somewhat long, my children."

"But who will say that your Excellency has been to Monte Cristo?"

"Oh, I shall not," cried Franz.

"Nor I! nor I!" chorused the sailors.

"Then steer for Monte Cristo."

The captain gave his orders; the bow was turned towards the island; and the boat was soon sailing in that direction. Franz waited until all was finished; and when the sail was filled and the four sailors had taken their places, three forward and one at the helm, he resumed the conversation. "Gaetano," said he to the captain, "you tell me Monte Cristo serves as a refuge for pirates, who are, it seems to me, a very different kind of game from the goats."

"Yes, your Excellency; and it is true."

"I knew there were smugglers; but I thought that since the capture of Algiers and the destruction of the regency, pirates existed only in the romances of Cooper and Captain Marryat."

"Your Excellency is mistaken; there are pirates, just as there are bandits, — who were believed to have been exterminated by Pope Leo XII., and who yet every day rob travellers at the gates of Rome. Has not your Excellency heard that the French *chargé d'affaires* was robbed six months ago within five hundred paces of Velletri?"

"Oh, yes, I heard that."

"Well, then, if like us your Excellency lived at Leghorn, you would hear from time to time that a little merchant vessel, or an English yacht that was expected at Bastia, at Porto Ferrajo, or at Civita Vecchia, has not arrived; that no one knows what has become of it, and that doubtless it has struck on a rock and foundered. Now, this rock it has met is a long and narrow boat manned by six or eight men, who have surprised and plundered it some dark and stormy night near some desert and gloomy isle, as bandits plunder a carriage at the corner of a wood."

"But," asked Franz, who lay wrapped in his cloak at the bottom of the bark, "why do not those who have been plundered complain to the French, Sardinian, or Tuscan governments?"

"Why?" said Gaetano, with a smile.

"Yes, why?"

"Because in the first place they transfer from the vessel to their own boat whatever they think worth taking, then they bind the crew hand and foot; they attach to every one's neck a four and twenty pound ball; a large hole is pierced in the vessel's bottom, and then they leave her.

At the end of ten minutes the vessel begins to roll, labor, and then sink; then one of the sides plunges and then the other. It rises and sinks again; suddenly a noise like the report of a cannon is heard, — it is the air breaking the deck. Soon the water rushes out of the scupper-holes like a whale spouting; the vessel gives a last groan, spins round and round and disappears, forming a vast whirlpool in the ocean, and then all is over. So that in five minutes nothing but the eye of God can see the vessel where she lies at the bottom of the sea. Do you understand now," said the captain, laughing, "why no complaints are made to the Government, and why the vessel does not arrive at the port?"

It is probable that if Gaetano had related this previously to proposing the expedition, Franz would have hesitated ere he accepted it; but now that they had started, he thought it would be cowardly to draw back. He was one of those men who do not rashly court danger, but if danger presents itself, encounter it with imperturbable coolness. He was one of those calm and resolute men who look upon a danger as an adversary in a duel; who calculate its movements and study its attacks; who retreat sufficiently to take breath, but not to appear cowardly; who, understanding all their advantages, kill at a single blow. "Bah!" said he, "I have travelled through Sicily and Calabria, I have sailed two months in the Archipelago; and yet I never saw even the shadow of a bandit or a pirate."

"I did not tell your Excellency this to deter you from your project," replied Gaetano; "but you questioned me, and I have answered, — that's all."

"Yes, my dear Gaetano, and your conversation is most interesting; and as I wish to enjoy it as long as possible, steer for Monte Cristo."

The wind blew strongly; the boat sailed six or seven knots an hour; and they were rapidly nearing the end of their voyage. As they approached, the island seemed to rise a huge mass from the bosom of the sea; and through the clear atmosphere in the light of closing day, they could distinguish the rocks heaped on one another like bullets in an arsenal, in whose crevices they could see the green bushes and trees that were growing. As for the sailors, although they appeared perfectly tranquil, yet it was evident that they were on the alert, and that they very carefully watched the glassy surface over which they were sailing, and on which a few fishing-boats with their white sails were alone visible. They were within fifteen miles of Monte Cristo when the sun began to set behind Corsica, whose mountains appeared against the sky, and showing their rugged peaks in bold relief; this mass of stones, like the giant Adamastor, rose threateningly before the boat, from which it hid the sun that gilded its higher peaks. By degrees the shadow rose from the sea and seemed to drive before it the last rays of the expiring day. At last the reflection rested on the summit of the mountain, where it paused an instant, like the fiery crest of a volcano; then the shadow gradually covered the summit as it had covered the base, and the island now appeared to be a gray mountain that grew continually darker. Half an hour later, and the night was quite dark.

Fortunately the mariners were used to these latitudes and knew every rock in the Tuscan archipelago, for in the midst of this obscurity Franz was not without uneasiness. Corsica had long since disappeared, and Monte Cristo itself was invisible; but the sailors seemed, like the lynx, to see in the dark, and the pilot who steered did not evince the slightest hesitation. An hour had passed since the sun had set, when Franz fancied he saw,

at a quarter of a mile to the left, a dark mass; but it was impossible to make out what it was, and fearing to excite the mirth of the sailors by mistaking a floating cloud for land, he remained silent. Suddenly a great light appeared on the strand; land might resemble a cloud, but the fire was not a meteor. "What is this light?" he asked.

"Silence!" said the captain; "it is a fire."

"But you told me the island was uninhabited!"

"I said there were no fixed habitations on it; but I said also that it served sometimes as a harbor for smugglers."

"And for pirates?"

"And for pirates," returned Gaetano, repeating Franz's words. "It is for that reason I have given orders to pass the isle, for, as you see, the fire is behind us."

"But this fire," continued Franz, "seems to me a thing that should rather assure than alarm us; men who did not wish to be seen would not light a fire."

"Oh, that goes for nothing," said Gaetano. "If you can guess the position of the island in the darkness, you will see that the fire cannot be seen from the side, or from Pianoso, but only from the sea."

"You think, then, that this fire announces unwelcome neighbors?"

"That is what we must ascertain," returned Gaetano, fixing his eyes on this terrestrial star.

"How can you ascertain?"

"You shall see."

Gaetano consulted with his companions; and after five minutes' discussion a manœuvre was executed which caused the boat to tack about. They returned in the direction from which they had come, and in a few minutes the fire disappeared, hidden by a rise in the land. The pilot again changed the course of the little vessel, which rapidly ap-

proached the island, and was soon within fifty paces of it. Gaetano lowered the sail, and the boat remained stationary. All this was done in silence, and since their course had been changed not a word was spoken.

Gaetano, who had proposed the expedition, had taken all the responsibility on himself; the four sailors fixed their eyes on him, while they prepared their oars and held themselves in readiness to row away, which, thanks to the darkness, would not be difficult. As for Franz, he examined his arms with the utmost coolness. He had two double-barrelled guns and a rifle; he loaded them, looked at the locks, and waited quietly. During this time the captain had thrown off his vest and shirt, and secured his trousers round his waist; his feet were naked, so he had no shoes and stockings to take off. After these preparations he placed his finger on his lips, and lowering himself noiselessly into the sea, swam towards the shore with such precaution that it was impossible to hear the slightest sound; he could be traced only by the phosphorescent line in his wake. This track soon disappeared; it was evident that he had touched the shore. Every one on board remained motionless during half an hour, when the same luminous track was again observed, and in two strokes he had regained the boat.

"Well?" exclaimed Franz and the sailors all together

"They are Spanish smugglers," said he; "they have with them two Corsican bandits."

"And what are these Corsican bandits doing here with Spanish smugglers?"

"Alas!" returned the captain, with an accent of profound Christian charity, "we ought always to help one another. Very often the bandits are hard pressed by gendarmes or carbineers; well, they see a boat, and good fellows like us on board. They come and demand

hospitality of us. How can you refuse help to a poor hunted devil? We receive them, and for greater security we stand out to sea. This costs us nothing, and saves the life, or at least the liberty, of a fellow-creature, who on the first occasion returns the service by pointing out some safe spot where we can land our goods without interruption."

"Ah!" said Franz, "then you are a smuggler occasionally, Gaetano?"

"Your Excellency, one does a little of everything; we must live somehow," returned the other, smiling in a way impossible to describe.

"Then you know the men who are now on Monte Cristo?"

"Oh, yes, we sailors are like freemasons, and recognize each other by certain signs."

"And do you think we have nothing to fear if we land?"

"Nothing at all! smugglers are not thieves."

"But these two Corsican bandits?" said Franz, calculating the chances of peril.

"Eh!" said Gaetano, "it is not their fault that they are bandits; it is that of the authorities."

"How so?"

"Because they are pursued for having made a *peau*, as if it was not in a Corsican's nature to revenge himself."

"What do you mean by having made a *peau*, — having assassinated a man?" said Franz, continuing his investigation.

"I mean that they have killed an enemy, which is a very different thing," returned the captain.

"Well," said the young man, "let us demand hospitality of these smugglers and bandits. Do you think they will grant it?"

"Without doubt."

"How many are they?"

"Four, and the two bandits make six."

"Just our number, so that if they prove troublesome we shall be able to check them; so for the last time steer to Monte Cristo."

"Yes, but your Excellency will permit us to take some precautions."

"By all means; be as wise as Nestor and as prudent as Ulysses. I do more than permit, I exhort you."

"Silence, then!" said Gaetano.

Every one obeyed. For a man who, like Franz, viewed his position in its true light, it was a grave one. He was alone in the darkness with sailors whom he did not know and who had no reason to be devoted to him; who knew that he had in his belt several thousand livres; and who had often examined his arms, which were very beautiful, if not with envy, at least with curiosity. On the other hand, he was about to land without any other escort than these men, on an island which bore a very religious name, but which did not seem to offer Franz any other hospitality than that of Calvary to Christ, thanks to the smugglers and bandits. The history of the scuttled vessels, which had appeared improbable during the day, seemed very probable at night. Placed as he was between two imaginary dangers, he did not quit the crew with his eyes, or his gun with his hand.

However, the sailors had again hoisted the sail, and the vessel was once more cleaving the waves. Through the darkness Franz, whose eyes were now more accustomed to it, distinguished the granite giant by which the boat was sailing; and then, turning an angle of the rock, he saw the fire more brilliant than ever, round which five or six persons were seated. The blaze illumined the sea for a hundred paces round. Gaetano skirted the light, carefully

keeping the boat out of its rays; then, when they were opposite the fire, he entered into the centre of the circle, singing a fishing-song, of which his companions sang the chorus. At the first words of the song, the men seated round the fire rose and approached the landing-place, their eyes fixed on the boat, of which they evidently sought to judge the force and divine the intention. They soon appeared satisfied and returned (with the exception of one, who remained at the shore) to their fire, at which a whole goat was roasting. When the boat was within twenty paces of the shore, the man on the beach made with his carbine the movement of a sentinel who sees a patrol, and cried, "Who goes there?" in Sardinian. Franz coolly cocked both barrels. Gaetano then exchanged a few words with this man, which the traveller did not understand, but which evidently concerned him.

"Will your Excellency give your name, or remain *incognito?*" asked the captain.

"My name must rest unknown; merely say I am a Frenchman travelling for pleasure."

As soon as Gaetano had transmitted this answer, the sentinel gave an order to one of the men seated round the fire, who rose and disappeared among the rocks. Not a word was spoken; every one seemed occupied, — Franz with his disembarkment, the sailors with their sails, the smugglers with their goat, — but in the midst of all this carelessness it was evident that they mutually observed each other. The man who had disappeared returned suddenly on the opposite side to that by which he had left; he made a sign with his head to the sentinel, who, turning to the boat uttered these words, "*S'accommodi.*" The Italian *s'accommodi* is untranslatable; it means at once: "Come; enter; you are welcome; make yourself at home; you are the master." It is like that Turkish

phrase of Molière's that so astonished *le bourgeois gentilhomme* by the number of things it contained. The sailors did not wait for a second invitation; four strokes of the oar brought them to the land. Gaetano sprang to shore, exchanged a few words with the sentinel; then his comrades disembarked, and lastly came Franz's turn. One of his guns was swung over his shoulder, Gaetano had the other, and a sailor held his rifle; his dress, half artist, half dandy, excited no suspicion, and consequently no disquietude. The boat was moored to the shore, and they advanced a few paces to find a comfortable bivouac; but doubtless the spot they chose did not suit the smuggler who filled the post of sentinel, for he cried out, "Not that way, if you please."

Gaetano faltered an excuse, and advanced to the opposite side, while two sailors kindled torches at the fire to light them on their way. They advanced about thirty paces, and then stopped at a small esplanade surrounded with rocks, in which seats had been cut, not unlike sentry-boxes. Around in the crevices of the rocks grew a few dwarf oaks and thick bushes of myrtles. Franz lowered a torch and saw by the light of a mass of cinders that he was not the first to discover this retreat, which was doubtless one of the halting-places of the wandering visitors of Monte Cristo. As for his anticipation of events, once on *terra firma*, once that he had seen the indifferent if not friendly appearance of his hosts, his preoccupation had disappeared, or rather at sight of the goat had turned to appetite. He mentioned this to Gaetano, who replied that nothing could be more easy than to prepare a supper, since they had in their boat bread, wine, half a dozen partridges, and a good fire to roast them by. "Besides," added he, "if the smell of their roast meat tempts you, I will go and offer them two of our birds for a slice."

"You seem born for negotiation," returned Franz; "go and try."

During this time the sailors had collected dried sticks and branches, with which they made a fire. Franz waited impatiently, smelling the odor of the goat, when the captain returned with a mysterious air.

"Well," inquired Franz, "anything new? Do they refuse?"

"On the contrary," returned Gaetano, "the chief, who was told you were a young Frenchman, invites you to sup with him."

"Well," observed Franz, "this chief is very polite; and I see no objection, — especially as I bring my share of the supper."

"Oh, it is not that, — he has plenty and to spare for supper; but he attaches a singular condition to your presentation at his house."

"His house! has he built one here, then?"

"No, but he has a very comfortable one all the same, so they say."

"You know this chief, then?"

"I have heard him spoken of."

"Ill or well?"

"Both."

"The devil! and what is this condition?"

"That you are blindfolded, and do not take off the bandage until he himself bids you." Franz looked at Gaetano, to see, if possible, what he thought of this proposal. "Ah," replied he, guessing Franz's thought, "I know this merits reflection."

"What should you do in my place?"

"I, who have nothing to lose, — I should go."

"You would accept?"

"Yes, were it only out of curiosity."

"There is something very curious about this chief, then?"

"Listen," said Gaetano, lowering his voice; "I do not know if what they say is true —" He stopped to see if any one was near.

"What do they say?"

"That this chief inhabits a cavern to which the Pitti Palace is nothing."

"What nonsense!" said Franz, reseating himself.

"It is no nonsense; it is quite true. Cama, the pilot of the 'St. Ferdinand,' went in once, and he came back amazed, vowing that such treasures were only to be heard of in fairy tales."

"Do you know," observed Franz, "that with such stories you would make me enter the enchanted cavern of Ali Baba?"

"I tell you what I have been told."

"Then you advise me to accept?"

"Oh, I don't say that; your Excellency will do as you please. I should be sorry to advise you in the matter."

Franz reflected a few moments, felt that a man so rich could not have any intention of plundering him of what little he had; and seeing only the prospect of a good supper, he accepted. Gaetano departed with the reply. Franz was prudent, and wished to learn all he possibly could concerning his host. He turned towards the sailor who during this dialogue had sat gravely plucking the partridges with the air of a man proud of his office, and asked him how these men had landed, as no vessel of any kind was visible.

"Never mind that," returned the sailor; "I know their vessel."

"Is it a very beautiful vessel?"

"I would not wish for a better to sail round the world."

"Of what burden is she?"

"About a hundred tons; but she is built to stand any weather. She is what the English call a yacht."

"Where was she built?"

"I do not know; but my own opinion is she is a Genoese."

"And how did a leader of smugglers," continued Franz, "venture to build a vessel designed for such a purpose at Genoa?"

"I did not say that the owner was a smuggler," replied the sailor.

"No; but Gaetano did, I thought."

"Gaetano had only seen the vessel from a distance; he had not then spoken to any one."

"And if this person be not a smuggler, who is he?"

"A wealthy signor, who travels for his pleasure."

"Come," thought Franz, "he is still more mysterious, since the two accounts do not agree. What is his name?"

"If you ask him he says Sinbad the Sailor; but I doubt its being his real name."

"Sinbad the Sailor?"

"Yes."

"And where does he reside?"

"On the sea."

"What country does he come from?"

"I do not know."

"Have you ever seen him?"

"Sometimes."

"What sort of a man is he?"

"Your Excellency will judge for yourself."

"Where will he receive me?"

"No doubt in the subterranean palace Gaetano told you of."

"Have you never had the curiosity, when you have

landed and found this island deserted, to seek for this enchanted palace?"

"Oh, yes, more than once, but always in vain; we examined the grotto all over, but we never could find the slightest trace of any opening. They say that the door is not opened by a key, but by a magic word."

"Decidedly," muttered Franz, "this is an adventure of the 'Arabian Nights.'"

"His Excellency waits for you," said a voice which Franz recognized as that of the sentinel. He was accompanied by two of the yacht's crew. Franz drew his handkerchief from his pocket and presented it to the man who had spoken to him. Without uttering a word they bandaged his eyes with a care that showed their apprehension of his committing some indiscretion. Afterwards he was made to promise that he would not make any attempt to raise the bandage. Then his two guides took his arms, and he advanced, guided by them and preceded by the sentinel. After advancing about thirty paces he perceived the appetizing odor of the kid that was roasting, and knew thus that he was passing the bivouac; they then led him on about fifty paces farther, evidently advancing in the direction forbidden to Gaetano, — a prohibition which he could now comprehend. Presently, by a change in the atmosphere he perceived that they were entering a cave; after going on for a few seconds more he heard a crackling, and it seemed to him as though the atmosphere again changed, and became balmy and perfumed. At length his feet touched on a thick and soft carpet, and his guides let go their hold of him.

There was a moment's silence, and then a voice, in excellent French, although with a foreign accent, said, "Welcome, Monsieur! I beg you will remove your bandage." As may be easily imagined, Franz did not wait

for a repetition of this permission, but took off the handkerchief and found himself in the presence of a man from thirty-eight to forty years of age, dressed in a Tunisian costume, — that is to say, a red cap with a long blue silk tassel, a vest of black cloth embroidered with gold, pantaloons of deep red, large and full gaiters of the same color, embroidered with gold like the vest, and yellow slippers; he had a splendid cashmere round his waist, and a small cimeter, sharp and curved, was passed through his girdle. Although of a paleness that was almost livid, this man had a remarkably handsome face; his eyes were penetrating and sparkling; his nose, straight and almost in line with his brow, exhibited the Greek type in all its purity, while his teeth, as white as pearls, were well set off by the black mustache that covered them.

But that paleness was striking; it might be imagined that he had been imprisoned for a long time in a tomb, and was unable to recover the healthy glow and hue of the living. He was not particularly tall, but extremely well made, and like the men of the South, had small hands and feet. But what astonished Franz, who had treated Gaetano's description as a fable, was the splendor of the apartment in which he found himself. The entire chamber was lined with crimson brocade worked with flowers of gold. In a recess was a kind of divan, surmounted by a stand of Arabian swords in silver scabbards, the handles resplendent with gems; from the ceiling hung a lamp of Venetian glass, of beautiful shape and color, while the feet rested on a Turkey carpet, in which they sunk to the instep; tapestry was suspended before the door by which Franz had entered, and also in front of another door, leading into a second apartment, which seemed to be brilliantly lighted up.

The host left Franz for a moment absorbed in his sur-

prise, and moreover rendered him look for look, not taking his eyes off him. "Monsieur," he said at length, "a thousand excuses for the precaution taken in your introduction hither; but as during the greater portion of the year this island is deserted, if the secret of this abode were discovered, I should doubtless on my return hither find my temporary retirement in a state of great disorder, which would be exceedingly annoying, not for the loss it might occasion, but because I should not have the certainty I now possess of being able to separate myself at pleasure from all the rest of mankind. Let me now endeavor to make you forget this temporary unpleasantness, and offer you what no doubt you did not expect to find here, — that is to say, a tolerable supper and pretty comfortable beds."

"*Ma foi!* my dear host," replied Franz, "make no apologies. I have always observed that they bandage the eyes of those who penetrate enchanted palaces, — for instance, those of Raoul in 'The Huguenots;' and really I have nothing to complain of, for what I see is a sequel to the wonders of the 'Arabian Nights.'"

"Alas! I may say with Lucullus, 'If I could have anticipated the honor of your visit, I would have prepared for it.' But such as is my hermitage, it is at your disposal; such as is my supper, it is yours to share if you will. Ali, is the supper ready?"

At this moment the tapestry was moved aside, and a Nubian, black as ebony, and dressed in a plain white tunic, made a sign to his master that all was prepared in the dining-hall.

"Now," said the unknown to Franz, "I do not know if you are of my opinion, but I think nothing is more annoying than for two persons to remain two or three hours face to face without knowing by what name or title

to address one another. Pray observe that I too much respect the laws of hospitality to ask your name or title. I only request you to give me one by which I may have the pleasure of addressing you. As for myself, that I may put you at your ease, I tell you that I am generally called 'Sinbad the Sailor.'"

"And I," replied Franz, "will tell you, as I only require his wonderful lamp to make me precisely like Aladdin, that I see no reason why at this moment I should not be called Aladdin. That will keep us from going away from the East, whither I am tempted to think I have been conveyed by some good genius."

"Well, then, Signor Aladdin," replied the singular amphitryon, "you heard our repast announced; will you now take the trouble to enter the dining-hall, your humble servant going first to show the way?" At these words, moving aside the tapestry, Sinbad preceded his guest. Franz proceeded from one enchantment to another; the table was splendidly covered, and once convinced of this important point, he cast his eyes around him. The dining-hall was scarcely less striking than the boudoir he had just left; it was entirely of marble, with antique bas-reliefs of priceless value, and at the two ends of the hall, which was oblong, were two magnificent statues having baskets in their hands. These baskets contained four pyramids of magnificent fruit; there were the pine-apples of Sicily, pomegranates from Malaga, oranges from the Balearic Isles, peaches from France, and dates from Tunis. The supper consisted of a roast pheasant garnished with Corsican blackbirds; a boar's ham, *à la gelée*, a quarter of a kid, *à la tartare*, a glorious turbot, and a gigantic lobster. Between these large dishes were smaller ones containing various dainties. The dishes were of silver and the plates of Japanese porcelain.

Franz rubbed his eyes to assure himself that this was not a dream. Ali alone was present to wait at table, and acquitted himself so admirably that the guest complimented his host thereupon.

"Yes," he replied, while he did the honors of the supper with much ease and grace, — "yes, he is a poor devil who is much devoted to me, and does all he can to prove it. He remembers that I saved his life, and as he has a regard for his head, he feels some gratitude towards me for having kept it on his shoulders."

Ali approached his master, took his hand, and kissed it.

"Would it be impertinent, Signor Sinbad," said Franz, "to ask you under what circumstances you performed that excellent deed?"

"Oh! it is a simple matter," replied the host. "It seems the fellow had been caught wandering nearer to the harem of the Bey of Tunis than etiquette permits to one of his color; and he was condemned by the bey to have his tongue cut out, and his hand and head cut off, — the tongue the first day, the hand the second, and the head the third. I always had a desire to have a mute in my service. I waited until his tongue had been cut out, and then proposed to the bey that he should sell me Ali for a splendid double-barrelled gun which I knew he was very eager to possess. He hesitated a moment, so intent was he on finishing up with the poor devil. But when I added to the gun an English cutlass with which I had shivered his Highness's yataghan, the bey yielded, and agreed to forgive the hand and head, but on condition that he would never again set foot in Tunis. This was a useless clause in the bargain, for whenever the coward sees the first glimpse of the shores of Africa, he runs down below, and can be induced to appear again only when we are out of sight of the third part of the globe."

Franz remained a moment mute and pensive, hardly knowing what to think of the cruel *bonhomie* with which his host had related this incident. "And like the celebrated sailor whose name you have assumed," he said, by way of changing the conversation, "you pass your life in travelling?"

"Yes. It is in fulfilment of a vow which I made at a time when I little thought I should ever be able to accomplish it," said the unknown, with a singular smile. "I made some others also, which I hope I may fulfil in due season."

Although Sinbad pronounced these words with much calmness, his eyes darted gleams of singular ferocity.

"You have suffered a great deal, Monsieur?" said Franz, inquiringly.

Sinbad started and looked fixedly at him, as he replied, "What makes you suppose so?"

"Everything!" answered Franz, "your voice, your look, your pallid complexion, and even the life you lead."

"I! I live the happiest life I know, — the real life of a pacha. I am king of all creation. I am pleased with one place, and stay there; I get tired of it, and leave it. I am free as a bird, and have wings like one. My attendants obey me at a signal. Sometimes I amuse myself by carrying off from human justice some bandit it is in quest of, some criminal whom it pursues. Then I have my mode of dispensing justice, silent and sure, without respite or appeal, which condemns or pardons, and which no one sees. Ah! if you had tasted my life, you would not desire any other, and would never return to the world unless you had some great project to accomplish there."

"A vengeance, for instance!" observed Franz.

The unknown fixed on the young man one of those looks which penetrate into the depth of the heart

and of the thoughts. "And why a vengeance?" he asked.

"Because," replied Franz, "you seem to me like a man who, persecuted by society, has a fearful account to settle with it."

"Ah!" responded Sinbad, laughing with his singular laugh, which displayed his white and sharp teeth. "You have not guessed rightly. Such as you see me, I am a sort of philosopher; and one day perhaps I shall go to Paris to rival M. Appert and the man in the Little Blue Cloak."

"And will that be the first time you will have made that journey?"

"Yes, it will. I must seem to you by no means curious, but I assure you that it is not my fault I have delayed it so long; I shall get around to it some day."

"And do you propose to make this journey soon?"

"I do not know; it depends on circumstances which are subject to uncertain contingencies."

"I should like to be there at the time you come, and I will endeavor to repay you as far as lies in my power for your liberal hospitality at Monte Cristo."

"I should avail myself of your offer with pleasure," replied the host; "but unfortunately, if I go there, I shall perhaps prefer to remain unknown."

Meantime they were proceeding with the supper, which however appeared to have been supplied solely for Franz, for the unknown scarcely touched one or two dishes of the splendid banquet to which his unexpected guest did ample justice. Then Ali brought on the dessert, or rather took the baskets from the hands of the statues and placed them on the table. Between the two baskets he placed a small silver cup, closed with a lid of the same metal. The care with which Ali placed this cup on the table roused Franz's

curiosity. He raised the lid and saw a kind of greenish paste, something like preserved angelica, but which was entirely unknown to him. He replaced the lid, as ignorant of what the cup contained as he was before he had looked at it, and then casting his eyes towards his host he saw him smile at his disappointment.

"You cannot divine what sort of confection is contained in that little vase; and it perplexes you, does it not?"

"I confess it."

"Well, then, that green confection is nothing less than the ambrosia which Hebe served at the table of Jupiter."

"But," replied Franz, "this ambrosia, no doubt, in passing through mortal hands has lost its heavenly appellation and assumed a human name; in vulgar phrase, what may you term this composition? — for which, to say the truth, I do not feel any particular desire."

"Ah! thus it is that our material origin is revealed," cried Sinbad: "we frequently pass so near to happiness without seeing, without regarding it; or if we do see and regard it, yet without recognizing it. Are you a man for the substantials, and is gold your god? taste this, and the mines of Peru, Guzerat, and Golconda are opened to you. Are you a man of imagination, — a poet? taste this, and the boundaries of possibility disappear; the fields of infinite space open to you; you advance free in heart, free in mind, into the boundless realms of unfettered revelry. Are you ambitious, and do you seek to reach the high places of the earth? taste this, and in an hour you will be a king, — not a king of a petty kingdom hidden in some corner of Europe, like France, Spain, or England, but king of the world, king of the universe, king of creation; your throne will be established on the mountain to which Jesus was taken by Satan, and without being obliged to do homage to Satan, without being compelled

to kiss his claw, you will be sovereign lord of all the kingdoms of the earth. Is it not tempting? And is it not an easy thing, since it is only to do thus? look!" At these words he uncovered the small cup which contained the substance so lauded, took a teaspoonful of the magic sweetmeat, raised it to his lips, and swallowed it slowly, with his eyes half shut and his head bent backward. Franz did not disturb him while he absorbed his favorite *bonne bouche*, but when he had finished, he inquired, —

"What, then, is this precious stuff?"

"Did you ever hear," asked the host, "of the Old Man of the Mountain, who attempted to assassinate Philippe Augustus?"

"Of course I have."

"Well, you know he reigned over a rich valley which was overhung by the mountain whence he derived his picturesque name. In this valley were magnificent gardens planted by Hassen-ben-Sabah, and in these gardens isolated pavilions. Into these pavilions he admitted the elect; and there, says Marco Polo, he gave them a certain herb to eat, which transported them to Paradise to the midst of ever blooming shrubs, ever ripe fruit, and ever lovely virgins. Now, what these happy persons took for reality was but a dream, but it was a dream so soft, so voluptuous, so enthralling, that they sold themselves body and soul to him who gave it to them. They were as obedient to his orders as to those of God; they went to the ends of the earth to strike down the victim indicated to them; and they died in torture without a murmur, — believing that death was but a quick transition to that life of delights of which the holy herb now before you had given them a slight foretaste."

"Then," cried Franz, "it is hashish! I know that — by name at least."

"That is it precisely, Signor Aladdin; it is hashish, — the best and purest hashish of Alexandria; the hashish of Abou-Gor, the celebrated maker, the unique man, the man to whom there should be built a palace inscribed with these words, 'A grateful world to the dealer in happiness.'"

"Do you know," said Franz, "I have a very great inclination to judge for myself of the truth or exaggeration of your eulogies."

"Judge for yourself, Signor Aladdin; judge, but do not confine yourself to one trial. As in everything else, we must habituate the senses to any new impression, gentle or violent, sad or joyous. There is a struggle in nature against this divine substance, — in nature, which is not made for joy, and clings to pain. Nature, subdued, must yield in the combat; reality must succeed to the dream; and then the dream reigns supreme. Then the dream becomes life, and life becomes the dream. But what a change is wrought by that transfiguration, on comparing the pains of actual being with the joys of the fictitious existence! you desire to live no longer, but to dream thus forever. When you return to this mundane sphere from your visionary world, you seem to leave a Neapolitan spring for a Lapland winter, — to quit paradise for earth, heaven for hell! Taste the hashish, guest of mine, — taste the hashish!"

Franz's only reply was to take a teaspoonful of the marvellous preparation, about as much in quantity as his host had eaten, and lift it to his mouth. "The devil!" he said after having swallowed the divine confection, "I do not know if the result will be as agreeable as you describe, but the thing does not appear to me as succulent as you say."

"Because your palate has not yet attained the sublimity of the substance it tastes. Tell me, the first time you

tasted oysters, tea, porter, truffles, and sundry other dainties which you now adore, did you like them? Can you comprehend how the Romans stuffed their pheasants with assafœtida, and the Chinese eat swallows' nests? Eh, no! Well, it is the same with hashish; only eat for a week, and nothing in the world will seem to you to equal the delicacy of its flavor, which now appears to you tasteless and nauseating. Let us now go into the side-chamber, — that is, into your chamber, — and Ali will bring us coffee and pipes."

They both arose, and while he who called himself Sinbad — and whom we have occasionally so named, that we might like his guest have some title by which to distinguish him — gave some orders to the servant, Franz entered the adjoining chamber. It was simply yet richly furnished. It was round, and a large divan completely encircled it. Divan, walls, ceiling, floor, were all covered with magnificent skins, as soft and downy as the richest carpets; there were skins of the lions of Atlas, with their large manes; skins of the Bengal tigers, with their striped hides; skins of the panthers of the Cape, spotted beautifully like those that appeared to Dante; skins of the bears of Siberia, and of the foxes of Norway; and all these skins were strewn in profusion one on the other, so that it seemed like walking over the most mossy turf, or reclining on the most luxurious bed. Both laid themselves down on the divan; chibouques with jasmine tubes and amber mouthpieces were within reach, and all prepared so that there was no need to smoke the same pipe twice. Each of them took one, which Ali lighted; Ali then retired to prepare the coffee. There was a moment's silence, during which Sinbad gave himself up to thoughts that seemed to occupy him incessantly, even in the midst of his conversation; and Franz abandoned himself to that mute revery

into which we always sink when smoking excellent tobacco, which seems to remove with its smoke all the troubles of the mind, and to give the smoker in exchange all the visions of the soul.

Ali brought in the coffee.

"How do you take it?" inquired the unknown; "*à la francaise* or *à la turque*, strong or weak, with sugar or without, cool or boiling? As you please; it is ready in all ways."

"I will take it *à la turque*," replied Franz.

"And you are right," said his host; "it shows you have a taste for Oriental life. Ah! those Orientals, — they are the only men who know how to live. As for me," he added with one of those singular smiles which did not escape the young man, "when I have completed my affairs in Paris, I shall go and die in the East; and should you wish to see me again, you must seek me at Cairo, Bagdad, or Ispahan."

"*Ma foi!*" said Franz, "it would be the easiest thing in the world, — for I feel eagle's wings springing out at my shoulders, and with these wings I could make a tour of the world in four and twenty hours."

"Ah, ah! it is the hashish that is operating. Well, unfurl your wings, and fly into superhuman regions. Fear nothing, — there is a watch over you; and if your wings, like those of Icarus, melt before the sun, we are here to receive you."

He then said some Arabian words to Ali, who made a sign of obedience and withdrew, but remained near. As to Franz, a strange transformation had taken place in him. All the bodily fatigue of the day, all the preoccupation of mind which the events of the evening had brought on, disappeared, as they do in the early moments of repose, when we are still sufficiently conscious to be aware of the

coming of slumber. His body seemed to acquire an airy lightness; his perception brightened in a remarkable manner; his senses seemed to redouble their power. The horizon continued to expand; it was not that gloomy horizon over which hovers a vague terror, and which he had seen before he slept, but a blue, transparent, unbounded horizon, with all the blue of the ocean, all the spangles of the sun, all the perfumes of the summer breeze. Then, in the midst of the songs of his sailors, — songs so clear and sounding that they would have made a divine harmony had their notes been taken down, — he saw the island of Monte Cristo, no longer as a threatening rock in the midst of the waves, but as an oasis lost in the desert. Then, as the boat approached, the songs became louder, — for an enchanting and mysterious harmony rose to heaven from this island, as if some fay-like Loreley or some enchanter like Amphion had wished to attract thither a soul or build there a city.

At length the boat touched the shore, but without effort, without shock, as lips touch lips; and he entered the grotto amid continued strains of most delicious melody. He descended, or rather seemed to descend, several steps, inhaling the fresh and balmy air, like that which may be supposed to reign around the grotto of Circe, formed from such perfumes as set the mind a-dreaming, and such fires as burn the very senses; and he saw again all he had seen before his sleep, from Sinbad, his singular host, to Ali, the mute attendant. Then all seemed to fade away and become confused before his eyes, like the last shadows of the magic lantern before it is extinguished; and he was again in the chamber of statues, lighted only by one of those pale and antique lamps which watch in the dead of the night over sleep or pleasure. They were the same statues, rich in form, in attraction, and poesy, with eyes

of fascination, smiles of love, and flowing hair. They were Phryne, Cleopatra, Messalina, those three celebrated courtesans. Then among them glided like a pure ray, like a Christian angel in the midst of Olympus, a chaste figure, a calm shadow, a soft vision, which seemed to veil its virgin brow before these marble wantons. Then these three statues advanced towards him with looks of love, and approached the couch on which he was reposing, — their feet hidden in their long tunics, their throats bare, hair flowing like waves, and assuming attitudes which the gods could not resist, but which saints withstood, and looks inflexible and ardent like the serpent's on the bird; and then he gave way before these looks, as painful as a powerful grasp and as delightful as a kiss. It seemed to Franz that he closed his eyes, and that in his last look around he saw the modest statue completely veiled; and then his eyes being closed to all reality, his senses were opened to receive strange impressions.

CHAPTER XXXII.

THE WAKING.

When Franz returned to himself exterior objects seemed a second portion of his dream. He thought himself in a sepulchre into which scarcely penetrated, like a look of pity, a ray of the sun. He stretched forth his hand and touched stone; he rose to a sitting posture, and found himself on his burnoose in a bed of dry heather, very soft and odoriferous. The vision had entirely fled; and as if the statues had been but shadows coming from their tomb during his dream, they had vanished at his waking. He advanced several paces towards the point whence the light came, and to all the excitement of his dream succeeded the calmness of reality. He found that he was in a grotto, went towards the opening, and through an arched doorway saw a blue sea and an azure sky. The air and water were shining in the beams of the morning sun; on the shore the sailors were sitting, chatting and laughing; and at ten yards from them the boat was gracefully riding at anchor. There for some time he enjoyed the fresh breeze which played on his brow, and listened to the gentle noise of the waves, which came up on the beach and left on the rocks a lace of foam as white as silver. He abandoned himself for some time without reflection or thought to the divine charm which is in the things of Nature, especially after a fantastic dream; then gradually this outward life, so calm, so pure, so grand, showed him the unreality of his dream, and remembrances began to return to him. He recalled

his arrival on the island, his presentation to a smuggler chief, a subterranean palace full of splendor, an excellent supper, and a spoonful of hashish. It seemed however, even in the face of open day, that at least a year had elapsed since all these things had happened, so deep was the impression made in his mind by the dream, and so strong a hold had it taken of his imagination. Thus every now and then his fancy placed amid the sailors, seated on a rock, or saw on the boat, moving with its motion, one of those shadows which had shared his dreams with their looks and their kisses. Otherwise, his head was perfectly clear and his body completely rested. There was no dulness in his brain; on the contrary, he felt a certain degree of lightness, a faculty of absorbing the pure air and enjoying the bright sunshine more vividly than ever.

He went gayly up to the sailors, who rose as soon as they perceived him; and the captain, accosting him, said, "The Signor Sinbad has left his compliments for your Excellency, and desires us to express the regret he feels at not being able to take his leave in person; but he trusts you will excuse him, as very important business calls him to Malaga."

"So then, Gaetano," said Franz, "this is, then, all reality; there exists a man who has received me on this island, entertained me right royally, and has departed while I was asleep?"

"He exists so really that you may see his little yacht with all her sails spread; and if you will use your glass, you will in all probability recognize your host in the midst of his crew."

So saying, Gaetano pointed in a direction in which a small vessel was making sail towards the southern point of Corsica. Franz adjusted his telescope and directed it

towards the place indicated. Gaetano was not mistaken. At the stern the mysterious stranger was standing up, looking towards the shore, and holding a spy-glass in his hand. He was attired as he had been on the previous evening, and waved his pocket-handkerchief to his guest in token of adieu. Franz returned the salute by shaking his handkerchief in like manner. After a second a slight cloud of smoke was seen at the stern of the vessel, which rose gracefully as it expanded in the air, and then Franz heard a light report. "There, do you hear?" observed Gaetano; "he is bidding you adieu." The young man took his carbine and fired it in the air, but without any idea that the noise could be heard at the distance which separated the yacht from the shore.

"What are your Excellency's orders?" inquired Gaetano.

"In the first place, light me a torch."

"Ah, yes, I understand," replied the captain; "to find the entrance to the enchanted apartment. With much pleasure, your Excellency, if it would amuse you; and I will get you the torch you ask for. I too have had the idea you have, and two or three times the same fancy has come over me; but I have always given it up. Giovanni, light a torch," he added, "and give it to his Excellency."

Giovanni obeyed. Franz took the lamp and entered the subterranean grotto, followed by Gaetano. He recognized the place where he had slept by the bed of heather that was there; but it was in vain that he carried his torch all over the exterior surface of the grotto. He saw nothing except, by traces of smoke, that others had before him attempted the same thing, and like him, in vain. Yet he did not leave a foot of this granite wall, as impenetrable as futurity, without strict scrutiny; he did not see

a fissure without introducing the blade of his hunting-sword into it, nor a projecting point on which he did not lean and press, in the hope that it would give way. All was vain; and he lost two hours in that examination without results. At the end of this time he gave up his research; Gaetano was triumphant.

When Franz appeared again on the shore, the yacht seemed like a small white speck on the horizon. He looked again through his glass, but even then he could not distinguish anything. Gaetano reminded him that he had come for the purpose of shooting goats, — which he had utterly forgotten. He took his fowling-piece and began to hunt over the island with the air of a man who is fulfilling a duty rather than enjoying a pleasure; and at the end of a quarter of an hour he had killed a goat and two kids. These animals, though wild and agile as chamois, were too much like domestic goats, and Franz could not consider them as game. Moreover, other ideas, much more powerful, occupied his mind. Since the evening before, he had really been the hero of one of the tales of the "Thousand and One Nights," and he was irresistibly attracted towards the grotto. Then, in spite of the failure of his first search, he began a second, after having told Gaetano to roast one of the two kids. The second visit was a long one, and when he returned the kid was roasted and the repast ready. Franz was sitting on the spot where he was on the previous evening when his mysterious host had invited him to supper; and he saw the little yacht, now like a sea-gull on the wave, continuing her flight towards Corsica. "Why," he remarked to Gaetano, "you told me that Signor Sinbad was going to Malaga; but it seems to me that he is going straight to Porto Vecchio."

"Don't you remember," said the captain, "I told you that among the crew there were two Corsican brigands?"

"True! and he is going to land them?" added Franz.

"Precisely so," replied Gaetano. "Ah! he is a man who fears neither God nor Devil, they say, and would at any time run fifty leagues out of his course to do a poor devil a service."

"But such services as these might involve him with the authorities of the country in which he practises this kind of philanthropy," said Franz.

"Ah, well," replied Gaetano, with a laugh, "what does he care for the authorities? He smiles at them. Let them try to pursue him! why, in the first place, his yacht is not a ship but a bird, and he would beat any frigate three knots in every twelve; and if he were to throw himself on the coast, why, is n't he certain of finding friends everywhere?"

It was evident from all this that the Signor Sinbad, Franz's host, had the honor of being on excellent terms with the smugglers and bandits along the whole coast of the Mediterranean, — which placed him in a position singular enough. As to Franz, he had no longer any inducement to remain at Monte Cristo. He had lost all hope of detecting the secret of the grotto. He consequently despatched his breakfast, and his boat being ready, he hastened on board, and they were soon under way. At the moment the boat began her course they lost sight of the yacht, as it disappeared in the gulf of Porto Vecchio. With it was effaced the last trace of the preceding night; supper, Sinbad, hashish, statues, — all became buried in the same dream. The boat went on all day and all night, and next morning when the sun rose, they had lost sight of Monte Cristo. When Franz had once again set foot on shore, he forgot, for the moment at least, the events which had just passed, while he finished his affairs of pleasure at Florence, and then thought of nothing but

how he should rejoin his companion, who was awaiting him at Rome. He set out therefore, and on the Saturday evening reached the Place de la Douane by the *malle-poste.* Apartments, as we have said, had been retained beforehand, and thus he had but to go to the hotel of Maître Pastrini. But this was not so easy a matter, for the streets were thronged with people, and Rome was already a prey to that low and feverish murmur which precedes all great events. At Rome there are four great events in every year, — the Carnival, the Holy Week, the Fête Dieu, and the St. Peter. All the rest of the year the city is in that state of dull apathy, between life and death, which renders it similar to a kind of station between this world and the next, — a sublime spot, a resting-place full of poetry and character, at which Franz had already halted five or six times, and at each time found it more marvellous and striking. At last he made his way through this mob, which was continually increasing and becoming more agitated, and reached the hotel. On his first inquiry he was told, with the impertinence peculiar to coachmen who have plenty of employment, and innkeepers whose houses are filled, that there was no room for him at the Hôtel de Londres. Then he sent his card to Maître Pastrini, and demanded Albert de Morcerf. This plan succeeded; and Maître Pastrini himself ran to him, excusing himself for having made his Excellency wait, scolding the waiters, taking the candlestick in his hand from the *cicerone,* who was ready to pounce on the traveller, and was about to lead him to Albert, when Morcerf himself appeared.

The apartments consisted of two small rooms and a closet. The two rooms looked on to the street, — a fact which Maître Pastrini commented upon as an inappreciable advantage. The remainder of the story was hired by a very rich gentleman, who was supposed to be a Sicilian or

Maltese; but the host was unable to decide to which of the two nations the traveller belonged.

"Very good, Maître Pastrini," said Franz; 'but we must have some supper instantly, and a carriage for to-morrow and the following days."

"As to supper," replied the landlord, "you shall be served immediately; but as for the carriage — "

"What as to the carriage?" exclaimed Albert. "Come, come, Maître Pastrini, no joking; we must have a carriage."

"Monsieur," replied the host, "we will do all in our power to procure you one; that is all I can say."

"And when shall we know?" inquired Franz.

"To-morrow morning," answered the innkeeper.

"Oh, the devil!" said Albert, "then we shall pay the more, that 's all; I see plainly enough. At Drake and Aaron's one pays twenty-five livres for common days, and thirty or thirty-five livres for Sundays and fêtes; add five livres for extras, — that will make forty, — and there 's an end of it."

"I fear," said the landlord, "that those gentlemen, even if you offer them twice that amount, will not be able to procure you a carriage."

"Then they must put horses to mine," said Albert. "It is a little worse for the journey, but that 's no matter."

"There are no horses."

Albert looked at Franz like a man who hears a reply he does not understand. "Do you understand that, my dear Franz? — no horses!" he said; "but can't we have post-horses?"

"They have been all hired this fortnight, and there are none left but those absolutely necessary to the service."

"What do you say to that?" asked Franz.

"I say that when a thing completely surpasses my comprehension, I am accustomed not to dwell on that

thing, but to pass to another. Is supper ready, Maître Pastrini?"

"Yes, your Excellency."

"Well, then, let us sup."

"But the carriage and horses?" said Franz.

"Be easy, my dear boy; they will come in due season. It is only a question of how much shall be charged for them."

Morcerf then, with that admirable philosophy which believes that nothing is impossible to a full purse or a well-lined pocket-book, supped, went to bed, slept soundly, and dreamed that he rode through the Carnival in a coach with six horses.

CHAPTER XXXIII.

ROMAN BANDITS.

The next morning Franz woke first, and instantly rang the bell. The sound had not yet died away when Maître Pastrini himself entered.

"Well, Excellency," said the landlord, triumphantly, and without waiting for Franz to question him, "I feared yesterday, when I would not promise you anything, that you were too late; there is not a single carriage to be had — that is, for the last three days."

"Yes," returned Franz; "that is, for those on which it is absolutely necessary."

"What is the matter?" said Albert, entering; "no carriage to be had?"

"Precisely, my dear fellow," said Franz; "you have hit it the first time."

"Well! your Eternal City is a devilish nice city."

"That is to say, Excellency," replied Pastrini, who was desirous to keep up the dignity of the capital of the Christian world in the eyes of his guest, "there are no carriages to be had from Sunday to Tuesday evening, but from now till Sunday you can have fifty if you please."

"Ah! that is something," said Albert; "to-day is Thursday, and who knows what may arrive between this and Sunday?"

"Ten or twelve thousand travellers will arrive," replied Franz, "which will make it still more difficult."

"My friend," said Morcerf, "let us enjoy the present without gloomy forebodings."

"At least," asked Franz, "we can have a window?"

"Where?"

"Looking on the Rue du Cours, to be sure."

"Ah, a window!" exclaimed Maître Pastrini,—"utterly impossible; there was only one left on the fifth floor of the Doria Palace, and that has been let to a Russian prince for twenty sequins a day."

The two young men looked at each other with an air of stupefaction.

"Well," said Franz to Albert, "do you know what is the best thing we can do? It is to pass the Carnival at Venice; there we are sure of obtaining gondolas if we cannot have carriages."

"Ah, the devil! no," cried Albert; "I came to Rome to see the Carnival, and I will, though I see it on stilts."

"Bravo! an excellent idea! We will disguise ourselves as monster Punchinellos or shepherds of the Landes, and we shall have complete success."

"Do your Excellencies still wish for a carriage from now to Sunday morning?"

"*Parbleu!*" said Albert, "do you think we are going to run about on foot in the streets of Rome like lawyers' clerks?"

"I hasten to comply with your Excellencies' wishes; only I tell you beforehand the carriage will cost you six piastres a day."

"And as I am not a millionnaire like our neighbor," said Franz, "I warn you that as I have been four times before at Rome, I know the prices of all the carriages. We will give you twelve piastres for to-day, to-morrow, and the day after, and then you will make a good profit."

"But, Excellency—" said Pastrini, still striving to gain his point.

"Now go," returned Franz, "or I shall go myself and

bargain with your *affettatore*, who is mine also. He is an old friend of mine, who has plundered me pretty well already; and in the hope of making more out of me he will fix upon a price smaller than I am now offering you. You will then lose the difference, and that will be your fault."

"Do not give yourself the trouble, Excellency," returned Maître Pastrini, with that smile of the Italian speculator who avows himself defeated; "I will do all I can, and I hope you will be satisfied."

"And now we understand each other."

"When do you wish the carriage to be here?"

"In an hour."

"In an hour it will be at the door."

An hour later, the carriage was in fact awaiting the two young men. It was a modest *fiacre*, which was elevated to the rank of a private carriage in honor of the occasion; but in spite of its humble exterior, the young men would have thought themselves happy had they been able to procure such a carriage for the last three days of the Carnival.

"Excellency," cried the *cicerone*, seeing Franz approach the window, "shall I bring the carriage nearer to the palace?"

Accustomed as Franz was to the Italian phraseology, his first impulse was to look round him, but these words were addressed to him. Franz was the "Excellency," the vehicle was the "carriage," and the Hôtel de Londres was the "palace." The laudatory habit of the people was well exhibited in that single sentence.

Franz and Albert descended; the carriage approached the palace; their Excellencies stretched their legs along the seats; the *cicerone* sprang into the seat behind. "Where do your Excellencies wish to go?" asked he.

"To St. Peter's first, and then to the Colosseum," returned Albert.

But Albert did not know that it takes a day to see St. Peter's, and a month to study it. The day was passed at St. Peter's alone. Suddenly the daylight began to fade away. Franz took out his watch; it was half-past four. They returned to the hotel; at the door Franz ordered the coachman to be ready at eight. He wished to show Albert the Colosseum by moonlight, as he had shown him St. Peter's by daylight. When we show to a friend a city we have already visited, we feel the same pride as when we point out a woman whose lover we have been. He was to leave the city by the Porta del Popolo, skirt the outer wall, and re-enter by the Porta San Giovanni; thus they would behold the Colosseum without being in some measure prepared by the sight of the Capitol, the Forum, the Arch of Septimius Severus, the Temple of Antoninus and Faustina, and the Via Sacra.

They sat down to dinner. Maître Pastrini had promised them a banquet; he gave them a tolerable repast. At the end of the dinner he entered in person. Franz concluded he came to hear his dinner praised, and began accordingly; but at the first words the landlord interrupted him. "Excellency," said he, "I am delighted to have your approbation; but it was not for that I came."

"Did you come to tell us you have procured a carriage?" asked Albert, lighting his cigar.

"No; and your Excellencies will do well not to think of that any longer. At Rome things can or cannot be done; when you are told anything cannot be done, there is an end of it."

"It is much more convenient at Paris,— when anything cannot be done, you pay double and it is done directly."

"That is what all the French say," returned Maître

Pastrini, somewhat piqued; "for that reason I do not understand why they travel."

"But," said Albert, emitting a volume of smoke and balancing his chair on its hind legs, "only madmen, or blockheads such as we are, travel. Men in their senses do not quit their hotel in the Rue du Helder, their walk on the Boulevard de Gand, and the Café de Paris."

It is of course understood that Albert resided in the street mentioned, appeared every day on the fashionable walk, and dined frequently at the only *café* where you can really dine, — that is, if you are on good terms with the waiters. Maître Pastrini remained silent a short time; it was evident that he was musing over this answer, which did not seem very clear.

"But," said Franz, in his turn interrupting his host's meditations, "you had some motive for coming here; may I beg to know what it was?"

"Ah, yes; you have ordered your carriage for eight o'clock?"

"I have."

"You intend visiting *il Colosseo.*"

"That is to say, *le Colisée?*"

"It is the same thing. You have told your coachman to leave the city by the Porta del Popolo, to drive round the walls, and re-enter by the Porta San Giovanni?"

"These are my words exactly."

"Well, this route is impossible."

"Impossible!"

"Very dangerous, to say the least."

"Dangerous! and why?"

"On account of the famous Luigi Vampa."

"Pray who may this famous Luigi Vampa be?" inquired Albert; "he may be very famous at Rome, but I can assure you he is quite unknown at Paris."

"What! do you not know him?"

"I have not that honor."

"You have never heard his name?"

"Never."

"Well, then, he is a bandit compared to whom the Decesaris and the Gasparones were mere children."

"Now, then, Albert," cried Franz, "here is a bandit for you at last!"

"I forewarn you, Maître Pastrini, that I shall not believe one word of what you are going to tell us. That point being settled between us, you may say all you wish; I will listen. Once upon a time, — well, go ahead!"

Maître Pastrini turned round to Franz, who seemed to him the more reasonable of the two. We must do him justice; he had had a great many Frenchmen in his house, but had never been able to comprehend them. "Excellency," said he, gravely, addressing Franz, "if you look upon me as a liar, it is useless for me to say anything; it was for your interest I — "

"Albert does not say you are a liar, Maître Pastrini," said Franz; "he says he will not believe you, — that's all. But I will believe all you say; so proceed."

"But your Excellency well understands that if any one doubts my veracity — "

"Maître Pastrini," returned Franz, "you are more susceptible than Cassandra, who was a prophetess, and yet no one believed her, while you at least are sure of the credence of half your auditory. Come, make an effort, and tell us who this M. Vampa is."

"I have told your Excellency; he is the most famous bandit we have had since the days of Mastrilla."

"Well, what has this bandit to do with the order I have given the coachman to leave the city by the Porta del Popolo, and to re-enter by the Porta San Giovanni?"

"This," replied Maître Pastrini, — "that you will go out by one, but I very much doubt your returning by the other."

"Why?" asked Franz.

"Because after nightfall you are not safe fifty yards from the gates."

"On your honor, is that true?" cried Albert.

"Monsieur the Viscount," returned Maître Pastrini, hurt at Albert's repeated doubts of the truth of his assertions, "I do not say this to you, but to your companion, who knows Rome, and knows too that these things are not to be laughed at."

"My dear fellow," said Albert, turning to Franz, "here is an admirable adventure; we will fill our carriage with pistols, blunderbusses, and double-barrelled guns. Luigi Vampa comes to take us, and we take him; we bring him back to Rome and present him to his Holiness the Pope, who asks how he can recompense so great a service; then we merely ask for a carriage and a pair of horses, and we see the Carnival in a carriage, and doubtless the Roman people will crown us at the Capitol, and proclaim us, like Curtius and Horatius Cocles, the preservers of the country."

While Albert proposed this scheme, Maître Pastrini's face assumed an expression impossible to describe.

"And pray," asked Franz, "where are these pistols, blunderbusses, and other deadly weapons with which you intend filling the carriage?"

"Not in my armory, for at Terracina I was plundered even of my hunting-knife."

"I shared the same fate at Aquapendente."

"Do you know, Maître Pastrini," said Albert, lighting a second cigar at the first, "that this practice is very convenient for robbers, and that it has the appearance of a plan for sharing with them?"

Doubtless Maître Pastrini found this pleasantry compromising, for he answered only half the question, addressing himself to Franz, as the only one likely to listen with attention: "Your Excellency knows that it is not customary to offer defence when attacked by bandits."

"What!" cried Albert, whose courage revolted at the idea of being plundered tamely, "not make any resistance!"

"No, for it would be useless. What can you do against a dozen bandits who spring out of some pit, ruin, or aqueduct, and attack you all at once?"

"Eh, *parbleu!* I will make them kill me."

The innkeeper turned to Franz with an air that seemed to say, "Your friend is decidedly mad."

"My dear Albert," returned Franz, "your answer is sublime, and worthy the 'Let him die,' of Corneille. But when Horace made that answer the safety of Rome was concerned, while here there is only the question of gratifying a caprice; and it would be ridiculous to risk our lives for a caprice."

"Ah, *per Bacco!*" cried Maître Pastrini, "that is good! that is speaking to some purpose!"

Albert poured himself out a glass of *lacryma Christi*, which he sipped at intervals, muttering some unintelligible words.

"Well, Maître Pastrini," said Franz, "now that my companion is quieted, and you have seen how peaceful my intentions are, tell me who is this Luigi Vampa. Is he a shepherd or a nobleman; young or old; tall or short? Describe him, in order that if we meet him by chance, like Jean Sbogar or Lara, we may recognize him."

"You could not apply to any one better able to inform you on all these points; for I knew him when he was a child, and one day when I fell into his hands going from Ferentino to Alatri, he, fortunately for me, recollected me,

and not only set me free without ransom, but made me a present of a very splendid watch, and related his history to me."

"Let us see the watch," said Albert.

Maître Pastrini drew from his fob a magnificent Breguet, bearing the name of its maker, the Parisian stamp, and a count's coronet.

"Here it is," said he.

"*Peste!*" returned Albert, "I compliment you on it; I have its fellow," — he took his watch from his waistcoat pocket, — "and it cost me three thousand livres."

"Let us hear the history," said Franz, drawing up an easy-chair and making a sign to Maître Pastrini to seat himself.

"Your Excellencies permit it?" asked the host.

"*Pardieu!*" cried Albert, "you are not a preacher, to speak standing!"

The host sat down, after having made each of them a respectful bow, which meant to say he was ready to tell them all they wished to know concerning Luigi Vampa.

"You tell me," said Franz, at the moment Maître Pastrini was about to open his mouth, "that you knew Luigi Vampa when he was a child; he is still a young man, then?"

"A young man! he is hardly two and twenty. Oh, he is a rattling blade, who will have a career, you may be sure."

"What do you think of that, Albert, — at two and twenty to be thus famous?"

"Yes, at his age Alexander, Cæsar, and Napoleon, who have all made some noise in the world, were not so advanced."

"So," continued Franz, "the hero of this history is only two and twenty?"

"Scarcely so much, as I have had the honor to tell you."

"Is he tall or short?"

"Of the middle height, — about the same stature as his Excellency," returned the host, pointing to Albert.

"Thanks for the comparison," said Albert, with a bow.

"Go on, Maître Pastrini," continued Franz, smiling at his friend's susceptibility. "To what class of society does he belong?"

"He was a shepherd-boy attached to the farm of the Comte de San Felice, situated between Palestrina and the Lake of Gabri. He was born at Pampinara, and entered the count's service when he was five years old; his father was also a shepherd, who owned a small flock and lived by the wool and the milk which he sold at Rome. When quite a child, the little Vampa was of a most extraordinary disposition. One day, when he was seven years old, he came to the curé of Palestrina, and prayed him to teach him to read. It was somewhat difficult, for he could not quit his flock; but the good curé went every day to say mass at a little hamlet too poor to pay a priest, and which having no other name was called Borgo. He told Luigi that he might meet him on his return, and that then he would give him a lesson, warning him that it would be short, and that he must profit as much as possible by it. The child accepted joyfully. Every day Luigi led his flock to graze on the road that leads from Palestrina to Borgo; every day, at nine o'clock in the morning, the priest and the boy sat down on a bank by the wayside, and the little shepherd took his lesson out of the priest's breviary. At the end of three months he had learned to read. This was not enough, — he must now learn to write. The priest procured from a teacher of writing at Rome three alphabets, — one in large letters, one in letters of medium size, and one in small letters, — and showed him how by the help

of a sharp instrument he could trace the letters on a slate, and thus learn to write. The same evening, when the flock was safe at the farm, the little Luigi hastened to the smith at Palestrina, took a large nail, forged it, sharpened it, and formed a sort of antique stylus. The next morning, having collected a quantity of slates, he began his lessons. At the end of three months he had learned to write. The curé, astonished at his quickness and intelligence, made him a present of pens, paper, and a penknife. This involved new study, but nothing compared to the first; at the end of a week he wrote as well with the pen as with the stylus. The curé related this anecdote to the Comte de San Felice, who sent for the little shepherd, made him read and write before him, ordered his attendant to let him eat with the domestics, and to give him two piastres a month. With this Luigi purchased books and pencils. He applied to everything his imitative powers, and like Giotto, when young, he drew on his slate sheep, houses, and trees. Then, with his knife, he began to carve all sorts of objects in wood; it was thus that Pinelli, the famous sculptor, had commenced.

"A girl of six or seven — that is, a little younger than Vampa — tended sheep on a farm near Palestrina; she was an orphan, born at Valmontone, and was named Teresa. The two children met, sat down near each other, let their flocks mingle together, played, laughed, and conversed together; in the evening they separated the flock of the Comte de San Felice from those of the Baron de Cervetri, and the children returned to their respective farms, promising to meet the next morning, and the next day they kept their word. Thus they grew, side by side, until Vampa was twelve and Teresa eleven. Meantime, their natural dispositions revealed themselves. While he still followed his inclination for the fine arts, which Luigi

nad carried as far as he could in his solitude, he was sad by fits, ardent by starts, angry by caprice, and always sarcastic. None of the lads of Pampinara, of Palestrina, or of Valmontone had been able to gain any influence over him, or even to become his companion. His disposition (always inclined to exact concessions rather than to make them) kept him aloof from all friendships. Teresa alone ruled by a look, a word, a gesture, this impetuous character, which was pliant under the hand of a woman, but under the hand of any man whatever would have resisted until it broke.

"Teresa was, on the contrary, lively and gay, but coquettish to excess. The two piastres that Luigi received every month from the Comte de San Felice's steward, and the price of all the little carvings in wood he sold at Rome, were expended in ear-rings, necklaces, and gold hair-pins; so that thanks to her friend's generosity, Teresa was the most beautiful and the best attired peasant near Rome.

"The two children continued to grow up together, passing all their time with each other, and giving themselves up to the wild ideas of their different characters. Thus in all their dreams, their wishes, and their conversations, Vampa saw himself the captain of a vessel, general of an army, or governor of a province. Teresa saw herself rich, superbly attired, and attended by a train of liveried domestics. Then, when they had thus passed the day in building castles in the air, they separated their flocks and descended from the elevation of their dreams to the reality of their humble position.

"One day the young shepherd told the count's steward that he had seen a wolf come out of the Sabine Mountains and prowl around his flock. The steward gave him a gun; this was what Vampa longed for. This gun had

an excellent barrel, made at Breschia, and carrying a ball with the precision of an English rifle; but one day the count broke the stock, and had then cast the gun aside. This, however, was nothing to a sculptor like Vampa. He examined the ancient stock, calculated what change it would require to adapt the gun to his shoulder, and made a fresh stock, so beautifully carved that it would have brought fifteen or twenty piastres, had he chosen to sell it; but nothing could be farther from his thoughts. For a long time a gun had been the young man's greatest ambition. In every country where independence has taken the place of liberty, the first desire of a manly heart is to possess a weapon, which at once renders him capable of defence or attack, and by rendering its owner terrible often makes him feared. From this moment Vampa devoted all his leisure time to perfecting himself in the use of this precious weapon; he purchased powder and ball, and everything served him for a mark, — the trunk of some old and moss-grown olive-tree that grew on the Sabine Mountains; the fox, as he quitted his earth on some marauding excursion; the eagle that soared above their heads. And thus he soon became so expert that Teresa overcame the terror she at first felt at the report, and amused herself by watching him while he directed the ball wherever he pleased, with as much accuracy as if placed by the hand.

"One evening a wolf emerged from a pine wood near which they were usually stationed, but had scarcely advanced ten yards ere he was dead. Proud of this exploit, Vampa took the dead animal on his shoulders, and carried him to the farm. All these circumstances had gained Luigi considerable reputation. The man of superior abilities always finds admirers, go where he will. He was spoken of as the most adroit, the strongest, and the most courageous *contadino* for ten leagues round; and although

Teresa was universally allowed to be the most beautiful girl of the Sabines, no one had ever spoken to her of love, because it was known that she was beloved by Vampa. And yet these two had never confessed their love to one another; they had grown up side by side, like two trees which intertwine their roots in the ground and their branches in the air, and whose perfume rises together to the heavens. Only their wish to see each other had become a necessity, and they would have preferred death to a day's separation. Teresa was sixteen and Vampa eighteen. About this time a band of brigands that had established itself in the Lepini Mountains began to be much spoken of. The brigands had never been really extirpated from the neighborhood of Rome. Sometimes a chief is wanted, but when a chief presents himself he rarely wants a band.

"The celebrated Cucumetto, pursued in the Abruzzo, driven out of the kingdom of Naples, where he had carried on a regular war, had crossed the Garigliano, like Manfred, and had come between Sonnino and Juperno to take refuge on the banks of the Amasine. He strove to reorganize a band, and followed in the footsteps of Decesaris and Gasperone, whom he hoped to surpass. Many young men of Palestrina, Frascati, and Pampinara disappeared. Their disappearance at first caused much inquietude; but it was soon known that they had joined the band of Cucumetto. After some time Cucumetto became the object of universal attention; the most extraordinary traits of ferocious daring and brutality were related of him. One day he carried off a young girl, the daughter of a surveyor of Frosinone. The bandits' laws are positive: a young girl belongs first to him who carries her off; then the rest draw lots for her, and she is abandoned to their brutality until death relieves her sufferings. When her parents are sufficiently rich to

pay a ransom, a messenger is sent to treat concerning it. The prisoner is hostage for the security of the messenger; should the ransom be refused, the prisoner is irrevocably lost. The young girl's lover was in Cucumetto's troop; his name was Carlini. When she recognized her lover, the poor girl extended her arms to him and believed herself safe; but Carlini felt his heart sink, for he but too well knew the fate that awaited her. However, as he was a favorite with Cucumetto; as he had for three years faithfully served him; and as he had saved his life by shooting a dragoon who was about to cut him down, — he hoped he would have pity on him. He took him apart, while the young girl, seated at the foot of a huge pine that stood in the centre of the forest, formed with her picturesque head-dress a veil to hide her face from the lascivious gaze of the bandits. There he told him all, — his affection for the prisoner, their promises of mutual fidelity, and how every night since he had been near they had met in a ruin.

"It so happened that night that Cucumetto had sent Carlini to a neighboring village, so that he had been unable to go to the place of meeting. Cucumetto had been there, however, — by accident, as he said, — and had carried the maiden off. Carlini besought his chief to make an exception in Rita's favor, as her father was rich, and could pay a large ransom. Cucumetto seemed to yield to his friend's entreaties, and bade him find a shepherd to send to Rita's father at Frosinone. Carlini flew joyfully to Rita, telling her she was saved, and bidding her write to her father to inform him what had occurred, and that her ransom was fixed at three hundred piastres. Twelve hours' delay was all that was granted, — that is, until nine the next morning. The instant the letter was written Carlini seized it, and hastened to the plain to find

a messenger. He found a young shepherd watching his flock. The natural messengers of the bandits are the shepherds, who live between the city and the mountains, between civilized and savage life. The boy undertook the commission, promising to be in Frosinone in less than an hour. Carlini returned, eager to see his mistress, and announce the joyful intelligence. He found the troop in the glade, supping off the provisions exacted as contributions from the peasants; but his eye vainly sought Rita and Cucumetto among them. He inquired where they were, and was answered by a burst of laughter. A cold perspiration burst from every pore, and his hair stood on end. He repeated his question. One of the bandits rose and offered him a glass filled with wine of Orvietto, saying, 'To the health of the brave Cucumetto and the fair Rita!' At this moment Carlini heard the cry of a woman; he divined the truth, seized the glass, broke it across the face of him who presented it, and rushed towards the spot whence the cry came. After going a hundred yards he turned the corner of the thicket; he found Rita senseless in the arms of Cucumetto. At the sight of Carlini, Cucumetto rose, a pistol in each hand. The two brigands looked at each other for a moment, — the one with a smile of lasciviousness on his lips, the other with the pallor of death on his brow. It seemed that something terrible was about to pass between these two men; but by degrees Carlini's features relaxed. His hand, which had grasped one of the pistols in his belt, fell to his side. Rita lay between them. The moon lighted the group.

"'Well,' said Cucumetto, 'have you executed your commission?' 'Yes, Captain,' returned Carlini. 'At nine o'clock to-morrow, Rita's father will be here with the money.' 'It is well; in the mean time, we will have a merry night. This young girl is charming, and does credit

to your taste. Now, as I am not selfish, we will return to our comrades and draw lots for her.' 'You have determined, then, to abandon her to the common law?' said Carlini. 'Why should an exception be made in her favor?' 'I thought that my entreaties—' 'What right have you, any more than the rest, to ask for an exception?' 'It is true.' 'But never mind,' continued Cucumetto, laughing, 'sooner or later your turn will come.' Carlini's teeth clinched convulsively. 'Now, then,' said Cucumetto, advancing towards the other bandits, 'are you coming?' 'I follow you.' Cucumetto departed without losing sight of Carlini, for doubtless he feared lest he should strike him unawares; but nothing betrayed a hostile design on Carlini's part. He was standing, his arms folded, near Rita, who was still insensible. Cucumetto fancied for a moment the young man was about to tak her in his arms and fly; but this mattered little to him now Rita had been his, and as for the money, three hundred piastres distributed among the band was so small a sum that he cared little about it. He continued to follow the path to the glade; but to his great surprise, Carlini arrived almost as soon as himself. 'Let us draw lots! let us draw lots!' cried all the brigands, when they saw the chief.

"Their demand was fair; and the chief inclined his head in sign of acquiescence. The eyes of all shone fiercely as they made their demand, and the red light of the fire made them look like demons. The names of all, including Carlini, were placed in a hat, and the youngest of the band drew forth a ticket; the ticket bore the name of Diavolaccio. He was the man who had proposed to Carlini the health of their chief, and to whom Carlini had replied by breaking the glass across his face. A large wound, extending from the temple to the mouth, was

bleeding profusely. Diavolaccio, seeing himself thus favored by fortune, burst into a loud laugh. 'Captain,' said he, 'just now Carlini would not drink your health when I proposed it to him; propose mine to him, and let us see if he will be more condescending to you than to me.' Every one expected an explosion on Carlini's part; but to their great surprise, he took a glass in one hand and a flask in the other, and filling it, 'Your health, Diavolaccio,' said he, calmly, and he drank it off without his hand trembling in the least. Then sitting down by the fire, 'My supper,' said he; 'my expedition has given me an appetite.' 'Well done, Carlini!' cried the brigands; 'that is acting like a good fellow;' and they all formed a circle round the fire, while Diavolaccio disappeared. Carlini ate and drank as if nothing had happened. The bandits looked at him with astonishment, not understanding his strange impassiveness, when upon the ground behind them they heard a heavy footstep. They turned round and saw Diavolaccio bearing the young girl in his arms. Her head hung back, and her long hair swept the ground. As they entered the circle, the bandits could perceive by the firelight the unearthly pallor of the young girl and of Diavolaccio. This apparition was so strange and so solemn that every one rose with the exception of Carlini, who remained seated, and ate and drank calmly. Diavolaccio advanced amid the most profound silence and laid Rita at the captain's feet. Then every one could understand the cause of that pallor of the young girl and of the bandit. A knife was plunged up to the hilt in Rita's left breast. Every one looked at Carlini; the sheath at his belt was empty. 'Ah, ah!' said the chief, 'I now understand why Carlini stayed behind.'

"All savage natures appreciate a desperate deed. No other of the bandits would perhaps have done the same;

but they all understood what Carlini had done. 'Now, then,' cried Carlini, rising in his turn and approaching the corpse, his hand on the butt of one of his pistols, 'does any one dispute the possession of this woman with me?' 'No,' returned the chief, 'she is thine.' Carlini raised her in his arms and carried her out of the circle of light around the fire. Cucumetto placed his sentinels for the night, and the bandits wrapped themselves in their cloaks and lay down before the fire. At midnight the sentinel gave the alarm, and in an instant all were on the alert. It was Rita's father, who brought his daughter's ransom in person. 'Here,' said he to Cucumetto, — 'here are three hundred piastres; give me back my child.' But the chief, without taking the money, made a sign to him to follow him. The old man obeyed. They both advanced beneath the trees, through whose branches streamed the moonlight. Cucumetto stopped at last and pointed to two persons grouped at the foot of a tree. 'There,' said he, 'demand thy child of Carlini; he will tell thee what has become of her;' and he returned to his companions.

"The old man remained motionless; he felt that some great and unforeseen misfortune hung over his head. At length he advanced towards the group, which he could not comprehend. As he approached, Carlini raised his head, and the forms of two persons became visible to the old man's eyes. A female lay on the ground, her head resting on the knees of a man who was seated by her; as he raised his head the female's face became visible. The old man recognized his child, and Carlini recognized the old man. 'I expected thee,' said the bandit to Rita's father. 'Wretch!' returned the old man, 'what hast thou done?' and he gazed with terror on Rita, pale and bloody, a knife buried in her bosom. A ray of moonlight poured

through the trees and lighted up the face of the dead. 'Cucumetto had violated thy daughter,' said the bandit; 'I loved her, therefore I slew her,—for she would have served as the sport of the whole band.' The old man spoke not, and grew pale as death. 'Now,' continued Carlini, 'if I have done wrongly, avenge her;' and withdrawing the knife from the wound in Rita's bosom, he held it out to the old man with one hand, while with the other he tore open his vest. 'Thou hast done well!' returned the old man, in a hoarse voice; 'embrace me, my son.' Carlini threw himself, sobbing like a child, into the arms of his mistress's father. These were the first tears the man of blood had ever wept. 'Now,' said the old man, 'aid me to bury my child.' Carlini fetched two pickaxes, and the father and the lover began to dig at the foot of a huge oak, beneath which the young girl was to repose. When the grave was formed, the father embraced her first, and then the lover; afterwards, one taking the head, the other the feet, they placed her in the grave. Then they knelt on each side of the grave and said the prayers of the dead. Then, when they had finished, they cast the earth over the corpse until the grave was filled. Then, extending his hand, the old man said, 'I thank you, my son; and now leave me alone.' 'Yet—' replied Carlini. 'Leave me, I command you.' Carlini obeyed, rejoined his comrades, folded himself in his cloak, and soon appeared as deep asleep as the rest.

"'It had been resolved the night before to change their encampment. An hour before daybreak Cucumetto aroused his men and gave the word to march. But Carlini would not quit the forest without knowing what had become of Rita's father. He went towards the place where he had left him. He found the old man suspended from one of the branches of the oak which shaded his daugh

ter's grave. He then took an oath of bitter vengeance over the dead body of the one and the tomb of the other. But he was unable to complete this oath, for two days afterwards, in a rencontre with the Roman carbineers, Carlini was killed. There was some surprise, however, that as he was with his face to the enemy he should have received a ball between his shoulders. That astonishment ceased when one of the brigands remarked to his comrades that Cucumetto was stationed ten paces in Carlini's rear when he fell. On the morning of the departure from the forest of Frosinone he had followed Carlini in the darkness, had heard his oath of vengeance, and like a wise man had prevented its fulfilment.

"They told ten other stories of this bandit chief not less strange than this. Thus, from Fondi to Perouse, every one trembled at the name of Cucumetto. These narratives were frequently the themes of conversation between Luigi and Teresa. The young girl trembled very much at all these tales. But Vampa reassured her with a smile, tapping the butt of his good fowling-piece, which threw its ball so well; and if that did not restore her courage, he pointed to a crow perched on some dead branch, took an aim, touched the trigger, and the bird fell dead at the foot of the tree. Time passed on; and the two young persons had agreed to be married when Vampa should be twenty and Teresa nineteen years of age. They were both orphans, and had only their employer's leave to ask, which had been already sought and obtained. One day when they were talking over their plans for the future, they heard two or three reports of fire-arms, and then suddenly a man came out of the wood near which the two young persons used to graze their flocks, and hurried towards them. When he came within hearing, he exclaimed, 'I am pursued; can you conceal me?'

They knew full well that this fugitive must be a bandit; but there is a natural sympathy between the Roman brigand and the Roman peasant, and the latter is always ready to aid the former. Vampa, without saying a word, hastened to the stone that closed up the entrance to their grotto, drew it away, made a sign to the fugitive to take refuge there in a retreat unknown to every one, closed the stone upon him, and then went and resumed his seat by Teresa. Instantly afterwards four carbineers on horseback appeared on the edge of the wood; three of them appeared to be looking for the fugitive, while the fourth dragged a brigand prisoner by the neck. The three carbineers looked around them on all sides, saw the young peasants, and galloping up, interrogated them. They had seen no one. 'That is very annoying,' said the brigadier; 'for the man we are looking for is the chief.' 'Cucumetto?' cried Luigi and Teresa at the same moment. 'Yes,' replied the brigadier; 'and as his head is valued at a thousand Roman crowns, there would have been five hundred for you if you had helped us to catch him.' The two young persons exchanged looks. The brigadier had a moment's hope. Five hundred Roman crowns are three thousand livres, and three thousand livres are a fortune for two poor orphans who are going to be married. 'Yes, it is very annoying,' said Vampa; 'but we have not seen him.'

"Then the carbineers scoured the country in different directions, but in vain; then after a time they disappeared. Vampa then removed the stone, and Cucumetto came out. He had seen, through the crevices in the granite, the two young peasants talking with the carbineers, and guessed the subject of their parley. He had read in the countenances of Luigi and Teresa their steadfast resolution not to surrender him, and he drew from

his pocket a purse full of gold, which he offered to them. But Vampa raised his head proudly; as to Teresa, her eyes sparkled when she thought of all the fine gowns and gay jewelry she could buy with this purse of gold.

"Cucumetto was a cunning fiend who had assumed the form of a brigand instead of a serpent; and this look of Teresa revealed to him that she was a worthy daughter of Eve. He returned to the forest, pausing several times on his way under the pretext of saluting his protectors. Several days elapsed, and they neither saw nor heard of Cucumetto. The time of the Carnival was at hand. The Comte de San Felice announced a grand masked ball, to which all that were distinguished in Rome were invited. Teresa had a great desire to see this ball. Luigi asked permission of his protector, the steward, that she and he might be present among the servants of the house. This was granted. The ball was given by the count for the particular pleasure of his daughter Carmela, whom he adored. Carmela was precisely the age and figure of Teresa, and Teresa was as handsome as Carmela. On the evening of the ball Teresa was attired in her best, — her most brilliant hair ornaments and gayest glass beads; she was in the costume of the women of Frascati. Luigi wore the very picturesque garb of the Roman peasant at holiday time. They both mingled, as they had leave to do, with the servants and peasants.

"The fête was magnificent, — not only was the villa brilliantly illuminated, but thousands of colored lanterns were suspended from the trees in the garden; and very soon the palace overflowed to the terraces, and the terraces to the garden-walks. At each cross-path were an orchestra, and tables spread with refreshments; the guests stopped, formed quadrilles, and danced in every part of the grounds they pleased. Carmela was attired like a woman of Son-

nino. Her cap was embroidered with pearls, the pins in her hair were of gold and diamonds, her girdle was of Turkey silk with large embroidered flowers, her bodice and skirt were of cashmere, her apron of Indian muslin, and the buttons of her corset were of jewels. Two of her companions were dressed, the one as a woman of Nettuno, and the other as a woman of La Riccia. Four young men of the richest and noblest families of Rome accompanied them with Italian freedom, which has not its parallel in any other country of the world. They were attired as peasants of Albano, Velletri, Civita Castellana, and Sora. I need not tell you that these peasant costumes, like those of the women, were brilliant with gold and jewels.

"Carmela wished to make a uniform quadrille, but there was one woman wanting. She looked all around her, but not one of the guests had a costume similar to her own or those of her companions. The Comte de San Felice pointed out to her, in the group of peasants, Teresa, who was hanging on Luigi's arm. 'Will you allow me, Father?' said Carmela. 'Certainly,' replied the count; 'are we not in Carnival time?' Carmela turned towards the young man who was talking with her, and saying a few words to him, pointed with her finger to Teresa. The young man followed with his eyes the lovely hand which made this indication, bowed in obedience, and then went to Teresa and invited her to dance in a quadrille directed by the count's daughter. Teresa felt something like a flame pass over her face; she looked at Luigi, who could not refuse his assent. Luigi slowly relinquished Teresa's arm, which he had held beneath his own, and Teresa, accompanied by her elegant cavalier, took her appointed place with much agitation in the aristocratic quadrille. Certainly, in the eyes of an artist the exact and severe costume of Teresa had a very different character from that of Carmela and

her companions; but Teresa was frivolous and coquettish, and thus the embroidery and muslins, the cashmere waist-girdles, all dazzled her, and the reflection of sapphires and diamonds almost turned her giddy brain.

"Luigi felt a sensation hitherto unknown arising in his mind. It was like an acute pain which gnawed at his heart, and then passed thrillingly throughout his frame, chasing through his veins, and pervading his entire body. He followed with his eyes each movement of Teresa and her cavalier. When their hands touched, he felt as though he should swoon; every pulse beat with violence, and it seemed as though a bell were ringing in his ears. When they spoke, although Teresa listened timidly and with downcast eyes to the conversation of her cavalier, as Luigi could read in the ardent looks of the good-looking young man that his language was that of praise, it seemed as if the whole world was turning round with him, and all the voices of hell were whispering in his ears ideas of murder and assassination. Then fearing that his paroxysm might get the better of him, he clutched with one hand the branch of a tree against which he was leaning, and with the other convulsively grasped the dagger with a carved handle which was in his belt, and which, unwittingly, he drew from the scabbard from time to time. Luigi was jealous! He felt that influenced by her ambition and coquettish disposition, Teresa might escape him.

"The young peasant girl, at first timid and almost frightened, soon recovered herself. I have said that Teresa was handsome, but this is not all; Teresa had the fascination of those wild graces which are so much more potent than our affected and studied elegancies. She had almost all the honors of the quadrille, and if she was envious of the Comte de San Felice's daughter, I will not undertake to say that Carmela was not jealous of her;

and with overpowering compliments her handsome cavalier led her back to the place whence he had taken her and where Luigi awaited her. Twice or thrice during the dance the young girl had glanced at Luigi, and each time she saw that he was pale and that his features were agitated; once even the blade of his knife, half drawn from its sheath, had dazzled her eyes with its sinister gleam. Thus she was almost trembling when she resumed her lover's arm. The quadrille had been very successful; and it was evident there was a great demand for a repetition of it. Carmela alone objected to it; but the Comte de San Felice begged his daughter so earnestly that she acceded. One of the cavaliers then hastened to invite Teresa, without whom it was impossible to form the quadrille, but the young girl had disappeared. In fact, Luigi had not the strength to support another such trial, and half by persuasion and half by force, he had removed Teresa to another part of the garden. Teresa had yielded in spite of herself; but when she looked at the agitated countenance of the young man, she understood by his silence and trembling voice that something strange was passing within him. She herself was not free from internal emotion, and without having done anything wrong, yet fully comprehended that Luigi would be in the right if he should reproach her. Why, she did not know, but she did not the less feel that she had somehow deserved to be blamed. However, to Teresa's great astonishment Luigi remained mute, and not a word escaped his lips the rest of the evening. But when the chill of the night had driven away the guests from the gardens, and the gates of the villa were closed for the fête indoors, he took Teresa away; and as he left her at her home, he said, 'Teresa, what were you thinking of as you danced opposite the young Comtesse de San Felice?' 'I thought,' replied the young girl,

with all the frankness of her nature, 'that I would give half my life for a costume such as she wore.' 'And what said your cavalier to you?' 'He said it only depended on myself to have it, and I had only one word to say.' 'He was right,' said Luigi; 'do you desire it as ardently as you say?' 'Yes.' 'Well, then, you shall have it!'

"The young girl, much astonished, raised her head to look at him; but his face was so gloomy and terrible that her words froze to her lips. As Luigi spoke thus, he left her. Teresa followed him with her eyes into the darkness as long as she could, and when he had quite disappeared she entered her apartment with a sigh.

"That night a great accident happened, no doubt from the imprudence of some servant who had neglected to extinguish the lights. The Villa de San Felice took fire in the rooms adjoining the very apartment of the lovely Carmela. Wakened in the night by the light of the flames, she had sprung out of bed, wrapped herself in a dressing-gown, and attempted to escape by the door; but the corridor by which she hoped to fly was already a prey to the flames. She had then returned to her room, calling for help as loudly as she could, when suddenly her window, which was twenty feet from the ground, was opened; a young peasant jumped into the chamber, seized her in his arms, and with superhuman skill and strength conveyed her to the turf of the grass-plot, where she fainted. When she recovered, her father was by her side. All the servants surrounded her, offering her assistance. An entire wing of the villa was burned down; but what was that, since Carmela was safe and uninjured? Her preserver was everywhere sought for, but did not appear; he was inquired for everywhere, but no one had seen him. Carmela was greatly troubled that she had not recognized him. As the count was immensely rich. setting aside the peril to Carmela,—

which in view of her miraculous escape seemed to him rather a new favor of Providence than an actual misfortune, — the loss occasioned by the conflagration was to him but a trifle.

"The next day at the usual hour the two young peasants were on the borders of the forest. Luigi arrived first. He came towards Teresa in high spirits, and seemed to have completely forgotten the events of the previous evening. The young girl was visibly thoughtful; but seeing Luigi so cheerful, she on her part assumed a smiling air, which was natural to her when no excitement of passion came to disturb her. Luigi took her arm beneath his own, and led her to the door of the grotto. There he paused. The young girl, perceiving that there was something extraordinary, looked at him steadfastly. 'Teresa,' said Luigi, 'yesterday evening you told me you would give all the world to have a costume similar to that of the count's daughter.' 'Yes,' replied Teresa, with astonishment; 'but I was mad to utter such a wish.' 'And I replied, "Very well, you shall have it."' 'Yes,' replied the young girl, whose astonishment increased at every word uttered by Luigi, 'but of course your reply was only to please me.' 'I have promised no more than I have given you, Teresa,' said Luigi, proudly. 'Go into the grotto and dress yourself.' At these words he drew away the stone and showed Teresa the grotto, lighted up by two wax lights, which burned on each side of a splendid mirror; on a rustic table, made by Luigi, were spread out the pearl necklace and the diamond pins, and on a chair at the side was laid the rest of the costume.

"Teresa uttered a cry of joy, and without inquiring whence this attire came, or even thanking Luigi, darted into the grotto, transformed into a dressing-room. Luigi pushed the stone behind her, for he saw on the crest of a

small adjacent hill between him and Palestrina, a traveller on horseback, who stopped a moment as if uncertain of his road, and was thus visible against the azure sky with that distinctness of outline peculiar to the perspective of southern countries. When he saw Luigi, he put his horse into a gallop and advanced towards him. Luigi was not mistaken. The traveller, who was going from Palestrina to Tivoli, had mistaken his way. The young man directed him; but as at the distance of a quarter of a mile the road again divided into three ways, and on reaching these the traveller might again stray from his route, he begged Luigi to be his guide. Luigi threw his cloak on the ground, placed his carbine on his shoulder, and freed from his heavy covering, preceded the traveller with the rapid step of a mountaineer, which a horse can scarcely keep up with. In ten minutes Luigi and the traveller reached the cross-roads alluded to by the young shepherd. On arriving there, with an air as majestic as that of an emperor he stretched his hand towards that one of the roads which the traveller was to follow. 'That is your road, Excellency; and now you cannot again mistake.' 'And here is your recompense,' said the traveller, offering the young herdsman some pieces of small money. 'Thank you,' said Luigi, drawing back his hand; 'I render a service, I do not sell it.' 'Well,' replied the traveller, who seemed used to this difference between the servility of a man of the cities and the pride of the mountaineer, 'if you refuse pay, you will perhaps accept of a present.' 'Ah, yes, that is another thing.' 'Then,' said the traveller, 'take these two Venetian sequins and give them to your bride, to make herself a pair of ear-rings.' 'And then do you take this poniard,' said the young herdsman; 'you will not find one better carved between Albana and Civita Castellana.' 'I accept it,' answered the traveller; 'but then the obligation will be on my side, for this poniard is

worth more than two sequins.' 'For a dealer, perhaps; but for me, who engraved it myself, it is hardly worth a piastre.' 'What is your name?' inquired the traveller. 'Luigi Vampa,' replied the shepherd, in the same manner in which he would have said, 'Alexander, King of Macedon;' 'and yours?' 'I,' said the traveller, 'am called Sinbad the Sailor.'"

Franz d'Épinay started with surprise. "Sinbad the Sailor?" he said.

"Yes," replied the narrator; "that was the name which the traveller gave to Vampa as his own."

"Well, and what may you have to say against this name?" inquired Albert. "It is a very pretty name; and the adventures of the gentleman of that name amused me very much in my youth, I must confess."

Franz said no more. The name of Sinbad the Sailor, as may well be supposed, awakened in him a world of recollections. "Proceed!" said he to the host.

"Vampa put the two sequins haughtily into his pocket, and slowly returned by the way he had gone. As he came within two or three hundred paces of the grotto, he thought he heard a cry. He listened to know whence this sound could proceed. A moment afterwards and he heard his own name pronounced distinctly. The cry proceeded from the grotto. He bounded like a chamois, cocking his carbine as he went, and in a moment reached the summit of a hill opposite to that on which he had perceived the traveller. There the cries for help came to him more distinctly. He cast his eyes around him, and saw a man carrying off Teresa, as the Centaur Nessus carried Dejanira. This man, who was hastening towards the wood, was already three-quarters of the way on the road from the grotto to the forest. Vampa measured the distance; the man was at least two hundred paces in advance of him, and there was not a chance of overtaking him.

The young shepherd stopped as if his feet had been rooted to the ground; then he put the butt of his carbine to his shoulder, took aim at the ravisher, followed him for a second in his track, and then fired. The ravisher stopped suddenly, his knees bent under him, and he fell with Teresa in his arms. The young girl rose instantly; but the man lay on the earth struggling in the agonies of death. Vampa then rushed towards Teresa, — for at ten paces from the dying man her legs had failed her and she had dropped on her knees; so that the young man feared that the ball that had brought down his enemy had also wounded his betrothed. Fortunately, she was unscathed; and it was fright alone that had overcome Teresa. When Luigi had assured himself that she was safe and unharmed, he turned towards the wounded man. He had just expired, with clinched hands, his mouth in a spasm of agony, and his hair on end in the sweat of death. His eyes remained open and menacing. Vampa approached the body and recognized Cucumetto.

"From the day on which the bandit had been saved by the two young peasants, he had been enamoured of Teresa, and had sworn she should be his. From that time he had watched them, and profiting by the moment when her lover had left her alone while he guided the traveller on his way, had carried her off, and believed he at length had her in his power, when the ball, directed by the unerring skill of the young herdsman, had pierced his heart. Vampa gazed on him for a moment without betraying the slightest emotion; while on the contrary Teresa, shuddering in every limb, dared not approach the slain ruffian but by degrees, and threw a hesitating glance at the dead body over the shoulder of her lover. Suddenly Vampa turned towards his mistress; 'Ah, ah!' said he, 'good, good! you are attired; it is now my turn to dress myself.'

"Teresa was clothed from head to foot in the garb of

the Comte de San Felice's daughter. Vampa took Cucumetto's body in his arms and conveyed it to the grotto, while in her turn Teresa remained outside. If a second traveller had passed he would have seen a strange thing, — a shepherdess watching her flock, clad in a cashmere gown, with ear-rings and necklace of pearls, diamond pins, and buttons of sapphires, emeralds, and rubies. He would no doubt have believed that he had returned to the times of Florian, and would have declared on reaching Paris that he had met a shepherdess of the Alps seated at the foot of the Sabine Hill. At the end of a quarter of an hour Vampa quitted the grotto; his costume was no less elegant than that of Teresa. He wore a vest of garnet-colored velvet, with buttons of cut gold; a silk waistcoat covered with embroidery; a Roman scarf tied round his neck; a cartouche-box worked with gold and red and green silk; sky-blue velvet breeches fastened above the knee with diamond buckles; garters of deer-skin worked with a thousand arabesques; and a hat whereon hung ribbons of all colors. Two watches hung from his girdle, and a splendid poniard was in his belt. Teresa uttered a cry of admiration. Vampa in this attire resembled a painting by Léopold Robert or by Schnetz. He had assumed the entire costume of Cucumetto. The young man saw the effect produced on his betrothed, and a smile of pride passed over his lips. 'Now,' he said to Teresa, 'are you ready to share my fortune, whatever it may be?' 'Oh, yes!' exclaimed the young girl, enthusiastically. 'And follow me wherever I go?' 'To the world's end.' 'Then take my arm and let us go on; we have no time to lose.' The young girl took her lover's arm without asking him whither he was conducting her, — for he appeared to her at this moment as handsome, proud, and powerful as a god. They went towards the forest and soon entered it. All the paths of the mountain were of course well known to Vam-

pa. He therefore went forward without a moment's hesitation, although there was no beaten track; but he knew his path by looking at the trees and bushes, and thus they kept on advancing for nearly an hour and a half. At the end of this time they had reached the thickest of the forest. A torrent, whose bed was dry, led into a deep gorge. Vampa took this wild road, which, enclosed between two ridges and shadowed by the tufted umbrage of the pines, seemed, but for the difficulties of its descent, that path to Avernus of which Virgil speaks. Teresa had become alarmed at the wild and deserted look of the plain around her, and pressed closely against her guide, not uttering a syllable; but as she saw him advance with even step and composed countenance, she endeavored to repress her emotion. Suddenly, about ten paces from them, a man advanced from behind a tree and aimed at Vampa. 'Not another step,' he said, 'or you are a dead man!' 'What, then!' said Vampa, raising his hand with a gesture of disdain, while Teresa, no longer able to restrain her alarm, clung closely to him; 'do wolves rend each other?' 'Who are you?' inquired the sentinel. 'I am Luigi Vampa, shepherd of the farm of San Felice.' 'What do you want?' 'I would speak with your companions who are in the recess at Rocca Bianca.' 'Follow me, then,' said the sentinel; 'or as you know your way, go first.' Vampa smiled disdainfully at this precaution of the bandit, went before Teresa, and continued to advance with the same firm and easy step as before. At the end of ten minutes the bandit made them a sign to stop. The two young persons obeyed. Then the bandit thrice imitated the cry of a crow; a croak answered this signal. 'Good!' said the sentry; 'you may now advance.' Luigi and Teresa again set forward; as they advanced, Teresa clung tremblingly to her lover as she saw through the trees arms appear and the barrels of carbines shine. The

retreat of Rocca Bianca was at the top of a small mountain, which no doubt in former days had been a volcano, — a volcano extinct before the days when Remus and Romulus had deserted Alba to come and found the city of Rome. Teresa and Luigi reached the summit, and all at once found themselves in the presence of twenty bandits. 'Here is a young man who seeks and wishes to speak to you,' said the sentinel. 'What has he to say?' inquired the young man who was in command in the chief's absence. 'I wish to say that I am tired of a shepherd's life,' was Vampa's reply. 'Ah, I understand,' said the lieutenant; 'and you seek admittance into our ranks?' 'Welcome!' cried several bandits of Ferrusino, Pampinara, and Anagni, who had recognized Luigi Vampa. 'Yes, but I come to ask something more than to be your companion.' 'And what may that be?' inquired the bandits, with astonishment. 'I come to ask to be your captain,' said the young man. The bandits shouted with laughter. 'And what have you done to aspire to this honor?' demanded the lieutenant. 'I have killed your chief, Cucumetto, whose dress I now wear; and I set fire to the Villa de San Felice to procure a wedding-dress for my betrothed.' An hour afterwards Luigi Vampa was chosen captain, *vice* Cucumetto deceased."

"Well, my dear Albert," said Franz, turning towards his friends, "what think you of citizen Luigi Vampa?"

"I say he is a myth," replied Albert, "and never had an existence."

"And what may a myth be?" inquired Pastrini.

"The explanation would be too long, my dear landlord," replied Franz. "And you say that Maître Vampa exercises his profession at this moment in the environs of Rome?"

"Yes, with a boldness of which no bandit before him ever gave an example."

"Then the police have vainly tried to lay hands on him?"

"Why, you see, he has a good understanding with the shepherds in the plains, the fishermen of the Tiber, and the smugglers of the coast. They seek for him in the mountains, and he is on the waters; they follow him on the waters, and he is on the open sea. Then they pursue him, and he has suddenly taken refuge in the Isle of Giglio, of Guanouti, or Monte Cristo; and when they hunt for him there, he reappears suddenly at Albano, Tivoli, or La Riccia."

"And how does he behave towards travellers?"

"Alas! his plan is very simple. It depends on the distance he may be from the city whether he gives eight hours, twelve hours, or a day wherein to pay their ransom; and when that time has elapsed he allows another hour's grace. At the sixtieth minute of this hour, if the money is not forthcoming he blows out the prisoner's brains with a pistol-shot, or plants his dagger in his heart, and that settles the account."

"Well, Albert," inquired Franz of his companion, "are you still disposed to go to the Colosseum by the outer boulevards?"

"Certainly," said Albert, "if the way be picturesque."

The clock struck nine as the door opened, and a coachman appeared. "Excellencies," said he, "the coach is ready."

"Well, then," said Franz, "let us to the Colosseum."

"By the Porta del Popolo, or by the streets, your Excellencies?"

"By the streets, *morbleu!* by the streets!" cried Franz.

"Ah, my dear fellow," said Albert, rising and lighting his third cigar, "really, I thought you had more courage." So saying, the two young men went down the staircase, and got into the carriage.

CHAPTER XXXIV.

AN APPARITION.

Franz had so appointed his route that during the ride to the Colosseum they passed not a single ancient ruin; so that no gradual preparation was made on the mind for the colossal proportions of the gigantic building they came to admire. The road selected was a continuation of the Via Sistina; then, by cutting off the right angle of the street in which stands Santa Maria Maggiore, and proceeding by the Via Urbana and San Pietro in Vincoli, the travellers would find themselves directly opposite the Colosseum. This itinerary possessed another great advantage, — that of leaving Franz at full liberty to indulge his deep revery upon the subject of the story recounted by Maître Pastrini, in which his mysterious host of the Isle of Monte Cristo was so strangely mixed up. Seated with folded arms in a corner of the carriage, he continued to ponder over the singular history he had so lately listened to, and to ask himself an interminable number of questions touching its various circumstances, without, however, arriving at a satisfactory reply to any of them. One fact more than the rest brought his friend "Sinbad the Sailor" back to his recollection, and that was the mysterious sort of inti-



macy that seemed to exist between the brigands and the sailors; and Pastrini's account of Vampa's having found refuge on board the vessels of smugglers and fishermen, reminded Franz of the two Corsican bandits he had found supping so amicably with the crew of the little yacht, which had even deviated from its course and touched at Porto Vecchio for the sole purpose of landing them. The very name assumed by his host of Monte Cristo, and repeated by the landlord of the Hôtel de Londres, proved to him that his island friend was playing the same philanthropic part on the shores of Piombino, Civita Vecchia, Ostia, and Gaëta, as on those of Corsica, Tuscany, and Spain; and further, Franz remembered that he had spoken of Tunis and Palermo, which showed how far his circle of acquaintances extended.

But however the mind of the young man might be absorbed in these reflections, they were at once dispersed at the sight of the dark frowning ruins of the stupendous Colosseum, through the various openings of which the pale moonlight played and flickered like the unearthly gleam from the eyes of the wandering dead. The carriage stopped near the Mesa Sudans; the door was opened; and the young men, eagerly alighting, found themselves opposite a *cicerone*, who appeared to have sprung up from the ground.

The usual guide from the hotel having followed them, they had two of them; nor is it possible at Rome to avoid this superfluity of guides. Besides the ordinary *cicerone* who seizes upon you when you set foot in your hotel and never quits you while you remain in the city, there is also a special *cicerone* belonging to each monument, — nay, almost to each part of a monument. It may therefore be easily imagined that there is no scarcity of guides at the Colosseum, — that wonder of all ages, which Martial

thus eulogizes: "Let Memphis cease to boast the barbarous miracles of her pyramids, and let the wonders of Babylon be talked of no more among us; all other works must give place to the immense amphitheatre of the Cæsars, and all voices of Fame should unite to celebrate that monument."

As for Albert and Franz, they essayed not to escape from their ciceronian tyrants; and indeed it would have been especially difficult to do so, since the guides alone are permitted to visit these monuments with torches in their hands. The young men made no resistance, but surrendered themselves unreservedly to their conductors. Franz had already made ten similar excursions to the Colosseum, while his companion trod for the first time the classic memorial of Flavius Vespasian; and to his credit be it spoken, his mind, even amid the glib loquacity of the guides, was strongly impressed. In fact, without seeing it no one can form any idea of the majesty of such a ruin, all whose proportions appear twice as large in the mysterious light of that southern moon, whose rays have the effect of a twilight in the east. Scarcely therefore had the reflective Franz walked a hundred steps beneath the interior porticos of the ruin, when abandoning Albert to the guides, who would by no means yield their prescriptive right to exhibit to him the Den of Lions, the Gladiators' Chamber, and the Gallery of the Cæsars, he ascended a dilapidated staircase, and leaving them to their prescribed course of sight-seeing, went quietly to sit in the shadow of a column and opposite a large chasm, which permitted him to enjoy a full and undisturbed view of the gigantic dimensions of this majestic ruin.

Franz had remained nearly a quarter of an hour hidden by the shadow of a column, whence his eyes followed the motions of Albert and his guides, who, holding torches in

their hands, had emerged from a vomitarium placed at the opposite extremity of the Colosseum, and then again disappeared down the steps conducting to the seats reserved for the Vestal Virgins, resembling, as they glided along, some restless shades following the flickering glare of so many ignes-fatui, when all at once his ear caught a sound resembling that of a stone rolling down the staircase opposite the one by which he had himself ascended. There was nothing remarkable in the circumstance of a piece of granite giving way and falling heavily below; but it seemed to him that the substance that fell gave way beneath the pressure of a foot, and also that some one who endeavored as much as possible to prevent his footsteps from being heard, was approaching the spot where he sat. Conjecture soon became certainty, — for the figure of a man appeared, gradually emerging from the darkness as he ascended the staircase, the summit of which was lighted by the moon, while its steps descended into obscurity. He might be a traveller who like Franz preferred the enjoyment of solitude and his own thoughts to the frivolous gabble of the guides, — so that his appearance there was not surprising; but the hesitation with which he proceeded onwards, stopping and listening with anxious attention at every step he took, convinced Franz that he had come with a definite purpose, and that he was expecting some one. By an instinctive impulse Franz withdrew as much as possible behind his pillar. About ten feet from the spot where himself and the stranger were placed, the roof had given way, leaving a large round aperture through which might be seen the blue vault of heaven thickly studded with stars. Around this opening, which had possibly for ages permitted a free entrance to the moonlight, grew a quantity of creeping plants, whose delicate green branches stood out in bold relief against the clear azure of the firmament,

while large masses of thick strong fibrous shoots forced their way through the chasm and hung floating to and fro like so many waving strings. The person whose mysterious arrival had attracted the attention of Franz stood in a kind of half-light that rendered it impossible to distinguish his features, although his dress was easily made out. He wore a large brown mantle, one fold of which thrown over his left shoulder served likewise to mask the lower part of his countenance, while the upper part was completely hidden by his broad-brimmed hat. The lower part of his dress was more distinctly visible by the bright rays of the moon, which entering through the broken ceiling showed that he wore boots of polished leather, over which descended trousers of black cloth. Evidently he belonged to high society, if not to the aristocracy.

After a few moments the stranger began to show signs of impatience, when a slight noise was heard outside the aperture in the roof, and almost immediately a dark shadow seemed to obstruct the light, and the figure of a man was clearly seen gazing with eager scrutiny on the immense space beneath him; then, as he perceived the man in the mantle, he grasped a floating mass of thickly-matted boughs and glided down by their help to within three or four feet of the ground, and then leaped lightly on his feet. He wore the costume of a Transteverian.

"I beg your Excellency's pardon for keeping you waiting," said the man, in the Roman dialect; "but I don't think I'm many minutes after my time. Ten o'clock has just struck by the clock of St. Jean de Latran."

"Say not a word about being late," replied the stranger, in purest Tuscan; "'tis I who am too soon. But even if you had caused me to wait a little while, I should have felt quite sure that the delay was not occasioned by any fault of yours."

"Your Excellency is right," said the man; "I came here direct from the Château St. Ange, and I had an immense deal of trouble before I could get to speak to Beppo."

"And who is Beppo?"

"Oh, Beppo is employed in the prison; and I give him so much a year to let me know what is going on within his Holiness's château."

"Indeed! You are a provident person, I see."

"Why, you see, no one knows what may happen. Perhaps some of these days I may be entrapped like poor Peppino, and may be very glad to have some little nibbling mouse to gnaw the meshes of my net."

"Briefly, what did you learn?"

"That two executions of considerable interest will take place on Tuesday, at two o'clock, as is customary at Rome at the commencement of all great festivals. One of the culprits will be *mazzolato;* he is an atrocious villain, who murdered the priest who brought him up, and deserves not the smallest pity. The other sufferer is sentenced to be *decapitato;* and he, your Excellency, is poor Peppino."

"What can you expect? You have inspired not only the pontifical Government, but also the neighboring States, with such fear that they are glad of an opportunity to make an example."

"But Peppino did not even belong to my band; he was merely a poor shepherd, whose only crime consisted in furnishing us with provisions."

"Which makes him your accomplice to all intents and purposes. But mark the distinction with which he is treated: instead of being knocked on the head as you would be if once they caught hold of you, he is simply sentenced to be guillotined. In that way the amusements

of the day are diversified, and there is a spectacle to please every spectator."

"Without reckoning the wholly unexpected one I am preparing to surprise them with."

"My good friend," said the man in the cloak, "excuse me for saying that you seem to me precisely in the mood to commit some act of folly."

"I am in the mood to prevent the execution of the poor devil who has got into this scrape solely through having served me. By the Madonna! I should despise myself as a coward did I desert the brave fellow in his present extremity."

"And what do you mean to do?"

"To surround the scaffold with twenty of my best men, who at a signal from me will rush forward when Peppino is brought for execution, and by the assistance of their stilettos drive back the guard and carry off the prisoner."

"That seems to me as hazardous as uncertain, and I am quite sure that my scheme is far better than yours."

"And what is your Excellency's project?"

"Just this: I will so advantageously bestow ten thousand piastres that the person receiving them shall obtain a respite till next year for Peppino; and during that year I will so bestow one thousand additional piastres that he will escape from prison."

"And do you feel sure of succeeding?"

"*Pardieu!*" exclaimed in French the man in the cloak.

"What did your Excellency say?" inquired the other.

"I say, my good fellow, that I will do more single-handed with my gold than you and all your band could effect with stilettos, pistols, carbines, and blunderbusses included. Leave me, then, to act, and have no fears for the result."

"Very good! but if you fail, we shall be ready."

"Take what precautions you please, but rely upon my obtaining the reprieve."

"Remember the execution is fixed for the day after to-morrow, and that you have but one day to work in."

"And what then? Is not a day divided into twenty-four hours, each hour into sixty minutes, and every minute subdivided into sixty seconds? Now, in 86,400 seconds very many things can be done."

"And how shall I know whether your Excellency has succeeded or not?"

"Oh! that is very easily arranged. I have engaged the three lower windows at the Café Rospoli; should I have obtained the requisite pardon for Peppino, the two outside windows will be hung with yellow damask, and the centre with white having a large cross in red marked on it."

"And whom will you employ to carry the reprieve to the officer directing the execution?"

"Send one of your men disguised as a penitent friar, and I will give it to him; in that dress he can approach the scaffold itself and deliver the official order to the officer who in his turn will hand it to the executioner. In the mean time, acquaint Peppino with what we have determined on, to prevent his dying of fear or losing his senses; in either case a useless expense will have been incurred for him."

"Your Excellency," said the man, "you are fully persuaded of my entire devotion to you, are you not?"

"Nay, I flatter myself that there can be no doubt of it," replied the cavalier in the cloak.

"Well, then, if you save Peppino, henceforward you shall receive not only devotedness, but obedience."

"Have a care how far you pledge yourself, my good friend, for I may remind you of your promise at some per-

haps not very distant period, when I, in my turn, may require your aid and influence."

"Let that day come sooner or later, your Excellency will find me what I have found you in this my heavy trouble; and if from the other end of the world you but write me word to do such or such a thing, conclude it done, for done it shall be, on the word and faith of — "

"Hush!" interrupted the stranger; "I hear a noise."

"'T is some travellers who are visiting the Colosseum by torchlight."

"'T were better we should not be seen together. Those guides are nothing but spies, and might possibly recognize you; and however I may be honored by your friendship, my worthy friend, if once the extent of our intimacy were known, I am afraid my reputation would suffer thereby."

"Well, then, if you obtain the reprieve?"

"The middle window at the Café Rospoli will be hung with white damask bearing on it a red cross."

"And if you fail?"

"Then all three windows will have yellow draperies."

"And then?"

"And then, my good fellow, use your daggers in any way you please; and I further promise you to be there as a spectator of your prowess."

"All is then understood between us. Adieu, your Excellency; depend upon me as firmly as I do upon you."

Saying these words, the Transteverian disappeared down the staircase; while his companion, muffling his features more closely than before in the folds of his mantle, passed almost close to Franz, and descended to the arena by an outward flight of steps. The next minute Franz heard himself called by Albert, who made the

lofty building re-echo with the sound of his friend's name. Franz, however, did not obey the summons till he had satisfied himself the two men had gone, — not wishing them to learn that there had been a witness of their interview who, if unable to recognize their faces, had at least heard every word that passed. Ten minutes later Franz was on the road to the Hôtel d'Espagne, listening with indifference to the learned dissertation delivered by Albert, after the manner of Pliny and Calpurnius, touching the iron-pointed nets used to prevent the ferocious beasts from springing on the spectators. Franz let him proceed without interruption; he longed to be alone that he might without interruption ponder over all that had occurred. One of those two men was an entire stranger to him, but not so the other; and though Franz had been unable to distinguish his features, wrapped in his mantle or obscured by the shadow, the tones of his voice had made too powerful an impression on him the first time he heard them for him ever to forget them. There was especially in his tones of raillery a certain metallic vibration which had startled him among the ruins of the Colosseum as in the grotto of Monte Cristo. He was therefore well satisfied that this man was no other than "Sinbad the Sailor."

Now, under any other circumstances, so great was his curiosity about this strange being, Franz would have made himself known to him; but in the present instance, the confidential nature of the conversation he had overheard suggested to him the reasonable apprehension that his appearance at such a time would be anything but agreeable. As we have seen, therefore, he had allowed the man to depart without addressing him, — promising himself that if he should meet him again he would not allow him to escape a second time. In vain did Franz endeavor to forget

the many perplexing thoughts which assailed him; in vain did he court the refreshment of sleep. Slumber refused to visit his eyelids, and his night was passed in feverish contemplation of the chain of circumstances tending to prove the identity of the mysterious visitant to the Colosseum and the inhabitant of the grotto of Monte Cristo; and the more he thought, the firmer grew his opinion on the subject. Worn out at length, he fell asleep at daybreak and did not awake till late. Like a genuine Frenchman, Albert had employed his time in arranging for the evening's diversion. He had sent to engage a box at the Teatro Argentino; and Franz, having a number of letters to write, relinquished the carriage to Albert for the whole of the day. At five o'clock Albert returned; he had delivered his letters of introduction, had received invitations for all his evenings, and had seen Rome. A day had sufficed Albert for all that; and he had also had time enough to ascertain the name of the piece to be played that night at the Teatro Argentino, and also what performers appeared in it.

The opera of "Parisina" was announced for representation, and the principal actors were Coselli, Moriani, and La Spech. The young men had reason to consider themselves fortunate in having the opportunity of hearing one of the best works by the composer of "Lucia di Lammermoor," supported by three of the most renowned vocalists of Italy. Albert had never been able to endure the Italian theatres, which have orchestras from which it is impossible to see, and no balconies or open boxes; these defects pressed hard on a man who had his stall at the Bouffes, and his share in the omnibus-box at the opera. Nevertheless, Albert displayed his most dazzling and effective costume whenever he visited the theatres. It was wasted splendor, — for it must be confessed that one of the

most worthy representatives of Parisian fashion had overrun Italy for four months without meeting with a single adventure.

Sometimes Albert would affect to make a joke of his want of success, but internally he was deeply mortified that he, Albert de Morcerf, one of the young men most sought after, should still have only his labor for his pains. And the thing was the more annoying because with the characteristic modesty of a Frenchman, Albert had quitted Paris with the full conviction that he had only to show himself in Italy to carry all before him, and that upon his return he should astonish the Parisian world with the recital of his numerous love affairs. Alas! none of those interesting adventures fell in his way. The lovely countesses — Genoese, Florentine, and Neapolitan — were all faithful, if not to their husbands, at least to their lovers; and Albert had gained the painful conviction that the women of Italy have at least this advantage over those of France, that they are faithful to their infidelity. I would not venture to deny that in Italy, as everywhere else, there are exceptions. Albert, besides being an elegant, well-looking young man, was also possessed of considerable talent and ability; moreover, he was a viscount, — a recently created one, certainly, but in the present day it is of no consequence whether one dates from 1399 or from 1815. But to crown all these advantages, Albert de Morcerf commanded an income of fifty thousand livres, a more than sufficient sum to render him a personage of considerable importance in Paris. It was therefore no small mortification to him not to have been seriously regarded by any one in any of the cities which he had visited. He hoped, however, to recover himself at Rome, — the Carnival being, in all the countries of the earth which celebrate that excellent institution, a period of liberty in which even

the wisest and gravest throw off the usual rigidity of their lives, and suffer themselves to be drawn into acts of folly.

The Carnival was to commence on the morrow; therefore Albert had not an instant to lose in setting forth the programme of his hopes, expectations, and claims to notice. With this design he had engaged a box in the most conspicuous part of the theatre, and exerted himself to set off his personal attractions by the aid of an elaborate toilet. The box taken by Albert was in the first circle, which with us is the gallery. The first three tiers of boxes are equally aristocratic, and are called for that reason "the boxes of the nobility." The box engaged, which would contain a dozen persons easily, had cost the two friends a little less than a box for four would cost at the Ambigu. Albert had still another hope. If he could engage the affection of some fair Roman, that would lead naturally to a seat in a carriage, or a place in a princely balcony from which he might behold the gayeties of the Carnival. These united considerations made Albert more lively and anxious to please than he had hitherto been. Totally disregarding the business of the stage, he leaned from his box and began attentively scrutinizing the beauty of each pretty woman, aided by a powerful *lorgnette*. But alas! this attempt to attract similar notice wholly failed, — not even curiosity had been excited; and it was but too apparent that the lovely creatures into whose good graces he was desirous of stealing were all so much engrossed with themselves, their lovers, or their own thoughts, that they had not so much as remarked him or the pointing of his glass.

The truth was that the anticipated pleasures of the Carnival, with the "Holy Week" that was to succeed it, so filled every fair breast as to prevent the least attention

being bestowed even on the business of the stage; the actors made their entries and exits unobserved or unthought of. At certain conventional moments the spectators would suddenly cease their conversation, or rouse themselves from their musings to listen to some brilliant effort of Moriani's, a well-executed recitative by Coselli, or to join in loud applause at the wonderful powers of La Spech; but that momentary excitement over, they quickly relapsed into their former state of preoccupation or interesting conversation. Towards the close of the first act the door of a box which had been hitherto vacant was opened; a lady entered to whom Franz had been introduced in Paris, where indeed he had imagined she still was. The quick eye of Albert caught the involuntary start with which his friend beheld the new arrival, and turning to him, he said hastily, "Do you know that woman?"

"Yes; what do you think of her?"

"She is supremely beautiful; what a complexion! And such magnificent hair! Is she French?"

"No; a Venetian."

"And her name is —"

"Comtesse G——."

"Ah! I know her by name," exclaimed Albert; "she is said to possess as much wit and cleverness as beauty! Ah! when I think that I might have been presented to her at the last ball of Madame de Villefort, where she was present, and neglected the opportunity, — what a ninny I was!"

"Shall I assist you in repairing your negligence?" asked Franz.

"My dear fellow, are you really on such good terms with her as to venture to take me to her box?"

"Why, I have had the honor of speaking to her

three or four times in my life; but you know that even such an acquaintance as that might warrant my doing what you ask."

At this instant the countess perceived Franz and graciously waved her hand to him, to which he replied by a respectful inclination of the head.

"Upon my word," said Albert, "you seem to be on excellent terms with the beautiful countess!"

"You are mistaken in thinking so," returned Franz, calmly; "but you fall into the same error which leads so many of our countrymen to commit the most egregious blunders, — I mean that of judging the habits and customs of Italy and Spain by our Parisian notions. Believe me, nothing is more fallacious than to form an estimate of the degree of intimacy existing among persons by the familiar manner of their intercourse; there is a similarity of feeling at this instant between ourselves and the countess, — nothing more."

"Is there, indeed, my good fellow? Pray tell me, is it sympathy of heart?"

"No; of taste!" continued Franz, gravely.

"And what is the cause of it?"

"A visit to the Colosseum, like that which we made together."

"By moonlight?"

"Yes."

"Alone?"

"Very nearly so."

"And you talked of —"

"The dead."

"Ah!" cried Albert, "that must have been exhilarating. Well, I promise you that if I have the good fortune to attend the beautiful countess on such a promenade, I shall talk to her of the living."

"And you will make a mistake."

"In the mean time you will present me to her, as you have promised?"

"As soon as the curtain falls."

"The first act is devilishly long."

"Hear the end; it is very fine, and Coselli sings admirably."

"Yes; but what a figure!"

"La Spech, then; it is impossible to be more dramatic."

"But you must understand that when one has heard Sontag and Malibran —"

"At least you must admire Moriani's style and execution."

"I never fancied men of his dark, ponderous appearance singing with a voice like a woman's."

"My good friend," said Franz, turning to him, while Albert continued to point his glass at every box in the theatre, "you seem determined not to approve; you are really too difficult to please."

The curtain at length fell on the performances, to the infinite satisfaction of the Vicomte de Morcerf, who seized his hat, rapidly passed his fingers through his hair, arranged his cravat and wristbands, and signified to Franz that he was waiting for him to lead the way. Franz, who had mutely interrogated the countess and received from her a gracious smile in token that he would be welcome, did not delay the gratification of Albert's eager impatience, but began at once the tour of the house closely followed by Albert, who availed himself of the few minutes required to reach the opposite side of the theatre to adjust his collar and to arrange the lappets of his coat; this important task was just completed as they arrived at the countess's box. The young man who was seated

beside the countess in the front of the *loge* instantly rose, in obedience to the Italian custom, and surrendered his place to the strangers, who, in turn, would be expected to retire upon the arrival of other visitors.

Franz presented Albert as one of the most distinguished young men of the day, both as regarded his position in society and extraordinary talents; nor did he say more than the truth, for in Paris and the circle in which the viscount moved, he was looked upon and cited as a model of perfection. Franz added that his companion, deeply grieved because he had not been presented to the countess during her sojourn in Paris, had requested him (Franz) to remedy that misfortune by conducting him to her box, and concluded by asking pardon for his presumption in doing so. The countess replied by a charming bow to Albert, and extended her hand with cordial kindness to Franz. Albert, being invited by her, took the vacant place by her side, and Franz sat in the second row behind her. Albert was soon deeply engrossed in discoursing upon Paris and Paris matters, speaking to the countess of the various persons they both knew there. Franz perceived how completely he was in his element, and unwilling to interfere with the pleasure he so evidently felt, took up Albert's *lorgnette*, and began in his turn to survey the audience. Sitting alone, in the front of a box immediately opposite, but situated in the third tier, was a woman of exquisite beauty, dressed in a Greek costume, which it was evident from the ease and grace with which she wore it was her national attire. Behind her, but in deep shadow, was the outline of a male figure; but the features of this latter personage it was not possible to distinguish. Franz could not forbear breaking in upon the apparently interesting conversation passing between the countess and Albert, to inquire of the former if she knew who was the

fair Albanian opposite, since beauty such as hers was well worthy of being remarked by either sex.

"All I can tell you about her," replied the countess, "is that she has been at Rome since the beginning of the season, — for I saw her where she now sits the very first night of the theatre's opening; and since then she has never missed a performance. Sometimes she is accompanied by the individual who is with her, and at others merely attended by a black servant."

"And what do you think of her personal appearance?"

"Oh, I consider her perfectly lovely, — she is just my idea of what Medora must have been."

Franz and the countess exchanged a smile; and then the latter resumed her conversation with Albert, while Franz returned to his previous survey of the house and company. The curtain rose on the ballet, which was one of those excellent specimens of the Italian school, arranged and put on the stage by Henri, who has established for himself a great reputation throughout Italy for his taste and skill in the chorographic art, — one of those masterly productions of grace, method, and elegance in which the whole *corps de ballet*, from the principal dancers to the humblest supernumerary, are all engaged on the stage at the same time; and a hundred and fifty persons may be seen exhibiting the same attitude, or elevating the same arm or leg with a simultaneous movement. The ballet was called "Poliska." However much the ballet might have claimed his attention, Franz was too deeply occupied with the beautiful Greek to take any note of it, while she seemed to experience an almost childlike delight in watching it; her eager, animated looks contrasted strongly with the utter indifference of her companion, who during the whole time the piece lasted never even moved, spite of the furious crashing din produced by the trumpets, cymbals, and Chinese bells, made

to produce their loudest sound from the orchestra. The apathetic companion of the fair Greek took no heed of the deafening sounds that prevailed, but was apparently enjoying soft repose and bright celestial dreams. The ballet at length came to a close; and the curtain fell amid the frenzied plaudits of an enthusiastic audience.

Owing to the very judicious plan of dividing the two acts of the opera with a ballet, the pauses between the performances are very short in Italy, — the singers in the opera having time to rest themselves and change their costume when necessary, while the dancers are executing their pirouettes and exhibiting their graceful steps. The overture to the second act began; and at the first sound of the leader's bow across his violin, Franz observed the sleeper slowly arise and approach the Greek girl, who turned round to say a few words to him, and then leaning forward again on the railing, became as absorbed as before in what was going on. The countenance of the person who had addressed her remained so completely in the shade that Franz could not distinguish his features. The curtain was raised, and the attention of Franz was attracted by the actors; his eyes wandered for a moment from the box containing the beautiful Greek to watch the scene on the stage.

Most of my readers are aware that the second act of "Parisina" opens with the celebrated and effective duet in which Parisina, while sleeping, betrays to Azzo the secret of her love for Ugo. The injured husband goes through all the workings of jealousy until conviction seizes on his mind; and then in a frenzy of rage and indignation, he awakens his guilty wife to tell her he knows her guilt, and to threaten her with his vengeance. This duet is one of the most beautiful, expressive, and terrible that have emanated from the fruitful pen of Doni-

zetti. Franz now listened to it for the third time; and though he was not especially susceptible to the power of music, it produced upon him a profound effect. He rose with the audience and was about to join in the loud, enthusiastic applause that followed, but suddenly his purpose was arrested, his hands fell by his sides, and the half-uttered "bravos" expired on his lips. The occupant of the box in which the Greek girl sat appeared to share the universal admiration that prevailed, for he left his seat to stand up in the front; so that his countenance being fully revealed, Franz had no difficulty in recognizing him as the mysterious inhabitant of Monte Cristo, and the man whose voice and figure he had thought he recognized the preceding evening in the ruins of the Colosseum. All doubt of his identity was now at an end; the mysterious traveller evidently resided at Rome. The surprise and agitation occasioned by this full confirmation of Franz's former suspicion had no doubt imparted a corresponding expression to his features, — for the countess, after gazing with a puzzled look on his speaking countenance, burst into a fit of laughter, and begged to know what had happened.

"Madame the Countess," returned Franz, "I asked you a short time since if you knew any particulars respecting the Albanian lady opposite; I ask now if you know her husband?"

"Nay," answered the countess, "I know no more of him than of her."

"Perhaps you never before remarked him?"

"What a question, — so truly French! Do you not know that we Italians have eyes only for the man we love?"

"True," replied Franz.

"All I can say," continued the countess, taking up the

lorgnette, and directing it to the box in question, "is that the gentleman seems to me as though he had just been dug up; he looks more like a corpse permitted by some friendly grave-digger to quit his tomb for a while and revisit this earth of ours than anything human. How ghastly pale he is!"

"Oh, he is always as colorless as you now see him," said Franz.

"Then you know him?" asked the countess. "Then I will inquire of you who he is."

"I fancy I have seen him before; and I even think he recognizes me."

"And I can well understand," said the countess, shrugging up her beautiful shoulders, as though an involuntary shudder passed through her veins, "that those who have once seen that man will never be likely to forget him."

The sensation experienced by Franz was evidently not peculiar to himself; another, and wholly uninterested person, felt the same unaccountable awe and misgiving. "Well," he inquired after the countess had a second time directed her *lorgnette* at the *loge* of their mysterious *vis-à-vis*, "what do you think of that man?"

"Why, that he is no other than Lord Ruthven himself in a living form."

This fresh allusion to Byron interested Franz. If any man could lead him to believe in the existence of vampires, it was the man before him.

"I must find out who and what he is," said Franz, rising from his seat.

"No, no!" cried the countess; "you must not leave me! I depend upon you to escort me home. Oh, indeed, I cannot permit you to go!"

"Is it possible," whispered Franz, "that you entertain any fear?"

"I'll tell you," answered the countess. "Byron swore to me that he believed in the existence of vampires, and even assured me that he had seen them. He described to me their appearance; it is precisely like his, — the coal black hair, large bright glittering eyes in which a wild, unearthly fire seems burning, that ghastly paleness. Then observe, too, that the very woman he has with him is altogether unlike all others of her sex. She is a foreigner — a Greek — a heretic — probably a magician like himself. I entreat of you not to go near him, — at least to-night. And if to-morrow your curiosity still continues as great, pursue your researches if you will; but now I mean to keep you."

Franz protested that he could not defer his pursuit till the following day for many reasons.

"Listen to me," said the countess; "I am going home. I have a party at my house to-night, and therefore cannot possibly remain till the conclusion of the opera. Will you be so discourteous as to refuse me your company?"

There was nothing left for Franz to do but to take up his hat, open the door of the *loge*, and offer the countess his arm. It was quite evident from the countess's manner that her uneasiness was not feigned; and Franz himself could not resist a species of superstitious dread, — the stronger in him, as it arose from a variety of corroborating recollections, while the terror of the countess sprang from an instinctive feeling. Franz could even feel her arm tremble as he assisted her into the carriage. He conducted her to her home. No company was there; and she was not expected. He reproached her about it.

"In very truth," she said, "I am not well, and I need to be alone; the sight of that man has completely upset me."

Franz began to laugh.

"Do not laugh," she said; "you really do not feel like laughing. Now make me a promise."

"What is it?"

"Promise me."

"I will do anything you desire except relinquish my determination of finding out who this man is. I have more reasons than you can imagine for desiring to know who he is, whence he came, and whither he is going."

"Where he comes from I don't know; but I can tell you where he is going, — he is going to hell, without the least doubt."

"Let us return to the promise you wished me to make," said Franz.

"Well, then, you must give me your word to return immediately to your hotel, and make no attempt to follow this man to-night. There are certain affinities between the persons we quit and those we meet afterwards. For Heaven's sake, do not serve as a conductor between that man and me! Pursue him to-morrow as eagerly as you please; but never bring him near me if you would not see me die of terror. And now good-night; retire to your apartment and try to sleep away all recollections of this evening. For my own part, I am quite sure I shall not be able to close my eyes." So saying, the countess quitted Franz, leaving him unable to decide whether she was merely amusing herself at his expense or was disturbed by actual apprehensions.

Upon his return to the hotel, Franz found Albert in his dressing-gown and slippers, listlessly extended on a sofa, smoking a cigar. "My dear fellow!" cried he, springing up, "is it really you? Why, I did not expect to see you before to-morrow."

"My dear Albert!" replied Franz, "I am glad of this opportunity to tell you, once and forever, that you enter-

tain a most erroneous notion concerning Italian women. I should have thought the continual failures you have met with in all your own love affairs might have taught you better by this time."

"Upon my soul! these women would puzzle the very Devil to read them aright. Why, here, — they give you their hand, they press yours in return, they keep up a whispering conversation, permit you to accompany them home! Why, if a Parisian were to do one quarter as much she would lose her reputation!"

"And the very reason why the women of this fine country put so little restraint on their words and actions is that they live so much in public, and have really nothing to conceal. Besides, you must have perceived that the countess was really alarmed."

"At what, — at the sight of that respectable gentleman sitting opposite to us with the lovely Greek? Now, for my part, I met them in the lobby after the conclusion of the piece; and hang me, if I can guess where you got your notions of the other world! He is a fine-looking fellow, well dressed, with the air of one who clothes himself in France, with Blin or with Humann, — a trifle pale, indeed, but you know that paleness is a mark of distinction."

Franz smiled, — for he well remembered that Albert particularly prided himself on the entire absence of color in his own complexion. "Well, that tends to confirm my own ideas," said he, "that the countess's suspicions were destitute alike of sense and reason. Did he speak in your hearing; and did you catch any of his words?"

"I did; but they were uttered in the Romaic dialect. I knew that from the mixture of broken Greek words. I must tell you, my boy, that when I was at college I was rather strong in Greek."

"He spoke the Romaic language, did he?"

"I think so."

"That settles it," murmured Franz. "'T is he, past all doubt."

"What do you say?"

"Nothing, nothing! But tell me, what were you doing here?"

"Oh, I was arranging a little surprise."

"Indeed! Of what nature?"

"Why, you know it is quite impossible to procure a carriage."

"I should think so, when we have in vain made every possible endeavor."

"Well, I have had a marvellous idea."

Franz looked at Albert as though he had not much confidence in the suggestions of his imagination.

"My dear fellow," said Albert, "you honor me with a look which well deserves that I should demand satisfaction of you."

"And I promise to give you the satisfaction of a gentleman if your scheme turns out as ingenious as you say it is."

"Well, then, listen."

"I listen."

"You agree, do you not, that obtaining a carriage is out of the question?"

"I do."

"Neither can we procure horses?"

"True."

"But we might procure a cart?"

"Perhaps."

"And a pair of oxen?"

"Probably."

"Then you see, my good fellow, with a cart and a

couple of oxen our business can be managed. The cart must be tastefully ornamented; and if you and I dress ourselves as Neapolitan reapers, we may get up a striking tableau, after the manner of that splendid picture by Léopold Robert. It would add greatly to the effect if the countess would join us in the costume of a peasant from Puzzoli or Sorrento. Our group would then be quite complete, more especially as the countess is quite beautiful enough to be taken for the original of 'The Mother of the Child.'"

"Well," said Franz, "this time, M. Albert, I am bound to give you credit for having hit upon a capital idea."

"And quite a national one, too," replied Albert, with gratified pride. "A mere mask borrowed from our own festivities. Ha, ha! Messieurs the Romans; you thought to make us unhappy strangers trot at the heels of your processions, like so many lazzaroni, because no carriages or horses are to be had in your beggarly city. Very well; we have invented them."

"And have you communicated your triumphant idea to any person?"

"Only to our host. Upon my return home I sent for him and explained to him my wishes. He assured me that nothing would be easier. I wanted him to have the horns of the oxen gilded, but he told me there would not be time, as it would require three days to effect that; so you see we must do without that little superfluity."

"And where is he now?"

"Who?"

"Our host."

"Gone out in search of our equipage; by to-morrow it might be too late."

"Then he will be able to give us an answer to-night?"

"Oh, I expect him every minute."

At this instant the door opened, and the head of Maître Pastrini appeared. "*Permesso?*" inquired he.

"Certainly, certainly!" cried Franz.

"Now then," asked Albert, eagerly, "have you found the desired cart and oxen?"

"Better than that!" replied the Maître Pastrini, with the air of a man perfectly well satisfied with himself.

"Take care, my worthy host," said Albert; "*better* is a sure enemy to *well*."

"Let your Excellencies only leave the matter to me," returned Maître Pastrini, in a tone indicative of unbounded self-confidence.

"But what have you done?" asked Franz.

"Your Excellencies are aware," responded the landlord, swelling with importance, "that the Count of Monte Cristo is living on the same floor with yourselves!"

"I should think we did know it," exclaimed Albert, "since it is owing to that circumstance that we are packed into these small rooms like two poor students in the back streets of Paris."

"Well, then, the Count of Monte Cristo, hearing of the dilemma in which you are placed, has sent to offer you seats in his carriage and two places at his windows in the Palace Rospoli."

Albert and Franz looked at each other. "But do you think," asked Albert, "that we ought to accept such offers from a stranger?"

"What sort of person is this Count of Monte Cristo?" asked Franz of his host.

"A very great nobleman, but whether Maltese or Sicilian I cannot exactly say; but this I know, that he is noble as a Borghese and rich as a gold mine."

"It seems to me," said Franz, speaking in an undertone

to Albert, "that if this man merited the high panegyric of our landlord, he would have conveyed his invitation through another channel, and not permitted it to be brought to us in this unceremonious way. He would have written, or — "

At this instant some one knocked at the door. "Come in!" said Franz. A servant, wearing a livery of peculiar elegance, appeared at the threshold; and placing two cards in the landlord's hands, who forthwith presented them to the two young men, he said, "From M. le Comte de Monte Cristo to M. le Vicomte Albert de Morcerf and M. Franz Épinay. M. le Comte de Monte Cristo," continued the servant, "begs these gentlemen's permission to wait upon them as their neighbor to-morrow morning, and he desires to know at what time they will please to receive him."

"Faith, Franz," whispered Albert, "there is not much to find fault with here."

"Tell the count," replied Franz, "that we will do ourselves the pleasure of calling on him." The servant bowed and retired.

"That is what I call an elegant mode of attack," said Albert. "You were quite correct in what you stated, Maître Pastrini. The Count of Monte Cristo is unquestionably a man of good breeding."

"Then you accept his offer?" said the host.

"Of course we do," replied Albert. "Still, I must own I am sorry to be obliged to give up the cart and the group of reapers; it would have produced such an effect! And were it not for the windows at the Palace Rospoli, by way of recompense for the loss of our beautiful scheme, I don't know but what I should have held on by my original plan. What say you, Franz?"

"Oh, I agree with you; the windows in the Palace Rospoli alone decided me."

The mention of two places in the Palace Rospoli had recalled to Franz's mind the conversation he had overheard the preceding evening in the ruins of the Colosseum between the mysterious unknown and the Transteverian, in which the stranger in the cloak had engaged himself to obtain the freedom of a condemned criminal. Now, if the man with the cloak was, as everything led Franz to believe, the same as the person he had just seen in the Teatro Argentino, he would clearly recognize him; and then nothing would prevent his satisfying his curiosity concerning him. Franz passed the night in dreaming of those two apparitions and longing for the morrow. The next day must clear up every doubt; and unless his host of Monte Cristo possessed the ring of Gyges, and by its power were able to render himself invisible, it was very certain he could not escape this time. Eight o'clock found Franz up and dressed, while Albert, who had not the same motives for early rising, was still profoundly asleep. The first act of Franz was to summon his landlord, who presented himself with his accustomed obsequiousness.

"Pray, Maître Pastrini," asked Franz, "is not some execution appointed to take place to-day?"

"Yes, your Excellency; but if your reason for inquiry is that you may procure a window, you are much too late."

"Oh, no!" answered Franz, "I had no such intention; and even if I had felt a wish to witness the spectacle, I might have done so from Monte Pincio, could I not?"

"Oh! I thought your Excellency would not wish to mingle with the rabble, to whom that hill is a sort of natural amphitheatre."

"Very possibly I may not go," answered Franz; "but give me some particulars."

"What particulars would your Excellency like to hear?"

"Why, the number of persons condemned to suffer, their names, and description of the death they are to die."

"That happens well, your Excellency! Only a few minutes ago they brought me the *tavolettas*."

"What are they?"

"Wooden tablets hung up at the corners of streets the evening before an execution, on which is pasted a paper containing the names of the condemned persons, their crimes, and mode of punishment. The purpose of this notification is to summon the faithful to pray that God will grant to the culprits a sincere repentance."

"And these tablets are brought to you that you may add your prayers to those of the faithful, are they?" asked Franz, somewhat incredulously.

"Oh, dear, no, your Excellency; I have an agreement with the man who pastes up the papers, and he brings them to me as he would the play-bills; so that in case any person staying at my hotel should like to witness an execution, he may obtain every requisite information in season."

"Upon my word, that is most delicate attention on your part, Maître Pastrini," cried Franz.

"Why, your Excellency," returned the landlord, smiling, "I think I may take upon myself to say that I neglect nothing to deserve the support and patronage of the noble visitors to this poor hotel."

"I see that plainly enough, my most excellent host, and you may rely upon my repeating so striking a proof of your attention to your guests wherever I go. Meanwhile, oblige me by a sight of one of these *tavolettas*."

"Nothing can be easier than to comply with your Excellency's wish," said the landlord, opening the door of the chamber; "I have caused one to be placed on the landing, close by your apartments." Then, taking the

tablet from the wall, he handed it to Franz, who read as follows:—

"The public is informed that on Wednesday, February 23, being the first day of the Carnival, two executions will take place in the Place del Popolo, by order of the Tribunal de la Rota, of two individuals, named Andrea Rondolo, and Peppino, otherwise called Rocca Priori; the former found guilty of the murder of a venerable and exemplary priest, named Don César Torlini, canon of the church of St. Jean de Latran; and the latter convicted of being an accomplice of the atrocious and sanguinary bandit, Luigi Vampa, and his band. The first-named malefactor will be *mazzolato*, the second culprit *decapitato*. The prayers of all charitable souls are entreated for these unfortunate men, that it may please God to awaken them to a sense of their guilt, and to grant them a hearty and sincere repentance for their crimes."

This was precisely what Franz had heard the evening before in the ruins of the Colosseum. No part of the programme differed. The names of the condemned persons, their crimes, and mode of punishment, all agreed with his previous information. In all probability, therefore, the Transteverian was no other than the bandit Luigi Vampa himself, and the man shrouded in the mantle "Sinbad the Sailor," who no doubt was still pursuing his philanthropic undertakings in Rome as he had already done at Porto Vecchio and Tunis. Time was getting on, however; it was nine o'clock, and Franz was going to awaken Albert, when to his great astonishment he saw him come out of his chamber fully dressed. The anticipated delights of the Carnival had so run in Albert's head as to make him leave his pillow earlier than his friend had expected.

"Now, my excellent Maître Pastrini," said Franz, addressing his landlord, "since we are both ready, do

you think we may proceed at once to visit the Count of Monte Cristo?"

"Most assuredly," replied he. "The Count of Monte Cristo is always an early riser; and I can answer for his having been up these two hours."

"Then you really think that we shall commit no impropriety if we pay our respects to him immediately?"

"Not the least."

"In that case, Albert, if you are ready —"

"Entirely ready," said Albert.

"Let us go and thank our neighbor for his courtesy."

"Come on."

The landlord preceded the friends across the landing, which was all that separated them from the apartments of the count, rang at the bell, and upon the door being opened by a servant, said, "*I Signori Francesi.*"

The domestic bowed respectfully and invited them to enter. They passed through two rooms furnished with a style and luxury they had not expected to find under the roof of Maître Pastrini, and were shown into an elegantly-fitted-up salon. The richest Turkey carpets covered the floor, and the softest and most inviting couches, *bergères*, and sofas offered their high-piled and yielding cushions to such as desired repose or refreshment. Splendid paintings by the first masters were ranged against the walls, intermingled with magnificent trophies of war, while heavy curtains of costly tapestry were suspended before the different doors of the room. "If your Excellencies will please to be seated," said the man, "I will let Monsieur the Count know that you are here."

And with these words he disappeared behind one of the tapestried *portières*. As the door opened the sound of a *guzla* reached the ears of the young men, but was almost immediately lost, for the rapid closing of the door merely

allowed one rich swell of harmony to enter the salon. Franz and Albert looked inquiringly at each other, then at the gorgeous furniture of the apartment. All seemed even more splendid on a second view than it had at first.

"Well," said Franz to his friend, "what do you think of all this?"

"Why, upon my soul, my dear fellow, it strikes me our neighbor must either be some successful stock-jobber who has speculated in the fall of the Spanish funds, or some prince travelling *incognito*."

"Hush!" replied Franz, "that is what we shall soon discover, — for here he comes."

As Franz spoke, he heard the sound of a door turning on its hinges; and almost immediately afterwards the tapestry was drawn aside, and the owner of all these riches stood before the two young men. Albert instantly rose to meet him; but Franz remained spell-bound on his chair. He who entered was the mysterious visitant to the Colosseum, the occupant of the box at the theatre, and the mysterious host of Monte Cristo.

CHAPTER XXXV.

LA MAZZOLATA.

"GENTLEMEN," said the Count of Monte Cristo as he entered, "I pray you to excuse me for suffering my visit to be anticipated; but I feared to disturb you by presenting myself earlier at your apartments. Besides, you sent me word you would come to me; and I have held myself at your disposal."

"Franz and I have to thank you a thousand times, Monsieur the Count," returned Albert. "You extricated us from a great dilemma; and we were on the point of inventing some very fantastic vehicle when your friendly invitation reached us."

"Indeed!" returned the count, motioning the two young men to sit down. "It was the fault of that blockhead Pastrini that I did not sooner assist you in your distress. He did not mention your embarrassment to me, who, alone and isolated as I am, seek every opportunity of making the acquaintance of my neighbors. As soon as I learned I could in any way assist you, I eagerly seized the opportunity of offering my services."

The two young men bowed. Franz had as yet found nothing to say. He had formed no plan of action; and as nothing in the count's manner manifested the wish that he should recognize him, he did not know whether to make any allusion to the past, or to wait until he had more proof. Besides, although sure it was he who had

been in the box the previous evening, he could not be equally positive that he was the man he had seen at the Colosseum. He resolved, therefore, to let things take their course without making any direct overture to the count. Besides, he had this advantage over him,—he was master of his secret, while he had no hold on Franz, who had nothing to conceal. However, he resolved to lead the conversation to a subject which might possibly clear up his doubts.

"Monsieur the Count," said he, "you have offered us places in your carriage, and at your windows of the Rospoli Palace. Can you tell us where we can obtain a sight of the Place del Popolo?"

"Ah!" said the count, negligently, looking attentively at Morcerf, "is there not something like an execution upon the Place del Popolo?"

"Yes," returned Franz, finding that the count was coming to the point he wished.

"Stay, I think I told my steward yesterday to attend to this; perhaps I can render you this slight service also." He extended his hand, and rang the bell thrice. "Did you ever occupy yourself," said he to Franz, "with the employment of time and the means of simplifying the summoning your servants? I have: when I ring once, it is for my valet; twice, for my *maître d'hôtel;* thrice, for my steward. Thus I do not waste a minute or a word. Here he is!"

A man from forty-five to fifty years old entered, who exactly resembled the smuggler who had introduced Franz into the cavern; but he did not appear to recognize him. It was evident he had his orders.

"M. Bertuccio," said the count, "have you procured me a window looking on the Place del Popolo, as I ordered you yesterday?"

"Yes, Excellency," returned the steward; "but it was very late."

"Did I not tell you I wished for one?" replied the count, frowning.

"And your Excellency has one, which had been let to Prince Lobanieff; but I was obliged to pay a hundred—"

"That will do,—that will do, M. Bertuccio; spare these gentlemen all such domestic arrangements. You have the window; that is sufficient. Give orders to the coachman; and be in readiness on the stairs to conduct us to it." The steward bowed, and was about to quit the room. "Ah!" continued the count, "be good enough to ask Pastrini if he has received the *tavoletta*, and if he can send us an account of the execution."

"There is no need to do that," said Franz, taking out his tablets; "for I saw the account, and copied it down."

"Very well, you can retire, M. Bertuccio; let us know when breakfast is ready. These gentlemen," added he, turning to the two friends, "will, I trust, do me the honor to breakfast with me?"

"But, Monsieur the Count," said Albert, "we shall abuse your kindness."

"Not at all; on the contrary, you will give me great pleasure. You will, one or the other of you, perhaps both, return it to me at Paris. M. Bertuccio, lay covers for three." He took Franz's tablets out of his hand.

"'The public is informed,'" he read in the same tone with which he would have read a newspaper, "'that on Wednesday, February 23, being the first day of the Carnival, two executions will take place in the Place del Popolo, by order of the Tribunal de la Rota, of two individuals, named Andrea Rondola, and Peppino, otherwise called Rocca Priori; the former found guilty of the murder of a venerable and exemplary priest, named Don César Torlini, canon of the church of St. Jean

de Latran; and the latter convicted of being an accomplice of the atrocious and sanguinary bandit, Luigi Vampa, and his band.' Hum! 'The first-named malefactor will be *mazzolato*, the second culprit *decapitato*.'

"Yes," continued the count, "it was at first arranged in this way; but I think since yesterday some change has taken place in the order of the ceremony."

"Really!" said Franz.

"Yes; I passed the evening at the Cardinal Rospigliosi's, and there mention was made of something like a pardon for one of the two men."

"For Andrea Rondolo?" asked Franz.

"No," replied the count, carelessly; "for the other [he glanced at the tablets as if to recall the name], for Peppino, called Rocca Priori. You are thus deprived of seeing a man guillotined; but the *mazzolato* still remains, which is a very curious punishment when seen for the first time, and even the second, while the other, as you must know, is very simple. The *mandaïa* never fails, never trembles, never strikes thirty times ineffectually, like the soldier who beheaded the Comte de Chalais, and to whose tender mercy Richelieu had doubtless recommended the sufferer. Ah!" added the count, in a contemptuous tone, "do not tell me of European punishments; they are in the infancy, or rather the old age, of cruelty."

"Really, Monsieur the Count," replied Franz, "one would think that you had studied the different tortures of all the nations of the world."

"There are, at least, few that I have not seen," said the count, coldly.

"And you took pleasure in beholding these dreadful spectacles?"

"My first sentiment was horror; the second indifference; the third curiosity."

"Curiosity! that is a terrible word."

"Why so? In life, our greatest preoccupation is death. Is it not, then, curious to study the different ways by which the soul and body can part; and how, according to their different characters, temperaments, and even the different customs of their countries, individuals bear the transition from life to death, from existence to annihilation? As for myself, I can assure you of one thing, — the more men you see die, the easier it becomes to die; and in my opinion, death may be a torture, but it is not an expiation."

"I do not quite understand you," replied Franz; "pray explain your meaning, for you excite my curiosity to the highest pitch."

"Listen," said the count, and deep hatred mounted to his face as the blood would to the face of any other. "If a man had by unheard-of and excruciating tortures destroyed your father, your mother, your mistress, — in a word, one of those beings who when they are torn from you leave a desolation, a wound that never closes, in your breast, — do you consider sufficient the reparation that society gives you by causing the knife of the guillotine to pass between the base of the occiput and the trapezal muscles of the murderer, and by inflicting a few seconds' physical pain upon him who has caused you years of moral sufferings?"

"Yes, I know," said Franz, "that human justice is insufficient to console us. She can give blood in return for blood, — that is all; but you must demand from her only what it is in her power to grant."

"I will put another case to you," continued the count: "that where society, attacked by the death of a person, avenges death by death. But are there not a thousand tortures by which a man may be made to suffer without

society taking the least cognizance of them, or offering him even the insufficient means of vengeance of which we have just spoken? Are there not crimes for which the impalement of the Turks, the augers of the Persians, the stake and the brand of the Iroquois Indians, would be inadequate punishment, and which nevertheless society, indifferent, leaves unpunished? Answer me, do not these crimes exist?"

"Yes," answered Franz; "and it is to punish them that duelling is tolerated."

"Ah, duelling!" cried the count, — "a pleasant manner, upon my soul, of arriving at your end when that end is vengeance! A man has carried off your mistress; a man has seduced your wife; a man has dishonored your daughter, — he has rendered the whole life of one who had the right to expect from Heaven that portion of happiness God has promised to every one of his creatures an existtence of misery and infamy; and you think you are avenged because you send a ball through the head, or pass a sword through the breast of that man who has planted madness in your brain and despair in your heart, — without considering that it is often he who comes off victorious from the strife, cleared in the eyes of the world, and in a manner absolved by God! No, no," continued the count; "had I to avenge myself, it is not thus I would take revenge."

"Then you disapprove of duelling; you would not fight a duel?" asked Albert, in his turn, astonished at this strange theory.

"Oh, yes!" replied the count; "understand me, I would fight a duel for a trifle, for an insult, for a blow; and the more readily because, thanks to my skill in all bodily exercises and the indifference to danger I have gradually acquired, I should be almost certain to kill my man. Oh,

I would fight for such a cause; but in return for a slow, profound, eternal torture, I would give back the same, were it possible: an eye for an eye, a tooth for a tooth, as the Orientalists say, — our masters in everything; those favored creatures who have formed for themselves a life of dreams and a paradise of realities."

"But," said Franz to the count, "with this theory, which renders you at once judge and executioner of your own cause, it would be difficult to adopt a course in which you would always avoid falling under the power of the law. Hatred is blind; rage carries you away; and he who pours out vengeance runs the risk of tasting a bitter draught."

"Yes, if he be poor and inexperienced; not if he be rich and skilful. Besides, the worst that could happen to him would be the punishment of which we have already spoken, and which the philanthropic French Revolution has substituted for being torn to pieces by horses, or broken on the wheel. What matters this punishment, as long as he is avenged? On my word, I almost regret that in all probability this miserable Peppino will not be *decapitato*, as you might have had an opportunity then of seeing how short a time the punishment lasts, and whether it is worth even mentioning — but really this is a most singular conversation for the Carnival, gentlemen; how did it arise? Ah, I recollect! you asked for a place at my window. You shall have it; but let us first sit down to table, for here comes the servant to inform us that breakfast is ready." As he spoke, a servant opened one of the four doors of the salon, saying, "*Al suo commodo!*" The two young men rose and entered the breakfast-room.

During the meal, which was excellent, and admirably served, Franz looked repeatedly at Albert, in order to

remark the impression which he doubted not had been made on him by the words of their entertainer; but whether with his usual carelessness he had paid but little attention to him; whether the explanation of the Count of Monte Cristo with regard to duelling had satisfied him; or whether the events which Franz knew of had redoubled for him alone the effect of the count's theories, — he remarked that his companion was not at all preoccupied, but on the contrary ate like a man who for the last four or five months had been condemned to partake of Italian cookery, — that is, the worst in the world. As for the count, he just touched the dishes; it seemed as if he fulfilled the duties of an entertainer by sitting down with his guests, and awaited their departure to be served with some strange or more delicate food. This brought back to Franz, in spite of himself, the recollection of the terror with which the count had inspired the Comtesse G ——, and her firm conviction that the man in the opposite box was a vampire. At the end of the breakfast Franz took out his watch.

"Well," said the count, "what are you doing?"

"You must excuse us, Monsieur the Count," returned Franz; "but we have still much to do."

"What may that be?"

"We have no disguises; and it is absolutely necessary to procure them."

"Do not concern yourself about that; we have, I think, a private room in the Place del Popolo. I will have whatever costumes you choose brought to us, and you can dress there."

"After the execution?" cried Franz.

"Before or after, as you please."

"Opposite the scaffold?"

"The scaffold forms part of the fête."

"Monsieur the Count, I have reflected on the matter," said Franz. "I thank you for your courtesy, but I shall content myself with accepting a place in your carriage and at your window at the Rospoli Palace; and I leave you at liberty to dispose of my place at the Place del Popolo."

"But I warn you, you will lose a very curious sight," returned the count.

"You will relate it to me," replied Franz; "and the recital from your lips will make as great an impression on me as if I had witnessed it. I have more than once intended witnessing an execution, but I have never been able to make up my mind; and you, Albert?"

"I," replied the viscount, — "I saw Castaing executed; but I think I was rather intoxicated that day, for I had quitted college the same morning, and we had passed the previous night at a tavern."

"Besides, the fact that you have not done a thing in Paris is no reason for your not doing it abroad; when you travel, it is to see everything. Think what a figure you will make when you are asked, 'How do they execute at Rome?' and you reply, 'I do not know'! And they say that the culprit is an infamous scoundrel, who killed with a log of wood a worthy canon who had brought him up like his own son. The devil! when a churchman is killed, it should be with a different weapon than a log, especially when he has behaved like a father. If you went to Spain, would you not see the bull-fights? Well, suppose it is a bull-fight that we are going to see. Recollect the ancient Romans of the Circus, and the sports where they killed three hundred lions and a hundred men. Think of the eighty thousand applauding spectators, the sage matrons who took their daughters, and the charming Vestals who made with the thumb of their white hands the fatal sign that said, 'Come, no idling! kill me that man, already nearly dead.'"

"Shall you go, then, Albert?" asked Franz.

"*Ma foi!* yes. Like you, I hesitated, but the count's eloquence decides me!"

"Let us go, then," said Franz, "since you wish it; but on our way to the Place del Popolo, I wish to pass through the Rue du Cours. Is this possible, Monsieur the Count?"

"On foot, yes; in a carriage, no!"

"I will go on foot, then!"

"Is it important that you should pass through this street?"

"Yes, there is something I wish to see."

"Well, we will pass by the Rue du Cours. We will send the carriage to wait for us on the Place del Popolo, by the Strada del Babuino, for I shall be glad to pass, myself, through the Rue du Cours, to see if some orders I have given have been executed."

"Excellency," said a servant, opening the door, "a man in the dress of a penitent wishes to speak to you."

"Ah, yes!" returned the count; "I know who he is, gentlemen. Will you return to the salon? You will find on the centre-table some excellent Havana cigars. I will be with you directly."

The young men rose and returned into the salon, while the count, again apologizing, left by another door. Albert who was a great smoker, and who had considered it no small sacrifice to be deprived of the cigars of the Café de Paris, approached the table, and uttered a cry of joy at perceiving some veritable *puros*.

"Well," asked Franz, "what do you think of the Count of Monte Cristo?"

"What do I think?" said Albert, evidently surprised at such a question from his companion. "I think that he is a delightful fellow, who does the honors of his table admirably; who has travelled much, read much, is, like

Brutus, of the Stoic school; and moreover," added he, sending a volume of smoke up towards the ceiling, "that he has excellent cigars."

Such was Albert's opinion of the count; and as Franz well knew that Albert professed never to form an opinion except upon long reflection, he made no attempt to change it. "But," said he, "did you remark one very singular thing?"

"What?"

"How attentively he looked at you."

"At me?"

"Yes."

Albert reflected. "Ah!" replied he, sighing, "that is not very surprising. I have been more than a year absent from Paris, and my clothes are of a most antiquated cut; the count takes me for a provincial. The first opportunity you have, undeceive him, I beg, and tell him I am nothing of the kind."

Franz smiled; an instant after, the count entered. "I am now quite at your service, gentlemen," said he. "The carriage is going one way to the Place del Popolo, and we will go another; and if you please, by the Rue du Cours. Take some of these cigars, M. de Morcerf."

"With all my heart," returned Albert; "these Italian cigars are horrible. When you come to Paris, I will return all this."

"I will not refuse. I intend going there soon; and since you allow me, I will pay you a visit. Come; we have not any time to lose, it is half-past twelve, — let us set off!"

All three descended; the coachman received his master's orders, and drove down the Via del Babuino, while the three gentlemen walked towards the Place d'Espagne and the Via Frattina, which led directly between the Fiano

and Rospoli Palaces. All Franz's attention was directed towards the windows of the palace last named, for he had not forgotten the signal agreed upon between the man in the mantle and the Transteverian peasant. "Which are your windows?" asked he of the count, with as much indifference as he could assume.

"The last three," returned he, with a negligence evidently unaffected, — for he could not imagine with what intention the question was put. Franz glanced rapidly towards the three windows. The side windows were hung with yellow damask, and the centre one with white damask and a red cross. The man in the mantle had kept his promise to the Transteverian, and there could now be no doubt that he was the count. The three windows were still untenanted. Preparations were making on every side; chairs were placed, scaffolds were raised, and windows were hung with flags. The masks could not appear; the carriages could not move about until the striking of the clock; but the masks were visible behind the windows, the carriages behind all the gates.

Franz, Albert, and the count continued to descend the Rue du Cours. As they approached the Place del Popolo the crowd became more dense, and above the heads of the multitude two objects were visible, — the obelisk, surmounted by a cross, which marks the centre of the place; and before the obelisk at the point where the three streets, del Babuino, del Corso, and di Ripetta meet, the two uprights of the scaffold, between which glittered the curved knife of the *mandaïa*. At the corner of the street they met the count's steward, who was awaiting his master. The window, hired doubtless at an exorbitant price, which the count had wished to conceal from his guests, was on the second floor of the great palace, situated between the Rue del Babuino and the Monte Pincio. It belonged,

as we have said, to a small dressing-room, opening into a bedroom; and when the door of communication was shut, the inmates were quite alone. On the chairs were laid elegant costumes of *paillasse*, in blue and white satin.

"As you left the choice of your costumes to me," said the count to the two friends, "I have had these brought, as they will be the most worn this year; and they are most suitable, on account of the *confetti*, as they do not show the flour."

Franz heard the words of the count but imperfectly, and he perhaps did not fully appreciate this new attention, for he was wholly absorbed by the spectacle that the Place del Popolo presented, and by the terrible instrument which at that moment was its principal ornament. It was the first time Franz had ever seen a guillotine, — we say guillotine because the Roman *mandaïa* is formed on almost the same model as the French instrument; the knife, which is shaped like a crescent, that cuts with the convex side, falls from a less height, and that is all the difference. Two men, seated on the movable plank on which the culprit is laid, were eating their breakfast while waiting for the criminal. Their repast consisted apparently of bread and sausages. One of them lifted the plank, took thence a flask of wine, drank some and then passed it to his companion. These two men were the executioner's assistants. At this sight Franz felt the perspiration start forth upon his brow.

The prisoners, transported the previous evening from the Carceri Nuovo to the little church of Santa Maria del Popolo, had passed the night, each accompanied by two priests, in a chapel closed by a grating before which were two sentinels, relieved at intervals. A double line of carbineers, placed on each side of the door of the church, reached to the scaffold and formed a circle round it, leav-

ing a path about ten feet wide, and around the guillotine a space of nearly a hundred feet. All the rest of the place was paved with heads of men and women. Many women held their infants on their shoulders, and thus the children had the best view. The Monte Pincio seemed a vast amphitheatre filled with spectators. The balconies of the two churches at the corner of the Rue del Babuino and the Rue di Ripetta were crammed; the steps even seemed a parti-colored sea, that was impelled towards the portico; every niche in the wall held its living statue. What the count said was true, — the most curious spectacle in life is that of death.

And yet, instead of the silence which the solemnity of the spectacle would seem to demand, a great noise arose from that crowd, — a noise composed of laughter and joyous shouts; it was evident that this execution was in the eyes of the people only the commencement of the Carnival. Suddenly the tumult ceased as if by magic; the doors of the church opened. A brotherhood of penitents clothed from head to foot in robes of gray sackcloth, with holes for the eyes alone, and holding in their hands lighted tapers, appeared first; the chief marched at the head. Behind the penitents came a man of lofty stature. He was naked, with the exception of cloth drawers, at the left side of which hung a large knife in a sheath, and he bore on his right shoulder a heavy mace. This man was the executioner. He had, moreover, sandals bound on his feet by cords. Behind the executioner came, in the order in which they were to die, first Peppino, and then Andrea. Each was accompanied by two priests. Neither had his eyes bandaged. Peppino walked with a firm step, doubtless aware of what awaited him. Andrea was supported by two priests. Each of them kissed from time to time the crucifix a confessor held out to them. At this sight

alone Franz felt his legs tremble under him. He looked at Albert; he was white as his shirt, and mechanically cast away his cigar, although he had not half smoked it. The count alone seemed unmoved, — nay, more, a slight color seemed striving to rise in his pale cheeks. His nostril dilated like that of a wild beast that scents its prey; and his lips, half-opened, disclosed his white teeth, small and sharp like those of a jackal. And yet his features wore an expression of smiling tenderness, such as Franz had never before witnessed in them; his black eyes especially were full of kindness and pity. However, the two culprits advanced, and as they approached, their faces became visible. Peppino was a handsome young man, twenty-four or twenty-five years old, bronzed by the sun; he carried his head erect, and seemed to sniff the air to ascertain on which side his liberator would appear. Andrea was short and fat; his visage, marked with brutal cruelty, did not indicate age; he might be thirty. In prison he had suffered his beard to grow; his head fell on his shoulder, his legs bent beneath him, and he seemed to obey a mechanical movement of which he was unconscious.

"I thought," said Franz to the count "that you told me there would be but one execution."

"I told you the truth," replied he, coldly.

"However, here are two culprits."

"Yes; but only one of these two is about to die. The other has long years to live."

"If the pardon is to come, there is no time to lose."

"And see, here it comes!" said the count.

At the moment when Peppino arrived at the foot of the *mandaïa*, a penitent, who seemed to arrive late, forced his way through the soldiers, and advancing to the chief of the brotherhood, gave him a folded paper. The piercing eye of Peppino had noticed all. The chief took the paper,

unfolded it, and raising his hand, "Heaven be praised! and his Holiness also!" said he, in a loud voice. "Here is a pardon for one of the prisoners!"

"A pardon!" cried the people, with one voice, — "a pardon!"

At this cry Andrea raised his head. "Pardon for whom?" cried he. Peppino remained breathless.

"A pardon for Peppino, called Rocca Priori," said the principal friar; and he passed the paper to the officer commanding the carbineers, who read and returned it to him.

"For Peppino!" cried Andrea, who seemed aroused from the torpor in which he had been plunged. "Why for him and not for me? We ought to die together. I was promised he should die with me. You have no right to put me to death alone. I will not die alone! I will not!" And he broke from the priests, struggling and raving like a wild beast, and striving desperately to break the cords that bound his hands. The executioner made a sign, and his assistants leaped from the scaffold and seized him.

"What is the matter with him?" asked Franz of the count, for as all had been spoken in the Roman dialect, he had not perfectly comprehended it.

"Do you not see?" returned the count. "This human creature who is about to die is furious that his fellow-sufferer does not perish with him; and were he able, he would rather tear him to pieces with his teeth and nails than let him enjoy the life he himself is about to be deprived of. Oh, man, man! race of crocodiles!" cried the count, extending his clinched hands towards the crowd, "I recognize you well in that. At all times you are worthy of yourselves!"

All this time Andrea and the two executioners were

struggling on the ground; and he kept exclaiming, "He ought to die! he shall die! I will not die alone!"

"Look, look!" cried the count, seizing the young men's hands, — "look! for on my soul, it is curious. Here is a man who had resigned himself to his fate, who was going to the scaffold to die, — like a coward, it is true, but he was about to die without resistance. Do you know what gave him strength; do you know what consoled him? It was that another partook of his punishment; that another partook of his anguish; that another was to die before him! Lead two sheep to the butcher's, two oxen to the slaughter-house, and make one of them understand his companion will not die, — the sheep will bleat for pleasure, the ox will bellow with joy. But man, — man, whom God created in his own image; man, upon whom God has laid his first, his supreme commandment, to love his neighbor; man, to whom God has given a voice to express his thoughts, — what is his first cry when he hears his fellow-man is saved? A blasphemy! Honor to man, this masterpiece of nature, this king of the creation!" And the count burst into a laugh, but a terrible laugh, that showed he must have suffered horribly.

In the mean time the struggle continued, and it was dreadful to witness. The people all took part against Andrea, and twenty thousand voices cried, "Kill him! Kill him!" Franz sprang back; but the count seized his arm and held him before the window. "What are you doing?" said he. "Do you pity him? If you heard the cry of 'Mad dog!' you would take your gun, you would unhesitatingly shoot the poor beast, who after all would be guilty only of having been bitten by another dog. And yet you pity a man who, without being bitten by one of his race, has yet murdered his benefactor; and who, now unable to kill any one because his hands are

bound, wishes to see his companion in captivity perish. No, no; look, look!"

This recommendation was needless. Franz was fascinated by the horrible spectacle. The two assistants had borne Andrea to the scaffold, and there, in spite of his struggles, his bites, and his cries, had forced him to his knees. Meanwhile the executioner had put himself in position by his side, and lifting his mace, he signed to them to get out of the way; the criminal strove to rise, but ere he had time, the mace fell on his left temple. A dull and heavy sound was heard, and the man dropped like an ox, with his face to the ground, and then turned over on his back. The executioner let fall his mace, drew his knife, and with one stroke opened his throat, and mounting on his stomach, stamped violently on it with his feet. At every stroke a jet of blood sprang from the wound.

Franz could sustain himself no longer, but sank half-fainting into a seat. Albert, with his eyes closed, was standing grasping the window-curtains. The count was erect and triumphant, like the avenging angel.

CHAPTER XXXVI.

THE CARNIVAL AT ROME.

When Franz recovered his senses, he saw Albert drinking a glass of water, of which his paleness showed he stood in great need, and the count assuming his costume of *paillasse*. He glanced mechanically towards the place. All had disappeared,—scaffold, executioners, victims; nought remained but the people, full of noise and excitement. The bell of Monte Citorio, which sounds only on the pope's decease and the opening of the Carnival, was ringing a joyous peal. "Well," asked he of the count, "what has then happened?"

"Nothing," replied the count; "only, as you see, the Carnival has commenced. Make haste and dress yourself."

"In reality," said Franz, "this horrible scene has passed away like a dream."

"It is indeed nothing but a dream,—a nightmare that has disturbed you."

"Yes, as to myself; but the culprit?"

"That is a dream also. Only he has remained asleep, while you have awakened; and who knows which of you is the most fortunate?"

"But Peppino,—what has become of him?"

"Peppino is a lad of sense who unlike most men, who are furious if they pass unnoticed, was delighted to see that the general attention was directed towards his companion. He profited by this distraction to slip away

among the crowd, without even thanking the worthy priests who had accompanied him. Decidedly, man is an ungrateful and egotistical animal. But dress yourself; see, M. de Morcerf sets you the example."

Albert was in fact drawing on the satin trousers over his black trousers and varnished boots. "Well, Albert," said Franz, "do you feel much inclined to join the revels? Come; answer frankly."

"*Ma foi!* no," returned Albert. "But I am really glad to have seen such a sight; and I understand what Monsieur the Count said, — that when you have once habituated yourself to such a spectacle, it is the only one that causes you any emotion."

"Without reflecting that it is the only moment in which you can study characters," said the count. "On the steps of the scaffold death tears off the mask that has been worn through life, and the real visage is disclosed. It must be allowed Andrea was not very handsome, — the hideous scoundrel! Come, dress yourselves, gentlemen; dress yourselves!"

Franz felt that it would be ridiculous not to follow his two companions' example. He assumed his costume and fastened on his mask, which certainly was not paler than his own face. Their toilet finished, they descended; the carriage awaited them at the door, filled with *confetti* and bouquets. They fell into the line of carriages. It is difficult to form an idea of the perfect change that had taken place. Instead of the spectacle of gloomy and silent death, the Place del Popolo presented a spectacle of gay and noisy revelry. A crowd of masks flowed in from all sides, escaping from the doors, descending from the windows. From every street and every turn drove carriages filled with *pierrots*, harlequins, dominos, marchionesses, Transteverians, knights, and peasants, screaming, fighting,

gesticulating, whirling eggs filled with flour, *confetti*, bouquets, attacking with their sarcasms and missiles friends and foes, companions and strangers, indiscriminately, without any one taking offence, or doing anything else than laugh.

Franz and Albert were like men who to drive away a violent sorrow have recourse to wine, and who, as they drink and become intoxicated, feel a thick veil drawn between the past and the present. They saw always, or rather they continued to perceive within themselves the reflection of what they had witnessed; but little by little the general excitement gained upon them, and they felt themselves obliged to take part in the noise and confusion. A handful of *confetti* that came from a neighboring carriage, and which, while it covered Morcerf and his two companions with dust, pricked his neck and that portion of his face uncovered by his mask like a hundred pins, plunged him into the general combat, in which all the masks around him were engaged. He rose in his turn, and seizing handfuls of *confetti*, with which the carriage was filled, cast them at his neighbors with all the force and address he was master of. The strife had fairly commenced; and the recollection of what they had seen half an hour before was gradually effaced from the young men's minds, so much were they occupied by the gay and glittering procession they now beheld. As for the Count of Monte Cristo, he had never for an instant shown any appearance of having been moved.

Imagine the large and splendid Rue du Cours bordered from one end to the other with lofty palaces, with their balconies hung with carpets, and their windows with flags; at these balconies and windows three hundred thousand spectators,—Romans, Italians, strangers from all parts of the world; the united aristocracy of birth

wealth, and genius; lovely women who, yielding to the influence of the scene, bend over their balconies or lean from their windows and shower down upon the passing carriages *confetti*, which are returned by bouquets; the air seems darkened with falling *confetti* and ascending flowers; in the streets the lively crowd, dressed in the most fantastic costumes, — gigantic cabbages walk gravely about, buffaloes' heads bellow from men's shoulders, dogs walk on their hind legs; in the midst of all this a mask is lifted, and as in Callot's "Temptation of Saint Anthony," a lovely face is exhibited which we would fain follow, but from which we are separated by troops of fiends, — this will give a faint idea of the Carnival at Rome.

At the second turn the count stopped the carriage and asked of his companions permission to quit them, leaving the vehicle at their disposal. Franz looked up; they were opposite the Rospoli Palace. At the centre window, the one hung with white damask with a red cross, was a blue domino, beneath which Franz's imagination easily pictured the beautiful Greek of the theatre.

"Gentlemen," said the count, springing out, "when you are tired of being actors, and wish to become spectators of this scene, you know you have places at my windows. In the mean time, dispose of my coachman, my carriage, and my servants."

We have forgotten to mention that the count's coachman was attired in a bear-skin exactly resembling Odry's in "The Bear and the Pacha;" and the two footmen behind were dressed up as green monkeys, with spring masks with which they made grimaces at every one who passed.

Franz thanked the count for his attention. As for Albert, he was busily occupied throwing bouquets at a carriage full of Roman peasants that had halted near him. Unfortunately for him, the line of carriages moved on

again, and while he descended towards the Place del Popolo, the other ascended towards the Palais de Venise. "Ah! my dear fellow!" said he to Franz; "you did not see?"

"What?"

"There, — that *calèche* filled with Roman peasants."

"No."

"Well, I am convinced they are charming women."

"How unfortunate you were masked, Albert!" said Franz; "here was an opportunity of making up for past disappointments."

"Oh!" replied he, half laughing, half serious; "I hope the Carnival will not pass without bringing me some compensation."

But in spite of Albert's hope, the day passed unmarked by any incident, excepting meeting two or three times the *calèche* with the Roman peasants. At one of these encounters, accidentally or by Albert's intention, his mask fell off. He instantly rose and cast the remainder of the bouquets into the carriage. Doubtless one of the charming women Albert had divined beneath their coquettish disguise was touched by his gallantry, — for in her turn, as the carriage of the two friends passed her, she threw a bunch of violets into it. Albert seized it; and as Franz had no reason to suppose it was sent to him, he suffered Albert to retain it. Albert placed it in his button-hole, and the carriage went triumphantly on.

"Well," said Franz to him, "here is the commencement of an adventure."

"Laugh if you please; I really think so. So I will not abandon this bouquet."

"*Pardieu!*" returned Franz, laughing, "I believe you; it is a sign of recognition."

The jest, however, soon appeared to become earnest, — for when Albert and Franz again encountered the carriage

with the *contadini*, the one who had thrown the violets to Albert clapped her hands when she beheld them in his button-hole.

"Bravo! bravo!" said Franz; "things go wonderfully. Shall I leave you? Perhaps you would prefer being alone?"

"No," replied he; "I will not be caught like a fool at a first demonstration, by a rendezvous under the clock, as they say at the opera-balls. If the fair peasant wishes to carry matters any farther, we shall find her, or rather she will find us to-morrow; then she will give me some sign, and I shall know what I have to do."

"On my word," said Franz, "you are wise as Nestor and prudent as Ulysses; and your fair Circe must be very skilful or very powerful if she succeed in changing you into a beast of any kind."

Albert was right; the fair unknown had resolved, doubtless, to carry the intrigue no farther on that day; for although the young men made several more turns, they did not again see the *calèche*, which had turned up one of the neighboring streets. Then they returned to the Rospoli Palace; but the count and the blue domino had also disappeared. The two windows, hung with yellow damask, were still occupied by persons whom probably the count had invited. At this moment the same bell that had proclaimed the opening of the Carnival sounded the retreat. The file on the Corso broke the line, and in a second all the carriages had disappeared. Franz and Albert were opposite the Via delle Maratte; the coachman, without saying a word, drove up it, passed along the Place d'Espagne and the Rospoli Palace and stopped at the door of the hotel. Maître Pastrini came to the door to receive his guests. Franz's first care was to inquire after the count, and to express his regret that he had not returned in time to take him; but Pastrini

reassured him by saying that the Count of Monte Cristo had ordered a second carriage for himself, and that it had gone at four o'clock to fetch him from the Rospoli Palace. The count had moreover charged him to offer the two friends the key of his box at the Argentina. Franz questioned Albert as to his intentions; but Albert had great projects to put into execution before going to the theatre, and instead of making any answer, he inquired if Maître Pastrini could procure him a tailor.

"A tailor!" said the host; "and for what?"

"To make us between now and to-morrow two costumes of Roman peasants," returned Albert.

The host shook his head. "To make you two costumes between now and to-morrow? I ask your Excellencies' pardon, but this is a demand quite French; for the next week you will not find a single tailor who would consent to sew six buttons on a waistcoat if you paid him a crown for each button."

"Then I must give up the idea?"

"No; we have them ready-made. Leave all to me; and to-morrow, when you wake, you shall find a collection of costumes with which you will be satisfied."

"My dear Albert," said Franz, "leave all to our host; he has already proved himself full of resources. Let us dine quietly, and afterwards go and see the 'Italienne à Alger.'"

"Agreed," returned Albert; "but recollect, Maître Pastrini, that both my friend and myself attach the greatest importance to having to-morrow the costumes we have asked for."

The host again assured them they might rely on him, and that their wishes should be attended to; upon which Franz and Albert mounted to their apartments, and proceeded to disencumber themselves of their costumes.

Albert, as he took off his dress, carefully preserved the bunch of violets; it was his sign of recognition for the morrow. The two friends sat down to table. Albert could not refrain from remarking the difference between the table of the Count of Monte Cristo and that of Maître Pastrini; and Franz, notwithstanding the dislike he seemed to have taken to the count, was obliged to confess that the advantage was not on Pastrini's side. During dessert the servant inquired at what time they wished for the carriage. Albert and Franz looked at each other, fearing indeed to abuse the count's kindness. The servant understood them. "His Excellency the Count of Monte Cristo," he said, "has given positive orders that the carriage shall remain at their Lordships' orders all the day; and their Lordships therefore can use it without fear of indiscretion."

They resolved to profit by the count's courtesy, and ordered the horses to be harnessed, while they substituted an evening costume for that which they had on, and which was somewhat the worse for the numerous combats they had sustained. This precaution taken, they went to the theatre, and installed themselves in the count's box. During the first act the Comtesse G—— entered hers. Her first look was at the *loge* where she had seen the count the previous evening, so that she perceived Franz and Albert in the box of the very person concerning whom she had expressed so strange an opinion to Franz. Her opera-glass was so fixedly directed towards them that Franz saw it would be cruel not to satisfy her curiosity; and availing himself of one of the privileges of the spectators of the Italian theatres, which consists in using their boxes as reception-rooms, the two friends quitted their box to pay their respects to the countess. Scarcely had they entered the *loge* when she motioned to Franz to assume the seat of honor. Albert in his turn sat behind.

"Well," said she, hardly giving Franz time to sit down, "it seems you have nothing better to do than to make the acquaintance of this new Lord Ruthven; and here you are, the best friends in the world."

"Without being so far advanced as that, Madame the Countess," returned Franz, "I cannot deny that we have abused his good-nature all day."

"All day?"

"Yes; this morning we breakfasted with him; we rode in his carriage all day, and now we have taken possession of his box."

"You know him, then?"

"Yes, and no."

"How so?"

"It is a long story."

"Relate it to me."

"It would frighten you too much."

"Another reason."

"At least wait until the story has a conclusion."

"Very well. I prefer complete histories; but tell me how you made his acquaintance? Did any one introduce you to him?"

"No; it was he who introduced himself to us."

"When?"

"Last night, after we left you."

"Through what medium?"

"The very prosaic one of our landlord."

"He is staying, then, at the Hôtel des Londres with you?"

"Not only in the same hotel, but on the same floor."

"What is his name, — for of course you know?"

"The Count of Monte Cristo."

"What kind of a name is that? it is not a family name."

"No, it is the name of an island he has purchased."

"And he is a count?"

"A Tuscan count."

"Well, we must put up with that," said the countess, who was herself of one of the oldest families of Venice. "What sort of a man is he?"

"Ask the Vicomte de Morcerf."

"You hear, M. de Morcerf; I am referred to you," said the countess.

"We should be very hard to please, Madame," returned Albert, "did we not think him delightful; a friend of ten years' standing could not have done more for us, — and that with a grace, a delicacy, a courtesy which indicate clearly a man of society."

"Come," observed the countess, smiling, "I see that my vampire is only some millionnaire, who has taken the appearance of Lara in order to avoid being confounded with M. de Rothschild. And you have seen her?"

"Her?"

"The beautiful Greek of yesterday."

"No; we heard, I think, the sound of her *guzla*, but she remained invisible."

"When you say invisible," interrupted Albert, "it is only to keep up the mystery; for whom do you take the blue domino at the window with the white curtains?"

"Where was this window with white hangings?" said the countess.

"At the Rospoli Palace."

"The count had three windows at the Rospoli Palace?"

"Yes. Did you pass through the Rue du Cours?"

"Yes."

"Well, did you remark two windows hung with yellow damask, and one with white damask with a red cross? Those were the count's windows."

"Why, he must be a nabob! Do you know what those three windows were worth?"

"Two or three hundred Roman crowns?"

"Two or three thousand!"

"The devil!"

"Does his island produce him such a revenue?"

"It does not bring him a penny."

"Then why did he purchase it?"

"For a whim."

"He is an original, then?"

"In fact," observed Albert, "he seemed to me somewhat eccentric; were he at Paris, and a frequenter of the theatres, I should say that he was a malicious joker playing a part, or that he was a poor devil whom literature had ruined, — in fact, this morning he made two or three exits worthy of Didier or Anthony."

At this moment a new visitor entered, and according to custom, Franz gave up his seat to him. This circumstance had moreover the effect of changing the conversation; an hour afterwards the two friends returned to their hotel. Maître Pastrini had already set about procuring their disguises for the morrow; and he assured them they would be perfectly satisfied.

The next morning, at nine o'clock, the host entered Franz's room, followed by a tailor, who had eight or ten costumes of Roman peasants on his arm; they selected two exactly alike, and charged the tailor to sew on each of their hats about twenty yards of ribbon, and to procure them two of those long silken sashes of different colors with which the lower orders decorate themselves on fête days. Albert was impatient to see how he looked in his new costume; it was a jacket and breeches of blue velvet, silk stockings with clocks, shoes with buckles, and a silk waistcoat. This picturesque attire set him off to great ad-

vantage; and when he had bound the scarf around his waist, and his hat, placed coquettishly on one side, let fall on his shoulder a stream of ribbons, Franz was forced to confess that costume has much to do with the physical superiority we accord to certain nations. The Turks, who used to be so picturesque with their long and flowing robes, — are they not now hideous with their blue frocks buttoned up to the chin, and their red caps, which make them look like a bottle of wine with a red seal? Franz complimented Albert, who looked at himself in the glass with an unequivocal smile of satisfaction. They were thus engaged when the Count of Monte Cristo entered.

"Gentlemen," said he, "although a companion is agreeable, perfect freedom is sometimes still more agreeable. I come to say that to-day and during the remainder of the Carnival, I leave the carriage entirely at your disposal. The host will tell you that I have three or four more, so that you do not deprive me in taking it. Employ it, I pray you, for your pleasure or your business."

The young men wished to decline, but they could find no good reason for refusing an offer which was so agreeable to them. The Count of Monte Cristo remained a quarter of an hour with them, conversing on all subjects with the greatest ease. He was, as we have already said, well acquainted with the literature of all countries. A glance at the walls of his salon proved to Franz and Albert that he was a lover of pictures. A few words he let fall showed them he was no stranger to the sciences, and he seemed especially interested in chemistry. The two friends did not venture to return to the count the breakfast he had given them; it would have been too absurd to offer him in exchange for his excellent table the very inferior one of Maître Pastrini. They told him so frankly, and he received their excuses with the air of a

man who appreciated their delicacy. Albert was charmed with the count's manners, and he was only prevented from recognizing him for a veritable gentleman by his scientific knowledge. The permission to do what he liked with the carriage pleased him above all, — for the fair peasants had appeared in a very elegant carriage the preceding evening, and Albert was not sorry to be upon an equal footing with them. At half-past one they descended; the coachman and footman had put on their livery over their disguises, which gave them a more ridiculous appearance than ever, and which gained them the applause of Franz and Albert. Albert had fastened the faded bunch of violets to his button-hole. At the first sound of the bell they hastened into the Rue du Cours by the Via Vittoria. At the second turn, a bunch of fresh violets, thrown from a carriage filled with *paillassines*, indicated to Albert that, like himself and his friend, the peasants had changed their costume also; and whether it was the result of chance, or whether a similar feeling had possessed both parties, while he had taken their costume, they had taken his.

Albert placed the fresh bouquet in his button-hole, but he kept the faded one in his hand; and when he again met the *calèche* he raised it expressively to his lips, — an action which seemed greatly to amuse not only the fair lady who had thrown it, but her joyous companions also. The day was as gay as the preceding one, perhaps even more animated and noisy; they saw the count for an instant at his window, but when they again passed he had disappeared. It is needless to say that the flirtation between Albert and the fair peasant continued all day. In the evening, on his return, Franz found a letter from the embassy, to inform him he would have the honor of being received by his Holiness the next day. At each previous visit he had made to Rome he had solicited and

obtained the same favor; and incited as much by a religious feeling as by gratitude, he was unwilling to quit the capital of the Christian world without laying his respectful homage at the feet of one of Saint Peter's successors, who has set a rare example of all virtues. For that day, then, he was not in a mood to think much of the Carnival, — for in spite of his condescension and touching kindness, one cannot incline one's self without awe before the venerable and noble old man called Gregory XVI.

On his return from the Vatican, Franz carefully avoided the Rue du Cours; he brought away with him a treasure of pious thoughts, to which the mad gayety of the Carnival would have been profanation. At ten minutes past five Albert entered. He was at the summit of joy. The *paillassine* had reassumed her peasant's costume, and as she passed she had raised her mask. She was charming. Franz congratulated Albert, who received his congratulations with the air of a man conscious they are merited; He had recognized by certain unmistakable signs that the beautiful unknown belonged to the aristocracy. He had made up his mind to write to her the next day. Franz remarked, while he gave these details, that Albert seemed to have something to ask of him, but that he was unwilling to ask it. He insisted upon it, declaring beforehand that he was willing to make any sacrifice he required. Albert let himself be pressed just as long as friendship required, and then avowed to Franz that he would do him a great favor by allowing him to occupy the carriage alone the next day. Albert attributed to Franz's absence the extreme kindness of the fair peasant in raising her mask. Franz was of course not selfish enough to stop Albert in the middle of an adventure that promised to prove so agreeable to his curiosity and so flattering to his vanity. He felt assured that the complete unreserve of his friend

would duly inform him of all that happened; and as during two or three years that he had travelled in Italy he had found no opportunity to start such an intrigue on his own account, Franz was by no means sorry to learn how to act on such an occasion. He therefore promised Albert that he would content himself on the morrow with witnessing the Carnival from the windows of the Rospoli Palace.

The next morning he saw Albert pass and repass. He held an enormous bouquet, which he doubtless meant to make the bearer of his amorous epistle. This belief was changed into certainty when Franz saw the bouquet (remarkable by a circle of white camellias) in the hand of a charming *paillassine* dressed in rose-colored satin. And so when evening came Albert was elated, not with joy, but with delirium; he had no doubt that the fair unknown would reply in the same manner. Franz anticipated his wishes by telling him that the noise fatigued him, and that he should pass the next day in writing and looking over his journal.

Albert was not wrong in his expectations, for the next evening Franz saw him enter shaking triumphantly a folded paper he held by one corner. "Well," said he, "was I mistaken?"

"She has answered you!" cried Franz.

"Read!" This word was pronounced in a manner impossible to describe. Franz took the letter, and read:

Tuesday evening, at seven o'clock, descend from your carriage opposite the Via dei Pontefici, and follow the Roman peasant who snatches your *moccoletto* from you. When you arrive at the first step of the church of San Giacomo, be sure to fasten a knot of rose-colored ribbons to the shoulder of your costume of *paillasse*, in order that you may be recognized. Until then you will not see me.

CONSTANCY AND DISCRETION.

"Well," asked he, when Franz had finished, "what do you think of that?"

"I think that the adventure is assuming a very agreeable appearance."

"I think so too," replied Albert; "and I very much fear you will go alone to the Duc de Bracciano's ball."

Franz and Albert had received that morning an invitation from the celebrated Roman banker. "Take care, Albert," said Franz. "All the nobility of Rome will be present; and if your fair unknown belongs to the higher class of society, she must go there."

"Whether she goes there or not, my opinion is still the same," returned Albert.

"You have read the letter?"

"Yes."

"You know how imperfectly the women of the middle class are educated in Italy?"

"Yes."

"Well; read the letter again. Look at the writing, and find a fault in the language or orthography." The writing was in fact charming, and the orthography irreproachable.

"You are born to good fortune," said Franz, as he returned the letter.

"Laugh as much as you will," replied Albert, "I am in love."

"You alarm me," cried Franz. "I see that I shall not only go alone to the Duc de Bracciano's, but also return to Florence alone."

"If my unknown be as amiable as she is beautiful," said Albert, "I shall fix myself at Rome for six weeks at least. I adore Rome, and I have always had a great taste for archæology."

"Come, two or three more such adventures, and I do not despair of seeing you a member of the academy."

Doubtless Albert was about to discuss seriously his right to the academic chair when they were informed that dinner was ready. Albert's love had not taken away his appetite. He hastened with Franz to seat himself, intending to resume the discussion after dinner. After dinner the Count of Monte Cristo was announced. They had not seen him for two days. Maître Pastrini informed them that business had called him to Civita Vecchia. He had started the previous evening, and had returned only an hour since. He was charming. Whether he kept a watch over himself, or whether accident did not sound the acrimonious chords that certain circumstances had already touched, he was like everybody else. This man was an enigma to Franz. The count must feel sure he recognized him, and yet had not let fall a single word that indicated he had seen him anywhere. On his side, however great Franz's desire was to allude to their former interview, the fear of its being disagreeable to the man who had loaded himself and his friend with kindness prevented him from mentioning it. The count had learned that the two friends had sent to secure a box at the Argentina Theatre, and were told they were all let. In consequence, he brought them the key of his own; at least such was the apparent motive of his visit. Franz and Albert made some difficulty, alleging their fear of depriving him of it; but the count replied that as he was going to the Palli Theatre, the box at the Argentina Theatre would not be used if they did not occupy it. This assurance determined the two friends to accept it.

Franz had become by degrees accustomed to the count's paleness, which had so forcibly struck him the first time he saw him. He could not refrain from admiring the

severe beauty of his features, the only defect, or rather the principal quality of which was the pallor. Veritable hero of Byron! Franz could not, we will not say see him, but even think of him without representing his stern head on the shoulders of Manfred, or beneath the casque of Lara. His forehead was marked by the line that indicates the constant presence of a bitter thought; he had those fiery eyes that seem to penetrate to the heart, and the haughty and disdainful upper lip that gives to the words it utters a peculiar character that impresses them on the minds of those to whom they are addressed. The count was no longer young. He was at least forty; and yet it was easy to understand that he was formed to rule the young men with whom he was now associated. In reality, to complete his resemblance with the fantastic heroes of the English poet, the count seemed to have the power of fascination. Albert was constantly expatiating on their good fortune in meeting such a man. Franz was less enthusiastic; but the count exercised over him also the ascendency a strong mind always acquires. He thought several times of the project the count had of visiting Paris; and he had no doubt but that with his eccentric character, his characteristic face, and his colossal fortune, he would produce a great effect there. And yet he did not wish to be at Paris when the count was there.

The evenings passed as evenings mostly pass at Italian theatres; that is, not in listening to the music, but in paying visits and conversing. The Comtesse G—— wished to revive the subject of the count, but Franz announced he had something far newer to tell her; and in spite of Albert's demonstrations of affected modesty, he informed the countess of the great event which had preoccupied them for the last three days. As similar intrigues are not uncommon in Italy, if we may credit travellers, the count

ess did not manifest the least incredulity, but congratulated Albert on his success. They promised, upon separating, to meet at the Duc de Bracciano's ball, to which all Rome was invited. The heroine of the bouquet kept her word; neither on the morrow nor on the day following did she give Albert any sign of her existence.

At length arrived the Tuesday, the last and most tumultuous day of the Carnival. On Tuesday the theatres open at ten o'clock in the morning, as Lent begins at eight at night. On Tuesday all those who through want of money, time, or enthusiasm have not been to see the Carnival before, mingle in the gayety, and contribute to the noise and excitement. From two o'clock till five Franz and Albert followed in the procession, exchanging handfuls of *confetti* with the other carriages and the pedestrians, who crowded among the horses' feet and the carriage-wheels without a single accident, a single dispute, or a single fight. The fêtes are veritable days of pleasure to the Italians. The author of this history, who has resided five or six years in Italy, does not recollect to have ever seen a ceremony interrupted by one of those events which so often accompany celebrations among ourselves. Albert was triumphant in his costume of *paillasse*. A knot of rose-colored ribbons fell from his shoulder almost to the ground. In order that there might be no confusion, Franz wore his peasant's costume.

As the day advanced, the tumult became greater. There was not on the pavement, in the carriages, at the windows, a single tongue that was silent, a single arm that did not move. It was a human storm, composed of a thunder of cries, and a hail of confectionery, flowers, eggs, oranges, and bouquets. At three o'clock the sound of fireworks, let off on the Place del Popolo and the Palais de Venise, heard with difficulty amid the din and confusion, announced

that the races were about to begin. The races, like the *moccoli*, are one of the episodes peculiar to the last days of the Carnival. At the sound of the fireworks the carriages instantly broke the ranks, and retired by the adjacent streets. All these evolutions are executed with an inconceivable address and marvellous rapidity, without the police interfering in the matter. The pedestrians ranged themselves against the walls; then the trampling of horses and the clashing of steel were heard. A detachment of carbineers, fifteen abreast, galloped up the Rue du Cours in order to clear it for the *barberi*. When the detachment arrived at the Palais de Venise, a second volley of fireworks was discharged, to announce that the street was clear. Almost instantly, in the midst of a tremendous and general outcry, seven or eight horses, excited by the shouts of three hundred thousand spectators, passed by like lightning. Then the Castle of St. Angelo fired three cannons to indicate that Number Three had won. Immediately, without any other signal, the carriages moved on, flowing on towards the Corso, down all the streets, like torrents pent up for a while, which again flow into the parent river; and the immense stream again continued its course between its two banks of granite.

A new source of noise and movement was added to the crowd. The sellers of *moccoletti* entered on the scene. The *moccoli*, or *moccoletti*, are candles which vary in size from the paschal taper to the rushlight, and which stimulate the actors in the great scene which terminates the Carnival to two diverse enterprises: (1) to preserve their *moccoletti* alight; (2) to extinguish the *moccoletti* of others. The *moccoletto* is like life: man has found but one means of transmitting it, and that one comes from God; but he has discovered a thousand means of taking it away, although the Devil has somewhat aided him. The *moccoletto* is

kindled by approaching it to a light. But who can describe the thousand means of extinguishing the *moccoletto?* — the gigantic bellows, the monstrous extinguishers, the superhuman fans. Every one hastened to purchase *moccoletti*, — Franz and Albert among the rest.

The night was rapidly approaching; and already, at the cry of "*Moccoli!*" repeated by the shrill voices of a thousand venders, two or three stars began to burn among the crowd. It was a signal. At the end of ten minutes fifty thousand lights glittered, descending from the Palais de Venise to the Place del Popolo, and mounting from the Place del Popolo to the Palais de Venise. It seemed the fête of Jack-o'-lanterns. It is impossible to form any idea of it without having seen it. Suppose all the stars had descended from the sky and mingled in a wild dance on the face of the earth, — the whole accompanied by cries that were never heard in any other part of the world. The *facchino* follows the prince, the Transteverian the citizen, every one blowing, extinguishing, relighting. Had old Æolus appeared at this moment, he would have been proclaimed king of the *moccoli*, and Aquilo the heir-presumptive to the throne. This flaming race continued for two hours; the Rue du Cours was light as day; the features of the spectators on the third and fourth stories were visible. Every five minutes Albert took out his watch; at length it pointed to seven. The two friends were in the Via dei Pontefici. Albert sprang out, bearing his *moccoletto* in his hand. Two or three masks strove to knock his *moccoletto* out of his hand; but Albert, a first-rate pugilist, sent them rolling in the street, one after the other, and continued his course towards the church of San Giacomo. The steps were crowded with masks, who strove to snatch each other's torches. Franz followed Albert with his eyes, and saw him mount the first step. Instantly a

mask, wearing the well-known costume of a female peasant, snatched his *moccoletto* from him without his offering any resistance. Franz was too far off to hear what they said, but without doubt, nothing hostile passed, for he saw Albert disappear arm-in-arm with the peasant girl. He watched them pass through the crowd some time, but at length he lost sight of them in the Via Macello. Suddenly the bell that gives the signal for the end of the Carnival sounded, and at the same instant all the *moccoletti* were extinguished as if by enchantment. It seemed as though one immense blast of the wind had extinguished every one. Franz found himself in utter darkness. No sound was audible save that of the carriages that conveyed the masks home; nothing was visible save a few lights that burned behind the windows. The Carnival was over.

CHAPTER XXXVII.

THE CATACOMBS OF ST. SEBASTIAN.

In his whole life perhaps Franz had never experienced so sudden an impression, so rapid a transition from gayety to sadness as in this moment. It seemed as though Rome, under the magic breath of some demon of the night, had suddenly been changed into a vast tomb. By a chance, which added yet more to the intensity of the darkness, the moon, which was on the wane, would not rise until eleven o'clock, and the streets which the young man traversed were plunged in the deepest obscurity. The distance was short; and at the end of ten minutes his carriage, or rather the count's, stopped before the Hôtel de Londres. Dinner was waiting; but as Albert had told him that he should not return so soon, Franz sat down without him. Maître Pastrini, who had been accustomed to see them dine together, inquired into the cause of his absence, and Franz replied that Albert had received on the previous evening an invitation which he had accepted. The sudden extinction of the *moccoletti*, the darkness which had replaced the light, and the silence which had succeeded the turmoil had left in Franz's mind a certain depression which was not free from uneasiness. He therefore dined very silently, in spite of the officious attention of his host, who presented himself two or three times to inquire if he wanted anything.

Franz resolved to wait for Albert as late as possible. He ordered the carriage, therefore, for eleven o'clock, desiring

Maître Pastrini to inform him the moment Albert returned to the hotel. At eleven o'clock Albert had not come back. Franz dressed himself and went out, telling his host that he was going to pass the night at the Duc de Bracciano's. The house of the Duc de Bracciano is one of the most delightful in Rome; his lady, one of the last heiresses of the Colonnas, does its honors with the most consummate grace, and thus their fêtes have a European celebrity. Franz and Albert had brought to Rome letters of introduction to them; and the first question on Franz's arrival was, where was his travelling companion. Franz replied that he had left him at the moment they were about to extinguish the *moccoli*, and that he had lost sight of him in the Via Macello.

"Then he has not returned?" said the duke.

"I waited for him until this hour," replied Franz.

"And do you know whither he went?"

"No, not precisely; however, I think it was something very like an assignation."

"The devil!" said the duke, "this is a bad day, or rather a bad night, to be out late; is it not, Countess?" These words were addressed to the Comtesse G——, who had just arrived, and was leaning on the arm of M. Torlonia, the duke's brother.

"I think, on the contrary, that it is a charming night," replied the countess; "and those who are here will complain of only one thing, — its too rapid flight."

"I am not speaking," said the duke, with a smile, "of the persons who are here. The only danger here is, — for the men, that of falling in love with you; and for the women, that of falling ill of jealousy at seeing you so lovely. I allude to those who are out in the streets of Rome."

"Ah!" asked the countess, "who is out in the

streets of Rome at this hour, unless it be to go to a ball?"

"Our friend, Albert de Morcerf, Countess, whom I left in pursuit of his unknown about seven o'clock this evening," said Franz, "and whom I have not seen since."

"And don't you know where he is?"

"Not at all."

"Is he armed?"

"He is *en paillasse.*"

"You should not have allowed him to go," said the duke to Franz, — "you, who know Rome better than he does."

"You might as well have tried to stop Number Three of the *barberi*, who gained the prize in the race to-day," replied Franz; "and besides, what could happen to him?"

"Who can tell? The night is gloomy, and the Tiber is very near the Via Macello."

Franz felt a shudder run through his veins at observing the feeling of the duke and the countess so much in unison with his own anxiety. "I informed them at the hotel that I had the honor of passing the night here, Duke," said Franz, "and desired them to come and inform me of his return:"

"Ah!" replied the duke, "here, I think, is one of my servants who is seeking you."

The duke was not mistaken; when he saw Franz the servant came up to him. "Your Excellency," he said, "the master of the Hôtel de Londres has sent to let you know that a man is waiting for you with a letter from the Vicomte de Morcerf."

"A letter from the viscount!" exclaimed Franz.

"Yes."

"And who is the man?"

"I do not know."

"Why did he not bring it to me here?"

"The messenger did not say."

"And where is the messenger?"

"He went away as soon as he saw me enter the ball-room to find you."

"Oh!" said the countess to Franz, "go with all speed! Poor young man! perhaps some accident has happened to him."

"I will hasten," replied Franz.

"Shall you return to give us any information?" inquired the countess.

"Yes, if it is not any serious affair; otherwise I cannot answer as to what I may do myself."

"Be prudent, in any event," said the countess.

"Oh! be assured of that."

Franz took his hat and went away in haste. He had sent away his carriage with orders for it to fetch him at two o'clock: fortunately the Palace Bracciano, which is on one side in the Rue du Cours and on the other in the Place des Saints Apôtres, is hardly ten minutes' walk from the Hôtel de Londres. As he came near the hotel Franz saw a man in the middle of the street. He had no doubt that it was the messenger from Albert. The man was wrapped up in a large cloak. He went up to him, but to his extreme astonishment, the man first addressed him. "What does your Excellency want of me?" he asked, retreating a step, as if to keep on his guard.

"Are not you the person who brought me a letter," inquired Franz, "from the Vicomte de Morcerf?"

"Your Excellency lodges at Pastrini's hotel?"

"I do."

"Your Excellency is the travelling companion of the viscount?"

"I am."

"Your Excellency's name —"

"Is the Baron Franz d'Épinay."

"Then it is to your Excellency that this letter is addressed."

"Is there any answer?" inquired Franz, taking the letter from him.

"Yes; your friend at least hopes so."

"Come upstairs with me and I will give it to you."

"I prefer waiting here," said the messenger, with a smile.

"And why?"

"Your Excellency will know when you have read the letter."

"Shall I find you, then, here?"

"Certainly."

Franz entered the hotel. On the staircase he met Maître Pastrini. "Well?" said the landlord.

"Well, what?" responded Franz.

"You have seen the man who desired to speak with you from your friend?" he asked of Franz.

"Yes, I have seen him," he replied, "and he has handed this letter to me. Light the candle in my apartment, if you please."

The innkeeper gave orders to a servant to go before Franz with a candle. The young man had found Maître Pastrini looking very much alarmed, and this had only made him the more anxious to read Albert's letter; and thus he went instantly towards the waxlight, and unfolded the letter. It was written and signed by Albert. Franz read it twice before he could comprehend what it contained. It was thus conceived:—

My dear Fellow,—The moment you have received this, have the kindness to take from my pocket-book, which you will find in the square drawer of the secretary, the letter of credit; add your own to it, if it be not sufficient. Run to

Torlonia, draw from him instantly four thousand piastres, and give them to the bearer. It is urgent that I should have this money without delay. I do not say more, relying on you as you may rely on me. Your friend,

ALBERT DE MORCERF.

P. S. I now believe in Italian banditti.

Below these lines were written in a strange hand the following in Italian: —

Se alle sei della mattina le quattro mila piastre non sono nelle mie mani, alle sette il Conte Alberto avrà cessato di vivere.[1]

LUIGI VAMPA.

This second signature explained all to Franz, who now understood the objection of the messenger to coming up into the apartment: the street was safer for him. Albert, then, had fallen into the hands of the famous chief of banditti in whose existence he had for so long a time refused to believe. There was no time to lose. He hastened to open the secretary, and found the pocket-book in the drawer, and in it the letter of credit. It was for six thousand piastres in all; but of these six thousand Albert had already expended three thousand. As to Franz, he had no letter of credit, as he lived at Florence, and had come to Rome to pass only seven or eight days; he had brought but a hundred louis, and of these he had not more than fifty left. Thus seven or eight hundred piastres were wanting to them both to make up the sum that Albert required. True, he might in such a case rely on the kindness of M. Torlonia. He was therefore about to return to the Palace Bracciano without loss of time, when sud-

[1] If by six in the morning the four thousand piastres are not in my hands, by seven o'clock the Vicomte Albert de Morcerf will have ceased to live.

denly a luminous idea crossed his mind. He remembered the Count of Monte Cristo. Franz was about to ring for Maître Pastrini, when that worthy presented himself. "My dear sir," he said hastily, "do you know if the count is within?"

"Yes, your Excellency; he has this moment returned."

"Is he in bed?"

"I should say no."

"Then ring at his door, if you please, and request him to be so kind as to give me an audience."

Maître Pastrini did as he was desired, and returning five minutes after, he said, "The count awaits your Excellency."

Franz went along the corridor, and a servant introduced him to the count. He was in a small cabinet which Franz had not yet seen, and which was surrounded with divans. The count came towards him. "Well, what good wind blows you hither at this hour?" said he; "have you come to sup with me? It would be very kind of you."

"No; I have come to speak to you of a very serious matter."

"A serious matter!" said the count, looking at Franz with the earnestness usual to him; "and what may it be?"

"Are we alone?"

"Yes," replied the count, going to the door, and returning. Franz gave him Albert's letter.

"Read that," he said.

The count read it. "Ah, ah!" said he.

"Did you see the postscript?"

"I did, indeed, —

Se alle sei della mattina le quattro mila piastre non sono nelle mie mani, alle sette il Conte Alberto avrà cessato di vivere. Luigi Vampa.

"What do you think of that?" inquired Franz.

"Have you the money he demands?"

"Yes, all but eight hundred piastres."

The count went to his secretary, opened it, and pulling out a drawer filled with gold, said to Franz, "I hope you will not offend me by applying to any one but myself."

"You see, on the contrary, I come to you first and instantly," replied Franz.

"And I thank you; help yourself;" and he made a sign to Franz to take what he pleased.

"Is it absolutely necessary, then, to send the money to Luigi Vampa?" asked the young man, looking fixedly in his turn at the count.

"Judge for yourself," replied he; "the postscript is explicit."

"I think that if you would take the trouble of reflecting, you could find a way of simplifying the negotiation," said Franz.

"How so?" returned the count, with surprise.

"If we were to go together to Luigi Vampa, I am sure he would not refuse you Albert's freedom."

"What influence can I possibly have over a bandit?"

"Have you not just rendered him one of those services that are never forgotten?"

"What is that?"

"Have you not saved Peppino's life?"

"Ah, ah!" said the count, "who told you that?"

"No matter; I know it."

The count knit his brows and remained silent an instant. "And if I went to seek Vampa, would you accompany me?"

"If my society would not be disagreeable."

"Be it so. It is a lovely night; and a walk in the suburbs of Rome will do us both good."

"Shall I take any arms?"

"For what purpose?"

"Any money?"

"It is useless. Where is the man who brought tl letter?"

"In the street."

"He awaits the answer?"

"Yes."

"I must learn where we are going. I will summon him hither."

"It is useless; he would not come up."

"To your apartments, perhaps; but he will not make any difficulty in entering mine."

The count went to the window of the apartment that looked on to the street, and whistled in a peculiar manner. The man in the mantle quitted the wall and advanced into the centre of the street. "*Salite!*" said the count, in the same tone in which he would have given an order to his servant. The messenger obeyed without the least hesitation, but rather with alacrity, and mounting the steps of the passage at a bound, entered the hotel; five seconds afterwards he was at the door of the cabinet. "Ah, it is you, Peppino," said the count. But Peppino, instead of answering, threw himself on his knees, seized the count's hand and covered it with kisses.

"Ah," said the count, "you have then not forgotten that I saved your life; that is strange, for it is a week ago!"

"No, Excellency; and never shall I forget it," returned Peppino, with an accent of profound gratitude.

"Never! That is a long time; but it is something that you believe so. Rise and answer." Peppino glanced anxiously at Franz. "Oh, you may speak before his Excellency," said the count; "he is one of my friends.

You allow me to give you this title?" continued the count, in French; "it is necessary in order to gain this man's confidence."

"You can speak before me," said Franz; "I am a friend of the count's."

"Good!" returned Peppino. "I am ready to answer any questions your Excellency may address to me."

"How did the Vicomte Albert fall into Luigi's hands?"

"Excellency, the Frenchman's carriage passed several times the one in which was Teresa."

"The chief's mistress?"

"Yes. The Frenchman threw her a bouquet; Teresa returned it, — with the consent of the chief, who was in the carriage."

"What!" cried Franz; "was Luigi Vampa in the carriage with the Roman peasants?"

"It was he who drove, disguised as the coachman," replied Peppino.

"Well?" said the count.

"Well, then, the Frenchman took off his mask; Teresa, with the chief's consent, did the same. The Frenchman asked for a rendezvous; Teresa gave him one, — only, instead of Teresa, it was Beppo who was on the steps of the church of San Giacomo."

"What!" exclaimed Franz, "the peasant girl who snatched his *moccoletto* from him —"

"Was a lad of fifteen," replied Peppino. "But it was no disgrace to your friend to have been deceived; Beppo has taken in plenty of others."

"And Beppo led him outside the walls?" said the count.

"Exactly so; a carriage was waiting at the end of Via Macello. Beppo got in, inviting the Frenchman to follow

him, and he did not wait to be asked twice. He gallantly offered the right-hand seat to Beppo, and sat by him. Beppo told him he was going to take him to a villa a league from Rome; the Frenchman assured him he would follow him to the end of the world. The coachman went up the Rue di Ripetta and out by the Porta San Paolo. When they were two hundred yards outside, as the Frenchman became somewhat too forward, Beppo put a brace of pistols to his head; the coachman pulled up and did the same. At the same time four of the band, who were concealed on the banks of the Almo, surrounded the carriage. The Frenchman made some resistance and nearly strangled Beppo; but he could not resist five armed men, and was forced to yield. They made him get out, walk along the banks of the river, and then brought him to Teresa and Luigi, who were waiting for him in the catacombs of St. Sebastian."

"Well," said the count, turning towards Franz, "it seems to me that this is a very pretty story. What do you say to it?"

"Why, that I should think it very amusing," replied Franz, "if it had concerned any one but poor Albert."

"And in truth, if you had not found me here," said the count, "it might have proved a gallant adventure which would have cost your friend dear; but now, be assured, his alarm will be the only serious consequence."

"And shall we go and find him?" inquired Franz.

"Oh, decidedly. He is in a very picturesque place; do you know the catacombs of St. Sebastian?"

"I was never in them, but I have often resolved to visit them."

"Well, here is an opportunity made to your hand, and it would be difficult to contrive a better. Have you a carriage?"

"No."

"That is of no consequence; I always have one ready, day and night."

"Always ready?"

"Yes. I am a very capricious being; and I should tell you that sometimes when I rise, or after my dinner, or in the middle of the night, I resolve on starting for some particular point, and away I go." The count rang, and a footman appeared. "Order out the carriage," he said, "and remove the pistols which are in the holsters. You need not awaken the coachman; Ali will drive."

In a moment the noise of wheels was heard, and the carriage stopped at the door. The count took out his watch. "Half-past twelve," he said. "We might start at five o'clock and be in time; but the delay may cause your friend to pass an uneasy night, and therefore we had better go with all speed to extricate him from the hands of the infidels. Are you still resolved to accompany me?"

"More determined than ever."

"Well, then, come along."

Franz and the count went downstairs, accompanied by Peppino. At the door they found the carriage. Ali was on the box, in whom Franz recognized the dumb slave of the grotto of Monte Cristo. Franz and the count got into the carriage. Peppino placed himself beside Ali, and they set off at a rapid pace. Ali had received his instructions, and went down the Rue du Cours, crossed the Campo Vaccino, went up the Strada San Gregorio, and reached the gates of St. Sebastian. There the porter raised some difficulties, but the Count of Monte Cristo produced an authority from the governor of Rome to quit or enter the city at any and all hours of the day or night; the portcullis was therefore raised, the porter had a louis for his trouble,

and they went on their way. The road which the carriage now traversed was the ancient Appian Way, and bordered with tombs. From time to time, by the light of the moon, which began to rise, Franz imagined that he saw a sentinel stand out from the ruin, and suddenly retreat into the darkness on a signal from Peppino. A short time before they reached the circus of Caracalla the carriage stopped, Peppino opened the door, and the count and Franz alighted.

"In ten minutes," said the count to his companion, "we shall arrive there."

He then took Peppino aside, gave him some order in a low voice, and Peppino went away, taking with him a torch, brought with them in the carriage. Five minutes elapsed, during which Franz saw the shepherd advance along a narrow path in the midst of the irregular ground formed by upheavals in the plain of Rome, and disappear in the midst of the high red herbage, which seemed like the bristling mane of some enormous lion. "Now," said the count, "let us follow him." Franz and the count in their turn then advanced along the same path, which at the end of a hundred paces led them by a declivity to the bottom of a small valley. They then perceived two men conversing in the shade.

"Ought we to advance?" asked Franz of the count; "or should we pause?"

"Let us go on; Peppino will have warned the sentry of our coming."

One of these two men was Peppino, and the other a bandit on the lookout. Franz and the count advanced, and the bandit saluted them.

"Your Excellency," said Peppino, addressing the count, "if you will follow me, the opening of the catacombs is close at hand."

"Go on, then," replied the count.

They came to an opening behind a clump of bushes, and in the midst of a pile of rocks by which a man could scarcely pass. Peppino glided first into this crevice; but after advancing a few paces the passage widened. Then he paused, lighted his torch, and turned round to see if they came after him. The count first reached a kind of square space, and Franz followed him closely. The path sloped in a gentle descent, and widened as they proceeded; still Franz and the count were compelled to advance stooping, and scarcely able to proceed two abreast. They went on a hundred and fifty paces thus, and then were stopped by "Who goes there?" At the same time they saw the reflection of their torch on the barrel of a carbine.

"A friend!" responded Peppino; and advancing alone towards the sentry, he said a few words to him in a low tone, and then he, like the first, saluted the nocturnal visitors, making a sign that they might proceed.

Behind the sentinel was a staircase with twenty steps. Franz and the count descended these, and found themselves in a kind of cross-roads, forming a burial-ground. Five roads diverged like the rays of a star, and the walls, dug into niches in the shape of coffins, showed that they were at last in the catacombs. In one of the cavities whose extent it was impossible to determine some rays of light were visible. The count laid his hand on Franz's shoulder. "Would you like to see a camp of bandits in repose?" he inquired.

"Certainly," replied Franz.

"Come with me, then. Peppino, extinguish the torch."

Peppino obeyed, and Franz and the count were suddenly in utter darkness; but fifty paces in advance of them there played along the wall some reddish beams of light, more visible since Peppino had put out his torch. They ad-

vanced silently, the count guiding Franz as if he had the singular faculty of seeing in the dark. Franz himself, however, distinguished his way more plainly in proportion as he advanced towards the rays of light, which served them as a guide. Three arcades, of which the middle served as a door, gave them passage. These arcades opened on one side into the corridor in which were the count and Franz, and on the other into a large square chamber entirely surrounded by niches similar to those of which we have spoken. In the midst of this chamber were four stones, which had formerly served as an altar, as was evident from the cross which still surmounted them. A lamp, placed at the base of a pillar, lighted up with its pale and flickering flame the singular scene which presented itself to the eyes of the two visitors concealed in the shadow. A man was seated with his elbow leaning on the column, and was reading with his back turned to the arcades, through the openings of which the new-comers contemplated him. This was the chief of the band, Luigi Vampa. Around him and in groups, according to their fancy, lying in their mantles, or with their backs against a kind of stone bench which went all around the Columbarium, were to be seen twenty brigands or more, each having his carbine within reach. At the farther end, silent, scarcely visible, and like a shadow, was a sentinel, who was walking up and down before a kind of opening, which was distinguishable only as in that spot the darkness seemed thicker. When the count thought Franz had gazed sufficiently on this picturesque tableau, he raised his finger to his lips, to warn him to be silent, and ascending the three steps which led to the corridor of the Columbarium, entered the chamber by the centre arcade, and advanced towards Vampa, who was so intent on the book before him that he did not hear the noise of his footsteps.

"Who goes there?" cried the sentinel, less occupied, and who saw by the lamp's light a shadow which approached his chief. At this sound, Vampa rose quickly, drawing at the same moment a pistol from his girdle. In a moment all the bandits were on their feet, and twenty carbines were levelled at the count. "Well," said he, in a voice perfectly calm, and no muscle of his countenance disturbed, — "well, my dear Vampa, it appears to me that you receive a friend with a great deal of ceremony!"

"Ground arms!" exclaimed the chief, with an imperative sign of the hand, while with the other he took off his hat respectfully; then turning to the singular personage who had caused this scene, he said, "Your pardon, Monsieur the Count, but I was so far from expecting the honor of a visit that I did not recognize you."

"It seems that your memory is equally short in everything, Vampa," said the count, "and that not only do you forget people's faces, but also the agreements you make with them."

"What agreements have I forgotten, Monsieur the Count?" inquired the bandit, with the air of a man who having committed an error is anxious to repair it.

"Was it not agreed," asked the count, "that not only my person, but also that of my friends, should be respected by you?"

"And how have I broken that treaty, your Excellency?"

"You have this evening carried off and conveyed hither the Vicomte Albert de Morcerf. Well," continued the count, in a tone that made Franz shudder, "this young gentleman is one of *my friends;* this young gentleman lodges in the same hotel as myself; this young gentleman has been up and down the Corso for eight hours in my private carriage, — and yet, I repeat to you, you have carried him off and conveyed him hither, and," added the count,

taking the letter from his pocket, "you have set a ransom on him, as if he were an indifferent person."

"Why did you not tell me all this, — you?" inquired the brigand chief, turning towards his men, who all retreated before his look. "Why have you exposed me thus to fail in my word towards a gentleman like the count, who has all our lives in his hands? By the blood of Christ! if I thought that any one of you knew that the young gentleman was the friend of his Excellency, I would blow his brains out with my own hand!"

"Well," said the count, turning towards Franz, "I told you there was some mistake in this."

"Are you not alone?" asked Vampa, with uneasiness.

"I am with the person to whom this letter was addressed, and to whom I desired to prove that Luigi Vampa was a man of his word. Come, your Excellency, here is Luigi Vampa, who will himself express to you his deep regret at the mistake he has committed."

Franz approached, the chief advancing several steps to meet him. "Welcome among us, your Excellency!" he said to him; "you heard what the count just said, and also my reply. Let me add that I would not have such a thing as this happen for the four thousand piastres at which I had fixed your friend's ransom."

"But," said Franz, looking round him uneasily, "where is the viscount? I do not see him."

"Nothing has happened to him, I hope?" said the count, frowning.

"The prisoner is there," replied Vampa, pointing to the hollow space in front of which the bandit was on guard; "and I will go myself and tell him that he is free." The chief went towards the place he had pointed out as Albert's prison, and Franz and the count followed him. "What is the prisoner doing?" inquired Vampa of the sentinel.

"*Ma foi!* Captain," replied the sentry, "I do not know; for the last hour I have not heard him stir."

"Come in, your Excellency," said Vampa.

The count and Franz ascended seven or eight steps after the chief, who drew back a bolt, and opened a door. Then, by the gleam of a lamp similar to that which lighted the Columbarium, Albert was to be seen wrapped up in a cloak which one of the bandits had lent him, lying in a corner in profound slumber.

"Come!" said the count, smiling with his own peculiar smile, "not so bad for a man who is to be shot at seven o'clock to-morrow morning!"

Vampa looked at Albert with a kind of admiration; he was not insensible to such a proof of courage.

"You are right, Monsieur the Count," he said; "this must be one of your friends." Then, going to Albert, he touched him on the shoulder, saying, "Will your Excellency please to awaken?"

Albert stretched out his arms, rubbed his eyelids, and opened his eyes. "Ah, ah!" said he, "is it you, Captain? You should have allowed me to sleep. I had such a delightful dream: I was dancing the galop at Torlonia's with the Comtesse G——." Then he drew from his pocket his watch, which he had kept that he might see how time sped.

"Half-past one only!" said he. "Why the devil do you rouse me at this hour?"

"To tell you that you are free, your Excellency."

"My dear fellow," replied Albert, with perfect ease of mind, "remember for the future Napoleon's maxim, 'Never awaken me but for bad news;' if you had let me sleep on I should have finished my galop, and have been grateful to you all my life. So, then, they have paid my ransom?"

"No, your Excellency."

"Well, then, how am I free?"

"Some one to whom I can refuse nothing has come to demand you."

"Come hither?"

"Yes, hither."

"Really! that some one is a most amiable person." Albert looked round, and perceived Franz. "What!" said he, "is it you, my dear Franz, whose devotion and friendship are thus displayed?"

"No, not I," replied Franz; "but our neighbor, the Count of Monte Cristo."

"Ah, ah! Monsieur the Count," said Albert, gayly, and arranging his cravat and wristbands, "you are really most kind, and I hope you will consider me as eternally obliged to you, — in the first place for the carriage, and in the next for this;" and he put out his hand to the count, who shuddered as he gave his own, but who nevertheless did give it. The bandit gazed on this scene with amazement; he was evidently accustomed to see his prisoners tremble before him, and yet here was one whose gay humor was not for a moment altered. As for Franz, he was enchanted at the way in which Albert had sustained the national honor in the presence of the bandit. "My dear Albert," he said, "if you will make haste, we shall yet have time to finish the night at Torlonia's. You may conclude your interrupted galop, so that you will owe no ill-will to Signor Luigi, who has indeed throughout this whole affair acted like a gentleman."

"You are decidedly right; and we may reach the palace by two o'clock. Signor Luigi," continued Albert, "is there any formality to fulfil before I take leave of your Excellency?"

"None, sir," replied the bandit; "you are as free as air."

"Well, then, a happy and merry life to you! Come, gentlemen, come."

And Albert, followed by Franz and the count, descended the staircase, crossed the square chamber, where stood all the bandits, hat in hand. "Peppino," said the brigand chief, "give me the torch."

"What are you going to do, then?" inquired the count.

"I will show you the way back myself," said the captain; "that is the least honor I can testify to your Excellency." And taking the lighted torch from the hands of the herdsman, he preceded his guests, not as a servant who performs an act of civility, but like a king who precedes ambassadors. On reaching the door he bowed. "And now, Monsieur the Count," added he, "allow me to repeat my apologies; and I hope you will not entertain any resentment at what has occurred."

"No, my dear Vampa," replied the count; "besides, you redeem your errors so politely that one almost feels obliged to you for having committed them."

"Gentlemen," added the chief, turning towards the young men, "perhaps the offer may not appear very tempting to you; but if you should ever feel inclined to pay me a second visit, wherever I may be, you shall be welcome."

Franz and Albert bowed. The count went out first, then Albert. Franz paused for a moment. "Has your Excellency anything to ask me?" said Vampa, with a smile.

"Yes, I have," replied Franz; "I am curious to know what work you were perusing with so much attention as we entered?"

"'Cæsar's Commentaries,'" said the bandit; "it is my favorite work."

"Well, are you coming?" asked Albert.

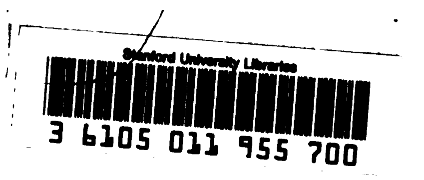
"Yes," replied Franz, "here I am!" and he in his turn left the caves.

They advanced to the plain. "Ah, your pardon!" said Albert, turning round; "will you allow me, Captain?" And he lighted his cigar at Vampa's torch. "Now, Monsieur the Count," he said, "let us on with all the speed we may. I am enormously anxious to finish my night at the Duc de Bracciano's."

They found the carriage where they had left it. The count said a word in Arabic to Ali, and the horses went off at great speed. It was just two o'clock by Albert's watch when the two friends entered into the dancing-room. Their return was quite an event; but as they entered together, all uneasiness on Albert's account ceased instantly.

"Madame," said the Vicomte de Morcerf, advancing towards the countess, "yesterday you were so condescending as to promise me a galop; I am rather late in claiming this gracious promise, but here is my friend, whose character for veracity you well know, and he will assure you the delay arose from no fault of mine." And as at this moment the music gave the warning for the waltz, Albert put his arm round the waist of the countess, and disappeared with her in the whirl of dancers. In the mean while Franz was considering the singular shudder that had pervaded the Count of Monte Cristo's frame at the moment when he had been, in some sort, forced to give his hand to Albert.

END OF VOL. I.


Stanford University Libraries
3 6105 011 955 700



